AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITE Paul Verlaine - METZ
S.C.D.
n° 2005 022L
Cote L/MR 05/06 -1
1
Loc mag 1°étage

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE – METZ
U.F.R. SCIENCES HUMAINES ET ARTS

EXCLU DU PRÊT

Centre de Recherche sur les Médiations
EA 3476

École doctorale
« Perspectives interculturelles : écrits, médias, espaces, sociétés »

LA MEDIATISATION DE L'« APOCALYPSE »

Le traitement médiatique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis dans la presse et à la télévision françaises (11-18 septembre 2001)

LAMY Aurélia

Thèse de doctorat
Sciences de l'Information et de la Communication
Présentée et soutenue publiquement le 1er juillet 2005

Sous la direction de Monsieur le Professeur Noël NEL

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ
031 536353 7

PPN 098530437

UNIVERSITE Paul Verlaine - METZ
S.C.D.
N° Inv. 2005022L
Cote L/M3 05/06 1 1
Loc mag. 1er étage

EXCLU DU PRÊT

UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE - METZ
U.F.R. SCIENCES HUMAINES ET ARTS

LA MEDIATISATION DE L'« APOCALYPSE »

Le traitement médiatique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis dans la presse et à la télévision françaises (11-18 septembre 2001)

LAMY Aurélia

Thèse de doctorat
Sciences de l'Information et de la Communication

Sous la direction de Monsieur le professeur Noël NEL

Juillet 2005

REMERCIEMENTS

Je souhaiterais tout d'abord exprimer toute ma reconnaissance à M. Nel, mon directeur, qui m'a accompagnée dans mes recherches et a su se montrer à l'écoute de mes attentes et de mes problèmes durant trois ans. En toute modestie, il a partagé ses connaissances et son expérience de chercheur pour orienter mes réflexions et aider à l'élaboration d'un travail complet et fourni. Son soutien sans faille, même dans les moments difficiles, et ses conseils pertinents m'ont permis de mener à bien cette étude et de me sentir pleinement investie dans mon rôle de chercheur. Cela fait cinq ans maintenant que j'ai l'honneur de travailler avec lui, et c'est avec un honneur plus grand que je soutiens avant son départ en retraite.

Mes remerciements vont également à Vincent Meyer, qui m'a ouvert les yeux sur les enjeux professionnels de ma thèse. Nos conversations à la fois directes et amicales, m'ont permis de trouver ma place au sein de l'équipe de recherche de l'université de Metz.

Un grand merci également au personnel de l'Inathèque qui m'a guidée, suivie et orientée dans mes recherches. Tous, selon leurs compétences, ont su me donner des conseils pour optimiser et améliorer mon travail de recueil d'archives des images télévisuelles relatives au 11 septembre.

Je tiens à remercier particulièrement ma famille, et principalement mes parents qui m'ont soutenue non seulement pendant mes années de doctorante, mais également durant mes huit années d'étude. Ils ont toujours fait en sorte que tout se passe pour le mieux, ils m'ont accordée une confiance et un amour sans limites et ont encouragé ma persévérance. Ils m'ont surtout patiemment écoutée parler des attentats des heures durant et ont su me donner des conseils utiles à la gestion de la réalisation de ma thèse. Merci à Céline, sans qui les dernières heures auraient été insurmontables…

De nombreuses personnes ont été à mes côtés ces trois dernières années, ils ont cru en moi dans les moments où je doutais de mes capacités et ont su, chacun à leur manière, me redonner confiance. Ils m'ont apporté une regard extérieur, objectif et critique m'aidant ainsi à prendre du recul par rapport à mon travail. Merci à Aurélie qui a su se montrer disponible au bon moment. Merci à Isabelle et Thierry pour leur soutien et l'honnêteté de leurs remarques. Merci à Séverine qui a pris sur son temps de jeune maman pour m'aider. Merci à Sandrine, qui a toujours écouté mes grands bonheurs et mes petits malheurs. Merci à Bastien, qui a toujours eu confiance en moi et a fait preuve d'un soutien sans faille. Merci enfin aux amis qui ont su accepter et comprendre mes absences et à Marie à qui je n'ai pas eu le temps de dire au revoir…

LAMY Aurélia
Centre de recherche sur les médiations, université Paul Verlaine-Metz

La médiatisation de « l'Apocalypse ». Le traitement médiatique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis dans la presse et à la télévision françaises (11-18 septembre 2001).

Les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis sont un événement « limite », inachevé dans le réel, dans le temps, ils sont synonymes de rupture et de changement brutal. Nos analyses nous permettent de rendre compte des activités communicationnelles dans une situation d'urgence informationnelle. En effet, devant la soudaineté des faits, la diffusion d'informations est novatrice, les médias doivent s'adapter à la crise, ils manquent de distance critique par rapport à l'événement. La recherche du scoop et l'entrée des médias dans une logique de concurrence conduit à une redéfinition de l'information en temps de crise, à une omniprésence de l'image qui passe peu à peu du statut d'indice à celui d'icône de l'événement.

La médiatisation dans l'urgence, engendrée par le caractère inattendu du drame, influence les dispositifs et les processus de circulation sociale du savoir sur l'événement. En France, l'opinion publique voit sa vie bouleversée par l'intrusion d'informations en direct et en continu durant la semaine qui suit les faits. Un « matraquage médiatique » qui permet non seulement de faire connaître l'événement, mais également de transmettre des savoirs périphériques et thématiques relatifs au drame. Les usages informationnels sont ici au centre de la connaissance relative à l'événement, ils lui donnent un cadre interprétatif. Face à une situation de crise étatique, la connaissance agit comme révélateur de l'enjeu stratégique des rapports des États-Unis avec le monde.

Nous avons choisi d'analyser la transmission d'informations relatives aux attentats dans une démarche sémiopragmatique. La construction du discours médiatique sur l'événement, plus particulièrement à la télévision et dans la presse françaises (près de 2000 documents analysés), est au cœur de nos préoccupations. Le type de savoir construit lors de la médiatisation est un savoir problématique, ouvert, complexe, travaillé par la dimension émotionnelle et limité aux points de vue occidental et américain, points de vue dominants dans l'approche discursive. Par la mise en place d'un discours simultané, les médias jouent le rôle de filtres créateurs de stéréotypes et de représentations mentales. Ils sont surtout générateurs d'une émotion commune et collective véhiculée par les journalistes, et contribuent ainsi à la construction de représentations du réel. Les médias souhaitent faire participer le public au choc traumatique engendré par les attentats, ils mettent en œuvre un exorcisme du traumatisme général en formant une agora où les opinions et les émotions sont montrées et partagées par tous. Le dispositif médiatique joue un double rôle auprès de l'opinion publique : d'une part, il donne accès à l'information scientifique en mettant en avant des experts, spécialistes en différents domaines, qui permettent de rendre l'événement compréhensible et appréhendable par tous ; d'autre part, il contribue à la création de « fantasmes », de peurs irrationnelles et de rumeurs, éléments susceptibles d'être facteurs de désinformation. De fait, dans une situation d'urgence, les médias prennent le risque d'être instrumentalisés.

Suite aux attentats, on assiste à une mondialisation de l'information à l'origine d'une solidarité internationale quasi unanime, d'une mondialisation de l'émotion. La médiatisation, fortement ancrée dans une communication de crise, est un mode de régulation collective. Elle construit une mémoire collective et commune des faits vécus à l'international, et permet en cela d'historiciser l'événement, le faire entrer dans une « histoire présente ».

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....1

CHAPITRE 1 : Les attentats du 11 Septembre 2001 aux États-Unis, un événement historique. 17

I.1. « L' APOCALYPSE »..... 19

I.1.1. Chronologie des événements..... 19
I.1.1.1. Le World Trade Center, emblème de puissance et de richesse..... 20
I.1.1.2. Deux autres crash quasi simultanés..... 25
I.1.1.3. Un scénario déjà connu : des références médiatiques récurrentes..... 28

I.1.2. Faire face à la crise : décisions et prises de position immédiates..... 35
I.1.2.1. Un attentat inédit : des causes diverses, des coupables présumés 36
I.1.2.2. Une réaction immédiate du gouvernement américain..... 43
I.1.2.3. Rassurer la population : des mesures au niveau international..... 50

I.1.3. Une situation géopolitique propice au conflit..... 59
I.1.3.1. Une remise en cause de la politique extérieure des Etats-Unis..... 59
I.1.3.2. Une réponse aux attentats : la riposte américaine..... 63

I.2. L'ÉVENÉMENT DU « 11/09 » ET LA CRISE..... 68

I.2.1. Un événement inédit..... 69
I.2.1.1. Les attentats dans leur « événementialité »..... 69
I.2.1.2. La construction médiatique des attentats..... 84

I.2.2. La communication en situation de crise : adapter le dispositif à l'exceptionnalité des faits du 11 septembre 2001..... 88
I.2.2.1. Les attentats instigateurs d'une crise étatique 88
I.2.2.2. Les stratégies de communication en temps de crise..... 96

I.2.3. Le traitement médiatique des attentats : un exemple de médiatisation en temps de crise..... 110
I.2.3.1. Une forme de médiation entre le monde et l'espace public..... 110
I.2.3.2. Le rôle des médias dans la crise..... 115
I.2.3.3. Les caractéristiques de la médiatisation de crise suite aux attentats..... 120

CHAPITRE 2 : Le 11 septembre, une médiatisation atypique 127

II.1. LES MODALITÉS D'UNE MÉDIATISATION DANS L'URGENCE 132

II.1.1. Une médiatisation permanente et complète 133
II.1.1.1. Un positionnement médiatique consensuel 133
II.1.1.2. Le temps de la médiatisation 139
II.1.1.3. La construction médiatique du « 11/09 » 151
II.1.1.4. Les figures de la dramatisation de l'événement 158

II.1.2. Une pluralité de discours mis en scène 164
II.1.2.1. Discours et traitement médiatique 164
II.1.2.2. Un discours authentifiant 168
II.1.2.3. Un discours critique et réflexif 182
II.1.2.4. Un discours testimonial 193

II.2 LA PRESSE : PLURALITÉ DE DISCOURS/PLURALITÉ DE POINTS DE VUE 206

II.2.1. Un dispositif bouleversé : la mise en page au service de l'événement 216
II.2.1.1. Les contraintes de la médiatisation écrite 216
II.2.1.2 Une mise en page au service de l'événement 221
II.2.1.3. La gestion des sources d'information : les positions énonciatives ... .235
II.2.1.4. Le bouleversement du contrat de lecture 243

II.2.2. Entre unanimisme et singularité de l'information 248
II.2.2.1. La gestion du contenu journalistique ..... .249
II.2.2.2. Des similitudes de traitement 251
II.2.2.3. La presse hebdomadaire : ambiance et mosaïque inforrmationnelle 257
II.2.2.4. La presse quotidienne nationale : une pluralité de points de vue 265

II.2.3. L'impact des genres journalistiques dans le contenu de l'information 274
II.2.3.1. Contraintes définitoires 275
II.2.3.2. Des genres alliant émotion et engagement énonciatif 277
II.2.3.3. Les genres au carrefour d'une pluralité de discours sur l'événement ..... .283

II.3. LA TELEVISION : UNE VOLONTE D'INTERACTIVITÉ 290

II.3.1. Le dispositif télévisuel en temps de crise 297
II.3.1.1. Une mise en scène télévisuelle 297
II.3.1.2. Une volonté de transparence 308
II.3.1.3. Une prédominance du direct : le cas du journal télévisé 321

II.3.2. Un traitement télévisuel différencié 329
II.3.2.1. Le traitement télévisuel des attentats 330
II.3.2.2. Des chaînes qui entrent en concurrence : *TF1/France 2* 340
II.3.2.3. Un traitement spécifique : *ARTE* 351

II.3.3. La prise en considération du public dans le traitement médiatique des attentats.. 357
II.3.3.1. Un événement construit par sa médiatisation dans l'espace public 360
II.3.3.2. La prise en compte du public dans le traitement médiatique 366

CHAPITRE 3 : Une visualité omniprésente : les prémisses d'une forme de désinformation.....382

III.1.L'IMAGE AU SERVICE DE L'INFORMATION : LES REPRESENTATIONS ICONIQUES DES ATTENTATS.....384

III.1.1. Les images mouvantes à l'origine de la transmission du savoir sur l'événement.....394
III.1.1.1. Différentes sources d'images au service de l'information.....395
III.1.1.2. Images et commentaires dans la construction de l'événement 410
III.1.1.3. De l'image mouvante à l'image fixe : la mise en place d'instantanés.....415

III.1.2. La photographie : de l'indice à l'icône 426
III.1.2.1. Une diversité iconique au service du dispositif de la presse écrite 426
III.1.2.2. L'image photographique, indice de la réalité de l'événement 441
III.1.2.3. De l'indice à l'icône : la symbolisation des représentations iconiques.....449

III.1.3. Les représentations scéniques de l'événement.....461
III.1.3.1. Abondance et unanimisme iconique 461
III.1.3.2. Les représentations scéniques des attentats 464
III.1.3.3. Le traitement iconique des attentats : unanimisme, émotion et devoir de mémoire.....473

III.2. INFORMATION ET DESINFORMATION : UNE REMISE EN CAUSE DU SYSTEME MEDIATIQUE EN TEMPS DE CRISE 480

III.2.1. Information, instrumentalisation et désinformation au cœur du traitement médiatique des attentats 483
III.2.1.1. Des opérations de désinformation implicites ou explicites 484
III.2.1.2. Une instrumentalisation de l'information dans l'urgence 493
III.2.1.3. L'information en temps de crise : information ou communication ? 499

III.2.2. Les canaux de diffusion de la propagande : les médias au service d'une information idéologiquement orientée 510
III.2.2.1. Des opérations de propagande médiatique 513
III.2.2.2. La désinformation médiatique 516
III.2.2.3. La désinformation par l'image 519
III.2.2.4. La désinformation par les mots 529

III.2.3. Les diverses formes de désinformation associées au traitement médiatique des attentats 538
III.2.3.1. La désinformation pro-américaine : la légitimation de la guerre 538
III.2.3.2. La désinformation pro-terroristes 546
III.2.3.3. La théorie du complot ou la remise en cause de l'événement 548

CONCLUSION.....554

BIBLIOGRAPHIE.....562

INTRODUCTION

Le 11 septembre 2001 marque un tournant dans l'histoire des États-Unis mais également dans l'histoire mondiale. En ce jour d'« Apocalypse », quatre avions s'abattent sur l'Amérique dans le but d'en détruire certains points stratégiques et symboliques. Ces attentats, bien que très meurtriers, sont avant tout porteurs d'une valeur symbolique : une victoire – ponctuelle – du terrorisme sur la première puissance mondiale, victoire qui passe par la destruction de ses icônes. En effet, les terroristes ont remis en cause non seulement la puissance économique en détruisant le World Trade Center, la puissance militaire en s'attaquant au Pentagone mais également l'image de l'Amérique profonde avec le crash du quatrième avion en Pennsylvanie.

C'est la première fois que des événements si graves se déroulent sur le territoire américain, les mentalités sont touchées, si les Américains perdent un moment confiance en leur pays, au lendemain des attentats, le patriotisme américain n'a jamais été aussi fort. C'est dans un climat d'incertitude et de doute que les Américains se mobilisent autour des ruines, apportent leur aide, font preuve d'une solidarité sans précédent. On ne peut alors prévoir, ni même évaluer, les répercussions à court ou long terme de cette tragédie. Si certains y voient une occasion d'affirmer leurs positions politiques, d'autres choisissent de prendre à parti les attentats pour asseoir et légitimer leurs convictions religieuses.

C'est ainsi qu'une semaine après les attentats, G. W. Bush décide de déclarer la guerre à l'Afghanistan et de partir à la recherche d'Oussama Ben Laden alors protégé par les talibans. Devant les médias, il annonce qu' « [aucune distinction ne sera faite] entre les terroristes et ceux qui les protègent ». Pour le nouveau président américain, ces attentats sont une épreuve qui lui permet de fédérer non seulement les Américains en les invitant à défendre leur patrie, mais également les pays mondiaux, et notamment européens, qui s'engagent dans « la croisade contre le terrorisme ». Même si les autorités restent floues

sur le sujet, on compte près de six mille morts et disparus lors de ce « Septembre noir américain », tel que le nomme Denis Jeambar (2001), directeur de la rédaction du journal *L'Express*. Vient ensuite la riposte, l'épisode de l'Anthrax, créateur d'une psychose mondiale dont les origines ont été finalement attribuées aux mouvements nationalistes américains. Puis les analyses, les questions, les remises en cause, viennent compléter un traitement médiatique adapté à l'événement.

Á l'heure actuelle, de nombreux penseurs issus de toutes disciplines ont cherché à comprendre cet événement, en connaître tous les tenants et les aboutissants, que ce soit en termes économiques, politiques ou idéologiques. Le réseau Voltaire a initié une polémique sur internet en questionnant la véracité de l'attentat sur le Pentagone. C'est au moyen d'arguments et de documents officiels que le réseau essaie d'élucider le premier grand attentat de ce siècle. Thierry Meyssan contribue à cette polémique en publiant le premier ouvrage (mars 2002) où l'on aborde la question de la désinformation lors des attentats du 11 septembre 2001. Les suites et conséquences de cet événement sans précédent, notamment la guerre en Afghanistan et plus tard la guerre en Irak, ont soulevé de nouvelles polémiques concernant la politique américaine au Proche-Orient, et les médias ont aujourd'hui encore matière à débattre sur le sujet. Quatre ans après les faits, la politique étrangère américaine reste peu claire. On soupçonne G. W. Bush d'avoir utilisé les attentats pour justifier la riposte lui permettant d'asseoir la position militaire des États-Unis au Proche-Orient. Les attentats suicides auraient également été le prétexte d'une nouvelle attaque contre l'Irak leur permettant de diversifier leur consommation de pétrole et d'avoir la main mise sur cette matière première au Moyen-Orient.

Les médias ont joué un rôle prédominant dans la construction de l'événement. Notre objet de recherche est donc plus particulièrement orienté vers la médiatisation du 11 septembre 2001. En premier lieu, les médias ont permis à la population de prendre conscience, en direct, de la gravité de la situation et ont donné une dimension internationale au drame. Ils ont ensuite suivi jour après jour la guerre en Afghanistan, la victoire de l'Alliance du Nord sur les talibans, la traque de Ben Laden, et ont relayé les engagements mondiaux dans la croisade contre le terrorisme. Ils ont véhiculé les questionnements, les analyses, les réflexions et ont largement contribué à alimenter la polémique. Outre la soudaineté des faits et le caractère exceptionnel des attentats, les

médias ont créé l'événement par leur omniprésence. Ils ont retransmis les faits, parfois *a posteriori*, parfois en direct, et ont ainsi permis de construire l'événement dans l'opinion publique et de l'inscrire dans les consciences collectives. Les médias sont devenus une agora où les émotions sont libérées et partagées par tous. Ce positionnement médiatique ambivalent aide à gérer la crise et exorciser la peur du terrorisme, tout en l'ancrant pleinement dans une communication de crise étatique. Les représentations diffusées dans la presse et à la télévision françaises sont à l'origine d'images fortes qui intègrent l'événement dans une histoire présente et aident à l'historiciser au niveau international. Toutes ces dimensions servent à expliciter notre objet de recherche, à déterminer les caractéristiques de la médiatisation des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis.

Cette étude est davantage tournée vers le traitement médiatique des attentats que vers les attentats eux-mêmes. Nous réalisons une analyse du discours journalistique et télévisuel à propos d'un événement sans précédent, lointain, internationalisé, mais ramené presque immédiatement à l'opinion publique française. Cette analyse nous permet de comprendre la manière dont se met en place un mécanisme d'influence par le traitement médiatique de l'événement. La difficulté de ce type d'étude réside dans la prise de distance du chercheur ; en effet, la tentation est grande de réagir subjectivement aux faits, ou d'être influencée par une opinion commune, une pensée unifiée, inhérente à la spectacularité de l'événement. Pour tenter d'échapper à cette tendance à la subjectivité et répondre, autant que possible, au « principe de distance » nécessaire à toute production scientifique, nous opérons un cadrage méthodologique et une construction rigoureuse du corpus.

Question de corpus

L'événement en lui-même a déjà été de nombreuses fois traité, étudié, analysé. Nous pensons qu'il est intéressant d'étudier plus précisément le rôle des médias dans la retransmission de ce « mardi noir américain », en France, lieu de notre recherche, où la couverture médiatique est totale et constante.

Au lendemain du drame, les journaux ont consacré de nombreux articles, analyses, unes et numéros spéciaux à ce sujet. Durant les trois jours qui ont suivi les attentats[1], on répertorie près de 350 articles sur dix parutions différentes, plus de 80 heures de diffusion télévisuelle toutes chaînes confondues, soit pour une semaine, 1107 articles et plus de 1400 documents télévisuels étudiés. Le sujet est abordé sous différents angles : certains choisissent de mettre en avant le côté politique et économique, d'autres l'aspect symbolique et humain. Même si la couverture reste dans un premier temps uniforme, les angles d'approche portent en eux les valeurs fortes de la parution ou de la chaîne. Par l'analyse de ces articles de presse et de ces émissions extraites de chaînes françaises « grand public », nous chercherons à comprendre le fonctionnement d'une communication médiatique de crise, une médiatisation dans l'urgence. Cette étude nous aidera à mieux appréhender la médiatisation de l'exceptionnel, dans un contexte géopolitique particulier.

Nous analyserons les articles extraits de trois types de presse. Tout d'abord la presse quotidienne nationale, avec les trois journaux dominants dans l'espace médiatique français : *Le Figaro*, *Libération* et *Le Monde*. Nous y incluons également un journal plus engagé politiquement pour nuancer l'analyse médiatique des faits : *L'Humanité*. Ensuite, nous étudierons la presse hebdomadaire : les formats magazines comme *L'Express*, *Marianne*, *Le Nouvel Observateur*, *Paris Match*, *Le Point*, *VSD et Courrier International*, hebdomadaire à fonction de revue de presse qui nous donnera une idée de l'appréhension internationale de l'événement. Finalement, même s'ils ne font pas partie intégrante de notre corpus, nous ferons référence à divers autres types de presse, notamment la presse télévisuelle avec *Télérama* ou *TV magazine*, magazine télé en supplément du journal régional le dimanche. Ceci nous aidera à mieux cerner la médiatisation des attentats en France et surtout appuyer nos analyses du corpus par des exemples venant les confirmer. Nous y ajouterons des numéros spéciaux parus dans les limites temporelles de notre corpus. Il est important de préciser que ce choix n'est pas exhaustif. En effet, de nombreuses parutions hors de notre corpus ont traité du sujet, la thématique des attentats était omniprésente au lendemain du 11 septembre. Étant donné le nombre conséquent d'écrits et dans un souci de précision dans l'analyse, nous ne nous attacherons pas à analyser ces articles en détail.

[1] Voir notre DEA, « La Médiatisation de l'Apocalypse : Le traitement journalistique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. L'exemple de la presse écrite française » Université de Nancy-Metz, 2001.

Les articles constituant notre corpus sont sélectionnés sur une durée de sept jours consécutifs aux attentats c'est-à-dire du 12 au 18 septembre 2001. En effet, nous nous intéressons tout particulièrement à la médiatisation de l'événement en lui-même et non la guerre en Afghanistan qui y fait suite, celle-ci sera simplement évoquée dans un souci de complémentarité dans la recherche. Les trois premiers jours représentent le moment où l'émotion est la plus forte dans la presse française, les réactions des journalistes plus impulsives. Puis, vient la phase de réflexion, d'explication et de tentatives de compréhension de l'événement. Notons que c'est à partir du septième jour consécutif aux faits que les médias accordent plus d'importance à la riposte qu'au drame du 11 septembre au niveau quantitatif, voilà pourquoi nous avons arrêté notre corpus à la date du 18 septembre. L'élargissement du corpus au niveau qualitatif a pour but de donner des points de vue contrastés et marginaux.
Nous n'avons pas la prétention d'analyser tous les articles ayant traité des attentats du 11 septembre ; toutefois, les 1107 documents réunis (Unes comprises) nous permettront d'avoir une vue globale de l'événement et d'aborder la question du traitement médiatique des attentats par le biais de différents points de vue, condition *sine qua non* à un maximum d'objectivité dans la recherche.

Dans un second temps, nous nous intéresserons aux images télévisuelles diffusées dès le premier crash, le mardi 11 septembre. En effet, la télévision est le premier média à être présent sur les lieux. CNN, relayé par les télévisions françaises, a diffusé en boucle les images du drame pour informer la population mondiale du suivi des événements en temps réel. Dès le premier impact, les images sont diffusées en continu, on assiste à un matraquage médiatique permettant d'authentifier l'événement, le rendre réel aux yeux des téléspectateurs. Ces images, d'abord en direct, puis rediffusées à profusion, sont insérées dans le journal télévisé. Celui-ci prend une place toute particulière dans la programmation des chaînes qui ont alors tendance à se muer en chaînes d'information en continu. Nous traiterons non seulement des journaux télévisés mentionnés « spécial » mais également des reportages consacrés à l'événement et insérés dans d'autres émissions. En effet, la médiatisation télévisuelle des attentats donne lieu à des programmes inédits qui peuvent durer près de sept heures (*France 2*, le 11/09). Devant l'ampleur de l'événement, de nombreuses émissions spéciales voient le jour, des émissions d'analyse telle que *Thema* sur *ARTE*, des magazines comme *Envoyé Spécial*

sur *France 2* ou *Sept à Huit* sur *TF1*, qui nous permettront de mieux cerner l'événement et surtout sa médiatisation.

Ainsi analyserons-nous les journaux télévisés de *TF1*, *France 2* et *ARTE* durant la semaine qui suit les attentats sans aborder, une fois de plus, la guerre en Afghanistan. Á ce sujet, nous étudierons la place que le conflit prendra peu à peu au sein du journal. Ceci nous permettra d'étudier non seulement la programmation télévisuelle mais également les modifications du dispositif journalistique et notamment la place prépondérante prise par le présentateur du journal dans la transmission d'informations relatives aux attentats. Nous mettrons également en évidence la prédominance des images qui prennent le pas sur les commentaires et les analyses. Les émissions « spéciales » nous aideront à approfondir ces idées et conforter nos conclusions. *TF1* et *France 2* sont choisies par rapport à leur représentation dans l'espace public, ce sont des chaînes populaires qui touchent un maximum de téléspectateurs[2]. Quant à *ARTE*, nous souhaitons analyser la manière dont une chaîne germano-française, qui se veut plus élitiste que les précédentes, aborde le sujet des attentats terroristes.

La première exigence d'un corpus est qu'il soit cohérent, techniquement et temporellement. Ce corpus réunit un ensemble périodisé de documents écrits et audiovisuels présentant les caractéristiques d'un traitement médiatique dans l'urgence. Nous sommes tout à fait consciente qu'il est réducteur d'étudier la médiatisation des attentats par le biais de ces deux seuls médias et qu'il aurait été intéressant d'étudier également la radio et internet, mais nous préférons produire une analyse plus restreinte et plus précise sur les médias sélectionnés. Notre étude mettra donc en avant l'aspect audiovisuel et écrit du traitement médiatique de « l'Apocalypse ».

Une médiatisation écrite et télévisuelle de l'émotion

Les attentats du 11 septembre 2001 apparaissent comme un événement historique sans précédent. Les différents actes de discours mis en avant par la presse ainsi que les illustrations graphiques et photographiques ont permis non seulement de représenter les faits mais également de verbaliser les émotions liées à l'événement. Les images

[2] *cf.* Sondage réalisé par la SOFRES pour *Le Point* et *La Croix* en annexe, concernant la confiance accordée aux médias par les français.

télévisuelles ont quant à elles contribué à visualiser et authentifier l'événement. Les médiatisations journalistiques et télévisuelles sont ici concomitantes.

La question du traitement médiatique des attentats concerne non seulement l'information transmise d'un point de vue factuel mais également la question des représentations véhiculées dans les médias, celles-ci ayant une influence certaine sur la perception de l'événement par l'opinion publique. La médiatisation est avant tout la construction du réel à travers un dispositif, un réseau médiatique particulier et des modalités spécifiques. Notons que par « traitement journalistique », nous entendons plus particulièrement le traitement médiatique dans la presse. Cette dénomination nous permet de distinguer une spécificité par rapport à la médiatisation télévisuelle ou au traitement médiatique global. Les médias ont permis à tous de connaître la catastrophe, mais ils ont surtout apporté à la population des outils pour comprendre et analyser la situation. Les caractéristiques des médiatisations écrite et télévisuelle dans l'urgence sont au cœur de nos préoccupations.

Quelle a été la couverture médiatique de l'événement, plus particulièrement la couverture journalistique et télévisuelle française durant la semaine qui suit les attentats ? Par ce questionnement, nous ne rendrons pas compte de la mobilisation médiatique immédiate ni des relations inter-médiatiques dans la construction symbolique de l'événement. Nous pourrons seulement mettre en relation une médiatisation écrite et audiovisuelle plurielles. Ceci nous permettra d'appréhender la principale caractéristique de cette médiatisation, en l'occurrence sa dimension émotionnelle, celle des acteurs, des journalistes, des discours, des photographies… ainsi que l'évolution du traitement médiatique au niveau temporel. L'émotion apparaît de deux manières distinctes dans la presse française : l'événement lui-même est créateur d'émotion, et l'émotion médiatisée, cette dernière nécessite un intermédiaire, en l'occurrence le medium qui peut la décupler. Celui-ci joue le rôle de filtre créateur de stéréotypes et est générateur d'une émotion commune et collective. Cette émotion évolue durant la semaine qui suit les attentats, les priorités des journalistes et les discours journalistiques changent. Les explications et les analyses prennent le pas sur la subjectivité induite par les faits, les questionnements relatifs à la riposte deviennent essentiels dans les discours médiatiques.

Afin de mieux comprendre le terme de médiatisation, nous étudierons les notions de discours et d'énonciation journalistique. Ce traitement médiatique se caractérise par la construction du réel à travers un dispositif médiatique particulier, en l'occurrence la presse et la télévision, et selon des modalités spécifiques. Nous nous attacherons tout d'abord à analyser la « médiatisation d'un événement » ainsi que la « médiatisation de l'exceptionnel » qui engendre les notions d'indicible et d'invisible, avant d'aborder la question de la « médiatisation en direct » autrement dit le discours simultané porté par les médias à propos d'un événement en cours. Avec la télévision, nous étudierons notamment le rôle du journal télévisé et plus particulièrement du présentateur, l'annonciateur et le représentant du drame. De nombreux autres points retiendront notre attention : pour la presse écrite, nous étudierons le positionnement des journaux face aux attentats, la place consacrée au sujet, le point de vue adopté dans les articles, les genres les plus couramment utilisés, le ton des textes... En ce qui concerne la télévision, nous nous attacherons à la visualité, à la notion de matraquage visuel, à la programmation, aux modes de transmission orale de l'information...
L'étude de ces différents points nous permettra de tirer des conclusions sur la médiatisation d'un événement en cours, sur l'orientation du traitement journalistique des attentats du 11 septembre en France ainsi que sur les prises de position politiques, idéologiques et émotionnelles des journalistes et des journaux. Nous tenterons aussi de mettre en exergue la spécificité de chaque traitement médiatique.

Par l'analyse de divers types de presse, nous chercherons à mettre en évidence des points de vue contrastés. Nous déterminerons si certains journaux se distinguent en faisant preuve d'un regard critique face à l'événement. Ceci nous aidera à questionner la notion de cohérence journalistique, à examiner la complémentarité des angles de traitement de l'événement. Finalement, l'émotion est une dominante du traitement journalistique des attentats, nous nous interrogerons donc sur l'objectivité journalistique, en évaluant la manière dont les journalistes ont laissé transparaître leur sensibilité dans les articles. L'analyse des journaux télévisés apportera à l'événement une toute autre approche. Alors que la presse use de l'écrit, la télévision construit l'événement par l'image. Le journaliste-présentateur est au centre des informations, il se positionne dans un flux médiatique et une vague d'images incessantes.

Les analyses médiatiques mises en parallèle nous permettront de tirer des conclusions quant au réseau d'influence des médias. Nous mettrons à jour la concurrence médiatique. La nécessité de suivre les faits, parfois en direct, voire de les anticiper, rend difficile la gestion de la crise médiatique. Nous essaierons de déterminer si les médias se sont inter-influencés, ou si l'un a pris le pas sur l'autre d'un point de vue informationnel. Ceci passe plus particulièrement par les représentations photographiques et visuelles qui ont contribué à créer une mémoire collective. En effet, l'image est le caractère dominant dans le traitement médiatique des attentats, l'image fixe du photographe, ou l'image mobile du cameraman garantissent généralement l'authenticité de faits. Une analyse poussée des documents constituant notre corpus nous permettra de mettre en évidence les modalités de la construction de l'événement. Le discours journalistique peut être porteur d'un unanimisme informationnel ; toutefois les points de vue contrastés adoptés par les médias aident à nuancer les faits et surtout leurs conséquences auprès de l'opinion publique. Cette étude donne le jour à divers questionnements essentiels dans l'analyse du traitement médiatique dans l'urgence : dans les médias, favorise-t-on le sensationnalisme ou fait-on preuve de retenue ? Le traitement médiatique dans l'urgence exclut-il toute distanciation vis-à-vis de l'événement ? Autant de questionnements qui contribueront à construire nos conclusions et constitueront des pistes de réflexion afin d'élargir notre étude. De fait, la mise en corrélation des différents aspects du traitement médiatique des attentats nous aide à déterminer la place accordée aux différents acteurs du conflit, l'identité qu'on leur attribue dans l'espace publique et médiatique. Elle nous conduit également à étudier les mises en scène de l'événement temporellement et spatialement, à mettre en exergue les stratégies de proximité et d'éloignement qui caractérisent la construction médiatique des faits.

Une démarche pragmatique

Cette étude représente l'une des grilles de lecture du traitement médiatique des attentats. Cette grille dépend d'un choix méthodologique destiné à donner une pertinence à l'analyse et c'est à l'intérieur de ce cadre que peuvent être validés les résultats et leurs interprétations. Tout d'abord, nous analyserons ce que nous qualifierons de « modélisation médiatique », autrement dit les modèles ou représentations médiatiques véhiculés dans la presse et à la télévision françaises au sujet des attentats du 11

septembre 2001. Ces modèles ont pour rôle principal d'expliquer l'événement et de le rendre compréhensible à tous. Pour cela, nous utiliserons une méthode inductive visant en premier lieu à observer le traitement médiatique, puis à émettre des constatations et des hypothèses. Cette méthode est ancrée dans une approche communicationnelle où la production du discours, le discours lui-même, ainsi que sa réception seront étudiés et analysés.

Cette démarche globale, que l'on nomme communicationnelle, pragmatique, sociodiscursive, sociosémiotique prend en considération la pragmatique du discours, l'articulation des termes d'énoncé et d'énonciation journalistiques. L'analyse de la production concerne le système médiatique français, plus particulièrement les journaux de presse et les chaînes de télévision. Le discours s'insère dans les textes, les reportages et les émissions traitant particulièrement des attentats : nous interrogerons donc la question de la ligne éditoriale à laquelle on fait référence pour justifier le discours porté sur l'événement. L'analyse de la réception, ne sera pas effectuée de manière effective, nous interrogerons la question des récepteurs par leur prise en considération dans la construction des discours médiatiques. Une nuance doit évidemment être faite entre le « récepteur idéal » de l'information et le récepteur réel. N'ayant mis en œuvre aucun moyen d'évaluation de la réception des informations télévisuelles, nous nous attacherons plus particulièrement au récepteur idéal sous-jacent dans les discours télévisuels ou journalistiques. Au sujet des lecteurs-spectateurs, nous n'aborderons que les effets supposés comme autant de possibles interprétatifs dont on peut seulement noter la présence dans les documents constituant notre corpus. Déterminer la nature de la réception revient à adopter l'hypothèse d'une influence progressive que l'information médiatique peut avoir sur les gouvernements et l'opinion publique ; influence qui donne lieu à une montée du patriotisme international.

L'approche choisie étant sémiologique, nous nous donnons pour objectif d'étudier la pluralité des signes mobilisés pour donner forme à l'information, pour transformer une réalité qui apparaît comme un non-sens, en une réalité dont le sens est élaboré par les acteurs médiatiques et construit par le lecteur-spectateur de l'événement. Le postulat fondamental qui sous-tend cette étude est que la mise en forme de l'information est une donnée signifiante dans la structuration des contenus. Derrière ce questionnement premier se trouve une interrogation globale des changements de médiations techniques

de l'information, c'est-à-dire de la façon dont on nous raconte le monde, dont sont construites nos représentations de l'événement.

Dans l'analyse médiatique proposée, nous nous sommes donc donné un double objectif. Dans un premier temps, nous souhaitons étudier de façon quantitative la construction thématique des informations, étude quantitative qui s'avère nécessaire pour observer la structuration de l'information relative aux attentats. Ces caractéristiques voient le jour dans la mise en parallèle des thèmes développés par les médias et la hiérarchisation de l'information durant la semaine qui suit les faits. Cette étude fournit des instruments de repérage, des matériaux d'analyse, des pistes d'interprétation et des moyens de vérifier les hypothèses que nous mettrons à jour chemin faisant. Au niveau purement visuel, nous avons déterminé plusieurs « représentations scéniques » qui nous permettent de mettre en évidence les caractéristiques du traitement iconique des attentats. Toutefois, la complexité des rapports qui existent entre discours verbal et visuel est telle qu'une étude quantitative seule ne peut rendre compte du sens qui résulte de cette interrelation.

Nous étudierons donc de manière qualitative le contenu des documents proposés et les représentations iconiques mis en exergue par les médias. Cette analyse passe par une étude approfondie de différentes caractéristiques discursives : la description des acteurs de l'événement, le récit (ou construction) des faits, la mise en place du commentaire explicatif et descriptif, les scénarisations visuelles et audiovisuelles, autrement dit la mise en mots et en images de l'événement. Ces analyses nous permettront de dégager les caractéristiques sémiodiscursives de la mise en scène des attentats. Ces études quantitative et qualitative nous aideront à déterminer le rôle des médias dans la construction de l'événement et, parallèlement, la manière dont les attentats ont permis de révéler certaines implications idéologiques au sein des médias presse et télévision. Notre étude consistera bien sûr en une analyse approfondie des articles de presse englobant texte et péritexte, mais aussi une analyse des documents télévisuels englobant images et discours, tous deux contribuant à construire une représentation médiatique de l'événement et ayant une place complémentaire dans « la médiatisation de l'Apocalypse ».

Après étude des articles et journaux télévisés, nous déterminerons les modalités de transmission de l'émotion. En ce qui concerne la télévision, il nous faudra faire

référence à la pragmatique du discours. En effet, une chaîne produit son identité par rapport à sa programmation, au niveau de ses émissions, au discours qu'elle porte sur elle-même. Le journal télévisé est à prendre en compte au sein de la programmation. En tant que déterminé et influencé par une chaîne, le téléspectateur a certaines attentes vis-à-vis du mode de traitement de l'information. Finalement, le journal télévisé comme les émissions spéciales sont des genres spécifiques qu'il nous faut analyser pour mieux comprendre le discours médiatique global porté sur les attentats.

Nous avons donc choisi d'analyser l'information relative aux attentats qui se concrétise dans un objet fini présentant les caractéristiques des médias. Le point de vue sémiodiscursif adopté prend en compte un ensemble de discours mis en scène, susceptibles de produire des effets de sens. Nous interrogeons le moment où est configurée la mise en nouvelle, techniquement et matériellement, dans la presse et à la télévision françaises. Cette méthode, généralement utilisée pour l'analyse des médias, et initiée par Patrick Charaudeau et le Centre d'analyse du discours (CAD), nous permettra d'aborder la médiatisation des attentats non seulement du point de vue des producteurs du discours, du discours lui même, mais également du point de vue de la réception des informations dans l'opinion publique. Que ce soit pour le média télévision ou presse, nous prendrons en compte les spécificités de chacune, les conditions de production des discours englobant bien sûr le contexte médiatique ainsi que les institutions productrices. Cette étude mettra en évidence une culture inhérente à chaque instance journalistique, donc une mise en exergue de valeurs communes. Elle constitue l'apport d'une analyse sémio-discursive à la compréhension d'un phénomène complexe : la mise en place d'une communication dans l'urgence pour rendre compte de faits inattendus, une médiatisation de l'immédiateté. Le discours écrit et parlé prendra une grande part dans l'analyse : c'est la mise en forme des « effets visés » comme le propose Patrick Charaudeau (1997). Le discours joue le rôle de médium à part entière, il fait le lien entre instance énonciative et opinion publique. Pour cela, une étude sémiopragmatique tiendra compte du discours en tant que structure. Nous pensons que cette méthode, généralement appliquée à l'analyse cinématographique par Roger Odin, peut être utilisée dans le cadre de notre recherche pour donner au questionnement un angle d'étude contrasté. Pour plus de précision dans l'analyse, la dimension pragmatique du langage sera donc mise en parallèle avec une approche sémiologique. Les intentions des

locuteurs et la réception des informations par le lecteur-spectateur seront mises en parallèle dans l'étude des « effets produits ».

Bien sûr, il nous est impossible d'étudier en profondeur les trois pôles, c'est pourquoi nous axerons surtout notre analyse sur l'étude de la production et du discours lui-même. Á ce sujet, la sociosémiotique d'Éliséo Véron nous aidera à mettre en évidence les représentations mentales et les stéréotypes créés et véhiculés par les journalistes ainsi que le rôle des médias en tant que créateurs de « fantasmes », de peurs irrationnelles, de rumeurs qui courent sur l'événement. En effet, la rapidité des événements empêche toute prise de recul, les médias y jouent un rôle d'historiens du présent, d'où la nécessité d'être prudents par rapport aux écrits journalistiques produits dans l'urgence. Cette approche permet encore de traiter du sujet sous un angle sociologique et concret. Elle met en évidence les traces du locuteur dans le discours, l'énonciation journalistique ainsi que l'indétermination relative entre la production et la reconnaissance discursives.

De l'événement à une médiatisation atypique

Dans le développement de notre étude, il nous semble indispensable de décrire les caractéristiques générales des médias, et plus particulièrement de la presse et de la télévision. On comprendra d'autant mieux les caractéristiques du traitement médiatique des attentats du 11 septembre, spécificités incluses dans le contexte de fonctionnement général de la machine médiatique.

En quoi le 11 septembre est-il un événement ? En quoi la communication de crise influence-t-elle le traitement médiatique des faits ? En premier lieu, nous pensons qu'il est essentiel de rappeler les événements survenus aux États-Unis le 11 septembre 2001, de manière chronologique et précise. Après avoir évoqué les crashs, notre étude donnera lieu à une analyse des causes de ce drame, causes politiques autant que symboliques. Nous tenterons d'évaluer les conséquences du « 11/09 » ainsi que les enjeux politiques et militaires qui lui font suite. Afin d'ancrer l'événement dans un contexte théorique, nous redéfinirons la notion d'événement, soudain, dramatique, affligeant. Cette dernière sera mise en relation avec celles de crise et de communication en temps de crise qui permettront de déterminer la construction de l'information écrite et du traitement

médiatique dans l'urgence du « mardi noir américain ». Nous n'oublierons pas d'évoquer les modalités de cette communication médiatique lors d'un événement inattendu, ainsi que le rôle des médias, afin de poser les jalons théoriques du traitement médiatique des attentats du 11 septembre. Cette première approche nous permettra de cerner l'événement médiatisé et de l'inscrire dans un contexte théorique précis. En découleront des constatations sur la thématique de la médiatisation en général et plus particulièrement le rôle des médias en tant qu'intermédiaires dans la diffusion d'informations sur l'exceptionnel. Dans la mise en perspective des médiatisations écrite et audiovisuelle, peut-on parler d'un traitement médiatique unanime ou complémentaire ?

Dans un second temps, nous mettrons en avant les modalités de la médiatisation des attentats, une médiatisation dans l'urgence qui influence considérablement les angles d'approche de l'événement. Nous traiterons donc de cette notion dans sa globalité, les médiatisations télévisuelles et écrites présentent de nombreux points communs. Nous aborderons les notions de temporalité de l'événement, l'évolution de son traitement dans le temps. Nous traiterons également de la construction d'une mémoire immédiate et de l'inscription des attentats dans l'histoire collective par le biais des médias. Pour cela, nous tenterons de déterminer en quoi les médias contribuent à la construction d'une histoire « présente ». En effet, c'est par là-même que les attentats aux États-Unis deviennent un « événement historicisé ». Cette historicisation est accentuée par une dramatisation constante qui passe par la rhétorique des experts, la répétition de l'information, la multiplicité des témoignages où l'émotion est omniprésente. Nous pouvons constater une pluralité de discours émergeant dans les médias : un discours authentifiant représenté par la figure du journaliste-reporter ; un discours testimonial qui met en scène l'opinion publique et qui conduit les médias à devenir une agora, une tribune de libre expression des idées ; un discours critique qui peut passer, soit par des articles d'opinion, des interviews et reportages portant à polémique, soit par un discours plus marginal, plus cynique, poussant à la réflexion.

Quels sont les modalités et les effets d'une information écrite « à chaud » ? Nous étudierons plus spécifiquement la presse française. L'analyse quantitative posera les limites de notre corpus, les bases de notre recherche. Elle permettra de déterminer la place accordée dans les journaux par le sujet : temporalité, récurrence des parutions,

rubriques, genres des articles, péritexte... Une analyse qualitative nous amènera à approfondir la notion de temporalité, la gestion de l'émotion laissant peu à peu la place à une phase d'explication et de réflexion. Y seront analysés les champs lexicaux, le ton ainsi que le degré d'implication des journalistes et par conséquent des journaux eux-mêmes dans les articles consacrés aux attentats du 11 septembre. Ainsi définirons-nous la manière dont la presse a abordé l'événement, de façon plus ou moins unanime et cohérente. Nous poserons pour cela le concept d'émotion afin de l'utiliser à bon escient dans notre analyse. Nous essayerons également d'évaluer en quoi la notion de genre journalistique peut être porteuse d'un engagement et d'une émotion plus ou moins exprimés et revendiqués par les journalistes et le journal.

Les mêmes questionnements verront le jour pour le médium télévision. Les chaînes accordent-elles la même importance à l'événement ? Peut-on discerner des points de vue divergents ? Le matraquage visuel n'est-il pas susceptible de fausser l'information et par conséquent de tromper les téléspectateurs ? Autant de questions qui nous amèneront à une analyse approfondie du traitement médiatique des attentats à la télévision française. Nous étudierons plus particulièrement le journal télévisé qui a pris une place très importante dans la programmation télévisuelle à la suite des attentats. Le journaliste-présentateur joue par conséquent un rôle essentiel dans la transmission de l'information, il est le représentant médiatique des événements, il les personnifie et les authentifie. Après visionnage des journaux télévisés de notre corpus une semaine après les attentats, nous chercherons à mettre en évidence les caractéristiques mais également les divergences de traitement de l'information suivant les chaînes et leur ligne éditoriale.

Un dernier point nous conduira à nous interroger sur la prédominance des images et par conséquent des représentations iconiques des attentats dans les médias français. D'abord indices de l'événement, les représentations photographiques deviennent icônes et emblèmes d'une Amérique terrassée par le terrorisme. Elles construisent en cela une mémoire particulière de l'événement dans l'opinion publique. En effet, l'image joue un rôle essentiel dans le traitement médiatique. Qu'elles soient fixes, comme la photographie ; ou mobiles telles que les images de caméramen professionnels ou amateurs, les représentations iconiques et plus particulièrement photographiques contribuent à construire la visualité de l'événement et sont créatrices de figures

emblématiques. Ces éléments visuels incluent les caricatures, dessins humoristiques ou graphiques qui participent au discours critique et explicatif porté sur les faits.

Le discours informationnel laisse-t-il la place à une forme de désinformation face à l'événement ? Nos constatations relatives au traitement médiatique dans l'urgence donneront lieu à une interrogation sur le bien fondé de la médiatisation des attentats en France. Nous analyserons pour cela le rôle des médias dans la participation à une propagande pro ou anti-américaine. En effet, on assiste à la glorification d'une Amérique « touchée en plein cœur », et les attentats ont permis de légitimer le nouveau président en place ainsi que ses actions de revanche, notamment au Proche-Orient. Cette forme de désinformation passe également par la technique journalistique et l'importance presque exclusive accordée à l'émotion.

Nos analyses nous permettront de conclure par une mise en parallèle des deux médias sélectionnés. Nos constatations nous aideront à définir les spécificités de chacun de ces médias dans la construction médiatique de l'événement. En effet, la presse et la télévision ont su trouver leur place dans l'espace médiatique français au lendemain des attentats. Même si les images télévisuelles sont premières, les commentaires journalistiques se sont positionnés pour véhiculer l'information à l'opinion publique qui découvre l'événement. La spécificité du traitement médiatique des faits dans les médias constituant notre corpus sera complémentaire d'une mise en parallèle de deux modes de médiatisation : l'écrit et l'oral. Nous essaierons en cela de déterminer si un médium a pris le pas sur l'autre ou si la médiatisation s'avère être complémentaire. Nos conclusions tenteront d'évaluer la place accordée à chaque medium dans l'espace médiatique français dans la construction de l'événement. Elles nous amèneront à établir une mise en perspective des deux traitements médiatiques évoqués et à évaluer la teneur du réseau d'inter-influence des médias dans la diffusion d'informations dans l'urgence.

CHAPITRE I
LES ATTENTATS DU 11 SEPTEMBRE 2001 AUX ÉTATS-UNIS : UN ÉVÉNEMENT HISTORIQUE

« L'Amérique frappée, le monde saisi d'effroi » Le Monde 12/09/01
« New-York – 8h52- La Guerre » Le Nouvel Observateur 13/09/01
« L'Horreur ! L'Amérique touchée au cœur » VSD 13/09/01
« État de Guerre » Le Point 14/09/01

« Tragédie », « Drame », « Acte de guerre », « Apocalypse »...tous ces termes furent utilisés à profusion dans la presse française et internationale pour qualifier les attentats suicides qui ont eu lieu sur le territoire américain, le 11 septembre 2001. Ces attentats ont touché l'Amérique au cœur de ses symboles : symbole économique avec le World Trade Center, symbole militaire avec le Pentagone et symbole de l'Amérique profonde avec le dernier crash en Pennsylvanie. Les auteurs ont désormais revendiqué leur acte, de nombreuses hypothèses sont encore émises quant aux causes, non seulement par les hommes politiques, mais également par la presse et l'opinion publique.

On a pu d'abord penser que mener la guerre contre les talibans permettrait de retrouver Oussama Ben Laden, l'ennemi numéro un des États-Unis. Malheureusement, celui-ci reste encore introuvable à l'heure actuelle. Le conflit a tout de même permis à l'Alliance du Nord de prendre le pouvoir en Afghanistan et de remplacer le régime taliban. Toutefois, les avantages de cette prise de pouvoir restent toujours contestés. Aujourd'hui, le réseau Al Qaeda reste impénétrable et la « croisade contre le

terrorisme » a pris une ampleur internationale. Cette « croisade » est également à l'origine de conflits ultérieurs (guerre en Irak).

Les médias ont essayé d'élucider les attentats, d'en comprendre les causes. On critique le manque d'implication des États-Unis dans le conflit au Proche-Orient, ce qui contribue à remettre en cause la politique extérieure adoptée par le nouveau président américain Georges W. Bush. Aujourd'hui, les États-Unis sont militairement présents au Proche-Orient et espèrent garder une base permanente en Afghanistan. Malgré tout, G. W. Bush ne compte pas en rester là et décide de déclarer la guerre à l'Irak en mars 2003, ceci afin de vaincre l'ennemi numéro 2 des États-Unis, Saddam Hussein, et surtout, pour certains observateurs, de diversifier la consommation américaine de pétrole.

Notre première partie a pour but d'expliciter les faits et de les ancrer dans un contexte historique et théorique permettant d'orienter notre réflexion sur la médiatisation des attentats du 11 septembre. Elle donnera lieu, dans un premier temps, à l'analyse des causes économiques, politiques et humaines, qui en font un événement historique. Seront également évoquées les conséquences notamment humaines et politiques au niveau national et international, ce qui justifiera une présentation des acteurs du débat politique. Nous aborderons la riposte américaine en Afghanistan qui constitue la suite chronologique des attentats et contribue donc à les ancrer dans un contexte géopolitique et historique précis.

Dans un second point, nous étudierons la notion d'événement médiatisé. Il existe un cadre au récit des attentats, une sorte de scénarisation générale qui permet la structuration de l'espace et du temps de l'événement. Par le biais de diverses approches théoriques, nous verrons en quoi nous pouvons considérer les attentats comme un événement à part entière. Cet événement est à l'origine et s'inscrit pleinement dans une communication de crise. Nous interrogerons donc la notion de crise qui influence directement les stratégies de communication et les discours médiatiques portés sur la scène publique suite aux faits. Ces stratégies sont mises en œuvre de manière hétérogène en ce qui concerne la médiatisation des attentats du 11 septembre aux États-Unis. Elles contribuent à la gestion de la crise étatique mais également à la construction de l'événement dans la mémoire collective internationale.

I.1. « L'APOCALYPSE »

Cette première partie présente un état des lieux des attentats du 11 septembre, étape essentielle avant toute analyse plus constructive des faits. L'événement n'agit pas comme un fait divers, il laisse bouche bée. Le choix de ce sujet ne révèle aucun sensationnalisme de notre part, c'est un événement qui est déjà à distance historiquement parlant et dont le traitement médiatique est atypique. Face à la soudaineté de l'événement, deux réactions s'imposent immédiatement, et ces réactions sont véhiculées par les médias ; autant dans les contenus que dans les dispositifs médiatiques, l'incrédulité et la fascination sont au coeur des débats. Les différents points abordés donneront lieu par la suite à un questionnement complexe concernant le traitement médiatique des faits. Cet événement, soudain, s'inscrit dans une histoire proche et contribue à forger une mémoire collective. Les décisions et prises de position immédiates qui font suite dans le monde conduisent à redessiner l'espace géopolitique mondial. Il est donc important d'interroger les causes des attentats – qui sont les vrais coupables ? « À qui profite le crime ? »[3], – pour mieux comprendre tous les tenants et les aboutissants du premier grand attentat de ce siècle.

I.1.1. Chronologie des événements [4]

Ce 11 septembre 2001, il aura fallu près de deux heures aux terroristes pour détruire les trois principaux emblèmes des États-Unis. Pour les Américains, deux heures pour se rendre compte que l'inviolabilité de leur pays n'est plus qu'une utopie. Pour le monde entier, ces deux heures auront suffi à faire prendre conscience à tous les états de la gravité de la situation et de la nécessité de prendre rapidement des mesures politiques et préventives sur leur territoire.

« Que se passe-t-il, en fait, quand l'histoire fait irruption, bouleversant le cours tranquille du monde tel qu'il va ? » (Lardellier, 2003 : 240). Durant la semaine qui suit

[3] *Les Guignols de l'info, CANAL +*, diffusion le 13 septembre 2001.
[4] *Cf* Annexe, présentation des différentes attaques sur le territoire américain le 11/09/01.

les attentats, on assiste à une sorte de schématisation médiatique interne à la présentation des événements, schématisation qui passe par une construction textuelle et visuelle des éléments constitutifs du drame. Cette schématisation permet d'organiser l'incohérence, la confusion, les contradictions qui surviennent brutalement. Présente dès les premières minutes, cette schématisation organise l'ensemble de notre corpus. Elle découle du mode de présentation des événements dans la presse et à la télévision française.

I.1.1.1. Le World Trade Center, emblème de puissance et de richesse

Le World Trade Center est « l'une des images fortes du paysage de la ville. Cet effet de gémellité a été longtemps le symbole de la Renaissance de New-York downtown ». Ces quelques mots de Paul Viguier, architecte créateur des deux tours Cœur Défense (*Le Figaro*, 14/09/01 : 12) résument à eux seuls l'importance des tours du World Trade Center dans le paysage new-yorkais. Plus que la représentation de la richesse économique américaine, les tours sont le symbole de la hauteur et de l'indestructibilité des États-Unis et de son peuple.

- Un symbole indestructible

Le World Trade Center est au cœur de la médiatisation des attentats. En effet, la majorité des discours sont orientés sur la destruction des tours, symboles de la puissance new-yorkaise. La domination du ciel est une histoire culturelle et surtout religieuse. On la retrouve déjà dans la Bible (Genèse, XI, 4) où les mots utilisés pour qualifier la Tour de Babel peuvent être directement associés à la représentation symbolique du World Trade Center : « Allons ! dirent-ils, bâtissons nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel ; et faisons-nous un nom ». Cet aspect mythologique est particulièrement développé par Pascal Lardellier (2003 : 255) qui considère que « les Twin Towers [sont des] constructions vertigineuses qui tiennent dans l'esprit de Babel »[5]. Il y avait d'abord l'idée simple de faire deux tours jumelles identiques à New-York, dans une « vraie ville postmoderne » (Russel Banks, *Télérama Hors série*, septembre 2002) où melting-pot et métissage sont les maîtres mots.

[5] Dans son article « Quelques perspectives antiques sur la médiatisation du 11 septembre », il met explicitement en parallèle les mythologies et l'événement en les mettant en interrelation constante, ouvrant ainsi à une construction de sens particulière sur l'événement.

Le World Trade Center, centre névralgique de l'économie américaine, est conçu par une équipe d'architectes américains : Minoru Yamakasi associé à la firme Emery Roth and Sons et les ingénieurs John Skilling et Leslie Robertson. Il est construit entre 1966 et 1973 dans la baie de l'Hudson et a coûté près de six cent millions de dollars. Élevées sur des fondations ancrées sur le roc à vingt-trois mètres de profondeur, les deux tours, surnommées « Twin Towers », s'élèvent à quatre cent vingt mètres de hauteur et sont les plus hautes du monde en 1973. Á elles seules, elles représentent 10 % des surfaces de bureaux du bas Manhattan. Lors de sa construction, le World Trade Center est composé de sept bâtiments s'organisant autour d'une place de deux hectares. Il devient la figure de proue d'une vaste organisation regroupant trois cents centres de bureaux dans une centaine de pays différents et comptant plus de cent quarante mille entreprises affiliées.

Construites initialement pour abriter les entreprises privées et gouvernementales tournées vers le commerce international et pour redynamiser l'économie du centre de Manhattan alors en déclin, les Twin Towers offrent aux entreprises de nombreux services associés : aide pour trouver des partenaires à l'étranger, mise à disposition de bureaux de traduction, d'un centre de télécommunication... Elles abritent l'un des plus grands centres commerciaux de New-York, des hôtels de grand luxe, des salles de réunion, de conférence, d'exposition, ainsi qu'un centre financier stratégique. S'y trouvent également des antennes gouvernementales, des administrations américaines et les autorités portuaires de New-York et du New Jersey. La création, en 1988, du World Financial Center permet de mettre en place un vaste ensemble financier prédominant à New-York. Propriété des autorités portuaires de New-York et du New Jersey, le World Trade Center a été vendu en juillet 2001 à un fond d'investissement Silverstein Properties pour 3,2 millions de dollars.

Ce bâtiment se voulait indestructible, conçu à l'épreuve du vent, du feu et des tremblements de terre : le 11 septembre a montré qu'il n'était pas à l'épreuve de toutes ces catastrophes combinées. Ses caractéristiques portent toutefois une valeur symbolique forte[6]. Bien que moins prestigieux que son prédécesseur l'Empire State Building, le

[6] Hautes de 420 m, les Twin towers ont été pendant longtemps les plus hauts gratte-ciel du monde, 110 étages de 3800 m² chacun, 43 000 fenêtres, 55700 m² de verre, 239 ascenseurs, 71 escaliers roulants. 200 000 tonnes d'acier furent nécessaires à sa construction, 413 000 tonnes de béton. 350 sociétés internationales y avaient élu domicile, 40 000 à 50 000 personnes y travaillaient chaque jour, 200 000 visiteurs le fréquentaient par jour.

World Trade Center est présenté par Minoru Yamakasi comme un symbole de paix relayé par la notion de fraternité induite par son surnom de « Twin Towers ». Le World Trade Center est également un emblème de la conception et de la mondialisation, il représente une pièce maîtresse du *skyline* new-yorkais dans la crête des gratte-ciel de Manhattan. Dans les années soixante, il constitue d'ailleurs un modèle de prouesse architecturale, le fleuron du savoir-faire américain. Contrairement aux bâtiments européens, l'architecte choisit d'élever le monument en acier plutôt qu'en béton sachant que l'acier résiste beaucoup moins bien à la chaleur. Accueillant en son sein un centre financier important, le World Trade Center est avant tout le symbole du commerce international, de la richesse et de la puissance économique américaines.

Russel Banks (*Télérama*, 2002) aborde l'événement d'une manière plus personnelle, en expliquant : « Le bâtiment a été tué, comme s'il s'agissait d'une chose vivante, pas simplement d'un symbole de pouvoir et de l'optimisme américain [...] comme s'il ne s'agissait pas seulement du principe qui sous-entend notre rapport au reste du monde. [...] Dans la mesure où nous sommes un peuple et où le World Trade Center est notre emblème, c'est nous, le peuple, qui étions assassinés ». Mélusine Harlé (1998 : 60-61) schématise la destruction du bâtiment dans une perspective sémiotique, en termes de « conjonction/non-conjonction/disjonction ».

Figure 1 : Figuration sémiotique de la destruction du World Trade Center

Conjonction
/être/

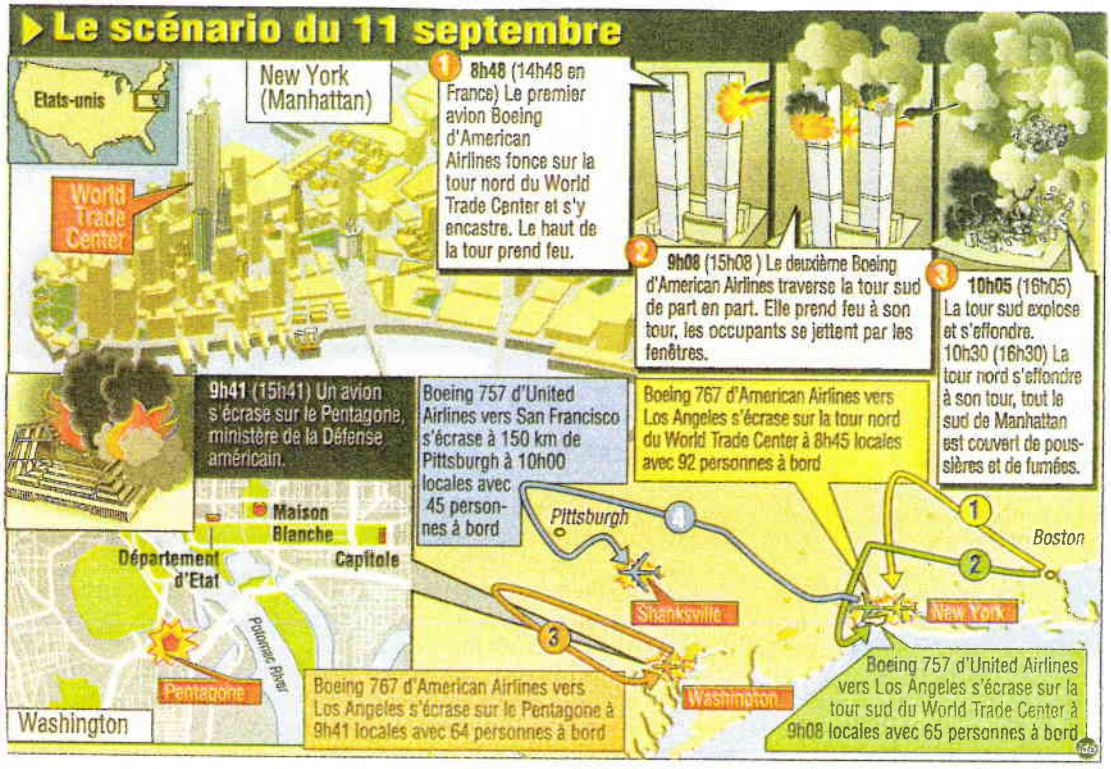
Disjonction
/ne pas être/

Non-conjonction
/ne plus être/, avoir
perdu son identité

La conjonction serait selon elle « l'être » du bâtiment, ce qu'il représente dans l'imaginaire collectif ; la non-conjonction est le phénomène de destruction : le bâtiment « n'est plus » suite à l'attaque, cette perte d'identité est répercutée dans les consciences collectives.

- Le crash du 11 septembre 2001

Deux heures auront suffit à détruire ce monument et tout ce qu'il représente pour les Américains et en particulier pour les New-yorkais :



***L'Humanité* 15/16 septembre 2001**

8h45 : La Tour Nord du World Trade Center est touchée par un Boeing 767 de la Compagnie American Airlines. Cet avion détourné effectuait la liaison entre Los Angeles et Boston avec à son bord quatre vingt un passagers et onze membres d'équipage. L'impact a eu lieu au 92ème étage.

9h03 : La Tour Sud est touchée à son sommet par un Boeing 767 de la Compagnie American Airlines détourné de Washington avec à son bord cinquante six passagers et neuf membres d'équipage.

10h05 : Effondrement de la Tour Sud. La première tour est restée debout une centaine de minutes.

10h28 : Explosion et effondrement de la Tour Nord. Cet effondrement est plus rapide, il y a donc plus de victimes, le temps étant limité. Un immense nuage de poussière recouvre tout Manhattan.

17h25 : Le Building numéro sept appartenant au World Trade Center s'écroule, fragilisé par les ondes de choc et les incendies.

L'attentat contre le World Trade Center est le plus meurtrier jamais connu par les États-Unis. Il a causé la mort d' « un chiffre terrifiant »[7] d'êtres humains que personne n'a réellement estimé par respect ou par peur. Dans les médias, cette évaluation du nombre de victimes donne lieu à des différences significatives : le 11/09, à 15h39, le présentateur de France 2 annonce un « bilan très provisoire de 6 morts et 1000 blessés », le même bilan sera annoncé sur TF1 ; à 17h30, on annonce que « pour l'instant, aucun bilan sérieux n'a été établi ». Les chiffres officiels n'arriveront que trois mois après l'événement. Parmi les victimes, on compte des civils mais également des policiers et des pompiers venus secourir les premières personnes touchées par l'événement.

Comme nous l'avons vu, le bâtiment du World Trade Center avait été construit à l'épreuve du vent, du feu et même des tremblements de terre ; les architectes du monde entier ont donc cherché à comprendre le pourquoi de cette catastrophe et la raison de la fragilité des tours. Ils ont été sollicités en tant qu'experts sur toutes les chaînes et les parutions constituant notre corpus pour expliquer la destruction des bâtiments. Le noyau central des tours, composé principalement de béton, aurait explosé sous le choc des avions et aurait provoqué la chute de tous les étages. De plus, entre le 60ème et le 80ème étage, on assiste à un effet de levier qui contribue à multiplier le choc du fait de l'impact en hauteur. Tout ceci provoque un double effet d'écrasement et de renversement. Des témoins décrivent l'effondrement des plafonds et des cloisons, des couloirs submergés d'eau et une odeur ambiante de kérosène. La chaleur est constante dans le bâtiment ; effectivement, l'effet de souffle fait augmenter la température de cinq cents et mille degrés.

Il est important de noter que le choc provoqué par le crash des avions n'a pas seulement touché les Twin Towers mais a également eu de lourdes répercussions sur le sous-sol.

[7] Intervention orale de Rudolph Giuliani, maire de New-York, le 11 septembre 2001, propos repris sur *TF1* le 12/09/01 dans l'édition de 6h.

En effet, on constate une désolidarisation des structures en hauteur, un endommagement des fondations au sol. Les structures alentours sont fragilisées notamment par l'onde de choc due à l'effondrement, son intensité a été évaluée à 2,4 sur l'échelle de Richter. Ces attentats ont eu des conséquences sur le sous-sol et par conséquent sur tout le quartier de Wall Street ébranlé par le choc. Même si l'aspect spectaculaire du double crash de New-York est indéniable, deux autres crashs consécutifs viennent accentuer le désarroi des Américains et mettre en évidence leur impuissance face à de tels actes terroristes.

I.1.1.2. Deux autres crashs quasi simultanés

Les médias ont beaucoup traité le crash du World Trade Center qui reste le plus meurtrier ; toutefois, le 11 septembre 2001, deux autres attentats suicides ont été commis sur le sol américain : l'un touchant le Pentagone et l'autre la Pennsylvanie. Ceux-ci ont eu un traitement médiatique moins conséquent que les crashs de New-York, ce qui peut s'expliquer par la chronologie des événements et surtout les pertes humaines d'une ampleur différente.

- Le Pentagone, symbole de puissance militaire

Le Pentagone est en apparence un bâtiment de béton octogonal de style austère. Sa forme en « toile d'araignée » permet de connecter les radars militaires à ceux du contrôle fédéral de la navigation aérienne commerciale et à ceux des aéroports. Depuis son édification en pleine seconde guerre mondiale, il est donc le cerveau et le système nerveux de la défense américaine : vingt-quatre mille personnes s'y relaient afin que la défense nationale soit effective vingt quatre heures sur vingt quatre. Il abrite le cabinet civil et militaire du secrétaire de la défense, Donald Rumsfeld, ainsi que les trois armées américaines, les états majors du corps de marines et leurs services communs ; les moyens de commandement et de soutien mais surtout les ordinateurs et systèmes de communication nécessaires à la conduite des opérations militaires américaines. On y trouve finalement les annexes des services de renseignement et d'analyse stratégique dont les bureaux sont basés à Washington.

Le Pentagone a déjà fait l'objet de diverses agressions mineures notamment durant le conflit vietnamien ; mais cette fois-ci il a été pris par surprise et n'a pas su faire face. En effet, cette attaque a mis en avant, non seulement l'inefficacité des radars de surveillance aérienne, mais également les problèmes logistiques d'évacuation du personnel en cas d'urgence. Dans le cas des attentats, c'est le manque d'anticipation de l'événement qui est reproché aux services de renseignement américains. Ce 11 septembre 2001, à 9h40, un troisième avion de ligne s'écrase sur la façade ouest du Pentagone situé sur la rive droite du Potomac en Virginie, seulement quarante minutes après la catastrophe du World Trade Center. C'est un Boeing 757 de la compagnie American Airlines qui vient de quitter Dulles, l'un des deux aéroports de la capitale, avec à son bord cinquante huit passagers et six membres d'équipage. Á 10h10, une partie du Pentagone s'effondre. La partie touchée est celle occupée par les États Majors et les personnels administratifs de la flotte et du corps de marines. Les responsables refusent de se prononcer sur le nombre de victimes prétextant qu'ils ne savent pas combien de personnes ont regagné leur bureau suite à de récentes rénovations dans ce coté du bâtiment. Toutefois, CNN a avancé les chiffres de huit cents morts et moins de cinquante blessés, le gouvernement américain en annonce cent quatre vingt, ce dernier chiffre semble le plus proche de la réalité selon le rapport de la commission d'enquête (2004).

Suite à l'attentat contre le Pentagone, la ville entière est mise en état d'alerte, des mesures immédiates sont prises : Donald Rumsfeld est emmené dans un bunker afin d'assurer au mieux sa sécurité, les vingt-quatre mille personnes travaillant dans le bâtiment sont évacuées, des chasseurs F16 survolent la capitale et particulièrement la zone militaire d'Arlington où se trouve le Pentagone.
Á 13h30, Anthony Williams, le maire de Washington, déclare l'état d'urgence dans la capitale ainsi que dans les deux états qui lui sont limitrophes : la Virginie et le Maryland. Il demande à la population de rentrer chez elle et prend plusieurs décisions :

- Évacuation des principaux bâtiments gouvernementaux tels que la Maison Blanche, les Départements d'État, de la Justice et du Trésor, le Sénat...,
- Fermeture des lycées, écoles, universités, musées, monuments importants...,
- Maintien des transports en commun mais demande de fermeture de la gare et des deux aéroports, les avions étant encouragés à atterrir au Canada.

Fondées ou non, de nombreuses rumeurs sont véhiculées dans Washington et sur tout le territoire américain. Certaines concernent le World Trade Center et s'avèrent justes, d'autres provoquent une réelle psychose et sont démenties. Sur France 2, à 16h53, le 11/09, « on apprend à l'instant que le FBI a signalé qu'un nouvel avion va s'écraser sur le Pentagone », information démentie peu après. On prétend également qu'un autre avion est en route sur Washington, cette rumeur serait le fait des policiers qui souhaitent voir évacuer les bâtiments dans les plus brefs délais. C'était sans prévoir qu'un avion de transport allait survoler juste après le ciel de Washington entraînant un vent de panique au sein de la population. D'autres sont colportées par les médias et notamment les chaînes de télévision qui lancent la rumeur d'un incendie sur le Mall[8], ainsi que celle de l'explosion d'une voiture piégée devant le Département d'État.

- Un quatrième avion en Pennsylvanie

Peu après 10h, un Boeing 757 effectuant la liaison entre Newark et San Francisco s'écrase dans l'est de la Pennsylvanie, à Shanksville, à cent trente kilomètres de Pittsburg. Á son bord, trente huit passagers, deux pilotes et cinq membres d'équipage trouvent la mort. Selon les informations officielles (Rapport de la commission d'enquête, 2004), l'avion aurait fait demi tour à Cleveland, dans l'Ohio, et se serait ensuite dirigé vers Washington en passant au dessus de la Pennsylvanie.

Les circonstances du crash sont mystérieuses et donnent lieu à de nombreuses hypothèses concernant la cible visée et la raison de l'échec de l'attentat. Il a pu être destiné à s'écraser sur la Maison Blanche ou sur Camp David, le lieu de retraite présidentielle, situé à cent quarante kilomètres au sud de là, dans le Maryland. Quant aux circonstances du crash, les terroristes ont peut être été incapables de piloter l'avion ou n'ont pas réussi à convaincre les pilotes d'exécuter leurs ordres ; l'hypothèse d'une rébellion au sein des passagers est également évoquée. L'avion aurait aussi pu être abattu par la sécurité aérienne au dessus d'une zone peu habitée pour éviter un désastre plus grand. Bien sûr, toutes ces hypothèses n'ont jamais été confirmées et prouvées. Toutefois, la version diffusée par les médias reste celle d'un soulèvement des passagers décidés à ne pas mourir sans avoir résisté. C'est également la version officielle qui est maintenue dans le rapport de la commission d'enquête relative aux attentats.

[8] Le Mall est le vaste espace central de Washington qui va du mémorial de Lincoln au Capitole.

I.1.1.3. Un scénario déjà connu : des références médiatiques récurrentes

Les attentats du 11 septembre sont les plus meurtriers connus par les États-Unis, les journalistes ont parlé d'un événement « irréel », « inimaginable » ; toutefois, il est souvent évoqué d'un point de vue culturel en référence à la littérature et au cinéma. Ces deux domaines avaient déjà inventé des scénarii susceptible d'avoir influencé les terroristes. Les faits s'inscrivent également dans une perspective historique en relation avec Pearl Harbor ou d'autres attentats perpétrés dans le monde entier contre les intérêts américains. Faire référence à ces éléments permet d'ancrer les faits dans une histoire commune, de les historiciser par cette mise en perspective d'une mémoire collective de l'événement.

- Des références culturelles communes

En littérature, de nombreux auteurs ont pressenti, si ce n'est la catastrophe, du moins les prémisses socioculturels et politiques de ces attentats. Leurs écrits apparaissent parfois comme des facteurs d'influence, parfois comme des prémonitions.

Guillaume Bigot, auteur de *Sept scénarios de l'Apocalypse* (2000), a évoqué dans ce livre les causes de ses attentats en précisant que suite à la chute du mur de Berlin « des adversaires sans technologie ni ressources attendent qu'on les convertisse à l'espace géopolitique occidental ». Or aujourd'hui, « ce système que nous considérons comme le meilleur est vu comme une agression par deux terriens sur trois[9] », « la plupart sont prêts à mourir pour mettre en cause l'ordre occidental ». Dans *Ravages à Riyad*, le même raconte l'histoire de terroristes islamistes qui introduisent la guerre au cœur de Manhattan et provoquent l' « Apocalypse » en utilisant des armes bactériologiques.
Dans *Métamorphose de la vengeance* (2001), Mark Burnel met en scène une héroïne qui infiltre un réseau terroriste dirigé par un islamiste fanatique adepte fervent du Djihad. Elle perce une action d'envergure, le détournement de douze avions de ligne vers les États-Unis, avions que les kamikazes feront exploser avec tous leurs passagers pour frapper les esprits de terreur. Dans le livre, la cause de ces attentats est attribuée à l'intervention des États-Unis au Proche-Orient, notamment à son soutien à Israël.

[9] Il fait référence à l'Inde, la Chine et le monde arabo-musulman.

Tom Clancy a lui même décrit la tragédie dans deux de ses romans : *Dette d'honneur* (1995) et *Sur Ordre* (1996). Dans le premier, il raconte l'histoire d'un Japonais qui jette un avion sur le Capitole, suite à la guerre entre le Japon et les États-Unis. Le second livre évoque un leader musulman, inspiré par l'événement, qui décide d'organiser des actes terroristes contre « Le Grand Satan » en utilisant des bombes atomiques et bactériologiques. Clancy sera par ailleurs appelé à commenter les images des attentats sur CNN, le 11 septembre 2001.

Samuel Huntington, Professeur à l'université de Harvard, a quant à lui lancé l'idée d'un choc entre les civilisations notamment du point de vue culturel et religieux. Dans *The clash of civilizations* (1993)[10], il nous dévoile sa vision apocalyptique du monde. Selon lui, le clivage Nord/Sud est à la base du choc des civilisations, et cette fracture est vue comme la cause des confrontations à venir. Pour lui, après la chute du régime soviétique, on passe d'une conscience à une cohésion islamique. Il a notamment annoncé que des attaques suicides seraient menées contre l'Occident, contre son cœur financier, Wall Street, et militaire. Il affirme que des conflits seront à prévoir autour du bloc islamiste en voie d'expansion. Samuel Huntington va même jusqu'à annoncer l'acquisition de la bombe nucléaire par les islamistes, bombe qui sera utilisée contre une ville occidentale, et qui provoquera le début de la troisième guerre mondiale.

Au lendemain des attentats, les références cinématographiques affluent : « devant la télévision, il n'y personne, sans doute, qui n'ait pensé aux films catastrophes vus au cinéma » (*L'Express*, 21/09/01). La confusion entre réalité et fiction présente dans les discours médiatiques trouve son origine dans une culture cinématographique commune : « C'était seulement comme un film, de la même façon que les films sont comme la vie » (Banks, *Télérama*, 2002).

Les films catastrophes ont permis au cinéma américain d'acquérir la place prédominante qu'il a sur le marché du cinéma international à l'heure actuelle. Il est important de noter que tous ces films ont toujours gardé, de près ou de loin, un lien avec l'histoire des États-Unis. Ils sont également révélateurs de la peur d'une catastrophe humaine ou

[10] Article écrit en 1993 et publié dans la revue « Foreign Affairs ». Il y distingue huit types de civilisations qui s'entrechoquent : occidentale, latinoaméricaine, musulmane, chinoise, hindoue, slavo-orthodoxe, bouddhiste, japonaise.

naturelle sous-jacente dans la population américaine, notamment suite à la crise pétrolière de 1973.

Alors que certains mettent un point d'honneur à montrer la superpuissance américaine et un nationalisme latent (*Independence Day*, *Armageddon*), d'autres présentent d'étranges similitudes avec les attentats survenus le 11 septembre. En 1974 déjà, dans *La Tour Infernale*, John Guillermin met en scène un gratte-ciel en feu. Suivra la trilogie des *Die Hard* qui, en trois épisodes, nous présente les différents éléments de la tragédie :

- *Piège de Cristal*, John Mac Tiernan, 1988 : Bruce Willis lutte contre des terroristes qui veulent faire exploser un gratte-ciel ;
- *58 minutes pour vivre*, Renny Harling, 1990 : le héros affronte des terroristes dans un aéroport ;
- *Die Hard 3*, John Mac Tiernan, 1995 : les terroristes font sauter des immeubles à New-York.

Finalement, en 1998, dans *Couvre Feu*, Edward Zwick produit un film qui passe désormais pour avoir valeur de prophétie. Il y raconte une série d'attentats meurtriers commis par des terroristes islamistes à New-York créant la panique dans la métropole et montrant l'impossibilité des dirigeants à enrayer ces crimes.

Notons qu'en septembre 2002, Michael Moore aborde le sujet de la violence et des armes aux États-Unis dans un film documentaire intitulé *Bowling for Columbine*. Les réactions qu'ont suscitées les attentats du 11 septembre donneront lieu à une étude du réalisateur-journaliste en 2004 dans *Fahrenheit 911*, primé à Cannes. Les attentats du 11 septembre y sont traités relativement aux nombreux actes terroristes et actions violentes ayant ébranlé le territoire américain durant cette dernière décennie.

- Une histoire signifiante

« Les États-Unis ont été l'objet d'une attaque brutale et délibérée, lâche et injustifiée » (propos repris dans *Le Monde*, 13 septembre 2001 : 13). Cette phrase fut prononcée par Roosevelt le 7 décembre 1941 suite à l'attaque de Pearl Harbor et ces mots auraient tout aussi bien pu être prononcés par Georges Bush à la suite des attentats du 11 septembre 2001[11].

[11] John Warner, sénateur républicain de Virginie et ancien officier de marine, est le premier, le 11 septembre, à effectuer la comparaison avec ce morceau de l'histoire américaine.

Ce 11 septembre 2001, Newt Gingrich, ancien promoteur de la révolution conservatrice de 1995, nommera les attentats, « Le Pearl Harbor du 21ème siècle ». Pearl Harbor est un événement dominant de la guerre ayant opposé le Japon et les États-Unis durant quatre ans et prenant fin avec le drame d'Hiroshima. Le 7 Décembre 1941, une partie de la flotte japonaise se réunit aux îles Kourils avant de foncer vers le sud de l'océan Pacifique alors que les dirigeants japonais poursuivent les négociations avec Washington afin de détourner l'attention. L'attaque est rapide et surprend les troupes américaines dans la baie de Pearl Harbor ; les pertes matérielles et humaines sont énormes ; l'Amérique est touchée par les Japonais qui ont su déjouer les mailles des services de renseignement américains. Alors qu'à Tokyo, la radio scande le texte de la déclaration de guerre aux États-Unis, l'Amérique est mise en état d'alerte et de nombreuses mesures de précaution sont prises notamment à Manhattan.

Les médias ont également insisté sur la comparaison des attentats avec l'attaque de Pearl Harbor. Cette référence récurrente dans la presse et à la télévision françaises contribue à ancrer l'événement dans une histoire en train de se faire et à répondre à « un besoin de mémoire » dans une situation aussi tragique que soudaine. Tous les journaux ont traité de cette question le lendemain des attentats ; *Le Monde* du 13/09 présente un article dont le titre est évocateur et fait explicitement le lien entre ces attentats et le drame de Pearl Harbor : « L'Amérique serait sous le choc d'un Pearl Harbor terroriste ». De même, Jacques Amalric dans *Libération* parle de « L'effet Pearl Harbor » (12/09) dans son éditorial. Á la télévision, aucun reportage n'est réellement consacré à cette référence, mais de nombreuses évocations ponctuent les discours des journalistes : sur ARTE, c'est Denis Lacorne, chercheur spécialiste des États-Unis, qui y fait le premier référence dans l'édition du 12/09. Sur TF1, le 11/09 à 17h24, Loic Berrou effectue une autre comparaison historique avec la guerre du Golfe cette fois : « Ces scènes de chaos me rappellent celles que l'on a vécues à Jérusalem, le jour du déclenchement de la guerre du Golfe ».

L'Amérique des années 70 a été touchée par un certain nombre d'actions terroristes s'attaquant particulièrement aux ambassades américaines à l'étranger. En 1973, l'ambassadeur des États-Unis au Soudan, Cléo Noel, est pris en otage à Khartoum et tué par un commando palestinien. En Août 1974, Roger Davies, ambassadeur des États-

Unis, est tué à Chypre dans son ambassade, durant une manifestation antiaméricaine. En 1979, on assiste à une prise d'otages à l'ambassade américaine de Téhéran où des diplomates sont retenus prisonniers pendant 444 jours, jusqu'en Janvier 1981, date de l'entrée en fonction de Ronald Reagan. Cet attentat est revendiqué par le Mollah iranien.

Depuis 1983, les États-Unis ont été victimes d'un grand nombre d'attentats sur leur territoire mais surtout à l'étranger. Revendiqués ou anonymes, justifiés ou non, ils n'en ont pas moins pour but de remettre en cause la toute puissance américaine et de montrer le désaccord de quelques marginaux face à la politique nationale ou internationale adoptée par les États-Unis[12].

Le 26 Février 1993, à 12h38, le World Trade Center avait déjà été victime d'un attentat provoquant la mort de six personnes, en blessant un millier d'autres et causant sept cent millions de dollars de dégâts. Un minibus rempli d'une demi-tonne d'explosifs a explosé dans le souterrain qui menait aux parkings enfouis sous l'une des deux tours. L'explosion a provoqué un début d'incendie bloquant les ascenseurs et a gravement touché la gare ferroviaire. Des mesures immédiates ont été prises et le bâtiment évacué dans les moindres délais. Cet attentat a été organisé dans les quartiers musulmans pauvres de Jersey City, le groupe était constitué d'une dizaine de palestiniens immigrés et de rebuts des forces afghanes. C'est la première fois que l'Amérique est si fortement touchée sur son territoire, le mythe de l'invulnérabilité américaine s'écroule. Cet attentat a été commandité par Ramzi Youssef, de son vrai nom Abdoul-Basit Balochi[13], avec l'aide de quatre autres militants islamistes. Le soir de l'attentat, Ramzi Youssef quitte les États-Unis, il sera arrêté le 7 février 1995 au Pakistan et aussitôt extradé. Il est condamné, le 8 Janvier 1998, à la prison à perpétuité sans possibilité de libération anticipée et est aujourd'hui enfermé dans le quartier de haute sécurité de la prison de Florence (Colorado). Les militants islamistes sont également arrêtés et jugés en 1998, la justice américaine les a condamnés à deux cent quarante années de prison.

[12] *Cf.* Annexe, Chronologie des attentats anti-américains dans le monde depuis 1983.
[13] Abdoul-Basit Balochi est né au Koweït d'un père pakistanais et d'une mère palestinienne. Il a vécu au Koweït, en Grande Bretagne et aux Philippines. Ramzi a aujourd'hui trente deux ans et réside dans la prison de Florence, isolé du monde.

Ingénieur en électronique spécialisé dans la manipulation d'explosifs, Abdoul Ramzi se définit comme « un terroriste professionnel ». Il l'exprime d'ailleurs lors de son procès à New-York en 1997 : « Oui, je suis un terroriste et j'en suis fier. Je soutiens le terrorisme aussi longtemps qu'il est dirigé contre les États-Unis. ». Intégriste musulman proche des rebelles afghans, Abdoul Ramzi est lié au cheik aveugle Omar Abdel Rahman[14] qui dirige une mosquée extrémiste dans le New Jersey. Il plaide non coupable lors de son procès et justifie son acte par le fait que « les victimes de l'agression israélienne avaient le droit d'attaquer tout objectif américain, militaire ou non militaire ». Cet attentat marque l'émergence d'un terrorisme de type nouveau qui n'a eu besoin d'aucun appui politique. Aujourd'hui, avec du recul, il apparaît comme une répétition du 11 septembre. En effet, les coupables avaient prévu de faire sauter des avions de lignes aériennes américaines notamment American Airlines, leur but était de faire le plus grand nombre de victimes et de dégâts.

Le 19 Avril 1995 à 9h02, une bombe de plus de deux tonnes dissimulée dans une camionnette explose près d'un bâtiment fédéral de neuf étages, le Murrah Building, au cœur d'Oklahoma City. Cet attentat provoque la mort de cent soixante huit personnes (dont dix-neuf enfants) et en blesse six cent soixante quatorze autres, c'est le plus meurtrier jamais connu sur le sol américain jusqu'au 11 septembre. Les bâtiments du building abritent alors une crèche ainsi que des bureaux de diverses administrations fédérales. Seulement 10 % des personnes présentes dans l'immeuble en sont sortis indemnes. Cet attentat brise définitivement le mythe de l'inviolabilité des États-Unis déjà mis à mal le 26 Février 1993 au World Trade Center. Alors qu'on pense déjà à une attaque du Moyen-Orient, le vrai coupable est découvert : Timothy McVeigh, un Américain de vingt sept ans, ancien combattant décoré pendant la guerre du Golfe et sympathisant des « Patriotes »[15]. Lors de son procès, il plaide non coupable, persuadé d'avoir agi en « patriote » pour remettre sur le droit chemin une Amérique qui s'éloigne des valeurs de ses pères fondateurs. Son procès aboutit à une condamnation à mort, l'homme est exécuté par injection létale le 11 juin 2001 au pénitencier de Terre-Haute

[14] Omar Abdel Rahman est un égyptien qui dirigeait une mosquée d'extrémistes dans le New Jersey. Il fut accusé d'avoir organisé l'assassinat du président Sadate, dix de ses fidèles sont actuellement en prison aux États-Unis pour complots terroristes.

[15] Milice fascisante motivée par la haine du gouvernement fédéral.

(Indiana)[16]. Terry Nichols, seul complice identifié, est condamné à la prison à vie par un tribunal fédéral en 1998[17]. Cet attentat fut prémédité pour venger le drame de Waco[18], McVeigh souhaitait avant tout « déclencher un choc qui serait le point de départ d'une insurrection générale contre le gouvernement ».

Michael Moore, célèbre journaliste américain, aborde ce fait de l'histoire américaine en le mettant en perspective par rapport à l'activité économique du pays, dans son livre *Dégraissez moi ça* (2000) : « Qu'est-ce le terrorisme ? Il n'y a aucun doute que, quand un type loue un camionnette chez Ryder Truck, la bourre d'explosifs et la lance contre un immeuble, il s'agit d'un acte de terrorisme qui devrait être sévèrement puni [...] Mais quand une entreprise détruit la vie de milliers de personnes, comment appelez vous ça ? Du terrorisme ? Du terrorisme économique peut-être ? [...] L'attentat d'Oklahoma City n'est que l'expression extrême de cette colère ». Les États-Unis ont donc découvert que l'opposition au gouvernement américain et le danger, peuvent également provenir du sein même de leur territoire et être revendiqués par les citoyens américains. Devant le hasard des attaques, tout le monde devient victime potentielle ; en cela, les terroristes ébranlent les notions de liberté et de démocratie inhérentes aux sociétés occidentales.

Depuis la première attaque kamikaze des Japonais dans le Golfe de Leyte en 1944, le terrorisme suicide est devenu une menace grandissante. L'inquiétude concernant ce nouveau type d'attentats a amené quatre vingt experts à se réunir en Israël, en Février 2000, afin de discuter du terrorisme suicide et de la manière de l'endiguer. Peu de solutions sont apportées au problème, mais cette réunion donne lieu à un constat perturbant : entre 1980 et 2000, deux cent soixante et onze attentats de ce type ont été commis, étant le plus souvent le fait de groupes proche-orientaux et Tamouls. Toutefois, jusqu'à maintenant, l'avion ne faisait pas partie des « Suicide Improvised Explosive Devices » (SIED) (Tumber, Palmer, 2004). Il a donc fait son entrée dans le terrorisme international, ce 11 septembre 2001 qui restera un jour tragique pour l'Amérique et les Américains, mais également le monde entier, qui ont ainsi pris conscience de leur vulnérabilité face à une organisation terroriste puissante et discrète. Le choc psychologique est dû à la virginité de la mémoire sociale des Américains qui n'ont

[16] Cette exécution fut suivie par trois cents survivants et proches de victimes conviés à une retransmission en circuit fermé.

[17] A noter que la justice de l'Oklahoma a décidé en septembre 2001 de requérir la peine capitale contre lui en disposant cent soixante et un chefs d'accusation pour homicide au premier degré.

[18] Le 19 avril 1993, l'assaut lancé par le FBI contre le siège de la secte des Davidiens a provoqué un incendie dans lequel périrent près de quatre vingt dix fidèles dont dix-sept enfants.

jamais été attaqués aussi violemment sur leur territoire. Les civils découvrent qu'ils sont concernés par les menaces anti-américaines, les militaires qu'ils ne savent pas comment y répondre. Les terroristes ont voulu créer un coup de théâtre, imprimer des images dans les consciences collectives. Au delà des lieux symboliques, ce sont donc les mentalités qui ont été le plus touchées et l'utopie de l'indestructibilité de la première puissance mondiale, révélée. Jusqu'alors, ce scénario catastrophe n'avait trouvé domicile que dans l'esprit de certains artistes auteurs ou réalisateurs ; or, une poignée de kamikazes l'ont rendu réel. Les médias ont largement relaté et expliqué l'événement, ils ont également mis un point d'honneur à l'analyser d'un point de vue historique, politique et humain.

I.1.2. Faire face à la crise : décisions et prises de position immédiates

Les attentats du 11 septembre perpétrés aux États-Unis ont permis de percer à jour les lacunes de l'Amérique tant au niveau économique que politique, ou sur le plan de la sécurité nationale. Face à des terroristes désignés comme coupables, le gouvernement a pris des mesures immédiates afin de protéger au mieux la population. Le mode de traitement médiatique de l'événement intervient dans la construction de « l'autre », cet autre doit être perçu, il surgit dans le désordre social et l'inattendu. Seule la monstration de l'injustice et du malheur des autres est susceptible de toucher l'affect des lecteurs-spectateurs. Ceci explique que les événements sont racontés selon un scénario classique où le bien s'oppose au mal, où les « alliés » s'opposent à cet « autre » indéfinissable.

D'un point de vue international, les réactions sont vives et diverses. Les coupables représentent cet « autre » qui fait peur et dont on ne sait rien ; il est très peu connu des journalistes ; il l'est encore moins des lecteurs-spectateurs, d'où l'importance dans les médias français des biographies et des explications relatives aux réseaux terroristes. Les acteurs sont sans visage, ce qui explique la façon générique de nommer les coupables : les kamikazes, Al Qaeda, les terroristes...Ces nominations contribuent à identifier les coupables par rapport à leurs origines, leurs tendances religieuses ou politiques, et constituent par là un apport d'informations considérable.

I.1.2.1. Un attentat inédit : des causes diverses, des coupables présumés

Dès le début des crashs, de nombreuses rumeurs courent concernant les coupables. Qui a fait ça ? Dans quel but ? Autant de questions qui ont conduit à plusieurs hypothèses plus ou moins plausibles : les groupes d'extrême droite américaine responsables en partie de l'attentat d'Oklahoma City, les organisations proche-orientales et surtout Al Qaeda, l'organisation terroriste d'Oussama Ben Laden, ennemi numéro un des États-Unis. Toutes ces hypothèses ont trouvé leurs adeptes dans l'opinion publique ; toutefois, celle qui fut retenue par la majorité des Américains est celle d'Oussama Ben Laden qui, peu avant les attentats, avait prévenu d'une attaque surprenante et très meurtrière dirigée contre les États-Unis.

- Groupes d'extrême droite ou groupuscules islamiques

Suite à l'attentat d'Oklahoma City, les Américains prennent conscience de l'existence de nombreux mouvements marginaux et haineux qui existent aux États-Unis et dont le nombre d'adeptes tend à croître. Ces mouvements sont indépendants les uns des autres mais gardent un contact permanent, ils sont constitués d'individus déterminés qui agissent en solitaire, ce qui fait leur force.
Le mouvement des « patriotes » réunit des adeptes de « la suprématie de la race blanche » et rejette le pouvoir fédéral. On leur attribue le siège d'un forcené à Ruby Ridge (Idaho) en 1992 et le soutien permanent à la secte des Davidiens de Waco. Les patriotes ont vu dans l'attaque des Davidiens par le FBI comme une conspiration destinée à s'opposer aux libertés individuelles. Au sein des forces armées, on trouve de nombreux partisans de ces groupes. L'un d'eux « Special Forces Underground » publie même une lettre destinée aux sympathisants de l'armée : « The Resister ».
En 1995, le Centre pour le Renouveau Démocratique siégeant à Atlanta recense entre 25000 et 30000 activistes ainsi que près de 200 000 sympathisants dans les mouvements de la « suprématie blanche », un chiffre qui inquiète les Américains et sème le doute quant à leur culpabilité dans les attentats du 11 septembre.

De nombreuses organisations revendiquent leur désaccord par rapport à la politique américaine et leur haine du peuple américain ; toutefois, jusqu'au 11 septembre, il semblait qu'aucune d'entre elles ne fût capable de tels actes terroristes : « Il est

désormais clair que nous sommes confrontés à un état d'esprit et à un mouvement qui vont bien au-delà des problèmes, des politiques et des gouvernements qui les incarnent. Ce n'est rien de moins qu'un choc des civilisations - c'est la réaction, irrationnelle peut-être, mais ancienne, d'un vieux rival contre notre héritage judéo-chrétien et ce que nous sommes aujourd'hui, et contre l'expansion de l'un et de l'autre » (Bernard Lewis, 1992[19]).

Ces attentats sont issus d'un long processus historique et de changements survenus dans le monde depuis dix ans. La perte de la preéminance de l'Orient sur l'Occident taraude le monde musulman depuis le 18ème siècle. Maintenant, le monde arabe[20] dépend des techniciens occidentaux pour extraire le pétrole ; en parallèle se pose le problème de la Palestine et la montée en puissance d'Israël. On observe donc une fracture entre les civilisations occidentale et islamique, l'omniprésence américaine sur le sol sacré musulman est dénoncée par les islamistes. D'ailleurs, on constate que les premiers attentats anti-américains ont eu lieu huit ans tout juste après l'invasion des Américains en Irak.

Face à l'Occident qui ne réagit pas à ces problèmes, face à la dégradation de la situation au Proche-Orient où le conflit dure depuis 1948, la religion a redonné fierté aux musulmans. Elle est devenue un élément fédérateur, une excuse permettant aux activistes de se réunir en organisations, groupes de pression, réseaux terroristes. Ces organisations sont présentes dans tout le Moyen-Orient. En Palestine, le mouvement de la résistance islamiste, le Hamas, le Djihad islamique ainsi que le Front Populaire pour la Libération de la Palestine revendiquent un nombre important d'attentats mais aucun sur le sol américain. En Egypte, le Al-Gamaa, Al-Islamiya ; au Liban, le Hezbollah ; les islamistes saoudiens, jordaniens ou yéménites en Arabie Saoudite : tous ont déjà prouvé qu'ils étaient capables de perpétrer des attentats suicides contre des cibles précises. Toutefois, leurs moyens restent limités et leurs réseaux peu développés, presque inexistants. D'autres ont eu une importance particulière dans la lutte contre la puissance américaine et ont aujourd'hui disparu. C'est le cas du Fatah Conseil Révolutionnaire, le mouvement d'Abou Nidal, qui a commandité un nombre important d'actes terroristes

[19] Bernard Lewis est spécialiste de l'islam, il écrit ceci en 1992 à propos de la nouvelle violence au Moyen-Orient.
[20] Une distinction est effectuée entre les termes « arabe », « musulman » et islamisme », *cf.* le lexique situé en annexe.

dans le monde avant sa dissolution. Nous pouvons également citer pour exemple le Djihad islamique libanais qui avait notamment organisé les attentats contre les quartiers généraux des forces américaines et françaises à Beyrouth, en 1983, ainsi que la prise d'otages occidentaux au Liban.

L'organisation islamique qui reste au centre de toutes les préoccupations américaines à propos du terrorisme est la mouvance Al Qaeda[21] c'est-à-dire « la base ». Cette organisation est une nébuleuse de formations islamistes de diverses nationalités composées principalement d'anciens combattants d'Afghanistan[22] dirigés par Oussama Ben Laden. Le recrutement du groupe s'effectue en trois temps : une intégration à la communauté, qui passe par une préparation à la guerre et un passage dans les camps afghans ; une sélection sur le niveau de connaissances notamment ; et enfin un repérage d'objectifs et propositions de cibles. Depuis 1998, de nombreuses alertes ont été lancées concernant des attaques commises par les hommes de Ben Laden. Ce fut notamment le cas lors de la réunion du G8 à Gênes du 20 au 22 juillet 2001, où les représentants allemands et italiens avaient vainement tenté de prévenir les pays membres de menaces terroristes dont ils avaient eu écho.

L'attaque contre le World Trade Center en 1993 avait déjà révélé que des attentats contre des avions américains en vol étaient en préparation. Peu avant le 11 septembre, une chaîne de télévision arabe avait même affirmé que des partisans de Ben Laden s'apprêtaient à porter un coup spectaculaire contre les intérêts américains et israéliens. Al Qaeda a donc déjà montré qu'elle était capable d'organiser des actes terroristes d'une grande envergure ; toutefois, elle s'était jusqu'alors contentée d'attentats « classiques » ne nécessitant pas d'importants moyens et d'un réseau si développé : « Dieu a dirigé les pas d'un groupe de musulmans, un groupe d'avant-gardistes qui ont détruit l'Amérique. Que Dieu les bénisse et leur accorde une place au paradis » (Allocution télévisée d'Oussama Ben Laden sur la chaîne Al Jazeera, le 7 Octobre 2001).
Dans le cas du 11 septembre, la participation des terroristes est permanente et entière, ils ont donné leur vie pour la cause d'Al Qaeda. Tous les kamikazes ont entre vingt et trente ans, un niveau d'études élevé, ils sont tous implantés dans le monde occidental

[21] Au vu des nombreuses orthographes adoptées pour définir « la base », nous choisissons d'écrire « Al Qaeda » comme dans notre lexique situé en annexe, cette écriture semble la plus fréquemment adoptée dans les médias.
[22] Combattants arabes partis lutter contre l'Armée Rouge.

depuis les années 90. La plaque tournante de l'organisation se trouve en Floride. Tous allient connaissances techniques, intégrisme religieux et utilisation des armes. Les principaux responsables de ce groupe de terroristes, dont Mohammed Atta est le « cerveau », sont Al Shehri, Abdoulaziz Al Omari, Hari Hanjour, Said Al Ghamdi, Ahmed Al Haznawi, Ahmed Al Nami, Ziad Jarrahi.

De nombreux articles d'analyse et émissions télévisées ont tenté d'expliquer ce qui les a poussés à accomplir cet acte criminel. Pour cela, ils ont interrogé les familles, les amis. Tous étaient des citoyens exemplaires, ils suivaient des études supérieures, surtout dans le domaine de la science, l'électronique, l'informatique, la chimie...Malheureusement pour la plupart, leur extrémisme les a poussés à couper le contact avec leur famille et leurs amis. Leur engagement constant dans les actions de l'organisation les a amenés à s'isoler et à ne fréquenter presque uniquement des personnes appartenant au réseau. Ils étaient tous dévoués à Al Qaeda, à Allah personnifié en Oussama Ben Laden.

- Oussama Ben Laden et Al Qaeda

« L'ombre de Ben Laden plane partout où une crise majeure peut ébranler l'influence de l'Occident (...) sa fraternité ne connaît pas de frontières et ses fidèles sont des idéalistes prêts à tous les sacrifices » (Jacquart, 2000)[23]. Oussama Ben Laden est un personnage qui entre directement dans la mise en récit médiatique. Il est cet « autre-étranger » construit par les médias selon les imaginaires qui circulent dans la société. Il est présenté comme la figure même du « barbare » et du « persécuteur » qui a plongé les États-Unis dans le chaos sans qu'on en comprenne les motifs, sans que ne soit respectée aucune règle d'affrontement : « dès qu'un conflit est perçu hors d'une situation classique de guerre entre nations, dès qu'il ne peut être jugé dans le cadre d'une rationalité convenue, on aura affaire à de la « barbarie » » (Charaudeau, 2001 : 21).

Une montée au pouvoir progressive

En 1979, Oussama Ben Laden est diplômé en management à la faculté de Djedda, il rejoint les moudjahidines afghans, suite à l'invasion de l'Afghanistan par les soviétiques. En 1988, il crée Al Qaeda et développe son réseau de correspondants dans

[23] Roland Jacquart est expert en terrorisme auprès du Conseil de Sécurité de l'ONU.

le monde avec l'aide des États-Unis qui soutient les militants, en contre-partie d'une aide effective contre l'URSS. Le but de cette organisation est de rassembler tous les musulmans et de combattre les régimes qui les oppriment. La famille Ben Laden est très respectée, proche des Américains, elle a renié Oussama ; toutefois, aujourd'hui encore, on a découvert des liens entre la nébuleuse terroriste et l'empire familial.

En 1992, Oussama Ben Laden, à la tête d'une fortune de trois cent millions de dollars, s'installe au Soudan où il développe sa propre infrastructure et crée son organisation « Al Qaeda ». Il se lance dans l'exportation de produits agricoles et reste proche de la famille royale soudanaise. En 1994, il est déchu de la nationalité saoudienne à Riyad, ce qui le pousse, en 1996, à s'exiler en Afghanistan dans les zones contrôlées par le président Burhanuddin Rabbani.

C'est en Afghanistan, haut lieu de l'islamisme militant, qu'il rencontre des anciens du Djihad antisoviétique ainsi que des chefs islamiques recherchés dans leur pays comme Ayman Al Zawahri, chef d'Al-Djihad[24]. Alors que les talibans ont développé un fondamentalisme exacerbé, Oussama Ben Laden, devenu la figure emblématique du Djihad[25], rassemble autour de lui plusieurs partisans dans un objectif commun : le triomphe de la révolution islamique sur la principale puissance qui s'y oppose, les États-Unis. Afin d'atteindre cet objectif dans les plus brefs délais, il finance de nombreux camps d'entraînement pour de jeunes recrues arrivant de tous les horizons ; on y enseigne l'art de la guerre ainsi que les techniques terroristes modernes[26]. Il se donne pour but de chasser les Américains d'Arabie Saoudite et les Israéliens de Palestine.

Á 47 ans, « le Saint Guerrier » possède une maison à Kandahar où réside le chef taliban Mollah Omar, dont il obtient l'hospitalité en 1996. Il possède également une ferme dans la région de Jalalabad qui constitue une base pour ses fidèles. Il se déplace énormément et se cache dans les montagnes afghanes dès qu'un danger apparaît. Son importance tient également à son pouvoir économique. Après avoir acheté des actions en France, au Danemark, en Suède et en Norvège, il prospère au niveau financier. Cette prospérité est

[24] Ayman Al Zawahri était condamné à mort en Egypte pour l'assassinat d'Anouvar el Sadate, le 6 octobre 1981.
[25] La guerre Sainte, *cf.* lexique en annexe.
[26] Notons que les vétérans du Djihad contre l'URSS auxquels s'est alors associé Ben Laden ont été formés auprès de la CIA américaine. En effet, c'est entre 1979 et 1989 que de nombreux combattants furent formés aux armes, aux explosifs, aux missiles par la CIA et l'Inter Service Intelligence, les services secrets pakistanais. Beaucoup des camps actuels de Ben Laden ont donc été construits avec l'assistance des États-Unis.

accentuée par son rôle dominant dans le trafic d'opium en Afghanistan, celui-ci lui permettant de financer son organisation clandestine. En outre, il a compris l'importance des médias pour faire passer ses idées et sa propagande.



***ARTE*, 11/09/01, 20h08**

Il est important de noter l'influence considérable qu' Ousama Ben Laden exerce sur le Mollah Omar. En effet, Al Qaeda prend de plus en plus d'importance au sein des mouvances arabes et garde pour objectif premier de faire de l'Afghanistan un sanctuaire pour militants islamistes et une base de lancement de la révolution du Djihad. Lors d'une réunion d'activistes islamistes à Peshawar au printemps 2001, il déclare : « J'appelle la jeune génération à se tenir prête pour la guerre sainte et à s'y préparer en Afghanistan parce que le Djihad, en ces moments de crise pour les musulmans, est une obligation. ».

En février 2001, Georges Tenet, directeur de la CIA, affirme que la nébuleuse terroriste dirigée par Ben Laden représente « la menace la plus immédiate et la plus sérieuse » pour la sécurité américaine. Proche des groupes radicaux palestiniens tels que le Hamas, le Djihad islamiste ou le Hezbollah, il diffuse une vidéo en Juin 2001 où il décrit son plan contre les Juifs et les Américains accusés de souiller les lieux saints de l'islam. Sa mise en garde n'a pas été prise au sérieux.

Un anti-américanisme exacerbé

Autrefois allié des États-Unis contre l'Union Soviétique, Oussama Ben Laden a déclaré aujourd'hui « la guerre sainte » à Washington : « Je me bats donc je peux mourir en martyr et aller au paradis rencontrer Dieu. Notre lutte maintenant est contre les

Américains » (Oussama Ben Laden au journal arabe « Al Qods al Arabi »). Cette haine semblerait remonter à la guerre du Golfe alors que le roi Fahd d'Arabie Saoudite invite les troupes étrangères et notamment américaines à venir défendre le royaume et reconquérir le Koweit envahi par l'Irak. Ben Laden refusait l'intrusion des troupes « infidèles sur le sol sacré d'Arabie qui abrite les deux lieux les plus sacrés de l'islam : la Mecque et Médine ». Il considère aujourd'hui les Américains comme des terroristes : « Nous ne faisons pas de différence entre ceux qui portent l'uniforme militaire et les civils. Ils sont tous les cibles d'une Fatwa » (Oussama Ben Laden sur ABC le 6 juin 1998).

Aux États-Unis, Oussama Ben Laden est l'ennemi public numéro un, il figure sur la liste des dix criminels les plus recherchés par le FBI et sa tête est mise à prix pour cinq millions de dollars. Le Département d'État estime qu'il est « l'un des sponsors les plus importants de l'islamisme extrémiste dans le monde ». En effet, il est accusé de plusieurs attentats survenus aux États-Unis ces dernières années : contre le World Trade Center en 1993, contre les ambassades de Nairobi et Dar es Salam en 1998 et contre le destroyer Cole en 2000. Les États-Unis n'ont jamais pu prouver son implication dans ces actes terroristes, mais restent persuadés de sa culpabilité et tentaient en vain depuis des années de le faire expulser d'Afghanistan. Malheureusement, les talibans s'y refusent, ce qui pousse les Américains à bombarder leur pays en Août 1998. Suite à ces bombardements, les Afghans ont prétendu prendre des mesures pour limiter l'influence de Ben Laden, mais ces mesures sont restés sans conséquences :

- Retrait des moyens de communication ultra modernes ;
- Interdiction de donner des interviews ou d'apparaître publiquement ;
- Promesse qu'il ne se livre à aucun acte terroriste depuis l'Afghanistan.

En septembre 1999, Oussama Ben Laden proclame que le XXIème siècle sera celui de l'islam et de son hégémonie sur le monde, il lance alors une prophétie qui prétend prendre effet dès le 11 septembre 2001.

Un coupable désigné

Juste après la vague d'attentats du 11 septembre, plusieurs sources de l'administration américaine ont parlé de Ben Laden. En effet, on a retrouvé les noms de terroristes d'Al

Qaeda sur la liste des passagers des avions détournés, ce qui est apparu comme une preuve indiscutable. Toutefois, même s'il reste « le banquier de la guerre sainte », il semblait manquer à Ben Laden une structure d'état pour appuyer sa stratégie meurtrière. Á l'heure actuelle, des vidéos diffusées par les terroristes prouvent sa culpabilité, une culpabilité d'abord reniée puis revendiquée dès le 15 septembre 2001 par le principal intéressé.

La recherche d'Oussama Ben Laden donne lieu à une traque financière sans précédent. En effet, même s'il hait le capitalisme américain, Ben Laden se sert de toutes ses ficelles pour véhiculer son idéologie : placements financiers, ouverture de comptes off shore, création de sociétés écrans, investissements divers. Toutefois, le monde dans lequel évolue Ben Laden est si complexe que différents obstacles font barrage à cette traque financière : le monde du trafic de drogue constitué en réseaux au niveau international, l'opacité des banques islamiques, les secrets bien gardés des grandes familles du Golfe, la discrétion des paradis fiscaux, les nombreux contacts et de l'étanchéité du réseau de Ben Laden.

Á l'heure actuelle, Oussama Ben Laden reste le coupable principal aux États-Unis mais également dans le monde, tant pour les hommes politiques que pour l'opinion publique. Les États-Unis, après s'être engagés auprès de l'Alliance du Nord afin de libérer l'Afghanistan de l'emprise talibane, poursuivent leur traque d'Oussama Ben Laden ainsi que la croisade contre le terrorisme, entreprise en septembre 2001. En Novembre 2002, l'Irak est une nouvelle cible à la riposte américaine, et c'est en mars 2003 que le pays devient une étape américaine dans cette croisade. Même si l'implication du pays dans le développement des réseaux terroristes n'a pas été officiellement prouvée, les troupes américaines ont capturé Saddam Hussein et se trouvent aujourd'hui encore sur le territoire irakien (Tertrais, 2004).

I.1.2.2. Une réaction immédiate du gouvernement américain

Les attentats du 11 septembre sont une attaque à laquelle personne n'était préparé. L'effet de surprise et l'étude des coupables passés, les décisions sont diverses ; les États-Unis se coupent du monde, l'espace d'une journée. En tant que nouveau président des

États-Unis, Georges Bush se doit de prendre des mesures immédiates et de faire face à une situation de crise complexe.

- Une Amérique coupée du monde

Le succès des attentats du 11 septembre a révélé des lacunes au niveau de la sécurité intérieure des États-Unis mais également de la politique extérieure du pays. Il a également mis à jour les failles du système communicationnel américain inapte à satisfaire des milliers de sinistrés. Les conséquences sécuritaires et économiques des attentats sont telles que des décisions doivent être prises dans les plus brefs délais. Suite aux faits, de nombreuses mesures sont donc adoptées dans l'urgence afin de protéger et rassurer une population choquée. Outre le fait que les villes sinistrées sont immédiatement décrétées en état d'urgence, on assiste à la désorganisation d'une Amérique, qui, ne sachant comment réagir face à de tels actes terroristes, choisit de se refermer sur elle-même :

- ❖ Annulation d'événements, notamment festifs, organisés sur le territoire américain ;
- ❖ Fermeture et évacuation des bâtiments officiels et publics :
  - Fermeture de tous les bâtiments officiels en Californie ainsi qu'à San Francisco ;
  - Fermeture des écoles ;
  - Fermeture de Disneyland en Californie et Disneyworld en Floride ;
  - Fermeture des studios de cinéma Universal à Los Angeles ;
  - Fermeture de la bourse de New-York, suite à une décision de la commission des opérations de bourse américaine ;
  - Évacuation des sièges du FNI et de la banque mondiale, leurs assemblées annuelles sont reportées.
- ❖ Fermeture des aéroports et des principaux axes de communication routière :
  - Interruption de tout le transport aérien sur le territoire : vols commerciaux ainsi que vols domestiques. Tous les vols sont détournés vers le Canada ;
  - Interruption du trafic ferroviaire sur une grande partie de la côte ;

- Fermeture de tous les ponts et tunnels reliant Manhattan aux autres quartiers de New-York et du New Jersey ;
- Suspension du trafic du métro ;
- Fermeture du pont de Santa Fé reliant El Paso au Texas.

❖ Renforcement des mesures de sécurité :

- Norman Mineta, secrétaire américain aux transports, décrète un renforcement des mesures de sécurité dans les aéroports ;
- Des porte-avion et des frégates anti-missiles sont postés au large de New-York et Washington.

❖ Surveillance accrue aux frontières :

- État d'alerte maximale décrété sur la frontière entre le Canada et les États-Unis ;
- Fermeture de la frontière avec le Mexique, celle-ci étant placée sous « haute sécurité ».

Toutes ces mesures donnent lieu à une médiatisation parallèle aux événements eux-mêmes, elles en accentuent l'aspect dramatique. Les États-Unis ne laissent rien au hasard et prennent des décisions catégoriques, peut-être même parfois excessives, pour répondre au besoin de rendre le territoire américain sûr, de prévenir des attentats d'une telle ampleur et de rassurer une population qui ne croit plus en l'invincibilité de l'Amérique. C'est donc dans un souci de sécurité nationale que les États-Unis choisissent de « geler » le territoire, de bloquer les transports, de demander aux Américains de rester chez eux et de se couper du monde pour éviter toute nouvelle intrusion étrangère.

- <u>Une première épreuve pour George W. Bush</u>

Ancien directeur du cabinet du président Ford, ministre de la Défense du Président Bush, Dick Cheney est un congressiste de droite et le nouveau vice président de G.W. Bush, au gouvernement duquel il permet de donner sa maturité. Ses idées extrémistes et parfois rétrogrades lui ont valu de n'être pas spécialement apprécié par l'opinion publique. Toutefois, ce 11 septembre, il a su faire preuve d'un grand sang froid en gérant le problème seul durant les premières heures et en prenant les décisions qui s'imposent face à un tel événement.

Un nouveau président qui doit faire ses preuves

« Le premier jour, pâle, George W. Bush a peur. Le deuxième, il improvise, sans notes. Le troisième, il harangue le monde » (O. Royant, *Paris Match*, le 27/09/01 : 77). George W. Bush est élu Président des États-Unis le 20 Janvier 2001, suite à un processus lourd en rebondissements et une mise en place contestée. Ancien gouverneur républicain du Texas réélu avec 69% des voix, partisan de la peine de mort, il promet de ramener « honneur et intégrité » à l'Amérique. Il souhaite rendre « au peuple le pouvoir que se réserve le gouvernement » et espère faire « de l'Amérique un pays où l'on aime son voisin comme l'on voudrait qu'il vous aime ». Il est le fils de George Herbert Walker Bush, congressiste, patron de la CIA, vice-président du gouvernement Reagan et candidat au bureau ovale. Le gouvernement de G.W. Bush est soutenu par des connaissances de son père qui se sont illustrés sous son administration notamment dans le milieu militaire : Colin Powell, Norman Schwartzkopf, il obtient également le soutien de l'« intelligentsia » républicaine. G.W. Bush annonce le retour des vraies valeurs et affiche les fondements idéologiques de son « conservatisme de cœur ». Il montre peu d'intérêt pour la politique internationale, ses propos concernant la politique étrangère du pays sont rares. Il joue la carte du patriotisme et donne un maximum d'importance aux moyens financiers pour les forces armées.

Pour George Bush, il y a « l'avant » et « l'après » 11 septembre 2001. Avant les attentats, sa principale préoccupation concerne la hausse du chômage passé de 4 à 5 %. Sa politique s'oriente surtout sur l'éducation, les impôts ou le prix de l'énergie. En ce qui concerne la politique étrangère, il s'efforce de ne pas afficher trop d'intérêt pour les problèmes de la planète[27]. Sa politique étrangère est imprégnée d'unilatéralisme et de méfiance vis à vis des traités. Au cœur de sa stratégie politique, on retrouve son projet de bouclier anti-missile censé protéger le territoire d'attaques extérieures. Le programme « *National Missile Defense* » a pour but de faire du territoire américain un sanctuaire à l'abri de toute attaque de missiles, cent vingt deux milliards de dollars sont dépensés pour ce programme sans aboutir à un système efficace. Ces boucliers anti-missiles doivent constituer un barrage face aux attaques d' « états voyous », « *rogue states* », que nous appelons aujourd'hui « états préoccupants », « *states of concern* ». Ce 11 septembre, le mythe d'un rempart invisible censé protéger l'Amérique des forces

[27] Son père, l'ancien président Georges Bush, avait perdu les élections de 1993 notamment à cause de l'importance qu'il accordait à la politique étrangère.

terroristes s'écroule. Ces attentats montrent les failles de la politique extérieure appliquée par le président Bush et mettent en évidence le fait que le projet de bouclier antimissile parait aujourd'hui insuffisant face à de telles attaques terroristes frappant les États-Unis.

Le 11 septembre, cela fait onze mois qu'Israël est en guerre et que des civils sont tués au Proche-Orient. La politique internationale adoptée par Georges Bush est largement critiquée par les Européens et les pays arabes, notamment l'Arabie Saoudite. Ceci apparaît comme la cause principale des attentats du 11 septembre et va certainement conduire les États-Unis à prendre part plus directement dans le conflit au Proche-Orient.

Un défi à relever

Lorsque la catastrophe a lieu, lors du crash du premier avion sur le World Trade Center, le président est à Sarasota, en Floride, dans une école où il est censé tenir un discours sur l'illettrisme. Á 9h, il apprend qu'un avion vient de percuter le World Trade Center et décide de maintenir son discours pensant à un accident ; puis il apprend le crash du deuxième avion et décide de prévenir le pays d'une « apparente attaque terroriste ». Ce deuxième impact donne lieu à « une requalification brute et attestée des faits » (Marion, Derèze, *in* Lits, 2004 : 107).



***Canal* +, Zapping, 12/09, 19h49**

Sarasota, Floride, 9h30 (propos repris dans *Le Monde*, 13/09/01)

« Nous avons vécu aujourd'hui une tragédie nationale. Deux avions se sont écrasés sur le World Trade Center. Il s'agit, semble-t-il, d'une attaque terroriste dirigée contre notre pays. J'ai parlé au vice-président, au gouverneur de la ville de New-York, au directeur du FBI, et j'ai donné l'ordre que tous les moyens soient mis en place au gouvernement fédéral pour aider les victimes et leur famille et mener une enquête d'envergure afin que soient recherchés et retrouvés les auteurs de cet acte. Le terrorisme ne sera pas toléré contre notre nation. »

Durant cette première allocution du président, M. Bush s'attache à clarifier les événements sans laisser apparaître trop d'émotion et tient à préciser qu'il a la situation en main afin de rassurer la population. Ses propos restent objectifs et pragmatiques.

Après ce discours, il quitte la Floride pour Washington. Notons que le manque de crédibilité du nouveau président pousse certaines personnes à croire en sa fuite. Entre temps, un troisième avion s'abat sur le Pentagone, le président se rend donc sur la base aérienne de Barksdale en Louisiane sur décision de l'armée de l'air qui ne peut pas vérifier l'identité de tous les appareils survolant le territoire. Georges Bush y fait une nouvelle allocution télévisée :

> **Barksdale, Louisiane, dans l'après midi** (propos repris dans *Le Monde*, 13/09/01)
>
> « La lâcheté sans visage s'en est pris ce matin à la liberté et la liberté se défendra. Je veux rassurer le peuple américain, car tous les moyens ont été mis en œuvre au gouvernement fédéral afin qu'il aide les autorités locales à sauver des vies et à assister les victimes. Ne nous y trompons pas : les États-Unis poursuivront et puniront les responsables de ces viles attaques. (...) J'ai pris toutes les précautions de sécurité qui s'imposent afin de protéger le peuple américain. Nos militaires sont en alerte à l'intérieur du pays et dans le monde entier. Nous avons également pris les mesures indispensables de sécurité pour que le gouvernement continue d'exercer ses fonctions. Nous avons été en contact avec les responsables du Congrès et avec les dirigeants étrangers, afin de leur donner l'assurance que nous ferions le nécessaire pour protéger l'Amérique et les Américains. »

« Le sang, la sueur et les larmes » ont consacré W. Churchill, « Le jour d'infamie de Pearl Harbor » a grandi F. Roosevelt, « la lâcheté sans visage » légitime G. W. Bush dans son rôle de Président. Durant cette deuxième allocution, G. Bush se veut plus agressif et plus directif ; il garde toujours comme objectif premier de rassurer la population en précisant les mesures prises et évoque pour la première fois les relations internationales qu'il entretient notamment avec l'Europe pour lutter contre le terrorisme. L'armée de l'air demande ensuite au président et au commandant en chef des armées de quitter la Louisiane pour le Commandement aérien stratégique sur la base d'Offutt dans le Nebraska pour plus de sécurité, avant de retourner vers Washington d'où G. W. Bush fera une troisième allocution :

Bureau Ovale, Maison Blanche, Washington, 20h30 (propos repris dans *Le Monde*, 13/09/01)

« Aujourd'hui, nos concitoyens, notre mode de vie, notre liberté même, ont subi une succession d'actes terroristes délibérés et meurtriers. Les victimes se trouvaient dans des avions et des bureaux : c'était des secrétaires, des hommes et des femmes d'affaire, des militaires et des fonctionnaires fédéraux, des mères et des pères, des amis et des voisins. Des milliers de vies ont brusquement été fauchées par des actes de terreur pernicieux et méprisables. Les images d'avions percutant en vol des immeubles, d'incendies, de structures énormes qui s'effondrent nous ont emplis de stupeur, d'une terrible tristesse et d'une colère calme mais sans faille. Ces meurtres en masse visaient à effrayer notre nation et à la plonger dans le chaos et le repli. Mais ils ont échoué. Notre pays est fort. Un grand peuple s'est levé pour défendre une grande nation. Les attentats terroristes peuvent ébranler les fondations de nos immeubles les plus hauts, pas les fondations de l'Amérique. (...)

Aujourd'hui notre pays a vu le mal, ce qu'il y a de pire dans la nature humaine. Nous y avons répondu par ce qu'il y a de meilleur en Amérique : l'audace de nos sauveteurs, les soins portés à autrui. (...) Le gouvernement continue de fonctionner sans interruption. Les agences fédérales qui avaient dû être évacuées dans la journée à Washington sont rouvertes ce soir pour le personnel indispensable, et elles le seront normalement demain. Nos institutions financières restent solides et l'économie américaine continuera également de tourner.

Les recherches sont en cours pour retrouver ceux qui se cachent derrière ces actes funestes. J'ai donné l'ordre que toutes les polices et les agences de renseignements s'attellent à retrouver les responsables et à les traduire en justice. Nous ne ferons pas de distinction entre les terroristes et ceux qui les protègent.

Personne n'oubliera jamais cette journée. »

Ce discours semble plus construit et mieux préparé que les précédents. C'est la première fois que G. Bush évoque les victimes avec émotion et compassion. Il cherche à rallier les Américains et demande leur soutien pour le bien de la nation entière, il veut les fédérer dans un objectif commun : punir les coupables. G. Bush fait ici preuve d'un grand patriotisme et met en évidence les points positifs à retirer de cette expérience au niveau humain en mettant en avant la notion de solidarité. Bien sûr, il évoque les décisions prises et se montre catégorique quant à la punition des coupables. Ce discours se veut avant tout rassurant et fédérateur et cette crise est une première épreuve pour G. Bush, un premier défi qu'il se doit de relever dignement.

Depuis le 11 septembre, G. W. Bush est légitimé dans sa fonction. Au début, la population est sceptique vis-à-vis de son nouveau président. Á la fin de la semaine, il se veut rassurant en montrant un visage plus humain et en évoquant comme Roosevelt le « chaleureux courage de l'unité nationale ». C'est à Camp David qu'il cherche à prouver

à son pays l'accord d'une équipe expérimentée sur les conditions de la riposte. Les sondages lui sont alors très favorables[28], l'horreur et l'affliction ravivent le respect des États-Unis pour ses institutions. Tout le monde se rallie à G. W. Bush, même le parti démocrate épure son site web de ses critiques acerbes contre le président et annule un meeting de mobilisation. G. W. Bush entend « répondre à ces attaques et libérer le monde du mal ». Il prend immédiatement conscience des faits et du rôle qui lui incombe en période de crise. Même si ses interventions sont parfois déstructurées, il souhaite garder un lien étroit avec son peuple et le tenir informé des actions mises en place par le gouvernement. Les mesures parfois excessives sont prises dans l'urgence, mais la sécurité des citoyens prime sur les relations internationales.

I.1.2.3. Rassurer la population : des mesures au niveau international

Les attentats ont de grandes répercussions, non seulement au sein des États-Unis, mais également dans le monde entier. C'est toujours au nom de la proximité que se justifie la réaction des diplomates, réagir aux attentats est une forme de soutien immédiat aux États-Unis. Les hommes politiques sont ici distingués, on les nomme, car ils interviennent en tant que représentants d'une nation. On nomme leur fonction, les pays, les gouvernements auxquels ils appartiennent, montrant par là que la communauté internationale est mobilisée en soutien des Américains et contre le terrorisme. La désignation de ces acteurs se fait de manière collective (les Américains, les New-yorkais), mais le plus souvent personnelle (G. Bush, J. Chirac, V. Poutine). Ces nominations tendent à induire une certaine complicité avec le politique : les acteurs sont connus, ils parlent au nom de leur peuple, leur discours est avant tout marqué par l'émotion. Que ce soit en Europe, en Asie, en URSS ou au Moyen-Orient, les répercussions sont diverses et les mesures variées pour faire face au terrorisme qui touche de près le monde occidental. Les interventions des hommes politiques provoquent un double effet : un effet d'apparente unanimité des pays occidentaux, plus particulièrement de l'Europe, unanimité qui sous-tend une communauté homogène et solidaire face à une menace internationale ; un effet de crainte face aux conséquences des attentats qu'on ne peut encore mesurer mais qu'on doit déjà anticiper.

[28] *Cf* Annexe, Sondage d'opinion réalisé aux États-Unis le soir du 11 septembre, commandité par le Washington Post et ABC.

- Répercussions des attentats dans le monde occidental

En Europe, les répercussions des attentats sont unanimes, les prises de décisions immédiates. La Grande Bretagne montre immédiatement sa solidarité avec le peuple américain ; en effet, l'Angleterre a toujours été un proche allié des États-Unis dans tous les conflits ce qui explique qu'elle se sente si concernée par les actes terroristes. Lors d'une réunion du Comité d'urgence du cabinet, Tony Blair déclare : « Ce n'est pas une bataille entre les États-Unis et le terrorisme mais entre le monde libre et démocratique et le terrorisme ».

De plus, les liens sont étroits entre les milieux d'affaire londoniens et new-yorkais. Ceci explique que Londres offre « toute l'aide possible » pour retrouver les auteurs des attentats et appelle les nations à coordonner une réponse internationale contre le terrorisme, d'où de nombreux entretiens avec J. Chirac, G. Schroeder et V. Poutine. Lorsqu'il prend connaissance des attentats, Tony Blair, premier ministre de Grande Bretagne, s'apprête à tenir un discours sur le service public à la tribune du Congrès annuel des Syndicats à Brighton. Face à la situation, il improvise un discours engagé et virulent : « Le terrorisme de masse est le nouveau fléau de notre monde d'aujourd'hui. Il est perpétré par des fanatiques qui sont complètement indifférents au caractère sacré de la vie humaine. Il est du devoir des démocraties de se rassembler et de combattre ensemble pour éradiquer totalement ce fléau. »

Afin de prévenir de tels attentats, de nombreuses mesures sont prises en Grande-Bretagne :

- Mise en alerte maximale de la police et de l'armée ;
- Renforcement de la sécurité autour des bâtiments gouvernementaux civils et militaires ;
- Évacuation de plusieurs bâtiments dont le London Stock Exchange ;
- Suspension du survol aérien de Londres ;
- Annulation des vols de British Airways à destination ou en provenance des États-Unis et d'Islamabad ;
- Fermeture des liaisons vers Tel Aviv ;
- Mise en place du Cabinet Office Room, nommé « Cobra », par le premier ministre.

En Allemagne, Gerhard Schröeder considère que les attentats constituent « une déclaration de guerre au monde civilisé » et soutient l'Amérique dans son deuil. Il prend également des décisions préventives sur son territoire :

- Suspension de la session parlementaire budgétaire du Reichstag ;
- Renforcement des mesures de sécurité devant les ambassades américaines et israéliennes, les aéroports et autres édifices fédéraux ;
- Fermeture des bureaux de la Banque Centrale Européenne de Francfort ;
- Annulation des vols Lufthansa vers les États-Unis, le Canada ou le Moyen-Orient ;
- Report de l'ouverture du nouveau musée juif de Berlin ;
- Réunion d'un conseil de sécurité pour discuter de la situation ;
- Réunion de la population sur une grande place de Munich devant l'ambassade américaine.

En Italie, les mêmes mesures de sécurité sont mises en œuvre :

- Protection de « tous les sites sensibles » ;
- Déclenchement du degré d'alerte intermédiaire « B » pour les points liés aux intérêts américains et occidentaux ;
- Surveillance accrue des représentations diplomatiques, compagnies aériennes et maritimes, installations militaires, institutions scolaires, culturelles, touristiques, commerciales… ;
- Mise en berne des drapeaux tricolores et européens sur les édifices publics.

Alors que l'Autriche décide d'accroître la sécurité dans les aéroports et les institutions américaines et d'évacuer toutes les institutions juives de Vienne et d'Autriche, peu de mesures sont prises en Espagne et au Portugal, où on met simplement en place des cordons de police autour des ambassades des États-Unis, d'Israël et des représentations palestiniennes. Au Danemark, les mesures de sécurité sont renforcées autour du Palais Royal, des bâtiments officiels, des aéroports, des installations de l'OTAN et des intérêts américains et israéliens. On rétablit également les contrôles frontaliers en Norvège et en Islande.

Les réactions en Asie ne tardent pas à se faire sentir ; la sécurité y prime sur la solidarité et les prises de position militaires et politiques sont consécutives aux faits. Au Japon, des mesures exceptionnelles sont prises :

- Renforcement de la sécurité autour des bases militaires américaines ;
- Fermeture de l'ambassade et des consulats américains ;
- Mise en état d'alerte maximale des bases militaires dans l'archipel d'Okinawa.

Alors qu'en Corée du sud on décrète l'état d'alerte maximale pour l'armée coréenne et les soldats américains, la Chine décide de renforcer les mesures de sécurité à proximité de l'ambassade à Pékin. En Indonésie, la sécurité prime :

- Protection de l'ambassade américaine à Djakarta ;
- Abandon de la visite officielle de la présidente Megawati Sukarnoputri prévue le 17 septembre.

En Malaisie, suite à une alerte à la bombe, les tours jumelles Petronas de Kuala Lumpur, les plus hautes du monde à l'heure actuelle, sont évacuées. Notons que ces tours jouxtent un grand hôtel où des forces américaines et du Pacifique sont alors réunies. En Thaïlande, la sécurité est renforcée autour des chancelleries américaine, israélienne et canadienne.

Sur le continent américain et en Australie, la sécurité est renforcée. En Argentine, pays abritant la plus grande communauté juive de toute l'Amérique du sud, c'est autour des institutions juives que l'attention est la plus importante. Au Canada, de nombreuses actions sont mises en œuvre :

- Évacuation de plusieurs édifices publics ;
- Renforcement de la sécurité autour des institutions gouvernementales à Ottawa ;
- Mise en état d'alerte maximale de l'ambassade américaine et de six consulats ;
- Annulation par Ottawa de la quasi totalité du trafic aérien. Seuls sont autorisés les avions d'aide humanitaire ou en provenance des États-Unis qui sont contraints d'atterrir sur le territoire canadien pour cause de sécurité.

En Australie, en plus du renforcement de la sécurité autour des missions diplomatiques américaines, les mesures de sécurité sont multiples :

- Fermeture du consulat des États-Unis à Sydney ;

- Mise en état d'alerte des immeubles contenant des missions du Commonwealth ;
- Annonce du soutien aux États-Unis.

Les attentats du 11 septembre sont un moyen pour Vladimir Poutine, et de manière plus générale pour l'URSS, d'effectuer un parallèle avec la guerre en Tchétchénie qui est également à ses yeux une affaire de lutte contre le terrorisme. Lors d'une allocution télévisée sur *RTR*, il exprime son soutien à l'Amérique : « C'est un défi qui a été lancé à toute l'humanité ». Par ailleurs, Vladimir Poutine précisera, dans une lettre adressée au président américain, que « la série d'actes terroristes barbares dirigés contre des innocents provoque [en URSS] indignation et révolte ». Il qualifie ces attentats d' « actes inhumains » et considère le terrorisme comme « le peste du 21ème siècle ».
Les politiciens russes en appellent à l'union internationale pour lutter contre le terrorisme ; c'est notamment le cas de Serguëi Iastrajemb, adjoint au président, qui s'exprime en ces termes en faisant clairement référence au conflit en Tchétchénie : « l'union des efforts peut mettre un terme à cette menace ». Notons que les politiciens russes considèraient que, suite à ces attentats, ils auraient pu avoir plus de poids sur la scène internationale et que leurs appels contre le terrorisme seraient désormais écoutés, c'est pourquoi leur engagement auprès des États-Unis est immédiat et univoque. Dans la lignée des autres pays, l'URSS prend des mesures préventives sur tout son territoire et exprime le soutien de son peuple aux États-Unis :

- Mise en état d'alerte des troupes du ministère de l'intérieur ;
- Renforcement de la sécurité autour des bâtiments officiels ;
- Fermeture de l'ambassade américaine ;
- Dépôt de fleurs devant l'ambassade américaine pour montrer la solidarité de la population au peuple américain.

- <u>Répercussions au Proche-Orient</u>

Face à la mobilisation internationale dans la lutte contre le terrorisme et dans la prise de décisions de sécurité et de position politique, le Proche et Moyen-Orient font preuve d'une réactivité sans précédent. Les États-Unis ont toujours été les alliés d'Israël dans le conflit au Proche-Orient, ces derniers ne peuvent donc que se sentir concernés par les

attentats du 11 septembre : « Le combat contre le terrorisme est une lutte internationale du monde libre contre les forces des ténèbres qui cherchent à détruire notre liberté et notre mode de vie. Je crois qu'ensemble nous pouvons vaincre les forces du mal. En cette période difficile, tous les Israéliens se tiennent aux côtés du peuple américain. » (Ariel Sharon sur *TF1*, le 11/09/01).



***France 2*, Télématin, 12/09, 8h12**



TF1, le 12/09, 00h16

Le 12 septembre est déclaré journée de deuil national en Israël. Suite à l'annonce des attentats, une minute de silence est respectée. Les dirigeants décident également d'organiser une réunion du cabinet restreint de sécurité. D'un point de vue humanitaire, des équipes de sauveteurs et du sang sont envoyés dans les plus brefs délais aux États-Unis. Toutefois, les hommes politiques restent très prudents dans leurs propos, étant donné le climat conflictuel dans cette partie du monde. En effet, les conséquences risquent d'être importantes s'il s'avère que le peuple palestinien est impliqué dans les attentats contre les États-Unis : ces attentats peuvent, soit embraser la région, soit au contraire contribuer à calmer les tensions au Proche-Orient. Le 11 septembre permet de relever le débat sur l'existence du mouvement terroriste israélien jusqu'alors légal, et par ce biais remettre en cause les choix politiques et militaires des dirigeants. Les politiciens doivent faire face à leur peur que les récents événements ne provoquent une augmentation des attentats en Israël.

En Iran, le président Mohammad Khatami condamne ouvertement les attentats : « Je condamne le terrorisme. C'est de notre devoir islamique d'en connaître et d'en détruire les racines ». En Libye, le colonel Mouammar Kadhafi, chef de la Jamahiriya Libyenne, annonce que son pays est prêt à apporter une aide aux États-Unis malgré leurs différends politiques : « Il est de notre devoir humanitaire de nous tenir aux côtés du peuple américain ». De nombreux autres pays expriment leur soutien aux Américains et leur

volonté d'agir en accord avec les décisions du président Bush. C'est le cas notamment de la Syrie, l'Arabie Saoudite, le Koweït, le Yémen, les émirats arabes, le Qatar, l'Egypte et la Jordanie où le roi Abdallah II considère que ces attentats sont « en contradiction avec toutes les valeurs religieuses et humaines ». Face à cela, certains pays émettent des réserves, ou expriment ouvertement leur joie.

La Palestine adopte une attitude nuancée. On y assiste à de longues scènes de liesse dans les rues notamment à Jérusalem. Les Libanais sont heureux car les Américains aident les Israéliens et contribuent en ce sens à la souffrance du pays. Face à cela, les autorités palestiniennes prennent des mesures pour éviter ces scènes de joie en Cisjordanie et à Gaza. En effet, ces scènes grandement médiatisées contribuent à donner une image désastreuse du peuple palestinien. Yasser Arafat, quant à lui, se dit choqué par les attentats perpétrés aux États-Unis. Contrairement aux idées préconçues, le ministre des affaires étrangères taliban, Wakil Ahmad Mutawakil, affirme son soutien aux États-Unis et nie l'engagement d'Oussama Ben Laden et de l'Afghanistan dans ces actes terroristes : « les États-Unis ont la sympathie du peuple afghan ».

Les Irakiens sont unanimes en ce qui concerne les attentats et expriment haut et fort leur joie et leur soutien aux terroristes. Les médias révèlent, en ce sens, la pensée commune, notamment la télévision : « Le cow-boy américain récolte les fruits de ses crimes contre l'humanité (...) c'est un jour noir pour l'histoire de l'Amérique qui goûte à la défaite amère de ses crimes et de son mépris pour la volonté des peuples à mener une vie libre et décente. », « Les politiciens américains doivent mettre un terme à leur hégémonie et à leur tentative d'imposer leur loi à tous les peuples. » (Saddam Hussein, sur Al Jazeera).

- La réaction française

Dans la médiatisation d'un événement d'une telle ampleur, il faut maintenir un distance suffisante pour apaiser l'inquiétude du public, mais il convient également de rapprocher l'événement des lecteurs-spectateurs pour les amener à se sentir concernés par les faits. Milena Michalski et Alison Preston parlent alors de « nationalisation » des événements (*in* Lits, 2004 : 85). Jacques Chirac est à Rennes, en Bretagne, lors des attentats ; il n'a pu voir les images qu'en arrivant à Matignon. De Rennes, il exprime son « immense émotion [devant] un attentat monstrueux ». De l'Élysée, après avoir vu

les images, il parle de « tristesse horrifiée ». Lionel Jospin, quant à lui, décide de convoquer ses ministres[29] à une réunion d'urgence à 17h. Cette réunion sera l'occasion d'évoquer les premiers éléments d'analyse fournis par les services de renseignement civils et militaires. Afin d'établir un premier constat, on y parle également du nombre de victimes françaises dans le World Trade Center : « Nous n'avons pas d'indication de menace particulière mais le gouvernement a un devoir de vigilance et de précaution pour assurer la sécurité des Français » (Daniel Vaillant, Ministre de l'Intérieur, sur France 2, le 11/09/01). On y prend donc la décision de remettre en place le plan Vigipirate[30] et de le renforcer. Le plan Vigipirate consiste en une mobilisation des forces de police et de gendarmerie ainsi que des éléments des trois armées, c'est « un plan de vigilance, de surveillance et de centralisation du renseignement ».

Il se présente en deux phases :

1. L'alerte simple : sensibilisation de tous les services de sécurité et multiplication des missions de sécurité sur la voie publique ;
2. L'alerte renforcée : c'est celle qui est déclenchée le jour des attentats :
    - Participation de l'armée ;
    - Contrôles approfondis aux frontières ;
    - Augmentation des fouilles manuelles ;
    - Protection des écoles ;
    - Renforcement du contrôle des bagages dans les aéroports ;
    - Surveillance rapprochée des avions.

De nombreuses mesures de sécurité sont prises en relation avec le plan Vigipirate :

- Déploiement de mille cent soldats dans les gares, les aéroports, le métro et les représentations américaines ;
- Condamnation de toutes les poubelles publiques ;
- Mise à disposition de quatre patrouilles de l'armée de l'air française prêtes à décoller pour intercepter tout avion suspect.

Á 18h, Jacques Chirac rejoint cette commission et convoque un conseil restreint où siègent les ministres évoqués précédemment ainsi que M. De Villepin, Olivier

[29] Alain Richard (Défense), Daniel Vaillant (Intérieur), Hubert Véderine (Affaires étrangères), Jean Claude Gayssot (Transports).
[30] Ce plan fut conçu en 1978, déclenché pour la première fois en 1991, réactivé en 1995.

Schrameck, directeur de cabinet du premier ministre, J. M. Rochereau de la Sablière, conseiller diplomatique du président, et le général Henri Bentegeat, chef d'État Major particulier. Cette seconde réunion traite de la mise en place du plan Vigipirate, de la protection de l'espace aérien ainsi que de la sécurité des sites sensibles. J. Chirac réunit ensuite quelques conseillers pour rédiger le texte de son intervention télévisée de 21h15 (propos extraits du *Monde*, 13/09/01) :

> « Mes chers compatriotes,
>
> Les attentats qui ont frappé aujourd'hui les États-Unis d'Amérique sont une épouvantable tragédie. Jamais aucun pays dans le monde n'a été la cible d'attentats terroristes d'une telle ampleur et d'une telle violence.
> Je voudrais dire au peuple américain la solidarité de tous les Français dans cette dramatique épreuve. Nos pensées vont en particulier à toutes les victimes, à leur famille et à leurs proches.
> Ce qui s'est produit aux États-Unis nous concerne tous. J'imagine les sentiments que chacun d'entre vous éprouve ce soir, sentiments d'horreur et peut être d'inquiétude. Et j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous parler.
> Nous ne connaissons à ce stade ni les auteurs ni les raisons de ces actes barbares.
> La situation requiert néanmoins sang-froid mais aussi vigilance et mobilisation. C'est pourquoi j'ai réuni ce soir à l'Élysée un conseil restreint avec le premier ministre et les ministres des affaires étrangères, de la défense, de l'intérieur, des transports.
> Les mesures de précaution qui s'imposent ont été prises immédiatement par le gouvernement, et le plan Vigipirate, que vous connaissez, est mis en œuvre.
> Nous agissons avec le premier ministre bien sûr en étroite concertation, et évidemment tous les pouvoirs publics sont mobilisés.
> Par ailleurs, je suis en contact avec les responsables européens afin que nos décisions soient bien coordonnées. Je viens en particulier de m'entretenir longuement avec le chancelier allemand Gerhard Schroeder et le premier ministre britannique Tony Blair.
> La France sait qu'on ne peut lutter efficacement contre le terrorisme que par une action déterminée et collective, et elle fera ce qui doit être fait. »

Cette allocution télévisée donne l'occasion à J. Chirac de parler du positionnement de la France par rapport aux États-Unis ; il se veut rassurant en précisant les mesures prises en France et en donnant des éclaircissements concernant la coordination internationale et notamment européenne qui fait suite aux attentats. Dans les jours qui suivent les attentats, J. Chirac prend contact avec le chancelier allemand, le premier ministre britannique, le président de la commission européenne, Romano Prodi, et Georges W. Bush, à qui il exprime la solidarité des Français. Mercredi 13 septembre, J. Chirac et L. Jospin se réunissent avant le conseil des ministres afin d'évoquer la situation nationale et internationale. La France réagit donc immédiatement aux attentats du 11 septembre en

exprimant son soutien aux États-Unis. Le président met un point d'honneur à prendre les mesures nécessaires dans les plus brefs délais afin d'éviter tout attentat sur le sol français.

Les attentats du 11 septembre perpétrés aux États-Unis prennent une importance toute particulière, non seulement auprès des hommes politiques mais également auprès de l'opinion publique et surtout sur la scène médiatique. En effet, cet événement est vécu en direct par les téléspectateurs du monde entier et donne lieu dans la presse écrite à de nombreux reportages, analyses et commentaires. Les attentats du 11 septembre 2001 sont ancrés dans une situation géopolitique propice au conflit, qui laisse déjà présager d'une riposte vécue à l'international.

I.1.3. Une situation géopolitique propice au conflit

Les attentats du 11 septembre ont lieu dans un contexte international, notamment proche-oriental particulier. Ils sont « le résultat de la politique américaine dans la région la plus chaude du monde » (Djihad islamique). En effet, la position de la politique internationale du président G.W. Bush provoque un réel vent de rébellion au sein des pays arabes qui refusent aujourd'hui la présence américaine sur la « terre sacrée de l'islam ». Suite à des années d'accords, les pays musulmans s'étant engagés auprès des États-Unis contre l'URSS regrettent le manque d'engagement actuel des Américains pour mettre fin au conflit du Proche-Orient. La montée du terrorisme international va de pair avec une politique extérieure américaine contestée.

I.1.3.1. Une remise en cause de la politique extérieure des États-Unis (Faure, Pasquier, 2001)

Russel Banks (*Télérama*, 2002) aborde la question de la riposte d'un point de vue critique : « Notre réaction à cette agression contre des Américains a été tribale, familiale, et nous nous sommes lancés dans une mélopée funèbre apparemment sans fin, dans des mois de lamentations douloureuses pour « nos » pertes, sans aucune considération pour « leurs » pertes ». Les attentats du 11 septembre découlent de

l'histoire des relations américano-arabes depuis plus de 30 ans. Pour les États-Unis, le Proche et le Moyen-Orient ont toujours été des zones essentielles et stratégiques. Ils ont un certain égard envers Israël et ont besoin du pétrole d'Arabie Saoudite. Les Américains se sentent proches de la terre de la Bible. Nous sommes tout à fait consciente que cette évocation de la politique extérieure des États-Unis est très succincte ; toutefois, nous pensons qu'il est important d'aborder ce sujet afin de mieux comprendre les relations américano-arabes qui ont conduit à la montée du terrorisme et aux événements tragiques du 11 septembre.

- Des alliés contre l'URSS

Durant la guerre froide, les populations musulmanes sont des alliées dans l'entreprise d'endiguement du communisme. Aux marges de l'empire soviétique, l'islam devient une force de résistance contre le communisme. La croyance est d'ailleurs mise en avant pour établir ce lien. En effet, on oppose une croyance exacerbée – Américains et musulmans mettant un point d'honneur à leur foi – à une lutte contre le communisme – une doctrine athée prônant la mort de Dieu et reléguant les religions au rang « d'opium des peuples ». La croyance conduit à des accords entre la grande démocratie libérale et les monarchies féodales du Golfe. Les musulmans croient pouvoir purifier leur âme dans cette croisade contre le communisme, ennemi de Dieu. Ceci sera par la suite créateur de discordes entre les masses arabes et les Américains.

Dans les années 70, les trois priorités stratégiques des États-Unis au Proche-Orient sont le soutien à Israël, la sécurité des approvisionnements énergétiques et surtout l'endiguement du communisme, les États-Unis ne voulant pas que la Russie recompose son espace géopolitique. L'URSS s'implante peu à peu et s'approche du Golfe, chef lieu du pétrole moyen-oriental ; les Soviétiques envahissent l'Afghanistan le 27 décembre 1979 et touchent aux intérêts vitaux des Américains. Á cette période, on voit dans le fondamentalisme islamique « un rempart contre le communisme » (Zbigniew Brzezinski, conseiller de Jimmy Carter). Toutefois, une distinction est faite entre le fondamentalisme positif des sunnites, des saoudiens et des combattants en première ligne de la résistance afghane ; et un fondamentalisme négatif incluant les chiites, le mollah iranien, le Hezbollah libanais, les militants au sud Liban et en Cisjordanie. Les Américains envisagent donc d'encourager un fondamentalisme sunnite et conservateur,

allié de l'Occident, pour neutraliser non seulement la montée du soviétisme mais également l'intégrisme chiite, les amis de Téhéran. Hekmatyar, chef charismatique soutenu par les États-Unis, infiltre des agents aux USA et au Canada. C'est alors que commence la mise en place de réseaux clandestins islamistes en Occident.

Au début de la croisade anti-soviétique, la CIA recrute trente mille militants islamistes qui s'entraînent pour une « guerre sainte » considérée comme une « obligation impérieuse ». En 1985, Ronald Reagan autorise une intensification de l'aide militaire secrète aux moudjahiddines. Cette aide est évaluée à trois millions cinq cent mille dollars et comporte notamment des missiles sol-air Stinger. Notons qu'il restait encore, au jour des attentats, deux cent missiles Stinger américains en liberté. Milton Bearden, ancien officier supérieur de la CIA, soutient alors que l' « agence n'a jamais entraîné de militants arabes », ces propos étant bien sûr remis en cause par l'histoire. Il sera même le premier à dire que Ben Laden, entraîné dans ces camps à la même époque « était essentiellement un bailleur de fonds ». Une fois de plus, l'histoire lui donne tort.

Au fil des années, les réseaux arabes activés en Afghanistan par la CIA s'organisent en petits groupes autonomes habitués à la clandestinité. En 1979, des réseaux de propagande islamo-nationalistes sont mis sur pied par un groupe de la CIA au Tadjikistan, en Ouzbékistan, au Turkménistan. Les Américains introduisent sur la terre de l'islam, la Bible, le Coran, de la littérature interdite en Russie évoquant notamment des héros de guerres anciennes contre les Russes. En 1982, un centre de recrutement est ouvert à New-York, dix-sept verront par la suite le jour dans tous les États-Unis ; on y recrute tous les soldats du djihad anti-américain d'aujourd'hui. Ceci contribue à l'infiltration d'immigrés afghans au niveau international.

Le départ des Soviétiques de Kaboul en 1989 conduit les militants à constituer une fraternité active et agissante. Les islamistes radicaux s'organisent notamment autour d'Oussama Ben Laden. Ces « militants d'Allah » trouvent des soutiens logistiques et financiers dans les émirats du Golfe, en Allemagne, en Suisse, en Scandinavie, au Soudan, au Pakistan et en Afghanistan. Tous s'allient pour combattre dans le but d'aider les régimes arabes affaiblis tels que l'Egypte, le Yémen, la Tunisie et l'Algérie. Les militants se revendiquent contre les chrétiens en Bosnie, Tchétchénie et aux Philippines, mais également contre Israël et plus particulièrement contre les États-Unis. Pour eux, les

Américains symbolisent un Occident célébrant l'individualisme, la démocratie et le capitalisme. Cette haine perdure depuis les années 90.

- Un anti-américanisme latent, le début du soulèvement

Les Américains contribuent donc en partie au développement de l'anti-américanisme qui prend une place de plus en plus importante au niveau international : « Aujourd'hui la guerre contre l'Amérique est une priorité pour l'islam » (Rachid Ghanucci, « fou de dieu »).

Le nouveau président a une vision essentiellement défensive de la démocratie qu'il tente d'adapter aux pays musulmans. En 1990, le Guerre du Golfe et la défaite de l'Irak marquent le déclin des régimes nationalistes laïques au Proche-Orient. Les accords de Madrid en 1991 redonnent espoir en la fin des conflits au Proche-Orient, toutefois, la présence prolongée des troupes américaines en Arabie Saoudite suscite la colère des islamistes sunnites. En 1993, un séminaire au Département d'État tente de trouver les solutions pour rendre compatibles un islam modéré avec des aspirations démocratiques. G. W. Bush promet « humilité et modestie » au Proche-Orient, mais sa non-intervention en Tchétchénie est mal perçue par les pays arabes.

Suite à la guerre du Golfe, on compte six millions de musulmans immigrés. Face au manque de moyens pour la lutte anti-terroriste, les réseaux se construisent et s'amplifient. Aujourd'hui, il existe plusieurs centaines d'agents dormants aux États-Unis. Le 25 Janvier 2001, un homme tue deux employés à la CIA et en blesse trois ; c'est un immigré pakistanais de vingt huit ans, Mir Amail Kansi, travaillant en Amérique, recruté depuis peu de temps. Les attentats du 11 septembre ont de nombreuses conséquences sur les réseaux terroristes : extradition des complices en Jordanie ; création d'une loi interdisant les transferts de fonds privés américains vers des associations soupçonnées de lien avec des organisations terroristes ; questionnement sur le groupe Hamas, accepté jusqu'alors.

Dans une intervention télévisée sur Al Jazeera, diffusée après le début de l'opération « liberté immuable », Oussama Ben Laden affirme que « L'Amérique ne connaîtra plus jamais la sécurité avant que la Palestine ne la connaisse ». Ainsi, le terrorisme s'insère

dans une situation internationale complexe et plus précisément dans le conflit israélo-palestinien où les États-Unis sont engagés sans aider à résoudre réellement le problème. L'Afghanistan est également un pays qui aurait, selon lui, nécessité une attention particulière.

I.1.3.2. Une réponse aux attentats : la riposte américaine

Suite au « 11/09 », on assiste à une focalisation des médias sur les suites des attentats. Ces événements ayant eu un impact dramatique fort, il se produit alors une sorte de « résonance événementielle, une rémanence, sorte d'écho résiduel à la dramatisation empathique du premier jour » (Fernandez, 2001 : 91). Ainsi, dès le lendemain des attentats, le président Bush annonce la riposte américaine ; celle-ci sera effective le 7 Octobre 2001 avec le déclenchement de l'opération « Liberté immuable » en Afghanistan. Les médias rendent compte des hypothèses de développement de l'événement comme autant de « scénarios du futur » (Leblanc, 1997). Tous les discours médiatiques tendent à affirmer que la riposte est inévitable, et ce discours est généralement accompagné de craintes.

Suite aux attentats, les événements se précipitent. G. W. Bush met ses menaces à exécution en attaquant l'Afghanistan dans le cadre de sa croisade contre le terrorisme. La riposte s'organise à l'international, les attaques s'enchaînent[31], dans un premier temps, contre l'Afghanistan ; ensuite contre les terroristes, les pays qui leur sont alliés et pour finir l'Irak, où une nouvelle guerre du Golfe bouscule l'équilibre géopolitique du Moyen-Orient.

- L'attaque de l'Afghanistan

L'opération « liberté immuable » prévoit des frappes contre Kaboul mais également contre les installations militaires du régime taliban et surtout les camps d'entraînement terroristes d'Al Qaeda. Parallèlement à cela, se joue une guerre de mouvement dont les médias ne parlent pas. Donald Rumsfeld, secrétaire d'état à la défense, précise alors que « cette guerre n'est pas dirigée contre l'islam » mais contre l'Afghanistan des talibans.

[31] *Cf.* Chronologie de la riposte suite aux attentats du 11 septembre 2001 (Septembre 2001-Mai 2002).

Pour mener à bien cette attaque, les États-Unis s'allient avec les moudjahiddines et les aident à organiser la rébellion contre les forces talibanes. Après la fuite de l'Armée Rouge du pays, plusieurs personnes restent pour apporter leur soutien au commandant Massoud. L'organisation de l'Alliance du Nord crée notamment un groupe chargé de traquer Oussama Ben Laden dans les grottes de Hindu Kuch. La riposte débute par une campagne aérienne visant à « détruire, plusieurs jours durant, les éléments du contrôle taliban » afin de susciter désertions et ralliements à la résistance anti-taliban. Les Américains promettent que par la suite Islamabad aura son mot à dire dans la gestion du pays post-taliban ; on annonce également une aide de l'Union européenne qui interviendra pour la reconstruction du pays. Face aux attaques diverses et aux bombes, on envoie des tracts et des colis à la population afghane pour expliquer le bien fondé de l'action. C'est la première fois que des parachutages humanitaires s'inscrivent au cœur d'une offensive, ce qui nous permet d'assimiler la guerre en Afghanistan à une guerre tant matérielle que psychologique.

Des commandos d'élite américains se préparent à entrer en action à partir de l'Ouzbékistan et organisent des actions ponctuelles « *hit and run* ». La coalition internationale s'organise. En France, la Direction Générale de la Sécurité Extérieure dépêche des agents de liaison en civil spécialisés dans les transmissions, non rattachés à des unités militaires, afin de soutenir l'état major de la résistance afghane du nord. En Grande Bretagne est mis en place un Service d'Action Spéciale pourvu de contacts divers et de filières infiltrées dans le monde afghan. Afin d'infiltrer l'Afghanistan, les États-Unis ont également recours à l'aide des services russes et iraniens. Il faut tout de même calmer les pays musulmans qui y voient une vraie croisade américaine contre l'Irak et les pays arabes. Dès le 12 septembre 2001, l'Europe s'engage à retrouver les terroristes. On utilise un quadrillage qui consiste à croiser les fichiers informatiques internationaux. Ainsi, Zaccarias Moussaoui, considéré comme le vingtième homme du commando, est arrêté aux États-Unis.

De gros moyens sont attribués aux forces armées afin d'exclure les talibans d'Afghanistan et plus précisément de Kaboul. Les Américains ont recours à la haute technologie ; les « *Global Hawk* », avions espions sans pilote, sont mis sur le devant de la scène. Une salle de réunion *Hi-Tech* réunit des représentants du Pentagone, de la FEMA, agence fédérale chargée de la gestion de la catastrophe, et de la CIA. C'est

d'ailleurs la première fois que la CIA et le FBI s'allient dans un même but. Toutefois, tout cet arsenal reste inopérant quand l'ennemi numéro un des États-Unis se cache dans les grottes. La nécessité de vérifier chaque information conduit le président à rallonger le budget accordé à la CIA et au FBI. Cet argent sert également à soudoyer les chefs de tribus afghanes et à motiver les agents de renseignement pakistanais, permettant ainsi de mener une guerre « de l'ombre ». On encourage ainsi la délation, qui avait permis en 1995 d'arrêter Youssef Ramsi, dénoncé pour deux millions de dollars par un musulman d'origine africaine. De plus, certains commandants affiliés aux talibans ont rejoint l'Alliance du Nord.

- La croisade contre le terrorisme

Suite aux attentats, de nombreuses enquêtes sont menées, non seulement sur le territoire américain, notamment auprès du siège du FBI à Washington, mais également au niveau international, à la frontière de l'Afghanistan, de Madrid à Jérusalem, des banques suisses à Hambourg. Cette campagne anti-terroriste est menée par G. W. Bush mais également Tony Blair qui, dès le lendemain des attentats, apporte un soutien effectif aux Américains. On recherche des pistes conduisant au circuit emprunté par les terroristes avant le drame. Les attentats du 11 septembre ont coûté à Al Qaeda entre deux cent mille et cinq cent mille dollars. Ces fonds proviendraient en partie de Mustafa Ahmad alias Cheikh Said, un proche de Ben Laden. L'argent fut adressé au chef du commando, Mohammed Atta, qui laissait son compte ouvert pour les autres membres du commando. Afin de brouiller les pistes, les terroristes ont utilisé des chèques voyage, des mandats lettres...

L'enquête policière planétaire est effectuée sous l'égide des États-Unis qui ont une bonne connaissance des mouvances islamistes. L' « opération *Penttbom* » (Pentagone, Twin Towers, Bombe) mobilise de nombreux moyens pour traquer les réseaux terroristes. Robert Muller, patron du FBI, dirige plus de sept mille enquêteurs regroupés en commissions telles que le « *Strategic Information and Operation Center* » et le groupe « Ben Laden » chargé d'établir les liens entre les terroristes et Al Qaeda.

Grâce au réseau d'écoute Echelon, les Américains envoient au ministère de l'intérieur français, quarante huit heures après les attentats, une liste de trois cent cinquante noms

de personnes suspectes. G.W. Bush établit également une liste de vingt sept personnes et organisations islamistes actives au Soudan, Philippines, Somalie et Yémen. En France, l'UCLAT, l'unité de coordination de lutte anti-terroriste, organise de nombreuses réunions. La lutte anti-terroriste a toujours été traitée avec rigueur, d'autant plus depuis les attentats de 1995 à Paris. Á ce moment avait été créée la Division Nationale anti-terroriste. Un véritable espace policier et judiciaire européen est donc mis en place.

Le 28 Juillet 2001, Djamel Beghal est arrêté à Dubaï. Il avoue alors appartenir à un réseau implanté en région parisienne et chargé de préparer un attentat suicide contre l'ambassade des États-Unis à Paris. Suite aux attentats, la croisade anti-terroriste est activée. Le premier octobre 2001, la DGSE, active dans la guerre de l'ombre, intercepte une conversation téléphonique où il est question du match France-Algérie le 6 octobre ; on découvre par la suite des munitions, des explosifs, des pistolets... Le 5 octobre, Nasreddine Mamache est arrêté pour son soutien accordé au GIA algérien. Les enquêtes s'orientent vers les personnes d'origine algérienne s'inscrivant aux cours de pilotages et ceux qui effectuent plusieurs voyages en Afghanistan et au Pakistan. Des sanctions sont appliquées aux états jugés non coopératifs. Le 15 octobre, l'ONU analyse un projet de convention proposé par l'Inde qui couvre l'ensemble des activités terroristes et fixe un cadre de l'entraide judiciaire.

Le G7, constitué des pays les plus riches du monde, prend part à la riposte afin de « mener une stratégie d'ensemble visant à perturber le financement du terrorisme dans le monde » (Communiqué commun du 25 septembre 2001). La croisade contre le terrorisme prend un tournant économique. Le 25 septembre, Lionel Jospin signe un décret ordonnant le gel immédiat des avoirs des organisations figurant sur la liste communiquée par G.W. Bush. La Suisse, le Luxembourg et la Suède s'impliquent également dans cette lutte économique. Le 5 octobre, l'Allemagne crée un fichier central des comptes bancaires. Toutefois, ces enquêtes sont très difficiles à réaliser car les associations terroristes utilisent des prêtes noms ou des entreprises légales. Le sénateur du Michigan, Carl Levin, désigne la banque soudanaise Al Shamal Islamic Bank, soupçonnée d'avoir été créée par Oussama Ben Laden entre 1991 et 1996. Elle aurait de nombreux correspondants dans les banques notamment américaines. Sont mises en cause également la filiale suisse du Crédit Lyonnais, la filiale sud africaine de la Standard Bank, la Commerzbank en Allemagne et la filiale indonésienne d'ING.

La riposte américaine est immédiate et débute dès le lendemain des attentats. Se met alors en place une guerre contre le terrorisme, contre l'Afghanistan, contre les talibans qui abritent l'ennemi numéro un des États-Unis. Une guerre psychologique vise à justifier la riposte auprès des peuples au Proche-Orient. La guerre de l'ombre est certainement la plus importante mais également la moins médiatisée ; elle est à la base de nombreuses alliances internationales et présente des enjeux économiques et géostratégiques conséquents. Toutefois, cet anti-américanisme latent ne pourra être évincé tant qu'il existera de telles rancoeurs au Proche-Orient. En effet, les États-Unis ont reconnu aux Palestiniens le droit à un état ; et il est nécessaire de rétablir la paix au Proche-Orient et plus précisément à Jérusalem.

Faits soudains, inattendus, les attentats du 11 septembre sont donc un événement qui donne lieu à une médiatisation atypique, exercée dans l'urgence. Ils révèlent une situation de crise, à laquelle les États-Unis doivent faire face au lendemain des faits. Cette événementialisation est appréhendée à travers des grilles de lecture, plus ou moins élaborées, toutes justifiées par le désir d'apporter une explication à la complexité des faits. L'événement est l'élément déclencheur de la crise, sa construction dans l'espace public, notamment par les biais des médias, aide à la gestion de cette crise vécue à l'international.

I.2. L'ÉVÉNEMENT DU « 11/09 » ET LA CRISE

Si tout événement constitue l'élément d'un système, il se réduit toujours à ce dont il procède et à ce en quoi il s'inscrit. La science de l'événement émerge, non pas au cœur d'une discipline déjà constituée, mais dans le cadre d'une interdisciplinarité au sein des sciences humaines et sociales. Ainsi, en va-t-il de l'analyse médiatique des attentats du 11 septembre 2001, dont la portée est internationale, et les conséquences encore inachevées en 2005.

« Même lorsqu'il s'agit d'événements révolus, nous ne pouvons presque jamais les évaluer tout de suite, sur leurs traces fraîches, ni en prendre conscience. D'autant plus imprévisible et surprenant nous apparaît le cours des événements à venir » (Soljenitsyne, 1972 : 1). Les représentations des attentats révèlent la capacité traumatique des images et la réalité de « l'événement-limite ». L'image relève d'un régime scopique (Nel, 1997) qui fixe les limites du tolérable, elle est à prendre en considération dans le jeu de positionnement des instances qui contribuent à la médiatisation des attentats

Il a été nécessaire de problématiser la notion d'événement ainsi que celle de crise mais également de mettre en évidence l'émergence d'une science de l'événement au sein des sciences de l'information et de la communication ; de mettre en exergue la transformation de cette base floue et irrationnelle en objet de science, plus précisément dans le traitement médiatique des attentats. La mise en parallèle des notions d'événement et de crise est inhérente à l'analyse du traitement médiatique des attentats aux États-Unis. D'une part, l'événement est instigateur de la crise ; d'autre part, la communication de crise contribue à la construction de l'événement. Ceci est particulièrement explicite lors de faits soudains, inédits et interprétés à chaud par les médias notamment la télévision et la presse écrite.

I.2.1. Un événement inédit

Les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis sont immédiatement pris en charge par les médias du monde entier, dans les informations diffusées au jour le jour. Peu à peu l'événement s'insère dans une histoire présente, les faits deviennent une référence commune et collective. La thématique de l'événement est une notion complexe. Définir le terme d'événement fait appel à un certain nombre de notions telles que la temporalité, l'information, la réception... qui nous aideront à le définir plus précisément.

Nous avons mis en avant deux dimensions essentielles dans les rapports de l'individu aux faits, l'une est la relation entre événement et document historique basée sur le critère du remarquable, l'autre lie la sphère personnelle et l'univers social. La société se transforme donc en système social dans lequel la participation à l'événement est toujours négative si elle n'est pas a priori contenue dans certaines limites. Les attentats du 11/09 ont dépassé ces limites. Nous avons pu ainsi démontrer que la définition de l'événement n'est pas immuable, qu'elle a évolué avec les théories de Pierre Nora notamment et qu'elle se construit encore à l'heure actuelle.

I.2.1.1. Les attentats dans leur « événementialité »

Le mot « événement » est immédiatement évoqué dans les médias en relation avec les attentats survenus aux États-Unis : « ces événements sont impensables » (D. Bilalian, France 2, 11/09), le mot, utilisé cette fois au singulier, constitue même une rubrique pour *Libération*. Cette manière de nommer les faits n'est pas innocente et induit tout un univers de références instauré par les journalistes, dans le but de construire une représentation des faits auprès de l'opinion publique.

- Les attentats terroristes sont-ils un événement ?

La nature singulière et évolutive du monde est inséparable de sa nature accidentelle et événementielle. On a tendance à mieux cerner l'événement de l'extérieur car tout événement induit une conscience critique et n'est pas le même pour tous. Malgré tout, les médias contribuent à créer une réalité commune des attentats. Alors même que les

journalistes tentent d'expliquer les attentats de manière rationnelle, en rappelant les faits en boucle, il reste toujours difficile de le rendre réel aux yeux de l'opinion publique. L'événement a pour vertu de nouer ensemble de nombreuses significations éparses ; pour mettre en œuvre cette réalité commune, il est essentiel d'en donner un cadre et des limites, limites spatiales, temporelles, mais également idéologiques. *Télérama* (24 janvier 1996) a tenté d'établir une typologie des éléments représentant un attentat. Ils sont au nombre de trois : une unité de temps et de lieu pour ancrer le discours dans un espace temps spécifique ; la présence de victimes et de témoins pour souligner l'atrocité des faits ; des secours et des policiers, pour rassurer le téléspectateur, lui signaler que les autorités sont présentes. Le premier élément révèle le principe dramaturgique de la tragédie antique : l'unité de lieu, de temps et d'action. Cette règle a été respectée par l'ensemble des acteurs médiatiques dans les trois premiers jours consécutifs aux attentats par l'instauration d'un espace temps planétaire, historique, presque rituel. Ces caractéristiques permettent d'évaluer le surgissement, qui entraîne presque automatiquement des modes de visualisation et d'appréhension des faits bruts, frappés par la proximité événementielle.

Les caractères de l'événement

De manière universelle, on caractérise l'événement comme un fait important qui se produit dans un contexte précis. Ces faits peuvent être exceptionnels, leurs caractéristiques sont alors inhérentes à leur nature inédite et soudaine. Les attentats du 11 septembre 2001 présentent toutes les caractéristiques de l'événement défini théoriquement.

Tout d'abord, l'événement est synonyme de nouveauté et de rupture, il est marqué d'imprévisibilité et présente souvent un caractère dramatique et violent ; Michel Foucault parle à ce sujet d' « événement rupture ». L'événement est précisément la rupture qui met en cause l'équilibre de la société. Déchirure, *hiatus*, brisure irréparable, l'événement advient toujours contre toute attente. C'est un phénomène, autrement dit quelque chose qui apparaît à l'individu et varie dans l'intervalle de perception. Il se produit au présent mais nous n'en avons souvent conscience qu'après. L'immédiateté de l'événement rend son déchiffrage plus facile – dans le sens où il frappe d'un coup –, et plus difficile – parce qu'il livre tout d'un coup. L'analyse de son traitement médiatique est révélatrice de son ancrage dans l'histoire immédiate.

Les attentats du 11 septembre 2001 sont un fait inattendu et ainsi difficilement appréhendable à chaud. Le sentiment de surprise naît toujours d'une contradiction déclarée : l'étonnant ne se déclare qu'à travers des apories, des problèmes. C'est la contradiction entre le fait et l'attente qui suscite un choc particulier et induit une émotion décuplée. Les attentats sont tellement « étonnants » qu'ils suscitent de vives réactions anti-terroristes à travers le monde ainsi qu'une mondialisation de l'émotion.

Si le surprenant déborde toute compréhension et saisie de l'événement, c'est parce que la compréhension est ramenée, par le biais de l'attente, à une modalité de l'explication. Les attentats sont un événement surprenant qui n'est pas à même d'être directement interprété et de donner lieu à l'appropriation compréhensive d'une expérience, « c'est la surprise même qui décèle l'existence de ce qu'elle rompt et met en défaut » (Valéry, *in* Romano, 1999 : 225). La surprise possède une puissance propre de révélation, elle peut aller jusqu'aux formes extrêmes de l'effroi, comme ce fut le cas le 11 septembre 2001. Ce que la surprise révèle, c'est la disponibilité selon laquelle l'advenant est tourné vers l'avenir comme échappée, conditionnant ainsi la survenue d'événements.

Un événement est donc une collection d'occurrences et de réalités relativement hétérogènes qui requièrent une synthèse sous forme de description, qui le rendent intelligible. Ce fait livré à la conscience collective va donc prendre forme grâce à l'interprétation de chacun et marquer les consciences. Tout événement combine un savoir et une ignorance, ceci le rend complexe, hétérogène et donne lieu à interprétation. Á l'intérieur de la catégorie « attaques terroristes », l'événement se signale par son importance et la nouveauté du message. Même si la « prise en otage » d'avions est un procédé déjà utilisé par des groupes terroristes, c'est l'attitude des kamikazes face à la mort qui choque et marque les esprits et les propos journalistiques.

Les attentats sont donc un événement à définir au pluriel. En effet, il en existe de plusieurs sortes, du fait qu'on ne peut pas les déterminer dès qu'ils se produisent, d'où notre incapacité à en réduire la complexité. Il est important d'essayer de définir les événements rares. L'événement peut laisser une empreinte qui s'efface lentement, ou bien laisser une empreinte capitale traumatique. L'événement unique oscille entre le tout ou rien, entre le souvenir ineffaçable et l'oubli, entre la signification absolue et le non-

sens. Le 11 septembre, les esprits ont été marqués de manière traumatique, et le souvenir des attentats semble ineffaçable.

Les attentats initiateurs de bouleversements dans le système social

Il est essentiel de noter l'intérêt d'une sociologie événementielle. La mise en exergue des attentats dans la sphère publique révèle quelque chose dans le système que l'événement affecte et nous introduit dans le système de son évolution. Au début, les théoriciens ont eu tendance à rejeter l'événement, à cause du manque de rationalité scientifique de sa définition qui n'écarte pas l'aléa, synonyme de risque et d'inconnu. Il existe plusieurs réponses à l'événement perturbateur, de nombreuses alternatives et choix : la fuite, l'agression, la régression, la progression. Dans cette situation de prise de décision, la chance et le risque apparaissent comme des « éléments-événements aléatoires » (Morin, 1972 : 10).

Alors que les événements se multiplient, leur rôle prend une importance particulière au sein d'un système social. Les attentats survenus aux États-Unis remettent en cause le système social, politique et idéologique américain, ils conduisent à des polémiques complexes qui contribuent à la construction des faits, non seulement au niveau médiatique, mais également dans l'espace social : « au sens large, l'événement sera toute modification venant affecter un système donné » (Morin, 1972 : 178). Les systèmes ne se développent pas uniquement selon des mécanismes de croissance mais aussi selon des contradictions internes, qui vont jouer un rôle moteur dans le développement d'une société en provoquant des catastrophes plus ou moins contrôlées, d'où la polémique concernant une probable responsabilité des États-Unis dans ce drame. Il n'existe pas de pur événement. La nature accidentelle, aléatoire, improbable, singulière, concrète, historique des faits dépend du système dans lequel on la considère. Á la différence du fait, l'événement transcende sa propre effectuation comme fait et apparaît irréductible à son propre contexte. Il s'annonce toujours dans son propre horizon d'intelligibilité, il se manifeste à la fois par le non-sens de ce qui apparaît incompréhensible de prime abord, et par l'excès de sens dont il est l'origine. L'incompréhensibilité initiale et le surcroît de sens sont structurellement liés et indissociables dans le traitement médiatique des attentats.

L'évolution, issue des événements extérieurs perturbant les dispositifs génératifs des systèmes, conduit à des systèmes complexes intégrant et produisant en eux les événements évolutifs. Reconnaître l'événement, ce n'est pas seulement constater l'aléa dans l'histoire, c'est permettre l'étude des propriétés des systèmes dont leur aptitude à évoluer.

Au niveau médiatique, le temps joue une place essentielle, l'événement est souvent localisé par les journalistes en France ou aux États-Unis : « Il est une heure du matin à Washington » (TF1, 12/09/01). On constate une coïncidence entre le moment de l'énonciation et le moment des faits : « On assiste à des événements qui dépassent notre entendement depuis 15h30 » (France 2, 11/09/01).

Lieu de projections sociales et de conflits latents, un événement est la rencontre de plusieurs séries causales indépendantes. Les notions de hasard, de nécessité et de déterminisme sont donc clairement engagées dans l'événement ; toutefois, pour une définition plus complète, la notion doit dépasser l'alternative du déterminisme et de la contingence. L'événement est l'expérience d'une transformation du monde, l'origine de « la possibilisation du possible [et de] la temporalisation du temps » (Romano, 1999). Les attentats du 11 septembre peuvent être ainsi caractérisés comme des « événements catastrophes » tels que les nomme Edgar Morin (1972 : 11). Il est important de traiter cette notion en parallèle avec d'autres thèmes qui nous permettront de resituer l'événement dans un contexte sémantique précis : la temporalité, l'historicité, l'information, le rapport médiatique.

La temporalité de l'événement : une historicisation des faits

Toute production de changement relève d'un problème politique ; c'est pourquoi la place de l'événement est prédominante dans les théories du changement historique, dialectique, logique. Ceci induit une théorie où le changement ne se pense pas comme prévisible, mais seulement comme un hasard inattendu. L'événement présente un double statut : existant dans un passé révolu et non existant par son caractère soudain et imprévisible. Cette constatation révèle explicitement le sentiment collectif relatif à l'émotion suscitée par les attentats aux États-Unis.

L'événement se soustrait au souvenir. Il n'est jamais accessible de la même manière qu'un souvenir empirique puisqu'il désigne une métamorphose du monde, une révolution de son sens. Parler de souvenir revient à aborder la notion de mémoire. Les faits sont directement accessibles à la mémoire. L'événement échappe à l'intratemporalité, telle qu'elle se structure à partir de l'attente, de la présentification, du souvenir. Cette intratemporalité désigne tout fait tendu vers le futur, retenant le passé, mais qui reste présent au moment où l'événement se produit. La temporalisation de l'événement transcende toute succession et toute chronologie factuelles. Il convient de passer de la notion de temps, à celle de temporalité, en tant qu'articulation des événements les uns aux autres à travers le cheminement singulier d'une expérience, ce qui explique l'importance du rôle du témoin dans le traitement médiatique des attentats.

Nous avons vu que l'événement est situé dans l'espace et dans le temps. Il est daté, sa répartition spatiale apporte un éclairage à sa compréhension. Le nombre d'événements est en effet lié à la nature des personnages qui fréquentent certains lieux, à leur importance passée, présente ou future, à leur pouvoir de décision. Les États-Unis sont en ce sens un exemple éloquent de lieu propice à l'événement. L'entropie d'un événement est une donnée importante. Passant du vécu d'un individu à celui d'un ensemble social, à une époque et dans un lieu donnés, nous pouvons en définir un caractère social global.

L'événement présente un début, un milieu et une fin qui ne sont pas toujours identifiables. Comme nous l'avons vu, il n'est pas déterminable au moment où il survient, c'est pourquoi on en parle généralement au passé. Son actualité ou sa réalité passée est tenue pour absolue, singulière, non répétable et contingente ; il s'est déroulé quelque part, à un moment donné, avec des modalités variables, et ces modalités peuvent concerner notamment la soudaineté ou le rythme des faits. L'instant est le présent, sans mesure préalable, où surgit l'événement, en tant qu'il se constitue en lui-même comme juste commencement. L'événement surpasse même la surprise au moment où il la suscite, car la surprise suppose encore une forme de contemporanéité. Or l'événement n'est présent que quand il a déjà eu lieu, selon un sursis constitutif. Il ne se présente jamais lui-même comme accompli au présent, puisqu'il ne peut apparaître avec son sens propre, à celui qui en fait l'expérience, que selon un retard ou un délai constitutifs. Le changement qu'il suscite n'est accessible qu'après coup, de telle sorte que l'événement est à la fois à venir, survenant dans un futur inaccessible à toute attente,

et à la fois toujours déjà passé. Il dégage ainsi un présent toujours en sursis de soi, ouvert au temps. Le direct télévisé a toutefois apporté une nuance à cette notion, les attentats sont vécus en direct mais appréhendés au passé.

Un événement est observable sur le vif, on peut y assister, en être le témoin, le suivre en direct, mais il ne sera disponible à la conscience publique qu'après identification et interprétation. Cette opération consiste à réduire l'indétermination et la complexité de l'événement en sélectionnant un possible dans un champ de possibles afin de le fixer sous forme de description : « C'est au terme d'une interaction entre ce qui se passe dans les différents champs et domaines de la pratique sociale [...] que se construit l'événementialisation du monde social » (Charaudeau, 2001 : 156).

Á ce sujet, la distinction saussurienne entre synchronie et diachronie peut apporter un éclairage particulier à l'analyse. La diachronie se réfère à la succession temporelle, les attentats du 11 septembre se déroulent sur un temps découpé, organisé par les médias. La synchronie est définie comme la simultanéité, l'extratemporalité, le direct télévisé a joué un rôle dominant dans le traitement médiatique des attentats. Les événements du 11/09 sont par conséquent syn-chrones. Ainsi, il y a, d'une part, le temps de la répétition, de la perpétuation, de la reproduction, et, d'autre part, le temps du changement, de l'agression, de la nouveauté. En ce sens, les attentats aux États-Unis relèvent davantage d'un temps diachronique.

Les débats de cette dernière décennie, au niveau informationnel, s'enlisent autour de l'alternative structure-histoire. Le néo-événementialisme n'a de sens que dans et par rapport à un système de référence. C'est dans cette perspective néo-événementialiste que se situe notre recherche, l'étude des attentats est effectuée au sein du système social américain et international où ils engendrent de nombreuses perturbations. Tout élément de base d'une société manifeste des caractères événementiels notamment l'actualisation, le caractère discontinu, l'indéterminabilité et l'improbabilité...

L'événement, en histoire, c'est l'émergence d'un signe marginal, autrement dit l'irruption du devenir dans une conjoncture stable à l'intérieur d'un système clos, l'irruption de l'imprévisible dans une société stable, la présence d'une figure opaque dans une organisation intelligible. Jean-Paul Aron (1972) signale de surcroît que

l'événement est polyphonique. En effet, l'audibilité de l'événement définit les niveaux de son intégration et les limites de sa transgression. Pas plus que le temps ne produit l'événement, l'événement ne produit la différence des temps, il peut seulement jouer le rôle de fil conducteur pour sa mise en lumière phénoménologique. Au regard de notre analyse, nous sommes en droit de nous interroger : à quel moment le fait, d'abord présent, puis retenu sous forme de souvenir, devient-il événement ?

Le rôle des médias dans la construction des attentats

Les médias ont un rôle essentiel dans la construction des attentats du 11 septembre. Nul n'a sur l'événement un monopole permanent, mais les médias de masse ont désormais un rôle d'archivage et, en cela, de constructeur de l'histoire. C'est par eux et pour eux que l'événement frappe les sociétés et l'opinion publique. La presse, la télévision et la radio, n'agissent donc pas seulement comme des moyens dont les événements sont indépendants, mais comme « la condition même de leur existence » (Nora, 1964 : 162). Le fait qu'un événement ait eu lieu ne le rend qu'historique ; pour qu'il existe réellement, l'événement doit être connu.

La presse joue un rôle essentiel dans la construction et l'émergence de l'événement. Les attentats sont particulièrement adaptés à un traitement journalistique, notamment ceux où les faits se dérobent et appellent à la critique de l'information, la confrontation de témoignages, les révélations, la mise en cause des démentis officiels.
En somme, à tout ce qui relève de la mise en cause de principes qui font appel à l'intelligence et à la réflexion, tout ce qui interpelle l'opinion publique en l'amenant à se référer à un savoir préalable que seule peut fournir et rappeler la presse écrite. La radio, quant à elle, assure l'importance de l'événement, caractérisée par la quantité de paroles qu'il déclenche. La parole radiophonique informe, explique, commente, critique, paraphrase, extrapole, elle se fait l'écho public des conversations privées et la tribune publique pour les auditeurs souhaitant s'exprimer à vif sur l'événement. Elle est en ce sens activatrice et conservatrice de l'histoire. La télévision est un élément d'expression des idées essentiel, elle a joué le premier rôle en ce qui concerne le traitement médiatique des attentats. En effet, il existe plusieurs moyens de commenter un événement mais très peu de le montrer, c'est pourquoi les images sont particulièrement récurrentes. Même si le montage montre explicitement la construction de l'information,

l'impression du vécu en temps réel et au plus près prévaut. Selon Marshall Mac Luhan, la télévision est un « média froid » (1964 : 41) qui favorise, à domicile et sans effort, la plus intense participation du spectateur. Elle instaure le mélange entre distance et intimité, ce qui est, pour les masses, la manière la plus moderne de vivre l'histoire contemporaine. Par le biais de la télévision, l'événement est projeté, jeté dans la vie privée de l'opinion et offert en spectacle. Le direct a, en ce sens, une place prédominante ; la vitesse de retransmission n'est bien sûr pas la cause suffisante de la transformation de l'événement, mais à coup sûr sa condition nécessaire. En abolissant les délais, en permettant à l'action de se dérouler sous nos yeux, le direct achève de donner à l'événement son caractère historique pour le projeter dans le vécu des masses.

De manière générale, on peut constater que les médias donnent au discours, à la déclaration, à la conférence de presse, la solennelle efficacité du geste irréversible. Une parole prononcée par l'intermédiaire des médias présente une valeur de vérité. Les discours de G. W. Bush sont offensifs, ils montrent la détermination du nouveau président à venger l'Amérique en s'attaquant aux états terroristes : « Ces meurtres en masse visaient à effrayer notre nation et à la plonger dans le chaos et le repli. Mais ils ont échoué. Notre pays est fort. [...] Nous ne ferons pas de distinction entre les terroristes et ceux qui les protègent » (G. W. Bush, 11/09/01). Ainsi relayé sur la scène médiatique, le discours doit donner lieu à une concrétisation de la riposte, en l'occurrence la guerre en Afghanistan.

Face à la médiatisation aussi rapide d'un événement incompréhensible de prime abord, il est essentiel de prendre un certain recul par rapport à l'information. La machine informative exige de son côté l'alimentation permanente et confectionne constamment des faits érigés en événements. Dans les cas extrêmes, comme pour les attentats, tout est fait pour vider l'information de ce qui risquerait de mettre en cause l'institution qui émet. Il est également important de souligner l'état de surinformation qui caractérise nos sociétés contemporaines. L'événement montré médiatiquement ne permet plus de faire la part de l'exhibitionnisme événementiel, confusion inévitable mais favorable à toutes les incertitudes, aux angoisses et aux paniques sociales. Multiplier le nouveau, fabriquer de l'événement, dégrader l'information sont des moyens de s'en défendre. Mais l'ambiguïté de l'information est ancrée dans le paradoxe des métamorphoses des faits. Il s'inscrit dans la transformation du message à ses virtualités émotionnelles, imaginaires,

spectaculaires afin de souligner dans l'événement, la part de non-événementiel. L'événement est également le lieu de l'émergence brutale d'un ensemble de phénomènes sociaux qui, sans lui, n'auraient jamais émergé. Dans les médias, au lendemain des attentats, l'événement n'est plus les crashs mais leurs conséquences, l'émotion collective, la nécessité d'une solidarité internationale. Plus que l'acte terroriste, c'est la mobilisation internationale qui devient l'information centrale.

De manière générale, une information décrit une situation, un état des choses, l'action d'une personne ou d'un groupe. L'information renvoie à un fait de réalité qui lui est étranger, elle fonctionne comme réducteur d'incertitudes. Elle demeurerait inintelligible si elle ne venait enrichir un savoir organisé, restructurer le cadre social et médiatique dans lequel elle s'inscrit. La confusion entre impact de l'événement et impact du discours sur l'événement est un élément caractéristique du traitement médiatique des attentats.

La relation entre événement et information est très complexe car elle sous-entend un certain nombre d'acceptions. Une information peut être définie comme un fait porté à la connaissance d'un individu ou d'un public ; toutefois, toute information n'est pas forcément un événement. L'information donnée doit être totale, au cas où elle cesse, c'est son silence qui devient un événement, et nous retrouvons ces faits dans l'étude de la communication de crise. Pour exorciser le nouveau, il faut, soit le conjurer par un système d'informations sans informations, soit l'intégrer au système d'information. Il est également possible de faire de l'événement l'essentiel du message narratif.

Parallèlement, l'actualité désigne, pour un événement révolu, les possibilités interprétatives, affectives, à la lumière desquelles la société peut comprendre son présent et l'événement qui l'anime. L'actualité est la manière dont un événement nous est présent. L'inactualité, signifie inversement la clôture de ses possibilités, la fermeture de son futur. La survenue de nouveaux événements confère aux événements passés leur sens d'inactualité. Il existe des événements qui, à la lumière du présent, apparaissent clos, archivés, au sens où apparaissent révolus les possibles qu'ils ont ouverts. Au contraire, l'événement du 11 septembre reste réinterprétable à profusion. Depuis le 11 septembre 2001, il donne chaque année lieu à des émissions et des parutions

commémoratives, il est également évoqué à de nombreuses reprises dans le traitement médiatique de la guerre en Irak en 2003.

Entre événement et information, nous pouvons également situer l'événement médiatique, catégorie où se situe le thème de nos recherches. Les attentats sont des faits notables portés à la connaissance du public par le biais des médias. Pour illustrer notre propos, il est ici possible de citer les études sur les « *Newsworthiness* » où le sujet est déplacé de l'idée de quelque chose qui se produit de façon imprévue à celle qui fait événement, c'est-à-dire un élément qui devient saillant, reçoit une certaine pertinence en fonction d'une perspective collective et fait l'objet d'une focalisation de l'attention publique. En effet, un événement marque le rapport d'une société à sa mémoire, sa capacité à structurer et thématiser des enjeux collectifs au delà du fait divers. Il existe un cycle événementiel qui construit le personnage public ; quant à lui, l'individu anonyme participe ou crée de toutes pièces l'événement.

La retransmission des attentats du 11 septembre, ainsi que tout ce qu'ils ont engendré ont permis de construire l'image du nouveau président des États-Unis, G. W. Bush, qui doit alors faire ses preuves. Ce cycle est pratiquement créé par les médias de masse qui ne sont ici que des amplificateurs très puissants du mécanisme de célébrité tel qu'il existe dans la société actuelle. Les « émissaires du remarquable » (Moles, 1972 : 91), c'est-à-dire les journalistes, reporters, les témoins accidentels initiateurs de films amateurs, transforment l'événement en message qui passe par la nouvelle, laquelle va s'inscrire dans les archives universelles pour être plus tard jugée, soit comme définitivement inscriptible dans l'histoire, soit comme épisodique et destinée à l'oubli définitif. Ainsi, l'événement vient-il s'insérer dans le cycle socio-culturel, qui, en principe en est indépendant, par lequel l'historicité s'intègre dans la culture. Par son caractère imprévu et spectaculaire, le drame du 11/09 contribue à construire l'histoire et la culture américaines.

De manière plus poétique, Georges Duby affirme que « les événements sont comme l'écume de l'histoire, des bulles, grosses ou menues, qui crèvent en surface et dont l'éclatement suscite des remous qui plus ou moins se propagent (...) les traces seules lui donnent existence, en dehors d'elles, l'événement n'est rien ». L'auteur insiste ici sur le travail conflictuel de stabilisation de l'événement dans une interprétation ainsi que sur la

production de traces qui en indexent le sens, le rendent pertinent et l'éloignent de son statut de lieu de mémoire pour lui donner son statut d'événement contemporain (au sens de Pierre Nora).

- « 11/09 », un événement médiatique moderne: Pierre Nora

« Les mass media [...] ont rendu l'événement monstrueux » (Nora, 1972 : 164). La notion de monstruosité de l'événement tient à son caractère récurrent, la redondance intrinsèque au système tend à produire du sensationnel. Nous sommes soumis à une inflation événementielle qui rend chaque événement moins solennel. Ceci peut également apparaître comme un moyen de conjurer la nouveauté et la rupture que l'événement apporte aux consciences collectives. Ainsi, les médias ne créent pas l'événement du « 11 septembre » artificiellement, ils le récupèrent, le rendent monstrueux.

Les attentats aux États-Unis sont un exemple éloquent d'événement moderne : « Le propre de l'événement moderne est de se dérouler sur une scène immédiatement publique, de n'être jamais sans reporter-spectateur, ni spectateur-reporter, d'être vu se faisant et ce voyeurisme donne à l'actualité à la fois sa spécificité par rapport à l'histoire et son parfum déjà historique » (Nora, 1972 : 166). Selon Pierre Nora en effet, pour qu'il y ait événement, il faut que les faits soient connus. Or, cette connaissance, ce sont désormais les médias qui la garantissent, car comme nous l'avons vu, ils sont la condition de l'existence d'un événement dans son événementialité. Certains événements sont intimement liés à l'image télévisuelle : les attentats du 11 septembre en sont un exemple frappant. De même, certains temps médiatiques permettent un recul plus important sur l'information. Ceci assure aux médias une prise constante et croissante sur l'événement. Le système de détection des médias de masse ne peut que favoriser l'éclosion d'événements massifs, comme c'est le cas le 11 septembre 2001 aux États-Unis.

L'immédiateté de l'événement est rapportée à son histoire et son vécu au légendaire. Les faits se déroulent sous nos yeux en direct ; l'événement sans historien est donc fait par la participation affective des masses, c'est le seul et unique moyen qu'elles ont de participer à la vie publique ; c'est ce qu'on appelle l'opinion, cette opinion s'exprime

via les médias dans les heures qui suivent les attentats. En tant qu'événement moderne, le 11 septembre peut se définir en opposition avec l'acception courante du terme d'événement que nous venons d'évoquer, il présente toutes les caractéristiques de l'évolution du concept. Dans un premier temps, l'événement moderne ne se définit plus par son caractère historique, traditionnel, il s'est rapproché du fait divers. On assiste de nos jours à un effet de banalisation. On voit ici émerger une possibilité de création de l'« histoire contemporaine » en transformant la conscience historique. En effet, sur tout événement au sens moderne du mot, l'imaginaire de masse essaie de greffer les caractéristiques du fait divers, son drame, son mystère, son étrangeté, son pouvoir de compensation et d'identification, sa gratuité, le sentiment de fatalité qui l'habite. Nos n'avons retenu ici que les éléments caractérisant le drame du 11/09. Ensuite, il a perdu sa signification intellectuelle au profit de ses « virtualités émotionnelles ». Les attentats sont proposés à l'imaginaire des masses et déploient des valeurs émotionnelles qui tendent à prendre le pas sur l'information pure. En effet, l'événement est devenu intimement lié à son expression, proche d'une première forme d'élaboration historique où les virtualités émotionnelles prennent une part croissante. L'événement moderne s'est théâtralisé et se déroule désormais sur la scène publique. Les attentats aux États-Unis sont souvent abordés sur la scène médiatique où de nombreuses références fictionnelles sont effectuées : les surhommes des bandes dessinées ou des films hollywoodiens, l'esthétique futuriste... L'information se déroule selon la loi du spectacle, partagée entre réel et projection spectaculaire. On peut même se demander si c'est la théâtralité propre à tout événement contemporain promis à la publicité, ou au contraire la transmission en direct qui confère aux attentats leur côté spectaculaire. Finalement, l'événement est aujourd'hui interprétable « à chaud », cette interprétation joue le rôle d'exorcisme des foules. La présence de caméras dès le second impact vient justifier notre propos. Ces éléments nous aident à déterminer la place des attentats du 11/09 dans le processus d'événementialisation de l'histoire.

Vers une typologie des événements

Les attentats aux États-Unis ont pour caractéristique d'être surprenants, imprévisibles, imprévus. Il est donc légitime de les mesurer, dans un premier temps, par rapport à leur degré d'imprévisibilité. Pour cela, ils possèdent une série de dimensions qui les caractérisent et permettent d'établir une typologie, la plus importante étant la grandeur

de l'événement. Les faits du 11/09 entrent dans une typologie des caractéristiques de l'événement développée par Edgar Morin (1972). Cette typologie intègre le temps[32], la temporalité étant une notion essentielle dans le traitement médiatique des attentats ; l'écart par rapport à la norme, le « 11/09 » est l'a-normal, l'exceptionnel, le déviant ; et le rapport aux objets et aux systèmes qu'il affecte. L'impact de l'événement est d'autant plus important que l'Amérique est un modèle en Occident et plus particulièrement en France.

Abraham Moles (1972) distingue ainsi quatre types d'événements. Tout d'abord, les « micro-événements », qui parviennent à la conscience mais s'effacent dans la mémoire immédiate. Ensuite, les « mini-événements » qui sont retenus pendant un délai variable mais toujours limité. Les attentats du 11 septembre appartiennent à la catégorie des « événements » proprement dits, ils sont mémorisés par ceux qui y ont participé ou en ont été témoins. Ici, le témoin est pris au sens large du terme ; en effet, les médias ont permis à la population mondiale de devenir témoin en temps réel des attentats. Nous pouvons également considérer qu'ils relèvent des « grands événements », historiques, inscrits dans des archives sociales. Ainsi, les médias ont fait état des attentats et les ont ancrés dans l'histoire contemporaine des États-Unis, dans la chronologie universelle mondiale. Les événements imprévisibles et inattendus sont la source du renouvellement permanent de la société ; leur degré d'imprévisibilité, leur grandeur, leur taux d'implication, leur caractère privé ou public, leur intelligibilité contribuent à forger la notion et déterminer les caractéristiques des attentats.

Le mouvement structuraliste, qui a pris le relais d'une typologie des événements et cherché, tout comme l'analyse linguistique, à les décomposer en fragments reconnaissables et isolables en nombre relativement restreint, nous permet d'établir une structuration à divers niveaux des caractéristiques des attentats. Ainsi, on cherche à déterminer ce qui est prévisible et déjà vu dans un événement unique et par là même évacuer l'essence même des attentats du 11/09 :

[32] Cette notion de temporalité est largement évoquée par Claude Romano (1999) qui établit une typologie de l'événement en fonction de ses caractères temporels. Il s'interroge sur les capacités de l'événement à déployer ses propres dimensions pour « temporaliser le temps » :
- L'événement est le surgissement à partir de rien ;
- L'événement se déclare avec l'évidence de l' »avoir été là », il possède en cela une dimension rétrospective ;
- L'événement survient en sursis de lui-même et de son sens, il n'a de sens que mis en perspective dans le futur.

1. La nouveauté. Les attentats d'une telle ampleur sont sans précédent, et par leur essence même, représentent un vrai *scoop* dans une société où l'audiovisuel a pris une place particulièrement importante ;
2. La singularité. Le caractère anormal de l'événement conduit à de nombreux questionnements et réflexions ;
3. L'irruption dans un système concurrentiel. L'événement peut être porteur d'une certaine forme de propagande ;
4. La réceptivité au sein de l'opinion. L'intérêt de l'événement est lié à l'attitude qu'adoptera le public à son égard. Cette réception doit être abordée de manière objective. L'intérêt varie selon la signification de l'événement, son actualité, son caractère dramatique, la proximité du fait. En effet, pour attirer l'attention du lecteur-spectateur, l'événement doit être proche géographiquement, psychologiquement (en étant créateur d'émotions) et culturellement.

L'événement est donc multiple, il présente un taux d'imprévisibilité et d'improbabilité variable et peut donc être doué d'une plus ou moins grande force de choc c'est-à-dire d'événementialité. Les deux principales caractéristiques de l'événement, la rareté et la proximité, sont opposées mais n'en restent pas moins complémentaires. Elles peuvent être mises en relation avec l'espace accordé à l'événement dans les médias, nous pourrons ainsi situer les attentats du 11/09 dans l'ensemble complexe des événements médiatiques. L'espace accordé à l'événement dans les médias est proportionnel à la somme de la proximité et de l'originalité des faits qui sont relatés. Nous pouvons ainsi nommer les événements par rapport à leur proximité : les faits lointains, autrement dit, les nouvelles internationales, les nouvelles nationales et les nouvelles régionales. Mais ce qui nous intéresse davantage sont les faits qui sont proches des lecteurs-spectateurs, si ce n'est géographiquement du moins émotionnellement, qui sont rares et surprenants. C'est le cas des attentats du 11 septembre, dont l'originalité et la proximité émotionnelle attirent de nombreux signifiés auprès de l'opinion publique française, ils sont un événement choc et intéressent donc tout particulièrement le lecteur-spectateur.

Les médias ont donc une grande part de responsabilité dans la création de l'événement du 11 septembre. La presse a déjà relaté des événements bien plus meurtriers qui n'ont pas eu une telle incidence émotionnelle sur l'opinion publique. Ainsi, le 26 décembre 2004, un raz de marée conduit à la mort près de 180 000 personnes en Asie, bien sûr,

leur mort n'est pas due à un acte criminel, mais il est étonnant de voir qu'un tel événement ne retienne pas davantage l'attention des médias. Notre travail consiste à montrer pourquoi la médiatisation des attentats a contribué à rendre l'événement « monstrueux ». Certains événements n'ont pas été autant médiatisés, et un événement non ou peu médiatisé ne prend pas une place particulière dans la mémoire collective. Afin de préciser la notion, nous avons eu recours à des théories telles que l'Herméneutique et l'Ethnométhodologie. Toutefois, c'est l'approche constructiviste que nous avons retenue pour définir l'événement du 11 septembre 2001 aux États-Unis.

I.2.1.2. La construction médiatique des attentats

La constitution symbolique de l'événement est socialement organisée : l'écriture, les propriétés formelles du langage qui restitue cet événement ne sont pas au même niveau que l'indétermination que nous avons évoquée précédemment, elles en subissent les effets. On s'attache ici à la dimension de légitimation, de fixation de l'événement par le récit, en l'occurrence ici, le récit médiatique. En effet, les médias tiennent aujourd'hui dans notre société le rôle de diffuseur des informations véridiques même s'il n'existe pas de réel contrôle sur la réception des informations auprès de l'opinion publique.

« Un événement doit être plus qu'une occurrence singulière. Il reçoit sa définition de sa contribution au développement de l'intrigue » (Ricoeur, 1983). Ainsi, l'événement est-il construit non seulement par le récit mais également par les représentations qu'on en donne dans l'espace public et médiatique. L'approche constructiviste nous apporte quelques clefs de compréhension de la construction médiatique des attentats auprès de l'opinion publique.

- Une définition de l'événement ancrée dans l'approche constructiviste

L'approche constructiviste est la plus complète, mais également la plus complexe. Les recherches constructivistes visent à montrer que les médias ne décrivent pas tant une réalité objective qu'ils ne la construisent ; autrement dit, le monde configuré par les nouvelles est une réalité construite.

Un certain nombre de théoriciens ont adopté cette approche pour analyser les médias de manière générale et plus particulièrement la notion d'événement. Nous pouvons citer en premier lieu Éliséo Véron, qui, dans son livre *Construire l'événement* (1981), montre le travail de configuration effectué par les médias à partir des dépêches d'agences de presse et s'interroge ainsi sur les pratiques professionnelles liées à la couverture médiatique d'un événement. Il prend ici pour exemple l'accident de la centrale nucléaire de *Three Miles Island* et montre comment cet événement a émergé sur la scène publique, à travers le travail de configuration effectué par les médias, par le biais de leurs dispositifs informationnels et de leurs formats discursifs. Véron étudie donc les événements dans une perspective sémiotique. Notre recherche s'effectue dans la même optique, à savoir les modalités d'émergence de l'événement sur la scène publique par le biais de son traitement médiatique.

Dayan et Katz se sont également intéressés à ce sujet en étudiant un type d'événement caractéristique de nos sociétés contemporaines : les cérémonies télévisées transmises en direct (1996). Ils étudient la façon dont la transmission en direct d'un événement programmé par la télévision retextualise l'événement original. L'événement étant programmé, contrairement aux attentats, nous ne nous attarderons pas sur cette analyse. Dans la même lignée on retrouve des auteurs tels que M. Barthélémy (1992), M. De Fornel (1993) ou L. Quéré (1992) qui se sont intéressés aux événements publics dans une perspective plus goffmanienne.

Roland Barthes (1957) prépare cette approche en nous invitant à penser l'idéologie, les schèmes symboliques qui nous font percevoir le monde ou l'événement par le détour d'une attention aux formes. Il préconise un ciblage des messages en fonction des outils de perception et de la culture propre des récepteurs. Il effectue un inventaire critique des signifiés idéologiques qu'on retrouve dans les communications quotidiennes des médias. L'approche structuraliste peut également entrer dans cette configuration. Elle met en rapport structures et événements, structures historiques profondes et faits de surface ainsi qu'histoire événementielle et histoire fondamentale.

Avant d'aborder de manière plus approfondie les grandes références théoriques permettant de définir l'idée de « construction d'événement », il est important de définir le terme même de construction. La notion de construction d'un événement requière une

analyse sur différents plans : la procédure de sélection et de montage des informations, les techniques de réduction de la complexité et de l'indétermination liées à tout événement, l'inscription sociale de l'événement dans un contexte social et culturel particulier et la constitution symbolique dépendante des conditions de production des discours, notamment les contraintes sémantiques et des cadres interprétatifs. Le terme de construction induit donc deux grandes notions. D'une part, un procédé de hiérarchisation et d'attribution d'importance, de valeur, de pertinence pour des raisons stratégiques, ce qui débouche sur un constructivisme dénonciateur, démystificateur ou descriptif ; d'autre part, une articulation des actions collectives des médias au sein des cadres interprétatifs, au sein d'espaces sociaux pluriels.

Par définition, la théorie constructiviste part du principe que le monde n'est pas donné mais façonné notamment par des pratiques de construction de la réalité objective, laquelle est le produit d'une construction sociale initiée par les médias. Dans cette optique, les événements sont construits de toute pièce, étant donné que les médias sélectionnent parmi les occurrences qui leur sont proposées celles qui leur paraissent les plus importantes. On y associe également des procédés de hiérarchisation et d'attribution d'importance qui contribuent à constituer un événement susceptible d'attirer le public. Le statut d'un événement public est, en ce sens, le résultat d'une construction stratégique par les médias. Il est ici important de distinguer les faits bruts de l'interprétation qui en est faite. Se posent alors les questions relatives à la construction d'un événement intelligible et de son individualité. Notons que dans le cas du « mardi noir américain », les faits se suffisent à eux-mêmes, ils sont l'événement en soi, les médias, et plus particulièrement la télévision, construisent l'événement en direct, l'interprétation est concomitante aux faits.

Le surgissement brutal des attentats induit des figures de scénarisation permettant d'appréhender l'événement. La scénarisation contient un certain nombre de domaines scéniques, représentations ou thématiques qui donnent une orientation au traitement médiatique des attentats. Les figures de scénarisation sont caractérisées par la présence des acteurs, la création d'univers spécifiques à l'événement et les modalités d'énonciation des faits. Elles permettent une fragmentation de l'événement. Le discours informatif est marqué par un retournement des perspectives temporelles mises en œuvre dans la description et la narration des faits et par une réorientation du commentaire axé

sur une évaluation des conséquences des attentats. Ce mode de structuration de l'événement est marqué par la logique de l'information en continu, il induit une construction prospective des faits. Il reste toutefois difficile de rendre compte d'un tel événement sans qu'il soit accompagné d'une « appréhension effective et d'une interprétation moralisante » (Croll, 2001: 49).

- Les modalités de la construction de l'événement

La complexité d'une étude concernant les attentats aux États-Unis vient principalement du fait que l'événement du 11/09 est ouvert, inachevé dans le réel. Par conséquent, il est susceptible de prolongements, de rebondissements qui peuvent constamment le remettre en cause. Le 11/09 met aussi en œuvre des enjeux plus généraux, davantage perceptibles à l'heure actuelle, on a ainsi parlé des relations entre l'Amérique et les pays Arabo-musulmans, du terrorisme, du conflit Israélo-palestinien...

Le 11 septembre aux États-Unis apparaît également comme un événement limite du point de vue imaginaire et symbolique. En effet, les référents manquent, l'événement semble unique dans l'histoire de l'Amérique. Toutefois, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce chapitre, il a provoqué de nombreuses comparaisons, et suscité des références fictionnelles ou historiques. Finalement, les attentats ont provoqué des discours émotionnels immédiats qui ne permettent pas d'appréhender l'événement de manière objective et complète. Les attentats du 11 septembre font intervenir un certain nombre de temporalités qui non seulement permettent d'ancrer l'événement dans un cadre spatio-temporel déterminé, mais contribuent également à faire entrer les attentats dans l'histoire des États-Unis et dans l'histoire du terrorisme mondial.

Les approches théoriques de l'événement ne mettent pas seulement en valeur le terme même d'« événement » mais le lient au sein d'un réseau faisant entrer en jeu les notions de récit, de médias et surtout de construction médiatique. Les médias ont été constamment présents et ont joué un rôle prédominant lors des attentats du 11 septembre. Ils ont eu un impact considérable sur l'opinion publique et ont en cela contribué à construire l'événement et à gérer la crise étatique qu'ils ont suscitée. Il n'y a pas de réelle différence de nature entre une crise, qui est un complexe d'événements, et

un événement, qui signale dans le système social, l'approche d'une crise. Une dialectique s'instaure donc entre ces deux phénomènes : celle du changement.

I.2.2. La communication en situation de crise : adapter le dispositif à l'exceptionnalité des faits du 11 septembre 2001

La notion de communication de crise est généralement attribuée aux entreprises connaissant des difficultés financières ou des problèmes d'image de marque par exemple. Toutefois, après étude de cette notion, on se rend compte qu'elle peut être applicable aux attentats du 11 septembre. En effet, on constate qu'ils donnent lieu à une crise que nous nommons étatique, celle-ci induisant une crise de l'idéologie américaine, une remise en cause de la superpuissance des États-Unis. Dans le cadre de cette étude, nous nous attacherons plus particulièrement à l'étude de cette crise « étatique » initiée directement par les actes terroristes pour mettre à mal le « gendarme du monde ».

I.2.2.1. Les attentats instigateurs d'une crise étatique

Nous venons d'expliquer en quoi les attentats du 11 septembre sont un événement à part entière, bouleversant directement les croyances comme l'équilibre politique et sécuritaire américains, rattachable explicitement à la notion de « crise ». La communication de crise voit le jour au XIX^{ème} siècle. Ivy Lee en est le fondateur par l'ouverture du premier cabinet de relations publiques et la création d'une « déclaration de principes » distribuée aux médias américains. Celle-ci prône une communication ouverte et transparente. En France, Gérard Lagneau, l'un des principaux représentants, date l'émergence de la communication de crise en 1968, lors de l'OPA de BSN sur Saint Gobain. Nous appliquons cette notion à l'événement du « 11/09 » qui met à jour une pluralité de dysfonctionnements dans le système américain, jusqu'alors jugé infaillible. Il conduit les États-Unis dans une crise internationale dont les médias assurent en partie la gestion.

- La crise et l'événement

Bolzinger (*in* Ogrizek, Guillery, 1997 : 5) considère que la crise est au « paroxysme d'incertitudes et d'angoisses où tout est en suspens ». D'abord appliquée à la médecine, cette notion s'est peu à peu étendue à tous les domaines de la société. C'est l'instant où tout bascule de façon accélérée et irréversible.

Étymologiquement, le terme de crise provient de *Krisis* qui signifie tout à la fois juger et décider. Son lien avec la notion d'événement précédemment évoquée est évident : la crise est un événement inattendu mettant en péril la réputation et le fonctionnement d'une organisation, au sens général du terme. Même si elle est anticipée, la crise provoque un effet de surprise, elle étonne. En effet, l'événement initial peut avoir été prévu mais ses conséquences peuvent être sans égal par rapport aux prévisions ; d'autres événements peuvent venir s'y greffer et l'emballer. La crise représente un danger ; elle est révélatrice de dysfonctionnements ; c'est un élément de réponse à un blocage ou une inadaptation technique, économique ou sociale. Elle peut toutefois accélérer des restructurations inéluctables et représenter une opportunité positive de développement.

Selon Edgar Morin (1976), « la crise du concept de crise est le début de la théorie de la crise », d'où la difficulté de définir le concept même de crise. Morin précise que le terme signifie indécision : « c'est le moment où, en même temps qu'une perturbation, surgissent les incertitudes », c'est donc une épreuve, un bouleversement, une rupture, une opportunité.

La crise s'adapte à divers domaines, elle intervient plus particulièrement dans deux cas précis. Tout d'abord, dans une situation d'urgence qui peut se caractériser par la survenue d'une menace objective ou éventuelle, mais qui réclame une réponse rapide. Ensuite, dans les catastrophes proprement dites où la notion d'éventualité a disparu : « Là où la catastrophe offre à l'imaginaire populaire la certitude que c'est grave, selon la terrible loi du « tout ou rien » [...] la crise, elle, génère plutôt du doute, de la suspicion quant à la réalité et au devenir du danger [...] la catastrophe s'inscrit dans le cadre d'une vision statistique des risques, qui reste la forme d'interprétation moderne du destin et de l'épreuve divine. La crise, elle, se développe dans le cadre d'une douloureuse remise en question de la gestion humaine des risques et de notre capacité à maîtriser notre histoire individuelle ou collective. » (Ogrizek, 1993). La réalité, la matérialité et l'ampleur des

dommages humains et matériels s'imposent de manière tragique. Parfois, une catastrophe pourra secondairement générer une crise, mais dans un premier temps, la catastrophe s'en distingue nettement. Ce n'est pas le cas de l'événement du 11 septembre où la crise voit le jour en même temps que la catastrophe.

Un accident n'est pas une crise en soi, c'est une urgence opérationnelle, un ébranlement des structures de l'organisation, une déstabilisation des modes de fonctionnement habituels. L'accident expose les acteurs du drame à des questions critiques sur la valeur de leurs décisions et de leurs actions, sur la légitimité de leur discours, sur leur comportement dans le passé. Les États-Unis ont dû rendre compte de leur position au Proche-Orient et s'impliquer dans la politique internationale afin de légitimer le discours des autorités. On observe donc un phénomène de rupture faisant suite à la crise et qui fait dire à la population comme aux médias que « rien ne sera plus jamais comme avant » et au président américain qu'il y a désormais « un avant et un après 11 septembre ». Cette rupture engendre des prises de décision immédiates, une évaluation de l'impact de la crise, un suivi des actions, une vigilance particulière.

Edgar Morin (*in* Libaert, 2001 : 17) établit un rapport direct entre événement et crise. Il considère que la crise est le type d'accident qui, suivi ou non de transformations, peut nous éclairer sur le processus de désorganisation-réorganisation-changement : « Ici, s'éclaire le double visage de la crise : risque et chance, risque de régression, chance de progression. C'est que la crise met en œuvre, et nécessairement l'une par l'autre, désorganisation et réorganisation ; toute désorganisation accrue porte effectivement en elle le risque de mort, mais aussi la chance d'une nouvelle réorganisation, d'une création, d'un dépassement ». Parmi les événements, qui sont des éléments de crise – une crise étant un complexe d'événements traumatiques affectant le système – nous pouvons noter : l'arrêt ou la paralysie, partielle ou non, dans le fonctionnement des éléments d'un système ; la levée, partielle, locale ou générale d'inhibitions organisationnelles qui permettent à des virtualités inhibées de s'actualiser ; la transformation des différences en oppositions ; le déclenchement de *feed back* positifs : affolement, développement rapide de tendances nouvelles ; le déclenchement de *feed back* négatifs de survie tendant à sauvegarder l'intégrité du système ; le déclenchement d'une recherche par essais et erreurs de solutions nouvelles ; la dialectisation de tous ces éléments. Ces points de référence participent de l'élaboration de typologies

événementielles dans lesquelles peuvent être intégrés les attentats du 11 septembre 2001.

- Approche typologique des situations de crises

Aujourd'hui, les arguments rationalistes, privilégiant la diffusion d'informations précises (dates, chiffres, données quantifiables...) apparaissent plus adaptés à une crise générant l'inquiétude alors que la communication visuelle, humaine, en l'occurrence télévisuelle, apparaît plus efficace lors de crises impliquant des phénomènes de peur. Selon les crises, la réponse peut être différente ; en effet, leur complexité nécessite une réponse adaptée et indiscutable. En ce qui concerne le 11 septembre, l'événement allie inquiétude et phénomène de peur. Dans un premier temps, les arguments symbolistes orientent la médiatisation vers un aspect plus humain en primant sur l'émotionnel ; dans les jours qui suivent, les arguments rationalistes occupent les médias où les faits sont non seulement décrits mais également expliqués, commentés, analysés. Symbolisme et rationalisme ont donc joué tous deux un rôle d'explicitation de l'événement.

Les attentats du 11 septembre entrent dans une typologie au même titre que l'organisation qui les a perpétrés. Dans un premier temps, ils intègrent la sphère technique : la crise a des conséquences dans la société, société américaine propulsée sur la scène médiatique. La sphère *corporate* aborde l'événement par rapport aux images véhiculées par la société américaine. Ensuite, la communication sur les attentats du 11 septembre met en avant leur caractère subjectif, on insiste sur l'émotion, le point d'orgue de la communication de crise est la figure du témoin, victime de l'événement. La nature de cette crise est religieuse mais également politique car elle vise à mettre en avant les idées propagandistes des terroristes. Les attaques sont issues de l'extérieur des États-Unis, leur source est en ce sens exogène, l'histoire de l'implication américaine au Proche-Orient semblant avoir eu un rôle dans les causes de ces attentats. La médiatisation de la crise touche ensuite à la sphère économique en entraînant une crise financière avec la chute des bourses mondiales ainsi qu'une crise sociale qui engendre une perte de confiance et un sentiment d'insécurité dans la population internationale. Finalement, la sphère politique est également touchée, ce qui induit une crise réglementaire qui oblige le gouvernement à prendre de nombreuses mesures suite aux attentats. Patrick Lagadec (1993) propose à ce sujet deux éléments à étudier afin de

situer la crise dans un contexte politique, social, diplomatique particulier et ainsi adopter la communication en la rendant publique: le caractère interne ou externe et la nature technico-économique, organisationnelle, sociale ou humaine de la crise. Notons que Patrick Lagadec classe le terrorisme en externe et lui confère une nature humaine, sociale et organisationnelle. En intégrant les sphères technique, humaine et sociale, corporate, politique et informationnelle, l'événement du 11 septembre est donc bel et bien un événement transversal.

- Les caractéristiques de la crise relative aux attentats

La crise présente plusieurs caractéristiques qui vont également nous permettre de définir la crise « étatique » engendrée par les attentats terroristes. Grâce à la presse, qui a joué le rôle de tribune publique dans la restitution des attentats, de nombreux acteurs ont pu s'exprimer sur la scène médiatique, les médias ont donné une légitimité à leur parole et à leur statut, ils ont également contribué à légitimer la crise. Dès le premier crash, on assiste à la saturation des capacités de communication, à une profusion d'informations pas toujours vérifiées qui peut induire en erreur le lecteur-spectateur. Les enjeux soulevés par les attentats sont extrêmement importants, en effet, la crise a placé la société américaine dans une situation de tension, les attentats ont de lourdes conséquences tant au niveau économique, que politique et social. Face à la soudaineté des faits la pression temporelle s'accroît et place les États-Unis en état d'urgence. La société américaine se doit de donner des informations, des explications sur les causes et les conséquences des attentats, et ceci dans les plus brefs délais. Dès 15h30, les télévisions françaises présentent l'événement, les premières interviews, les premières analyses. La pression temporelle évolue en même temps que la pression médiatique. La notion de temps est donc omniprésente, elle est couplée avec la montée des incertitudes. En effet, la crise marque une rupture avec le fonctionnement habituel de la société. Les décisions sont prises dans un contexte d'incertitudes fortes, le contexte de la crise est flou et rapidement évolutif, d'où l'importance d'une communication adaptée.

Patrick Lagadec induit la notion de « risque majeur » (1981) inhérente selon lui, à la crise. Or, cette notion se caractérise par plusieurs points que nous pouvons directement mettre en relation avec les attentats du 11 septembre. Les attentats sont un événement important en termes d'ampleur et de gravité, les dégâts matériels et le nombre

conséquent de pertes humaines suffisent à expliciter ces termes. Ils sont soudains et imprévisibles, les renseignements américains n'ont rien pu prévoir, on appelle d'ailleurs les terroristes « l'ennemi invisible ». Dans les médias, on constate clairement une incertitude au niveau des conséquences du drame, ainsi que des divergences de points de vue. En effet, au lendemain des attentats, nous ne pouvions imaginer les conséquences politiques, économiques et sociales. Les enjeux économiques sont pourtant importants : suite aux attentats, les bourses mondiales ont fermé leur portes pour ne rouvrir que le lendemain, voire plusieurs jours plus tard, les cours ont chuté, notamment en ce qui concerne les assurances, les monnaies ont pris, ou perdu de la valeur, l'euro a ainsi acquis ses lettres de noblesse en atteignant la valeur du dollar. La réaction des populations fut alors éloquente, les Américains ont eu du mal à croire qu'une attaque d'une telle ampleur ait eu lieu sur leur territoire, leurs fortes réactions au niveau émotionnel sont relayées au niveau mondial. Une médiatisation omniprésente contribue à rendre acceptable, ou du moins crédible, un événement qui ne semblait pas l'être au préalable. Les attentats ont fait la Une des journaux et des éditions télévisées durant près de deux semaines. Leurs conséquences continuent de faire partie de l'actualité.

Toutes ces caractéristiques montrent que la crise est une sorte de modèle-miroir, le reflet de la société : une société américaine instable, en période de récession ; une société qui se veut toute puissante et mise sur le grandiose ; une société clairement identifiable dans tous les films d'action d'Hollywood. C'est cette représentation qui est véhiculée dans les médias français au lendemain des attentats.

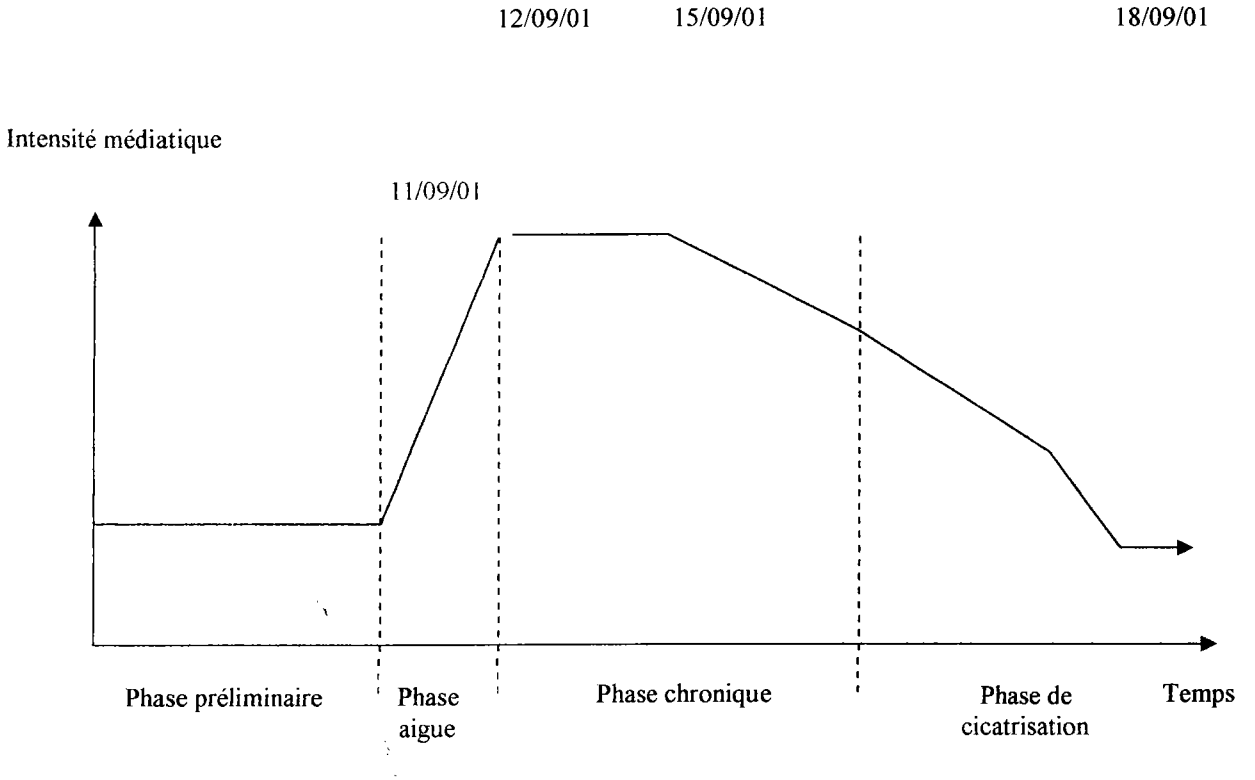
- La temporalité de la crise

La crise suscitée par les attentats est difficile à limiter dans le temps, elle a un début clairement identifiable avec le premier crash mais sa fin n'est pas clairement déterminée. La notion de temporalité nous permet de mieux appréhender le déroulement du traitement médiatique des attentats. B. Robert et D. Verpeaux (*in* Libaert, 2001 : 15) déterminent quatre temps dans une crise, ces temps permettent un découpage de la médiatisation du 11/09 :

1. ***La phase préliminaire.*** L'Amérique est en pleine période de récession. La politique extérieure du nouveau président exclut totalement le problème au Proche-Orient, les États-Unis reçoivent de nombreuses menaces de leur ennemi numéro un, Oussama Ben Laden. Au niveau sécuritaire, un système de veille est mis en place, il inclut les boucliers antimissiles, projet cher au président Bush, censés protéger le pays de toute attaque extérieure. Cette veille se joue donc dans plusieurs domaines : économique, sécuritaire, stratégique ;
2. ***La phase aigue.*** L'événement du 11/09 survient et la crise éclate, la montée en intensité est très rapide. Cette intensité est différente suivant les informations divulguées et les perceptions des conséquences de la catastrophe ;
3. ***La phase chronique.*** La crise atteint son apogée et progressivement sa représentation médiatique se réduit. Les médias doivent alors faire face à un impératif de renouvellement médiatique. Tout événement d'intensité supérieure a pour effet immédiat de réduire toute crise de rang inférieur. En France, la catastrophe d'AZF a pris la place des Unes deux semaines après les attentats, la guerre en Afghanistan a également contribué à évincer la catastrophe du 11 septembre des médias français. Ceci explique les limites temporelles de notre corpus ;
4. ***La phase de cicatrisation.*** C'est le moment à partir duquel les médias se font particulièrement écho des conséquences de l'événement, on parle alors davantage de la riposte que des crashs. L'Amérique a alors rétabli son image auprès de l'Europe en invoquant la solidarité. On assiste à la re-création d'une nation en pleine récession économique.

La crise accroît la visibilité médiatique du système politique et économique américain. Les différentes phases proposées peuvent être évoquées schématiquement.

Figure 2 : Le déroulement des crises :
La visibilité médiatique des attentats du « Onze Neuf » en France



Les quatre phases déterminées par B. Robert et D. Verpeaux sont directement applicables aux attentats du 11 septembre 2001. Régression et progression se succèdent dans la construction médiatique de l'événement : « La crise met en œuvre, et nécessairement, l'une par l'autre, risque et chance, risque de régression, chance de progression. » (Morin, 1976). Durant la phase préliminaire, la médiatisation des États-Unis n'est pas importante mais tout de même présente, car ce pays reste un modèle du mode de vie occidental. Les médias écrits et audiovisuels relatent donc constamment les différents événements et décisions politiques émergeant du gouvernement américain.

La phase aiguë est très courte car dès le premier crash, les télévisions et la presse du monde entier sont présentes sur les lieux. L'intensité de la médiatisation est à son maximum dès l'annonce du premier crash le 11 septembre et ceci jusqu'au 12 septembre. Cette période de crise est caractérisée par une accélération du temps de la décision, par la montée soudaine des pressions, par l'urgence. Ce flux d'informations rend difficile la distinction entre ce qui est essentiel et accessoire dans les choix informationnels.

La phase chronique se divise en deux périodes articulées autour de la date du 15 septembre. La première dure environ quatre jours, c'est la période durant laquelle la médiatisation est à son maximum, les articles, émissions spéciales, journaux télévisés abondent et ressassent les événements en tentant de les expliquer, de les commenter. C'est durant cette période que notre analyse prend forme. La seconde débute avec les prémisses de la guerre en Afghanistan qui marque le déclin du traitement médiatique relatif aux attentats. Dans les médias français, on commence à aborder la guerre, ses conséquences économiques, politiques et internationales en évinçant peu à peu l'événement qui est à son origine.
La phase de cicatrisation est également marquée par trois temps. Durant le premier, on constate une baisse d'intérêt des médias pour la catastrophe, et un intérêt croissant pour la riposte, la guerre en Afghanistan qui en est à ses débuts. Cet intérêt conduit à évincer les attentats à partir du 18 septembre, ce qui explique les limites temporelles de notre corpus. Dans un second temps, la catastrophe de l'usine AZF provoque en France un soudain changement de comportement des médias. Cet événement, plus proche des Français, qui s'inscrit directement dans la situation internationale, s'affiche en Une des journaux et des informations audiovisuelles. Les médias français font un lien direct avec les attentats aux États-Unis, de nombreuses questions voient alors le jour. Cette explosion marque le point de non retour à l'événement du 11 septembre, du moins jusqu'à sa date anniversaire en 2002 ; la médiatisation concernant les attentats reste tout de même constante et revient quasiment au même niveau qu'avant les attentats ; on en parle de manière sporadique. Ceci marque la dernière phase de la cicatrisation.

Une situation de crise nécessite la mise en œuvre d'une communication, et la distinction entre communication et décision médiatisée est sous-entendue dans la communication dans l'urgence. Celle-ci peut constituer une difficulté majeure dans un climat d'urgence, face à une situation complexe, pleine d'incertitudes, en présence d'enjeux économiques importants et d'une pression médiatique forte.

I.2.2.2. Les stratégies de communication en temps de crise

Il est parfois possible de prévenir les crises, surtout quand on parle de crise pour une entreprise. Toutefois, en ce qui concerne le 11 septembre, la crise est imprévisible, et les

mesures communicationnelles doivent être prises dans l'urgence. Il est alors nécessaire de mettre en avant une « culture de crise » qui permet d'accentuer le facteur humain quand les repères traditionnels sont brisés. La solidarité, le patriotisme font partie entière de cette culture qui a vu le jour non seulement aux États-Unis mais également au niveau mondial. La maîtrise de l'information est la clef de voûte du dispositif de gestion des crises, elle est le gage de crédibilité de l'organisation. De plus, la connaissance des impacts concevables permet d'adapter le niveau de médiatisation de l'événement. La notion de stratégie de communication de crise sera donc directement appliquée au traitement médiatique en temps de crise.

- Une crise étatique

La médiatisation des attentats du 11/09 aux États-Unis relève d'une communication de crise, elle en présente toutes les caractéristiques.

La communication de crise

La communication de crise nécessite d'être définie pour la suite de l'analyse. Cette notion trouve son fondement dans les sciences humaines et sociales, en situation de catastrophe. La communication de crise est un ensemble d'analyses, de concepts, de principes, de méthodes de travail particulières à la crise, tous applicables à la communication. Les catastrophes précédentes ont permis d'apporter un savoir empirique par rapport aux actions de communication à mener face à un tel événement. Le noyau central en est l'événement aigu qui consiste ou marque l'éclatement de la crise. Ce sont des circonstances où la gravité saisit et où le temps s'accélère, l'information et la communication deviennent alors des enjeux qui risquent de créer des angoisses, des doutes susceptibles d'amplifier la crise. Dans certains cas, on a recours à la communication pour pérenniser la crise, ce fut le cas pour les attentats du 11 septembre.

Stratégie globale, la communication de crise est une communication institutionnelle, qui touche à l'image de la société ; communication financière qui aborde les conséquences économiques d'un événement ; communication environnementale, communication d'influence, *lobbying*. La communication de crise est donc une discipline non autonome mais transversale. Elle doit fixer ses enjeux en fonction de la communication globale, une place particulière doit être accordée à la qualité de l'image institutionnelle. Aux

États-Unis, afin de faire face aux conséquences notamment sociales des attentats, on véhicule des idées visant à glorifier les États-Unis d'Amérique ; sont ainsi mis en avant la solidarité, le patriotisme, la liberté, la cohésion du peuple américain. Toutefois, il est important de noter qu'en cas de crise grave, comme ce fut le cas le 11 septembre 2001, la communication ne peut que réduire certaines tensions et non surmonter l'événement.

La communication symbolique est un avatar de la communication de crise. C'est une prise de position ouverte qui prend valeur d'exemple aux yeux de l'opinion publique : « Le positionnement symbolique des enjeux du débat sur le terrain émotionnel et moral est toujours plus efficace pour mobiliser l'opinion que la démonstration d'une position politiquement, techniquement, écologiquement et légalement correcte » (Ogrizek, 2000). La communication de crise vise à canaliser et cristalliser l'émotion individuelle pour ouvrir à une prise de conscience collective. Elle passe par une mise en scène qui montre l'événement vécu collectivement, la solidarité et l'émotion ambiante aux Etats-Unis, pour dépasser ce stade de l'émotion, l'événement doit être récupéré et explicité. Toutefois, la signalétique sociale et culturelle fait souvent l'objet de détournements d'images et d'amalgames dans le cadre d'une communication symbolique. Á trop vouloir créer des symboles, on rentre parfois dans des stéréotypes négatifs par rapport à l'opinion publique. Lors des attentats, les médias ont parfois assimilé les terroristes aux musulmans ce qui ne fut pas sans conséquences, ils ont pour cela dû faire leur *mea culpa*. Ainsi, on assiste à une diabolisation des personnages politiques et mythiques, en l'occurrence Oussama Ben Laden, le manichéisme est constant dans la communication américaine, G. Bush entend lancer une guerre du « bien contre le mal ». Ce sont les médias qui véhiculent la communication symbolique et privilégient pour ce faire le témoignage en direct, la caricature, la photographie, les unes, l'éditorial, la tribune libre... La caricature est un redoutable outil de communication symbolique en situation de crise ; elle génère rire et réflexion ; elle est une interpellation symbolique picturale. Plantu s'est ainsi illustré dans *Le Monde* ; à la télévision, ce côté satirique apparaît dans l'émission *Les Guignols de l'info*. Cette communication symbolique présente un fort potentiel stratégique. Elle vise à créer un choc émotionnel et est créatrice de confrontation et de contestation. Le débat issu de l'événement est dramatisé sur la place publique par l'intermédiaire de la scène médiatique. Le sacrifice médiatisé est illustré par les passagers du dernier avion qui sont morts en héros, les victimes de l'attentat sont également mises sur le devant de la scène. Finalement, l'engagement institutionnel

solennel, autrement dit les différents discours du président, redonne ses lettres de noblesse à une Amérique meurtrie et fragilisée.

Caractéristiques d'une communication de crise

La communication est l'élément déterminant qui permettrait, selon sa plus ou moins bonne maîtrise, de surmonter une crise. Les premières interrogations médiatiques concernent l'origine de la crise suscitée par les attentats et son impact. Le fait de pouvoir identifier la cause et délimiter les conséquences d'une crise permet d'appréhender le dispositif de communication plus rapidement. L'illusion d'appréhender l'événement dans sa globalité concourt à éviter l'impression d'hésitation, voire de contradiction dans les messages, qui caractérisent l'entrée en crise. Les connaissances concernant le drame étant très diverses et controversées, le dispositif de communication est toutefois incertain, ce qui provoque tout de même de nombreuses hésitations et problèmes de transmission d'informations.

Quand on voit apparaître une crise soudaine, l'importance est accordée à la sauvegarde de la personne qui dirige. Le président Bush est directement envoyé dans un endroit sûr afin qu'il ne risque rien. Toutes les interventions télévisées du président sont préparées afin d'éviter tout emportement émotionnel et tout désagrément informationnel. Le fait qu'une organisation soit responsable de l'événement est le paramètre majeur de tout choix stratégique. Dans ce sens, les États-Unis ont dû démentir ou détourner les informations concernant leur implication dans les attentats, leur responsabilité sous-jacente. Par le biais des médias, la population a appris qu'Oussama Ben Laden est un ancien allié des États-Unis durant la guerre froide, qu'il a bénéficié des camps d'entraînement construits par la CIA, qu'il en profite encore aujourd'hui en formant les terroristes kamikazes à l'idéologie anti-américaine. Le gouvernement a activé des systèmes de désinformation plus ou moins efficaces, visant à conserver une image positive d'une Amérique touchée par le terrorisme.

Face à ce type d'événement inédit, il est très difficile de mettre en place une communication en situation d'urgence. Celle-ci repose sur plusieurs principes. Il faut aller vite mais faire attention à ne pas vouloir tout dire ou répondre aux questions trop rapidement, à simplement évoquer les mesures prises. Ceci signifie qu'il faut tout de

même informer dans les deux premières heures, information qui passe le plus souvent par la médiatisation. Il est également nécessaire d'anticiper à moyen terme, en effet, la survenue d'un accident grave appelle des décisions et des actions à très court terme. L'événement de départ est constitué d'un certain nombre de données qui vont évoluer dans le temps, c'est le cas du bilan humain, des réactions hostiles au niveau international, des implications politiques... Le profil de l'événement se modifie, d'où l'importance d'envisager dès le début l'évolution de la perception des faits, ses répercussions possibles, et d'anticiper au niveau communicationnel. Pour obtenir l'adhésion de la population mondiale, les médias se doivent d'être une source d'informations crédible. Il est nécessaire de donner des réponses crédibles, précises, complètes et cohérentes aux interrogations soulevées par les attentats... En situation d'urgence, la fiabilité des premières informations recueillies est fragile, l'appréciation des faits est délicate, il peut exister des incohérences. Pour ce faire, le traitement médiatique doit être en phase avec la perception et la nature de l'événement. Un événement instigateur de crise n'est jamais vécu par les médias et l'opinion selon des critères scientifiques et objectifs. La première vision est dramatique, et renforcée par le traitement télévisuel de l'événement dans ces circonstances. Pour mettre en œuvre une communication adaptée, il est indispensable d'analyser et de prendre en compte la composante émotionnelle, parfois symbolique, du risque évoqué. Afin d'adopter un point de vue plus pragmatique, les médias doivent rapidement positionner la crise, mettre en avant des valeurs éthiques et envoyer à l'opinion publique un message institutionnel clair sur ses positions et ses choix prioritaires. Sont ainsi mises en avant les idées de solidarité et de patriotisme. Afin de rassurer la population, la télévision et la presse doivent relayer les discours politiques qui répondent immédiatement aux accusations et aux confusions, ce que nous pouvons appeler la communication « guérilla », les États-Unis cherchent ainsi à se protéger d'un anti-américanisme latent. Dans le but de mobiliser et coordonner les ressources internes et externes du pays, le gouvernement met rapidement en place des actions pouvant influer sur le cours de la crise. Une importance particulière est accordée à la capacité d'imaginer et de mettre en œuvre des actions capables d'avoir un impact positif sur la crise elle-même. Soit parce qu'elles sont à même de répondre à des doutes ou à des inquiétudes ; soit parce qu'elles auront une valeur symbolique forte, pour rassurer ou pour signifier l'engagement institutionnel. Il est important d'être actif « à chaud ». Á l'heure où l'émotion est à son

paroxysme, il est bon d'annoncer des mesures immédiates de solidarité et de protection ; ce qu'ont fait les hommes politiques à l'international, dès l'annonce du second impact.

La communication de crise liée au 11 septembre présente chacune de ces caractéristiques de manière plus ou moins prononcée ; nous en avons d'ailleurs établi les grands traits en explicitant chaque caractéristique. Celles-ci peuvent d'ailleurs être directement appliquées à la médiatisation des attentats : les informations sont complètes, précises, elles doivent permettre de positionner la crise dans un contexte politique, économique et social particulier. Elles doivent anticiper les attentes de l'opinion publique, être contrôlées et relater les événements au jour le jour afin d'être crédibles et acceptables par tous. Ces caractéristiques sont à l'origine du savoir construit à propos de l'événement.

Il est donc important de se doter d'une vision prospective des attentats et de leur impact. Avoir une vision stratégique de la gestion de la situation engendre une utilisation stratégique des médias. Pour les attentats, les Américains ont plutôt adhéré à ce qu'on appelle communément le « *Groupthink* », un mode de fonctionnement d'individus qui sont impliqués dans un groupe fortement marqué par la cohésion et déploient de plus en plus d'efforts pour assurer l'unanimité au sein du groupe et pour parvenir à l'examen des lignes d'actions envisageables. Ce mode d'action est caractéristique du traitement médiatique des attentats où l'émotion prime constamment sur la réflexion.

- Un positionnement dans la typologie des stratégies de communication de crise

Le gouvernement américain en crise évolue entre deux grands types de discours, celui de la reconnaissance et celui de l'évitement. Toutefois, le discours de crise relatif aux attentats ne se réduit pas à une bipolarité univoque entre acceptation et refus, il contribue aux stratégies de communication de la société en temps de crise. La réflexion sur les messages doit s'effectuer en amont de toute crise, déterminer dans l'urgence un plan de communication de crise qui fixe le cadre de cohérence de l'ensemble du dispositif de communication : objectif, message, cible et moyen.

Le tableau qui suit met en avant quatre grands types de stratégie de communication de crise, nous avons choisi leur dénomination par rapport à la pertinence de leur

signification. Nous avons ensuite tenté d'évaluer en quoi les typologies évoquées précédemment peuvent intégrer et révéler une taxinomie commune dans la gestion de la crise suscitée par le 11/09.

Figure 3 : Tableau récapitulatif des stratégies de communication en temps de crise

	T. Libaert	**P. Lagadec**	**J.P. Piotet**	**M.H. Westphalen**	**M.N. Sicard**
Un discours transparent	La stratégie de reconnaissance	La transparence	L'acceptation	La reconnaissance	
L'information maîtrisée	Stratégie du chainon manquant Stratégie du changement	La discrétion	L'amalgame	Le transfert La discrétion maîtrisée	Le didactisme Le récit fictionnel La contamination, l'analogie
Le non-dit	Stratégie du silence Stratégie du refus et de la dénégation	La dissimulation ou « information zéro »	Le front du refus L'abonné absent	Le silence	
L'offensive	La contre attaque et la rhétorique du complot L'accusation externe		Le bouc-émissaire	L'offensive	

Ces différentes stratégies viennent compléter les six stratégies de communication visant à résoudre la crise suscitée par les attentats :

- La reconnaissance. Les États-Unis ne reconnaissent pas leur part de responsabilité dans ces attentats, notamment par rapport à leur manque d'implication dans le conflit au Proche-Orient, J.P. Piotet appelle cela « le front du refus » (*in* Libaert, 2001 : 58) ; toutefois, ils reconnaissent les faits. Ce

type de stratégie n'est donc pas la principale utilisée par les Américains suite aux attentats.

Les deux stratégies qui suivent appartiennent à un ensemble que nous nommerons « stratégie du projet latéral ». Cette stratégie induit un déplacement de l'objet du débat et contribue ainsi à une certaine forme de désinformation. Elle englobe la contre-attaque, la rhétorique du complot et l'accusation externe.

- La contre-attaque et la rhétorique du complot. Il faut chercher à qui le crime profite. Ceci consiste souvent en un renversement des rôles permettant de positionner en victime la personne ou l'organisme accusé. En effet, dans le cas du 11 septembre, Al Qaeda a été mise en cause dès le début, et cette accusation fut assouplie par un anti-américanisme croissant qui a contribué à justifier l'acte. Á l'inverse, les Américains ont pris les groupes islamistes comme bouc-émissaires pour atténuer cet anti-américanisme croissant. Cette stratégie arrive donc comme une réponse au développement de rumeurs négatives ;
- L'accusation externe. Elle présente des sous-stratégies diverses – la stratégie hiérarchique, la stratégie du pire, la piste annexe et l'évitement du pire – le but étant de détourner l'attention sur une tierce partie afin de minimiser son rôle. L'organisation lance alors un nouveau front de lutte afin de réduire les pressions médiatiques sur une cible et les orienter vers d'autres responsables. Cette stratégie s'accompagne d'une stratégie d'évitement du pire ; on y cherche à obtenir un effet d'apaisement et de soulagement dans l'opinion publique par la comparaison entre un impact évité présenté comme catastrophique et l'événement en lui-même ainsi minimisé par la mise en perspective. Les médias ont ainsi mis en avant l'acte héroïque des passagers de l'avion écrasé en Pennsylvanie, qui aurait dû atteindre la Maison Blanche, selon les informations.

Les quatre types suivants appartiennent à la stratégie du refus. Elle englobe la dénégation, le silence, le recours à un bouc-émissaire, le changement et le chaînon manquant.

- Stratégie du refus ou de la dénégation. C'est la stratégie sollicitée quand l'actualité est chargée et la médiatisation importante. Les États-Unis ont nié avoir reçu des avertissements d'Oussama Ben Laden concernant de prochains

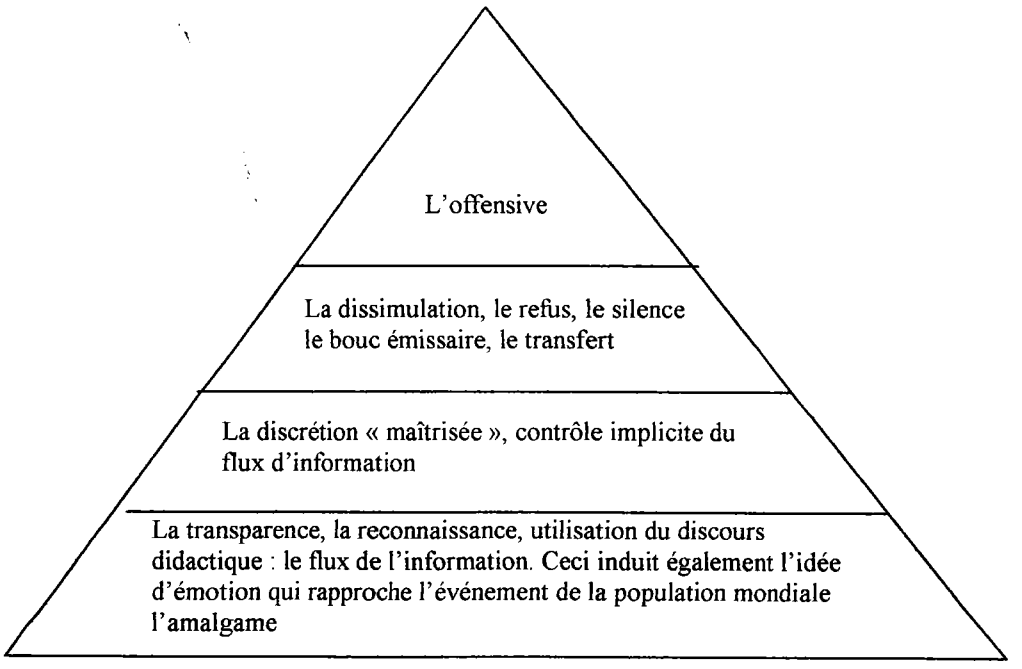
attentats terroristes. De même, nous pouvons évaluer l'état de la médiatisation avant les attentats : aucune information ne prenait alors une place majoritaire au sein de médias. Cette stratégie inclut la notion de bouc-émissaire, les fautes vont à Oussama Ben Laden, l'ennemi numéro un des États-Unis, et cette figure justifie une attaque au Proche-Orient sous prétexte de le rechercher ;

- Stratégie du silence. Elle peut concerner le silence originel, une actualité chargée, un secret bien gardé, un héraut externe, une source d'accusation non crédible, le « culte » du zéro morts qui a largement porté à polémique suite aux attentats en est un exemple éloquent ;
- Stratégie du changement. Celle-ci aborde l'aspect temporel, les événements du 11 septembre sont mis en parallèle avec d'autres événements similaires aux États-Unis et dans le monde. Cette stratégie du changement passe par l' « amalgame » (Piotet, *in* Libaert, 2001 : 58) qui montre que nous devons tous nous sentir concernés par le terrorisme et soutient ainsi une croisade internationale contre le terrorisme ;
- Stratégie du chaînon manquant. Elle repose sur l'augmentation de l'absence d'information et peut englober le principe de précaution, le principe de réalité et le principe de cohérence. Le principe de réalité s'étend à l'émotion, l'impact affectif d'une crise pouvant déformer tout acte de communication en le réduisant négativement. L'émotion est donc un facteur de désinformation. Ainsi, on peut dire que la crise brouille la transmission du message, s'étend sur les faits. L'information relative aux attentats passe constamment de « la transparence », la « discrétion », voire la « dissimulation » (Lagadec, *in* Libaert, 2001 : 57). Les informations doivent être précises et claires pour donner l'impression d'un maximum d'objectivité, mais le traitement médiatique doit également faire la part de ce qui est communicable ou pas. Sur certains sujets, il est préférable de ne rien dire. Nous parlons notamment ici des victimes des attentats qui ne seront pas montrées dans les médias français. Ce « silence » (Westphalen, *in* Libaert, 2001 : 58) peut être interprété comme une volonté du gouvernement de dissimuler certaines données à l'opinion publique. La discrétion maîtrisée permet également aux Américains de contrôler le flux d'informations et de donner à l'opinion publique l'illusion de suivre l'événement en direct, et de tout apprendre en même temps que les journalistes.

Toutes ces stratégies visent à rendre l'événement crédible et compréhensible, elles relèvent du principe de cohérence : cohérence au sein du discours avec la logique d'argumentation, et cohérence des arguments avec l'importance des liens logiques entre les messages. Á défaut de principe, la mémoire médiatique saura rappeler l'incompatibilité des discours et ruiner leur crédibilité.

Lors des attentats, toutes les stratégies de communications sont utilisées de manière plus ou moins approfondie. Une pyramide représente la stratégie globale appliquée par les médias américains et réutilisée par conséquent en Europe, plus particulièrement en France.

Figure 4 : Les stratégies communicationnelles de l'événement du 11 septembre



Le socle de cette pyramide, autrement dit la base de la stratégie relative à la communication de crise liée aux attentats du 11 septembre, est formée par une idée de transparence dans la transmission de l'information à l'opinion publique. Toutefois, d'autres stratégies viennent s'ajouter afin de compléter la communication globale. Au fur et à mesure que l'on atteint le haut de la pyramide, la stratégie s'approche de l'idée de propagande, les informations sont contrôlées et ont pour but d'influencer l'opinion publique.

Par ordre d'importance, nous retrouvons donc d'abord la discrétion maîtrisée. Les informations véhiculées sont choisies, on les divulgue quand cela semble nécessaire, c'est le cas pour le nombre de victimes par exemple, qui n'a cessé de croître durant plus d'une semaine. Il en est de même pour les « présumés coupables », la liste des terroristes kamikazes est donnée au fur et à mesure de l'enquête, l'opinion publique peut suivre son évolution au jour le jour.

Ensuite, la dissimulation, le silence, le refus jouent un rôle, certes non prédominant, mais tout de même présent. C'est ceci qui a poussé la presse et la télévision à ne divulguer aucune image de corps de victimes, en raison d'une sorte de censure instituée par les États-Unis. Il ne faut pas oublier que cette volonté de ne pas traiter de certains sujets, est par essence très difficile à déceler. Elle relève purement de la propagande et de la désinformation. Ces pratiques sont dénoncées dans différents livres, notamment dans celui de Thierry Meyssan (2002), initiateur de fortes polémiques. L'offensive consiste à nier la crise. En effet, la communication sur les attentats a privilégié certains thèmes tels que le sauvetage des victimes, la figure du pompier héroïque, le patriotisme et la solidarité américaine, le soutien mondial au pays. Ceci, au détriment de l'essence même de l'événement.

La crise présente l'opportunité d'une cohésion renouvelée face aux critiques. Il faut alors prendre en charge le problème, être positif voire offensif. Devant une impossible unicité des discours, on privilégie la sollicitation médiatique dans la recherche d'une sortie positive de la crise.

- Communication de crise : une mise en valeur des opportunités de la crise étatique

Le risque encouru par la société américaine en crise peut également se traduire positivement. Par une stratégie adaptée, souvent basée sur l'offensive, les États-Unis parviennent à faire de la crise une opportunité de développement. Afin de mieux comprendre cette idée, nous commencerons par mettre en place un tableau abordant les institutions mises en cause dans plusieurs attentats anti-américains avant et après le 11 septembre 2001.

Figure 5 : La crise : une opportunité
L'exemple de quelques attentats terroristes avant le 11 septembre 2001

Institution concernée	Année	Enjeu	Conséquences immédiates	Stratégie	Résultat
USA Attentat contre le WTC	1993	Invincibilité des États-Unis Hégémonie américaine	Perte de crédibilité des renseignements généraux Pertes humaines conséquentes	Rassurer Enquête	Les USA se rendent compte que certains Américains n'acceptent pas la politique du gouvernement Attentat commis par les nationalistes
USA Oklahoma City	1995	Invincibilité américaine Politique américaine dans le monde	Peur Questions diverses de la population	Enquête Rassurer Proximité	On dénonce les coupables Politique américaine remise en cause Annonce de prochains attentats plus violents
Bali	2002	Site touristique Endroit sûr Lieu de tourisme, d'amusement	Peur Perte du tourisme qui fait la richesse de l'endroit Prise d'importance de la filiale d'Al Qaeda	Information Solidarité Rassurer Dénonciation des coupables	Une émotion internationale Baisse du tourisme vers Bali Bouleversement du système économique du pays
Moscou Le gouvernement russe	2002	Politique russe par rapport au conflit en Tchétchénie	Pertes humaines Prise d'importance des rebelles tchétchènes	Information en continu Rassurer	Soutien américain dans la lutte contre ce terrorisme tchétchène Pertes humaines considérables

Les attentats du 11 septembre, outre la tragédie qu'ils représentent, ont tout de même contribué à des effets positifs pour les États-Unis, notamment au niveau politique et

étatique. Tout d'abord, Georges Bush est devenu crédible en annonçant « la guerre contre le terrorisme ». Ensuite, les États-Unis ont renforcé leur hégémonie en devenant le fer de lance dans la « croisade contre le terrorisme ». Finalement, la guerre contre l'Afghanistan ainsi que les déclarations de guerre envers les divers pays ennemis de l'Amérique sont ainsi légitimées. Le terrorisme est devenu l'excuse facile pour les Américains qui souhaitent assouvir leurs ambitions et prendre une importance majeure dans l'équilibre géopolitique mondial.

Afin de réaliser le tableau suivant, nous abordons les diverses entités mises en cause lors des attentats, celles-ci étant toutes mises en situation de crise. Ainsi, nous explicitons les conséquences positives pour les États-Unis, le Président Bush, les groupes islamistes en général et plus particulièrement Al Qaeda, l'Europe, la Russie.

Figure 6 : La crise : une opportunité ?
L'exemple des attentats du 11 septembre 2001

Institution concernée	Année	Enjeu	Conséquences immédiates	Stratégie	Résultat
USA	2001	La crédibilité de la première puissance mondiale face au terrorisme	Chute de la bourse, émotion, engagement dans la guerre contre l'Afghanistan	Offensive Rassurer Proximité Enquête	Solidarité internationale hégémonie américaine renforcée
USA	2001	La part de responsabilité du gouvernement américain dans les attentats	Refus Dénis	Offensive Justification Silence informationnel On s'attarde sur la responsabilité des terroristes	Doute dans les esprits au niveau international Soulèvement d'un anti-américanisme mondial
George W. Bush	2001	La crédibilité du nouveau président en place	Retrait stratégique Interventions télévisées	Comprendre l'événement avant de prendre position	Insiste sur la solidarité Adhésion des Américains Envisage une réélection Légitimation du nouveau président

Groupes islamistes	2001	Culpabilité et légitimité des groupes de pression islamistes	Prennent la parole médiatique Mis sur le devant de la scène	Réfutent leur culpabilité Mettent en avant leurs idéologies	Pour la première fois, droit à la parole dans les médias au niveau international
Al Qaeda	2001	Crédibilité du mouvement et de l'idéologie des fanatiques islamistes de Ben Laden	Action irréalisable Crédibilisation du réseau	Revendication des attentats Mise en avant de l'idéologie	Place importante dans les médias Coming out d'une organisation clandestine Véhicule son idéologie au monde entier
Europe	2001	L'alliance avec les États-Unis La pérennité de l'Europe	Soutien surtout de la part de la États-Unis Suivi des actions de prévention et solidarité nationale	Rassurer Enquête Mobilisation Proximité Mise en place du plan Vigipirate	L'Europe et les États-Unis s'engagent ensemble dans une croisade anti-terroristes
Russie	2001	Une relance de la guerre froide ?	Montre son soutien immédiat aux États-Unis	Proximité Solidarité	Une alliance entre les États-Unis et la Russie après la guerre froide Un futur appui pour la Russie

Ces analyses nous ont permis d'expliquer le rapport constant entre événement et crise, entre crise et stratégie de communication de crise. Notre étude appliquée aux attentats du 11 septembre met en avant les caractéristiques d'une crise au niveau politique, économique et social. Elle met également en évidence la pluralité et la transversalité des stratégies de communication en temps de crise et plus particulièrement lors d'un attentat terroriste. Les médias y ont un rôle essentiel qu'il est désormais nécessaire d'aborder afin de caractériser la médiatisation d'un événement en temps de crise.

I.2.3. Le traitement médiatique des attentats : un exemple de médiatisation en temps de crise

L'élément central de la gestion de la crise étatique faisant suite aux attentats est le fonctionnement des instances médiatiques. En effet, les médias sont les premiers sur les lieux, ils diffusent l'information en permanence, voire en temps réel et en ce sens donnent l'illusion de ne rien cacher à l'opinion publique internationale. Par la diffusion en boucle d'images et de récits de l'événement, ils alimentent la crise ; en contre partie, leur place de témoins leur confère un regard omniscient et, par là même, rassurant.

I.2.3.1. Une forme de médiation entre le monde et l'espace public

Devant la soudaineté de l'événement, les médias agissent comme un filtre par rapport aux informations relatives aux attentats. Leur omniprésence au lendemain des faits leur confère une place particulière dans l'espace social. La notion de médiatisation en est alors complexifiée.

- Les médias au cœur du dispositif informationnel

Les notions de filtre et de facteur intermédiaire à la transmission d'information sont évoquées par Bernard Lamizet (1999), lequel propose une définition du terme de « médias » qui soulève plusieurs points : « Les médias sont les formes symboliques de la médiation [...] La médiation, c'est ce qui est au milieu : ce qui nous est commun à l'autre et à nous-même et qui, par conséquent, est le lieu où peuvent s'inscrire les représentations et les idées que nous partageons avec lui. Quelle qu'en soit la forme, les médias sont les structures qui rendent possible la construction de représentations communes à tous ceux qui appartiennent à une même société : les médias permettent leur diffusion dans toute l'étendue de l'espace public, auprès de ceux qui se reconnaissent de la même appartenance et de la même sociabilité en inscrivant cette appartenance commune dans les formes symboliques de l'information ».

Tout d'abord, voyons la notion de médiation, essentielle à la compréhension des informations relatives aux attentats diffusées dans l'opinion publique française. En effet,

les médias sont au milieu, ils font le lien entre le monde politique, informationnel et le peuple, abordé du point de vue de son appartenance au monde social. Ainsi pouvons-nous établir un rapport direct entre la production médiatique et la réception des informations dans l'opinion publique, ces deux notions étant constamment en interrelation. Toutefois, il est important de noter le clivage, au sein même du monde médiatique, entre l'énonciateur d'une parole transmise sous sa forme orale ou écrite et les structures techniques ou institutionnelles en charge de sa diffusion, c'est-à-dire entre les journalistes et l'institution qui les emploie. Ensuite, les médias sont le lieu où s'exhibent les représentations communes à l'opinion publique. L'information est alors en ce sens un moyen de véhiculer ces représentations. Finalement, Bernard Lamizet insiste sur le côté homogène et uniforme des médias qui, par l'oral, l'écrit ou l'image sont clairement identifiables et trouvent aisément une légitimité auprès de l'opinion publique. La notion de production du discours est alors essentielle. Les médias sont une sorte d'agora permettant aux hommes de partager leurs opinions. Francis Balle (1994) interroge plus la notion de médiatisation du point de vue de la production sans réellement tenir compte de la pluralité médiatique : « Un média est un équipement technique permettant aux hommes de communiquer l'expression de leur pensée, quelle que soit la forme et la finalité de cette expression ». Ces deux auteurs permettent de mettre en relief trois dimensions de la notion de médias particulièrement présentes dans le traitement informationnel des attentats en France : la technique, l'institution sociale et une forme particulière d'expression de la pensée.

En tant que techniques, les médias sont ambivalents : ils favorisent ou amplifient les échanges entre deux personnes ou deux groupes mais peuvent également les compromettre, y faire obstacle ou leur enlever toute signification. En effet, l'usage que l'on fait des médias aujourd'hui a profondément évolué. Créés au début pour fédérer les gens, les médias s'ancrent aujourd'hui dans un espace d'individualité et dans la dimension singulière des pratiques de la culture collective. Le développement des médias, et leur mise en œuvre en temps de crise, va dans le sens du développement des formes individualisées de la communication médiatisée et entre dans une logique de parcellisation et d'individualisation de l'espace public. C'est dans cet espace public, caractérisé par l'indistinction de tous ceux qui y circulent, que nous avons besoin des médias pour représenter notre appartenance, notre citoyenneté et les choix qui structurent nos pratiques sociales en leur donnant le sens d'un engagement. Dans ce

sens, la nécessité de l'information est avant tout une nécessité sociale et politique, l'histoire a permis d'institutionnaliser les médias. Cette institutionnalisation induit que les médias soient soumis à certaines contraintes : le contexte économique, politique ainsi que les règles journalistiques. Notons qu'à l'heure actuelle, les grands médias ont chacun leur régime, c'est-à-dire un ensemble de dispositions qui président à l'organisation des entreprises de communication. Ces régimes trouvent leur légitimité dans la concurrence par rapport aux sources d'approvisionnement entre médias.

Les médias sont un révélateur de l'état d'une société, un principe actif de préservation et parfois même de manipulation du monde politique. Ils prennent aujourd'hui une place idéologique importante dans les débats d'opinion. Marshall Mac Luhan souligne que les médias sont des prolongements de nos organes physiques et de notre système nerveux, destinés à en accroître la force et la rapidité : « Tout prolongement, que ce soit de la peau, de la main ou des pieds, influe sur l'ensemble du complexe psychique et social » (1967, p.22). Il souligne ainsi leur rôle prédominant dans la société actuelle. En effet, ils nous imposent une sorte de cadre culturel où il est obligatoire de se situer pour percevoir, penser et parler selon la culture de masse. Les médias entraînent en ce sens un bouleversement de nos modes de perception et d'appréhension du monde réel, d'un événement au préalable incompréhensible. Médias et social sont donc amenés à s'inter-influencer de manière permanente.

- La médiatisation : la vulgarisation de l'événement

La notion de « médiatisation » inclut celle de médias que nous venons d'expliciter. Si le terme même de médiatisation est étymologiquement un néologisme, sa définition est plurielle et complexe. Elle met en avant la notion d'action, de construction de l'information par un énonciateur indéfini. Elle consiste à mettre en évidence un fait, un événement. En ce qui concerne les événements du 11 septembre, cette construction médiatique a pour but de mettre en forme un fait réel, de mettre en mot l'indescriptible, de rendre accessible à la population ce qui paraît irréel, de réduire l'indétermination et d'exorciser les attentats de manière collective.

La communication médiatique (Boyer, Lochard, 1998) est une partie de « la communication médiatisée » concernant « toutes les formes de communication qui

prennent appui sur un support technique donnant accès à un destinataire individuel ou collectif ». La communication relative aux attentats du 11/09 répond initialement à une exigence idéologique et politique : l'organisation d'un espace public de discussion des intérêts généraux et privés en lien avec les attaques terroristes. La communication médiatique a alors pour vocation essentielle la transmission de l'information et l'exposition publique des opinions. Son rôle est essentiel dans le cas d'un fait soudain et dramatique, relayé à l'international. Cette forme de communication n'est pas directe, elle nécessite l'intervention d'un intermédiaire, un médium s'inscrivant sur un support écrit, audio ou audiovisuel.

Au lendemain des attentats, le discours médiatique allie communication et relations publiques, il est irréversible, le destinataire étant implicitement inclus dans le discours mais n'ayant pas droit de réponse directe. La médiatisation est en ce sens la transformation d'une opinion individuelle en opinion collective d'où l'importance du contexte social et du média choisi dans la construction du message par rapport à la manière dont il sera reçu dans l'opinion publique. En effet, on observe une évolution d'appréhensions individuelles de l'événement à la construction d'une mémoire collective de l'événement. La médiatisation des attentats prend alors en compte non seulement l'instance de production du discours médiatique, qui peut être individuelle ou plurielle, mais également la réception de ce discours auprès de l'opinion publique.

- La communication médiatée

La notion de communication « médiatée » est mise en évidence par Bernard Lamizet (1999), elle propose une double dimension : une dimension directe avec échange de représentations individuelles et une production de sens et de représentations collectives qui permettent une inscription dans l'espace public.

La communication médiatée peut être destinée à quelqu'un en particulier, et par conséquent ciblée, ou à un public aussi large que possible, c'est cette seconde forme qui est particulièrement développée dans le traitement médiatique des attentats. La communication médiatée relève d'une construction et d'une logique propres au système médiatique, toutes deux servant l'objectif premier de médiation, la télévision et la presse sont le lien essentiel entre l'opinion publique et les faits dramatiques. Cette logique de médiation intervient dans une dialectique entre la dimension singulière et la dimension

collective de l'appartenance et de la sociabilité, dimension singulière et collective de l'appréhension des informations relatives à l'événement qui transparaissent tant dans les témoignages que dans la diffusion d'une émotion collective.

L'évolution de la communication médiatée induit un rapport radicalement nouveau à l'information, la nouvelle temporalité de l'information est notamment à l'origine de sa popularisation dans le grand public. Face aux attentats, les actions de communication médiatique se multiplient, les médias sont omniprésents et se veulent omniscients. Dès lors qu'elle devient plurielle, la communication médiatée ne se pense plus dans une logique de transmission, de circulation mais dans une logique d'émission et de réception ce qui conduit à une dématérialisation de l'information. Pour conjurer la surprise suscitée par les attentats, on assiste à la construction d'un nouvel espace de communication qui se caractérise par la mobilité des acteurs et s'inscrit dans la même logique que la simultanéité physique de l'espace et du temps.

En ce sens, la communication médiatée contribue à former une conscience collective, un engagement dans des pratiques sociales communes dans l'espace public. Les valeurs patriotiques sont ainsi mises en avant dans le traitement médiatique en France. La communication relative aux attentats consiste dans la production de représentations par un acteur social singulier éventuellement, qui s'exprime au nom d'un acteur institutionnel, toujours collectif, en l'occurrence, les États-Unis.

Même si, dans le traitement médiatique des attentats, les médias se donnent pour but d'unifier les territoires nationaux, on assiste à un développement des formes individualisées de la communication médiatée qui entraînent une parcellisation et une individualisation de l'espace public. On constate donc une opposition entre une diffusion commune dans l'espace public et une appropriation individuelle des informations par des acteurs singuliers. Ainsi, d'une appréhension individuelle de l'événement, les médias construisent une mémoire collective des attentats, directement ancrée dans une communication de crise adaptée à la spectacularité des faits.

I.2.3.2. Le rôle des médias dans la crise

Les médias jouent un rôle essentiel dans la crise initiée par les attentats. Aujourd'hui plus nombreux, plus libres, plus concurrentiels, ils renforcent les dynamiques de crise. « Toute crise est aussi une crise d'informations [...] Qui ne maîtrise pas cette information ne maîtrisera pas la crise, y compris dans ses aspects directement opérationnels » (Joseph Scanlon, *in* Ogrizek, 2000 : 3). En effet, la crise est amplifiée par les investigations journalistiques et la recherche de l'exclusivité. Dans le cas du 11 septembre, les craintes légitimes de l'opinion publique par rapport à la société ainsi que la perte de confiance présentent un climat propice aux crises ; on assiste donc à une sorte de « surenchère médiatique ».

- La crise médiatique

Les médias représentent la face émergée de la crise, quand les décideurs réels restent souvent discrets. Toutefois, l'idéal serait que l'organisation en cause dans une crise, mette en place son propre système de communication sans focalisation excessive sur les relations avec la presse ; or, ce n'est pas le cas dans le traitement communicationnel des attentats du 11 septembre. Pour cela, la connaissance préalable des médias présente deux avantages majeurs : elle facilite la connexion avec le public et elle accroît la crédibilité des informations. Comme nous l'avons vu, le premier réflexe de l'état en situation de crise consiste en évitement, justification de l'événement et soutien de l'opinion publique, ce sont des éléments modérateurs de l'amplification de la crise suite aux attentats. On choisit ainsi le type de presse selon l'ampleur de la crise, la relation médiatique doit être créée et régulièrement entretenue. Le courant relationnel est constamment présent et passe notamment par l'intervention de témoins qui donnent à l'information un semblant de neutralité et renforcent la proximité avec l'opinion publique. Toutefois, nous ne pouvons passer outre le flux de doutes et l'utilisation émotionnelle systématique qui décrédibilise le traitement journalistique. En effet, les médias imposent souvent leur logique de réponse binaire là où la complexité et l'incertitude règnent ; le manichéisme dont ils font preuve suite aux attentats en est un exemple éloquent.

Le discours porté sur l'événement par les médias prend une importance toute particulière. La télévision met l'accent sur la brièveté des déclarations, le rappel constant au sein des messages, l'utilisation d'images et la maîtrise de soi. La presse, quant à elle, insiste sur la connaissance du sujet et donne de nombreuses précisions qui sont les éléments centraux du discours. En effet, si on compare la première journée de traitement médiatique des attentats, on constate beaucoup plus de répétitions à la télévision, qui met l'accent sur le déroulement en direct des événements, que dans la presse, qui tente néanmoins d'aborder un point de vue critique.

La connaissance des interlocuteurs est un préalable à l'édification d'une relation de confiance : « Rien n'est plus important que la distinction entre ce que les médias disent et ce que pensent les interlocuteurs cibles » (White, Mazur, *in* Libaert, 2001 : 43). La crise se caractérise par l'urgence, l'angle recherché est celui des interlocuteurs en situation de crise. En effet, dans tout traitement médiatique d'un événement, il est important de prendre en compte l'aspect social et psychologique du lecteur-spectateur. D'où une importance particulière accordée au soutien et à la solidarité suite aux attentats. La crise est une excellente opportunité pour les médias, qui utilisent l'événement pour accroître leur audience et améliorer leur image de référence dans le domaine de l'information.

Les attentats du 11 septembre rassemblent tous les éléments caractérisant un phénomène médiatique de crise (Tran Thanh Tam, *in* Libaert, 2001 : 51). Les attentats sont un sujet concret qui touche le grand public dans son quotidien. L'opinion publique s'est sentie tout de suite concernée, pour certains témoins cela évoque même des souvenirs d'attentats terroristes précédents. Ils sont un sujet faisant partie des thèmes de société médiatisés. Le terrorisme est au cœur de l'actualité, notamment aux États-Unis récemment touchés et en France alors que les attentats de 1995 sont encore dans tous les esprits. Les attentats concernent ou peuvent concerner un grand nombre de personnes, ils ont fait plus de six mille morts et disparus au sein de la population américaine, ces victimes innocentes sont de différentes nationalités et notamment françaises. L'émotion est d'autant plus prégnante que les États-Unis sont une nation hégémonique qui prend une place importante dans la géopolitique mondiale, dans les médias internationaux et que l'événement est l'énième d'une série. Nous pouvons ici faire référence aux attentats divers qu'a connus l'Amérique ces dernières années : contre le World Trade Center en

1993, à Oklahoma City en 1995, contre l'USS Cole, à Nairobi, au Yémen... ces attentats sont tous revendiqués par des terroristes pour la plupart islamistes. Finalement, des doutes subsistent quant à l'origine des attentats, des rumeurs ou des informations contradictoires circulent et contribuent à la construction médiatique du phénomène de crise.

- Le rôle des médias dans la transmission des messages

Le traitement médiatique semble adapté à la crise qui fait suite au 11/09. La fonction d'un média est d'informer le public, de relater l'événement dans l'actualité. Le pouvoir des médias révèle leur puissance en période de crise ; la concurrence accroît la rapidité du traitement médiatique. Les médias sont partie prenante de *« l'amplification de la crise »* (Libaert, 2001 : 47).

La crise correspond à la fonction même du journaliste : travailler sur l'événement, révéler l'information et relater l'actualité. Pour mieux faire comprendre les attentats, ils privilégient la rupture, la romance, ils racontent une histoire. La crise rompt avec la quotidienneté et brise la routine du traitement habituel de l'information. Dans la quasi-totalité des crises, la composante médiatique est majeure, et l'on peut penser que l'internationalisation et l'étroit maillage médiatique chers à Marshall Mac Luhan (1968) y sont pour quelque chose. Ceci donne à l'événement un caractère dramatique, symbolique et polémique. En cas de crise, il est important de communiquer rapidement. La première prise de parole joue comme une référence, elle contraint les interlocuteurs à réagir face à ce premier discours. Le 11/09 sur *TF1*, à 15H32, c'est *LCI* qui prendra dans un premier temps la parole. Par la suite, plusieurs paroles vont être véhiculées dans les médias : paroles de politiciens, d'experts, de témoins...

La gestion de la crise est fréquemment assimilée à la communication de crise en raison du poids médiatique. La crise se focalise sur la capacité à réagir face à l'événement. Pris par l'urgence, le gouvernement américain en crise évolue dans une logique réactive et défensive. L'approche par les stratégies d'alliance lui permet de renforcer sa position tant quantitativement que qualitativement, ce qui crédibilise sa parole et accroît la réceptivité des messages. Les crises peuvent se dérouler sur une longue période, il est donc nécessaire de maintenir l'initiative sur le flux d'informations en actualisant en

permanence les données diffusables afin de conserver l'intérêt de l'opinion publique. L'événement nécessite une pluralité d'articles et d'émissions sur le sujet ; toutefois, ceci conduit à une répétition des messages, généralement courts, concrets, et répondant aux attentes du public. Ces messages présentent des éléments d'appui à l'opinion publique en explicitant notamment les mesures prises pour résorber la crise. Ils visent à reconnaître les faits, donner des précisions qui authentifient l'événement ; ils montrent aussi l'engagement politique des dirigeants ainsi que leur engagement médiatique vis-à-vis de la population.

Pour cela, le gouvernement mis en cause doit transformer son discours en « langage médiatique », destiné à la masse, et mettant en avant plusieurs points :

- La posture du discours. L'annonce de décisions doit être suivie par les actes des hommes politiques pour que le discours soit crédible ;
- L'angle d'approche de la crise. L'analyse du traitement médiatique des attentats renforce l'idée d'une émotion latente ;
- La simplicité. Le discours médiatique présente souvent l'événement sous un mode littéraire afin d'en faciliter la compréhension et l'adaptation à tous ;
- La visualisation. Les images des attentats tendent à participer au symbolisme de l'événement, mais surtout à le rendre réel, et en cela, à l'authentifier ;
- L'apaisement. Il consiste en une sécurisation de l'opinion qui passe par des preuves. L'affichage d'une proximité physique avec les victimes d'une catastrophe contribue à créer un sentiment d'empathie et de solidarité, à condition bien sûr que le discours soit en concordance.

En période de crise, le discours prend une importance particulière. En effet, les relations avec la presse se caractérisent par un déferlement ininterrompu de sollicitations. Il existe beaucoup d'occasions pour les médias de revenir sur la crise. Le contexte symbolique de la crise permet de justifier chaque action de communication. Le 11 septembre 2002, de nombreuses émissions et articles rendent hommage aux victimes des attentats, un an après leur mort ; cette « date anniversaire » est célébrée chaque année jusqu'à aujourd'hui. De même, chaque évocation des réseaux terroristes donne lieu à un rappel sur les attentats qui ont touché le World Trade Center et le Pentagone. L'événement est donc omniprésent médiatiquement.

Internet a montré sa capacité à rendre compte des événements (Touboul, 2003 : 243-252), il est aujourd'hui le lieu d'amplification d'une crise, il permet d'en accroître le retentissement médiatique. Ainsi, suite aux attentats, de nombreuses rumeurs ont été véhiculées sur internet par le biais du site *www.reseauvoltaire.net*, site proposant discussions et débats qui seront à la base du livre de Thierry Meyssan (2002) où les attentats sont eux-mêmes contredits et la politique américaine remise en cause. C'est ainsi qu'on note l'émergence de « sites cachés » qui présentent l'ensemble des informations relatives à un type de crise et la possibilité de les mettre en ligne immédiatement. En période de crise, internet présente l'avantage de sa réactivité et de l'ampleur de son impact. Ainsi, dès le premier crash, les e-mails ont-ils remplacé les téléphones pour rassurer les familles des personnes sur place ; les sites de communication ainsi que ceux des grands quotidiens se sont trouvés très vite saturés par une telle demande d'information. Internet a eu pour but de mettre en avant l'instantanéité et la continuité de la diffusion des informations de la presse internationale afin de réduire la pression médiatique sur les services de presse. On donne des informations par la preuve en utilisant notamment des images de *webcams* situées sur les lieux. Internet a constitué un avantage considérable dans la transmission des informations aux services de presse et a ainsi facilité les conditions de travail des journalistes présents sur les lieux.

Finalement, l'utilisation d'internet induit une communication directe avec un public qui veut en savoir toujours plus en temps réel. Temporalité qui fait facilement concurrence avec le direct de télévision. Ce dispositif induit également une interactivité avec l'internaute, les réactions y sont instantanées ; toutefois, il est important de prendre du recul par rapport au contenu informatif, pas toujours vérifié. Toute information perçue comme de la communication de crise manipulatoire risque en effet d'être critiquée et détournée.

La crise est souvent perçue *via* le prisme de l'amplification médiatique. Nous pouvons ici prendre l'image de l' « effet chaos » : un battement d'aile de papillons aux Açores peut provoquer une tempête en Europe. Ici, les attentats aux États-Unis le 11 septembre 2001 ont mené à une redéfinition de l'espace géopolitique mondial. Les termes médiatiques ainsi que les images diffusées ne sont pas neutres dans l'accroissement du sentiment d'incertitude en temps de crise. Le public est susceptible

de développer un fatalisme lié au sentiment d'impuissance ainsi que des réactions brutales engendrées par la peur ou le désir offensif. La crise et l'événement s'inscrivent donc fortement dans les mémoires collectives par le biais de la communication de crise.

1.2.3.3. Les caractéristiques de la médiatisation de crise suite aux attentats

Médiatisation et crise sont deux notions associées dans le traitement médiatique des attentats. Des faits au développement de la crise, la médiatisation évolue, de la diffusion d'information à l'exorcisme du traumatisme général.

- La composante médiatique de la crise

C'est par l'entrée sur la scène médiatique que l'événement devient crise. La médiatisation implique que la communication ait une place centrale dans la gestion de la crise. La réalité des attentats s'efface devant la perception et les diverses représentations qu'il fait surgir. Il ne peut y avoir de bonne gestion de crise sans une bonne communication. Dans le cas d'une crise, de nombreux interlocuteurs apparaissent, s'expriment sur le sujet et exigent des explications, notamment dans les journaux. Ceci donne une vision définitive de la perception de la crise qui est un moment incontournable dans le renforcement d'une légitimité. On veut en savoir plus, d'où le rôle essentiel des médias. La médiatisation est donc l'un des facteurs essentiels pour transformer un événement en crise. Elle passe par la surenchère, la simplification, l'approximation, l'interprétation, le jugement de valeur... La couverture médiatique d'un événement dramatique tel que les attentats dépend de multiples facteurs : la nature du drame, l'échelle de l'événement, les causes, le moment, le lieu, le nombre de victimes...

Comme nous l'avons vu, en situation de crise, c'est l'information la plus récente qui constitue la référence du discours médiatique, d'où la concurrence entre médias. La crise est gérée par des journalistes de types très différents ; au fur et à mesure de son développement, leur statut change. La crise est « une situation où de multiples organisations, aux prises avec des problèmes critiques, soumises à de fortes pressions externes, d'âpres tensions internes, se trouvent brutalement et pour une longue durée sur le devant de la scène, projetées aussi les unes contre les autres [...] le tout dans une

société de communication de masse, c'est-à-dire en direct, avec l'assurance de faire la Une des informations radiodiffusées, télévisées, écrites, sur une longue période ». Par cette définition, P. Lagadec (1993) accorde une importance particulière à la composante médiatique, à la durée et à la notion de tensions internes. Il développe son idée avec les « 5D » : Déferlement et débordement (le flux d'informations incontrôlé qui fait suite à la crise), Dérèglement de la conception habituelle du bien et du mal, dérèglement de l'ordre social établi, Décrédibilisation de l'organisation qui doit faire face à une remise en cause de sa politique, Divergences multiples, de traitement de l'information, d'opinion au sujet des causes de l'événement, du traitement informationnel et Déstabilisation d'une société établie, viable et considérée comme invincible.

Ces cinq éléments entrent en compte dans le traitement médiatique d'un événement instigateur de crise comme l'est le 11/09 et caractérisé par :

1. La rapidité. Une rapidité de réaction, de délivrance de l'information et de traitement. Toutefois, l'exigence du scoop fait que l'information retransmise n'est pas toujours vérifiée ;
2. La personnalisation. L'événement se traduit davantage s'il est représenté par un homme ; il faut que le spectateur puisse s'identifier, que les sujets soient simplifiés, ceci pour une meilleure compréhension ;
3. L'alarmisme. Dans le traitement médiatique, tout vise à dramatiser les faits, notamment le discours. La déformation s'opère dans une optique d'accroissement de l'effroi ;
4. La simplification. Les médias ont pour nécessité d'informer, vulgariser et traduire pour que l'opinion publique puisse comprendre, qui n'est pas sans risque de désinformation. On privilégie donc l'émotion, le suspens, la personnalisation, les affirmations définitives. En l'absence de données, il faut conserver le traitement médiatique de l'événement ; à défaut du recours aux experts, les médias vont privilégier une attitude auto-référentielle ainsi qu'une multiplication d'images et de témoignages au détriment des explications. Marie-Noëlle Sicard (1998) soutient qu'en temps de crise, les médias préfèrent « donner à voir » plutôt que « donner à savoir » ;
5. L'internationalisation. Parfois, la crise semble de dimension médiatique mondiale, elle aborde de grands thèmes communs, le symbolisme universel. La

diffusion de l'information et son internationalisation par de nouveaux outils technologiques renforcent cette ouverture.

- De l'accident à la crise : un évolution de la médiatisation

Plusieurs points entrent en compte dans le traitement médiatique en temps de crise et plus particulièrement suite à une catastrophe telle que les attentats du « onze-neuf » (Banks, *Télérama*, 2002). La survenue d'un tel drame oblige la prise de parole institutionnelle ; il devient essentiel de formuler très rapidement une réponse factuelle, crédible, compréhensible mais également de laisser le champ libre à tout document extérieur.

L'ampleur de l'émotion induite dans l'opinion publique est proportionnelle à l'événement, au nombre de morts, au traitement médiatique qui varie selon l'ampleur de dégâts. L'« émotion événementielle » est toujours traitée de manière dramatique par les journalistes et les gros titres qui sont fortement évocateurs. Le contexte culturel et la valeur symbolique de l'événement prennent donc une grande importance. Le contexte émotionnel met en avant un personnage symbolique dont le témoignage va ajouter à l'émotion du moment : la figure du survivant. C'est une figure mythologique qui frappe l'imaginaire collectif. Il donne au drame sa dimension métaphysique en illustrant la part de destin qui existe dans toute tragédie humaine. Les journalistes connaissent la fascination qu'exerce ce type de héros sur le public. Toute personne présente sur les lieux peut avoir un « destin médiatique » national ou international. Celui qui a survécu peut induire un sentiment collectif d'injustice.

Après l'émotion vient l'heure des doutes, de la méfiance et des polémiques. De nombreuses accusations sont portées par rapport aux informations délivrées, la méfiance voit le jour, elle est due à la difficulté de trouver des preuves liées à l'événement. Le livre de Thierry Meyssan constitue ainsi une mise en abyme, une crise intellectuelle au sein de la crise étatique. Ces mises en cause installent l'accident dans un climat de crise. On interroge alors les conditions de survenue et de gestion du drame, on critique les insuffisances des normes de sécurité, les fonctionnements des systèmes de détection et d'alerte, la rapidité et la qualité des secours. De nombreuses questions émergent en ce

qui concerne le devenir du site touché par le drame, les conséquences financières, les enjeux économiques, politiques, sociaux.

Certains paramètres risquent de faire basculer l'accident dans la crise. Ceci passe par la révélation de précédents que nous pouvons nommer « casier médiatique » de la société en état de crise. Dans le cas du 11 septembre, on traite des attentats terroristes survenus aux États-Unis depuis 1983. On s'interroge ainsi sur les défaillances des systèmes de sécurité automatisés et informatisés ainsi que sur la prise en charge des victimes.

- Médiatisation et peurs collectives

Les mouvements terroristes ont besoin des médias pour donner le maximum d'ampleur à leur action, ou plus exactement le maximum de publicité. En effet, nous sommes dans une société du spectacle qui engendre le parallèle entre une publicité gratuite et des informations démocratiques. Le « onze-neuf » a permis aux terroristes d'inscrire des images marquantes dans la conscience collective. En quelques heures, ces terroristes ont démontré que « face au terrorisme, [les médias] n'ont aucun mode d'emploi, aucun mode opératoire » (Jean Drucker, *in* Ogrizek, 2000 : 73).

La crise est « un événement qui conduit l'organisation à devenir le sujet d'une vaste et potentiellement défavorable attention des médias [...] qui, pour une raison ou une autre, ont un intérêt dans les actions de cette organisation » (Regester, *in* Libaert, 2001 : 31). En parallèle à cette menace concrète, il y a un danger de manipulation et de désinformation. Á ce sujet, on peut regretter l'emprise de l'image qui génère des risques spécifiques liés à la diffusion en direct d'informations sensibles qui véhiculent des images de victimes, atroces et insoutenables, au mépris du droit des familles. D'où la polémique concernant les photographies de victimes se jetant dans le vide au World Trade Center.

Les informations sont émises au nom d'une logique médiatique qui assure au journaliste, le temps du drame, impunité, amnésie, argent... Ceci pose tout de même le problème de la déontologie journalistique qui se voit confrontée au fait que le *scoop* est souvent privilégié sur la réflexion. L'exigence d'une couverture médiatique totale et immédiate est devenue un droit prioritaire dans l'inconscient collectif, et l'opinion

publique cherche des scénarios à la hauteur du drame. Aujourd'hui, l'exécution des attentats en direct en est l'ultime scène.

En situation de crise, les messages institutionnels sont généralement stéréotypés. Issus de l'exécutif, ils visent à rassurer la population sur les mesures prises. La communication politique de crise vise toujours à montrer aux populations la détermination et la fermeté du gouvernement dans une telle situation. L'unanimité politique est alors de rigueur, et le soutien omniprésent. La fonction essentielle de la communication institutionnelle est avant tout de gagner du temps. Mais la pression de l'opinion publique et des médias ne permet pas aux hommes politiques de rester très longtemps dans un non-dit institutionnel. Parfois, les informations sont révélées aux journalistes par maladresse, indiscrétion, manipulation ou désinformation, d'où certaines erreurs dans le traitement journalistique des attentats et la nécessité de prendre du recul par rapport aux informations données.

La communication à huis clos entre victimes et agresseurs pose un lourd problème dans la gestion des crises. Au bout d'un certain temps, on peut assister à l'émergence d'un mouvement collectif d'empathie entre victime et agresseur, on cherche une complicité, une forme de solidarité qui va permettre de comprendre les actes des coupables, d'où la pluralité d'émissions consacrées aux kamikazes qui voient le jour suite aux attentats.

Au premier plan de la médiatisation, la gestion des victimes est devenue l'un des enjeux majeurs de la communication de crise. Les victimes recherchent l'exigence de vérité sur les causes de l'événement et la reconnaissance judiciaire des responsabilités. La médiatisation des actions revendicatrices des victimes est devenue systématique ; la recherche des disparus apparaît comme une image récurrente à la télévision notamment. Aux États-Unis, c'est à la télévision que les familles de victimes s'adressent pour retrouver leurs disparus. Les médias font également écho à l'évolution des victimes, ils relatent les actions de soutien psychologique, d'aide mises en place par le gouvernement. Ces thèmes ont un impact sur le public qui se sent lui-même susceptible d'être une victime potentielle. En ce sens, les sociologues ont mis en avant un phénomène de « victimisation » de l'individu, effet aggravé par la dramatisation de l'événement.

Dans les médias, les victimes doivent être rapidement prises en compte, même si plusieurs problèmes se posent, notamment par rapport à leur identification. La « proactivité » est un principe essentiel à mettre en œuvre avec les victimes, afin d'aborder l'aide aux familles, les numéros verts, la question des aides et indemnisations... La communication doit être adaptée au vécu psychologique des personnes concernées. Un suivi régulier est nécessaire dans la semaine et les mois suivants, d'où la nécessité de diffuser des informations concernant l'avancement de l'enquête.

Nous venons de mettre en évidence les différentes acceptions pratiques et théoriques du terme de médiatisation. Mis en rapport avec la crise, les médias participent à la transmission des messages, à sa construction et à sa résolution de la crise. Ils sont le lien entre un événement souvent incompréhensible et une opinion publique qui veut tout savoir, tout de suite. Cette médiatisation évolue, dans le temps, par rapport aux événements, en relatant et amplifiant les craintes collectives. Pierre Nora (1972 : 171) rappelle qu' « il n'y a pas de différence de nature entre une crise, qui est un complexe d'événements, et un événement, qui signale quelque part dans le système social, une crise. Une dialectique s'instaure entre ces deux phénomènes qui est celle du changement, devant lequel l'historien du passé est aussi démuni que l'historien du présent ».

Il était important de rappeler l'ampleur des faits, leurs occurrences, ainsi que de les ancrer dans un contexte socio-politique, qui détermine leur importance, afin d'expliciter les faits et surtout la base de notre analyse. Aussi avons-nous mis en évidence l'importance du caractère historique susceptible d'expliquer les actes terroristes. En évoquant la situation politique et militaire au Proche-Orient, nous avons remis en question une politique extérieure américaine très controversée. Nous n'avons fait qu'aborder succinctement les conséquences des attentats en traitant de la guerre en Afghanistan. Nous avons pu ainsi définir le nouvel ordre géopolitique mondial résultant des attentats terroristes du 11/09.

Les attentats du 11 septembre sont un événement à part entière. Les sciences humaines ont mis en évidence la place particulière de l'événement dans le système social, ainsi que son rôle en tant que constructeur d'une histoire collective. La temporalité de

l'événement et le rôle des médias sont des éléments dominants dans le traitement médiatique du 11 septembre. Les approches théoriques évoquées ainsi que les diverses tentatives de construction de la notion nous ont permis d'établir une typologie des événements dans laquelle les attentats s'insèrent. Elles nous ont également montré la manière dont s'organise la communication publique sur les attentats.

Établir une typologie des crises est essentiel pour donner une définition complète des attentats au niveau événementiel et évaluer en quoi la communication de crise permet d'exorciser le traumatisme des attentats. Diverses stratégies de communication sont sollicitées afin de rendre l'événement crédible et appréhendable. Elles révèlent une réflexion en profondeur sur la crise, où les médias sont souvent consommés de manière rituelle, ces rituels pouvant prendre des formes compulsives. Elles contribuent également à accentuer l'émotion collective et le sentiment de solidarité, et elles peuvent être une opportunité pour l'institution en crise.

Si dès le début de la médiatisation, on assiste à une incapacité d'analyser les faits en raison de l'impossibilité de dépasser le schéma explicatif, l'évolution de la médiatisation se tourne vers un regard plus critique. De fait, les attentats sont tout d'abord relatés de manière confuse, une confusion qui exprime le chaos. L'organisation des discours met alors en exergue la difficulté des médias à organiser les faits, à les hiérarchiser. Les discours médiatiques proposent alors deux orientations antagonistes face à la réalité montrée : « L'observation de la construction de la réalité à l'occasion de « crises graves » [...] est davantage révélatrice de l'évolution des fonctions d'informer dans les systèmes sociaux que lors des situations de non-crise » (Michel Mathien *in* Lits, 2004 : 19). Le premier discours propose une vision réaliste et dramatisante des faits, le second une vision déréalisante qui passe par la mobilisation de l'imaginaire collective, autant dire par la fiction.

CHAPITRE II
LE 11 SEPTEMBRE : UNE MÉDIATISATION ATYPIQUE

Les attentats du 11 septembre marquent une rupture de l'ordre établi. Ils ont été en cela commandités pour imprimer des images fortes et traumatiques dans l'esprit des Américains et de la communauté internationale. Ces images sont propagées dans l'opinion publique par le biais des médias, pendant près d'un mois. L'interconnexion entre les médias leur a permis de se mobiliser rapidement afin de retransmettre les événements en direct, la médiatisation étant ainsi complète et permanente : par l'image avec la télévision, par la parole avec un suivi radiophonique, par l'écrit grâce à la presse et même par le biais d'internet qui a donné une information constante en temps réel. L'impact public est donc planétaire. L'instance médiatique est un lieu de gestion de l'information ayant pour principale visée un « faire savoir » sur les événements. Cette information est construite suivant trois modalités : l'intérêt social, qui révèle une sélection des informations jugées importantes pour le public, une volonté d'authenticité, et un désir de vérité.

La question de la « médiatisation » soulève la question de l' « observabilité ». L'observabilité de l'événement en train de se produire combine un savoir et une ignorance : on sait, on voit ce qui se passe, sans toutefois savoir pourquoi et comment les attentats ont pu arriver. On reste alors dans l'impossibilité de qualifier les faits qui transparaissent dans les médias, l'emploi d'un vocabulaire abstrait vient combler l'incompréhension suscitée par l'événement. Face aux attentats, les médias ne peuvent que se montrer unanimes sur certains points. Nous avons ainsi pu mettre à jour les convergences dans le traitement de l'information dans la presse et à la télévision. Ces convergences ne font toutefois pas oublier certaines différences de traitement des faits. Elles ne font que masquer la mise en œuvre d'une guerre de l'information, initiée par la recherche du scoop.

Dans un premier temps, nous mettrons en évidence les modalités de la médiatisation dans l'urgence en l'abordant dans sa globalité, les notions développées étant communes aux médias traités par l'analyse. Elles englobent les idées d'unanimisme et de construction d'un événement médiatique. Nous développerons également la temporalité de l'événement, son ancrage historique. Les médias ont utilisé un procédé récurrent de mise en récit qui s'inscrit dans une volonté de dramatisation des faits rapportés à l'opinion publique. L'émotion est une notion latente dans les différents discours véhiculés par les médias, discours de trois ordres : authentifiant, testimonial, critique.

Nous traiterons ensuite plus particulièrement des spécificités de la presse écrite. En effet, son traitement de l'information sous-tend une prise de recul par rapport aux faits. L'écrit modifie l'appréhension de l'événement par le lecteur qui peut lire et relire le même article en permanence et mettre en perspective les informations. C'est en cela que la presse se distingue de la télévision, médium de l'immédiat : alors que la presse analyse l'information a posteriori, la télévision rend compte de l'événement en temps réel. Les deux médias sont cependant complémentaires. La télévision joue un rôle essentiel dans la première transmission de l'événement ; en effet, le direct et l'image ont organisé notre perception, notre première interprétation de l'événement. La presse aura par la suite ce traitement comme objet de développement journalistique, c'est ce que nous appellerons les « articles réflexifs »[33]. Une importance toute particulière sera accordée à la prise en considération du public : spécificité indéniable du traitement télévisuel des attentats et prise en compte présente mais davantage implicite dans le traitement journalistique des faits.

Tout acte de communication se fait dans un dispositif qui construit le contenu de l'événement. Ce contenu apporte un savoir sur les attentats, une construction mentale de l'événement induisant des systèmes d'intelligibilité. Dans le traitement médiatique des attentats, on retrouve donc des thèmes récurrents, thèmes larges (politique, économie...) ou plus restreints (recueillement, crashs...). C'est en croisant le système de connaissance élaboré par les médias et le système de croyance élaboré par l'opinion publique que nous avons pu établir les modalités de construction thématique des faits par les médias. Nous parlerons donc de représentations scéniques, cette dénomination nous permettant non seulement de structurer l'univers thématique créé par les médias

[33] Autrement dit quand les médias parlent des médias.

mais également de mettre en exergue l'univers de référence responsable de l'unanimisme patriotique induit par le traitement médiatique. Notre méthode ne constitue pas un découpage exhaustif du contenu de l'information, elle prend simplement en compte les récurrences thématiques et le rôle attribué aux acteurs de l'événement. Les représentations scéniques prennent en considération les acteurs (hommes politiques, pompiers, victimes....), mais également l'action elle-même (les crashs de New York, Washington et de Pennsylvanie...) et la finalité des faits notamment la riposte et la solidarité internationale. Pour analyser le traitement médiatique des attentats, nous utilisons des descripteurs qui nous permettent d'effectuer une étude tant quantitative que qualitative du traitement médiatique des attentats. Ces éléments nous amènent à soulever les tendances informationnelles des médias tant du point de vue de la mise en forme des faits, que du point de vue du contenu des informations diffusées. Ces analyses nous aideront surtout à mettre à jour la spécificité principale de chaque médium dans le traitement médiatique des attentats dans l'urgence.

BRÈVE PRÉSENTATION DE NOTRE CORPUS

Avant d'aborder la partie analytique de notre travail, nous pensons qu'il est essentiel d'évoquer les bases de notre corpus et de présenter les documents le constituant. Ces documents seront présentés de manière plus précise dans l'analyse des spécificités de la presse et de la télévision.

Les documents constituant notre corpus sont mis en parallèle afin de mettre en évidence un certain nombre de points caractéristiques à la médiatisation des attentats. Notre corpus s'étend du 11 septembre au 18 septembre 2001. Nous avons décidé d'effectuer l'analyse du traitement médiatique durant la semaine qui suit les attentats pour plus de précision dans l'analyse. En effet, c'est durant cette période que la communication médiatique de crise est la plus explicite ; de plus, c'est durant cette période que la médiatisation est particulièrement axée sur les événements du 11/09. Á partir du 18 septembre, les informations concernent davantage les conséquences des attentats, la préparation de la guerre en Afghanistan et la traque de Ben Laden. Notre corpus n'est pas exhaustif : nous sommes tout à fait consciente qu'il aurait également été judicieux de traiter l'analyse radiophonique des attentats, toutefois, nous avons préféré nous

intéresser principalement à deux médias étudiés de façon complète plutôt que de traiter les trois types de médias de manière plus superficielle.

La presse prise en compte est variée, elle présente des titres hétérogènes qui nous permettent d'avoir un point de vue complet sur la médiatisation journalistique des attentats aux États-Unis. Notons que nous appelons presse « engagée », le titre de presse réputé pour son engagement politique dans son traitement de l'actualité.

- La presse quotidienne nationale : - *Le Figaro* du 12 au 18 septembre 2001
  - *Le Monde* du 13 au 18 septembre 2001
  - *Libération* du 12 au 18 septembre 2001
- La presse quotidienne nationale engagée : *L'Humanité* du 12 au 18 septembre 2001
- La presse hebdomadaire nationale : - *L'Express* du 13 au 19 septembre 2001
  - *Marianne* du 17 au 23 septembre 2001
  - *Le Nouvel Observateur* du 13 au 19 septembre 2001
  - *Paris Match* du 20 septembre 2001
  - *Le Point* du 14 septembre 2001
  - *VSD* du 13 au 19 septembre 2001
  - *Courrier International* du 13 septembre 2001

Étant donné le nombre conséquent d'écrits sur les attentats, nous nous sommes limitée à ces parutions. Toutefois, d'autres articles seront parfois évoqués dans l'analyse pour des références plus complètes. Des articles extraits de la presse télévisuelle (*TV Magazine*, *Télérama*) nous permettront d'avoir un point de vue médiatique. Des extraits d'*Aujourd'hui en France*, du *Journal du Dimanche* viendront également diversifier notre propos. Finalement, les titres extraits de la presse hebdomadaire nationale dont les limites temporelles sortent de notre corpus seront également pris en compte, principalement pour compléter les informations données quant à la notion de médiatisation (*VSD* du 19/09/01, *L'Express* du 20/09/01, *Le Nouvel Observateur* du 20/09/01, *Le Point* du 21/09/01).

Notre corpus télévisuel n'est pas exhaustif, mais il prend en compte les chaînes à grande diffusion qui ont un impact immédiat sur l'opinion publique, autrement dit *TF1* et

France 2. En parallèle, nous étudierons les programmes d'*ARTE*, la chaîne dite « culturelle » et « franco-allemande ». Finalement, afin d'avoir un point de vue télévisuel plus critique et marginal, nous ferons parfois référence à l'émission « Les Guignols de l'Info » diffusée sur Canal +. Notre corpus inclut non seulement les « Éditions Spéciales » des journaux télévisés mais également les émissions ou magazines traitant des attentats dans les limites temporelles de notre corpus :

- *TF1* : - Journaux télévisés 13h / 20h et Éditions spéciales du 11/09 au 18/09/01
  - « Sept à Huit » du 16/09/01
  - « La Vie des Médias » du 16/09/01
  - « Les Coulisses de l'économie » du 18/09/01
  - Émissions qui ont abordé le sujet : « Auto Moto », « F1 à la Une », « Téléfoot » du 16/09/01 et « F1 magazine » du 17/09/01
- *France 2* : - Journaux télévisés 13h / 20h, Éditions Spéciales et Journaux de la nuit du 11/09 au 18/09/01
  - « Télématin », Les 4 Vérités du 12 au 18/09/01
  - « C'est au Programme » du 13/09/01
  - « Envoyé Spécial » du 13/09/01
  - « L'Hebdo du médiateur » du 15/09/01
  - « Midi moins 7 » du 16/09/01
  - « J'ai rendez vous avec vous » du 16/09/01
  - « Complément d'enquête » du 17/09/01
  - « Les Documents du Dimanche » du 16/09/01
- *ARTE* : - *ARTE* Info et *ARTE* Info Spécial du 11/09 au 18/09/01
  - « Thema : Déclaration de guerre au monde entier, Le nouveau terrorisme » du 13/09/01

L'analyse succincte puis couplée de ces documents nous permettra de mettre en évidence les caractéristiques essentielles du traitement médiatique français des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis.

II.1. LES MODALITÉS D'UNE MÉDIATISATION DANS L'URGENCE

« L'information est déterminée par tout un substrat culturel, psychologique, historique, qui faisait qu'effectivement, il était fatal et normal que ce soit à ce massacre-là que les médias s'intéressent » J. F. Kahn (1982)

L'actuel directeur de *Marianne* justifiait ainsi l'importance accordée aux événements d'une grande ampleur au niveau international. Cette justification peut être directement reprise pour expliquer en partie l'importance de la médiatisation accordée aux attentats du 11 septembre : une « surmédiatisation » beaucoup décriée aujourd'hui.

En effet, l'impact médiatique est très fort dans l'espace public : la télévision propose une programmation chargée ; les journaux télévisés sont plus longs ; les images des attentats sont diffusées en continu ; les émissions sur le sujet affluent ; la radio relate également la catastrophe en continu en essayant autant que possible de dominer son émotion et d'adopter des points de vue multiples et analytiques ; la presse, quant à elle, publie de nombreuses pages spéciales ainsi que des numéros « historiques » ; elle ancre l'événement dans une histoire contemporaine et souhaite mettre ainsi en évidence une sorte d'archivage mémoriel des attentats. Les médias ont ici joué leur propre médiagénie, en grande complémentarité.

En somme, tout se passe comme si les médias souhaitaient faire participer le public au choc traumatique engendré par les attentats. Ils accordent une importance toute particulière au fait de rendre compte de l'émotion avant toute analyse et toute mise à distance. Ils cherchent à établir une interaction avec l'opinion publique. Suite aux attentats, ils interviennent pour faire le lien entre une réalité incompréhensible, voire irréelle, et une population qui cherche à comprendre et savoir ce qui s'est réellement passé. Ils viennent donc exorciser le traumatisme général en le rendant réel et en formant une agora où les émotions sont montrées et partagées par tous. C'est le téléspectateur du « village global » au sens de Mac Luhan, qui est mis en avant en tant que témoin de la catastrophe.

Les traitements médiatiques par l'écrit ou l'oral comportent de nombreuses similitudes, c'est pourquoi nous avons choisi, dans un premier temps, de les traiter simultanément en mettant en évidence leurs points communs. Ceci nous permet de répondre directement à notre axe de recherche en mettant en évidence les spécificités du traitement médiatique dans l'urgence et en traitant des éléments inscrits dans la notion même de médiatisation des attentats : la notion de temporalité, la pluralité des discours évoqués, la place prédominante de l'émotion.

II.1.1. Une médiatisation permanente et complète

Au lendemain des attentats, l'information prime sur toute concurrence journalistique, les supports et les pratiques journalistes mis en jeu sont divers et les médias se veulent complémentaires afin de retransmettre l'événement le plus complètement et exactement possible. Pour légitimer leur approche de l'événement, les médias affichent ostensiblement leur technologie, ils se montrent sur tous le terrains, et marquent ainsi l'importance de l'activité médiatique dans la construction de l'histoire. Les médias veulent montrer au public une information en train de se faire, une information critique en interrogeant non seulement les événements eux-mêmes mais également les pratiques journalistiques mises en œuvre dans la couverture médiatique de l'événement dans l'urgence. Ils jouent sur trois attitudes spécifiques : la scénarisation du réel, la continuité du récit médiatique et le culte de l'immédiateté. La médiatisation est donc marquée par un consensus informationnel qui ne signifie pas toujours l'unanimisme et les prises de position des médias révèlent une individualisation de l'événement.

II.1.1.1. Un positionnement médiatique consensuel

Dans un premier, il faut compatir ; la prise de recul médiatique passerait à ce moment pour une trahison ; empathie et conformisme sont donc les maîtres mots dans les trois premiers jours du traitement médiatique des faits. Que ce soit en presse écrite ou télévisuelle, les médias abordent tous, de manière disproportionnée, les attentats du 11 septembre. L'événement est omniprésent, les médias se veulent omniscients. Comme

nous le précise Catherine Nayl (*Télérama*, 2001), rédactrice en chef du 13h sur *TF1* : « Quand une chose si disproportionnée se produit, ça écrase tout le reste ».

- Une représentation unanime : le World Trade Center

Dans les médias français, les attentats aux États-Unis se résument parfois au double attentat du World Trade Center. Chaque journal télévisé, en début de chaque édition, repasse en boucle les images des tours en feu et de la fuite des new-yorkais face au drame. Il est vrai que le World Trade Center est le premier bâtiment touché par les terroristes, les images du crash du second Boeing restent inscrites dans les mémoires du fait de leur atrocité mais également de la surprise qu'elles ont créée. L'attentat de New-York est le plus meurtrier, nous ne saurons d'ailleurs jamais réellement combien de victimes ont été dénombrées. Les paroles du maire de New-York, Rudolph Giuliani, sont répétées sur toutes les chaînes de télévision et relatées dans les journaux français : « Les attentats du World Trade Center ont fait un nombre terrifiant de morts ». Les images affluent dans les médias, les journalistes du monde entier se précipitent à New-York, les photographes aussi, ce qui peut expliquer l'importance de représentations visuelles et notamment photographiques de ce site par rapport au Pentagone ou à la Pennsylvanie. De manière générale, cet attentat est traité sur tous les modes médiatiques, mais plus particulièrement sur les modes tragique, dramatique et émotionnel.

L'attentat du Pentagone est traité de manière parallèle. Il semble moins spectaculaire et attire donc moins les médias ; en effet, nous n'avons aucune image du crash de l'avion, simplement des images de ses conséquences sur le bâtiment. Le nombre de victimes est « raisonnable », les dégâts sont moindres par rapport aux crashs de New-York. Ce crash vient en quelque sorte confirmer l'idée d'une attaque terroriste. Il est présenté dans les médias par rapport au Word Trade Center qui a subi deux attaques quasi simultanées. Les médias en mettent en évidence les conséquences au niveau sécuritaire, militaire suite à l'attaque du bâtiment réputé indestructible, chef lieu du commandement militaire américain. Au niveau visuel, à la télévision française, les images concernant les attentats de New-York sont plus nombreuses ; toutefois, dès l'annonce de l'attentat contre le Pentagone, l'image se scinde en deux parties. En effet, sur *TF1* dès 15h46, les deux attentats sont mis en parallèle au niveau visuel, ce qui permet de les mettre directement

en relation. Il en est de même sur *France 2* où les images des deux attentats se succèdent et réflètent ainsi le commentaire du journaliste présentateur David Pujadas « C'est la catastrophe en chaîne ». Malgré tout, cet enchaînement de drames n'empêche pas certains dérapages liés au direct : à 16h08, Patrick Poivre D'Arvor, sur *TF1*, aborde la question des attentats contre le Pentagone, mais ce sont des plans du World Trade Center qui apparaissent à l'écran.

En ce qui concerne le troisième crash, il n'est évoqué que de rares fois, en quelques secondes ou dans un article isolé. On en parle en termes hypothétiques : « Selon CNN, un quatrième avion se serait écrasé à Pittsburg. Mais tout cela reste à confirmer » annonce Patrick Poivre d'Arvor sur *TF1*, dans l'édition spéciale du 11 septembre. Á 17h02, l'information est officielle « Vous voyez, la première information n'était pas fausse » commente le présentateur. On ne sait pas réellement ce qui s'est passé à bord de cet avion, ni à quoi il était destiné. Ce flou qui entoure le crash marque une incertitude dans l'information diffusée, les médias ayant pour but d'expliciter les faits et de donner une information claire et succincte. Alors que dans la presse hebdomadaire, il n'est jamais fait référence à cet attentat, les faits sont rarement évoqués dans la presse quotidienne[34]. C'est pourquoi l'accent est mis sur le courage des passagers, qui, selon divers témoignages, auraient empêché l'avion d'atteindre sa cible. La médiatisation de ce crash se fait davantage sur le mode émotionnel ; on glorifie les victimes en leur attribuant des adjectifs valorisants, en les élevant au rang de « héros de l'Amérique ». Alors que les trois autres crashs sont exploités pour justifier la riposte américaine au Proche-Orient, le crash de Pennsylvanie est évoqué comme symbole du courage du peuple américain face aux attaques contre les intérêts des États-Unis ; il marque les prémisses du patriotisme caractérisant le traitement médiatique.

Il est utile de comparer la parution d'articles de presse consacrés à chaque crash dans différentes parutions, durant les trois jours qui ont suivi les attentats. Afin de ne pas alourdir notre illustration, nous avons choisi de limiter notre corpus au niveau temporel ; en effet, les trois premiers jours sont ceux qui mettent en avant le film des événements ainsi que les crashs recontextualisés. Á partir du 14 septembre, le traitement médiatique aborde davantage les conséquences des crashs que les crashs à proprement parler.

[34] Seulement à deux reprises dans *Le Figaro* et une dans *Libération*.

Figure 7 : Nombre d'articles consacrés à chaque crash dans la presse française suite aux attentats

Sont répertoriés dans ce tableau les articles traitant exclusivement des attentats évoqués. Nous excluons donc de ce constat les reportages retraçant le film des événements et dont la présence ne serait pas significative dans notre analyse.

	Double attentat contre le World Trade Center	**Attentat contre le Pentagone**	**Crash en Pennsylvanie**
Le Monde	13/09/01 : 8 14/09/01 : 4	13/09/01 : 2 14/09/01 : 0	13/09/01 : 0 14/09/01 : 0
Le Figaro	12/09/01 : 2 13/09/01 : 2 14/09/01 : 12	12/09/01 : 2 13/09/01 : 0 14/09/01 : 2	12/09/01 : 0 13/09/01 : 0 14/09/01 : 2
Libération	12/09/01 : 6 13/09/01 : 6 14/09/01 : 3	12/09/01 : 1 13/09/01 : 0 14/09/01 : 1	12/09/01 : 0 13/09/01 : 0 14/09/01 : 1
L'Humanité	12/09/01 : 4 13/09/01 : 5 14/09/01 : 3	12/09/01 : 4 13/09/01 : 1 14/09/01 : 1	12/09/01 : 1 13/09/01 : 0 14/09/01 : 0
Courrier International	13/09/01 : 3	13/09/01 : 0	13/09/01 : 0
L'Express	13/09/01 : 1	13/09/01 : 1	13/09/01 : 0
Le Nouvel Observateur	13/09/01 : 1	13/09/01 : 0	13/09/01 : 0
Paris Match	20/09/01 : 15	20/09/01 : 1	20/09/01 : 0
Le Point	14/09/01 : 4	14/09/01 : 1	14/09/01 : 0
VSD	13/09/01 : 12	13/09/01 : 2	13/09/01 : 0
Marianne	17/09/01 : 1	17/09/01 : 1	17/09/01 : 1

Ces exemples révèlent clairement l'exclusivité accordée au double attentat du World Trade Center et ceci malgré l'évolution du traitement médiatique du drame. Au niveau

temporel, nous ne pouvons constater que peu d'évolution concernant l'importance accordée à chaque crash durant les trois jours consécutifs aux événements du 11 septembre. En effet, que ce soit à la télévision ou dans la presse écrite, les résultats semblent concordants : l'attentat contre le World Trade Center est prédominant, il est tout de même parfois associé à celui du Pentagone qui prend de l'importance grâce à une valeur symbolique forte. Á la télévision, notamment le jour même des attentats, de nombreux directs sont accordés à New-York où on suit en temps réel l'évolution de la destruction des tours. Le téléspectateur est noyé sous les images du premier crash, images des tours en feu qui passent en boucle sur toutes les chaînes. New-York est une référence omniprésente : sur *ARTE*, le 11/09, M. Kayser explique que « toutes les minutes, de nouvelles images nous arrivent de New-York » ; sur *TF1*, dans « Sept à Huit », le 16/09/01, même le deuil est romancé : « Il n'y a pas un New-yorkais qui ne soit touché au cœur et à l'âme » ; sur *France 2*, le 11/09, Julie Pêcheur et Laurent Jaloux sont les premiers témoins à intervenir directement de New-York. Les témoignages, qu'ils soient écrits dans la presse ou formulés à la télévision, proviennent tous de personnes présentes sur les lieux à New-York. Les correspondants et envoyés spéciaux à Washington sont souvent amenés à s'exprimer sur le drame ; toutefois, la plupart du temps, ils n'abordent pas seulement l'attentat du Pentagone mais avant tout les conséquences des actes terroristes aux États-Unis.

En ce qui concerne le crash de Pittsburg : les journaux l'évoquent par des articles isolés, la télévision diffuse le peu d'images qu'elle a et ne fait qu'en parler de manière très succincte en émettant des hypothèses non vérifiées au sujet de sa destination « Selon l'AFP, ce quatrième avion se dirigeait vers le Pentagone » (Patrick Poivre d'Arvor, *TF1*, 11/09). Notons par ailleurs que les titres de presse hebdomadaire de notre corpus n'abordent pas ce sujet, sans doute par manque d'information au lendemain des attentats. De manière générale, nous pouvons conclure que la médiatisation des crashs est proportionnelle à l'ampleur de la catastrophe à chaque endroit touché par les terroristes.

- La construction d'une mémoire collective de l'événement

Afin de rendre l'événement plus proche des Français, les médias tentent de les expliquer et ancrent leurs discours dans un vécu collectif des faits : « Nous vous faisons vivre cet événement » (D. Pujadas, 11/09, Édition du soir).

Bien sûr les témoignages, la dramatisation, le bouleversement de l'appareil médiatique, le flux d'informations ainsi que les nombreuses répétitions d'images jouent en partie ce rôle. Toutefois, à la télévision surtout, on éprouve le besoin d'interpeller directement le téléspectateur afin de lui donner une place active dans la médiatisation du drame. La télévision permet ainsi de donner une vision communautaire de l'événement. Daniel Bilalian interpelle le spectateur à 18h11, le 11/09 : « Si vous rentrez seulement maintenant, il faut que vous voyiez ce qui s'est passé ». Cette simple phrase met en avant la manière dont les présentateurs de journaux télévisés insèrent l'actualité dans la vie des gens, la rendent ainsi plus proche d'eux, et montrent à la population française ce qu'il est essentiel de voir. Daniel Bilalian rend l'information nécessaire, il sous-entend par cette affirmation être en possession de la vérité, savoir « ce qui s'est passé ». Un peu plus tard durant la même édition, il amène le téléspectateur à entrer dans l'image, à vivre le drame à ses côtés, et ses commentaires associés aux images sont explicites : « Là nous sommes dans un escalator qui nous mène au premier étage du World Trade Center ».

Lorsque nous abordons la notion de mémoire collective, nous parlons d'une mémoire commune aux Américains, d'une mémoire internationale et surtout d'une mémoire collective à tous les Français. Le 11/09 sur *TF1*, Patrick Poivre d'Arvor annonce que « Les scènes d'Apocalypse que nous avons vécues ensemble, provoquent un état de psychose dans le monde entier ». Comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre, les médias contribuent à construire une représentation de l'événement. En tant qu'occidentaux n'ayant pas vécu l'événement sur les lieux du drame, nous n'en avons une image et un souvenir que grâce aux médias, notamment la télévision. La construction de l'événement, sa chronologie, les « micro-événements » (Boorstin, 1963) dont il est constitué, contribuent à ancrer les attentats dans l'imaginaire collectif. Par le biais des médias, qui ont tous traité les faits avec les mêmes images et les mêmes récits, tout le monde devrait avoir le même souvenir de l'événement. Il est important de noter qu'au niveau de la notion de médiatisation, les mémoires sont déjà pré-formées par une

culture cinématographique et télévisuelle commune. En temps qu'occidentaux, nous abordons les images sous un certain angle en leur donnant une interprétation particulière qui contribue à construire cette mémoire collective.

Aujourd'hui, aborder les attentats nous amène à nous référer aux images de tours en feu, de personnes effrayées, de reconstitutions graphiques diverses, de récits de la vie d'Oussama Ben Laden, du réseau Al Qaeda... Les médias ont en ce sens été les initiateurs d'une mémoire commune et collective qui influence encore aujourd'hui notre perception de l'événement.

II.1.1.2. Le temps de la médiatisation

L'aspect temporel du traitement médiatique présente un intérêt particulier dans l'analyse. L'événement du 11 septembre est soudain et inédit, il met en jeu des temporalités diverses qui contribuent à l'ancrer dans une histoire américaine et internationale. Avec le temps, la médiatisation évolue, et l'événement s'inscrit dans des perspectives variées.

- La temporalité de l'événement

Il est important de ramener les événements du 11 septembre à la notion de temporalité qui joue un rôle essentiel, non seulement dans le déroulement des actions liées aux attentats mais également dans leur médiatisation. En effet, cet événement met en jeu trois types de temporalités bien distinctes :

- Le rapport Temps américain / Temps français : le décalage horaire provoque une différence de temporalité qui est susceptible de créer une fausse information due à la confusion des heures évoquées. En effet, nous verrons que ceci peut être un facteur de désinformation ;
- Le rapport Temps chronologique / Temps médiatique : l'information est faite post-événement. Les médias ont des temporalités propres qui influent sur les informations véhiculées, ce qui explique que la télévision donne une information en direct faite de commentaires et de redites alors que la presse a

davantage le temps d'étudier le sujet et de l'analyser plus en profondeur. La presse donne ainsi une information *a postériori* ;

- Le temps de la réception : il peut varier, les informations ayant alors plus ou moins d'impact sur l'opinion publique.

Cette différenciation du temps prend une importance toute particulière dans le discours médiatique. Dès le 12 septembre, *Libération* titre son édition spéciale « 11 septembre 2001 » comme si les mots ne suffisaient pas à décrire l'ampleur de la catastrophe, seul est rappelé le critère temporel, ce qui confère un caractère historique à l'événement. L'événement et la date se confondent, les explications semblent alors superflues face à la soudaineté des faits. De la même manière, *Le Point* du 14 septembre titre en Une « New-York, 11 septembre 2001 ». Le 13 septembre, *Le Nouvel Observateur* titre en Une « New-York – 8h52 – la guerre », cette édition inclut un reportage intitulé « 120 minutes d'Apocalypse ». Le 13 septembre toujours, *VSD* choisit d'organiser son reportage d'une manière chronologique en débutant le titre des articles par une référence temporelle, où le temps américain est choisi : « 9h03 : la tour nord... », « 9h05 : le brasier est dantesque », « 10h05 : ils n'ont plus que trois minutes à vivre », « 10h28 : la tour nord s'effondre ». Dans son numéro spécial du 13 septembre, *Le Monde* inclut un article dont le titre révèle l'importance de l'évolution des informations : «Vers minuit, les deux premiers rescapés des décombres ». Le 12 septembre, *Libération* propose un reportage qui vise à isoler les informations au niveau spatio-temporel : « 11h à Manhattan ». Ces nombreuses références, surtout évoquées dans les premiers jours du traitement médiatique, permettent de mettre de l'ordre dans les faits en le présentant de manière chronologique, c'est une manière de le vulgariser afin de le rendre compréhensible pour tous. Les discours sont fortement ancrés dans l' « ici » et « maintenant » de l'événement, ils s'intègrent dans un mouvement rapide de diffusion d'information.

Á la télévision, les présentateurs annoncent de nombreux rappels temporels à l'intention du téléspectateur. Ainsi, le 11 septembre, à 16h33, Patrick Poivre d'Arvor introduit un reportage rappelant les événements : « Nous sommes à l'antenne depuis plus d'une heure, il est temps de rappeler ce qui s'est passé » ; par cette annonce, il effectue un lien implicite entre le temps de l'événement, le temps télévisuel et le temps de la médiatisation en général. De la même manière, à 17h15 sur *France 2*, Daniel Bilalian

partage son émotion avec les téléspectateurs : « Nous assistons à des événements qui dépassent l'entendement depuis 15h30 ». Sur *France 2* toujours, Thierry Thuillier, journaliste, effectue un parallèle entre temps américain et temps français, il révèle par là-même l'organisation du dispositif journalistique en temps de crise : « Il est 19h30, si vous rentrez chez vous en ce moment, alors que notre antenne est prise depuis 15h [...] aux États-Unis, il est maintenant 13h30 ». Etienne Leenhardt, correspondant à Washington, rappelle constamment certaines précisions temporelles, comme par exemple le 11 septembre : « Il est 18h30, heure américaine ». Le 11/09, un bandeau annonce « World Trade Center, New-York, cet après midi ». Sur *France 2* les bandeaux reflètent explicitement cette omniprésence des marqueurs de temps et de lieu dans le traitement médiatique des attentats.



***France 2*, « Télématin » le 12/09/01, 7h40/ 8h01**

Ces différents exemples illustrent explicitement les diverses temporalités mises en œuvre dans le traitement médiatique des attentats. L'une d'entre elles, le temps médiatique, est explicite, notamment à la télévision, où de nombreux rappels participent à l'évolution du traitement de l'information. Ceci apparaît nettement lorsque Daniel Bilalian précise le 11/09 « On devrait avoir plus d'informations dans les minutes qui viennent », révélant ainsi les difficultés rencontrées par le dispositif télévisuel face à une médiatisation dans l'urgence. Les médias contribuent à la construction historique de l'événement telle que nous l'évoquons dans cette étude.

Le processus d'individuation de l'événement, qui consiste en une appropriation individuelle, met également en jeu plusieurs nuances de la notion de temporalité : une certaine conception du temps que nous venons d'aborder, le mode social de construction du temps, la structure temporelle déterminée de l'expérience individuelle et collective ainsi que la notion de conscience historique.

- Une historicisation de l'événement

L'histoire a été pendant des siècles marquée par l'écrit. L'arrivée de la radio en tant que médium d'information a provoqué une réelle révolution en abolissant les limites de temps, d'espace et en donnant une autre vision de la censure, notamment grâce à des émissions telle que « les causeries au coin du feu » de F.D. Roosevelt ou la diffusion du discours du Général de Gaulle. Aujourd'hui, une place prépondérante est accordée aux images, cette situation engendre de nouveaux rapports à l'événement. La soudaineté des attentats crée un choc dans l'histoire des États-Unis, celle du monde, et également celle des médias. Par son ampleur, cet événement touche le monde entier, c'est en cela qu'il apparaît comme un des premiers phénomènes de mondialisation. Comme les médias l'ont relaté, l'événement est révélateur d'un nouvel équilibre mondial, et un nouveau monde aux contours imprécis se dessine.

Les attentats du 11 septembre marquent une modification de la réalité collective et de la vie individuelle. L'événement est ancré dans les mémoires, par son caractère historique ; on peut affirmer que tout le monde s'en souviendra longtemps. Afin de mettre cet événement en perspective et mettre en évidence toute sa portée historique et médiatique, nous pouvons nous interroger sur d'autres événements d'une même ampleur mais dont l'impact sur l'opinion publique est différent.
Qui se souvient des drames en Éthiopie, au Nigeria où plus d'un million de personnes ont perdu la vie, au Sri Lanka, au Timor, drames ayant causé la mort de 100 000 à 300 000 personnes ? Sait-on combien de personnes furent tuées lors de la guerre du Golfe, ou, plus proche de nous, lors de la guerre d'Afghanistan ou du conflit en Irak ? Avons-nous entendu parler des récentes tueries en Centrafrique organisées par le président Patassé contre les ethnies de l'ancien président, les Yakomas, ou des 1700 exécutions en Chine entre Avril et Juin 2001 ? Ces exemples mettent en évidence le fait qu'un événement non médiatisé ne prend pas une place particulière dans la mémoire collective. Ainsi, nous pouvons nous interroger : un événement non porté à la connaissance du public est-il un événement ? Peut-on dire qu'il appartient à l'histoire ? Présente-t-il le même statut qu'un événement surmédiatisé tel que les attentats du 11 septembre 2001 ?

Les titres de presse écrite révèlent explicitement cette inscription historique. Tout comme à la télévision, de nombreux articles rappellent des attentats précédents,

notamment les attentats de 1993, 1995, ainsi que ceux contre les ambassades américaines dans le monde, attentats évoqués dans la première partie de notre étude. De nombreux titres rappelant le terme « guerre » font référence aux événements de Pearl Harbor. Au niveau français, on parle également des attentats en France en 1995, ainsi que la suspicion de crash contre la Tour Eiffel en 1994. Ainsi, les attentats terroristes sont mis en relation avec une histoire nationale particulière, ils y sont inclus et participent peu ou prou à construire cette histoire en marche.

Afin de rendre compte de l'événement le plus fidèlement possible, les médias calquent leurs informations sur une trame historique. En effet, informer, c'est montrer l'histoire en marche, faire assister à l'événement pour essayer de l'inscrire dans son contexte. Ainsi, l'espace et le temps sont construits par les médias. Chaque journal télévisé ou article de presse tente de proposer une lisibilité du réel. On cherche à protéger l'événement en offrant aux lecteurs-téléspectateurs un récit qui en amplifie encore la signification. Le rendez vous avec les médias est quotidien et contribue à son inscription historique.

- L'évolution du traitement médiatique des attentats : le temps de l'information

D'un point de vue purement médiatique, on observe que les médias ont suivi une évolution particulière en ce qui concerne la transmission de l'événement du 11 septembre. Le discours médiatique est fortement ancré dans l'immédiateté. Notre analyse peut donc être limitée en fonction des différents temps intrinsèques à l'événement. Le jour des attentats, l'émotion domine dans les médias, émotion des Américains, des téléspectateurs français, témoins médiatiques de l'événement, mais également des journalistes en France. Les images montrées se répètent au sein d'une même chaîne mais également sur des chaînes différentes, on nous montre les crashs, des visages en pleurs, des gens dans les tours en feu... Les journalistes, que ce soit dans la presse ou à la télévision, emploient un vocabulaire émotionnel fort et ont tendance à comparer ces attentats à une fiction. L'incompréhension domine alors. Les quatre jours qui suivent sont consacrés à la compassion, à la gestion de l'émotion ainsi qu'à la recherche d'explication. Une grande place est accordée dans les médias français à l'hommage aux victimes et au soutien du peuple américain. En France, une grande importance est donnée aux témoignages de journalistes, de personnes présentes sur les

lieux, de spectateurs amenés à réagir aux images. Durant cette période, beaucoup d'hypothèses sont émises en ce qui concerne les causes et les conséquences de ces attentats ; nous sommes dans une phase d'incertitude et d'indétermination qui transparaît clairement dans les médias français et notamment dans la presse française qui cherche à comprendre afin d'expliquer ces événements au lectorat. Vient ensuite une phase diplomatique de préparation de la riposte. Les journalistes vont tenter de reprendre une certaine distance critique et de revenir à une fonction de l'information plus recoupée avec des éclairages divers et complémentaires. On met en avant les grandes figures des événements tels que Georges Bush et Oussama Ben Laden. Finalement, les médias français orientent leurs informations sur la Guerre en Afghanistan avec l'émergence de nombreux récits parallèles tels que la traque d'Oussama Ben Laden, l'Anthrax, les actions de Georges Bush, le crash d'un avion trois mois après les attentats... Au niveau international, chaque nouvelle catastrophe est mise en relation avec les réseaux terroristes et l'événement du 11 septembre : c'est le cas de l'explosion de la discothèque à Bali en 2002, par exemple.

Notons qu'environ une semaine après les attentats, la presse française consacre la majorité de ses Unes à l'accident de l'usine AZF à Toulouse. Cet événement s'inscrit dans la lignée des attentats aux États-Unis, c'est une catastrophe plus proche des Français, qui va donc prendre une place plus importante dans la presse française notamment. C'est pourquoi notre étude médiatique est limitée à la semaine consécutive aux attentats. L'information elle-même évolue, même si le temps ou le nombre de pages consacrés à ce sujet restent quasi-constants, leur contenu évolue de manière significative. Durant ces 7 jours, en France, le temps consacré aux attentats par la télévision ainsi que le nombre de pages traitant du sujet dans les journaux semble diminuer. Nous avons commencé à expliciter cette évolution en abordant le déroulement des crises par le biais de la visualité médiatique des attentats du 11/09.

Les documents qui suivent nous présentent d'une part, le temps consacré à l'événement, en minutes, par chaque chaîne de télévision de notre corpus, durant la semaine qui suit les attentats aux États-Unis. Un tableau récapitulatif permet de donner avec précision les éléments contribuant à la construction du graphique. D'autre part, ils présentent le traitement journalistique des attentats, en répertoriant le nombre d'articles

consacrés au 11 septembre dans la presse quotidienne nationale, du 12 au 18 septembre 2001.

Figure 8 : Évolution du traitement médiatique des attentats à la télévision française

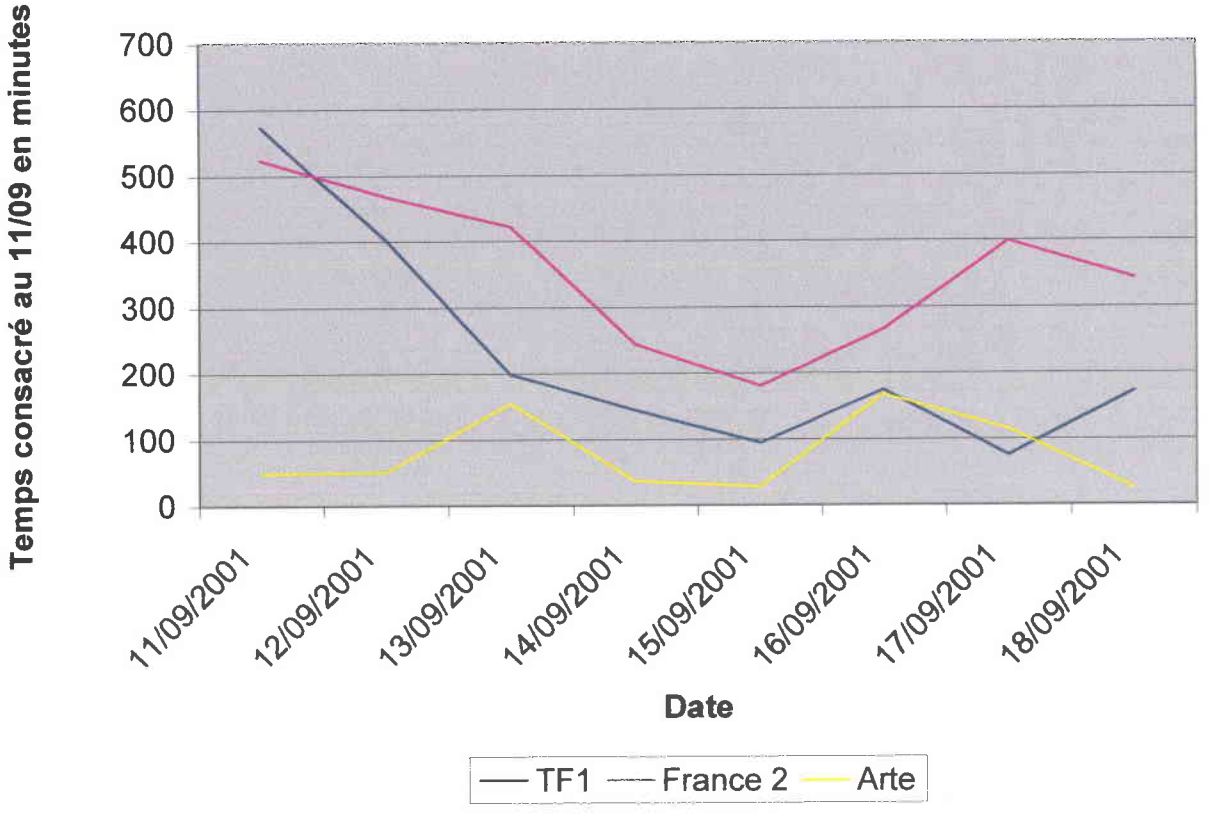


Tableau de données relatives au graphique ci-dessus

	11/09	12/09	13/09	14/09	15/09	16/09	17/09	18/09
TF1	9h33 573 min	6h42 402 min	3h18 198 min	2h25 145 min	1h34 94 min	2h54 174 min	1h15 75 min	2h52 172 min
France2	8h43 523 min	7h48 468 min	7h02 422 min	4h04 244 min	3h00 180 min	4h26 266 min	6h39 399 min	5h43 343 min
ARTE	49 min	51 min	2h34 154 min	37 min	28 min	2h47 167 min	1h55 115 min	25 min

Source : Inathèque de France/BNF

L'analyse des documents exposés précédemment permet de mettre en évidence un certain nombre de points relatifs au traitement télévisuel des attentats durant la semaine consécutive aux attentats.

Le 11 septembre 2001, *TF1* est la chaîne qui consacre le plus de temps d'antenne au sujet, en diffusant plus de 9h33 de direct. Les jours qui suivent, le temps d'antenne diminue de manière considérable pour en arriver à 1h15 de direct le 17/11. Le 16, de nombreuses émissions abordent le sujet, une édition spéciale de « Sept à Huit » explique le sujet en profondeur en traitant des causes, des conséquences, des parties impliquées dans le drame. Les émissions de sport évoquent toutes la catastrophe en montrant des témoignages, des réactions de sportifs, des minutes de silence, c'est le cas pour « Téléfoot » ou « F1 à la Une » notamment. Ces émissions expliquent les 2h54 consacrées au 11/09 le dimanche 16, le temps du direct étant à ce moment-là toujours réduit. Notons que du 11/09 au 17/09, l'information s'enlise, on se répète, il y a peu de nouveautés, ce qui explique la baisse du taux d'antenne de la chaîne qui consacre de moins en moins de temps aux attentats. Toutefois, le 18/09, on constate une augmentation notable due à l'évolution de l'information ; en effet, c'est à ce moment que la guerre en Afghanistan débute réellement et prend une ampleur particulière dans les médias. Les informations données y sont toutefois plus relatives à la guerre qu'aux attentats à proprement parler.

En ce qui concerne *France 2*, la chaîne garde une certaine constance entre le 11 et le 13/09. En effet, même si le 11/09, le temps d'antenne est inférieur à celui de *TF1*, il restera supérieur durant toute la semaine. Il est également le plus constant. Ce qui s'explique notamment par une implication constante de la chaîne, non seulement durant les journaux télévisés retransmis en direct, mais surtout par le nombre important d'émissions qui consacrent au sujet des éditions spéciales. C'est le cas de « Télématin » ou « Envoyé Spécial ». On constate une légère chute le 15/09 où l'information s'essouffle, et la chaîne ne diffuse alors que 3h de direct. Jusqu'au 17/09, le temps d'antenne augmente, pour ensuite diminuer légèrement et en arriver à 5h43 le 18/09. Notons pour finir que la chaîne ne consacre jamais moins de 3h d'antenne aux attentats, ce qui prouve explicitement l'importance accordée à l'information et à l'événement dans la rédaction.

ARTE traite le sujet de manière plus succincte mais non moins complète. Le dispositif télévisuel n'a pas beaucoup changé. Toutefois, on constate une augmentation du temps des journaux télévisés les 11 et 12/09 même s'ils ne durent pas plus d'une heure. Ceci peut s'expliquer par une difficulté de mise en place et de recueil des informations dans une rédaction moins organisée que celle des chaînes nationales citées précédemment. Cette idée est renforcée par le peu d'envoyés spéciaux dont dispose la chaîne dans le traitement médiatique des attentats. Le 13/09, *ARTE* accorde tout de même 2h34 au sujet, ceci grâce à l'émission « Thema » consacrée à l'événement. Les 14 et 15 septembre, le journal télévisé reprend un format normal et n'est plus intitulé « *ARTE* Info Spécial ». Notons par ailleurs que les 16 et 17/09, grâce aux émissions diverses qui traitent des attentats, le temps d'antenne consacré au sujet est le même (2h47, le 16/09) voire supérieur à *TF1* (1h55, le 17/09). Le 18 septembre, l'émission reprend son cours habituel et sa temporalité initiale.

Figure 9 : Évolution du traitement médiatique des attentats dans la presse quotidienne nationale française

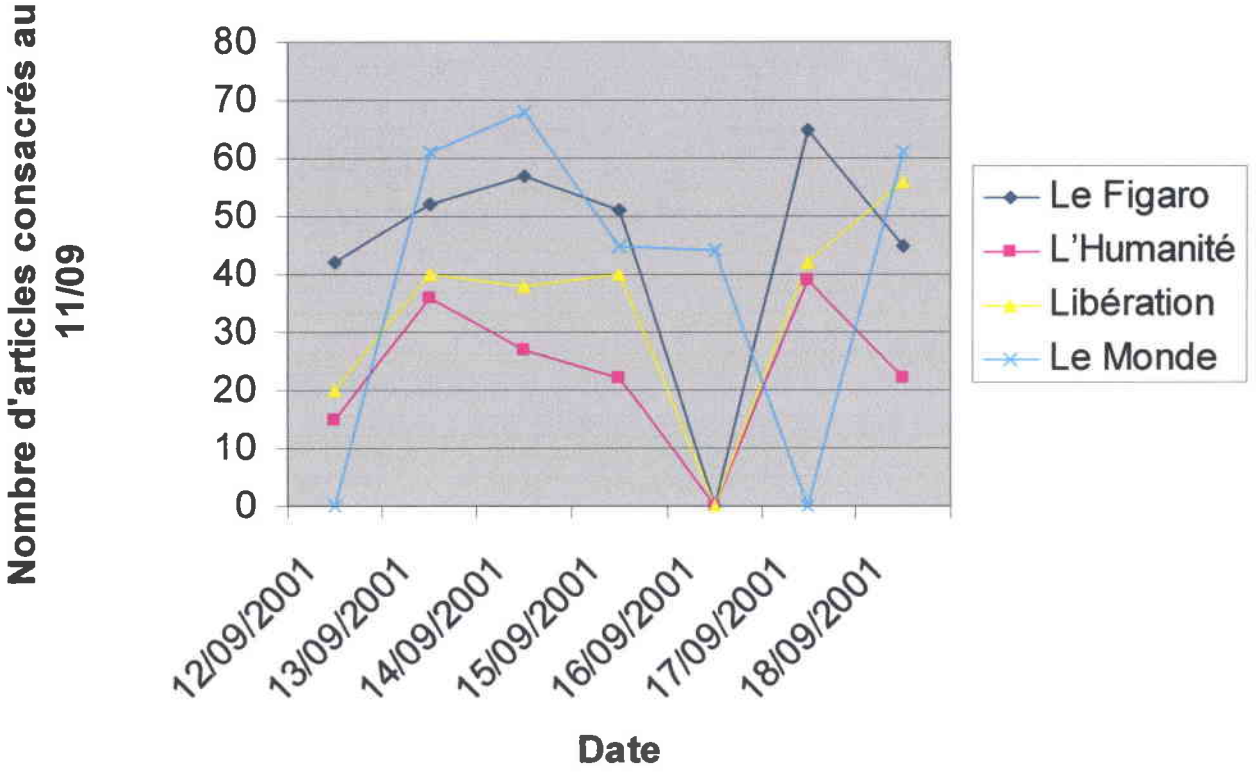


Tableau de données relatives au graphique ci-dessus

	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Le Figaro	42	52	57	51	0	65	45
L'Humanité	15	36	27	22	0	39	22
Libération	20	40	38	40	0	42	56
Le Monde	0	61	68	45	44	0	61

Source : Inathèque de France/BNF

Les documents exposés appartiennent particulièrement à la presse quotidienne nationale. Limitée à la semaine qui suit les attentats, notre analyse temporelle du traitement de l'événement dans la presse hebdomadaire ne peut être que lacunaire.

Contrairement à la télévision qui traite l'événement dans la même durée et au sein d'un dispositif quasi similaire, quelle que soit la chaîne, la presse est fondée sur des particularités de parution qu'il faut prendre en compte. En effet, nos constatations nous ont permis de mettre en évidence le fait que *Libération* et *L'Humanité* publient davantage d'articles longs, souvent accompagnés de photographies qui occupent l'espace rédactionnel. Au contraire, *Le Figaro* et *Le Monde* publient davantage de textes et moins de photographies, ce qui peut expliquer en partie les différences notables dans le nombre d'articles consacrés à l'événement dans la presse quotidienne. L'espace rédactionnel est différemment construit suivant les parutions.

Ces éléments pris en considération, nous pouvons constater que les journaux suivent tous la même évolution dans l'importance accordée aux faits. Même si on constate une légère baisse pour *Libération* et *L'Humanité* le 14/09, la place consacrée aux attentats augmente jusqu'au 14/09. En effet, après avoir relaté les faits et expliqué les tenants et les aboutissants des attentats terroristes, les médias s'orientent vers d'autres types d'articles. L'aspect exceptionnel et dramatique pour la population mondiale devient secondaire. Les éditions du week-end donnent lieu à un rappel des faits, elles sont publiées pour deux jours : samedi et dimanche pour *Le Figaro*, *Libération* et *L'Humanité*, dimanche et lundi pour *Le Monde*.

Le 17/09, les journaux montrent un regain d'intérêt pour les attentats : *Le Figaro* publie jusqu'à soixante cinq articles. L'exclusivité de l'événement est toujours mise en avant. Les journaux n'ayant rien publié pendant une journée, ils disposent d'un nombre conséquent d'informations à diffuser. Cette réaction sera copiée à l'identique par *Le Monde*, le 18/09. *Libération* suit le même mouvement ascendant et propose même l'apogée de son traitement des attentats. *Le Figaro* et *L'Humanité* se distinguent en baissant leur attention de manière proportionnelle à partir du 18 septembre.

La télévision et la presse accordent une importance variable aux informations relatives aux attentats. En effet, l'événement évolue dans le temps, son impact médiatique aussi. Outre le contenu du traitement médiatique, cette évolution contribue à la construction de l'événement dans l'imaginaire collectif. La continuité événementielle se fonde sur un processus de narrativisation de type feuilletonesque, l'information étant construite au jour le jour.

II.1.1.3. La construction médiatique du « 11/09 »

« L'événement, du moins son sens, n'existe que par le récit qui le configure » (Charaudeau, 2001 : 146). L'intérêt qu'il suscite est bien évidemment dû à son caractère exceptionnel et dramatique, mais l'attention des lecteurs-spectateurs sera conservée par la façon dont il est écrit, raconté et commenté dans les médias. En relayant les attentats au jour le jour, les médias leur donnent une résonance tragique. Ils se donnent un cadre de récit des événements, une sorte de scénarisation générale qui construit l'espace public, selon certaines données concernant la structuration de l'espace, du temps et de l'événement : « plus ce qu'il est convenu d'appeler le réel échappe à la maîtrise des pratiques et des discours, plus il est affirmé et revendiqué comme objet de scénarisation » (Leblanc, 1997 : 9). L'étude des modes de qualification de l'événement montre que son développement descriptif constitue un indice d'événementialité. Outre les modalités de construction médiatique des attentats évoquées dans notre premier point, les médias le rendent compréhensible par une mise en récit qui lui confère un aspect fictionnel. Ce déplacement fictionnel du traitement médiatique donne l'impression d'une plus grande maîtrise de l'événement.

- La complexité narrative face à l'inédit

La transmission médiatique des attentats a relancé le débat sur la violence des images à la télévision. En effet, les images sont-elles violentes ou est-ce la réalité imprimée sur le support journalistique qui est porteuse de violence ? (cf. Colloque « Violences médiatiques. Contenus, dispositifs, effets », organisé par P. Lardellier à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, les 23 et 24/01/02). Face au choc traumatique engendré par les attentats, les médias ont recours à la fiction pour rendre la réalité plus acceptable. Un récit est un ensemble d'actions, d'événements racontés, réels ou fictifs, sur le mode oral

ou écrit. Il concerne plutôt la mise en forme des événements, contrairement à la narration qui désigne la manière de les raconter. Il implique toutefois un narrateur dont la présence est plus ou moins manifeste. La scénarisation mise en exergue par le traitement médiatique des attentats est celle de la répétition, les thématiques mentionnées sont toujours les mêmes, elles sont diffusées en boucle.

Pour médiatiser les attentats du 11 septembre, les journalistes ont donc recours au récit comme exutoire. Philippe Marion (*in* Lits, 1993)[35] précise que nos peurs doivent devenir « médiates », c'est-à-dire transférées dans un univers fictionnel afin de rendre l'événement acceptable. Les médias jouent ainsi le rôle de médiateur entre une réalité surprenante et des sentiments individuels : Boileau-Narcejac (*in* Lits, 2004 : 125) considère que le seul moyen d'alléger la pesée de la peur, suscitée ici par les attentats, « est de la libérer en mots, en phrases, en récits, en histoires. La peur, dès qu'elle est exprimée, perd sa force torrentielle, son caractère de panique, et devient progressivement un jeu [...] La fable pacifie la peur ». La mise en récit de la transmission d'information passe par trois points communs à l'analyse du discours littéraire et du discours médiatique : un schéma narratif : état initial, bouleversement (crash), état final ; des actants : terroristes, victimes, hommes politiques... ; et une conflictualité narrative : opposition liberté / terrorisme...

On assiste ainsi à un enchaînement de séquences narratives autour de quelques personnages, ce qui permet un investissement affectif de la part du lecteur-spectateur. Ces personnages vont se construire selon une logique conflictuelle rappelant le schéma canonique du récit et le système actantiel des personnages. Les figures emblématiques qui sont mises à jour (telle que celle du pompier) constituent autant de portes d'accès à l'événement. Ainsi Mychal Judge est dans un premier temps le symbole du courage des Américains face au terrorisme : « C'était un saint pour ses pairs. Le révérend est mort en bénissant le corps d'un pompier » (VSD, 19/09/01). De même, Rudolph Giuliani se pose en représentant d'une collectivité meurtrie. Pour authentifier le récit, un point d'honneur est accordé à la diffusion de témoignages retranscrits issus d'interviews ou de bandes sonores par exemple.

[35] Il oppose les peurs médiates et immédiates, les secondes étant plus soudaines que les premières. Le fait qu'une peur soit médiate induit un filtre des émotions et permet plus de recul dans l'appréhension de l'événement.

Toute narration repose sur un déséquilibre initial qui doit être comblé. Or, les attentats marquent une rupture de l'ordre du monde, « une rupture de l'ordre informationnel ordinaire » (Lits, 2004 : 18), un déséquilibre qui explique la simplification du récit des événements par les médias. En effet, le récit médiatique est fondé sur un manichéisme ambiant, « une polarité axiologique » (Croll, 2001 : 67) : on distingue clairement les bons et les méchants, la démocratie et la dictature... En effet, l'urgence de l'événement induit l'apparition d'images parfois caricaturales. La dissymétrie dans la distribution des rôles attribués aux protagonistes est la marque d'une moralisation du conflit par le discours médiatique. Mais on ne sait pas réellement qui sont les victimes, si ce n'est les personnes dans les bâtiments détruits, et encore moins qui est l'agresseur, sinon un réseau complexe et anonyme. Cette axiologisation du récit, son articulation en deux figures antagonistes est ce qui permet au public de comprendre l'événement. Le récit prend sens dans cette bi-polarité instaurée entre des victimes innocentes et des agresseurs diabolisés.

Le récit appartient notamment à l'univers de la paralittérature qui accorde une importance toute particulière à la narration. Il joue le rôle d'exorcisme de nos peurs collectives, et a une fonction cathartique. Les journaux ont eu recours à la fiction et à l'imaginaire pour appréhender le réel. On parle ainsi des fictions annonciatrices telles que le livre de Tom Clancy (*Le Monde*, 13 septembre 2001) ou la bande dessinée Largo Winch *Business Blue*. Au niveau du récit, la réalité et la fiction sont mises sur le même plan. Avoir recours à la fiction permet de gérer l'indétermination suscitée par ces attentats terroristes. Diffuser ces images peut avoir deux rôles ambivalents : une forme de régulation sociale ou une incitation au passage à l'acte. D'où le manichéisme du débat qui permet aux lecteurs de se situer idéologiquement. Ces récits mettent en jeu un certain nombre de thèmes tels que la guerre, la fin du monde, la peur de l'autre et le climat d'insécurité urbaine. Face à ces récits, on assiste à deux réactions : ils sont soit condamnés, soit réajustés au nom de la déontologie journalistique.

Au niveau formel, nous pouvons constater que chaque reportage, quelle que soit la chaîne qui le diffuse, propose le nom du journaliste en bandeau de fin sous le terme « Récit ». « Le récit des événements » est par ailleurs une expression couramment employée par les journalistes. Cette notion est à mettre directement en relation avec

celle de fiction, constamment évoquée dans la presse comme à la télévision. Sur *ARTE*, on utilise davantage le terme « commentaire ».



***France 2*, le 17/09, 20h09**



***France 2*, 18/09, 20h03**



***ARTE*, 12/09, 19h57**

Dans la presse, il est facile de trouver des récits construits comme tel, chaque reportage y contient une grande part de narrativité. Les journalistes n'hésitent pas à faire des références directes à la littérature pour construire le récit des événements et relater l'ambiance à New-York. C'est notamment le cas dans *L'Humanité* du 13 septembre, en page 6, où Federico Garcia Lorca est abondamment cité par le journaliste pour magnifier la ville de New-York. Le texte du poète et les écrits journalistiques sont associés pour insister sur l'aspect symbolique dont est porteuse la ville de New-York : « une pensée pour la calèche « woody-allienne » de « Manhattan », Harlem. « Oh ! Harlem ! Harlem !/ Nulle angoisse comparable à tes rouges opprimés/ Á ton sang qui frémit dans l'obscure éclipse/ Á ta violence grenat sourde-muette dans la pénombre/ Á ton grand roi pionnier en costume de concierge. ». La référence à Woody Allen est également présente sur *France 2*, le 17/09, à 20h44.



Á la télévision, les récits sont plus implicites, nous pouvons toutefois en donner deux exemples tout à fait éloquents, qui permettent de mettre en évidence les caractéristiques du récit médiatique :

France 2, le 11 septembre 2001, 19h20, Reportage rappel des événements :
« Une bombe volante, un Boeing 747 vient s'écraser sur le World Trade Center. Il est 9h15, heure locale, en plein cœur de New-York. 18 minutes plus tard, un Boeing 757 a pris pour cible l'autre tour de l'édifice. 50 000 employés, certains se jetteront par la fenêtre. Au sol, c'est la panique et l'enfer lorsque les deux tours s'effondrent, elles vont imploser l'une après l'autre dans un nuage de poussière et de cendres donnant à Manhattan des allures d'Apocalypse ».

Nous pouvons retrouver ici tous les éléments constitutifs d'un récit. Tout d'abord, les faits sont relatés de manière chronologique, on les situe également spatialement. De plus, le commentaire est romancé, les mots employés sont forts. Le temps du récit est le présent, ce qui lui donne plus de réalisme et permet aux téléspectateurs d'y adhérer plus facilement. Le narrateur-journaliste utilise des images, des métaphores, adopte un style parfois elliptique pour donner plus d'impact à son propos. Finalement, la personnification des avions attribue des acteurs à un drame dont on ne connaît pas encore les coupables.

TF1, le 11 septembre 2001, 17h24, Témoignage de Loic Berrou dans le train pour New-York :
« Au fur et à mesure de notre trajet, les nouvelles sont tombées. L'Amérique est suspendue. Nous assistons à des scènes, non pas de panique, mais d'interdiction. Une incrédulité se lit dans le regard des gens. Mon voisin dans le train s'est effondré en pleurs lorsqu'il venait d'apprendre que sa fille, qui travaillait dans une banque au 70ème étage, était saine et sauve ».

Le style saccadé de ce récit lui donne un rythme particulier, et joue davantage sur l'émotion que le précédent, la place du journaliste y étant très importante. Les circonstances bien sûr appellent le téléspectateur à écouter cette histoire qui est véridique, Loïc Berrou est dans le train et ne fait que commenter ce qui se passe autour

de lui. Les termes parfois peu explicites marquent l'émotion du journaliste et authentifient son récit.

- Un contenu narratif flou

Face à une situation inacceptable et dramatique, les journalistes ont du mal à faire la part entre réalité et fiction : « c'est irréel » annonce Julie Pêcheur, témoin en direct de New-York. Sur *France 2*, le 11 septembre, Daniel Bilalian précise « Ce n'est pas un cauchemar mais la réalité [...] les images ont du mal à arriver jusqu'à notre cerveau », avant de répéter à deux reprises que « nous allons revoir le film des événements ». Ce terme « film » sera repris par Olivier Calzi dans l'édition de 7h du 12/09 sur *France 2* lors de l'annonce d'un reportage évoquant « le film de cette terrible journée ». La notion de « scénario » est également récurrente, elle rappelle celle de récit évoquée précédemment. Daniel Bilalian évoque le « scénario diabolique des terroristes » ; sur ARTE, la présentatrice du journal télévisé, Annette Burgdorf, parle d'un « scénario que n'aurait pas osé imaginer le pire des films catastrophes ». Le 11 septembre à 17h23, Patrick Poivre d'Arvor insiste « On connaît les scénarios qui ont inspiré les premiers films catastrophes, à commencer par *La Tour infernale* où des avions s'écrasaient sur des buildings ».

Dans les récits concernant les attentats, on retrouve plusieurs sortes de comparaisons, surtout évoquées durant les deux jours consécutifs aux attentats. Deux thématiques sont mises en avant, récurrentes et opposées dans les discours : la fascination pour New-York, car les tours ont longtemps été les plus hautes du monde et faisaient la fierté des New-yorkais et la notion de catastrophe dévastatrice. Revenons ici sur les trois types de références dominants en les explicitant davantage. La référence historique à Pearl Harbor le 7 décembre 1941est omniprésente, d'autant plus que le film de Michael Bay est sorti peu avant les attentats. Outre les rappels effectués par les présentateurs des journaux télévisés, la presse a consacré beaucoup d'espace à expliciter cette référence. Nous pouvons ici prendre l'exemple du *Monde* qui, dans son numéro du 13 septembre 2001, consacre deux articles à cette référence historique : « L'Amérique serait sous le choc d'un Pearl Harbor terroriste » (2), « Pearl Harbor, un jour d'infamie » (13). *Libération*, le 12/09, parle de « L'Effet Pearl Harbor ». Dans ce même numéro, d'autres articles font également référence aux autres attentats commis contre les intérêts

américains « Au World Trade Center, déjà le 26 février 1993 ». La guerre du Golfe est évoquée une seule fois sur *TF1* où Loic Berrou rappelle que les « scènes de chaos » de l'époque sont similaires à celles d'aujourd'hui. On note également diverses références littéraires à des bandes dessinées tels que Largo Winch ou des romans d'espionnage de Tom Clancy. Á la télévision, peu de sujets traitent de cette comparaison ; toutefois, la presse consacre un certain nombre d'articles à ces références littéraires. *Le Point* du 14 septembre évoque « Les prémonitions de Tom Clancy » (19), *Le Monde* du 13/09 consacre sa rubrique « Horizon-Débat » aux références culturelles diverses, notamment littéraires : « Quand la réalité dépasse la fiction. Qui a lu les romans de Tom Clancy ? ». Lorsque l'on parle de références littéraires, on aborde également l'aspect sociologique développé par Samuel Huntington, *Le Point* lui consacre un article le 14/09 « L'Homme qui a prédit le choc des civilisations », *Le Monde* du 13/09 aborde également ce thème « La prédiction de Samuel Huntington : le début d'une grande guerre ». Les références fictionnelles aux films catastrophes sont également omniprésentes, citons notamment le téléfilm « Path to Paradise » s'inspirant de l'attentat contre le World Trade Center en 1993. Á ce sujet, les journalistes ne tarissent pas de références. Gilles Bouleau, correspondant à Londres pour *TF1*, reprend les paroles d'un témoin et confie : « On ne sait pas si c'est un film de Bruce Willis ou de Godzilla ». Dans l'émission du soir du 11/09 sur *France 2*, David Pujadas précise « ça ressemble au méchant de James Bond ». De manière plus implicite, dans *les Guignols de l'Info* du 11/09, un bandeau annonce le sujet « L'Empire contre Attaque ». De même sur *TF1* à 16h16 le 11/09, des images de *Star Wars* sont diffusées et légendées « En direct de New-York », une erreur technique qui explicite clairement le rapport effectué entre les films de fiction et une réalité qui paraît « irréelle ». Dans la presse également, on fait référence aux œuvres de fiction : « Le terrorisme islamiste : thriller effrayant », « Hollywood et le goût du désastre » (*Le Monde* du 13/09). Le 14/09, *Le Monde* effectue sur un mode ironique un reportage en référence aux films hollywoodiens « Le scénario catastrophe de mardi fait aussi peur à Hollywood », car « Á Hollywood, aucun film catastrophe n'aurait imaginé un scénario aussi monstrueux » (*Paris Match*, 20 /09).

Ainsi, on retrouve des références et une imbrication constante entre la réalité et la fiction, on met sur le même plan des photos du drame et des images de fiction par exemple. Le parallèle peut également être évoqué de manière insidieuse. Par exemple, dans *VSD* du 20/09/01, on raconte l'hommage porté aux victimes par Harrison Ford, qui

rappelle celui porté par le président Bush, mais fait surtout référence au statut de président d'Harrison Ford dans *Ennemis Rapprochés* et *Air Force One* : « C'est hagard et les yeux embués que la vedette de films étrangement prémonitoires [...] s'est rendue, quelques heures après l'attentat suicide, dans le bas de Manhattan ».

Cette référenciation constante à Hollywood n'a pas eu que de effets bénéfiques sur l'industrie cinématographique. Le traitement médiatique des attentats donne lieu à une ferme condamnation de la violence fictionnelle, condamnation qui conduit les studios à réaménager leurs stratégies de diffusion au lendemain des attentats : « Traumatisé par la violence inédite qui s'est abattue sur l'Amérique, le temple du cinéma préfère retarder la sortie des films mettant en scène des terroristes » (*L'Express*, 21/09/01). Le 11 Novembre, la Maison Blanche adresse même une liste de « sept commandements » à respecter par Hollywood, sous prétexte d'éviter toute dramatisation cinématographique supplémentaire. Est également jointe une liste de sept thèmes qui doivent être privilégiés, tels que la guerre contre le mal, ou les thématiques susceptibles de rassurer la population. On assiste alors à une nouvelle cohabitation politique et idéologique entre le gouvernement et les studios. Même si le nombre peu conséquent d'images différentes des attentats diffusées à la télévision vient neutraliser l'effet de fiction induit par l'exceptionnalité de l'événement, la dramatisation est ancrée dans une construction médiatique atypique, un « spectacle de l'illusion documentaire » comme l'appelle Antoine de Baecque (*Libération*, 14/09/01).

II.1.1.4. Les figures de la dramatisation de l'événement

Au lendemain des attentats, l'appareil médiatique s'approprie l'événement et le traite selon son propre mode, celui de la dramatisation. L'attentat semble ainsi renaître chaque jour à travers la prisme des médias.

- Le bouleversement de l'appareil médiatique

Les bouleversements engendrés par la médiatisation des attentats sont eux-mêmes révélateurs de la tendance à la dramatisation dans le traitement médiatique de l'événement. La programmation télévisuelle est bouleversée. Les journaux télévisés deviennent des émissions spéciales, les journaux consacrent toutes leurs pages à

l'événement. Chaque medium essaie de reconstituer le drame tout en l'expliquant. Jean Claude Dassier, Directeur de LCI précise que « Dans de telles conditions, les circuits de collecte des autres informations ne fonctionnent plus. Les journalistes sont tous mobilisés et rien d'autre ne semble compter. Et sincèrement, si je cherche des nouvelles importantes qui seraient tombées autour du 11 septembre, je n'en trouve pas. Tout autour, tout semblait asphyxié, gelé » (Télérama, 2001 : 95). Les attentats constituent l'exclusivité de l'information : « L'information paraît terne par rapport aux événements actuels » annonce Patrick Poivre d'Arvor dans *Les Guignols de l'Information*, le 14 septembre.

Le vocabulaire utilisé prend tout son sens dans l'accentuation de l'aspect tragique et dramatique de l'événement : l'espace et le temps de l'information sont construits, les sujets sont choisis, le vocabulaire défini. On tente de produire une lisibilité du réel en l'inscrivant sous forme de récit par le biais de reportages et d'analyses. Le rendez-vous avec l'information concernant les attentats est quotidien, du moins jusqu'au 18 septembre, date limite de notre corpus. Durant cette semaine, les médias traitent presque exclusivement des attentats aux États-Unis. La dramatisation de l'événement est autant due à son traitement médiatique qui tend vers la spectacularisation qu'à l'aspect spectaculaire de l'événement en lui-même. Dans la presse, la quantité d'articles consacrés à ce sujet marque un bouleversement. Á la télévision, la soudaineté de l'information modifie non seulement les programmes mais également le comportement des journalistes. Durant la journée du 11 septembre, Daniel Bilalian révèle à plusieurs reprises l'adaptation du dispositif médiatique : « Les programmes de *France 2* sont interrompus depuis 15h », « L'ensemble de la rédaction s'est mobilisée pour cet événement planétaire ».

Le bouleversement du dispositif médiatique permet aux présentateurs de justifier certaines erreurs techniques ou certains problèmes liés au traitement médiatique dans l'urgence. Ainsi, David Pujadas explique le 11/09 : « Pardonnez moi, ce journal est un peu bouleversé, ce sont les circonstances ». *L'Humanité* publie même, le 17 septembre, en page 8, un article court expliquant la mise en place et les difficultés rencontrées par la rédaction pour rendre compte de l'événement dès le 12 septembre : « une heure, c'est le temps qu'il a fallu à la rédaction de *L'Humanité,* pour casser le journal et refaire

complètement l'édition du 11 septembre 2001 [...] Parce qu'avec un bouclage à 16 heures tapantes, faut s'activer, l'actualité, mon p'tit monsieur, ça n'attend pas ».

Le bouleversement du dispositif est particulièrement flagrant à la télévision. Les interruptions de programmes sont communes à toutes les chaînes, qui n'hésitent pas à couper une émission ou un téléfilm pour donner les informations essentielles. Hormis sur *ARTE*, aucun présentateur ne fait référence à ces émissions qui n'ont pas lieu d'être dans un tel contexte international. Le 11/09, Jurgen Biehle, présentateur du journal télévisé sur *ARTE* annonce « Le film Ginger et Fred sera diffusé le lendemain », et met ainsi en évidence le bouleversement de la programmation télévisuelle dont il s'excuse.

En ce qui concerne le traitement télévisuel, les journaux télévisés ont pris une place prédominante dans la programmation des chaînes, ils sont omniprésents et rythment la vie des téléspectateurs. Il est alors difficile de faire la différence entre des émissions consacrées au sujet et les éditions spéciales qui relatent les événements ; Etienne Leenhardt, correspondant à Washington, le souligne le 11/09 à 18h30 : « Il n'y a pas réellement de journaux télévisés aux États-Unis, c'est un peu comme en France ». Ceci est particulièrement clair le mercredi matin sur *France 2* entre 5h30 et 8h30 où journaux télévisés et interviews se succèdent dans un spécial « Télématin » consacré aux attentats.

Ces différents points concernant le bouleversement de l'appareil médiatique sont abordés dans des articles de presse que nous nommons « réflexifs » dans l'attente d'une dénomination plus apte à rendre compte de leurs caractéristiques. En effet, les articles ou reportages relatent les difficultés d'un traitement médiatique dans l'urgence, et interrogent en cela la pratiques journalistiques mises en œuvre face à l'exceptionnel et l'inattendu. Par exemple, Françoise Giroud s'exprime dans *Le Nouvel Observateur* par le biais d'un billet d'humeur : « Ils peuvent tout faire » (59). *Le Monde* du 13 septembre titre en p.3 « ' America under Attack' en direct sur les écrans du monde entier » et fait ainsi une référence explicite à CNN. Á la télévision, le 12/09 dans « Télématin » sur *France 2*, on effectue une revue de presse qui montre de manière évidente l'unanimisme des Unes consacrées aux attentats.







- La mise en mots des attentats

La mise en mot de l'événement constitue un véritable élément de dramatisation des attentats. Elle propose une narration de type allégorique, où l'événement est raconté autrement par les instances médiatiques. Qu'ils soient dans la presse française ou prononcés par les présentateurs du journal télévisé, les mots utilisés par les journalistes reflètent l'événement, ils le rendent lisible et compréhensible. Au lendemain des attentats, les mots sont forts et révèlent le choc vécu par la population dont les sentiments sont retransmis par les médias qui travaillent ainsi à la vulgarisation des faits. Cette vulgarisation contribue à une catharsis collective, mise en œuvre par les médias. En effet, face au caractère dramatique des attentats, les Français sont placés devant une « double contrainte d'ordre scopique » (Lardellier, 2003 : 259) : une impossibilité de ne pas voir le drame, et un désir d'en voir toujours plus.

Alors que dans la presse les titres sont particulièrement évocateurs d'une émotion éprouvée collectivement, à la télévision, les bandeaux d'annonce des sujets sont de différents types et visent davantage à situer l'événement dans un contexte spatio-temporel particulier qu'à amener d'autres éléments de dramatisation:

- « America under attack », reprise du bandeau de CNN
- « Édition spéciale » *France 2*, *TF1*
- « *ARTE* Info Spécial » *ARTE*
- « Attentats aux États-Unis » *France 2*
- « Spéciale attentats » *TF1*
- « En direct de New-York », « En direct de Washington » *France 2*, *TF1*, *ARTE*

La manière de traiter les attentats dans la presse écrite ou télévisuelle passe par l'utilisation d'un certain nombre de champs lexicaux récurrents. Ces mots sont relevés dans les titres de presse écrite, nous les retrouvons également à la télévision :

- L'incompréhension : « innommable », « choc », « impuissance », « incroyable », « inimaginable », « irréel », « acte fou, gratuit, terrible ».
- Indétermination : « prémonitions », « prédictions ». Ce vocabulaire est renforcé par l'utilisation constante des conditionnels par les journalistes de télévision.
- La guerre : « guerre », « État de guerre », « cible », « menace », « décombres », « urgence », « frappée », « déclaration de guerre », « défi », « terrorisme », « Kamikazes », « menace », « attaque », « coupables », « ennemi ».
  David Pujadas parle de « scènes de guerre » dans les rues le 11/09, pour évoquer l'ambiance à New-York. Ulysse Gosset sur *TF1* parle d'un « acte de guerre ».
- L'horreur : « Chaos », « le drame », « effroyable », « désastre », « terrifiante », « agonie », « infernales », « effrayant », « monstrueux », « état de choc », « panique », « infamie », « attentats », « sinistre », « catastrophe », « tragédie ».
  Á 16h08, le 11/09, Patrick Poivre d'Arvor parle de « l'éventration » du bâtiment qu'est le Pentagone. Ulysse Gosset précise que les terroristes ont réussi de façon « terrifiante » à toucher l'Amérique. Sur *France 2* on parle d' « images tragiques » et d' « événement dramatique ».
- La fin du monde : « Apocalypse », « dantesque », « ambiance de fin de monde », « ville morte ».
- Références américaines : « Pearl Harbor », « Hollywood », « scénario catastrophe »
- Grandeur américaine : « mythique », « puissance américaine », « gloire », « Symbole », « Emblèmes », « modèles », « liberté »

Ces termes ont été sélectionnés pour l'importance qu'ils prennent dans les pages des journaux et dans les annonces et reportages des journalistes de télévision. En effet, ils sont récurrents et contribuent à créer une représentation de l'événement porté à son paroxysme. Les attentats sont présentés comme un drame au sens théâtral du terme, c'est-à-dire un conflit, une émotion mise en scène. Ce terme « drame » est par ailleurs récurrent dans le traitement médiatique des attentats, dans les discours médiatiques, on retrouve souvent la thématique de la tragédie. Ces utilisations lexicales par les journalistes provoquent un double effet : d'une part, elles induisent des scènes d'horreur

ce qui conduit à une mise à distance de l'événement, d'autre part, elles impliquent une mise en avant de l'affect par un processus conduisant à la catharsis médiatique. Les adverbes utilisés par les journalistes jouent également un rôle dans la dramatisation des faits, ils proposent trois fonctions fondées sur le même schéma de modalisation en vérité : ils assurent un rapport direct avec l'information, renforcent l'atrocité de l'événement et soulignent l'efficacité des journalistes. Ils sont notamment utilisés pour poser l'évidence de la présence de la chaîne : sur TF1, le 12/09, le présentateur annonce « je ne sais absolument pas si nous allons pouvoir voir le deuxième reportage [...] nous vous le présenterons évidemment dès que possible ».

Un mot retient particulièrement notre attention car il est utilisé de manière abondante et similaire, quel que soit le médium concerné. En effet, le terme « Apocalypse » est récurrent dans la presse et justifie le choix du titre de notre étude. Daniel Bilalian qualifie les attentats de « véritable apocalypse », David Pujadas précise que le drame donne « à Manhattan des allures d'apocalypse », il décrit « un paysage lunaire, apocalyptique ». Comme nous l'avons vu, les titres journalistiques font également référence à l'Apocalypse, prise dans son acception globale, celle d'une catastrophe épouvantable aux allures de fin du monde : « Oui, ce fut bien une Apocalypse, au sens originaire de l'expression, une révélation de notre monde, que ce terrible spectacle du 11 septembre. Mais comme toutes les révélations antérieures, la lumière qui s'en dégagea était bien trop crue, dans un premier temps, pour nous livrer autre chose qu'elle-même » (Alexandre Adler, 2002 : 7).

Notons que la mise en mots de l'événement passe par une multitude de modes de traitement de l'information. On retrouve ainsi l'émotion du journaliste qui écrit son article en laissant apparaître sa subjectivité par l'emploi des mots choisis. Le témoignage joue également un grand rôle. Que ce soit une analyse d'expert ou un récit relaté par un témoin, les mots sont mis en forme par des individualités choisies par le médium concerné. Finalement, la surprise créée par les attentats est traduite par des mots forts, on retrouve ainsi un certain nombre de phrases et expressions « chocs » qui contribuent à recréer la réalité de l'événement, à le rendre compréhensible et inacceptable. Ils contribuent à sa symbolisation dans l'esprit collectif. Les discours qu'ils constituent sont pluriels et façonnent la construction de l'événement auprès de

l'opinion publique. Outre leur aspect syntaxique et lexical, ces discours mettent en jeu diverses composantes extra-discursives, les concepts, les affects, les verbalisations, qui viennent compléter les formes de symbolisation verbale telles que nous les présentons. L'imaginaire collectif interpellé par les instances médiatiques est associé aux différents types de narration utilisés : la narration, la description et l'explication, tous trois présents dans les discours sur l'événement.

II.1.2. Une pluralité de discours mis en scène

C'est par le biais des articles de presse, du discours écrit et des paroles des journalistes de télévision, que l'événement est vulgarisé, rendu accessible à tous. D'où l'importance d'analyser avec précision les différents types de discours en jeu dans la médiatisation des attentats du 11/09 : le discours authentifiant, le discours testimonial et le discours critique. Ceux-ci doivent être brièvement présentés dans un cadre posant clairement la notion même de discours.

II.1.2.1. Discours et traitement médiatique

Le discours médiatique relatif aux attentats répond à une double visée de crédibilité et de captation. Les médias ont pour but d'informer le public des faits, « faire savoir » et « faire partager » l'information relative aux attentats, c'est donc la vérité que l'instance médiatique met en scène. Dans un premier temps, les médias s'effacent devant la réalité qui s'impose, l'atrocité des faits parle d'elle-même, les témoins prennent alors une place importante, la réalité s'impose par cette parole qui est un « compte rendu certifié par l'expérience de son auteur » (Dulong, 1998 : 43). Prédomine alors « l'être là » de l'événement. La visée de crédibilité prend également en considération l'énonciateur du discours dont la manière de construire l'énoncé journalistique relève d'un principe de vraisemblance. C'est dans cette optique que la parole experte prend toute son importance en accentuant la plausibilité des informations. La mise en parallèle d'opinions variées révèle des opinions contradictoires, dont se dégagent une opinion collective commune, opinion qui va dans le sens d'un soutien aux États-Unis.

La visée de captation explique la tendance médiatique à la dramatisation, voire à la spectacularisation. En effet, Le but premier des médias est de faire ressentir l'événement, l'émotion collective qu'il suscite, afin d'instaurer un imaginaire et une mémoire collective. Cet imaginaire est construit par la simplification du discours, sa fragmentation, et l'itération de l'information. Ces trois modalités visent à mettre en exergue des valeurs communes et partagées à l'international. Même les émotions sont socialisées (Charaudeau, 2000), l'imaginaire du drame mobilise la mondialisation de l'émotion, la médiatisation de l'événement joue un rôle de catharsis sociale à l'origine de la solidarité internationale.

- Discours et actes de discours

Le discours expose, démontre, analyse, il est un ensemble organisé de signes visant à commenter ou définir un objet, une mise en forme écrite ou parlée de la pensée. On le décompose, on s'intéresse aux situations durant lesquelles il est proféré. La linguistique part du principe que le discours est « la réalisation concrète, écrite ou orale de la langue considérée comme système abstrait ». Á ce sujet, Roland Barthes (1964) établit une distinction entre langue, discours et parole. Pour lui, le discours est « une parole institutionnalisée » tandis que la langue est un « système formalisé » ayant des codes et des règles propres. Ces codes sont préexistants dans l'analyse des discours médiatiques qui analysent, rapportent les faits et nous donnent une vision des attentats.

La science linguistique considère le discours comme un procès d'énonciation unique par lequel le sujet parlant ou écrivant actualise la langue en parole. Émile Benveniste (1966) est un des premiers penseurs à s'intéresser à la question, il définit le concept de discours en trois points qui tiennent compte autant de la production que de la réception du discours : l'oralité : le discours implique qu'il y ait un locuteur et un interlocuteur, un émetteur et un récepteur du discours ; la relation discours / récit et la notion d'intention : on cherche toujours à influencer le récepteur de quelque manière que ce soit, l'idée d'adresse est donc très importante.

Face à l'urgence informationnelle suscitée par la soudaineté de l'événement, les informations sont consensuelles, l'énonciation vient marquer des différences de traitement des faits par les médias. La notion d'énonciation est inhérente à celle de

discours : « Au delà de la description des énoncés, l'analyse du discours a très vite pris en compte tout ce qui, dans le discours, est trace du locuteur » (Encyclopédie Universalis). Cette définition induit notamment le rôle prédominant du locuteur vu avant tout comme un énonciateur responsable de l'analyse. L'énonciateur et la situation d'énonciation ont donc désormais autant d'importance que le discours lui-même, ceci est d'autant plus vrai dans le traitement médiatique d'un événement inattendu. Kerbrat-Orrechioni (1980), se donne pour objectif d'étudier les traces que peut laisser le locuteur dans son discours autrement dit les marques d'énonciation, elle se lance dans « une recherche des procédés linguistiques par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message et se situe par rapport à lui-même ». Selon elle, l'énonciation « est par essence historique, événementielle et comme telle, ne se reproduit jamais deux fois identique à elle-même ». Les linguistes ont également cherché à dégager tous les éléments, qui, dans les énoncés, peuvent être considérés comme des traces ou des empreintes de procès d'énonciation qui les ont produites. Ceci afin de dégager, dans un second temps, leur fonctionnement, leur organisation, leur interaction, les répercussions dans la situation de communication. Le discours est ainsi considéré comme révélateur d'une idéologie, des opinions profondes du locuteur. L'énonciation est donc le lieu de l'invention individuelle, mais également le lieu de l'expression d'acquis culturels inconscients, ceci peut avoir une influence certaine sur leurs écrits qui contribuent à forger notre vision du monde.

Dans le cas du traitement médiatique dans l'urgence, la parole est parfois énonciativement instable. Les médias mettent en scène différents types de discours susceptibles de se télescoper : paroles expertes, paroles journalistiques ou témoignages d'anonymes. Les médias se font alors relais de l'opinion publique ou d'une parole institutionnelle mais également promoteurs d'un discours autonome qui individualise l'information, c'est cette part culturelle inconsciente qui a engendré une forme d'auto-censure journalistique dans le traitement des attentats. C'est ce que M. Fernandez propose d'appeler « le brouillage énonciatif » (*in* Lits, 2001 : 88), qui se met en place lorsque l'événement est présenté par les médias entre information et contrainte de dramatisation, entre revendication d'une parole explicative et relais d'opinion.

Dans le traitement médiatique surtout, la notion de discours sous-entend celle d'acte de discours. Cette dernière donne lieu à de nombreuses analyses et théories, notamment en

linguistique. Tout d'abord, étymologiquement, on l'adapte à toutes les sciences et notamment aux sciences de l'information et de la communication où on s'intéresse plus particulièrement à l'étude des discours médiatiques. Dans la presse, la structure rédactionnelle et argumentative se fait discours, à la télévision ce sont les reportages et les paroles des journalistes qui sont discours, d'une part le discours écrit, d'autre part le discours oralisé. Notons que nous utiliserons le terme oralisé pour le discours télévisuel, en effet, le discours des présentateurs est préparé pour être ensuite prononcé. Il est donc important de l'étudier par rapport aux domaines auquel il fait référence afin de le recontextualiser pour mieux l'analyser. Le journal qui publie influence le discours qu'il produit tout comme le présentateur d'une chaîne est influencé par la culture de cette chaîne. Analyser le discours signifie donc analyser la structure de cet énoncé en le rapportant toujours à ses conditions de production, au support dans lequel il est inclus. Si on l'aborde du point de vue de l'oralité, le discours est une mise en parole et en forme de la pensée, d'où le rôle ambivalent du journaliste qui apparaît comme un énonciateur second, parlant au nom de l'institution pour laquelle il travaille.

La notion d'énonciation médiatique induit celles de production et de réception du discours médiatique. On s'intéresse non seulement à l'émetteur et au destinataire du discours mais également à la situation de communication c'est-à-dire les circonstances spatio-temporelles de production et de réception du message. Selon Erwing Goffman (1974), tout discours sous-entend une adaptation émetteur-récepteur, il induit ici le concept de stratégie discursive qui peut être aisément appliqué aux médias. En effet, Goffman précise que le discours de l'émetteur lui permet de donner une image de lui-même ; il en est de même dans les médias, l'influence idéologique sous-jacente dans les discours de presse permet de donner une image de la publication. Patrick Charaudeau (1997) rejoint cette idée en précisant que lorsqu'une personne parle, elle anticipe la relation avec son interlocuteur. Ainsi, pour des énoncés identiques, il y a des énonciations différentes, c'est pour cela qu'on peut dire que les journaux construisent une image du lectorat qui contribue à forger leur discours, de même, la télévision prend en considération les attentes supposées des téléspectateurs dans leur construction de l'information. Le rôle des deux acteurs énoncés en situation de communication est totalement différent et contribue à forger la définition d'actes de discours. Dans le cas de la presse, les articles sont présents non seulement pour donner de l'information mais également pour proposer une analyse de l'événement propre à chaque journal qui va

contribuer à le construire et permettre à l'opinion publique de l'appréhender sous un certain angle.

Ces différents apports théoriques nous ont permis de mettre en avant un certain nombre de modalités discursives. Trois types de modélisation discursive marquent les imaginaires publiques. Tout d'abord, un discours réaliste, objectif, où l'événement est mis à distance du public. Ensuite, une forme de discours dramatisé où les émotions, la souffrance, la peur sont mis sur le devant de la scène médiatique. Finalement, le discours médiatique marque une problématisation de l'événement, on cherche à le comprendre et surtout en évaluer les conséquences à court et moyen terme. Cette typologie s'insère principalement dans trois grands types de discours qui, loin d'être exhaustifs, permettent de regrouper les diverses considérations notées lors de l'analyse du traitement médiatique des attentats : un discours authentifiant, un discours testimonial, un discours critique.

II.1.2.2. Un discours authentifiant

Dans son acception littérale, le discours authentifiant vise à donner des informations concrètes, objectives, authentiques et dénuées, autant que possible, de toute interprétation. Ce type de discours passe principalement par trois genres médiatiques : le reportage de correspondant ou d'envoyé spécial, l'interview ainsi que l'intervention d'expert. Tous visent en effet à apporter les preuves de la véracité des événements afin de les rendre plus réels aux yeux des lecteurs-spectateurs qui ne les vivent qu'au travers des médias.

- Des journalistes au cœur de l'événement

Les journalistes sont les garants des discours de presse, ils sont au cœur de l'énonciation et permettent d'appréhender l'événement sous divers angles. Pour présenter les faits de manière objective, les correspondants et envoyés spéciaux sont fréquemment sollicités. Leurs propos légitiment les discours journalistiques et sont un gage de véracité des faits.

Correspondants et envoyés spéciaux : un discours légitimé

Alors que l'instance en plateau (ou en bureau) se doit de garder ses distances par rapport à l'événement, les correspondants et envoyés spéciaux peuvent se permettre de faire preuve d'une certaine subjectivité car ils sont « au cœur de l'événement » : « le journaliste [...] produit un discours qui contient les marque et les indices du surgissement événementiel *in vivo* » (Charaudeau, 2001: 23). Notre étude de ces « journalistes au cœur de l'événement » s'articule selon la distinction entre correspondants et envoyés spéciaux. Nous effectuons ce classement par rapport à la manière dont les journalistes sont présentés tant dans la presse écrite qu'à la télévision. Leur particularité discursive est de pouvoir s'adresser au lecteur-spectateur à la première personne, de se faire l'écho des rumeurs et impressions de la population, de donner des détails venant une fois de plus authentifier les faits. Les correspondants et envoyés spéciaux ont en effet, dans un premier temps, un rôle descriptif. Face à la soudaineté des faits, on constate deux formes distinctes de description : la description d'information qui vise à véhiculer une savoir sur l'événement, la description de rappel, constitutive d'une mémoire discursive commune des faits, et validant par la répétition la description d'information.

L'analyse quantitative de notre corpus a permis de mettre en évidence une différence majeure de la couverture journalistique des attentats. En effet, les quotidiens nationaux ont tous des correspondants locaux, contrairement à la presse hebdomadaire où très peu de correspondants sont cités. Á la télévision, les correspondants prennent une place dominante surtout durant la journée du 11 septembre où ils sont les détenteurs presque exclusifs de l'information. Le fait d'avoir recours à des correspondants locaux permet, grâce aux nouvelles technologies, d'avoir l'information en temps réel, ce qui explique la rapidité des médias à être sur les lieux le 11 septembre. Du point de vue du discours médiatique, ce sont des personnes qui vivent sur les lieux et sont donc intégrées à la communauté américaine. Leur discours est par conséquent empreint d'une grande part d'émotivité car les attentats ont été perpétrés contre leur nation. Leurs interventions allient deux dimensions fondamentales et opposées : l'émotion et la logique, l'affect et la raison. Les correspondants en dehors des États-Unis relatent eux-mêmes des faits mais surtout les conséquences des attentats dans le monde. Leur mise en image à la

télévision apparaît comme un gage de leur présence sur les lieux évoqués : Pakistan, Washington, New York…



Marine Jacquemin, *TF1*, 18/09, 13h02



Pascal Golomer *France 2*, le 18/09, 20h06



Philippe Gassot *ARTE*, le 12/09, 19h55

Que ce soit dans la presse écrite ou télévisuelle, leur place est dominante ; ils sont en nombre conséquent, leur statut de journaliste leur autorise une parole de vérité. Devant le nombre important de journalistes concernés, nous ne citerons que les plus récurrents dans la presse puis à la télévision. Nous pouvons constater que ces correspondants sont des journalistes, des témoins de l'événement. Leur nombre montre une fois de plus la prédominance accordée aux attentats d'un point de vue médiatique. Leur discours se veut non seulement informationnel mais également testimonial voire même critique, certains d'entre eux étant spécialisés dans des domaines d'information particuliers.

Les articles constituant notre corpus révèlent un nombre considérable de correspondants locaux, quelle que soit la parution. En effet, ceux-ci sont présents dans le monde entier :

- Philippe Coste, correspondant pour *l'Express* à New-York
- Patrick Jarreau, correspondant pour *Le Monde* à New-York
- Jean-Pierre Langelier, correpondant pour *Le Monde* à Londres
- Céline Dupeyron, correpondante à Jérusalem pour *Le Monde*
- Pascal Riché, Correspondant à Washington pour *Libération*
- Fabrice Rousselot, correspondant à New-York pour *Libération*
- Hélène Crié, correspondante à Houston pour *Libération*
- Pierre Prier, correspondant à Jérusalem pour *Le Figaro*
- M.F. Calle, correspondante à New Delhi pour *Le Figaro*

En ce qui concerne la télévision, les correspondants locaux tiennent une place particulière dans les rédactions. Le correspondant est un spécialiste du terrain où il se trouve, il adopte donc un point de vue plus analytique. On fait souvent appel à eux, leurs noms sont récurrents ; ils sont journalistes mais également témoins de l'événement chacun dans leur pays respectif. En effet, quelle que soit la chaîne concernée, les correspondants de presse sont présents au niveau mondial, leur discours est international, ils sont cités par chaîne, suivant leur ordre d'apparition à l'écran le 11 septembre :

- Sandra Miller, correspondante à Washington pour *ARTE*
- Ulrich Odesla, correspondant à Tel Aviv pour *ARTE*
- Philippe Gassot, correspondant à New-York pour *ARTE* et *TF1*
- W. Kabisch, correspondant à Toronto pour *ARTE*
- A. Wolkers, correspondant à Berlin pour *ARTE*
- Pierre Alexandre, correspondant à New-York pour *LCI*
- Ulysse Gosset, correspondant à Washington pour *TF1*
- Loic Berrou, correspondant à Washington pour *TF1*
- Gilles Bouleau, correspondant à Londres pour *TF1*
- Françoise-Marie Morel, correspondante à Moscou pour *TF1*
- Alex Panzani, correspondant à Ottawa pour *TF1*
- Etienne Leenhardt, correspondant à Washington pour *France 2*
- Charles Enderlin, correspondant à Jérusalem pour *France 2*
- Laurent Boussié, correspondant à Londres pour *France 2*
- Dominique Derda, correspondant à Moscou pour *France 2*
- Alain de Chalvron, correspondant à Rome pour *France 2*

Les envoyés spéciaux ont un statut un peu spécial ; en effet, ils ne sont pas présents au moment des événements et ne les ont par conséquent pas vécus ; toutefois, ils en vivent les conséquences sur la population et témoignent de réactions diverses. Ils sont de culture française et ne sont que de passage dans plusieurs pays mondiaux. L'analyse de la présence des envoyés spéciaux révèle une différence fondamentale entre le traitement médiatique dans la presse et à la télévision. En effet, la presse envoie de nombreux journalistes au niveau mondial :

- Ph. Boulet-Gercourt à New-York pour *Le Nouvel Observateur*
- F. Chipaux à Kaboul pour *Le Monde*

- B. Philippe à Naplouse pour *Le Monde*
- A. Schwartzbrod à Jérusalem pour *Libération*
- C. Godard à New-York pour *Le Figaro*
- A. Jaulmes à Islamabad pour *Le Figaro*

La télévision quant à elle préfère garder ses correspondants qui apparaissent tels des figures et des représentations des pays dont on traite. Les journalistes sont plutôt envoyés dans les lieux de décision français. Par conséquent, si certains envoyés spéciaux viennent compléter les effectifs des correspondants dans le monde, d'autres donnent l'information en France, en temps réel :

- Bertrand Aguirre, envoyé spécial en Israël pour *TF1*
- Isabelle Torre, envoyée spéciale à l'Élysée pour *TF1*
- Bénédicte Delfaut, envoyée spéciale à Roissy pour *TF1*
- Laurence Ostolaza, envoyée spéciale à l'Hôtel Matignon pour *France 2*
- Gérard Leclerc, envoyé spécial à L'Élysée pour *France 2*
- Yasmina Farber, envoyée spéciale à Roissy pour *France 2*
- Christian Marie Monnot, envoyé spécial à Bruxelles pour *France 2*
- Olivier Weber, envoyé spécial pour *Le Point*, intervient dans le journal télévisé du 11/09 sur *France 2*

On constate que, pour la plupart, notamment dans la presse quotidienne nationale, les envoyés spéciaux sont surtout présents au Proche-Orient. En effet, les rédactions ont préféré couvrir un territoire où les réactions aux attentats ont été très vives, où l'événement est susceptible d'évoluer, les correspondants étant déjà présents aux États-Unis. Á la télévision, les journalistes sont principalement envoyés dans des lieux « stratégiques » : en France, à Roissy ou devant les écoles, où est mis en place le plan Vigipirate.

Ces journalistes interviennent en tant que témoins des événements, des réactions ; en ce sens, ils livrent un discours de vérité, car ils sont sur place. Ils tiennent également le rôle de « personne source », ce sont eux qui collectent les informations et les retransmettent afin que d'autres journalistes puissent écrire leurs articles sur le sujet, ils permettent de comprendre les décisions politiques et militaires. Leur discours est évidemment authentifié par leur situation de production.

De l'enquête de terrain au reportage

Le reportage est omniprésent dans la couverture journalistique des attentats. Le tiers de nos articles correspond à ce genre journalistique, les journaux télévisés en sont constamment ponctués, surtout durant les premiers jours du traitement médiatique. La soudaineté de l'événement et son caractère imprévisible le rendent presque irréel ; d'où la nécessité de sans cesse le décrire, le montrer, raconter ce qui s'est réellement passé. La surabondance de ces récits provoque une immersion du lecteur qui lit et relit les mêmes lignes, du spectateur qui voit et revoit les mêmes images jusqu'à en être imprégné. Á la télévision, les reportages se répètent, le spectateur a vraiment l'impression de participer à l'événement, de le vivre et de le revivre au rythme des reportages, tout comme les Américains qui l'ont vécu et s'en souviennent. Les images se répètent également dans leurs esprits. Dans ce sens, le reportage est la marque d'un souvenir, le garant de la mémoire collective.

Le reportage est un genre noble en journalisme, il vise à faire percevoir et ressentir un lieu, une atmosphère...C'est pourquoi une grande importance est accordée aux détails qui contribuent à créer cette atmosphère. Il est caractérisé par une unité de temps et de lieu ainsi que d'éclairage : le sujet est abordé sous un angle particulier et unique. La subjectivité du journaliste apparaît évidente, car il doit décrire ce qu'il voit, ce qu'il ressent, ce qu'il vit, dans le milieu qu'il étudie. On comprend mieux pourquoi les correspondants et envoyés spéciaux semblent les plus aptes à les rédiger. Les reportages publiés au sujet des attentats ont une forte tendance à la spectacularisation, les événements étant eux-mêmes spectaculaires. Comme nous l'avons vu, les champs lexicaux sont divers, les mots employés par les journalistes sont forts, la ville sinistrée est décrite de manière romancée. En somme, tout est fait pour que le lecteur-spectateur se sente lui même au milieu des décombres et puisse ressentir l'émotion du journaliste présent sur les lieux. Cette idée est renforcée par le nombre important de photographies publiées avec ces reportages, d'images diffusées, qui viennent ici apporter une preuve visuelle et illustrer les propos du journaliste.

Le reportage est appelé par les professionnels « sujet » (Besse, Desormeaux, 2001). Il se définit comme un thème ou hyperthème, en l'occurrence les attentats, sur lequel le journaliste tient un propos, et qu'il traite sous un angle particulier. Pour le récepteur, en

l'occurrence le téléspectateur, ces sujets deviennent des sujets d'actualité, des sujets de discussion ; ils entrent dans la sphère sociale de l'individu, l'enjeu du reportage est donc qu'il apprenne quelque chose. En effet, le téléspectateur retaille le reportage mentalement selon une logique simple qui associe un seul sujet et un seul propos, il entre ainsi dans une logique d'association d'idées. Notons que le reportage est toujours le résultat de la construction d'un sujet par propos successifs, et la façon dont cette construction s'élabore n'est jamais neutre.

De tous les faits qui se produisent dans la vie, certains deviennent des événements, des constructions sociales. Dans la conception du reportage, il est donc essentiel de se situer par rapport à l'événement. Lorsqu'un événement survient, comme pour les attentats aux États-Unis, le travail du journaliste consiste à produire une information, qui est recueillie, organisée et présentée par le biais du reportage. Au nom de l'urgence ou de la concurrence, le risque est de tomber dans les pièges de la promotion, de la manipulation ou de l'approximation, ce que nous appelons aujourd'hui désinformation et qui s'illustre dans le traitement médiatique des attentats du 11/09. La question de la signification du reportage est en ce sens essentielle. En effet, suite aux attentats, le reportage apparaît comme la capitalisation d'une expérience collective, la mise en forme de la mémoire collective liée à un événement. Aujourd'hui, la multiplication des chaînes rend primordiale la réflexion sur la réalisation du reportage : afin d'éviter toute standardisation, il est nécessaire de façonner le reportage pour qu'il touche davantage le téléspectateur. En ce qui concerne le traitement télévisuel des attentats, la standardisation est évidente. Faute de propos original sur le sujet, les chaînes ont servi de chambre d'écho, et les reportages répètent ce qui est déjà connu de tous, ils passent en boucle. Dès le lendemain des attentats, on assiste à un enlisement de l'information qui provoque une baisse du taux d'antenne consacrée aux événements du 11/09.

Hormis ces reportages de terrain, on peut également citer les reportages de référence qui visent à décrire un lieu, un moment de l'histoire passée, un personnage, ils font souvent référence à G. W. Bush. On traite surtout de ses réactions suite à l'annonce des attentats terroristes ; toutefois, plusieurs experts tels que Denis Lacorne sur *France 2* sont amenés à présenter ce « personnage » de manière plus précise. Ainsi, chaque journal a au moins publié un article biographique ; chaque chaîne propose également un reportage concernant Oussama Ben Laden, non seulement pour présenter « l'ennemi

numéro un » des États-Unis, mais également pour expliquer les tenants et les aboutissants d'un tel « acte de guerre ». On évoque ainsi sa vie, sa famille, son passé militaire et les événements qui ont contribué à le rendre hostile envers l'Amérique. C'est un véritable portrait que les médias dressent du coupable présumé. Le portrait est un genre peu courant en journalisme mais très utile pour la compréhension d'un événement. En l'écrivant, on cherche à donner corps à un individu, on fait souvent référence au reportage car on décrit une personne à l'aide d'anecdotes, de détails qui permettent aux lecteurs de se faire une idée de l'individu. Le portrait peut également se rapprocher de l'enquête lorsqu'il vise à donner un maximum d'informations sur la personne et reste ainsi plus froid. Ici, il se situe entre l'enquête et le reportage, c'est pourquoi nous avons décidé de l'évoquer maintenant. Parler d'Oussama Ben Laden permet également de faire les portraits de dirigeants de réseaux islamistes dans le monde. Dans le numéro du 13/09, Josette Alia pour *VSD,* titre son article « L'homme qui a déclaré la guerre à l'Amérique » ; dans *l'Express,* on trouve un article intitulé « L'ombre de Bin Laden ». De même à la télévision, outre les propos tenus par d'éminents experts amenés à s'exprimer sur la culpabilité d'Oussama Ben Laden, un reportage est présenté à de nombreuses reprises, notamment sur *France 2,* où le portrait de l'ennemi public numéro un est diffusé 6 fois entre 15h33, début du direct, et la fin de l'édition de la nuit du 11/09.

De même, plusieurs sujets faisant référence aux lieux détruits contribuent à expliquer l'explosion des tours et la destruction du Pentagone. Ces monuments sont érigés au rang de symboles américains. Le débat prend alors une orientation plus abstraite, ce ne sont plus des bâtiments qui sont détruits mais la puissance militaire et économique des États-Unis. Cette métaphore vise à dramatiser les faits. Ainsi, *Le Figaro* du 12/09 publie un article sur l'aspect architectural des tours : « 200 000 tonnes d'acier réduites en cendres ». Ce type d'article vient précéder d'autres sujets où on s'interroge sur le devenir de ces tours. Á la télévision, on aborde surtout l'aspect fonctionnel des tours, le nombre d'entreprises qu'elles abritaient, le taux de passage des New-yorkais. Notons que ce genre de traitement de l'information n'existe quasiment pas en ce qui concerne le Pentagone qui est vu davantage comme le centre névralgique de la défense américaine. Les reportages mettent en avant le fait que ces bâtiments sont davantage vus comme des symboles par les médias et l'opinion publique.

Finalement, nous pouvons noter que tous ces reportages contribuent à créer des figures emblématiques. Ils sont essentiels, surtout suite à l'événement où les journalistes sont les détenteurs officiels de l'information. Le lecteur-spectateur se crée ainsi une représentation des hommes politiques, notamment de Georges Bush, qui prend une place dominante dans la polémique, ainsi que des coupables présumés. De même, les pompiers, au fil des reportages, sont présentés comme des héros, on les sacralise en leur attribuant des valeurs positives. Le manichéisme du débat institutionnalisé par les médias contribue à fédérer les Américains et la population mondiale autour de valeurs communes telles que la liberté et le courage. Ainsi le lectorat peut reconnaître qui sont les « bons » et les « méchants ».

- Les experts : la parole experte au service de l'information

Dès le lendemain des attentats, les médias ont essayé de donner un maximum d'explications concernant les faits. Ils ont donc eu recours à des experts issus de différents milieux pour apporter un maximum d'informations explicatives et objectives. En développant les thématiques périphériques aux attentats, les experts aident à leur compréhension. Ils apportent un discours explicatif sur l'événement ; leurs commentaires sont prudents, prudence qui va de pair avec l'incapacité des médias de déterminer une raison précise aux attaques terroristes. Dans la presse, ce sont des personnes extérieures au journal qui sont sollicitées pour écrire dans les pages « opinions » ; à la télévision, les experts peuvent être amenés à intervenir en plateau ou en différé, a être interpellé en tant que spécialistes appartenant à la sphère publique pour donner davantage d'explications globalisantes et interprétatives des événements. Quelles que soient les modalités de leur intervention, leur parole est argumentative, elle doit être faite d'hypothèses, de balancements interprétatifs, de mise en doute des informations. Leur discours est plus engagé, il révèle une opinion, tout en étant présenté comme un simple discours analytique.

L'expertise consiste donc en une construction de l'événement d'un point de vue interprétatif. Le discours expert provoque un effet d'authentification, par une position accréditant la réalité des situations évoquées, mais également un effet de conviction d'un commentaire aux tonalités subjectives. Une information importante est rarement univoque, d'où la pluralité d'experts issus de domaines très différents. L'expertise

fonctionne donc selon une dynamique plurielle visant à apporter un point de vue global et complet : après l'établissement des faits, un jugement est porté sur l'événement, pour plus de pragmatisme dans le rendu des informations un phénomène d'expertise / contre-expertise doit être mis en place dans l'espace médiatique.
Chaque expert apporte une compréhension particulière du phénomène, d'où l'importance du choix de l'expert que le journal fait intervenir. Les filtres interprétatifs du discours de l'expert sont d'ordre éthique, esthétique ou psychologique. Deux grilles interprétatives entrent en compte dans le choix de l'expert. Il peut exister une connivence entre tel type de chercheur et tel type de média. Parfois, certains chercheurs s'intéressent aux médias pour faire avancer leurs travaux et parler directement à l'opinion publique.

Il est important d'étudier la notion d'expert dans l'univers médiatique où il est placé dans une situation d'énonciation particulière. Les experts ont toujours un rôle important en ce qui concerne l'histoire. Ils sont détenteurs d'un savoir quand il y a rupture du cours habituel des choses. Quand les critères de représentation ne fonctionnent plus, ils peuvent donner du sens à ce qui se passe. Ils interviennent donc quand le savoir commun n'est pas suffisant pour appréhender la situation ; toutefois, leur savoir doit être reconnu comme légitime. Il existe une interrelation constante entre médias et experts par rapport à la notion de légitimité. En effet, pour qu'un expert ait une parole autorisée, il doit jouir d'une certaine légitimité dans son domaine, c'est le cas notamment d'Antoine Basbous, directeur de l'observatoire des pays arabes, politologue et auteur d'un livre sur l'islamisme et Oussama Ben Laden. Il est cité de nombreuses fois, et intervient sur plusieurs chaînes et dans plusieurs parutions au lendemain des attentats. En contre-partie, les médias peuvent participer à l'émergence de nouveaux experts tels que certains journalistes, spécialistes d'un sujet, qui deviennent par nécessité d'information, experts sur le plateau du journal télévisé. Ainsi, sur *ARTE*, Georges Saint-Paul, spécialiste des États-Unis, intervient sur le sujet des attentats. Les experts ont donc une fonction judicatoire ; en plus de la mobilisation des savoirs, ils sont ceux qui jugent la situation et l'analysent. Notons que dans l'expertise, le jeu de contre-expertise est très fréquent ; toutefois, en ce qui concerne le 11 septembre, les experts se sont exprimés sur des sujets très différents en restant tous unanimes quant à la nature des faits.

Dans le traitement médiatique des attentats, l'expertise participe à la polémique. Un expert se caractérise par un discours de vérité qui peut se traduire en référence à des œuvres canoniques, son savoir « savant » est issu d'œuvres de référence dans son domaine. La notion d'expert s'étend donc non seulement aux chercheurs scientifiques mais également aux producteurs d'œuvres canoniques. Les lignes éditoriales des journaux n'étant pas les mêmes, le recours aux experts peut être orienté différemment suivant les parutions. Ceci fonctionne sous forme de réseaux, on sait qui appeler pour donner au lecteur un modèle de réception d'un événement historique. Nous dresserons un panorama de la notion d'expertise dans les médias français suite aux attentats. Cette perspective globale associée à une analyse particulière des discours journalistiques et télévisuels nous conduit à tirer des conclusions précises sur le traitement discursif des attentats.

Les médias ont ainsi eu recours à un nombre conséquent d'experts issus de domaines très variés, ayant tous acquis une légitimité médiatique. Ils peuvent être des professionnels, des enseignants, des intellectuels ; ils peuvent être français ou étrangers. Les médias presse et télévision n'ont pas voulu catégoriser les interventions afin de donner des avis émanant de différents domaines. Bien sûr, nous ne prétendons pas faire une liste exhaustive des experts mobilisés par les médias, nous ne citerons donc que les plus récurrents. On répertorie principalement huit domaines :

- le domaine judiciaire : Juge J.L. Bruguière (*L'Express*)
  E. Suleiman, professeur en Sciences sociales (*Le Monde*)
- le domaine politique :F. Géré, directeur de l'Institut Diplomatie et Défense (*Le Nouvel Observateur*)
  S. Serfaty, Politologue (*Le Point*)
  B. Kouchner, ministre délégué à la santé (*Le Monde*)
  M. Barry, écrivain spécialiste du monde iranien et de l'Afghanistan (*Libération, ARTE*)
  M. Rogin, professeur de Sciences Politiques aux États-Unis (*Libération*)
  Ministre de la Défense du gouvernement Juppé (*Le Figaro*)
  Denis Lacorne, chercheur spécialiste des USA au CERI (*ARTE*)

Knut Krakan, politologue, Université de Berlin (*ARTE*)

Alain Richard, Ministre de la défense (*France 2*)

Nicole Bacharan, politologue, experte des USA (*France 2*)

- le domaine religieux : O. Roy, spécialiste de l'islam (*Le Point*)

  Recteur de la mosquée de Paris (*Le Figaro*)

  Ancien président du groupe d'amitié islamo-chrétienne (*Le Figaro*)

  A. Basbous, directeur de l'Observatoire des pays arabes (*ARTE, France 2*)

- le domaine architectural : J.P. Viguier, architecte de Cœur Défense (*Le Figaro*)

  M. Mimram, architecte (*Le Figaro*)

- les sciences sociales :N. Khouri-Dager, spécialiste du développement et anthropologue (*Le Monde*)

  F. Burgat, directeur du centre français d'Archéologie et de Sciences Sociales au Yémen (*Libération*)

  J.M. Besse, psychologue (*Libération*)

  M. Prazan, documentaliste (*Libération*)

  A. Touraine, sociologue (*Libération*)

  Ephraim Inbar, directeur d'études statistiques à Tel Aviv (*ARTE*)

  André Kaspi, historien (*ARTE*)

- le domaine militaire : F. Heisbourg, directeur de la Fondation pour la Recherche Stratégique (*Le Monde*)

  P. Gordon, ancien directeur des affaires européennes au Conseil National de sécurité (*Le Monde*)

  J.F. Daguzan, spécialiste du terrorisme international (*Libération*)

  J. Smykowsky, pilote (*Libération*)

  François Grangier, pilote de ligne et spécialiste en aéronautique civile (*TF1, France 2*)

  Vincent Hervouet, spécialiste de l'étranger sur *LCI* (*TF1*)

  Bernard Volker, spécialiste de l'Europe (*TF1*)

  Laurent Vibert, chef d'état major des sapeurs pompiers de Paris (*TF1*)

Charles Enderlin, spécialiste du Moyen-Orient (*France 2*)

Xavier Raufer, directeur de l'institut de criminologie à Paris (*France 2*)

Gérard Feltzer, pilote, commandant de bord d'Airbus, président de l'Aéroclub de France (*France 2*)

F. Heisbourg, directeur de la Fondation pour la Recherche Stratégique (*France 2*)

Général Patrice Klein, Chef d'État major de l'Armée de l'Air (*France 2*)

J. Tester, responsable des pompiers américains (*France 2*)

- le domaine médiatique : Guillaume Dasquié, rédacteur en chef de « L'intelligence online » (*ARTE*)

  Pascale Boniface, directeur de l'IRIS (*ARTE*)

- le domaine économique : Ulrich Fritsch, économiste (*ARTE*)

  Jean Marc Sylvestre, spécialiste de l'économie (*TF1*)

  Jean Paul Chapelle, économiste (*France 2*)

  Christian de Boissieu, professeur d'Économie à la Sorbonne (*France 2*)

Les médias ont privilégié les domaines politique, social et militaire dans le traitement médiatique des attentats. Ainsi, de nombreux experts sont professeurs en Sciences politiques ou appartiennent au paysage politique français. En abordant la question sous un angle psychologique et social, les journalistes ont cherché à humaniser le débat. Traiter de la question militaire leur permet d'apporter des informations concrètes et de rassurer la population sur la sécurité nationale. Les experts ont des statuts très variés ; on retrouve beaucoup de chercheurs, de professeurs dont le discours est déjà légitimé par leur fonction, ainsi que des professionnels, des pilotes, des documentalistes, des écrivains : leur parole est alors autorisée par l'instance médiatique. De même, certains journalistes tels que Charles Enderlin par exemple, prennent une place d'expert dans le discours en étayant leurs interventions d'informations spécialisées dans un domaine particulier. Notons que F. Géré semble bénéficier d'un légitimité importante dans la presse ; en effet, il est interviewé dans deux grands quotidiens nationaux : *Le Monde* et *Libération*. De même à la télévision, Antoine Basbous, François Grangier et Pascal

Boniface sont sollicités par plusieurs chaînes afin d'éclaircir certaines questions liées aux réseaux terroristes ou au rôle des pilotes lors d'un attentat d'une telle ampleur.



Antoine Basbous
***ARTE*, 11/09, 20h10**



Pascal Boniface
***France 2*, 14/09, 20h42**

Il est important d'étudier la valeur « méta-testimoniale » de ces interventions, qu'elles soient interview ou témoignage. En effet, on ne prend pas en compte seulement le contenu de l'intervention mais également la manière dont elle est construite. Ainsi, on remarque que dans *Le Monde*, les interventions sont toutes insérées à une rubrique consacrée aux experts : « Horizon-débat », le lecteur sait donc exactement à quoi s'attendre, et le témoignage est inséré dans la ligne éditoriale du journal. Á la télévision, les interventions d'expert s'effectuent soit par le biais de reportages, soit par téléphone, soit directement sur le plateau sous forme d'interview. La parole du spécialiste prend toute son ampleur lorsqu'il est présent physiquement sur le plateau. Xavier Raufer apparaît ainsi au téléspectateur comme un fil conducteur de l'information ; présent sur le plateau de *France 2* les 11 et 12 septembre, il est amené à de nombreuses reprises à exprimer son opinion sur divers sujets relatifs aux attentats.

L'interview n'a pas forcément la même valeur que le témoignage ; en effet, le journaliste intervient en posant des questions parfois orientées alors que dans le second cas, l'expert s'exprime librement, du moins le lecteur en a l'illusion, et ceci influence la réception des propos. Finalement, certains experts tiennent leur légitimité non seulement de leur fonction mais également de leur vécu personnel qui leur donne de surcroît une parole de vérité. C'est le cas de Gérard Feltzer sur *France 2*, qui, en plus d'être commandant de bord pour Airbus, a déjà été victime d'une prise en main de son appareil par des terroristes : son vécu lui donne donc un savoir supplémentaire. De même, Nicole

Bacharan est politologue, elle est de nationalité française et américaine, son vécu de l'événement est différent du nôtre, elle se sent plus concernée, sa parole est empreinte d'une émotion qui donne à son intervention une valeur de témoignage.

Le récit de personnes présentes sur les lieux, ainsi que l'intervention de spécialistes participant au débat contribuent à authentifier l'événement. Par ces procédés, l'instance médiatique nous apporte les preuves visuelles et scientifiques des attentats du 11 septembre. Afin d'impliquer davantage le lecteur dans les propos tenus, les rédactions ont eu souvent recours au discours testimonial qui passe par le témoignage, l'interview, le courrier des lecteurs, la « tribune libre ». Ces genres journalistiques peuvent donner lieu à une approche critique de l'événement.

II.1.2.3. Un discours critique et réflexif

L'émotion est partout présente dans le traitement médiatique des attentats ; toutefois, les journalistes ont tenté de prendre un certain recul par rapport à l'événement, le but premier du journalisme étant de donner une information concrète, succincte et compréhensible par tous. On retrouve donc des interventions où les réactions des journalistes sont vives, les analyses diverses ainsi que les références médiatiques auto-réflexives.

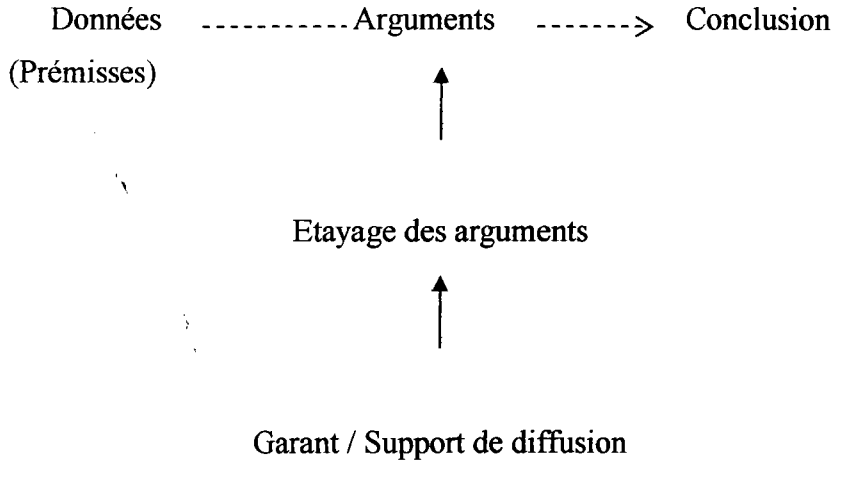
- Donner son opinion

La notion d'opinion est beaucoup plus flagrante en presse écrite qu'à la télévision où les faits amenés en direct laissent peu de place à toute réflexion et encore moins à tout jugement personnel, surtout au lendemain des attentats. En effet, le traitement médiatique dans l'urgence conduit le discours produit à un maximum d'objectivité pour éviter de tomber dans le travers de la subjectivité. La soudaineté de l'événement a provoqué de vives réactions chez les journalistes qui n'ont pas hésité à intervenir directement afin d'émettre leurs opinions au sujet des attentats.

En presse écrite, nous nommerons articles de « libre opinion » tous les articles où l'énonciation journalistique est explicite, où le journaliste revendique ses propos au nom d'une idéologie. L'opinion regroupe des articles qui ont pour volonté principale de faire

entendre la voix de leurs énonciateurs. C'est le cas de l'éditorial, du billet d'humeur et du commentaire. Le but est de véhiculer une opinion par une argumentation subjective, succincte et claire. Ces textes dits « explicatifs » développent des arguments permettant de révéler la ligne éditoriale du journal. Jean-Michel Adam (1992) propose à ce sujet un schéma expliquant le fonctionnement de l'argumentation dans un texte ou dans un article de presse écrite, schéma qui peut être également appliqué au discours oral de la télévision.

Figure 10 : L'argumentation écrite (Adam, 1992 : 117)



Dans le traitement journalistique des attentats, plusieurs journalistes ont rédigé des commentaires sur les événements. Ceux-ci ont abordé des points différents, ils ont permis d'apporter une compréhension personnelle des attentats et de mettre en avant la parole du professionnel. Ces commentaires traitent de thèmes ouvrant à controverse :

- Le terrorisme : C. Moniquet et P. Cohen Grillet pour *VSD*
- Les relations au Proche-Orient : Sylvain Cypel pour *Le Monde*
- La politique : J. Kause pour *Le Monde*
  P. Marcelle pour *Libération*

Le Monde propose une rubrique spécialement consacrée aux commentaires d'experts, de scientifiques, d'écrivains amenés à analyser la situation sous différents angles : « Horizons ». *Libération* utilise ce même procédé pour autoriser une parole d'expert dans ses parutions :

- F. Heisbourg « De l'hyper guerre froide à l'Hyper terrorisme », *Le Monde*
- E. Suleiman « Quel modèle américain ? », *Le Monde*
- R. Tiersky « Un point de non retour », *Le Monde*
- R. Kagan « Venger le jour d'infamie », *Le Monde*

Nous n'avons cité ici que quelques-uns des journalistes et experts rédacteurs de commentaires, ceci à titre d'exemple. Ces articles rappellent les articles d'analyse très présents dans les journaux, à cette différence près qu'ils analysent l'événement de manière plus subjective. Ainsi, on condamne ouvertement la politique de G. Bush par rapport aux relations extérieures et on affirme la culpabilité des pays arabes dans ces attentats.

L'éditorial est un genre journalistique essentiel dans cet aspect critique, il a une place de choix dans la parution, il est généralement placé en couverture ou en première page. Il est là pour apporter une compréhension singulière d'un événement marquant et révèle ainsi la ligne éditoriale du journal. Il dévoile les arguments et nous livre la propre subjectivité de son auteur, celui-ci étant par ailleurs une figure marquante de la parution, le rédacteur en chef par exemple. Au lendemain du 11 septembre, tous les éditoriaux de tous les journaux ont été consacrés aux attentats, ce qui prouve la vive réaction des journalistes. Les titres de ces éditoriaux sont par ailleurs très évocateurs :

- *VSD* « Le Chaos » J. Daniel
- *Paris Match* « C'est la guerre » A. Genestar
- *Le Point* « La guerre du XXIème siècle » C. Imbert
- *Le Monde* « La fin d'un rêve »
- *Libération* « L'effet Pearl Harbor » J. Amalric
- *Libération* « Le nouveau désordre mondial » S. July
- *Libération* « Les failles de la solidarité » J. Amalric
- *L'Humanité* « Repenser le monde »

Dans la plupart des journaux, les éditoriaux ont été consacrés aux attentats durant les trois jours qui ont suivi, on passe donc de la terreur à l'interprétation en tant qu' « acte de guerre » avant d'exprimer son « désarroi » face à la situation. L'évolution des événements et de leur compréhension marque l'évolution des opinions des journalistes donnant leur avis sur le sujet. Notons que, par rapport au 11 septembre, de nombreux

numéros spéciaux ou cahiers insérés dans la parution ont provoqué des modifications formelles du dispositif journalistique. Pour cela, les éditoriaux ne sont pas toujours présents en début de journal, ils peuvent être intégrés au début d'un cahier, certains numéros proposent même deux éditoriaux sur le même sujet. Les opinions des rédacteurs sont ainsi mises en avant.

Á la télévision, on cherche à tendre vers l'objectivité ; par conséquent, peu de journalistes ou d'experts se permettent d'adopter un point de vue personnel, subjectif. Les journalistes-présentateurs ne peuvent se permettre d'exprimer vivement leurs opinions, ils sont les référents de l'opinion publique et doivent se conduire comme tels afin de répondre au but premier du journal télévisé, la transmission d'une information claire, précise et objective. Les seuls éléments de subjectivité que nous pouvons relever dans leur discours restent leur émotion, leurs incertitudes et leurs lapsus, qui peuvent apparaître comme évocateurs. Les seules personnes qui se laissent aller à donner leur opinion interviennent sur des sujets vastes tels que le terrorisme ou le rôle du président Bush dans la gestion de la crise engendrée par les attentats. Ce sont des experts qui approfondissent un sujet, ou donnent leur opinion au vu de leurs connaissances particulières. Ainsi, sur *France 2*, le 11/09, Laurent Boussié intervient à plusieurs reprises pour commenter et donner son avis sur l'évolution de l'économie mondiale. Denis Lacorne se permettra, le 12/09, de critiquer ouvertement la politique du Président américain, qui, selon lui, est incapable de gérer la crise et « manque de charisme et de courage ». Antoine Basbous quant à lui, tente d'expliquer le drame en évaluant les causes de ses réactions excessives ainsi que leur conséquences pour le monde arabe.

Le monde politique est souvent amené à donner son opinion sur le drame et permet ainsi d'avoir un point de vue particulier sur l'événement. Ces articles ou reportages, que nous nommons « politiques », incluent également des points de vue idéologiques notamment au niveau religieux. Le 11/09, sur *ARTE*, les journalistes choisissent de rediffuser des images d'octobre 2000 du Sheikh Omar Bacri Muhammad, chef du mouvement Al Muhadjiroun à Londres, qui s'exprime sur le thème du fanatisme religieux. Le 12/09, Alexandre Brenne, président de la communauté juive à Berlin, explique l'avenir des relations entre juifs et musulmans, suite aux attentats terroristes du 11/09. L'interview de Dalil Boubakeur, recteur de la Grande Mosquée de Paris, le même jour sur *ARTE*, met en avant une mise en abîme d'un dispositif journalistique complexe, il est filmé

donnant une interview au téléphone, et on nous présente au passage les pratiques journalistiques. Sur *France 2*, un représentant du Djihad islamique exprime son soutien à Oussama Ben Laden et critique ouvertement la politique menée par les États-Unis envers les pays proche-orientaux. Quant aux hommes politiques, ils ont une place prépondérante dans le discours. Sur *TF1*, le 11/09, Daniel Vaillant, ministre de l'intérieur, est interviewé dans la cour de Matignon ; le 12/09, Alain Richard, ministre de la défense, ainsi qu'Éric de Montesquiou sont invités sur le plateau de *France 2*.

L'émission « Les guignols de l'info » sur *Canal +* exprime explicitement cette envie de la chaîne de donner son opinion sur un sujet grave et tendancieux. La critique ici est prononcée par des marionnettes qui ont une certaine autorité auprès de l'opinion publique. En effet, cette émission a pour réputation de dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Ainsi, la critique passe non seulement dans les propos du « présentateur », mais également dans ceux des « invités » : le 13/09, Columbo est invité sur le plateau et répète à plusieurs reprises une question visant à amener le téléspectateur à s'interroger sur une éventuelle culpabilité de l'Amérique dans ce drame : « Á qui profite le crime ? Á la toute fin ? ». La critique est également claire dans le dispositif mis en place par l'émission, celui-ci visant à décrédibiliser le président américain. Au niveau visuel d'abord : le 17/09, on le voit avec un casque militaire qui joue avec un avion, il est montré face à « M. Sylvestre », présenté par un bandeau comme le « président des USA ».

Malgré la pluralité de journalistes qui se sont intéressés à la question, sont intervenus oralement, de manière écrite, dans la réalisation de reportages, les propos sont au final peu critiques. On observe une unanimité constante dans la condamnation du drame et le soutien au peuple américain.

- Comprendre l'événement

Afin de gérer l'émotion omniprésente, les journalistes ont tenté de comprendre l'événement en prenant du recul et en l'analysant sous différents angles. Tout d'abord, afin de poser des bases claires et précises, des comptes-rendus ont été rédigés et exposés de manière très objective. Ce procédé présente un fort aspect de synthèse. L'objectivité ne signifie pas ici qu'aucune voix ne s'exprime. En effet, ce type d'intervention est

commandé par la rédaction, la subjectivité rédactionnelle est donc ici officieuse. Nous incluons dans ces comptes-rendus les références diverses que nous avons précédemment évoquées. Nous y incluons également les brèves, genre journalistique adaptable à la télévision, qui relatent une partie de l'événement de manière succincte, ainsi que les références chronologiques qui permettent d'inscrire l'événement dans le temps. Ces interventions sont purement informationnelles, elles nous donnent des nouvelles complémentaires et objectives sur la politique américaine, les relations au Proche-Orient, la sécurité...afin de nous aider à situer les attentats dans une foule de causes qui s'imbriquent et les ont provoqués. Le lecteur-spectateur est ici amené à se forger sa propre opinion à partir des différentes informations qu'on lui donne. De même, les reportages télévisés retraçant « le film des événements » sont répétés près de deux fois par heure, quelle que soit la chaîne.

Les journalistes ont également eu recours à l'enquête pour affiner leurs analyses. L'enquête a pour rôle de montrer et démontrer, elle cherche à répondre à une question par le biais de l'assemblage des éléments recueillis. Le journaliste recueille des informations et les vérifie avant de les faire paraître. Du point de vue de son écriture, l'enquête est une démonstration nécessitant des pauses régulières dans l'écriture pour une meilleure compréhension du lecteur. Désormais, elle est souvent fragmentée afin d'être plus claire et surtout plus attractive au niveau formel. Ces articles sont généralement insérés dans des pages d'analyses, les enquêtes viennent les compléter. Elles sont omniprésentes à la télévision où elles prennent la forme de reportages sur des thèmes précis. Ainsi, toutes les chaînes proposent au moins un reportage retraçant l'histoire des attentats commis contre l'Amérique depuis les années 70. Au niveau de la presse écrite, *Le Monde* publie un article chronologique rappelant les divers actes terroristes commis contre les intérêts américains depuis 1983. On retrouve également des reportages biographiques sur Oussama Ben Laden et les liens qu'il entretient avec les réseaux terroristes mondiaux.

L'analyse est très importante dans le traitement médiatique des attentats. Elle contribue à rendre l'événement compréhensible ; en l'expliquant et en l'analysant, les journalistes donnent une impression de maîtrise de l'événement. Plusieurs thèmes d'analyse sont abordés :

- *Analyse sécuritaire* : elle prend en compte non seulement la sécurité du territoire, mais également la sécurité aérienne. Ces articles et reportages ont notamment pour but de rassurer la population quant à d'éventuels attentats en France. On y explique la mise en place de systèmes de sécurité exceptionnels aux États-Unis, en France, dans le monde ; on approfondit le système Vigipirate renforcé réhabilité en France suite aux attentats. Par rapport à l'espace aérien, on prévoit un grand vide des aéroports qui risque de provoquer des conséquences économiques lourdes pour les compagnies aériennes. On essaie donc d'expliquer en quoi elles ne sont pas fautives afin de rassurer les éventuels voyageurs. Les journalistes abordent des sujets peu traités dans la presse habituellement. C'est le cas des rôles du FBI aux États-Unis, des agents secrets, des renseignements généraux, de la protection aérienne américaine... La notion de sécurité inclut les préparations militaires mondiales pour venir en aide à l'Amérique. Á la télévision, on fait appel à des spécialistes de la sécurité aérienne, des professionnels tels que François Grangier pour *TF1* ou Gérard Feltzer sur *France 2*.

- *Analyse politique* : la politique américaine par rapport au Proche-Orient est expliquée de manière succincte. On cherche par là à comprendre comment les pays arabes ont pu être impliqués dans ce drame. De même, on explique le rôle de G.W. Bush dans la résolution de ce conflit mais également en quoi il en est en partie responsable et en quoi les Américains sont responsables de cette catastrophe au niveau politique notamment. Cette analyse politique s'effectue également au niveau mondial : on explique les alliances avec les pays européens et la solidarité internationale. Cette idée ressort particulièrement dans les reportages incluant plusieurs discours d'hommes politiques réagissant à chaud au drame, reportages mis bout à bout au niveau visuel. Les hommes politiques habituellement cités sont J. Chirac, G. Schroeder, T. Blair... La politique prend aussi en compte les conséquences sur la population française et plus particulièrement les antimondialistes qui craignent le nouvel ordre mondial. Des experts politiques sont présents pour expliquer les événements d'un point de vue scientifique, ce sont des politologues reconnus. Certains sont spécialisés dans des domaines géographiques spécifiques, il en est ainsi pour Bernard Volker, spécialiste de l'Europe, ou des politologues, professeurs ou chercheurs comme Knut Krakan, de l'Université de Berlin.

- *Analyse du terrorisme international* : elle donne lieu à une description du réseau Al Qaeda au niveau mondial. On y explique également les différentes ramifications de ce genre de réseaux terroristes, notamment en France. On tente d'expliquer l'organisation de ces réseaux afin de comprendre comment ils ont pu mettre en scène une attaque d'une telle envergure. Ces analyses traitent également des nouvelles menaces terroristes ainsi que des nouvelles armes utilisées telles que les armes bactériologiques par exemple. Le sujet est également traité de manière plus philosophique : *Le Monde* titre « Repenser le terrorisme ». La notion de terrorisme est souvent associée à l'islamisme et à la possibilité d'une guerre sainte. Certains spécialistes s'intéressent à la question proche-orientale comme par exemple le journaliste Vincent Hervouet sur *TF1* ; d'autres l'abordent de manière plus scientifique : c'est le cas de Ephraim Inbar, directeur d'études stratégiques à Tel Aviv. Sur *France 2*, Xavier Raufer intervient pendant deux jours en tant que directeur de l'Institut de criminologie à Paris, son discours est associé à ceux d'Antoine Basbous et de F. Heisbourg, directeur de la Fondation pour la Recherche Stratégique.

- *Analyse économique* : on y parle des bourses mondiales, des conséquences économiques, des cours en chute ou en hausse. Les articles de presse concernés donnent également lieu à un rappel des entreprises touchées par les attentats, notamment les assurances et les banques, les agences de voyage. Certains articles prédictifs abordent la possibilité d'une récession américaine due notamment à la hausse des prix du pétrole. Á la télévision, on choisit de faire intervenir des experts pour plus de sérieux dans l'analyse ; certains ponctuent leurs propos avec des graphiques qui rendent compte des chiffres de manière visuelle. Sur *TF1*, Jean-Marc Sylvestre prend une place particulière et intervient en plateau ; sur *France 2*, Jean Paul Chapelle et Pierre Marie Thiaville interviennent en tant qu'experts économistes, Christian de Boissieu en tant que Professeur d'économie à la Sorbonne.

- *Analyse architecturale* : on y explique comment deux avions ont pu détruire les tours réputées « indestructibles ». Le processus de destruction des gratte-ciels et du Pentagone, deux symboles de l'Amérique, y est expliqué également. Finalement,

on aborde les conséquences possibles du point de vue du territoire. Les journaux télévisés et émissions consacrés au sujet abordent peu cette question ; toutefois, de nombreux rappels sont faits quant aux activités exercées dans le World Trade Center et le nombre de personnes y travaillant chaque jour. Le Pentagone ne donne lieu qu'à de simples évocations.

- *Analyse culturelle* : au niveau de la presse écrite, ce sont des articles traitant des auteurs ayant prédit l'événement plus ou moins consciemment. On y effectue un parallèle entre réalité et fiction, on y évoque les films catastrophes américains annonciateurs de l'événement. Á la télévision, ce point n'est évoqué que de manière partielle, notamment par les présentateurs des journaux télévisés.

Que ce soit dans la presse nationale, hebdomadaire ou la télévision, les analyses sont relatées de la même manière et traitent de sujets divers. Elles ont pour but d'expliquer les causes des attentats, qu'elles soient explicites ou implicites. Plusieurs sujets sont traités, plus ou moins proches de l'événement et ont pour but d'aborder tous les thèmes susceptibles de faire peur à la population. Paradoxalement, les analyses sont présentes pour préparer la population aux conséquences des attentats mais elles ont également pour but de la rassurer sur les causes et l'aider à comprendre le drame.

- Analyser le traitement médiatique

Peu d'articles et de reportages ont été consacrés au traitement médiatique des attentats durant la semaine consécutive au 11 septembre. Ceci s'explique bien sûr par le manque de recul des médias par rapport à leur propre travail. Toutefois, les médias tentent tout de même d'aborder le sujet en évaluant les prémisses de l'analyse médiatique du traitement de l'information dans l'urgence. Nous nommons ces articles et reportages « auto-réflexifs », autrement dit où les médias parlent des médias.

Parfois, le sujet est traité du point de vue des médias en général. *Le Monde* du 13 septembre publie un article sur la mobilisation des médias en France durant les journées du 11 et 12 septembre. La question est traitée d'un point de vue plus philosophique dans le numéro du 14 septembre où M. Guerrin s'interroge sur le nouveau rapport à l'image engendré par la catastrophe et donnant la primeur à l'image. Certains articles abordent

seulement le traitement télévisuel de l'information. Ainsi, C. Mulard tente d'expliquer la pluralité d'images itératives à la télévision, le matraquage d'images suite aux attentats. Elle tente d'apporter une justification au fait que les mêmes images soient constamment ressassées par la télévision française. *Le Monde* s'intéresse à la manière dont les télévisions américaines ont appréhendé l'événement, ce qui permet de mieux comprendre le traitement télévisuel en France et démontre que la culture influence la production d'images.

La télévision fait souvent référence à la télévision au lendemain des attentats. On nous montre de nombreuses images provenant de CNN, la première télévision sur les lieux ; ces images sont un gage de vérité, d'information prise sur le vif en Amérique, par une chaîne américaine. Les bandeaux associés à ces images restent alors les mêmes pour plus d'authenticité : « Breaking News », « America Under Attack ».



***France 2*, 14/09, 20h03**



***France 2*, Télématin, 12/09, 7h49**



***TF1*, 11/09, 20h11**

Les journalistes américains font autorité et deviennent des références dans le champ journalistique français. Sur *TF1*, Sylvie Cenci précise : « D'après les correspondants des chaînes américaines, [les pompiers] ont fait preuve… » ; sur *France 2*, David Pujadas annonce ainsi la dernière information : « La chaîne de télévision CNN, il y a environ une heure, a fait état de bombardements à Kaboul ». En France, on montre leur travail, Florence Demigny commente ainsi les pratiques journalistiques américaines : « Les équipes de télévision américaines qui relatent la catastrophe sur place, en direct, tentent de mettre des mots sur l'indicible horreur, sans savoir où le cauchemar s'arrêtera pour les New-yorkais ». *ARTE* consacre un reportage à la manière dont la chaîne *Wattan TV* répond à l'événement ; le directeur des programmes, Lawarez Jabari, ainsi qu'un reporter, Hadeel Husary, expriment leur refus d'accuser le monde arabe. Les chaînes arabes deviennent elles-mêmes des références car elles sont au cœur des conflits. Sur

France 2, le 11/09, un journaliste avance des hypothèses concernant les coupables du drame : « Selon la télévision d'Abou D'Abi, ces attentats seraient le fait du FDLP ». Sur *France 2* toujours, certaines images enregistrées durant l'émission « Télématin » sont reprises dans le journal télévisé ; on assiste ainsi à une interconnexion entre les divers supports télévisuels dans le traitement télévisuel des attentats. On évoque également le pouvoir des images dans la construction médiatique de l'événement, Le 11/09, Ulysse Gosset commente : « Les Américains ont tous leurs yeux rivés sur leurs télévisions [...] l'Amérique est en état de choc ».

En ce qui concerne la presse, *Le Monde* choisit de l'aborder d'un point de vue économique, en traitant de l'augmentation des ventes de la presse française au lendemain des attentats. Le journal raconte ici l'assaut des buralistes par la population française qui cherche à savoir un maximum de choses sur les attentats. La télévision a consacré également un certain nombre de reportages sur le traitement journalistique des attentats et le rôle de la presse dans l'explication et la diffusion du drame. Sur *ARTE*, le 11/09, les journalistes s'intéressent au Hérald Tribune, un quotidien vu comme une fenêtre sur l'Amérique, on nous montre les premières pages du Hérald, le travail des journalistes dans l'action, on interroge le directeur de la rédaction internationale, David Ignatius. Les quotidiens sont également des références pour certains journalistes et présentateurs de télévision ; la presse est une source d'information considérable qu'elle soit française, américaine ou arabe. Le 11/09, Patrick Poivre d'Arvor lance une information dont les sources sont journalistiques : « Selon un journal très fiable de Londres, Ben Laden avait averti, il y a trois semaines, qu'il ferait une action sans précédent ». De la même manière, Gilles Bouleau annonce : « Je souhaite vous faire part d'une information importante provenant d'un journal arabophone connu, Al Quds, édité à Londres par des journalistes arabophones. Abdel Bari Atwan, son rédacteur en chef, connaît bien Ben Laden. Il y a trois semaines, le terroriste saoudien avait dit à ce journaliste que des attentats sans précédents allaient être perpétrés par eux-mêmes contre les États-Unis, alliés de l' « infâme état d'Israël » ». L'analyse médiatique doit également prendre en compte internet, thématique très présente dans les quotidiens au lendemain des attentats, *Libération* du 12 septembre titre à ce sujet « Le net s'arrête devant l'afflux ». Ainsi les médias s'auto-alimentent sur le plan informationnel.

L'analyse du traitement médiatique des attentats passe par la parution de revues de presse orientées, chargées d'apporter au lectorat français une vue globale du traitement médiatique dans le monde. *Le Monde* réunit ainsi des journaux proche-orientaux marqués par l'omniprésence de la « rage » et de la «désolation ». Dans son numéro du 13 septembre, *Libération* publie une revue de presse internationale en s'attachant particulièrement aux Unes de ces journaux. Le journal cherche par là à comprendre les images fortes retenues par la presse du monde entier. Cette démarche est adoptée dans *Courrier International*. L'analyse de la presse passe par la diffusion de revues de presse présentées oralement et visuellement au sein des émissions et journaux télévisés. C'est le cas sur *ARTE*, le 12/09, où on évalue les répercussions du drame dans la presse internationale ; dans « Télématin » sur *France 2*, on observe le même type de traitement de l'auto-réflexivité médiatique, on apprend que seule la presse officielle irakienne se réjouit des attentats le 12/09.

II.1.2.4. Un discours testimonial

Les experts ont été amenés à commenter les attentats dans la presse française, leur discours reste sobre et tend vers l'objectivité. Les analystes donnent une vision objective de l'événement. Afin de rendre le discours journalistique plus humain, la « parole du peuple » est également mise en avant par le biais de témoignages, d'interviews, de lettres dans la rubrique « Courrier des lecteurs » ou de réactions de téléspectateurs par le biais d'internet. Ceci donne une portée émotionnelle évidente au traitement journalistique du 11 septembre.

- La figure de témoin au cœur des discours émotionnels

C'est la première fois qu'un événement est autant couvert et d'aussi près par les médias. La télévision, qui a déclenché l'événement médiatique, se voit obligée de l'exorciser. L'émotion des journalistes est omniprésente dans leurs propos. Afin d'humaniser le débat, un point d'honneur est accordé à la mise en avant des témoignages posthumes ou de survivants. La parole présente ici un potentiel émotionnel et cathartique autorisant une première distanciation face au drame ; la médiatisation de cette parole est une manière d'exorciser le drame. Les témoignages participent à la construction médiatique

de l'événement, ils mettent en avant des identités particulières dans la sphère de l'information-catastrophe.

Une mise en abîme de l'émotivité passe par le fait de montrer aux gens qu'il existe des personnes déstabilisées autant qu'elles peuvent l'être. La télévision joue, tout comme la presse, un rôle de tribune publique en autorisant les gens à s'exprimer sur la scène médiatique. Ces procédés mettent en avant un paradoxe : ils renforcent la psychose collective mais jouent également un rôle thérapeutique en exorcisant les événements, en les faisant entrer dans la banalité afin de fuir le climat d'angoisse et de déstabilisation induit par la catastrophe. La notion de témoin met également en exergue les questions d'interprétation et d'énonciation, c'est le cas pour le témoignage photographique par exemple que nous analyserons dans la seconde partie de ce chapitre. Le photographe possède un savoir en tant que regardeur alors que d'autres possèdent un savoir plus personnel en tant qu'acteur de l'événement ou victime qui en vit les conséquences directement. L'émotion est dans ce dernier cas beaucoup plus perceptible. Ces témoignages permettent une prise de conscience des faits par l'opinion publique.

Nous cherchons par là à comprendre en quoi le fait s'inscrit dans une perspective historique et amène à divers questionnements qui méritent d'être étudiés plus en profondeur. Nous devons comprendre comment se construit la signification de la parole dans l'espace public, comment se socialise son sens. La notion de mémoire est également mise en jeu dans ces interventions. Il est essentiel de définir comment le conflit des interprétations est significatif d'un état de mémoire d'un événement, en quoi ces paroles sont des propositions mémorielles sous-jacentes, et comment elles participent à la construction d'une mémoire collective et médiatique. L'émotion est donc mise en avant dans la presse par le biais de la parole accordée aux « gens du peuple » plus ou moins impliqués émotionnellement dans la catastrophe. Ces témoignages ont pour rôle, non seulement d'authentifier l'événement par l'utilisation d'une « parole d'authenticité », mais également de l'exorciser afin de le rendre acceptable auprès de la population. Les témoignages sont de différents ordres, leur valeur diffère selon la place qu'ils prennent dans le reportage et dans l'article. L'émotion est plus ou moins perceptible suivant le statut de la personne témoin. Le témoignage est davantage présent à la télévision que dans la presse qui relate l'événement *a posteriori*.

- *Le témoignage posthume.*

Ces témoignages apparaissent tels des « mélodrames dignes des tabloïds » (Lits, 2004 : 92), ils prennent une place prédominante dans le traitement discursif des attentats. En effet, les médias diffusent de nombreux témoignages de personnes étant dans l'avion et ayant appelé leurs proches peu avant la catastrophe. On retrouve ainsi des messages sur répondeur retranscrits. Ceux-ci sont porteurs d'une charge émotionnelle intense. En effet, le lecteur-spectateur connaît la situation du locuteur au moment où il laisse ce message, il sait qu'il va mourir et prononce ses dernières paroles à l'être aimé, à ses enfants, à ses parents… Ce sont des messages d'amour qu'on cherche à transmettre avant de mourir et c'est en cela qu'ils sont si touchants pour l'opinion publique. Ces témoignages portent également une valeur informative, les locuteurs décrivent la manière dont l'avion a été détourné et expliquent en direct ce qui se passe dans le boeing. Ils sont davantage présents à la télévision que dans la presse écrite.



***TF1*, le 12/09, 20h37**



***TF1*, le 13/09, 13h27**



***TF1*, le 13/09, 13h27**

C'est notamment le cas de Barbara Olson, épouse d'un avocat général des États-Unis, présente dans l'avion ayant percuté le Pentagone, qui explique la scène sur CNN. Ce témoignage, présenté dans la presse hebdomadaire, est repris par *France 2* qui annonce qu'il a été en premier lieu diffusé par la télévision israélienne. Barbara Olson a appelé son mari deux fois depuis son téléphone portable, sa dernière phrase exprime le désarroi des passagers de l'avion « Que dois-je faire ? ». Le 12/09, sur *France 2*, des photographies nous présentent Marc, un des passagers qui a appelé sa famille avant le crash « Je veux que vous sachiez, si je ne dois pas vous revoir, que je vous aime ». On raconte également les propos d'un fils qui a téléphoné à sa mère depuis l'avion « Je t'aime, je vous aime ». Sur *ARTE*, reportage repris par *France 2*, un homme relate l'enregistrement téléphonique de sa femme sur son répondeur, avant sa disparition « Je voulais juste te dire que je t'aime ». Ces témoignages posthumes sont traités dans des

reportages dont le dispositif est spécifique. Les paroles des victimes ou de leurs familles sont illustrées par des photographies des personnes en vie. On observe ainsi une sorte de mise en abîme de l'image, la télévision perd son rôle premier en diffusant des images fixes. L'utilisation des photographies permet aux téléspectateurs de visualiser les victimes, de leur donner un nom, ce sont des symboles du drame. L'image fixe montre un temps révolu, un punctum temporel dans la vie des victimes, l'émotion est ici portée à son paroxysme : ces témoignages se résument à un aveu ultime d'amour accentué par la diffusion d'images qui affichent le sourire de la vie.

- *Le témoignage de « victimes directes ».*

Nous nommons « victimes directes », les personnes présentes sur les lieux des catastrophes, ayant vécu ce moment sur le vif et réagissant après coup. L'émotion vient de la prise de conscience qu'ils ont échappé de peu à la mort ; pour certains, ils ont également vu des scènes insupportables dont ils gardent un souvenir traumatisant. L'émotion provient du traumatisme causé par les crashs. Les locuteurs sont des personnes ayant réussi à s'enfuir des tours en feu et du Pentagone, parfois de justesse, d'autres fois, de manière plus sereine ; des personnes présentes sur les lieux du drame, qui l'ont vécu en direct. C'est ainsi qu'on observe une gradation émotionnelle suivant la situation dans laquelle s'est retrouvé le témoin au moment des crashs. Le 13 septembre 2001, *Le Monde* propose un article intitulé « Paroles de New-yorkais » (7) qui cite des Français vivant à New-York (Florence Magne, Anne, Clément Bernard), des habitants de Washington (Jamie Metzl) ou des New-yorkais (Adrienne, M.G., Natasha Aubier). Leurs propos sont marqués par une émotion plus ou moins exprimée, suivant leur position pendant le drame ; donner des exemples de Français vivant à New-York rapproche l'événement du lecteur et crée un effet d'empathie participant à la catharsis exercée par les médias au lendemain des attentats.

Dans la presse, ce genre de témoignage est moins courant qu'à la télévision, l'essence même de ce type de médium donne déjà une certaine distance au témoignage. Toutefois, dans la presse nationale, on nous présente des témoins directs du drame qui sont des Français, travaillant dans des entreprises françaises aux États-Unis : ainsi Alexandre Craus, employé du Crédit Agricole à New-York, raconte ce qui s'est passé dans les tours. De même, Sarah, une Française vivant à Manhattan, est amenée à décrire l'état des rues et des mentalités à New-York, suite au drame.

La gradation émotionnelle est davantage visible dans les journaux télévisés. Dans un premier temps, les chaînes de télévision font appel à des témoins qui n'ont pas vécu l'événement au cœur, mais ont assisté à la catastrophe et en vivent les conséquences. Sur *France 2*, on assiste à une évolution des témoignages qui révèle clairement le dispositif médiatique, le temps d'organisation des discours. En effet, devant l'urgence du traitement médiatique du drame, les témoins ne sont pas choisis, leur présence sur les lieux suffit à leur donner un discours valable médiatiquement. La première est une personne qui vit près du World Trade Center, c'est une anonyme avec un fort accent américain, qui intervient par téléphone pour raconter les événements tels qu'elle les a vécus. Son discours est authentifié par les bruits de fond, les cris, les sirènes de police...Le second témoin est une Française, on la présente par son nom, Julie Pêcheur, elle vit sur les lieux et décrit les événements de manière plus compréhensible. David Pujadas l'incite à parler et authentifie son témoignage en l'annonçant : « Vous avez assisté aux attentats, racontez-nous ». Olivier Pascal Moussala et Alexandre Duval, journalistes témoins de l'événement, sont également amenés à s'exprimer et à raconter leur vécu de manière personnelle ; on peut supposer qu'en tant que journalistes, ils sont plus à même de donner des informations susceptibles d'intéresser les téléspectateurs. Le troisième marque une évolution dans la « qualité » du témoignage. Laurent Jalou est journaliste à New-York, il intervient par téléphone. D. Pujadas l'annonce « On retourne à Washington. Vous étiez, je crois, dans l'une des deux tours », Laurent Jalou rectifie « Non non, je suis à New-York [...] J'habite au 50ème étage d'un immeuble à environ 500 mètres du World Trade Center [...] j'ai vu l'explosion, l'immeuble a flambé [...] j'ai vu le logo sur l'avion [...] j'ai vu des gens qui sautaient [...] la deuxième tour s'est effondrée il y a environ 7 minutes [...] on est en train de remonter vers le haut de la ville ». D. Pujadas insiste : « Donc, vous êtes vous-même en train d'évacuer ? ». Laurent Jalou poursuit : « Manhattan est en état de siège [...] je vois des gens qui courent [...] Il doit y avoir des centaines de morts, c'est affreux ». L'authenticité de ce témoignage tient au fait que le journaliste fait partie des New-yorkais en fuite, il parle à la première personne, utilise des verbes d'action qui rendent son discours vivant. Le ton de sa voix laisse transparaître toute son émotion et sa peur. C'est en ce sens que ce témoignage est marquant pour les téléspectateurs. Parallèlement à ce type de témoignages, certains anonymes ayant vu le drame expriment leur ressenti. Sur *ARTE*, le 11/09, un homme déclare : « je ne peux pas vous dire ce que je ressens ». Un autre, dans les rues de Washington, se montre plus optimiste : « Cela a rapproché les gens ».

Dans un second temps, nous retrouvons des témoignages de « rescapés » de la catastrophe, des gens ayant réussi à sortir des tours à temps, et leurs paroles sont empreintes de réalisme et d'émotion. Sur *TF1*, un homme raconte : « J'étais au 36ème étage de la tour, autour de nous tout bougeait comme dans un tremblement de terre, le bâtiment vacillait ». Un autre explique : « Nous regardions l'immeuble en feu, nous avons vu des gens sauter par les fenêtres, c'était absolument terrible, terrible ». Une femme en pleurs exprime son désarroi alors que le drame est en cours : « J'étais dans le World Trade Center, j'ai eu la chance de m'en sortir, il y a beaucoup de gens qui essaient de descendre, mais qui brûlent ». Sur *TF1*, dans les rues de New-York, un homme exprime son soulagement en s'adressant au journaliste : « Je suis en vie mon gars, je suis en vie ». Finalement, certains témoins interviennent par téléphone, en direct sur *TF1*, alors que le drame se poursuit, le discours est truffé de nombreux détails, le témoin se veut porte-parole des New-yorkais : « Nous sommes au 32ème étage d'un autre immeuble à environ deux kilomètres du lieu. On a vu un autre avion qui arrivait comme cela très bas. On ne pouvait pas en croire nos yeux. On pensait que le premier avion était un accident. Tout le monde regardait. L'évacuation a vraiment commencé après le deuxième avion. Il y a de la fumée partout ».

Finalement, un reportage diffusé à partir du 12/09 sur toutes les chaînes de télévision illustre de manière explicite le témoignage des victimes directes de l'événement. Ce témoignage est audiovisuel. Mark Heath est un médecin présent sur les lieux du drame au moment où la seconde tour s'écroule. Muni d'une caméra, il filme et commente ses actions, cette vidéo amateur est un témoignage bouleversant et personnel de l'événement. « C'est lui qui filme, c'est lui qui parle » comme le précise D. Pujadas lors de l'annonce du sujet le 12/09. Les images diffusées sur *France 2* sont des images CNN2, la caméra d'épaule produit des images floues, instables qui confèrent une authenticité particulière au film. Il décrit ses actions en voix off : « Je me mets derrière la voiture, j'espère que je vais vivre, je me mets à la recherche de blessés, ceux qui ont besoin d'aide, je ne crois pas que je sois l'un d'eux ». Il donne ses impressions « à chaud » : « Je dois sortir pour me laver les yeux », « J'ai l'impression que les gens ont plutôt besoin d'oxygène », « Y'a d'autres buildings qui risquent de tomber ». Á sa voix, on comprend qu'il a du mal à s'exprimer, à respirer, les images de poussière en expliquent la raison. Cette voix off prend une place importante dans le témoignage, elle est la même lorsque le médecin s'adresse à la caméra, aux destinataires de son film, ou

aux gens qui sont dans l'image, à qui il propose son aide. Il commente tout, même les sons qu'il entend : « je ne sais pas ce que c'est tout ce bruit », « on ne vient pas d'entendre une autre explosion ? ». Il en arrive à se filmer pour commenter les faits en voix in, il passe ensuite aisément de la voix in à off à plusieurs reprises. Il explique alors ses intentions quant à la suite de ses actions et annonce sa décision de prendre en charge les secours.



***France 2*, édition de 12h, le 13/09**

Mark Heath est un New-yorkais dans l'action, il s'adresse à des personnes invisibles, à personne et à tout le monde en même temps. Il est le symbole de la solidarité qui se développe aux États-Unis suite aux attentats. Ses images sont d'un réalisme flagrant, ce sont les images que voit M. Heath, celles que voient les victimes qui ont eu la chance de s'en sortir ; c'est « l'œil caméra ».

Finalement, trois jours après les attentats, le gouvernement américain autorise les médias à se rendre dans les hôpitaux pour recueillir les témoignages de victimes, gravement blessées, qui décrivent les faits, la fuite des gens dans les tours du World Trade Center. Ainsi, une femme témoigne de son lit d'hôpital, son état physique, ses brûlures viennent authentifier ses propos : « j'étais dans l'ascenseur, j'ai essayé de fuir, il y avait des cadavres partout, j'ai dû marcher dessus, c'était atroce », ses mots se terminent dans les pleurs et accentuent la dramatisation des faits.

- *Le témoignage de familles et de proches de victimes.*

Nous pourrions les nommer « victimes indirectes » dans le sens où elles ont subi de plein fouet les événements sans y participer réellement. Ces personnes sont pour beaucoup à la recherche d'un de leurs proches, elles sont dans l'incertitude, leur témoignage apparaît comme un appel au secours. Les médias sont ici pour véhiculer leur

parole et leur permettre d'extérioriser leurs craintes. Ainsi, le 12/09, sur *ARTE*, on nous montre des personnes qui vont d'hôpital en hôpital en brandissant des photographies de leurs proches disparus devant les caméras du monde entier ; le commentaire s'ajoute aux images : « Certains supplient les journalistes de filmer les photos des disparus ». Ces images montrent le rôle qu'ont pris les médias dans le processus social de deuil des « victimes indirectes ». Pour elles, les médias sont un espoir supplémentaire car ils touchent la majeure partie de la population.

D'autres ont presque vécu la mort de l'être aimé en direct, au téléphone. C'est le cas d'Elizabeth qui a reçu un appel de son mari voyageant dans l'avion qui s'est écrasé en Pennsylvanie, elle témoigne dans *VSD*. Avant de raccrocher, il lui dit adieu en expliquant que, persuadé qu'ils allaient mourir, lui même et plusieurs passagers ont décidé de se rebeller et de se défendre, Elizabeth entendra toute la scène sur son téléphone. Ces victimes permettent donc aux médias, non seulement de partager les témoignages de leurs proches mais également d'expliquer en partie ce qui s'est réellement passé. Ils permettent au traitement médiatique d'avoir une portée émotionnelle universelle.

- *Le témoignage de spectateurs réagissant aux images véhiculées sur l'événement.*

On y voit le rôle important de la diffusion médiatique des images de l'événement. Ces témoignages sont très présents, surtout à la télévision. Les médias jouent le rôle d'agora, de tribune publique où chacun peut émettre son opinion et être entendu par tous. Ces témoignages permettent au lecteur-spectateur de se rendre compte qu'il n'est pas seul face à l'événement et que d'autres ressentent les mêmes choses que lui. La plupart des personnes interviewées sont des Américains pris au hasard, partout dans le monde. Les médias jouent un rôle important dans la diffusion des paroles de ces témoins. Ils font appel à des témoins qui n'ont pas vécu les événements mais en subissent les conséquences notamment psychologiques.

Le 11/09, sur *ARTE*, Walter J. Morris, interviewe des Américains dans les rues de Berlin, Hughes Chardelle se rend quant à lui dans un café américain pour y recueillir des témoignages face aux images diffusées dans le café. On interroge également une lycéenne à l'école américaine de Berlin ainsi qu'un militaire chargé de la sécurité à l'aéroport de Francfort. Sur *France 2*, les journalistes se rendent au pavillon américain

de la cité universitaire internationale de Paris où une personne apprend le drame en direct par le biais de la télévision. Les médias se rendent dans des lieux publics, des écoles, un festival de cinéma, un bar à Nice. Dans tous ces reportages, la place de la télévision est importante, cette mise en abîme recherchée permet de mettre en évidence le rôle prédominant des médias dans la transmission de l'information mais également dans la construction d'une mémoire collective.

Afin de rapprocher les faits de la population internationale, les médias tentent également d'effectuer un parallèle entre les tours du World Trade Center et les autres tours mondiales. Ainsi, sur *ARTE*, on interroge des personnes qui travaillent dans les tours Shalom en Israël. Devant la tour Montparnasse à Paris, des visiteurs américains et français donnent leurs impressions et leurs sentiments face à la tragédie.

Les médias apparaissent ici comme un moyen de fédérer la population dans une émotion commune. Ces témoignages sont authentiques et permettent d'analyser les événements par rapport au ressenti de la population. Ils sont principalement prononcés aux temps du passé et prouvent ainsi que l'événement est clos et ancré dans l'histoire proche mais révolue. Le témoin est toujours un tiers dans une affaire juridique notamment, on ne témoigne jamais pour soi mais pour éclaircir une situation incompréhensible ou inacceptable. En ce sens, le témoin pourrait être considéré comme un expert porteur d'une parole de vérité, ayant vécu l'événement de près ou de loin et apportant des informations subjectives et humaines. Ces quatre formes de témoignage relatent la pluralité des actes de parole inclus dans les articles de presse et sujets de reportage à propos des attentats du 11 septembre. Ils proposent un panorama complet des diverses réactions suscitées par l'événement. On observe alors la mise en place d'une dramatisation que l'on peut résumer par la notion d'angoisse vécue à l'international. Les événements ont eu lieu, on ne connaît pas le nombre de morts exact, on ne sait pas comment la situation va évoluer, ce qui crée un effet d'attente négatif, une crainte de la menace terroriste, de son extension en France.

Il est encore essentiel d'analyser le dispositif qui met en scène le témoignage. En effet, le témoignage médiatique doit faire face à de nombreuses contraintes pouvant

influencer la parole produite, d'où l'importance du contexte de production. Nous devons donc analyser la situation dans laquelle on témoigne et chercher à comprendre les enjeux liés à la production d'un témoignage et d'un débat provoqués par la situation de prise de parole. En étudiant la mise en forme du témoignage dans la presse, nous nous intéressons au stade « méta-testimonial » c'est-à-dire non seulement à la construction du témoignage, à son contenu, mais également à la manière dont celui-ci est construit.

- La mise en forme du témoignage

Les témoignages sont inclus au sein du dispositif journalistique afin de se fondre dans l'information concernant le 11 septembre. Ils sont donc construits dans le reportage de manière à ce que la parole prenne une place importante et ait un impact immédiat sur le lecteur-spectateur. Toutefois, il ne faut pas oublier que le dispositif qui met en scène le témoignage peut orienter le discours et induire dans la parole une part de fictionnalisation. C'est pourquoi elle doit être analysée de manière rigoureuse.

La parole est parfois amenée par le journaliste lors d'une interview où les propos du témoin sont retranscrits tels qu'ils sont prononcés, en réponse à des questions posées, parfois orientées, par le journaliste. Ce mode de traitement de l'information peut autant s'appliquer à la presse écrite qu'à la télévision. L'interview a pour but de donner à entendre ce qu'une personne peut avoir à dire sur un sujet. En presse écrite, on se contente de restituer les propos par le biais de citations directes, ou du moins présentées comme telles, ou en les indiquant dans l'article de manière ponctuelle. Ceci est valable tant pour le témoignage d'expert que pour le récit « testimonial » que nous venons de définir. On essaie désormais d'y inclure une idée d'action dans la manière de poser les questions, celles-ci visant à orienter le discours dans la plupart des cas. Les citations nécessitent tout de même une fidélité absolue aux déclarations de la personne interviewée et doivent être parfaitement lisibles pour le lecteur grâce à un montage réalisé par le journaliste et visant à rendre les propos plus clairs. Du point de vue du lecteur, l'interview est facile à lire, elle est courte, l'alternance des caractères différents pour marquer les questions et les réponses facilite également l'entrée du lecteur dans l'article. Aujourd'hui, elle est utilisée pour illustrer de nombreux articles de presse, notamment les critiques, afin de les rendre plus attractifs. La notion d'interaction y est omniprésente. Ainsi, *Le Figaro* du 14 septembre publie quatre interviewes de personnes

ayant survécu à la tragédie et étant amenées à s'exprimer sur leurs émotions et leur ressenti.

La parole est parfois mise en avant de manière succincte et explicite, on cite les propos en signant du nom du locuteur mais aucune interprétation ou explication n'est apportée. Ici, le journaliste n'intervient pas, la parole du témoin se suffit à elle même. *Libération* a d'ailleurs publié dans son numéro du 12 septembre plusieurs citations de personnes présentes dans le World Trade Center au moment du crash. Ces paroles proviennent de l'équipe web et ont été relevées sur internet.

Dans la plupart des cas, la parole est insérée dans le texte, le journaliste écrit son article et l'agrémente de témoignages divers qui vont apporter plus de véracité et d'émotion aux propos tenus. *Libération* publie ainsi un article relatant la fuite des New-yorkais. La parole du journaliste est elle même parfois mise en scène par l'instance journalistique, il devient lui même témoin. Florent Chevolleau raconte dans *Libération* du 14 septembre sa mise « au chômage technique » suite aux attentats qui empêchent tout voyage et le contraignent à rester à Terre-Neuve.

Á la télévision, les témoignages sont de divers ordres. Ce sont des témoignages d'anonymes, de journalistes, de personnes qui ne vivent l'événement qu'au travers des médias. Certains témoignages sont insérés dans des reportages, ils sont alors enchaînés pour accentuer le caractère dramatique de l'événement. Alors que sur les chaînes de grande écoute, les personnes qui témoignent sont visibles à l'écran, sur *ARTE*, on ne fait souvent qu'évoquer les témoignages. Notons la place considérable que prennent les reportages téléphoniques dans les journaux télévisés surtout, témoignages téléphoniques de journalistes mais également de personnes présentes sur les lieux.

Finalement, le lecteur-spectateur est amené à construire l'information en intervenant directement dans les médias et en donnant son point de vue. La parole individuelle s'insère dans le dispositif journalistique par le biais de tribunes spécialement réservées à l'opinion publique, c'est le cas notamment du « Courrier des lecteurs ». Bien sûr, il ne faut pas oublier que les lettres sont sélectionnées et doivent donc passer par le filtre des choix des journalistes ; toutefois, la parole même sélectionnée est transmise telle qu'elle

a été écrite, ce qui peut permettre une pluralité de points de vues sur l'événement. *Le Monde* du 14 septembre publie deux lettres de lecteurs s'exprimant sur les attentats ; il est bien évident que celles-ci ont été sélectionnées dans un nombre conséquent de courriers, leur choix relève ainsi de la ligne éditoriale du journal. *Le Figaro* du 14 septembre propose une version plus moderne du courrier des lecteurs, ce sont neuf courriers électroniques transcrits dans ses pages. Tous sont rassemblés sous un thème commun : « Les fous de Dieu ». En ce qui concerne la télévision, les nouveaux médias constituent une source de réactions diverses notamment dans les émissions consacrées au sujet des attentats. Nous pouvons citer l'exemple de « Télématin » où des questions et des réactions de téléspectateurs *via* internet, ponctuent l'émission du 12/09, « L'Hebdo du médiateur » est également une émission caractéristique de cette intrusion de la parole profane sur la scène publique.

Les médias ont donc mis en valeur les témoignages en les insérant directement dans le dispositif journalistique sous forme d'interviews, de reportages ou de citations. La parole y prend une place prédominante car elle authentifie l'événement ; et la pluralité de témoignages aide les médias à trouver une traduction authentifiante de l'événement. Par la parole, on partage les émotions, on crée une communauté d'individus ayant les mêmes sentiments. Dans les médias français, cette émotion latente fédère les Français autour d'un patriotisme et d'une solidarité sans précédent envers les Américains.

Ces références marquent une prise de recul évidente des journaux français. En plus d'analyser l'événement après coup, ils le traitent particulièrement ; on assiste alors à une mise en abîme du traitement des attentats. Le point de vue abordé est critique, le journaliste cherche à expliquer les failles du traitement médiatique notamment audiovisuel, il remet également en cause des médias tels qu'internet qui n'ont pas su s'adapter à l'ampleur de l'événement. En somme, trois types de discours apparaissent dans le traitement journalistique des attentats. Et si ces discours ont été analysés séparément dans notre étude, il est important de préciser que discours authentifiant, discours testimonial et discours critique ou réflexif sont étroitement imbriqués au sein des produits médiatiques. L'émotion apparaît comme un fil conducteur les reliant.

Dans la presse, l'émotion passe principalement dans l'utilisation des genres journalistiques qui influencent la réception du lecteur, nous établirons donc une typologie des genres journalistiques relativement à leur pouvoir de transmission de l'émotion. En ce qui concerne la télévision, l'émotion passe principalement par le présentateur qui, même s'il détient l'information, doit réagir vite face aux événements. L'émotion a *posteriori* de la presse écrite est donc de nature bien différente de l'émotion vécue en direct à la télévision.

De la répétition à la tautologie, de l'affect à l'explication logique, les journalistes manifestent une volonté de montrer, de décrire, d'expliquer les faits, ceci dans un contexte émotionnel fort où l'image prend une place prédominante. Les discours officiels véhiculés par les médias présentent une part d'indiscutable. Ils n'ont pas besoin de preuves, le discours commun constitue le lien qui relie les hommes dans un consensus informationnel et émotionnel, dans un but de création d'une communauté universelle. La mise en perspective des discours journalistique et télévisuel aide à comprendre les dispositifs et poser les questions éthiques et déontologiques liées à l'information dans l'urgence. Elle nous aide surtout à poser le cadre de la couverture médiatique en notant ses limites et pointant l'omniprésence des actions de communication où l'acte de discours fait entrer en jeu des codes d'émission et de réception de l'information dans l'urgence.

II.2. LA PRESSE : PLURALITÉ DE DISCOURS/PLURALITÉ DE POINTS DE VUE

Toute communication s'inscrit dans un cadre où les discours se trouvent actualisés. Ce cadre est appelé dispositif dans l'analyse médiatique. Dans l'étude du traitement médiatique des attentats, notre préoccupation principale s'attache à la construction de l'information par le dispositif journalistique, au traitement de l'information dans l'urgence au sein d'un système organisé et complexe. Ainsi, dans un premier temps, nous essayerons de déterminer en quoi la mise en page, perturbée par la soudaineté de l'événement, influence la construction de l'événement auprès de l'opinion publique. Traiter l'information dans l'urgence passe par un bouleversement du dispositif et notamment par une mise en page complexifiée par la volonté de tout dire dans peu d'espace. Une analyse plus approfondie des articles constituant notre corpus centrée sur la notion d'énonciation, essentielle à la compréhension des implications politiques et idéologiques des organes de presse en France au moment des attentats, nous conduit à tirer des conclusions quant à l'orientation de l'information choisie par les journaux. Ces constatations influencent inévitablement le rapport qu'entretient le lecteur avec la parution et plus largement avec l'événement lui-même. Finalement, ce qui distingue le traitement médiatique dans la presse écrite reste sa capacité à traiter une information sous différentes formes, en instaurant chez le lecteur des contrats de lecture différents. Ainsi, la polyphonie énonciative des journaux prend en considération la place des journalistes dans l'écriture de l'information : commentateur, intervieweur ou messager de l'ambiance des lieux, le journaliste est une figure dominante de la construction des faits. Et la pluralité des genres convoqués induit une pluralité de discours et d'appréhension de l'événement.

CORPUS ET MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL :

L'analyse sémio-discursive des médias passe par des études quantitative et qualitative. Nous avons choisi d'effectuer notre sélection de manière quantitative, en effectuant un décryptage systématique d'un maximum de textes journalistiques pour repérer des constantes dans la manière de traiter l'information. Certains articles donnent lieu à une

analyse plus approfondie qui nous permet d'illustrer nos conclusions, et justifier nos hypothèses interprétatives. Nous travaillons donc à partir d'un corpus-échantillon d'un ensemble d'articles représentatifs du traitement journalistique durant la semaine qui suit les attentats. Cette pluralité de points de vue nous conduit à évaluer l'événement dans sa structuration temporelle, dans sa fréquence sur le plan médiatique et surtout dans la récurrence de ses représentations auprès de l'opinion publique.

Afin d'avoir un point de vue global, le plus objectif possible sur notre sujet, nous avons choisi d'analyser la presse quotidienne ainsi que la presse hebdomadaire. Le but n'est pas ici de mettre en avant les différentes idéologies et les partis pris politiques des journaux ; nous avons donc préféré cibler les journaux les plus populaires, ceux qui ont, par leur diffusion, un impact plus important auprès de l'opinion publique. Nous avons choisi d'y ajouter des journaux à la dimension internationale, ainsi que des parutions plus engagées politiquement, pour gagner en finesse dans l'analyse. Un sondage réalisé par la SOFRES[36] nous montre l'intérêt des Français par rapport aux médias comme source d'informations, même si les Français semblent être plus confiants par rapport aux informations véhiculées dans la presse écrite, la télévision n'en reste pas moins un moyen dominant de collecte d'informations. Il nous montre surtout que presse hebdomadaire et quotidienne confondues sont des médias fiables auprès de l'opinion publique.

Il est important de signaler que notre corpus n'est pas exhaustif ; étant donné le nombre important d'articles consacrés aux attentats du 11 septembre dans la presse française, il a été nécessaire de le limiter. En effet, tous les journaux, qu'ils soient d'information, people ou même sportifs ont consacré leur Une du 12 septembre ainsi que de nombreux articles aux attentats. Notre corpus a pour avantage de donner une représentativité globale des articles de presse diffusés durant la semaine qui suit les attentats et par conséquent une vue plus objective des informations qui ont contribué à construire l'événement dans les consciences collectives et dans l'opinion publique.

[36]Cf. sondage IPSOS « La confiance des Français dans les médias » en annexe. Enquête réalisée les 14 et 15 janvier 2004 pour *Le Point* et *La Croix* auprès d'un échantillon national de 1000 personnes représentatif de l'ensemble de la population âgée de 18 ans et plus.

En premier lieu, notre étude traitera donc de la presse hebdomadaire :

- *Le Nouvel Observateur* du 13 au 19 septembre 2001
- *L'Express* du 13 au 19 septembre 2001
- *VSD* du 13 au 19 septembre 2001
- *Paris Match* du 20 septembre 2001
- *Le Point* du 14 septembre 2001
- *Marianne* du 17 au 23 septembre 2001
- *Courrier International* du 13 au 19 septembre 2001

Ces hebdomadaires sont des journaux qu'on pourrait caractériser d'information. En effet, ils sont réputés pour traiter de l'actualité sur différents modes et selon diverses orientations. Notons que nous avons sélectionné *Paris Match*, même si la date de diffusion est en dehors des limites de notre corpus. En effet, cette parution occupe une place particulière dans l'espace journalistique français ; le 13 septembre, la thématique des attentats n'est pas abordée du tout, l'hebdomadaire n'a pas pu adapter son dispositif à l'urgence de l'événement et a préféré consacrer un numéro spécial une semaine plus tard. Á ce corpus, nous ajoutons *Courrier International* : cet hebdomadaire ne sera toutefois pas traité sur le même plan que les autres journaux constituant notre corpus. C'est avant tout une revue de presse internationale, le « dossier spécial » consacré aux attentats nous permet d'avoir un aperçu des réactions médiatiques aux événements au niveau mondial, suite aux attentats.

Ensuite, de la presse quotidienne nationale, nous retenons :

- *Le Monde* : numéros du 13 au 18 septembre 2001 ; à noter que *Le Monde* n'a pas abordé les attentats du 11 septembre dans son numéro du 12 septembre.
- *Libération* : numéros du 12 au 18 septembre 2001.
- *Le Figaro* : numéros du 12 au 18 septembre 2001.
- *L'Humanité* : numéros du 12 au 18 septembre 2001

Pour chacune de ces parutions, nous avons sélectionné les articles parus dans lesquels figure le terme « attentats », c'est ce qui explique que certains textes ne sont pas exclusivement consacrés aux faits ; toutefois, ils les évoquent et situent donc l'information donnée par rapport à l'événement. Ceci contribue à la pluralité des contenus journalistiques qui donnent lieu à une analyse approfondie.

Notre corpus est volontairement limité dans le temps, dans un souci d'approfondissement de l'analyse. En effet, les attentats du 11 septembre ont été beaucoup traités dans la presse française, on en parle encore à l'heure actuelle. Nous souhaitons nous attacher plus particulièrement aux attentats à proprement parler, autrement dit aux crashs et à leurs conséquences immédiates au niveau sécuritaire, social et politique. Nous ne souhaitons pas prendre en compte les conséquences militaires qui leur font suite, notamment la guerre en Afghanistan. Nous avons donc choisi de limiter notre corpus du Mercredi 12 au Mardi 18 septembre 2001.

Afin de présenter notre corpus de la manière la plus précise possible, nous avons mis au point une grille d'analyse[37] qui permettra de situer chaque article dans un contexte journalistique précis. Nous y présentons la page, le titre de l'article, la rubrique dans laquelle celui-ci apparaît, son auteur, sa longueur, son genre ainsi que la présence d'illustrations au sein du texte. Cette première étude donnera lieu à une analyse qui permettra de mettre en avant la place accordée par cet événement dans la presse française et de mettre en évidence l'abondance de sources d'informations auxquelles est confrontée l'opinion publique au lendemain des attentats. Nous étudierons particulièrement deux dimensions du traitement journalistique : une dimension thématique et une dimension analytique du dispositif mis en place dans l'urgence. Les précisions concernant le genre des articles seront couplées avec les descripteurs que nous avons définis au préalable. Le choix de ces descripteurs relève du même canevas thématique que pour la télévision ; toutefois, l'essence même du media presse lui donne une spécificité qui nous amène à en induire certains et en exclure d'autres. Ces descripteurs sont en nombre important étant donné la quantité de thématiques évoquées en lien avec les attentats et surtout l'importance de notre corpus. Nous avons essayé de cibler au maximum les contenus en effectuant des recoupements et en ne conservant que les termes réellement présents dans le traitement journalistique. Pour plus de finesse dans la présentation, les descripteurs sont présentés relativement à quatre thématiques : les personnages de l'événement, les dimensions, le sens de l'événement et l'approche géographique.

[37] Les grilles d'analyse de tous les documents de notre corpus sont présentes en annexe.

Les personnages sont les acteurs du récit des attentats, ils sont partie prenante des discours et des explications relatives aux tenants et aux aboutissants de l'événement :

- **Ben Laden**. Cette thématique concerne tous les articles abordant la responsabilité d'Oussama Ben Laden dans les attentats perpétrés aux États-Unis. La plupart du temps, ce sont des articles biographiques évoquant la vie du milliardaire saoudien et ses implications idéologiques, notamment dans les réseaux terroristes. C'est pourquoi ces deux thématiques sont très souvent couplées dans l'analyse de contenu.
- **Massoud**. La mort de Massoud a eu des conséquences certaines dans la suite des événements et notamment la décision du gouvernement américain concernant l'attaque de l'Afghanistan. C'est un attentat terroriste qui s'ajoute à ceux perpétrés aux États-Unis et ne fait que légitimer la riposte américaine.

Une seconde approche nous conduit à étudier les différentes dimensions abordées dans le traitement médiatique des attentats. Dimensions économique, politique, émotionnelle, internationale, sécuritaire et testimoniale se complètent dans la construction de l'événement :

- **Économie**. Les conséquences économiques voient le jour très rapidement dans le traitement médiatique. Dès le 14 septembre, les journaux proposent des analyses de la situation économique américaine, mais également européenne et surtout mondiale. Cette thématique prend une importance toute particulière le jour de la réouverture de Wall Street. Notons déjà qu'elle semble davantage présente dans *Le Figaro*, qui publie un supplément *Le Figaro économie* où les attentats prennent une place importante dans les analyses économiques.
- **Émotion**. Cette thématique est couplée avec les descripteurs évoquant la solidarité et le recueillement. En effet, la montée de patriotisme qui fait suite aux attentats est toujours mise en relation avec une émotion éprouvée collectivement. De la même manière, le recueillement est un élément dominant de l'exposition d'une émotion internationale dans l'espace médiatique français.
- **International**. Nous avons choisi de regrouper sous le descripteur « international », l'ensemble des réactions mondiales et des articles évoquant d'autres pays que ceux constituant déjà un descripteur (France, Europe,

Proche-Orient). Ceci nous permet d'avoir une structuration des récits médiatiques de l'événement au niveau géographique.

- **Politique**. Ce descripteur englobe toutes les interventions d'hommes politiques suite aux attentats, que ce soit la retranscription de leurs discours ou l'évocation de leurs propos. Nous y abordons également les décisions politiques prises au niveau international. C'est également dans cette thématique que nous avons choisi de classer les articles concernant G. W. Bush. Il nous a semblé inutile de créer un descripteur, la plupart des articles relatant des décisions sécuritaires ou des réactions émotionnelles, qui impliquent le gouvernement américain dans sa globalité.
- **Sécurité**. Tout d'abord, il s'agit de sécurité aérienne. Ce descripteur va ensuite révéler un certain nombre d'articles sur la sécurité du territoire autant aux États-Unis qu'en Europe et surtout en France où le plan Vigipirate est évoqué à plusieurs reprises. La sécurité évoque surtout la sécurité au sol et dans les pays occidentaux.
- **Témoignage**. Ce descripteur aurait pu être un genre d'article, toutefois, nous avons choisi de l'utiliser en tant que descripteur thématique. On le retrouve souvent dans des descriptions de faits ; il est également utilisé pour accentuer l'émotion d'un récit. Quoi qu'il en soit, il induit un discours empirique sur l'événement.

Certains descripteurs contribuent à la construction de sens de l'événement, certains thèmes sont approfondis et permettent en cela de cerner l'aspect sémantique lié aux discours journalistiques :

- **Enquête**. Á partir du 12 septembre, l'objectif premier du gouvernement américain est de retrouver les coupables. Á peine 24h après les attentats, plusieurs personnes semblent être déjà identifiées. L'enquête est abordée chaque jour, ses évolutions conduisent les États-Unis à la riposte.
- **Événements**. Nous parlons ici du « film des événements », retracé surtout les 12 et 13 septembre. Les journalistes décrivent les crashs, ont une approche chronologique des faits et commencent alors à poser les bases de la construction de l'événement. Cette approche descriptive peut prendre différentes formes, celle du reportage photographique, de l'article d'ambiance, ou même de l'encadré explicatif.

- **Références**. Contrairement à la télévision, la presse utilise beaucoup d'articles de références. Que ce soit des références littéraires, cinématographiques, idéologiques ou plus particulièrement des informations sur l'architecture des bâtiments, elles aident le lecteur à comprendre l'événement en le situant dans un présent et dans des références culturelles communes.
- **Réflexivité médiatique**. Nous avons volontairement choisi de ne pas dire « autoréflexivité médiatique ». En effet, nous traitons ici des articles qui parlent d'autres médias comme la télévision ou internet ; bien sûr parfois, la presse parle d'elle-même mais ces articles sont peu présents suite aux attentats.
- **Riposte**. La riposte devient l'élément central du traitement médiatique à partir du 15 septembre. Souvent associée à la situation proche-orientale, elle implique également un système d'alliance international et induit par là même un manichéisme du discours rappelant celui du président américain.
- **Terrorisme**. Cette thématique est présente durant toute la semaine qui suit les attentats. D'abord associée aux faits, elle sera ensuite mise en exergue par l'enquête, puis reprise pour traiter de la situation proche-orientale et justifier une riposte américaine.
- **Victimes**. La thématique des victimes est couplée à celle des secours. En effet, l'une ne va pas sans l'autre. Face à la glorification de la figure du pompier, on retrouve le désarroi des familles de victimes qui mettent tout leur espoir dans les recherches des disparus.

L'analyse géographique des discours permet d'avoir un point de vue global et propose une analyse plus précise des crashs et de leurs conséquences au niveau international :

- **Europe**. L'Europe est évoquée en corrélation avec d'autres descripteurs, on parle d'émotion européenne, de conséquences économiques européennes, de sécurité européenne...Quoi qu'il en soit, il semble important pour la presse française de ramener l'événement au niveau européen pour le rapprocher de la population et montrer la présence d'une communauté européenne au sein de la communauté internationale.
- **Washington**. Au même titre que les deux crashs de New York méritent un traitement particulier, l'attentat du Pentagone est souvent traité de manière isolée. Notons que dans la presse française, le crash de Pennsylvanie est très

peu présent, voire même absent des discours sur l'événement, c'est pourquoi nous n'avons pas retenu ce descripteur.

- **France**. En France, les réactions sont immédiates. Comme l'Europe, la France est impliquée à plusieurs niveaux : économique, émotionnel, politique...L'aspect sécuritaire semble toutefois prendre une place dominante avec la mise en œuvre du plan Vigipirate dès le 12 septembre.
- **New York**. Dans le traitement des attentats, il est important de séparer les articles traitant des attentats de New York et les autres. En effet, ceci nous donne une mine d'informations sur l'orientation des journaux notamment au niveau émotionnel. Ainsi, les deux crashs sur le World Trade Center prennent une place prépondérante dans le traitement journalistique au lendemain des faits.
- **Proche-Orient**. Les événements du Proche-Orient prennent peu à peu une place centrale dans le traitement médiatique. D'une part, ils sont évoqués pour expliquer en partie les faits ; d'autre part, ils sont une excuse supplémentaire à la riposte américaine. Les réactions dans les pays du Proche-Orient sont essentielles à la compréhension du système géopolitique tel qu'il existait avant les attentats et tel qu'il évolue ensuite.

La presse construit ces thématiques comme un savoir à propos de l'événement, et contribue en cela à la diffusion de représentations dans l'espace public. L'étude thématique nous aide à évaluer la construction journalistique des attentats relativement à trois points dominants. Elle nous permet de mettre en évidence le capital thématique relatif aux faits, et d'effectuer une différenciation ou un consensus dans l'adaptation des parutions à l'événement, il s'agit ici d'une donnée objective concernant la place accordée aux attentats dans chaque parution. Ce capital est hiérarchisé, la place accordée à chaque thème évolue du premier jour consécutif aux attentats au septième jour de traitement médiatique. La distribution des représentations thématiques par rapport aux genres des articles nous donne des indications non négligeables sur l'orientation idéologique des journaux. Nous abordons par conséquent ici le traitement médiatique des attentats en termes de construction thématique des faits. L'analyse quantitative n'est alors qu'une étape dans l'analyse sémio-discursive.

La deuxième dimension de notre analyse s'attache au péritexte, à la mise en page et aux genres[38] des articles. La mise en perspective des genres journalistiques, induisant une pluralité de discours, est nécessaire à l'analyse du dispositif bouleversé par l'événement, mais surtout à la compréhension de l'événement lui-même tel qu'il est perçu par l'opinion publique. Il est très difficile d'établir une liste des genres journalistiques, nous avons donc adapté notre typologie à l'événement traité. En effet, nous avons ici choisi de regrouper plusieurs genres au sein d'une même dénomination afin d'être le plus pertinente possible dans l'analyse d'un corpus conséquent. On retrouve donc six grands genres journalistiques :

- **Reportage**. Il est très présent, surtout durant les deux premiers jours du traitement journalistique. En effet, la soudaineté de l'événement, son aspect inédit, obligent les journalistes à montrer l'événement et le commenter avant de pouvoir l'analyser. De plus le nombre conséquent de correspondants et d'envoyés spéciaux amenés à s'exprimer sur l'événement donne la part belle au témoignage et au reportage d'ambiance.
- **Analyse**. Dès le lendemain des attentats, elle trouve sa place dans les pages des journaux. L'incompréhension induite par l'horreur de l'événement suscite des questionnements, des interrogations sur les causes mais également les conséquences de ces attentats. Ces analyses vont donc toucher plusieurs thèmes et plusieurs descripteurs : économie, politique, international, enquête…
- **Entretien**. C'est sous cette dénomination que nous avons regroupé toutes les interviews mais également les citations de discours, les témoignages de victimes ou les réactions de « profanes ». En effet, le terme « entretien » sous-entend une diffusion et une réception de paroles, nous l'utilisons donc en situation de communication directe ou non.
- **Libre opinion**. Nous avons ici repris le terme utilisé dans le logiciel *Europresse* ; en effet, il nous a semblé pertinent dans le sens où il nous permet de regrouper tous les commentaires, les chroniques et les billets d'humeur présents dans notre corpus. La soudaineté de l'événement a conduit à un mélange de genres journalistiques, il est donc parfois difficile de faire la distinction entre ces trois types de discours.

[38] Il est difficile d'avoir une définition claire et une liste unique des genres journalistiques. Pour ce faire, nous nous sommes appuyée sur le travail de Jean-Michel Adam dans *Pratiques*, « Genres de la presse écrite », n°94, Juin 1997.

- **Brève**. Elles sont très présentes dans le traitement médiatique. La pluralité de thématiques à aborder conduit parfois les journalistes à utiliser ce genre d'article qui permet au lecteur, en peu d'espace, d'avoir une information concise et claire. Ces brèves englobent également les dépêches AFP ou Reuters qui viennent compléter les informations des journalistes dans chaque parution.
- **Courrier des lecteurs**. Contrairement à la télévision, qui est en recherche constante d'interaction avec le téléspectateur, la presse ne publie pas beaucoup de retours directs de lecteurs, ce qui s'explique notamment par le nombre d'articles de libre opinion, qui donnent la parole à des lecteurs ayant une légitimité particulière dans l'espace publique. Il est donc rare de trouver, suite aux attentats, des réactions directes de lecteurs anonymes.

Pour plus de clarté et de compréhension, les articles sont classés dans l'ordre chronologique de leur parution, par journal mais également par grands ensembles (hebdomadaires, presse quotidienne nationale, presse spécialisée). Nous effectuerons pour chacun une analyse globale des grilles nous amenant à déterminer la spécificité du traitement journalistique dans l'urgence. Cette spécificité est déclinée en trois points qui structurent l'analyse. Dans un premier temps, nous étudierons le bouleversement du dispositif journalistique qui permet de rendre compte au mieux de l'événement. Ce dispositif est notamment caractérisé par une mise en page particulière et une situation d'énonciation permettant de mettre en exergue des discours différenciés dans la presse française. Dans un second point, nous évaluerons en quoi ces discours mettent en avant un information unanime ou singulière relative aux faits. Finalement, nous étudierons l'actualisation des informations journalistiques dans une pluralité de genres qui contribuent à structurer l'événement et en construire une image individuelle et collective auprès de l'opinion publique.

II.2.1. Un dispositif bouleversé : la mise en page au service de l'événement

Le dispositif mis en œuvre dans la presse évoque les faits a posteriori, ce qui laisse un temps nécessaire à la mise en forme de l'information, mise en forme qui passe surtout par la mise en page des articles. Outre le contenu, c'est donc la manière dont le journal va ordonnancer les textes et les informations dans l'espace restreint de ses pages que nous étudierons plus particulièrement. Pour ce faire, nous utiliserons des exemples concrets permettant de mettre en évidence la part d'adaptation du dispositif journalistique dans le cas du traitement d'une information dans l'urgence. Ce bouleversement n'est pas sans conséquence sur la construction de l'événement dans l'imaginaire public et dans le contrat de lecture instauré par le journal.

II.2.1.1. Les contraintes de la médiatisation écrite

La presse est perçue comme un instrument essentiel de libre discussion des idées, elle est un lieu d'organisation de l'espace public. La médiatisation écrite induit un mode de traitement particulier de l'information, un traitement journalistique de la catastrophe. Voyons comment la presse quotidienne et hebdomadaire française a tenté de gérer cet événement inédit et soudain, dans son contenu, mais également dans sa forme.

- Les exigences liées au support journalistique

L'événement est soudain, imprévisible. Alors que les chaînes de télévision ont déjà rendu compte des faits en temps réel, la presse n'arrive qu'après coup, elle doit alors se positionner auprès d'une opinion publique qui s'est vue matraquée d'images et d'informations diverses la veille de la parution. De plus, lorsque la presse commence à prendre le rôle d'instrument d'accès à l'information pour tous, elle se trouve parallèlement soumise à des logiques économiques, industrielles et commerciales. Le développement des médias tels que la télévision et internet, la concurrence qu'ils représentent pour la presse écrite, favorisent la recherche du spectaculaire. Le rôle de la presse a ainsi dû évoluer afin de faire face aux demandes de plus en plus précises d'un lectorat qui veut tout voir et tout savoir de l'événement.

Malgré une légère tendance au sensationnalisme inhérent à l'événement lui-même, la presse doit toutefois garder le principe de sérieux qui la caractérise. Jouant le rôle d'interface entre les pouvoirs notamment politiques et le public, la presse a souvent été la cible de reproches de tous ordres émanant souvent des milieux politiques. En effet, ses révélations mettent en cause des personnalités politiques et des membres du gouvernement dans des détournements de fonds publics contribuèrent à la crise de crédibilité de la classe politique[39] et par conséquent du médium diffuseur. Suite aux attentats du 11 septembre, la presse est le lieu où s'inscrit la vérité sur la réalité, qu'elle rend accessible, compréhensible et acceptable par tous.

Dans la gestion d'une crise, le discours journalistique doit répondre à un certain nombre d'exigences qui tiennent autant des contraintes économiques et politiques que de celles liées au support et à son appartenance à une certaine culture de flot. La médiatisation journalistique des attentats a tenté de répondre à deux exigences : un plaisir de lecture et un désir d'information. On doit aujourd'hui dire un maximum de choses en un minimum de phrases de façon toujours plus attractive. Afin de rendre la lecture beaucoup plus attractive et aisée, on assiste à une fragmentation des articles ainsi qu'à une diversification des genres journalistiques et un engagement éditorial de plus en plus présent dans les quotidiens et hebdomadaires français. Cette diversité d'approches est particulièrement explicite dans le sommaire proposé par *L'Humanité* du 17/09 qui propose une pluralité d'articles et de points de vue sur l'événement : sommaire des articles, « Ils ont dit », « L'homme du jour »....Pour attirer un nombre de lecteurs toujours plus important, la politique éditoriale des journaux formalise leurs attentes et se doit pour cela de répondre à trois critères principaux qui déterminent le choix des informations : un critère d'actualité, un critère de proximité et un critère psychoaffectif. Ces trois éléments sont implicitement induits par l'événement. La presse doit surtout répondre à un impératif de captation qu'on peut subdiviser en deux visées principales (Charaudeau, 1997 : 48)[40] :

- Une visée de crédibilité : le discours journalistique est un discours d'authentification qui implique l'immédiateté, la nouveauté et l'authenticité de

[39] Aux États-Unis, le scandale du Watergate est un exemple éloquent. Cette affaire concernant le président Richard Nixon a d'abord été dénoncée dans le Washington Post. En France, le suicide de Pierre Bérégovoy en 1993 relance le débat sur le pouvoir de la presse.

[40] L'auteur met en avant la notion de contrat d'information qui préside l'information médiatique, par ce contrat, la presse se propose d'expliquer et de connaître les événements du monde à visée persuasive et séductrice.

l'information rapportée. La presse a pour but de créer un effet de réel ou « effet de vérité » au sens de Charaudeau (1997 : 48) passant par un message référentiel et une énonciation plurielle ;

- Une visée de séduction : il faut emporter l'adhésion des lecteurs, intéresser et séduire même si parfois la spectacularisation prend le pas sur l'information.

Pour rendre les faits compréhensibles à l'opinion publique, les journalistes ont aujourd'hui pour rôle d'enregistrer, d'organiser et de formaliser des données relatives à un événement. Ils construisent ainsi un message susceptible d'intéresser, d'être compris par tous et réduisent l'indétermination relative à l'événement. Au lendemain des attentats, le positionnement des journaux est unanime, l'information prime sur la ligne éditoriale. Les oppositions idéologiques des journaux se sont effacées face au récit des événements ; c'est pourquoi on trouve peu d'articles engagés dans la presse durant les deux premiers jours consécutifs aux faits. L'explication et l'analyse de l'événement voient le jour avec la diminution chez les journalistes de l'émotion suscitée par les attentats, un certain recul est nécessaire pour appréhender les attentats de manière complètement objective.

Le traitement journalistique des attentats interroge notamment les pratiques professionnelles et plus particulièrement les contraintes économiques. En effet, les ventes de la presse française ont considérablement augmenté suite aux attentats, tous les journaux ont traité du même sujet. La concurrence grandissante a donc entraîné les journaux dans une guerre de l'information par rapport à un événement incontournable et unique. Comment ont-ils attiré les lecteurs en faisant jouer la mise en page, la construction des articles, les unes et en transmettant la même information...? Autant de questions qui nous amènent au traitement spécifique induit par l'exceptionnalité de l'événement. Le dispositif journalistique, qui a pour principal objectif d'authentifier les faits et les événements, pose lui-même de nombreuses questions. Il semble faire le lien entre l'impression de fiction et la réalité, il conduit ainsi à la construction du monde et du récit médiatique, mais ce dispositif conduit-il réellement vers plus d'authenticité ?

- Le bouleversement du dispositif journalistique

Rendre compte d'un événement inattendu, d'une telle ampleur, nécessite une adaptation de la presse écrite et notamment de son dispositif. Agencement d'éléments divers, le dispositif de la presse écrite est constitué par la mise en forme et en ordre du discours porté sur l'événement, le système des rubriques, la formulation des titres, leur mise en perspective dans une mise en page complexe. Maurice Mouillaud (Mouillaud, Têtu, 1989 : 101) note à propos du journal écrit quotidien que « les dispositifs ne sont pas seulement des appareils technologiques, de nature matérielle. Le dispositif n'est pas le support inerte de l'énoncé, mais un site où l'énoncé prend forme [..] le site joue le rôle d'un formant ou d'une matrice, de telle façon qu'un certain type d'énoncé ne peut apparaître qu'in situ ». Dispositif et contenu sont donc des éléments indissociables qui prennent sens l'un par rapport à l'autre dans la construction de faits et des rapports d'énonciation de l'information.

Le dispositif se définit donc comme l'articulation entre des mises en scène, des positions interlocutives et les conditions extralinguistiques du discours grâce auxquelles les co-énonciateurs construisent un mode commun d'appréhension du monde, une même représentation de l'événement. Dans cette situation de communication particulière, le dispositif renvoie à la problématique de l'énonciation, il sous-entend la mise en place d'un contrat de communication. Les modes communs d'appréhension du monde reposent donc sur des cadres conceptuels reproduits jour après jour dans les journaux, cadres qui structurent l'appréhension des faits. Le dispositif contribue ainsi à l'historicisation de l'événement telle que la définit Benveniste (1991 : 239-241) : « la présentation des faits survenus à un certain moment du temps sans aucune intervention du locuteur dans le récit [...] Personne ne parle ici, les événements semblent se raconter d'eux-mêmes ».

Modèle d'organisation de la page, la mise en scène instaurée de manière spontanée suite aux attentats, combine plusieurs systèmes de signes : topographiques, typographiques, linguistiques et iconiques. Ces signes proposent aux lecteurs des positions interlocutives spécifiques et leur donnent une pluralité de points de vue. L'utilisation plus rigoureuse des variables de différenciation permet une meilleure lisibilité des informations. C'est ainsi que la modification de la maquette du journal prend sens. L'information a besoin

d'une tenue appropriée dans un style prédéfini. L'adaptation du dispositif est particulièrement flagrante si on s'intéresse au nombre de pages consacré à l'événement par les journaux constituant notre corpus, durant la semaine qui suit les attentats.

Figure 11 : Nombre de pages accordées par les journaux de notre corpus au sujet des attentats du 12 au 18 septembre 2001

	12/09/01	13/09/01	14/09/01	15/09/01	16/09/01	17/09/01	18/09/01
Courrier International		12					
Marianne						21	
L'Express		8					
Le Nouvel Observateur		18					
Paris Match							38
Le Point			38				
VSD		31					
Le Figaro	11	19	20	15		16	13
L'Humanité	8	18	12	12		16	13
Libération	17	36	29	33		28	26
Le Monde		19	21	19		18	19

Durant les trois premiers jours du traitement journalistique, l'événement occupe la presque totalité des parutions. Peu à peu, les journaux vont relater d'autres informations mais les attentats resteront toujours au centre des débats. Parfois, les informations relatives aux attentats sont regroupées sous une même rubrique, ou incluses dans un dossier commun, l'information occupe alors tout le début du journal. Parfois, au contraire, c'est notamment le cas dans *Le Monde*, le journal choisit d'intégrer les informations dans des rubriques préexistantes, les pages consacrées aux attentats sont alors disséminées dans toute la parution. Ce tableau met surtout en évidence le fait que l'attention des journaux n'a jamais diminué par rapport à la thématique des attentats. Si pour certains, tel que *L'Humanité*, il a été difficile d'adapter son dispositif dès le 12 septembre, le nombre de pages consacrées aux faits durant la semaine qui suit les attentats montre bien que ce sujet semble inépuisable, et même si le contenu de l'information varie, l'importance reste la même. Du 12 au 18 septembre, les faits et

leurs conséquences immédiates font d'ailleurs la Une des journaux de notre corpus, ceci montre la quasi exclusivité des informations qui contribue au bouleversement du dispositif.

II.2.1.2. Une mise en page au service de l'événement

Le dispositif propose deux niveaux constants de structuration de l'énoncé journalistique. D'une part, la mise en forme de l'énoncé, l'organisation des articles, leur hiérarchisation, le rubriquage et la titraille ; d'autre part, le contenu des articles, la place de l'énonciation comme repère spatial et temporel et celle que les journalistes peuvent ainsi prendre dans la constitution d'un imaginaire commun relatif à l'événement. Toutefois, l'organisation interne de ces dimensions varie dans le cas des attentats.

- Le double niveau de structuration de l'énoncé journalistique

L'espace du journal est organisé en deux dimensions – verticale et horizontale – tout en jouant sur différentes variables typographiques et chromatiques... L'ensemble des surfaces se structure en différents niveaux : la rubrique, la page, l'article, chacun pouvant encore se subdiviser en plusieurs parties. Néanmoins, ces surfaces ne font sens que dans leur collocation et leur différenciation. Chaque journal choisit une stratégie en fonction de sa conception de l'information, de ses lecteurs et de son image dans le paysage médiatique. La mise en forme instaure un contrat de lecture entre le lecteur et le journal. L'espace du journal ainsi défini s'inscrit bien dans la dialectique temporelle du dispositif : le numéro et la collection. La maquette préétablie relève de la collection, sa déclinaison quotidienne, du numéro. Déclinaison dialectique entre l'identité et l'altérité : identité dans la maquette, altérité dans sa déclinaison quotidienne. Ainsi, la mise en page participe à l'élaboration du sens de l'information et à la différenciation de ces mêmes données. Le péritexte (nom, date, auteur, titre, sous-titre, avant-titre, chapeau, photographie, légende, circonstances globales) constitue un élément important définissant l'orientation argumentative globale du texte et permettant d'émettre des hypothèses vérifiables par le contenu de l'article.

Jean Michel Adam (1997 : 4) propose un modèle d'analyse d'un article de presse que nous jugeons pertinent, toutefois, certains points nécessitent d'être adaptés à notre étude

particulière du traitement de l'information dans l'urgence. Ce modèle est élaboré selon une double approche : globale et locale.

- *Approche globale*

- « Segmentation de l'article » : sa mise en page, notamment les intertitres, citations, paragraphes... Ces éléments permettent une visualisation du plan de l'article et une mise en évidence des grands points développés ;
- « Cohésion / progression » : Repérage des sujets, des thèmes ainsi que des différents énonciateurs. Construction de la hiérarchisation de l'information par les modes d'introduction de thèmes et leurs enchaînements ;
- « Relation texte / péritexte » : importance de l'agencement du texte et mouvements thématiques introduits par la construction de l'information par le péritexte ;
- Place de l'événement accordée dans le journal.

- *Approche locale* : aspects linguistiques

- Les formes du discours : « le discours citant » (séquences, temps verbaux, connecteurs...) qui met en scène des séquences, des actions, des paroles argumentatives, ce qui révèle l'interprétation du sujet par l'énonciateur ; « le discours cité » (séquences, connecteurs...) constitué de brefs extraits généralement argumentatifs ;
- Les champs lexicaux ;
- Les genres des articles qui contribuent à déterminer le degré d'implication des journalistes et du journal par rapport à l'événement.

Ces éléments constituent le canevas caractéristique de la construction des articles. Les exemples suivants nous aideront à mieux appréhender la construction du dispositif journalistique dans le traitement médiatique de l'événement dans l'urgence. Nous avons sélectionné une page extraite de la presse quotidienne nationale, la page 14 du journal *Libération* en date du 12 septembre 2001. Pour une complémentarité dans l'analyse, nous prenons également pour exemple les pages 28 et 29 de l'hebdomadaire *VSD* du 13 au 19 septembre 2001.

Une logistique inédite dans une attaque terroriste

Pilotes entraînés et timing de guerre

Ces attentats ont réclamé des mois, voire des années de préparation.

L'ampleur des attentats commis hier aux Etats-Unis suppose une organisation et une logistique qui dépassent le cadre d'une simple organisation terroriste. Ils mettent également en évidence les failles des systèmes de sécurité les plus sophistiqués face à des attaques-suicides minutieusement préparées. C'est par la voie des airs que l'horreur est venue hier à New York, Washington et Pittsburgh (Pennsylvanie). Ces attentats ont sans aucun doute réclamé des mois, voire des années de préparation pour qu'un commando de plusieurs dizaines d'hommes puisse agir au cœur même des Etats-Unis, qui font de la sécurité de leur territoire une priorité. S'il est toujours possible de mettre en défaut les contrôles de sécurité d'un aéroport américain où le transport aérien est très intense, il devient plus délicat de passer au travers dans des aéroports aussi fréquentés que ceux de Boston, Washington Dulles, Newark New Jersey à quelques heures d'intervalle. Sauf, bien sûr, à avoir profité de complicités pour passer des armes à feu en évitant les portiques électroniques classiques, censés être capables de détecter une masse métallique suspecte. Dans ce genre d'opération, les hommes les plus déterminés ne peuvent pas faire reposer leur réussite sur la chance ou le hasard. Au contraire, les terroristes ont hier fait preuve d'un timing de la plus haute stratégie.

Le déroulement des attentats démontre que la plus grosse défaillance s'est produite à chaque fois au sol. Une fois assis dans les différents avions, et donc sans doute armés, les terroristes avaient presque gagné la partie. Restait à prendre la maîtrise des appareils dont ils étaient les passagers.

Tous les avions impliqués hier dans les attentats aux Etats-Unis sont des avions civils, conçus pour le transport de passagers. Ce sont des gros (Boeing 757 et 767) et moyens porteurs (Boeing 737) pouvant transporter de 130 à 250 voyageurs et se pilotant à deux. Chacun de ces appareils offre un environnement au niveau de la cabine qui lui est propre. Si les principes de pilotage sont les mêmes pour tous les avions à réaction civils, chaque appareil nécessite une qualification spécifique et une grande maîtrise pour l'exploiter en vol.

Les compagnies aériennes du monde entier préparent évidemment leur personnel de bord, pilotes, hôtesses et stewards, à faire face à des actes terroristes, des prises d'otages et des détournements. «*Sans entrer dans les détails, l'idée c'est d'obéir aux ordres et ne jamais faire monter la tension à bord.*» Mais comme le précise Patrick Auguin, président du Syndicat des pilotes de ligne, aucun pilote n'est capable d'enrayer une attaque de cette envergure, dont la finalité ne repose sur aucune revendication, mais simplement sur un attentat-suicide. Il est également impensable que des pilotes professionnels, même sous la menace d'une arme, aient accepté de percuter, volontairement, des immeubles habités. L'hypothèse la plus plausible reste l'élimination physique des pilotes au préalable. C'est aussi l'avis de Patrick Auguin. «*Au dernier moment, un pilote de ligne, conditionné depuis des années pour sauvegarder le plus possible de vies humaines, aura toujours le réflexe ultime d'éviter l'impact. Même s'il doit pour cela prendre le risque d'être abattu par les terroristes.*»

Or, si les membres du commando ont pris possession de l'avion pour achever leur macabre mission, c'est qu'ils étaient capables, techniquement, de le faire. Or, la coûteuse qualification sur un Boeing moyen ou long courrier ne peut s'obtenir que dans un circuit officiel. Quelques écoles de pilotage dans le monde ont donc vu passer les terroristes qui ont agi au Etats-Unis. Il peut également s'agir d'anciens pilotes de ligne ou de chasse reconvertis, mais qui, à un moment ou à un autre, se sont retrouvés aux commandes de ce type d'avion. Seuls des hommes d'expérience ou surentraînés ont pu aligner de lourds appareils sur des cibles, même aussi voyantes que les World Trade Center ou le Pentagone, avec une précision de quelques mètres ●

LIONEL FROISSART



Du haut de la Maison Blanche
Des membres des services secrets observent depuis le toit de la Maison Blanche la fumée provenant du Pentagone.

Menace grandissante

Un document interne du ministère français de la Défense le reconnaît: «*Les mesures de sûreté n'offrent pas de garantie sérieuse contre des actions de type kamikaze.*» «*Le terrorisme suicide est une menace grandissante*», constataient, en octobre dernier, les spécialistes de la *Jane's Intelligence Review*. Depuis les premières attaques kamikazes par les Japonais dans le Golfe de Leyte (Philippines) en 1944, ce type d'actions n'a cessé d'être le cauchemar des militaires puis des policiers. En février 2000, une réunion très discrète s'est tenue en Israël, réunissant 80 experts du «*terrorisme suicide*». Ils n'ont pu que constater son développement, recensant 271 attentats de 1980 à 2000, le plus souvent le fait de groupes proche-orientaux et tamouls. Ces derniers, membres du LTTE, ont réussi le 24 juillet à Colombo la destruction au sol de la moitié de la flotte aérienne civile du Sri-Lanka. Mais, jusqu'à hier, l'avion de ligne ne faisait pas partie de ce que les experts appellent dans leur jargon les «*Suicide Improvised Explosive Devices*» (SIED). J.-D.M.

Jean-François Daguzan, spécialiste du terrorisme international:

«Techniquement, c'est stupéfiant»

Jean-François Daguzan, chercheur à la Fondation pour la recherche stratégique (FRS) à Paris, est l'un des meilleurs spécialistes français du terrorisme. Il rentre des Etats-Unis, où il a travaillé sur le sujet avec des experts américains.

Une telle action faisait-elle partie des scénarios retenus par les spécialistes?

Non, personne n'avait jamais imaginé cela. Depuis plusieurs années, la communauté du renseignement s'est surtout focalisée sur les menaces d'attaques chimiques, ou bactériologiques, ou sur le cyberterrorisme. En fait, on ne pensait pas vraiment à des actions classiques de grande envergure.

A ce niveau-là, peut-on encore parler de terrorisme?

Nous sommes entrés dans une autre logique, celle de la guerre. C'est Pearl Harbor.

Mais pour faire la guerre, il faut être deux. Or, là, on ne connaît pas l'agresseur.

Il y a plusieurs hypothèses. Le plus important est de savoir qui est capable de mener une opération aussi sophistiquée. D'un point de vue strictement technique, c'est remarquable, franchement stupéfiant. Cela demande des années de travail, une coordination exceptionnelle et beaucoup de monde.

Qui, alors?

J'ai des doutes sur la capacité des organisations palestiniennes de mener à bien cette action. Leurs actions-suicides se limitent à un «martyr» avec sa bombe. Cela n'a rien à voir. On pense bien entendu au réseau Ben Laden. Depuis plusieurs semaines, on sait qu'il proférait depuis l'Afghanistan des menaces d'attaques sans précédent. On ne peut pas exclure totalement – même si je n'y crois pas vraiment – les milices d'extrême droite américaines, comme celles dont était proche l'auteur de l'attentat d'Oklahoma City. Reste enfin l'Irak. Ce pays a les capacités humaines d'une telle opération: il possède des pilotes, des services de renseignement, de l'argent. On sait que Saddam Hussein est un gars bizarre, mais là, il aurait vraiment décidé de se faire vitrifier par les Américains.

Que peuvent faire les Etats-Unis?

C'est la grande question. Une seule chose est certaine: les Arabo-islamiques qui passeront dans la ligne de mire américaine vont le payer.

Cette action ne traduit-elle pas la faiblesse du système de sécurité américain?

A deux niveaux. D'abord, la sécurité des lignes aériennes intérieures: la naïveté américaine laisse pantois. Comment est-il possible d'introduire autant d'armes, voire d'explosifs, au même moment dans autant d'avions? L'autre faiblesse est celle des services de renseignement, qui n'ont rien vu venir. C'est une carence massive: ils n'ont pas rempli leur rôle. A quoi cela sert-il d'avoir des satellites espions, des systèmes d'écoute de toutes les communications, si une telle action peut se produire? ●

Recueilli par
JEAN-DOMINIQUE MERCHET

ÉTATS-UNIS victimes de la plus grande offensive terroriste jamais menée

Bush dans l'œil du cyclone : face au Président, une puissance destructrice sans précédent

Quelle est cette organisation terroriste qui a été capable de paralyser les systèmes de sécurité du gendarme du monde ?

Hollywood n'aurait jamais osé imaginer un tel film catastrophe. Une opération terroriste d'une envergure jamais atteinte, exécutée en moins de trois heures. Inimaginable !

8 h 56, mardi 11 septembre. À une fenêtre de la 15e Rue, Tyron Barrington, chasseur de têtes, à Manhattan, savoure son thé. Un grand boum l'interrompt : « J'ai cru que c'était le Concorde qui arrivait, raconte-t-il. J'ai pensé qu'il volait bien bas et puis, il ne devait revenir aux États-Unis que dans quelques semaines ! J'ai été surpris par ce bruit très fort, très sourd. »

Ce n'est pas le Concorde, mais un Boeing 757 qui venait de décoller de l'aéroport de Boston, avec à son bord 81 passagers et 11 membres d'équipage. À destination de Los Angeles, le vol n° 11 venait d'être détourné. Et projeté volontairement contre l'une des tours, haute de 110 étages.

Le bilan humain de la catastrophe sera sans nul doute effrayant

Les sirènes des ambulances et des voitures de police hurlent déjà dans les rues envahies par la fumée et les cendres. Devant sa télé qui diffuse un premier flash d'actualité, Tyron découvre, comme des millions d'Américains éberlués, l'une des tours du World Trade Center en feu. Dix-huit minutes plus tard, il voit un second avion de ligne se diriger vers la tour Sud. « Il s'est désintégré sous mon yeux, reprend le chasseur de tête. C'est horrible. Tous ces gens qui sont dans ces bureaux ! C'est fou. » Le vol n° 77 d'American Airlines en provenance de Washington et à destination de Los Angeles, transportant 64 personnes, est porté manquant.

Tyron sort alors de chez lui. À l'angle de la 14e Rue et de la 6e Avenue, abasourdi, il observe les Twin Towers, fierté des New-Yorkais, se décomposer sous ses yeux. « Tout le monde est choqué, hurle-t-il dans son portable, avant de fondre en larmes. Je ne sais pas quoi faire. Qui a pu agir ainsi ? Ils ont tué des gens innocents. Je ne sais pas si le gouvernement doit réagir et comment, mais c'est la paix qui est en cause. Quelle horreur. » La communication s'interrompt. New York vient de se couper du monde.

« On s'est aperçu qu'il y avait un trou béant, témoignera plus tard une New-Yorkaise en pleurs. Les gens sautaient par les fenêtres pour essayer de s'en sortir. Par toutes les fenêtres. C'était surréaliste. » Byron Brisset, avocat à Manhattan, est sous le choc. « On a attaqué les États-Unis. Qui que soit l'agresseur, on va les bombarder ! Ils vont payer sévèrement. Les terroristes voulaient obtenir l'attention des États-Unis. Eh bien, ils l'ont ! »

Un crash a suffi à détruire en partie le Pentagone

À 9 h 43, une heure après le double crash de New York, deux explosions sont ressenties en plein cœur du Pentagone, à environ 1 kilomètre de Washington, où travaillent 24000 personnes. Un autre avion de ligne vient de s'écraser sur le ministère américain de la Défense. Le lieu réputé le plus inviolable du pays. L'appareil semble avoir heurté violemment le premier étage. « J'ai vu ce gros avion arriver rapidement et à basse altitude, rapporte le capitaine Lincoln Liebner. Des chasseurs de l'US Air Force, croyant à l'imminence d'une seconde attaque, ont aussitôt été dépêchés sur les lieux. En vain. Aucun autre avion ne s'est approché. Un seul crash a suffi à provoquer l'effondrement d'une partie des bâtiments militaires.



UN PRÉSIDENT MIS AU SECRET. Durant la journée noire, les services de renseignements ont préféré l'envoyer dans une base militaire du Nebraska.

À 10 h 10, près de l'aéroport de Sommerset (Pennsylvanie), un Boeing 757 de United Airlines disparaît des écrans de contrôle. Le vol n° 93 reliant Newark (New Jersey) à San Francisco s'achève au sud-est de Pittsburgh. La compagnie annonce la perte de 56 passagers et de 7 membres d'équipage.

A10 h 25, une nouvelle déflagration retentit dans la capitale fédérale. Cette fois, c'est une voiture piégée, à l'extérieur du département d'État, l'équivalent du ministère des Affaires étrangères, situé non loin de la Maison-Blanche, en plein centre-ville.

Le bilan humain de cette catastrophe sera sans nul doute effrayant. À New York, environ 40000 personnes travaillaient dans les deux tours du World Trade Center. Les gratte-ciel ne comprenaient pas d'appartements privés ; en revanche un musée souterrain et des restaurants recevaient près de 90 000 visiteurs par jour. Une spacieuse terrasse extérieure était aussi très fréquentée par les fumeurs des cinq autres bâtiments de bureau environnants. Parmi les victimes, on décompte déjà 56 étudiants de la New York University, située au sud de Manhattan, morts par asphyxie. Traumatisée, Pamela, une résidente de la ville frappée en plein cœur, sanglote : « Je me sentais forte et mon monde vient de s'écrouler. J'ai peur. Je pensais que nous étions invincibles. » ★

LA RÉDACTION, AVEC PASCAL GIBERNÉ À NEW YORK

Ben Laden. Le terroriste milliardaire, suspect numéro un

C'est un serment ! le FBI a juré de le traquer jusqu'à ce qu'il réponde de ses crimes.



UNE FORTUNE AU SERVICE DE LA TERREUR. Le fanatique saoudien revendique une armée de 5000 combattants, entièrement dévoués à leur chef.

Les services secrets occidentaux et israéliens se sont réunis au siège de l'Otan à Bruxelles, quelques heures après l'attentat. Pour eux, un seul responsable, Oussama Ben Laden. Il mène, au nom de l'islam le plus fondamentaliste, une guerre contre l'Occident. À 44 ans, il est devenu le « terroriste le plus recherché du monde ». Né à Riyad, en 1957, dans une famille fortunée, Ben Laden n'a jamais goûté la vie paisible de la jeunesse dorée saoudienne. Il est devenu milliardaire grâce à une société de travaux publics. Mais son argent, il l'a employé pour la cause, le djihad : la guerre sainte.

Il est officiellement le principal suspect, et ce pour quatre raisons capitales. Premièrement, le recours à l'attentat suicide est la marque des groupes islamistes les plus extrémistes. Dans cette mouvance, les hommes de Ben Laden occupent, depuis plusieurs années, la place centrale qui fut naguère celle du Hezbollah pro-iranien. Ensuite, l'organisation des attentats de ce mardi nécessitait une infrastructure « lourde » et des moyens techniques et donc financiers considérables. Pour détourner quatre avions, entre six et douze terroristes ont dû embarquer sur les vols en question. Les kamikazes, qui auraient été formés au pilotage des avions en Irak, étaient probablement entrés aux États-Unis, et s'y étaient cachés dans les quelques jours qui ont précédé l'attaque, ce qui suppose d'autres complicités. Et, entre autres, l'existence d'un réseau dormant conséquent. Or, Ben Laden ne manque ni de fonds ni d'« amis ». Réfugié en Afghanistan, il y dirige Al Quaida, une organisation dotée de moyens fantastiques – on parle d'un trésor de guerre de plusieurs centaines de millions de dollars (issus de la fortune personnelle de Ben Laden) – et organisée comme une véritable holding. Elle coiffe ou soutient des dizaines de groupes terroristes répartis dans tout le monde arabe mais aussi en Europe et aux États-Unis. En tout, près de cinq mille combattants de l'islam radical seraient déjà passés par les camps d'Al Quaida.

« Le serpent c'est l'Amérique. Il faut couper la tête du serpent »

Ensuite, le World Trade Center avait déjà été, le 26 février 1993, l'objet des attentions d'Oussama Ben Laden : une voiture piégée y avait fait six morts et mille blessés. Derniers éléments d'analyse : alors que plusieurs activistes proches de Ben Laden ont été arrêtés ces derniers mois tandis qu'ils tentaient, en provenance du Canada, de pénétrer sur le territoire américain, le chef terroriste avait, pour sa part, menacé, ces toutes dernières semaines, Washington « d'attentats sans précédent » en raison du soutien affiché par les États-Unis à Israël. Or, son passé montre qu'Oussama Ben Laden ne menace jamais en vain.

Reste que l'homme qui a déclaré un jour « le serpent, c'est l'Amérique. Il faut couper la tête du serpent », a sans doute sous-estimé son adversaire. Quel que soit le bilan des attentats, George Bush, poussé par son pays, devra bien, cette fois, se départir de l'attentisme dont il fait preuve depuis des mois, et il ne fait guère de doute que, si la piste Ben Laden se confirme, Washington mettra tous les moyens en œuvre pour éradiquer Al Quaida. Concrètement, cela signifiera très probablement des actions militaires extrêmement musclées contre les bases arrières de l'organisation, en Afghanistan ou ailleurs et une chasse à l'homme au niveau mondial. Chasse à l'homme à laquelle participeront très certainement les services spéciaux des grands alliés des États-Unis. Au-delà de la simple solidarité entre capitales amies, Londres et Paris sont en effet en première ligne. Non seulement la France et la Grande-Bretagne sont fréquemment dénoncées par les islamistes radicaux comme de « petits Satans » (le « grand Satan » étant les États-Unis) mais leurs propres intérêts sont en cause. Paris, par exemple, détient deux membres d'Al Quaida arrêtés en septembre 2000 en Bosnie et extradés depuis vers la France, qui les suspecte d'être liés à la mouvance islamique qui a ensanglanté notre pays dans les années quatre-vingt-dix : l'Algérien Choulah Zoheir et le Marocain Atmani Said.

Enfin, s'il devait s'avérer – ce qui est loin d'être exclu – que les services spéciaux d'un « État voyou » (par exemple l'Irak) ont prêté la main au plus grave attentat de tous les temps, ce pays se trouverait ipso facto, nous confiait mardi soir un diplomate américain en poste à l'Otan, « en état de guerre avec les États-Unis d'Amérique. Avec toutes les conséquences que chacun peut imaginer ». ★

CLAUDE MONNIQUET ET PHILIPPE COHEN GRILLET

Un attentat déjoué

L'an dernier, ses terroristes visaient la France

Les États-Unis sont la cible privilégiée de Ben Laden, mais pas la seule. Pour lui, le djihad passe aussi par l'Europe. En décembre dernier, quatre islamistes algériens, liés au milliardaire terroriste, sont arrêtés à Francfort, en Allemagne. Ils font partie d'un groupe de poseurs de bombes qui s'apprêtait à commettre des attentats en Europe. Les perquisitions menées au cœur du réseau, qui s'étendait jusqu'en Grande-Bretagne, vont révéler que la France était une des cibles. Des cassettes vidéo sont saisies. Tournées à Strasbourg, elles ne laissent planer aucun doute : il s'agissait de « repérages » des lieux où le sang devait couler. ★ PH. C.-G.

- La gestion de l'espace journalistique

Le journal organise son espace interne mais également l'espace extérieur mis en relation avec les informations données sur l'événement. La construction de l'espace rédactionnel est essentielle à la compréhension des informations. La page ne repose plus sur la linéarité du temps, mais sur la possibilité de percevoir simultanément toutes les informations qu'elle contient. Un lien essentiel unit un énoncé du journal et la forme qui le fait apparaître sur la page. Souvent, les informations se mettent à exister dès lors qu'elles sont en « Co-location » (Jamet, Jannet, 1999 : 24), elles prennent leur valeur, leur importance les unes par rapport aux autres. Dans le traitement médiatique des attentats, la pluralité de thématiques évoquées n'est réellement appréhendable que par l'analyse de cette mise en « co-location ». Dans les exemples qui nous sont donnés, *Libération* met en parallèle trois articles qui font sens individuellement mais prennent sens ensemble. La thématique est celle de l'organisation des crashs et la préparation des terroristes. Ainsi on retrouve un article intitulé « Pilotes entraînés et timing de guerre », une interview de Jean François Daguzan, spécialiste du terrorisme international et un encadré, « Menace grandissante ». Ces articles sont assortis d'une photographie occupant le quart de la page, représentant des employés des services secrets observant le ciel de Washington du haut de la Maison Blanche. De la même manière, dans *VSD*, la page 28 analyse la réaction du président Bush confronté à une situation sans précédent. Cet article est mis en parallèle avec un reportage biographique d'Oussama Ben Laden. Cette opposition au niveau de la mise en page révèle un manichéisme latent qui rappelle la division sémantique imposée par le président Bush entre le bien et le mal.

Le matraquage médiatique suscité par l'exceptionnalité de l'événement tend parfois à noyer les informations les plus importantes dans un flux de détails et empêche d'avoir une approche globale objective de l'événement. Ainsi, le nombre conséquent d'articles consacrés aux attentats mais surtout leur mise en page complexifiée par la pluralité de données ont tendance à noyer les données importantes dans le flux d'informations. C'est notamment le cas dans *Le Monde* daté du Dimanche 16 et Lundi 17 septembre 2001, où on retrouve, en page 6, deux articles, trois dépêches et cinq brèves. Le contenu de ces documents est varié, ils traitent de la réaction chinoise face à la riposte, de la sécurité en France, de la condamnation des attentats au Proche-Orient, mais également des questions économiques ou politiques relatives aux attentats. Le panorama dressé de la

coalition internationale autour des États-Unis est complet, mais la mise en page est très dense, ce qui complexifie l'appréhension des faits par le lecteur.

La « mise en scène de l'information » (Jamet, Jannet, 1999) repose sur l'utilisation des propriétés journalistiques pour faire apparaître des relations de ressemblance, d'ordre, de différence entre des ensembles d'informations donnés. Les colonnes introduisent une forme de lecture verticale complémentaire de la lecture horizontale, une logique d'appréhension des informations. Le jeu sur la longueur et la largeur des colonnes participe de plus en plus à la différenciation des informations les unes par rapport aux autres. Ceci est particulièrement explicite dans l'exemple de *Libération* (12/09/01). En effet, la thématique principale se trouve en tête de page, l'article « Pilotes entraînés et timing de guerre » occupe la moitié de la page et se trouve complété par la photographie. Les deux autres documents, par leur positionnement, viennent parfaire cet article. L'encadré « menace grandissante » donne des informations complémentaires sur la thématique évoquée. L'interview de M. Daguzan, intitulée « Techniquement c'est stupéfiant », vient légitimer le discours journalistique en donnant des citations d'expert. Le choix de l'emplacement attribue donc une valeur à l'information. Le sens de l'événement est construit par la différenciation des surfaces car tout tend à être mis en valeur et à être lu. Un encadré attire davantage l'œil du fait de la colorisation du fond et de la taille de l'article, c'est une information immédiatement appréhendable. Une mise en page ordonnée, équilibrée comme celle du *Monde*, de *Libération*, ou du *Figaro* produit l'effet d'une certaine maîtrise du réel, le journal ordonne les faits pour les lecteurs et les domine. La place des photographies est également essentielle : elles sont souvent positionnées à une extrémité de l'article, elles forment des unités de sens qui donnent une interprétation particulière de l'article.

Le rubriquage

L'espace du journal constitue l'unité la plus vaste dans laquelle d'autres niveaux d'unités vont venir s'imbriquer : la rubrique et l'article.

L'article de presse est toujours situé dans une rubrique, ce qui lui donne une place particulière au sein du journal. Il est également très important de tenir compte de sa mise en page qui contribue largement à déterminer l'importance accordée par le journal

au sujet proposé. Certains rubriquages sont considérés comme des titres. Ainsi, *Le Monde* utilise un rubriquage explicite : « La coalition internationale s'organise » (16/17 septembre 2001), « Les États-Unis et l'Europe en deuil », « Les États-Unis attaqués », « Les autres cibles », « Terrorisme et sécurité » (13 septembre 2001). *Libération* et *Le Figaro* utilisent un rubriquage moins précis, les informations relatives aux attentats sont situées dans la rubrique « L'événement ». Á l'origine créées pour diviser le journal et permettre une lecture plus aisée et segmentée, les rubriques sont très précises aujourd'hui et permettent de situer l'événement dans un contexte spatial, temporel et socio-politique précis. Elles donnent ainsi des informations non négligeables sur l'événement.

Le grand format permet de retenir un certain nombre d'informations à la Une et produit un effet de représentation d'une réalité multiple. La Une est considérée comme la vitrine du journal, elle relève du concept d'ouverture. En effet, la Une ouvre sur le monde informationnel, les informations essentielles y sont organisées pour faciliter l'appréhension de l'information par le lecteur. Ainsi, les Unes de *Libération* et *L'Humanité* ainsi que les premières de couverture des hebdomadaires visent une information unique relative aux attentats, et la photographie y prend une place prépondérante. Contrairement à cela, *Le Figaro* et *Le Monde* proposent une Une à entrée multiple dans le journal. *Le Figaro* du 18 septembre 2001 propose deux entrées par rapport à l'événement : la riposte et les conséquences économiques. Cette page nous présente aussi un sommaire de l'édition et trois autres informations qui ne concernent pas les attentats. La Une procure ainsi au lecteur un outil pour entrer dans le journal, elle donne plus à voir qu'à lire, elle l'aide à s'orienter.

Les Unes mettent en exergue plusieurs sortes de titres qui sont la première chose que le lecteur-spectateur voit avant d'accéder à l'information à proprement parler. Tous les journaux ont parlé des attentats dès le 12 septembre. Le titre se doit donc d'intriguer, d'attirer le lecteur-spectateur afin de se démarquer. On retrouve ainsi différents titres dans la presse écrite où l'évocation du vocabulaire prend davantage de sens par l'aspect écrit du support médiatique. Notons que nous entendons par « titre commémoratif » ce qui fait également référence au côté historique de l'événement :

- Exclamatifs : « L'Apocalypse ! », *Libération* (12/09/2001)
  « L'horreur ! », *VSD*
  « Effroyable », *L'Humanité* (12/09/2001)
- Annonciateurs : « La guerre », *Paris Match*
  « La Nouvelle guerre », *Le Figaro* (12/09/2001)
  « État de guerre », *Le Point*
  « État de choc », *Le Point*
  « Bush veut Ben Laden, mort ou vif », *Le Figaro* (18/09/2001)
  « Ultimatum aux talibans, Inquiétude à Wall Street », *Le Monde* (18/09/2001)
  « New York-8h32-La Guerre », *Le Nouvel Observateur*
- Explicatifs : « Les islamistes déclarent la guerre à l'occident, Pourquoi maintenant », *L'Express*
  « Le temps du deuil, le choix de la riposte », *Le Monde* (14/09/2001)
  « L'Amérique mobilise le Monde », *Le Figaro* (14/09/2001)
  « Les nouveaux barbares », *Marianne*
  « Pourquoi », *Courrier International*
- Commémoratifs : « Le cauchemar américain », *L'Humanité* (15-16/09/2001)
  « Requiem pour 5000 disparus », *Libération* (14/09/2001)
  « 11 septembre », *Libération* (12/09/2001)
  « Citoyens du monde » *L'Humanité* (17/09/2001)
- Testimoniels : « On va fouiller encore et toujours », *Libération* (13/09/2001)

Les pages internes sont fermées par le titre rubrique qui les recouvre, les autres sont ouvertes à n'importe quel type d'information. L'accès aux pages internes est la nature même de l'information, en Une leur présence est leur valeur. Le format permet donc surtout de produire une image et une visibilité du journal par rapport à ses concurrents. La tendance actuelle de la presse écrite, et plus particulièrement face à un événement d'une telle ampleur, est de permettre au lecteur de rentrer dans l'édition directement par la rubrique qui l'intéresse et de lire une information stratifiée à plusieurs niveaux : la rubrique ouvre sur un surtitre, le titre de l'article, le chapeau, des intertitres...autant de dénominations qui balisent la lecture. Ces différents niveaux de lecture sont adaptés à l'exceptionnalité de l'événement. Le terme « événement » est utilisé indistinctement

pour désigner une rubrique ou une sous rubrique. De même, l'image semble parfois nécessaire pour introduire la thématique des attentats, c'est notamment dans le cas de *L'Humanité* qui propose une image des tours en feu en tête de page, comme une nouvelle forme de rubriquage. En effet, l'unité du journal propose un ordre de lecture divisé en sous-unités rédactionnelles qui sous tendent l'organisation de l'ensemble, pour baliser la lecture. Elles sont un sous-ensemble du journal, comportent un certain nombre d'articles sur un thème ou un lieu qui se répète régulièrement, et sont marquées topographiquement et typographiquement par un titre aisément repérable.

Cette mise en rubrique constitue un système de référence dans lequel des contenus viennent s'inscrire. Chaque journal institue un ordre de classement sujet à différentes modifications suivant l'actualité. Si la mise en rubrique ne saurait être la classification du monde réel, malgré tout c'est elle qui, en premier lieu, transforme les contenus du journal en réalité. Le journal propose ainsi à son lecteur un regard sur le monde morcelé en classes thématiques, événementielles, voire géographiques. L'événement peut être situé dans les rubriques « International », « France Société » ou « Économie » par exemple. Les rubriques fonctionnent comme des items d'un catalogue et contribuent à l'élaboration de sens de l'information par le renvoi à l'existence d'un référent supposé connu. La première information apparaîtra en priorité, induite par sa seule valeur informationnelle, puis le classement se remettra en place. Ceci amène une hiérarchisation dans la puissance informative du contenu des rubriques proposant une première classification des thématiques relatives à l'événement.
Les rubriques portent des noms plutôt génériques rappelant les termes utilisés sur les bandeaux des chaînes de télévision :

- « L'événement », *Libération*, *Le Figaro*
- « Spéciale », *L'Express*
- « Plus loin que les faits », *L'Humanité*
- « Les attentats aux États-Unis » *Le Monde*
- « En couverture », *Le Point*
- « L'Actualité », *Paris Match*
- « Un deuil mondial » *Le Monde*
- « L'essentiel du jour », *L'Humanité*
- « Horizons Analyse » / « Horizons débats », *Le Monde*

D'autres rubriques portent des noms plus « journalistiques » rappelant le dispositif habituel mis en œuvre au sein des parutions : « France », « International », « Société »... Chaque rubrique fait référence à une thématique particulière mise en relation avec l'événement : économie, politique, émotion internationale, réactions médiatiques, sont autant de thèmes évoqués pour donner une vision globale des attentats.

Le dispositif journalistique se construit alors différemment selon les parutions et donne ainsi leur individualité aux thèmes évoqués. Alors que *VSD* n'inclut ses articles sous aucune rubrique, *Le Monde* préfère créer des sous-rubriques plus précises telles que : « La réponse aux attentats », « Le jour d'après », « Le scénario des attaques », « Les autres cibles », « Les réactions dans le monde »...Ceci montre la volonté du quotidien de structurer au maximum l'information pour aider le lecteur à s'y retrouver.

La titraille

Les titres des articles abordant les attentats et leurs conséquences directes, sont très éloquents. Par sa place, sa typographie et sa fonction, le titre est un des premiers niveaux de lecture de l'événement. Il a une position charnière, intermédiaire entre le dispositif et l'article. Il réécrit l'article sur un espace limité et hiérarchisé. Ainsi, le titre dans *VSD* est long mais résume complètement le contenu de l'article : « Bush dans l'œil du cyclone : face au président, une puissance destructrice sans précédent ». C'est par le titre que le lecteur entre dans l'information. Dans *Libération*, « Menace grandissante » est un titre accrocheur car inquiétant. Tout titre balise l'espace lisible du journal, en permettant au lecteur une appréhension globale de la spatialité rédactionnelle. Il informe sur le monde et sur l'événement qu'il construit. Ici, dans le contexte des attentats, la menace est évidente mais reste implicite. Pour cela, le titre doit être compréhensible, évocateur, intriguant ou faire référence à la culture commune. Il répond à une visée de séduction tout autant que d'information. On le reconnaît notamment par sa disposition topographique et typographique. Son rôle principal est de donner l'information centrale (qui, quoi, comment). On peut distinguer deux sortes de titres : les titres informatifs qui ont pour but de donner l'information principale et les titres incitatifs qui cherchent à surprendre, faire sourire, intriguer, en utilisant de nombreuses figures de style et de rhétorique : jeux de mots, images, métaphores... Dans le traitement journalistique des

attentats, on retrouve davantage de titres informatifs qui ont souvent une forte tendance émotionnelle. Ceci transparaît dans leur mode d'écriture. La plupart d'entre eux ne proposent pas de verbe, l'expression apparaît telle quelle. Il n'y a alors aucun intermédiaire entre l'événement et le lecteur, on cherche à le faire entrer rapidement dans l'article :

- « 120 minutes d'Apocalypse », *Le Nouvel Observateur*
- « Le jour d'après », *VSD*
- « Apocalypse Now », *Paris Match*
- « Désarroi dans les tours », *Le Point*
- « Vers minuit, les deux premiers rescapés des décombres », *Le Monde*
- « New York explose », *Libération*
- « Coup de filet à Hambourg », *Le Figaro*
- « L'Afghanistan en ligne de mire », *L'Humanité*

D'autres titres sont davantage explicatifs. Ils résument l'article en une phrase chargée de sens, ils se suffisent à eux-mêmes. Ils sont moins fréquents dans notre corpus, on les retrouve surtout dans la presse quotidienne :

- « Toute ressemblance avec la réalité était purement illusoire », *Libération*
- « Droite et gauche refusent un engagement sans condition derrière les États-Unis », *Le Monde*
- « L'Amérique se croyait invulnérable », *Le Point*
- « L'horreur ne doit pas se reproduire », *L'Humanité*

Face à la soudaineté de l'événement, ceci montre qu'il est difficile de se positionner par rapport à l'information. Entre envie de tout expliquer et besoin de captiver les lecteurs, les journaux établissent des modes de distanciation qui varient par rapport aux faits, du point de vue objectif et explicatif, à l'épanchement émotionnel qui domine. Ces constatations montrent la difficulté de donner des informations dans l'urgence sans le recul nécessaire pour l'appréhension de l'événement.

La seconde étape de lecture touche aux accroches, aux chapeaux, aux surtitres ou sous-titres. Le surtitre prend une place importante dans *Courrier International*, où plusieurs articles sont surmontés d'un thème : le titre « Le World Trade Center, en 1993 déjà… »,

est surmonté du surtitre « Leçon », le lien sémantique est ici évident, presque ironique par rapport à l'événement.

LEÇON

Le World Trade Center, en 1993 déjà...

THE WASHINGTON POST

Dans les premiers moments de choc et de frayeur d'une journée de terreur comme les Etats-Unis n'en ont jamais connue, l'anonymat apparent dans lequel ont agi les auteurs des attentats ajoute encore à l'horreur du carnage. Mais ils ont étalé bien visiblement leurs empreintes par le choix des cibles, des méthodes et des objectifs. Il y a huit ans, une tentative de destruction des tours jumelles du World Trade Center et de massacre de centaines de milliers de New-Yorkais ont échoué de peu. Cette fois, les kamikazes, se servant d'avions commerciaux comme explosifs, n'ont pas raté leur coup.

Le cerveau de l'attentat de 1993 contre le World Trade Center planifiait des opérations coordonnées contre 12 avions de ligne américains, prévues sur deux jours, quand il a été arrêté à Manille en 1995 et écroué aux Etats-Unis. D'une certaine façon, les complots de Ramzi Youssef ont été une source d'inspiration, sinon la première ébauche des terribles coups portés aujourd'hui contre l'Amérique dans sa chair.

"Huit années d'explications incomplètes du premier attentat contre le World Trade Center ont laissé le pays vulnérable face à un acte de terrorisme comme celui-ci. Nous avons gaspillé huit ans", a déclaré l'écrivain Laurie Mylroie, qui s'est livrée dans son ouvrage *Study of Revenge* à une analyse approfondie de cet attentat. Pour M^me^ Mylroie, c'est Ramzi Youssef, un Baloutche pakistanais détenteur d'un passeport irakien, qui est au centre de la tentative de 1993 d'abattre le World Trade Center. M^me^ Mylroie montre du doigt Saddam Hussein parce qu'il avait manifestement toutes les raisons de vouloir se venger de l'Amérique sur son sol.

Cette thèse reste à étayer par des preuves irréfutables. Mais M^me^ Mylroie et d'autres ont démontré de manière convaincante que les compétences techniques, la coordination et les ressources requises pour les opérations terroristes de très grande envergure nécessitent l'appui de gouvernements et de services de renseignements hostiles. *"Les gens comme Ramzi Youssef et Oussama Ben Laden sont devenus des paravents pour des forces plus importantes qui les assistent et les utilisent*, affirmait-elle. *Il n'y a aucun doute possible que les Irakiens, les Soudanais et d'autres services secrets ont aidé ces deux hommes et d'autres. Nous ne pouvons continuer de négliger ce fait et de traiter tout cela comme des actes isolés."* Les Etats-Unis sont engagés dans une guerre de l'ombre qui doit désormais constituer la priorité du président actuel et de son administration, chaque jour de son mandat. Attendre que les ennemis des Etats-Unis se lassent et abandonnent la partie n'a pas marché. **Jim Hoagland**

Ce type de sur-titre apporte une nouvelle entrée dans l'article, lui donne un éclairage différent, prépare le lecteur à recevoir l'information et l'intègre dans un climat de compréhension de l'événement. Ici, l'ironie vient du fait qu'on sous-entend que les États-Unis n'ont pas su retenir la leçon du dernier attentat contre le World Trade Center, qu'ils ont manqué de discernement en ce qui concerne les menaces qui pèsent sur le pays, ce surtitre induit donc un jugement porté sur l'attitude du gouvernement américain.

Tous ces éléments visent à expliciter le titre de manière brève pour inciter le lecteur à désirer en savoir plus. L'accroche peut compter deux ou trois phrases, le chapeau est généralement écrit en gras sur la première colonne et s'étend sur quatre phrases courtes. Dans l'exemple de *VSD*, sous le titre, l'accroche est évocatrice : « Quelle est cette organisation terroriste qui a été capable de paralyser les système de sécurité du gendarme du monde ? ». Cette accroche se réfère à une expression française populaire lorsqu'on parle des États-Unis ; le journal joue donc sur l'implicite, les références

communes aux lecteurs. De plus, la formulation en question vise à interroger le lecteur et amener un questionnement ouvert sur l'événement. On nous annonce qu'on va nous donner des réponses. Pour *Courrier International*, l'accroche est parfois une manière d'introduire un article : « Dans un article publié à la fin août, *Asia Times* dévoilait le projet américain de se débarrasser du terroriste saoudien, dont l'organisation serait « en lambeaux » ». Dans *VSD* toujours, l'intertitre une ouverture invitant à la poursuite de la lecture de l'article ; on montre l'incapacité des Américains à faire face aux attaques terroristes : « Un crash a suffi à détruire en partie le Pentagone ».

Ces points constituent la marque du journal, chaque parution ayant une mise en page particulière. D'autres éléments sont à prendre en compte tels que la longueur des articles ou les représentations iconiques par exemple. La typographie joue également un rôle important ; elle contribue à donner l'importance de l'article par rapport au choix des caractères notamment ; elle est au service du sens et des choix éditoriaux de la parution. Ainsi, dans *Libération*, le premier titre ressort davantage, sa position en début d'article accentue cette idée. La couleur met en évidence certains articles ou certaines photographies, *Libération* et *L'Humanité* n'hésitent pas à présenter des images en couleurs. Les variations de formes de caractères marquent également une différenciation des articles et des informations. Toutes ces variables assument le même rôle, celui d'instances de différenciation. *L'Humanité* utilise un mode spécifique de mise en scène des titres d'articles. Ainsi, dans son numéro du 13 septembre, il titre « L'Amérique à Vif », le titre prend alors le quart de la page, les termes « à vif » sont très gros, c'est la première chose que le lecteur voit en ouvrant le journal à cette page, ce qui provoque un effet émotionnel fort qui introduit explicitement l'article relatant le drame et les témoignages de New-Yorkais. L'émotion est ici perceptible dès le début de l'article, dans les mots mais également dans la forme de l'énoncé. Ces faits sont encore plus présents dans le numéro du 15-16/09/2001, édition du week-end, éditée en couleur. Toutefois, le choix de la couleur a ici un sens particulier. En page 4, on observe au centre une photo du second crash sur le World Trade Center, photographie récurrente dont la portée émotionnelle n'est plus à démontrer. Le titre de l'article qui lui est associé porte lui aussi une charge émotionnelle forte dans sa mise en forme. Le terme « Horreur » dans « L'Horreur ne doit pas se reproduire », est inscrit en rouge, la taille de police utilisée est presque deux fois plus importante que pour le reste du titre. Sur cette page, exclusivement en noir en blanc, seul ce mot ressort visuellement, il est ainsi

directement associé à la photographie du crash ; la couleur rouge rappelle le sang des victimes, elle est synonyme de mort.

L'émotion domine nettement sur les Unes des journaux, mais la titraille est également explicite à l'intérieur. Les titres y marquent la stupeur et l'émotion des journalistes. Outre la typologie des titres évoquée pour les Unes, on retrouve également des titres :

- Sensationnalistes : « La ville a commandé 6000 sacs pour les corps des victimes », *Le Monde*
  « Le Chaos » *Le Nouvel Observateur*
  « Des milliers de morts à Manhattan » *Le Figaro*
- Explicatifs : « Vingt ans d'interventions et d'hégémonies qui n'ont rien réglé », *L'Humanité*
  « L'enquête souligne l'incroyable minutie des kamikazes islamistes », *Le Figaro*
- Interrogatifs : « Paris peut-il brûler ? », *VSD*
  « Frapper fort, mais sur qui ? », *Le Nouvel Observateur*
- Chronologiques : « 11heures à Manhattan », *Libération*
  « 120 minutes d'Apocalypse », *Le Nouvel Observateur*
  « New York, 11 septembre 2001… », *Le Point*
- Culturels : « Hollywood, touché, pas coulé », *Libération*
  « Quand la réalité dépasse la fiction », *Le Monde*
  « Apocalypse Now », *Paris Match*

Ces titres évoquent diverses thématiques, ils prennent une forme différente révélatrice d'une pluralité de points de vue liés à l'événement. La forme d'écriture des titres n'est pas innocente. L'utilisation d'un déterminant fait l'objet d'une appropriation effective du lecteur, l'article « le » permet également une mise à distance du contenu du texte. Au contraire, l'absence de déterminant fait entrer le lecteur directement dans l'article en lui donnant des références immédiatement appréhendables. Ces titres sont plus faciles à lire, ils structurent l'information. Ils donnent « un effet d'étiquetage » (Jamet, Jannet, 1999 : 194). Présent ou absent, le titre contribue donc à la mise en forme des faits dans les pages. Au niveau du verbe, son absence supprime la distance temporelle entre l'événement et le journal, par conséquent, le lecteur.

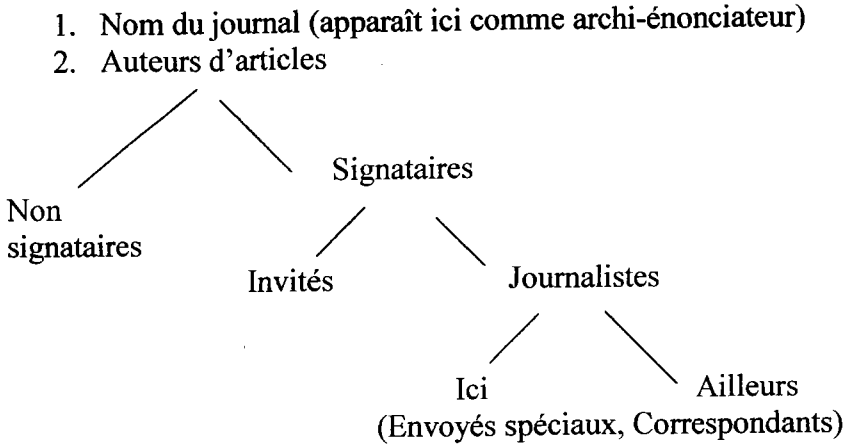
Que ce soit dans les titres, les rubriques ou même les articles, l'utilisation de noms propres correspond aux trois pôles de la deixis : la personne, l'espace et le temps. Leur fonctionnement ne peut donc être expliqué que dans une perspective énonciative où la situation contribue à l'élaboration du sens et des références communes. La rubrique permet de situer le secteur thématique de classement des faits, un élément de la titraille ou de l'article complète ce repérage.

II.2.1.3. La gestion des sources d'information : les positions énonciatives

La communication relative aux attentats articule une dimension collective de réception de l'information, et une dimension subjective d'énonciation. Les sources d'information sont variées, elles sont plus ou moins légitimées par le dispositif journalistique. La nature même du discours des médias est polyphonique ; il est souvent constitué à partir d'autres discours, ou de discours rapportés. Ces différents discours sont limités, balisés par un cadre énonciatif relevant du dispositif. Ce cadre énonciatif, dans lequel sont proférés les discours journalistiques, comporte différents éléments : la situation de communication, que nous avons déjà évoquée dans l'analyse du dispositif, les conditions générales de production et de réception des messages, que nous n'étudierons que partiellement, et les protagonistes du discours, élément dominant dans l'étude de l'énonciation journalistique. La mise en scène de ces différents discours et leur configuration dans le discours du journal font partie intégrante du traitement journalistique et de la construction de l'événement.

Jamet et Jannet (1999 : 105) symbolisent les différents intervenants de l'énonciation par une représentation graphique explicite :

Figure 12 : L'énonciation journalistique



- Les positions interlocutives au cœur de l'énonciation

Dans la diffusion d'informations sur l'événement, le journal est le grand ordonnateur des discours qu'il diffuse et dont il assume la responsabilité. Il peut s'affirmer comme journal de commentaires qui maîtrise le flux de l'information ou plutôt chercher à produire un effet de réel. Son choix aura une influence certaine sur les stratégies interactionnelles mises en œuvre. Tout propos, dans le cadre de l'énonciation, peut être considéré comme un acte illocutoire qui détermine le locuteur, l'allocutaire, et un rapport entre eux.

Le journal organise le savoir du locuteur et celui qu'il veut lui transmettre en rubriques, en angles d'approche, il choisit ce qui lui paraît le plus important au détriment des autres informations, il sait qui faire parler et sur quel mode : entretien, interview, reportage... Par ailleurs, le journal guide la démarche du lecteur par les différents balisages typographiques que nous avons déjà évoqués. Les repères et les clés, ainsi que les cartes et représentations graphiques permettent une meilleure compréhension de l'événement par le lecteur, ils contribuent à l'explication des faits. Cette volonté pédagogique marque une distinction entre deux types de traitement de l'information relative aux attentats : l'information « opinion », et l'information « donnée objective ». Les journalistes poursuivent ces deux démarches dans leurs différentes stratégies de discours. Alors que certains quotidiens tels que *Le Monde* tentent de mettre en avant l'argumentation sur les faits, d'autres, comme *Libération*, insistent sur la complicité

avec le lecteur, souvent implicite mais sensible, en publiant des titres chocs, qui interpellent directement le lecteur. L'exemple de la Une de *Libération* du 12/09 est éloquent à ce sujet. Ces différents rapports s'inscrivent dans la stratégie de séduction de la presse.

Les journalistes ont donc chacun une place particulière dans les positions interlocutives du journal. Le rédacteur d'un éditorial ou d'un billet d'humeur partage une réaction face à l'information, son nom apparaît en début d'article, on lui donne ainsi davantage d'importance. Ces articles sont mis en évidence par la mise en page et la typographie. Il en est ainsi dans *L'Humanité* du 13 septembre où l'éditorial occupe tout l'espace de la page 3, il est encadré, sa mise en page est symétrique, une photographie est au centre, et ceci le met en valeur visuellement.

Le journaliste est toujours placé en position de savoir. L'interview est un cas un peu particulier, il apparaît nettement à la lecture de tout quotidien, grâce aux variables typographiques ; le rapport de place se trouve modifié. Questionneur, le journaliste représente en quelque sorte le lecteur, et ses interrogations sont celles de l'opinion publique, son invité adresse ses réponses aux deux en même temps. Dans une situation d'interview, le nom du journaliste est toujours précédé de la mention « propos recueillis par », le journaliste intervieweur n'est alors que celui qui répète les énoncés d'un autre, l'énonciateur est triple : le journal, l'interviewé, l'intervieweur. Le journaliste est d'abord demandeur d'information, puis il devient source pour le lecteur, il fait de l'interview une information, il est maître de l'échange qu'il choisit de retranscrire. Ce genre journalistique implique l'oreille attentive du journaliste et une forme d'intimité de l'espace cité. Le document lui-même sert de preuve et son contenu d'argument, ce genre est très présent dans le traitement des attentats. C'est un exemple d'interaction fondée sur des échanges en temps différé. Ainsi, l'interview de M. Daguzan, dans *Libération*, le 14/09, apparaît indéniablement comme un complément d'information venant légitimer les propos journalistiques.

Soit le journal délègue directement la parole aux journalistes, soit il marque sa présence en instaurant un niveau intermédiaire entre lui et le lecteur. Le lieu de l'énonciation est surtout précisé lorsque les articles sont produits à l'extérieur de la rédaction, ce qui permet de dissocier le lieu de l'événement du lieu où s'élabore l'information et explique

la part importante accordée aux articles de correspondants et envoyés spéciaux dans les pages des journaux suite au « 11/09 ». Enfin, le registre énonciatif est parfois signalé par une indication métalinguistique ou par un autre critère de différenciation comme un encadré par exemple.

Le journal propose donc une mise en scène de l'énonciation, qui met à la disposition du lecteur les éléments pour construire son opinion, et qui donne la priorité à la crédibilité sur la spectacularisation. Chaque journaliste occupe une place singulière dans le discours de presse, place qui lui donne un rôle à jouer et surtout une légitimité particulière.

- La polyphonie énonciative dans la presse

Comme nous venons de le voir, au sein du dispositif journalistique, toute séquence discursive implique la voix du locuteur, et cette voix a une place différente suivant le genre de l'article et le type de presse. Trois niveaux d'articulation s'organisent, au sein desquels se crée une dynamique d'énonciation :

- les journalistes et les locuteurs secondaires,
- les signataires et le journal,
- le journal face à ses lecteurs.

Ce sont ces points que nous nous apprêtons à approfondir afin de mettre en évidence les stratégies de mise en scène du texte de presse dans la parution.

Suite aux attentats, les sources énonciatives se multiplient. La première voix qui s'exprime dans la presse est celle du journal lui-même : en effet, une image reste attachée à chaque journal, en fonction de son histoire, de la représentation du monde qu'il propose, des énoncés qu'il produit. Le journal donne sa signature à l'énoncé, il révèle un « être » institutionnel et un « faire » rédactionnel. Ainsi, les articles dans *L'Humanité* sont souvent associés à la fête de *L'Humanité* qui a lieu dans la même période que l'événement, c'est surtout le cas le 17 septembre, où le journal titre en Une « Citoyens du monde » et propose un article en page 4 « Faire la fête à la vie ». La tendance politique du quotidien est explicite dans son traitement de l'information relative aux attentats.

Quelle que soit la parution, on remarque, dans chaque édition, un certain nombre de signatures de journalistes, lesquels écrivent au nom du journal, avec leur personnalité propre, ce qui donne une pluralité de points de vue de l'événement dans un ensemble éditorial cohérent. La signature qui clôt, ou peut parfois introduire l'article, a pour effet de personnaliser l'information ; elle est un indice de décodage des messages journalistiques. Suite à l'événement, on reconnaît donc facilement les envoyés spéciaux ou correspondants, car leur nom est récurrent. Pour *Le Figaro*, on retrouve ainsi beaucoup d'écrits de J.J. Mevel, correspondant à Washington, ou d'Adrien Jaulmes, envoyé spécial à Islamabad. Dans *Libération*, Patricia Tourancheau est réputée pour des articles d'analyse et Grégoire Biseau pour des articles économiques. La lecture du nom du journaliste donne donc un premier indice sur le contenu de l'article et en influence la lecture. Certains articles ne sont pas signés, ce qui produit un effet de réel en semblant mettre le lecteur directement en contact avec l'événement, sans marquer d'intermédiaire.

Le journaliste est le « troisième personnage de la communication médiatée », définie par Bernard Lamizet (1992 : 197) : « Le destinateur désigne l'ensemble des déterminations institutionnelles qui engagent le sujet dans la communication, et en fonction desquelles il exerce sa fonction d'énonciation dans le procès de l'échange et de la diffusion des symboles et des représentations ». Le journaliste est l'énonciateur dominant, il crée un lien entre l'événement et le lecteur. D'une part, il établit une communication particulière ; d'autre part, il est évident que l'absence de « je » direct crée une mise à distance et un effet d'objectivation. Tout article est rédigé du point de vue de son auteur qui se marque comme témoin impliqué. Dans les articles, le déictique le plus employé est le « nous », il établit un flou au niveau de l'énonciateur ; le journaliste et le journal sont au même titre impliqués dans le discours, ce qui laisse le choix au lecteur de s'impliquer ou non. Par ailleurs, le journaliste intervient dans la sélection et la hiérarchisation des informations à diffuser. En effet, la masse des faits et des références sur l'événement est illimitée et afin de le vulgariser, le journaliste doit décréter ce qui, dans la masse, mérite d'être verbalisé.

Les articles de correspondants et d'envoyés spéciaux ont une place dominante dans la mise en page des éditions au lendemain des attentats. Plusieurs journalistes écrivent directement de New York ou de Washington, de Peshawar ou de Berlin. Leur

appartenance à l'énonciateur-journal est marquée par un adjectif possessif à la première personne : « notre correspondant » ou « notre envoyé spécial », *L'Humanité* indique même « De notre correspondante particulière à New York » (17 septembre). Cette dénomination consacre l'importance de l'événement, qui a mérité le déplacement d'un envoyé spécial, ou d'un lieu stratégique qui nécessite un correspondant. Ceci marque également un effet de crédibilité du journal qui est sur place, où il faut, quand il faut. Dans *Le Monde*, les journalistes qui ont contribué au traitement journalistique des attentats dans le monde ont plusieurs statuts, ils peuvent être : correspondants aux USA, en Europe ou au Proche-Orient, comme Eric Leser, Patrick Jarreau, Claudine Mulard... ; envoyés spéciaux, telle que Françoise Chipaux ou journalistes au sein du quotidien basés à Paris qui rédigent davantage d'articles d'analyse. On répertorie ainsi au total près de 35 journalistes qui ont écrit sur les attentats dans les pages du *Monde*.

Dans les titres, comme dans les articles, on retrouve une énonciation plurielle. L'énonciation peut être formalisée par des noms propre : on cite alors des personnes représentant des secteurs d'activités dominants, politique, économique. Les individus cités sont alors investis d'un pouvoir qui leur confère un « pouvoir-dire » auquel la presse participe. On retrouve également des noms communs, des groupes sociaux, des corps intermédiaires qui sont cités comme référence à l'information. Finalement, des noms collectifs, des lieux géographiques notamment donnent à l'information un caractère spatio-temporel utile à la compréhension de l'événement. Ainsi, on parle des « New-yorkais », à plusieurs reprises, l'expression « nous sommes tous Américains » est reprise dans la presse : dans *Le Monde*, du 13 septembre, dans la rubrique « Horizons-Analyses », un article s'intitule « tous Américains » (18), il est accompagné d'un dessin de Plantu. Cette nominalisation revient à faire d'un nom une médiation de la collectivité qu'il représente ; les acteurs sociaux ne relèvent plus d'une logique d'identification mais d'appartenance. Les discours sont alors rapportés soit au style direct, soit au style indirect. Ce recours aux personnes notables fait partie de la stratégie du journal pour faciliter l'adhésion du lecteur. C'est ce que nous avons appelé « Entretien » ou « Libre Opinion » dans notre classification des genres informationnels.

La presse a recours à différentes stratégies pour produire un effet de vérité nécessaire pour l'adhésion du lecteur à ses propos ; c'est notamment le cas des citations. On peut citer les propos de personnes notables, experts ou autres. Le journal ne se fait alors que

le rapporteur, considérant que ces actes d'énonciation sont un élément d'information. Ces éléments permettent d'entretenir les débats et apparaissent comme des preuves des dires des journalistes qui s'appuient sur les propos d'experts. Les citations, mêlées au récit des événements, apportent différents points de vue et traduisent l'opinion générale sur la thématique des attentats. Enfin, elles permettent de mettre l'événement en perspective, condition *sine qua non* d'une bonne compréhension des faits par les lecteurs. Noyaux de l'information ou points de vue des différents acteurs, les citations assurent une cohérence textuelle au discours de presse. Elles donnent une place particulière à chaque locuteur et mettent le lecteur directement en lien avec les différents intervenants. Ainsi, *Le Monde* propose une rubrique « Verbatim » où sont retranscrits tels quels des propos d'hommes politiques. De la même manière, dans sa première page de sommaire, *L'Humanité* propose une rubrique « Ils ont dit » où sont reprises des paroles de personnes légitimées par leur fonction, au sujet des attentats, de la situation économique ou de la riposte. Ces discours, que Jamet et Jannet (1999 : 109) appellent « secondaires » apportent une « caution de réalité au discours du journaliste ». Suivant la personne citée et le contexte de l'événement, on considère que le journaliste a su s'entourer d'avis autorisés, trouver de bons témoins...Le discours indirect est fréquemment utilisé, le verbe introducteur permet d'établir les nuances interprétatives dans l'appréhension des propos. Le journal est une chambre d'écho, il est tributaire des voix qu'il reproduit, il est maître du statut qu'il leur assigne. Chaque nouveau locuteur cité possède une place particulière dans la situation d'énonciation instaurée par le journal ; c'est notamment le cas des citations d'hommes politiques face au drame. Le discours de presse entretient un double rapport avec ces discours : il témoigne souvent d'une certaine familiarité ou complicité dans le titre, mais, dans l'article, il nécessite une paraphrase qui les situe à leur place et leur donne ainsi une autorité, un pouvoir dire et un pouvoir faire, une légitimité. Le journal les met en scène et les installe dans leur fonction auprès de l'opinion publique, en légitimant leurs propos. Ainsi, leurs propos sont souvent repris en titre, leur fonction en surtitre : dans *Le Monde*, l'article intitulé « Je suis persuadé qu'il est responsable des attentats » est une interview d'Olivier Roy présenté comme le spécialiste de l'islam politique. Cette reprise de ses propos sans autre indication en tête d'article nous donne déjà l'orientation de l'interview, elle nous fait partager les idées de l'interviewé.

Libération privilégie les interventions d'experts pour légitimer les propos journalistiques. Ainsi, plusieurs experts interviennent pour émettre leurs opinions sur ces divers sujets. Ils ont des statuts très variés : enseignant, écrivain, homme politique, spécialiste du terrorisme...tous sont amenés à poser leur pierre sur l'édifice de la parution afin d'aider les lecteurs à tout comprendre. Quelques témoignages sont inclus çà et là et mettent surtout en scène de réels témoins de l'événement, qui l'ont la plupart du temps vécu. Dans la rédaction, les journalistes se sont mobilisés, notamment dans le numéro spécial du 13 septembre, très complet et entièrement consacré au sujet. Les différents services du journal ont été mis à contribution : Service politique, Service société, Service économie...Il est impossible de relever des noms de journalistes récurrents, ceux-ci ayant des statuts très divers : envoyés spéciaux, correspondants locaux dans le monde, journalistes « assis »... En ce qui concerne les journalistes, les relais semblent moins nombreux dans *Le Figaro* que dans les autres journaux nationaux, mais on constate la présence d'envoyés spéciaux à New York ou à Islamabad par exemple, ainsi que celle des correspondants locaux à Jérusalem ou à Londres entre autres. La plupart des articles sont d'ailleurs signés par ces journalistes « de terrain ».

Face à un événement d'une telle ampleur, les médias fonctionnent comme sources les uns par rapport aux autres (autoréflexivité médiatique). Le fonctionnement du traitement de l'information devient même une information en soi, les médias se mettent eux-mêmes en scène dans leur travail, ils se font écho de la manière dont les autres médias relatent les informations relatives aux attentats. Cette volonté permanente d'expliciter les conditions de la collecte d'informations est une caractéristique majeure des récits médiatiques diffusés en temps de guerre, elle permet de prolonger l'analyse du travail réalisé et surtout des enjeux déontologiques des médias. Les propos des hommes politiques notamment sont repris, analysés, quel que soit le médium. Parfois, des relations s'instaurent entre les personnes citées et le journal fonctionne comme un lieu de débat, d'accord, ou de conflits. Le journaliste est souvent tributaire des discours déjà produits sur l'événement. Nous pouvons alors parler de reproduction dans la mesure où le discours initial n'est pas repris dans son intégralité et qu'il est au sein d'un autre discours qui lui sert de support. La parole est donnée aux différents acteurs en conflit, et celui-ci est particulièrement signifié par les commentaires du journal introduisant les interventions dans une mise en scène de guerre. La presse est bien un lieu de débat, un forum, un lieu médiaté (Lamizet, 1997). Ainsi, dans *Le Monde*

Télévision paru durant la semaine consécutive aux attentats, les articles évoqués ne traitent pas uniquement de la manière dont les médias et plus particulièrement la télévision ont géré l'événement, mais également des propos tenus sur les faits par d'autres instances médiatiques que la presse. Internet est souvent cité dans la propagation des débats sur les faits : le 18 septembre, *Le Figaro* titre en page 3 « Thérapie collective sur internet ».

II.2.1.4. Le bouleversement du contrat de lecture

Comme nous l'avons vu, le message diffusé aux lecteurs sur l'événement est constitué de différents types de signes : linguistiques, typographiques, topographiques et iconiques, qui interfèrent pour constituer plusieurs niveaux de lecture du journal. Ces différents niveaux prennent implicitement le lecteur en considération, ils font entrer en jeu une image du lecteur prédéfinie par le journal et instaurent ainsi un contrat de lecture particulier, contrat de lecture qui prend effet dans des positions interlocutives constitutives d'une énonciation plurielle.

- La prise en considération du lecteur : le contrat de lecture

Le journal résulte d'une dialectique entre production et réception d'information. Bien que l'allocutaire soit peu marqué et qu'il s'agisse d'un texte écrit et d'une énonciation différée, une relation s'instaure entre le journal et le lecteur, d'autant plus dans le cas d'un événement à forte portée émotionnelle. En effet, peu de temps sépare l'encodage du décodage ; les lecteurs ont déjà eu connaissance de l'information par la télévision, le décodage en est simplifié. Sujet destinataire de l'information, le lecteur est l'objet de stratégies de captation de la part du journal. Cette stratégie de captation passe par trois modalités de traitement de l'information relative aux attentats, modalités qui aident à la structuration de l'événement. Elle répond tout d'abord à une loi de proximité qui rapproche les attentats des lecteurs émotionnellement, politiquement, économiquement... La loi de spectacularité transparaît dans la hiérarchisation des informations par rapport à leur force émotionnelle, elle vient accentuer la loi du positionnement idéologique des parutions. Cette loi de spectacularité amène les journaux à mettre l'accent sur les images spectaculaires et les sujets fédérateurs à forte implication émotionnelle comme les récits de vie des victimes, la monstration des

dégâts. On appelle ainsi au partage de la compassion qui est plus efficace au niveau des stratégies de captation des journaux, « la figure du Même [est alors un] support d'identification » (Charaudeau, Lochard, Soulages, 2001 : 44).

La presse écrite classifie, organise, ordonne l'information. Elle met en avant le journal et aspire l'allocutaire dans son découpage du monde, dans la logique qu'elle applique au discours porté sur le monde. Le journal s'efforce d'évaluer sa capacité à interpréter ce qui est dit, il lui confère une place particulière dans la construction des faits. Éliséo Véron (1988 : 17) précise à ce sujet que « le seul moyen pour chaque titre de construire sa personnalité, c'est au travers d'une stratégie énonciative qui lui soit propre, autrement dit, en construisant un certain lien avec ses lecteurs ».
Cette évaluation est nécessaire au juste traitement de l'information dans un objectif de compréhension et de vulgarisation de l'événement. Il en va donc de l'image du journal, de l'implication du lecteur, et de leur relation, condition même de l'existence du médium. La maquette du journal organise l'espace et le temps de lecture du lecteur. De ce point de vue, de nombreuses différences peuvent être mises à jour dans le traitement de l'événement par les différents titres de presse française constituant notre corpus. Ces différences ont été soulevées dans l'analyse du dispositif journalistique. Même si la communication médiatique s'effectue surtout dans un sens – un transfert d'information du journaliste au lecteur – ce dernier a quand même un droit de réponse qui s'inscrit dans une « communication décalée » (Jamet, Jannet, 1999 : 17).
Le courrier des lecteurs est un exemple éloquent de l'intrusion du discours profane sur l'événement, de l'introduction d'informations issues de l'opinion publique, qui d'une part aide à la compréhension des informations, et d'autre part donne un retour venant confirmer ou infirmer la bonne diffusion d'informations auprès de l'opinion publique.

Chaque quotidien va donc privilégier tel ou tel rapport de place, pédagogique ou émotif, proche ou lointain, avec pour visée principale la crédibilité ou la séduction. Chaque journal, dans un dispositif global, a le choix de la mise en scène qu'il juge la plus appropriée à ses lecteurs. Le journal suscite chez le lecteur certains types d'attentes et propose un contrat de lecture ; en effet, un certain nombre d'indices vont prédéterminer la lecture et la baliser dans le traitement journalistique du 11 septembre. Ainsi, *Libération*, avec sa pluralité de photographies, présente un aspect plus marqué par l'émotion que *Le Monde*, qui, par la multiplication d'articles sur une même page, donne

une image construite et variée des informations données. Le journal permet différentes entrées dans l'information ; des balises permettent de circuler rapidement dans les pages, s'arrêter à des brèves, lire des clés, s'attarder à des portraits, savourer un éditorial... Le souci dominant est de faire exister toutes les informations et de manifester ses choix et la hiérarchisation de l'information. Selon certaines « fonctions d'ancrage » (Jamet, Jannet, 1999 : 40). Ce partage du monde et le classement d'un énoncé dans un volet plutôt qu'un autre suscite alors une attente différente de la part du lecteur.

Le contenu de l'article peut mobiliser certains anonymes. Le discours de presse éprouve la nécessité de les nommer pour les authentifier. Les noms propres utilisés sont parfois réels, parfois factices. Ils sont souvent entourés de précisions qui classent la personne selon trois critères, son âge, sa profession et son activité, critères qui aident le lecteur à s'identifier à ces voix plurielles. Dans *Le Monde*, l'article « Paroles de New-yorkais » publié en page 7, le 13 septembre, nous propose une pluralité de témoignages de personnes qui étaient sur les lieux au moment des attentats ; on nous donne leur nom, prénom, profession et lieu d'habitation. En identifiant avec précision ceux dont il parle et qu'il fait parler, le journal produit un effet d'authentification auprès du lecteur et un effet de réel. Enfin, la personnalisation augmente la participation affective du lecteur. Le nom propre participe donc ici à la fonction perlocutoire du discours de la presse qui agit sur le lecteur et la construction de ses représentations. Tous ces éléments participent au contrat de lecture dans la mesure où ils vont déterminer l'appréhension de chaque information, du journal et plus largement de l'information et du monde. Le journal met son savoir à disposition du lecteur et lui donne des clés pour se l'approprier.

Au lendemain des attentats, plusieurs situations permettent à des intervenants extérieurs de s'exprimer dans les pages des journaux. Même si la réponse ne peut pas se faire en temps réel, les lecteurs ont la parole. Ils sont déjà investis d'un pouvoir dire par leur position sociale et apportent un éclairage sur l'information. C'est le cas des experts, scientifiques, universitaires, écrivains, politiques... amenés à s'exprimer sur l'événement. Le courrier des lecteurs est davantage ouvert au lecteur « profane », il est l'occasion pour l'opinion publique d'émettre un avis ou de répondre au journal pour exprimer son accord ou son désaccord. *Le Figaro* du 14 septembre propose neuf mails de personnes anonymes ou citées, qui s'expriment non seulement sur les faits mais

également sur l'enquête, les conséquences des attentats en France, le terrorisme... (« Les fous de Dieu », « Nos ennemis », « Et la France? », « Manichéisme »...). C'est également l'occasion de partager ses émotions. Toutefois, quand l'information ne lui laisse pas de place, le courrier des lecteurs est oublié ; ainsi, dans les trois premiers jours qui suivent les attentats, aucune place n'est consacrée aux réactions de lecteurs dans les pages des journaux nationaux. Il en est autrement dans la presse régionale[41]. On reconstruit alors une situation d'agora en papier où on exprime ses propres sentiments.

- L'implicite dans la construction du discours journalistique

Si le discours produit par le journaliste sur les attentats et l'interprétation qu'en font les lecteurs ont quelque chance de se ressembler, c'est parce qu'ils sont le résultat d'un produit social. Ils sont construits dans un même système de références et participent d'un savoir partagé. Ce savoir, trait distinctif de l'appartenance des sujets à une culture et à un système commun de représentations, fonde l'identité du sujet. Le journal est une matrice qui inscrit le lecteur en filigrane dans ses pages, l'instituant alors en « lecteur modèle » (Eco, 1985 : 72).

Par implicite, nous entendons ce qui est non dit dans un énoncé, ce que le locuteur, en l'occurrence le journaliste, sous-entend pour amener le lecteur à comprendre ce qui lui est relaté. La presse fonctionne en vertu d'un consensus intuitif ; le lecteur a intégré implicitement un système de codes lui permettant de comprendre les énoncés qui lui sont présentés, et leur exposition au sein du dispositif journalistique. Plusieurs éléments sont mis en perspective, des savoirs diffus et implicites qui ne sont pas directement liés à l'actualité mais que les journalistes estiment comme un fond culturel partagé avec les lecteurs. Ainsi, le conflit au Proche-Orient est souvent évoqué relativement aux attentats ; toutefois, il n'est pas approfondi, et les journalistes partent alors du principe que les lecteurs peuvent eux-mêmes faire le lien entre ce conflit et les attentats terroristes. Les implicites dominants sont ceux liés à l'actualité. Ils sont positionnés sur une échelle chronologique des événements construits dans l'espace médiatique. Les faits sont alors mis en perspective dans le temps ; plus ils s'éloignent dans le passé, plus ils perdent de leur capacité à être une référence pour le lecteur. En effet, toute

[41] Ce point est développé dans notre mémoire de DEA « La médiatisation de l'Apocalypse. Le traitement journalistique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. L'exemple de la presse écrite française du 11 au 14 septembre 2001. », Université de Nancy-Metz, Juin 2002.

information est appréhendée dans un flux temporel, tout événement contribue à l'actualité et peut servir de référence implicite au lecteur. Il en est ainsi de l'expression « 11/09 », utilisée pour caractériser les attentats. Cette expression est avant tout une date, mais dans la presse, son utilisation résume tous les crashs qui ont eu lieu le jour du 11 septembre 2001.

L'implicite permet d'établir un monde commun de références par l'intermédiaire du journal, un rapport de familiarité. En effet, c'est la connaissance de l'actualité et de la situation d'énonciation qui permet au lecteur de donner un sens à l'énoncé et surtout de comprendre l'ampleur de l'événement. Chaque numéro de journal s'inscrit dans une collection, il construit alors, implicitement, un système de références internes qui fait son unité grâce auquel chacun élabore un savoir référentiel pour l'appréhension des faits relatés dans leur globalité. Par rapport à la situation d'énonciation, la création d'une rubrique « événement » dans la quasi-totalité des journaux et magazines constituant notre corpus fonctionne comme référence. Ainsi, le lecteur de *Libération* sait qu'il découvrira en Une une photographie dont le sens est associé au titre, et que le gros titre sera développé dans cette rubrique. De plus, le fait que l'information soit toujours placée en Une laisse supposer que c'est une information essentielle ; le non-dit se construit donc d'abord en couverture et se poursuit dans la mise en page. Celle-ci construit le cadre dans lequel la communication peut s'effectuer. Chaque journal exploite les grandes catégories d'implicite et joue des différents éléments du dispositif pour construire son identité. Par le biais de cet implicite, le lecteur acquiert une compétence qui lui donne la maîtrise de l'espace rédactionnel et des faits relatés. Dans une communication différée telle que celle de la presse, le lecteur ne peut pas vérifier en permanence les compétences des journalistes, il doit donc en avoir une représentation. Par conséquent, le journaliste adapte son discours, il choisit les références qui lui semblent appropriées et instaure une complicité qui repose sur l'implicite.

Les informations données dans la presse ne sont comprises que dans un flux qui tisse des liens entre elles. Tous les éléments qui constituent l'événement ne peuvent donc pas être répétés chaque jour, c'est l'implicite qui permet cette économie tout en préservant la cohérence du discours. Toutefois, dans le cas d'un événement soudain, la répétition est parfois inévitable. Que ce soit par manque de données ou par besoin de compléter l'événement, les informations sont reprises et développées au fur et à mesure, ce qui

donne une idée de maîtrise de l'événement. Á partir des savoirs présupposés des lecteurs, le journal ajoute un certain nombre d'informations quotidiennes et présuppose ce que le lecteur doit connaître pour appréhender cette nouvelle information. Ce dernier, de son côté, construit des inférences en fonction de ce qu'il connaît du sujet, de ce qu'il sait de son journal, de l'événement construit médiatiquement. L'aspect inévitable de l'événement du 11/09 au niveau médiatique fait entrer les attentats dans l'Histoire, et l'ancre dans une culture commune et effective.

L'implicite permet donc d'exprimer ce que l'on est censé savoir et qu'il vaut mieux sous-entendre, d'une part pour éviter les répétitions, d'autre part pour respecter une sorte de code d'écriture journalistique. Il participe aux stratégies de captation pour faire adhérer le lecteur au discours journalistique.

II.2.2. Entre unanimisme et singularité de l'information

Dans la presse quotidienne comme dans la presse hebdomadaire, on constate la nécessité de montrer l'événement, et les Unes sont en cela révélatrices. Alors que les hebdomadaires mettent un point d'honneur à restituer l'ambiance des attentats et à donner des informations parcellaires relatives à l'événement, pour les quotidiens, c'est l'évolution de traitement des thématiques qui nous aide à mieux cerner la construction de l'information dans l'urgence.

II.2.2.1. La gestion du contenu journalistique

Dans le cas d'un événement déjà médiatisé à profusion, il est difficile pour la presse écrite de donner de la nouveauté ; cette nouveauté réside donc dans l'anticipation d'informations ou l'interprétation de récits évoqués au préalable.

Tous les éléments que nous venons de citer visent à attirer le lecteur afin de répondre à des contraintes liées au médium presse. Le journal se doit donc d'être proche du lecteur afin de l'intéresser, mais comporter également une part de surprise afin de créer une

intrigue et introduire la nouveauté dans la transmission d'une information déjà maintes fois reprise. Cette visée est par ailleurs à l'origine du développement de nombreux articles de proximité dans la presse quotidienne et hebdomadaire française suite aux attentats ; tous les articles relatifs aux conséquences de l'événement en France, notamment au niveau sécuritaire, visent à rapprocher l'événement, et plus particulièrement les conséquences de ces attentats, des lecteurs français.

La rédaction des articles de presse prend en compte un certain nombre de facteurs. Les phrases utilisées sont simples, courtes et claires, notamment lors de l'attaque de l'article qui met en jeu divers procédés tels que la mise en scène de l'information, l'affirmation, la citation, la comparaison. La première phrase de l'article extrait du *Monde* du 13 septembre « Des milliers de morts, sans doute, dans les décombres du World Trade Center » prend en considération les deux éléments que nous venons d'évoquer. Elle rapproche l'événement des Européens et par conséquent des Français en faisant explicitement référence aux images de télévision diffusées en boucle. Cette idée est accentuée par la reprise des paroles de victimes qui contribuent également à accentuer l'émotion des scènes présentées. La chute de l'article met un point final à l'ensemble et doit donc conserver le même ton. Ici, le début et la fin de l'article sont quasi similaires : « La journée promettait d'être radieuse, mardi 11 septembre, à Manhattan »/ « C'était avant que le mardi 11 septembre 2001 ne devienne, à New York, un jour de guerre ».

Jamet et Jannet (1999) précisent que l'unité rédactionnelle se définit en trois critères qui constitue l'unité rédactionnelle de l'article :

- l'unité référentielle : tout l'article porte sur la même référence, en l'occurrence New York ;
- l'unité énonciative : tout article constitue un ensemble homogène du point de vue des formes de l'énonciation organisées autour du locuteur principal. Le texte extrait du *Monde* propose un récit des événements à New York et invite des anonymes à s'exprimer dans la sphère publique pour faire partager leurs émotions. Le lecteur est ainsi explicitement pris en compte dans le texte journalistique ;
- l'unité argumentative ou rhétorique : tout article cherche à prouver quelque chose, l'objectif principal étant ici d'expliquer au lecteur le déroulement des faits à New York et de lui faire admettre le nombre conséquent de victimes causées par les attentats.

Une des caractéristiques du discours de presse est la stratification qui induit une stratification de la lecture. Celle-ci met en évidence un nombre conséquent d'informations qui, mises ensemble, constituent l'information globale. La mise en page des articles isole certains types de textes pour les caractériser. Le plan de l'article prend généralement la forme d'une pyramide inversée : l'information principale doit être donnée dès le premier paragraphe, et celles qui suivent viennent l'appuyer ou la compléter. L'information centrale est présentée de manière complète et répond aux interrogations : Qui ? Quoi ? Quand ? Où ? Pourquoi ? Cette information est unique mais peut être complétée par des informations périphériques.

En ce qui concerne le traitement journalistique global des attentats du 11 septembre, les journaux ont tous traité la question. Afin d'attirer le lecteur alors que les informations sont les mêmes, le choix de l'angle ou l'éclairage de l'article prend une place dominante. L'angle est le reflet de la parole singulière du journal. Ainsi, les attentats ont été traités sous différents angles : politique, économique, humain... Ces angles déterminent également le choix du genre de l'article. L'éclairage peut également consister à choisir un détail de l'événement et à l'approfondir ou à l'inclure dans un thème plus vaste ; ainsi, le thème des attentats est omniprésent et sert d'introduction à des analyses plus poussées sur la politique américaine ou le terrorisme par exemple, c'est notamment le cas dans les pages 28 et 29 de *VSD* que nous avons étudiées précédemment. Les journaux qui ont traité de l'événement manifestent une subjectivité interprétative en même temps qu'une opinion commune. Reste à savoir si tous les discours sont réellement à l'unisson ou si les journalistes retranscrivent une source commune en la réinterprétant. Le deuxième cas semble plus probable lors d'un événement soudain et exceptionnel tel que les attentats.

II.2.2.2. Des similitudes de traitement

Les Unes nous présentent une vision unanime de l'événement durant la semaine qui suit les faits. Cet unanimisme est relativisé par l'analyse des articles qui nous donne des indications précises concernant le traitement de l'événement dans l'urgence.

- Une information unique et omniprésente

Dès le lendemain des attentats, tous les journaux accordent une place très importante à l'événement. Le tableau qui suit nous présente la répartition du nombre d'articles par journal qu'il soit hebdomadaire ou quotidien.

Figure 13 : Nombre d'articles consacrés à l'événement durant la semaine qui suit les attentats (Une incluse)

	12/09/01	13/09/01	14/09/01	15/09/01	16/09/01	17/09/01	18/09/01
Courrier International						17	
L'Express		6					
Marianne						20	
Le Nouvel Observateur		12					
Paris Match							22
Le Point			22				
VSD		20					
Le Figaro	42	52	57	51	0	65	45
L'Humanité	15	36	27	22	0	39	22
Libération	20	40	38	40	0	42	56
Le Monde	0	61	68	45	44	0	61

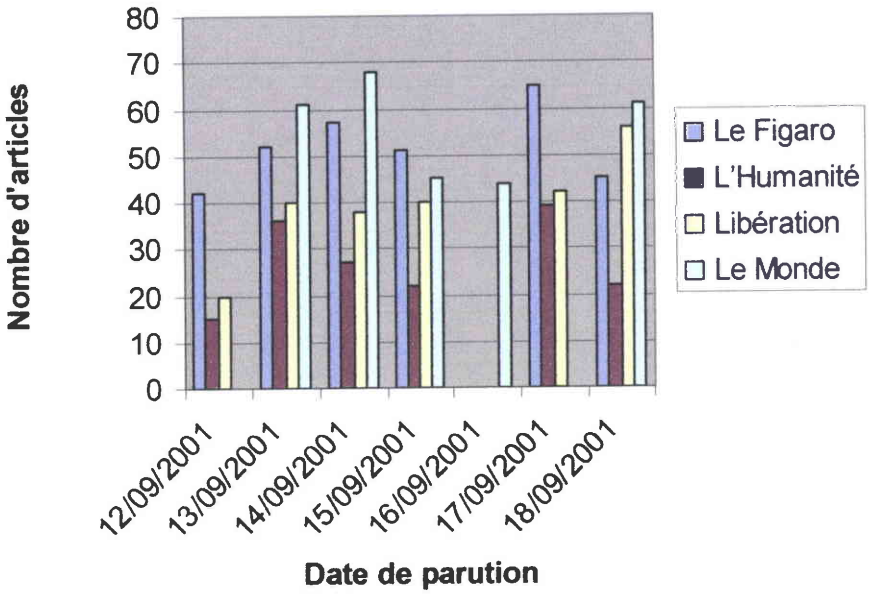
Dans la plus grande partie des cas, l'information relative aux attentats prend la majorité de l'espace journalistique. La presse quotidienne nationale a développé le sujet sur de nombreuses pages, et il en est de même pour la presse hebdomadaire. Les chiffres sont bien sûr à relativiser suivant les parutions. En effet, en ce qui concerne les hebdomadaires par exemple, *Paris Match* a accordé 38 pages à l'événement en incluant de nombreux reportages photographiques. La pertinence du contenu informationnel n'est donc pas à évaluer en fonction du nombre de pages consacrées aux attentats. Les chiffres relatés dans ce tableau ne sont significatifs que si on connaît les parutions. En effet, *Le Monde* publie un nombre important d'articles, et les photographies étant peu présentes, une place plus importante est accordée à l'écrit. Il est encore important de signaler le nombre de numéros spéciaux consacrés à ce sujet : *Le Monde* en fait paraître deux, *Libération* en publie un. Toutefois, on ne compte pas le nombre de fois où la

mention « Pages spéciales » est inscrite sur les Unes de journaux, quelle que soit leur origine.

Á l'événement unique, un traitement médiatique unique doit être approprié. Notons tout d'abord que *Le Monde*[42] est le seul quotidien à ne pas avoir écrit au sujet des attentats, le 12 septembre ; toutefois, durant les trois jours qui suivent les attentats, il publie deux numéros spéciaux. Dans son numéro du Jeudi 13 septembre, *Le Monde* consacre 19 pages aux attentats, 21 pages pour le numéro du 14. *Le Figaro* et *Le Monde*, par leur mise en page primant sur l'écrit et non sur l'image, proposent un nombre important d'articles consacrés à l'événement. *L'Humanité* et *Libération* proposent moins d'articles, toutefois ceux-ci sont davantage illustrés et pour *L'Humanité,* souvent plus longs. Le graphique qui suit montre explicitement cette différence de traitement dans la presse quotidienne française constituant notre corpus.

[42] Rappelons que *Le Monde* est un quotidien du soir, qui est imprimé en début d'après midi pour être disponible à 18h.

Figure 14 : Nombre d'articles consacrés aux attentats par les quotidiens français de notre corpus du 12 au 18 septembre 2001



La presse quotidienne accorde donc une place prédominante aux faits, particulièrement à partir du 13 septembre. En effet, la nécessité de collecter des informations en temps réduit n'a pas permis à certaines rédactions de présenter des dossiers complets sur les faits dès le 12 septembre. Le nombre de pages consacrées aux attentats le 12 septembre par *L'Humanité* notamment accentue l'idée d'une difficulté des pratiques journalistiques dans l'urgence. Notons que les journaux ne publient qu'un numéro durant le week-end, ce qui explique l'absence de parution du *Monde* le 17 septembre, et l'absence des autres journaux de notre corpus le 16/09.

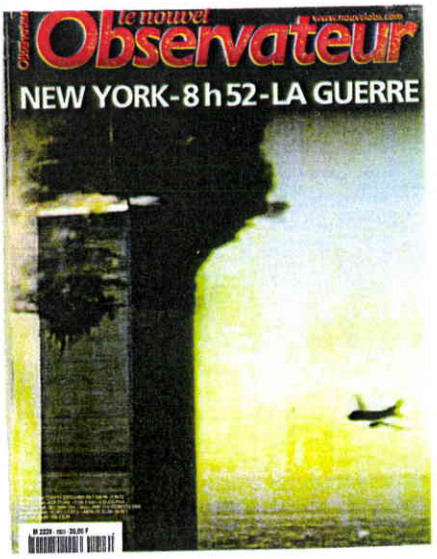
Le graphique nous permet de constater que les journaux de notre corpus n'ont pas suivi la même courbe d'évolution dans l'importance qu'ils accordent aux attentats. En effet, alors que *Le Monde* publie un nombre conséquent d'articles les 13 et 14 septembre, *Le Figaro* accorde une importance toute particulière à l'événement le 17/09, ce qui s'explique notamment par le fait que ce quotidien donne beaucoup d'importance aux questions économiques, questions qui sont au cœur des débats durant cette journée de réouverture de Wall Street. De la même manière, le 17/09, *L'Humanité* consacre beaucoup d'articles aux attentats. En effet, le thème est alors presque constamment associé à la fête de *L'Humanité* qui débute le 17/09. Une remarque générale peut toutefois être faite : on constate que le 15, toutes les parutions donnent moins de place à

l'événement, le thème semblant alors s'essouffler. Malgré tout, la réouverture de Wall Street et surtout l'annonce d'une éventuelle riposte au Proche-Orient donnent un regain à la question des attentats et à leurs conséquences au niveau international.

Que ce soit en Une ou à l'intérieur des magazines, l'image prend le pas sur l'information. Suite aux attentats, la photographie a pris une place prédominante dans les pages des journaux, ce qui est dû à sa portée symbolique forte car les photographies sont là pour montrer et prouver, comme dirait Barthes (1989), « l'avoir été là » de l'événement. Á noter la pluralité des approches médiatiques au point de vue photographique, certains clichés provenant d'images télévisuelles. Au lendemain des attentats, il est plus facile de montrer que d'expliquer les choses, l'émotion étant encore trop présente dans les médias. Cette omniprésence de la photographie est significative dans les Unes des journaux.

- Des Unes révélatrices d'une tendance à l'exclusivité

Que ce soit pour les quotidiens ou les hebdomadaires, les Unes sont tout à fait révélatrices de l'importance émotionnelle dans la presse au lendemain des attentats. En effet, tous les journaux du corpus leur ont consacré leur Une durant la semaine qui suit l'événement. La photographie prend ici une place dominante, elle est présente sur toutes les Unes du corpus, à une échelle plus ou moins importante. Hormis *Marianne* et *Courrier International*, les hebdomadaires de notre corpus mettent tous en Une une photographie d'un crash sur une des tours du World Trade Center. Toutes sont proposées en gros plan, afin d'accentuer l'aspect spectaculaire de l'événement et montrer explicitement les choix journalistiques mettant en avant le double crash de New York. Certaines représentations sont issues d'images télévisuelles : ainsi la Une du Nouvel Observateur met en avant une photographie qu'on retrouvera dans plusieurs autres journaux et qui est extraite d'images télévisées : l'approche du deuxième avion de la seconde tour du WTC, après le premier crash. Cette approche est photographiée sous différents angles.

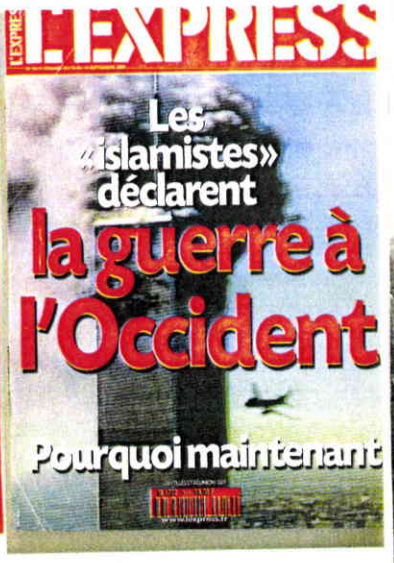




***France 2*, Télématin, 12/09, 7h31**

L'Express propose la même photographie. *Marianne* présente un cliché d'un homme dans les décombres, l'air déterminé, alors que *Courrier International* met en avant une photo de ruines.

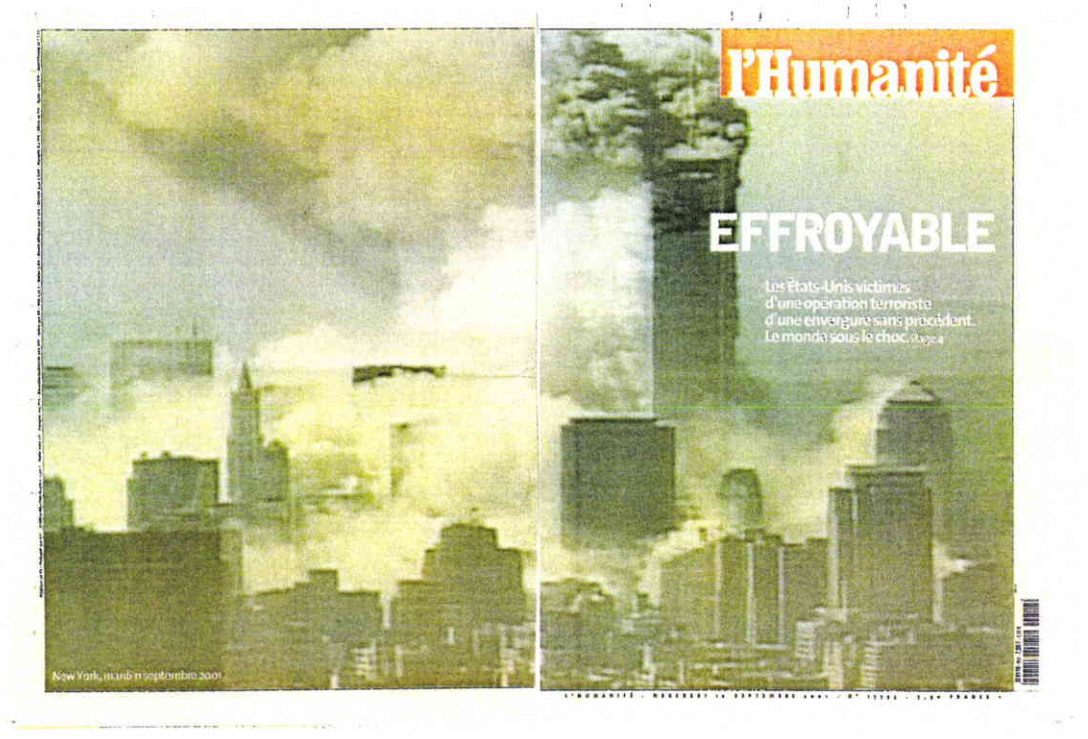






Ainsi, seul *Marianne* donne une vision prospective sur le plan photographique, une vision optimiste en montrant une Amérique résolue à se défendre. Les autres Unes d'hebdomadaires ne font que présenter les conséquences du drame, des ruines, des tours en feu, la désolation. Ils reprennent ainsi, implicitement, la thématique de l'Apocalypse, récurrente dans le traitement médiatique des attentats.

Dans la presse quotidienne nationale, le 12 septembre, les Unes sont unanimes et présentent la même photographie des tours en feu. Elle occupe la première et dernière de couverture de *Libération.* Dans *Libération,* la Une du 11 septembre a beaucoup marqué les esprits : une photo de l'île après l'attaque s'étend sur les deux pages avec pour seul titre « 11 septembre 2001 » comme si aucun mot ne pouvait exprimer ce qui s'est passé, comme si la date suffisait à résumer les faits. La construction de cette Une est reprise dans *L'Humanité* du 12/09 qui titre « Effroyable ».



Le Figaro et *L'Humanité* présentent la même image. Même *Le Monde,* généralement réticent à toute parution de photos surtout en première page, en fait paraître une les 13 et 14 septembre. Les thématiques relevées dans nos descripteurs attribués aux articles se retrouvent aisément dans les images situées en première de couverture. Sauveteurs, victimes, ruines, recueillement sont autant de sujets qui attirent le lecteur et font donc

l'objet d'une mise en évidence particulière en Une des journaux dans la semaine qui suit les attentats. Notons que la ville de New York est omniprésente dans les premières pages ; seul *Le Figaro* propose une image de Washington le 14 septembre, et cette photographie, bien que moins spectaculaire, situe l'événement dans une réalité qui n'est plus que spectaculaire et vient compléter le film des événements mis en évidence par la mise en parallèle des différentes Unes de journaux quotidiens ou hebdomadaires. Au niveau temporel, les Unes évoluent en même temps que l'information. Si dans les premiers jours, ce sont les tours, les ruines et le recueillement qui priment, viennent peu à peu les représentations du Proche-Orient ou d'hommes politiques mis sur le devant de la scène dans l'éventualité de la riposte. Ces thématiques sont également évoquées dans les pages internes des journaux, et elles sont exploitées différemment dans la presse hebdomadaire et quotidienne.

II.2.2.3. La presse hebdomadaire : ambiance et mosaïque informationnelle

Au sein de notre corpus, la presse hebdomadaire joue un rôle particulier. En effet, les journaux ne sont édités qu'une fois par semaine, la plupart d'entre eux sont parus le 13 septembre. Par conséquent, la réunion d'informations sur l'événement a dû être très rapide. C'est en ce sens que nos analyses de ce type de presse sont essentielles, elles nous présentent un travail typique de traitement journalistique de l'information dans l'urgence. Parmi tous les hebdomadaires disponibles dans l'espace médiatique français, nous avons sélectionné les journaux d'information réputés pour leur rigueur journalistique et leur impact auprès de l'opinion publique. Nous avons ainsi retenu *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *VSD*, *Paris Match*, *Le Point* et *Marianne*. Nous avons également choisi d'y inclure *Courrier International*, parution qui a la particularité d'être une revue de presse internationale, et qui sera donc traitée de manière différente dans l'analyse. Nous avons choisi de conserver *Paris Match* même si sa première parution relative aux attentats date du 20 septembre. En effet, réputé pour accorder une place importante à la photographie, le magazine propose une analyse qui est une mine d'informations en ce qui concerne le traitement visuel des attentats dans la presse.

Dans le tableau qui suit, nous présentons les thématiques évoquées dans les différents hebdomadaires de notre corpus.

Figure 15 : Récurrence des descripteurs thématiques dans la presse hebdomadaire française du 12 au 18 septembre 2001

	L'Express	Le Nouvel observateur	VSD	Paris Match	Le Point	Marianne
Ben Laden	1	1	1	0	1	2
Économie	1	1	0	1	1	1
Émotion	0	0	1	2	3	0
Événements	1	2	8	10	2	0
France	0	1	2	0	1	1
International	0	0	0	0	1	2
New York	0	1	12	15	4	2
Politique	0	0	1	1	3	6
Proche Orient	0	1	0	0	1	7
Références	0	1	2	3	4	2
Réflexivité med.	0	1	0	0	0	1
Riposte	1	1	1	1	1	2
Sécurité	1	2	2	1	2	1

Source : Inathèque de France/BNF

Dans un premier temps, on remarque que le traitement thématique n'est pas le même. Suivant les hebdomadaires, les angles d'approche dominants sur l'événement peuvent varier. Ainsi, *VSD* et *Paris Match* proposent un traitement quasi similaire de l'information, ils mettent l'accent sur le film des événements et principalement les crashs de New York. Ils rejoignent en cela le traitement immédiat de l'événement dans la presse quotidienne. En privilégiant les représentations visuelles, *L'Express* propose peu de variété dans ses choix thématiques : outre le film de événements, l'hebdomadaire propose une vision restreinte aux causes (O. Ben Laden) et aux conséquences des attentats (riposte et économie). La variété est par contre plus présente dans les trois autres journaux. *Le Nouvel Observateur* propose peu d'articles, mais ils sont plus longs, ils évoquent notamment la situation française, l'implication du Proche-Orient ainsi que les conséquences du terrorisme dans cette zone à risques. Ce quotidien va plus loin en ramenant l'événement à des considérations plus culturelles et une analyse médiatique en lien avec les faits. *Le Point* insiste sur l'événement en lui-même, les crashs de New York en premier lieu, mais également les conséquences émotionnelles dans la

population américaine, et l'aspect référentiel y est également dominant. Tout se passe comme si l'hebdomadaire cherchait à créer une communauté solidaire autour de l'événement. En créant un univers de référence et une vision commune des faits, il fédère l'opinion publique en lui faisant partager les références en lien avec les attentats. Finalement, *Marianne* a une approche particulière : outre les considérations relatives aux faits, le traitement journalistique des attentats est presque exclusivement orienté vers une analyse poussée de l'événement, du terrorisme et plus particulièrement de la situation proche-orientale dans un climat politique international houleux.

L'analyse de ces données quantitatives nous conduit à repérer des pistes récurrentes dans le traitement thématique des attentats. Notons toutefois que cet aspect thématique n'exclut pas les données formelles relatives au dispositif. En effet, celles-ci sont concomitantes dans la construction de l'événement et son appréhension auprès de l'opinion publique.

- Restituer l'ambiance

Le reportage est un élément dominant du dispositif journalistique. Il permet aux lecteurs de se situer dans un événement incompréhensible en recadrant les faits dans une ambiance particulière. Photographique ou écrit, le reportage est le genre par excellence de description d'une ambiance. Les photographies y prennent alors une place prédominante.

L'Express a misé sur le reportage pour recréer une ambiance que viennent appuyer les photographies. Celles-ci représentent non seulement le crash (en Une notamment), mais également les dégâts matériels et humains, le travail des sauveteurs, la fuite de la population ; elles nous donnent ainsi une vue globale de l'événement en en représentant tous les acteurs, en rappelant ainsi la désolation suscitée par les attentats. *Marianne* insère plusieurs photographies dans ses reportages, qui sont peu nombreux, mais qui n'en restent pas moins très développés et fouillés. On nous y donne un maximum d'informations, les articles sont longs, la photographie reste ici secondaire par rapport à l'écrit. Toutefois, la rubrique « Événement » est introduite par une photographie en double page des ruines du World Trade Center, et le ton des articles est donné. *VSD* insère dans son numéro un reportage photographique sur 27 pages. La photographie

occupe alors toute la page, elle est présentée de manière chronologique suivant le cours des événements. Les titres ne sont là que pour commenter les images ; ce sont des compléments d'informations déjà données visuellement. Un sous-titre et un paragraphe décrivent les événements de manière romancée. En page 4 et 5 du dossier spécial, on nous propose ainsi deux photographies de manière chronologique : le second avion arrivant sur une des tours du World Trade Center et le crash. Le titre de cette double page nous ramène à une réalité horaire en adoptant la temporalité américaine pour plus de réalisme : « 9h03 : la tour Nord est en flammes… le deuxième avion pique sur l'autre tour ». Un paragraphe de présentation de cette scène débute par une mise au point sur l'événement : « deux véritables bombes volantes sur Manhattan ». Une grande place est laissée à la description et aux témoignages à connotation humaniste. Le texte associé au reportage photographique est lui même traité sous la forme du reportage de presse, avec toutes les conséquences que cela implique au niveau rédactionnel. Cet hebdomadaire donne une place importante aux représentations visuelles ; les photographies se font information et se suffisent à elles-mêmes. On devine clairement le manque de recul des journalistes qui, devant un manque d'information, ont préféré traiter le sujet de manière brute. *Paris Match* traite le sujet de la même manière que *VSD* : il consacre 33 pages à la représentation photographique de l'événement en insistant sur le crash traité de manière chronologique, ainsi que sur le côté humain des attentats. Le Pentagone n'est abordé que sur deux pages, soit une seule photographie. L'hebdomadaire montre également des photos politiques, notamment une de Georges Bush en gros plan, et des clichés nostalgiques : « New York la nuit avant la catastrophe ». Le reportage photographique est divisé en trois parties : « La panique s'abat sur la ville », « Zoom sur l'enfer », « Déclaration de guerre ». Les titres que nous évoquons dans la grille d'analyse apparaissent comme des sous-titres, ils décrivent les photos sous un angle romancé. Un paragraphe est joint toutes les deux pages ; celui-ci est écrit sur le mode du reportage et contribue à expliquer les photographies, à restituer une ambiance autrement que visuellement. Si on considère les articles à proprement parler, ils sont au nombre de quatre ; deux d'entre eux sont des reportages écrits par un correspondant local, les deux autres sont des articles d'analyse dont une interview d'expert. On remarque ici l'importance du correspondant ou envoyé spécial qui transmet par écrit ou en image son vécu de l'événement et le sentiment d'impuissance ressenti par les Américains suite au drame. Même si cela ne peut être qu'une illusion, leur parole est légitime et crédible car ils sont sur les lieux des attentats. L'hebdomadaire a donc consacré une place

importante aux photographies qui constituent le cœur de ce reportage. On a peu d'informations concrètes sur les attentats, le but étant de restituer une ambiance plus que de donner de l'information.

- Montrer l'exceptionnalité de l'événement

Pour les journaux, il y a deux manières de mettre l'événement sur le devant de la scène. Tout d'abord, dans la construction du journal. Outre les considérations relatives au rubriquage et à la titraille que nous avons déjà évoquées, l'événement est généralement présenté sous forme de dossier, il est donc exclu du traitement habituel de l'information. Ceci est particulièrement flagrant dans *Le Nouvel Observateur*, qui présente les articles sous forme de dossier sans les inclure dans la pagination et l'organisation habituelle de l'hebdomadaire. Les journalistes du *Nouvel Observateur* sont amenés à intervenir sur le sujet, les titres de leurs articles trahissent alors l'émotion provoquée au sein du journal : « Le chaos », « L'innommable ». Dans les autres journaux, les articles font partie intégrante du dispositif instauré dans l'urgence ; l'aspect graphique n'est pas remis en cause ; seul le rubriquage est modifié pour l'événement exceptionnel. Ils peuvent être inclus dans un dossier « Spécial » comme dans *L'Express* qui réunit un article long s'étalant sur six pages, parsemé de photos diverses et d'encadrés. Alors que *VSD* consacre un dossier de trente pages au sujet des attentats, presque exclusivement constitué de photographies, *Le Point* propose un dossier de quarante-deux pages se décomposant en deux parties où le sujet des attentats est traité en profondeur. *Marianne* utilise la même forme de rubriquage que les quotidiens, son dossier est nommé « Événement », l'aspect unique des faits est ainsi mis en évidence.

La mise en avant de l'événement passe notamment par une insistance sur les éléments constituant les crashs et notamment celui de New York. Le tableau présenté précédemment met clairement en évidence un traitement de l'information presque exclusivement axé sur trois points. Le film des événements est répété à plusieurs reprises, les faits sont rappelés parfois sous forme de récits, parfois sous forme de reportages photographiques. La plupart des articles évoqués relatent les faits à New York. Ceci est particulièrement explicite dans *VSD* où les photographies situées entre les pages 1 et 23 du dossier sont consacrées au double crash de New York ; trois photos seulement sont alors consacrées au Pentagone. Finalement, la thématique des secours

liée à celle des victimes est un élément dominant dans la construction de l'événement auprès des lecteurs, elle est particulièrement importante dans *VSD* et *Paris Match*, qui jouent davantage sur l'aspect émotionnel et cathartique lié aux attentats. Les autres descripteurs font l'objet d'un traitement que nous avons qualifié de « mosaïque ».

- Une approche informationnelle « mosaïque »

Outre les éléments repris de manière récurrente pour authentifier l'événement, la presse hebdomadaire se doit de rendre compte de tous les tenants et les aboutissants de l'événement deux jours après les faits. En effet, la mise en parallèle de l'analyse de la presse quotidienne et hebdomadaire nous montre que la concurrence est rude dans le traitement médiatique des faits. Deux jours après les attentats, les hebdomadaires doivent rendre compte d'une semaine d'information liée aux attentats, ils doivent donc présenter l'événement dans sa globalité. Et ceci, sachant que la presse quotidienne aura sept jours pour suivre le déroulement des faits, de l'enquête, des suites des attentats et de leurs conséquences autant économiques que politiques ou idéologiques. Cet aspect mosaïque de l'information est particulièrement flagrant dans *Marianne*. En effet, l'hebdomadaire propose plusieurs encadrés qui viennent parsemer les articles, et qui apportent des précisions sur l'enquête, les références historiques, la situation au Proche-Orient ou même les services secrets américains. Dans *Le Nouvel Observateur*, les articles sont généralement de taille moyenne ; le journal a préféré aborder l'événement sous plusieurs angles différents plutôt que d'y consacrer des articles trop importants. Nous trouvons ici peu d'articles d'ambiance malgré la présence d'un envoyé spécial sur le terrain (Ph. Boulet-Gercourt). La majorité des textes sont en effet des articles d'anticipation qui abordent la question des coupables et tranchent de manière nette sur les réseaux du Djihad et Oussama Ben Laden, alors qu'à cette époque, sa culpabilité n'était qu'une rumeur. On retrouve également un certain nombre d'articles analytiques visant à expliquer la situation des renseignements américains ainsi que les conséquences notamment économiques des attentats. De manière générale, on peut donc constater que *Le Nouvel Observateur* a préféré aborder les attentats de manière plus approfondie en choisissant de consacrer plus d'articles à l'analyse de la situation plutôt qu'à la situation elle-même. Les grands thèmes qu'on retrouve dans les articles d'analyse issus de *L'Express* sont les mêmes que pour le *Nouvel Observateur* : la sécurité aux États-Unis, Ben Laden, les conséquences économiques...On effectue également une remise en

cause de la sécurité aux États-Unis par le biais de l'interview en dernière page du dossier.

Même si *VSD* propose une dominante photographique, il consacre tout de même trois pages aux articles visant à présenter les enjeux des attentats. Les seuls sujets développés sont l'image de Ben Laden ainsi que la sécurité. Ce dernier sujet a pour but d'expliquer les failles des systèmes de sécurité aux États-Unis ainsi que les mesures prises en France pour protéger Paris. L'objectif est de rendre compréhensibles les événements et de rassurer la population. Ces articles sont traités sur le mode du reportage. On nous présente ainsi les acteurs et les enjeux des attentats. La dernière page donne la place à un éditorial, qui, malgré sa place quelque peu atypique dans le journal, pose un certain nombre de questions relatives aux causes et aux conséquences des attentats aux États-Unis et dans le monde en général.

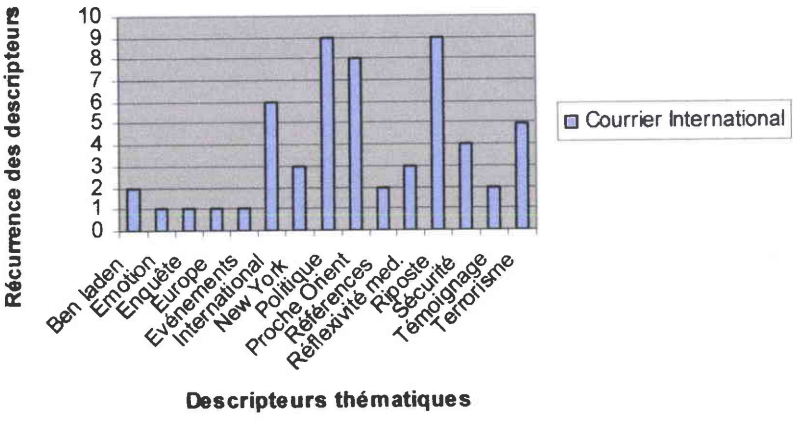
Le Point est réputé pour être un journal d'information, contrairement aux précédents qui sont surtout des hebdomadaires grand public. On comprend donc pourquoi l'information tient ici une place prédominante. En effet, la plupart des articles sont longs. On retrouve de nombreux genres répertoriés ainsi que plusieurs interventions d'experts qui viennent authentifier l'événement et donner un éclairage particulier aux circonstances et aux conséquences des attentats. Les angles d'approche sont divers : politique, économie, culture, sécurité, diplomatie... On présente les acteurs ainsi que les enjeux des attentats. La photographie est ici présente pour illustrer le texte et ne prend pas une place dominante. Du point de vue de son contenu, ce dossier est donc très complet ; on nous donne de l'information plurielle, en toute objectivité.

- <u>Une approche analytique internationale</u>

Courrier International est une parution atypique dans notre corpus. Cet hebdomadaire propose une revue de presse des différents articles issus de journaux internationaux. On peut ainsi y évaluer les réactions internationales suite aux faits.

Figure 16 : Traitement thématique des attentats dans *Courrier International*
Édition du 13 au 19 septembre 2001

	Courrier International
Ben Laden	2
Émotion	1
Enquête	1
Europe	1
Événements	1
International	6
New York	3
Politique	9
Proche Orient	8
Références	2
Réflexivité med.	3
Riposte	9
Sécurité	4
Témoignage	2
Terrorisme	5



Source : Inathèque de France/BNF

L'étude des descripteurs sollicités dans les articles sélectionnés montre de manière évidente l'orientation dans le traitement du journal. On observe cinq thématiques dominantes. L'international évidemment car c'est l'essence même de cet hebdomadaire de relater les réactions internationales devant l'événement. Les quatre autres se complètent parfaitement : politique, terrorisme, Proche-Orient, riposte. *Courrier International* a une vision prospective de l'événement, il ne souhaite pas relater les faits comme l'ont fait les autres parutions hebdomadaires, New York est bien sûr évoqué mais avec une importance telle que la sécurité ou les références diverses. Ainsi, l'hebdomadaire a avant tout voulu analyser les causes des attentats et notamment la situation proche-orientale. La riposte est évoquée à plusieurs reprises ; journal international, l'hebdomadaire se doit en effet d'évaluer les conséquences politiques de la riposte et notamment les risques liés au terrorisme au niveau international.

II.2.2.4. La presse quotidienne nationale : une pluralité de points de vue

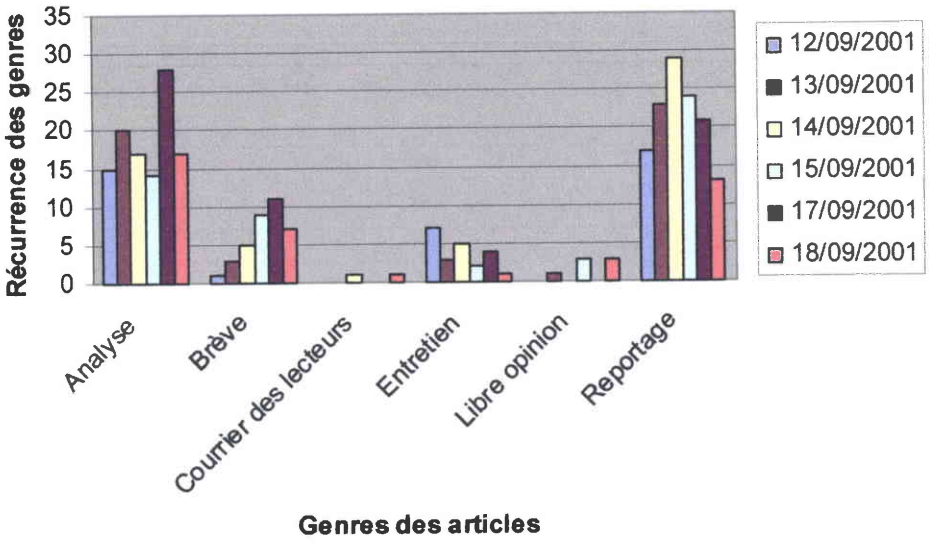
La presse quotidienne nationale propose davantage d'espace rédactionnel pour rendre compte de l'événement, la temporalité des parutions autorise les journaux à plus de choix et de liberté dans le traitement informationnel. L'analyse des articles constituant notre corpus nous a permis de déterminer plusieurs axes d'étude : la temporalité quotidienne de l'événement, les thèmes variés, les genres pluriels, les points de vue diversifiés sur les faits. Toutefois, on constate certaines convergences liées à une visualité essentielle à la compréhension et l'appréhension des faits, une analyse complète et globale ainsi qu'un traitement qui évolue avec le temps, une information qui se construit pas à pas.

- Une visualité omniprésente

Il est difficile de dissocier la notion de visualité de celle de genres journalistiques. En effet, les représentations visuelles sont souvent associées aux reportages sur les lieux des faits, et les graphiques ou cartes prennent tout leur sens dans les articles d'analyse. Ceci est particulièrement flagrant dans *Le Monde* où, même si la photographie ne prend qu'une place secondaire, son utilisation n'en répond pas moins à une exigence de cohérence informationnelle.

Figure 17 : Récurrence des genres journalistique dans le traitement informationnel des attentats par *Le Monde*

	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Analyse	15	20	17	14	28	17
Brève	1	3	5	9	11	7
Courrier des lecteurs	0	0	1	0	0	1
Entretien	7	3	5	2	4	1
Libre opinion	0	1	0	3	0	3
Reportage	17	23	29	24	21	13



Source : Inathèque de France/BNF

Face à la soudaineté de l'événement, la presse souhaite tout expliquer, tout montrer, c'est pourquoi la photographie prend une place essentielle dans le traitement des attentats.

Dans *Le Monde*, la photographie vient soutenir l'unicité de l'événement dans les contenus comme dans ses représentations visuelles. En ce qui concerne les représentations photographiques, le quotidien est resté égal à lui-même et à sa ligne éditoriale. Dans ses deux numéros spéciaux, il publie vingt-deux photographies représentant en majorité des sauveteurs mais également les lieux des attentats, des Unes de journaux étrangers, ainsi que les hommes politiques en cause. Au niveau graphique, on trouve quelques schémas, certains représentent les lieux et récapitulent les événements ; d'autres, la majorité, traitent des conséquences économiques du 11 septembre. D'un point de vue visuel, on retrouve également plusieurs dessins notamment de Plantu en Une ; ils ont une valeur surtout symbolique. L'importance accordée aux photographies et aux représentations iconiques est donc secondaire, le texte et l'information priment sur les représentations visuelles.

Comme à l'accoutumée, la photographie prend une place particulière dans le quotidien *Libération*. Nous l'avons déjà vu avec la Une du 12 septembre ; ceci est également très explicite quand le journal fait paraître par deux fois une double page de photographies au sein d'un reportage. La photographie est ici pour montrer, prouver que ça s'est

réellement passé, pour illustrer les propos des journalistes également. Quelques graphiques et plans ont été insérés dans le même but. Le fait que le quotidien utilise beaucoup de couleurs dans sa mise en page comme dans ses clichés accentue l'importance de l'iconique, qui devient information au même titre que les articles. Dans *Le Figaro*, la photographie est peu présente par rapport aux autres journaux mais, proportionnellement à la place qu'elle tient habituellement dans le quotidien, elle est très importante. Les clichés représentent les attentats mais également des vues plus génériques relatant l'aspect sécuritaire en France et dans le monde. Notons que, suite aux attentats, le journal fait paraître un reportage de dix photographies sur une page entière ce qui révèle sa volonté de présenter et re-présenter les événements. Pour finir, *L'Humanité* accorde un point d'honneur à représenter la quasi-totalité des notions abordées dans les articles. La photographie prend de l'importance, notamment dans l'édition du week-end où elle est en couleur. Notons par ailleurs que la photographie est même utilisée en guise de rubriquage dans les éditions ; une image rappelant les faits est située en haut à gauche ou à droite de la page, c'est un repère visuel qui permet au lecteur de délimiter le dossier relatif aux attentats et la rubrique « Plus loin que les faits ». L'image proposée est une réduction de la couverture du journal du 12/09/01.


PLUS LOIN QUE LES FA

...Chez les sauveteurs aussi, le désarroi e

Toutefois, à partir du 17 et le début de la fête de *L'Humanité*, les représentations visuelles ont peu de lien avec les attentats. Si le contenu des articles évoque explicitement les faits, c'est avant tout l'ambiance de la fête, la solidarité, que le journal souhaite mettre en évidence dans ses représentations visuelles.

- Une analyse complète et variée

Pour rendre compte de l'événement le plus objectivement possible, les quotidiens doivent prendre du recul par rapport aux faits. Cette prise de recul passe par un balayage complet des données périphériques à l'information centrale que restent les attentats.

Dans *Le Monde*, les thématiques sont réparties dans plusieurs rubriques qui ont été créées pour répondre au mieux aux exigences informationnelles, par exemple dans les cas suivants : « Les États-Unis attaqués », « Panique à Manhattan », « La réponse aux attentats », « Le jour d'après ». Une rubrique est également constamment sollicitée pour traiter du sujet : les attentats donnent lieu à des témoignages d'hommes politiques dans la rubrique « Verbatim » ainsi qu'à des commentaires et analyses dans la rubrique « Horizons » divisée en trois sous rubriques : « Horizons-débats », « Horizons-Analyses », « Horizons-Kiosque ». Le sujet est traité sous différents angles et par le biais de différents genres journalistiques : reportages, analyses, articles référentiels, interviews, témoignages, commentaires. Le journal ne se contente pas de relater les événements, il met un point d'honneur à les analyser de manière approfondie et à les traiter sous différents angles, en relation avec plusieurs thèmes : l'économie, la politique, l'analyse des causes et conséquences, l'analyse du traitement médiatique...les sujets portent donc tout autant sur les événements eux-mêmes que sur les réactions qu'ils ont suscitées dans le monde et notamment dans les médias. Le nombre d'articles consacrés aux faits dans *Le Monde* est révélateur de l'importance accordée à l'événement par le journal durant la semaine qui suit les attentats. Le quotidien essaie d'adopter une position objective qui laisse peu transparaître les émotions ; on cherche à les exorciser par une pluralité d'articles qui donne une vision globale des attentats. Peu d'articles sont analysés en profondeur, on a voulu traiter beaucoup de sujets afin de n'omettre aucun thème, de donner un maximum d'informations au lecteur et de dédramatiser la situation auprès de l'opinion publique.

Figure 18 : Récurrence des descripteurs thématiques dans *Le Monde*

	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	18/09/2001
Ben Laden	1	0	3	0	0
Économie	5	10	10	0	5
Émotion	3	7	9	5	5
Enquête	0	4	3	4	4
Europe	3	3	5	0	1
Événements	1	2	1	1	1
France	9	7	10	6	2
International	9	8	1	1	6
Massoud	0	0	0	1	0
New York	8	4	4	0	0
Politique	8	9	10	6	6
Proche Orient	5	6	4	3	11
Références	7	2	3	2	0
Réflexivité med.	3	3	2	1	2
Riposte	0	8	4	9	6
Sécurité	10	5	4	4	3
Témoignage	7	2	3	0	1
Terrorisme	6	6	5	2	2
Victimes/Secours	3	3	1	0	0
Washington	2	0	0	0	0

Source : Inathèque de France/BNF

Le quotidien *Libération* situe tous ses articles en rubrique « Événement ». Toutefois, la diversité des genres marque une volonté de décrire les attentats sous toutes leurs facettes. Dès le 12 septembre, 15 pages sont consacrées aux attentats ainsi que la première et dernière de couverture. Le numéro du 14 présente en une un dossier intitulé « Requiem pour 5000 disparus », ce numéro met donc en avant l'aspect affectif suscité par les attentats. En 3 jours, 95 articles abordent les faits, 236 en une semaine. Ils sont pour la plupart développés sur plusieurs colonnes. Ce sont en grande partie des analyses et des reportages. Les reportages sont créateurs d'ambiance, on y décrit les événements, parfois de manière chronologique afin que le lectorat les comprenne mieux. Les analyses quant à elles visent à expliquer la situation, elles abordent les attentats non seulement du point de vue de leurs causes mais également de leurs conséquences militaires, économiques, politiques, internationales... *Libération* aborde le sujet de manière variée mais approfondie, il attache une grande importance à la représentation photographique de l'événement et met un point d'honneur à donner la parole non seulement à divers experts mais également à son lectorat invité à s'exprimer suite aux attentats.

Le quotidien *Le Figaro* publie beaucoup d'articles courts sur le sujet. Ceux-ci s'étalent sur 11 pages très denses dès le 12 septembre. On y retrouve une majorité de reportages, le journal semble mettre l'accent sur le récit des événements. Les interviews et analyses prennent également beaucoup d'espace. Les dépêches sont généralement issues de l'AFP et présentées comme telles, ce qui marque l'urgence d'un traitement journalistique soudain et improvisé. Tous paraissent sous la rubrique « L'événement », ce terme rappelant la soudaineté de l'information. Finalement, *Le Figaro* a essayé de traiter du sujet de manière objective. Le premier numéro relate les attentats de manière pragmatique et succincte, plusieurs points étant alors abordés. Dans les numéros qui suivent, le sujet est traité plus en profondeur. On peut lire des articles plus engagés, d'experts notamment, ainsi que plusieurs analyses qui visent à expliquer les événements de façon plus didactique.

L'Humanité propose un traitement médiatique en deux temps. Dans un premier temps, c'est à l'événement à proprement parler qu'on s'intéresse. Les analyses et les critiques par rapport à la politique américaine et aux décisions sécuritaires voient le jour dès le 12 septembre. Le quotidien exprime ainsi une volonté de donner son opinion et révèle une ligne éditoriale engagée. Les entretiens prennent une place essentielle dans la construction de l'information auprès de l'opinion publique. Ce sont des experts, ou, plus souvent, des hommes politiques amenés à exprimer leurs sentiments et leur appréhension de l'avenir, qui donnent le ton du traitement journalistique de l'événement. Dans un deuxième temps, le quotidien est partagé entre deux informations dominantes : les attentats aux États-Unis et la fête de *L'Humanité*. L'événement, et les références qui lui sont associées évoluent donc avec le temps.

- <u>De l'émotion à la riposte</u>

Si l'émotion domine dans un premier temps avec la nécessité de comprendre l'événement, de l'authentifier et de le construire dans les mémoires collectives, peu à peu, les explications et les analyses prennent le pas sur la subjectivité instaurée par la soudaineté des faits. Très vite, la riposte devient un thème dominant, impliquant une mise en exergue de la situation proche orientale. Ceci est particulièrement flagrant dans *Libération.*

Figure 19 : Récurrence des descripteurs thématiques dans *Libération*

	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Ben Laden	1	0	0	1	0	0
Économie	1	3	3	4	8	18
Émotion	0	4	8	5	3	1
Enquête	0	1	6	2	5	4
Europe	0	0	0	1	2	2
Événements	2	1	0	0	0	0
France	1	1	1	5	1	3
International	1	2	3	1	1	1
Massoud	0	0	0	1	0	1
New York	6	6	3	4	2	3
Politique	1	5	5	9	3	5
Proche Orient	1	1	0	4	3	3
Références	4	2	0	0	0	1
Réflexivité med.	1	0	0	2	2	0
Riposte	0	0	5	6	7	3
Sécurité	1	7	0	4	2	11
Témoignage	2	3	0	2	3	2
Terrorisme	0	3	3	0	2	3
Victimes/Secours	0	3	0	0	0	2
Washington	1	0	1	0	1	0

Source : Inathèque de France/BNF

Dans un premier temps, il est difficile pour le quotidien de recueillir des informations sur l'événement. Le premier jour est donc principalement axé sur les faits, surtout le double crash de New York, plus spectaculaire tant en termes de victimes que d'image. Le journal tente de situer l'événement historiquement mais également culturellement, en usant de références communes au lecteur : l'événement est ainsi immédiatement appréhendable. Il en est de même pour tous les autres quotidiens constituant notre corpus. Ainsi, *Le Figaro* met en évidence l'émotion. Pour accentuer l'aspect affectif, dès le 12 septembre, il met un point d'honneur à aborder la question française et notamment la sécurité, préoccupation internationale dans un contexte sécuritaire particulier. Á partir du 13 septembre, les thématiques s'élargissent. Alors que *Libération* reste dans une optique d'appréhension des faits et insiste particulièrement sur les secours et l'émotion suscitée par les victimes, les autres quotidiens donnent une vision plus large et prospective de l'événement. Ainsi, *Le Figaro* traite à dix reprises des réactions internationales, ce qui ne va pas sans un questionnement poussé sur la riposte, et ce thème revient d'ailleurs à quatorze reprises le 13/09. *Le Monde*, tout comme *Le Figaro* envisage déjà les conséquences économiques des attentats, il en fait sa préoccupation majeure au niveau médiatique à partir du 13 septembre. Á partir du 14

septembre les journaux entament une phase d'explication, ce qui induit une pluralité de thèmes, de descripteurs que nous avons sélectionnés. Alors que *L'Humanité* donne la primeur à l'émotion et surtout aux réactions politiques françaises, la ligne éditoriale du *Figaro* est axée sur quatre principaux points donnant une orientation thématique au traitement des attentats.

Figure 20 : Récurrence des thématiques dans *Le Figaro*

	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Ben Laden	1	3	0	1	2	0
Économie	3	15	0	14	23	0
Émotion	7	7	10	10	7	4
Enquête	2	5	7	5	4	3
Europe	3	3	3	6	5	3
Événements	2	0	1	0	0	0
France	11	6	9	11	10	2
International	3	10	2	9	3	4
Massoud	0	0	1	0	0	0
New York	2	2	12	1	0	0
Politique	4	6	11	10	10	2
Proche Orient	3	6	5	5	12	7
Références	2	1	4	1	1	0
Réflexivité med.	0	2	0	0	7	4
Riposte	2	14	13	10	16	7
Sécurité	12	6	7	4	4	2
Témoignage	2	0	3	0	1	1
Terrorisme	3	8	3	7	9	5
Victimes/Secours	1	2	3	0	1	0
Washington	2	0	0	0	0	0

Source : Inathèque de France/BNF

D'une part, le quotidien continue de rendre compte de l'événement en insistant sur la situation à New York, et sur l'émotion ressentie au niveau international ; d'autre part, la riposte devient un élément dominant dans le traitement médiatique. Le quotidien commence alors à adopter un point de vue prospectif de l'événement. Quel que soit le journal, la date du 14 septembre marque un tournant dans le traitement médiatique des attentats. L'événement a déjà été abordé à de nombreuses reprises, il faut maintenant aller plus loin ; au-delà des causes, les journalistes s'intéressent aux conséquences de ces attentats au niveau mondial.

Notons que pour *Libération*, *Le Figaro* et *L'Humanité*, le numéro du 15 septembre est plus dense que les précédents. En effet, c'est un numéro du week-end qui donne lieu à une rétrospective de l'événement. Le nombre de pages consacrées aux faits étant plus important, les thématiques évoquées sont plurielles. Alors que *Libération* met un point d'honneur à évaluer les conséquences politiques et rend compte des décisions prises par le président des États-Unis, *Le Figaro* garde un traitement quasi similaire par rapport au 14 septembre, la riposte américaine étant au centre des préoccupations du journal. *L'Humanité* plonge le lecteur dans l'ambiance des secours à New York et accentue son analyse sur la riposte en donnant la parole à de nombreux experts. *Le Monde* cherche à rapprocher l'événement des Français, notamment en évoquant les conséquences politiques et économiques. La question française est essentielle pour une bonne appréhension de l'événement par l'opinion publique. Le 16 septembre, seul *Le Monde* publie un numéro, il est commun aux 16 et 17 septembre, ce qui explique, que même si la riposte est une thématique dominante, de nombreuses autres questions sont posées et mises sur le devant de la scène dans le traitement informationnel des attentats. Ainsi, le journal relate les faits, mais tente également de rapprocher l'événement de la population française. Ce rapprochement est essentiel pour la population française dans l'optique d'une riposte mise en œuvre sur le plan international.

Le 17 septembre, avec la réouverture de Wall Street, la question économique est au cœur des préoccupations journalistiques. *Libération* y fait référence sept fois, *Le Figaro* à vingt-trois reprises. Cette thématique rivalise avec celle de la riposte, qui constitue le deuxième pan de l'orientation journalistique du traitement des attentats le 17. *L'Humanité* fait par contre preuve d'un traitement original inhérent aux tendances politiques de la parution.

Finalement, le 18 septembre donne lieu à un traitement journalistique plus différencié. L'événement s'essouffle, les conséquences se concrétisent. Après l'émotion omniprésente, les journaux ont le choix de leur traitement de l'information, choix induit par une objectivité et une prise de recul plus importante par rapport à l'événement. La question économique est relayée par *Libération* qui donne une place particulière à la réouverture de Wall Street la veille et les conséquences économiques de l'événement au niveau international, européen et français. *Le Figaro* donne moins d'importance à l'événement à partir de cette date, il analyse davantage la situation au Proche-Orient et

les scénarios de la riposte américaine. *Le Monde* adopte le même type de traitement axé sur les relations proche-orientales et le terrorisme, mais il s'intéresse surtout aux réactions internationales face à la riposte. *L'Humanité* conserve un traitement journalistique où les attentats sont surtout évoqués en lien avec la « fête de l'Huma », qui sert alors d'alibi au développement de questions plus philosophiques, voire idéologiques, sur l'avenir du monde.

Ainsi, *Libération* aborde l'événement sous un aspect humain. L'émotion, le déroulement des événements, la recherche des victimes constituent l'essentiel de l'information, ce qui s'explique par le nombre conséquent de photographies qui permettent de visualiser non seulement les lieux du drame, mais également l'émotion de la population new-yorkaise. *Le Monde* essaie de rendre compte de l'événement de manière complète ; les thématiques sont récurrentes ; chacune d'elles fait l'objet d'un développement chaque jour, le quotidien veut tout dire et tenter d'expliquer les faits. *Le Figaro* donne lieu à un traitement médiatique plus ciblé. La politique, l'économie, la riposte et la sécurité sont des items permanents, et la France est au centre des préoccupations. Ces thèmes sont fréquemment développés et beaucoup plus présents que les autres descripteurs que nous avons définis. Finalement, *L'Humanité* insiste sur l'aspect émotionnel de l'événement dans un premier temps, la question politique prend ensuite la place dominante, elle est un outil d'explication des faits et de leurs conséquences.

II.2.3. L'impact des genres journalistiques dans le contenu de l'information

La diversité de discours relative aux attentats apparaît notamment par une pluralité de genres présents dans la presse française qui contribuent, par leur essence même, à construire l'événement. Les positions énonciatives des journalistes nous aideront à construire le concept de genre. Cette définition sera agrémentée de critères de classification des genres que nous prendrons en compte afin d'établir une typologie précise.

II.2.3.1. Contraintes définitoires

Le terme de genre journalistique est très difficile à cerner. En effet, il présente de nombreuses caractéristiques regroupées non seulement dans le mode rédactionnel mais également dans les choix péritextuels. La frontière entre les différents genres est floue et peu explicite, les genres peuvent être associés ou cumulés au sein d'un même article, d'où la complexité du concept. Les prototypes définis par l'analyse sont des catégories floues mais opératoires qui nous permettront de cerner la représentation globale de l'événement dans la presse française.

Jean Michel Adam (1992) considère que le lecteur classifie inconsciemment l'article qu'il lit, ce qui lui permet de donner une cohésion au texte et autorise une meilleure compréhension : « C'est une opération de lecture-interprétation qui confère au discours une certaine structure compositionnelle ». Jean Michel Adam montre ici son intérêt à traiter la question non seulement du point de vue de la création des genres, mais également du point de vue du rôle qu'ils peuvent jouer sur la réception de l'information dans l'opinion publique.

- Classification des genres

L'analyse de notre corpus nous a permis de mettre en évidence plusieurs genres journalistiques récurrents dans le traitement des attentats. Ils répondent à cinq contraintes définitoires des genres (Maingueneau, 2000) :

- le statut respectif des énonciateurs et co-énonciateurs : ce critère dépend notamment du support de presse et du statut du journaliste au sein de la parution ;
- les circonstances temporelles et locales de l'énonciation, autrement dit la situation d'énonciation. le support et le mode de diffusion : ceux-ci ayant un rôle important par rapport à l'impact qu'un article peut avoir sur l'opinion publique;
- les thèmes introduits : certains genres étant plus fréquemment utilisés suivant le type d'information transmise ;
- la longueur, le mode d'organisation c'est-à-dire texte et péritexte constituant le plan de l'article.

De manière générale, tout genre relève soit de l'information, soit du commentaire, tous deux largement présents dans le traitement journalistique des attentats. Plusieurs points permettent de les différencier :

- le sujet abordé : dans l'information on traite d'un fait, pour le commentaire, on développe une idée ;
- l'intention portée au lecteur : dans le premier cas, on veut expliquer, faire savoir, faire comprendre, rapporter un fait ; dans le second, on prend position, on fait valoir une opinion ;
- la position énonciative : le genre de l'information marque un effacement, une distance par rapport au sujet ; pour le genre du commentaire, l'énonciateur marque son engagement.

Dans le traitement journalistique des attentats, c'est le genre de l'information qui a été privilégié, on a traité de l'événement de manière pragmatique en l'expliquant le plus clairement possible afin de le rendre compréhensible à l'opinion publique. Toutefois, en ce qui concerne la position énonciative, on peut constater que le traitement médiatique s'est rapproché du commentaire ; en effet, l'émotion générée par les attentats a conduit les journalistes à laisser transparaître leur subjectivité. Il est malgré tout important de noter que ceci n'a pas pour but de convaincre le lecteur, cette subjectivité est avant tout impulsive et débouche sur une information globale construite.

- Genres et énonciation

Dans le monde journalistique, on divise la notion de genre par rapport aux pratiques professionnelles. Ainsi, une distinction est faite entre le journalisme assis, qui regroupe les genres où l'écriture et le style priment sur le travail de terrain (opinion, critique, brève et filet) et le journalisme de terrain, où on accorde une importance particulière au nombre d'informations recueillies et à leur exactitude, donnant ainsi du relief au journal (compte rendu, reportage, interview, portrait, enquête). Ce dernier a dominé le traitement journalistique des attentats. Les genres cités sont récurrents dans les journaux constituant le corpus. Ils ont avant tout pour but de recréer une ambiance et de la faire partager au lectorat.

On peut distinguer deux formes énonciatives dans la notion de genre. Tout d'abord, une forme neutralisante, où on rapporte les faits sans aucune prise de position évidente. Ensuite, une forme subjective où l'énonciateur assume ses propos et ses prises de position éditoriales. Face à un événement soudain et si violent, c'est la deuxième attitude qui fut adoptée au lendemain des attentats. Pour les journalistes il est alors difficile de rester stoïque face à l'événement. P. Charaudeau (1997) s'est également intéressé au lien entre genre et énonciation, il établit une typologie sous forme de schéma qui regroupe les genres d'articles classés par rapport à leur valeur énonciative. Par exemple, on constate que selon lui, l'éditorial et la chronique sont les genres les plus engagés contrairement aux analyses d'experts extérieurs. Dans le traitement des attentats, cette remarque n'est pas toujours juste, en effet, au niveau idéologique l'implication est très forte dans les éditoriaux ou les articles regroupés dans la catégorie de la « libre opinion ». Toutefois, les journalistes présents sur les lieux nous livrent des reportages et des témoignages emprunts de subjectivité et surtout d'émotion, leur présence sur les lieux légitime cette réaction et donne du crédit à leurs propos.

Afin d'établir notre propre typologie, nous souhaitons non seulement prendre en compte l'engagement du journaliste, l'implication notamment émotionnelle que l'on retrouve dans ses discours. Notre travail a d'abord consisté à définir un répertoire de genres récurrents dans notre corpus avant de les regrouper en six catégories distinctes donnant lieux à trois types de traitement des informations.

II.2.3.2. Des genres alliant émotion et engagement énonciatif

Notre enquête quantitative, mise en forme dans les grilles d'analyse, met en évidence la diversité des genres répertoriés dans le traitement médiatique des attentats. Ceux ci sont traités suivant les thèmes différents qui constitueront pour nous des sous-catégories permettant de préciser la typologie générique : économie, sécurité, politique, émotion, victimes... :

- Brève / Filet / Dépêche : ces articles pratiques et purement informationnels sont regroupé sous le terme « Brèves », ce sont en effet des articles courts aux sources variées ;

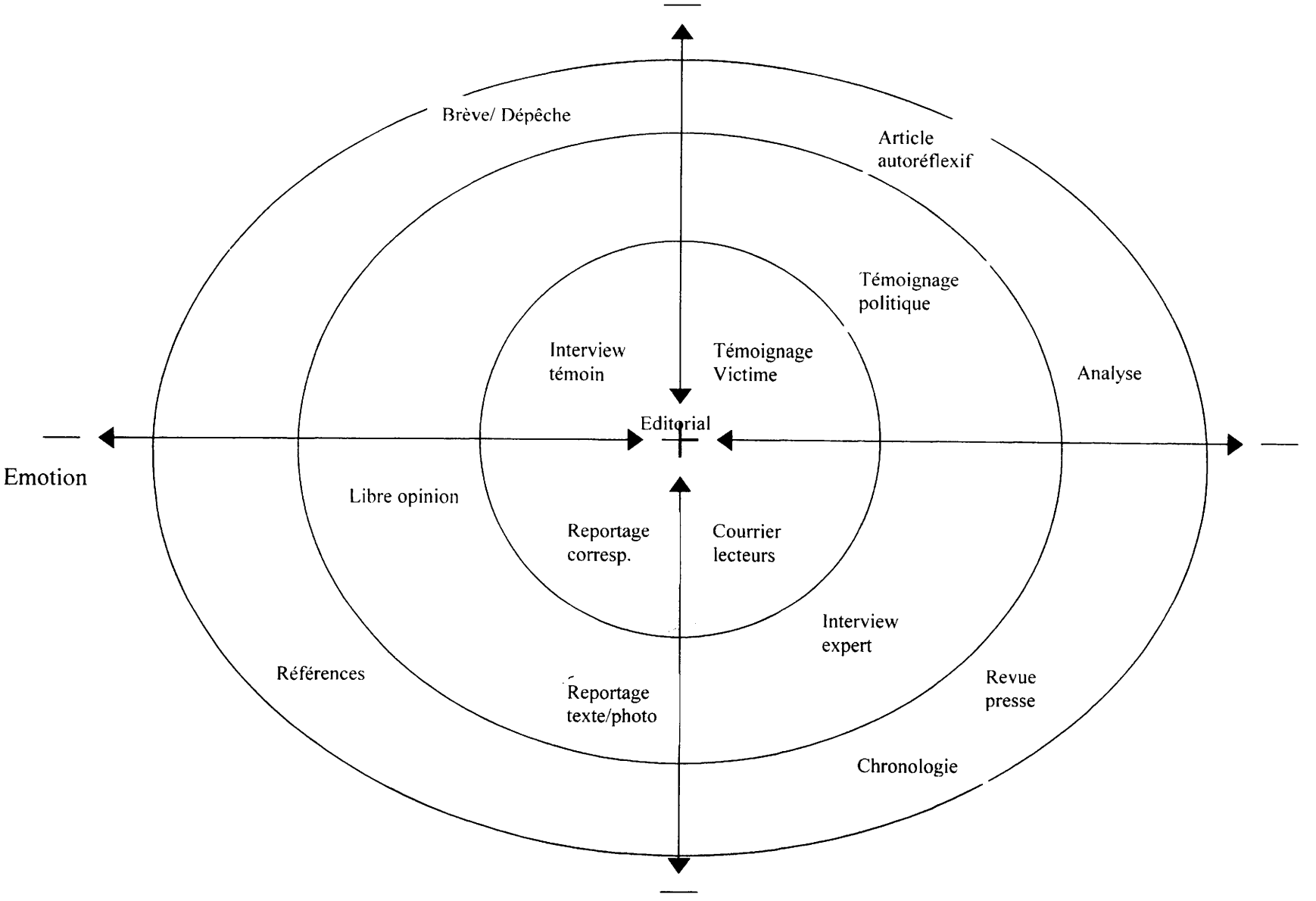
- Commentaire / Billet d'humeur / Chronique, articles de « libre opinion » qui donnent la parole aux notables, aux experts amenés à s'exprimer sur l'événement et donner leur avis dans des thématiques diverses ;
- Reportage : texte et photo, réalisés par des correspondants, des envoyés spéciaux, ou des journalistes « assis » à partir de sources institutionnelles. Le reportage aide le lecteur à mieux comprendre l'ambiance qui règne sur les lieux des attentats ;
- Éditorial. Même si ce genre donne lieu à une analyse de contenu, nous n'avons pas choisi de le faire figurer dans notre analyse générique. En effet, il relève du dispositif journalistique habituel, sa mise en exergue dans le traitement de l'information dans l'urgence trouve son originalité dans les discours tenus par les journalistes ;
- Analyse de divers thèmes: sécurité, économie, politique, religion, architecture, medias, références (littéraire, biographique, historique, cinématographique), terrorisme…
- Interview d'experts ou de témoins que nous incluons dans le genre « Entretien ». Ceci nous permet d'y joindre les citations d'hommes politiques notamment et de réunir tous les articles construits à partir des interviews réalisés par le journal. Ce genre inclut également les témoignages, les récits post-mortem, les témoins sur place, les réactions post-événement…
- Courrier des lecteurs. Nous avons choisi d'en faire un genre particulier par la mise en perspective de l'événement dans le journal. En effet, ce genre donne la parole à la population mise face à l'événement dans une situation communicationnelle complexe. Le discours des lecteurs prend alors une valeur de témoignage d'anonymes exprimant leur émotion et leur ressenti sur la scène publique.
- Revue de presse. Genre par excellence de la réflexivité médiatique. Nous avons déjà étudié l'impact de ce type d'articles au niveau du contenu des informations. Nous avons choisi de lui donner une place à part, en effet, dans la rédaction de ce type d'article, le journaliste et le journal s'engagent, il est essentiel de saisir cet engagement face à un événement exceptionnel.

Comme nous l'avons vu, chaque genre présente une énonciation plus ou moins marquée. Il en est de même pour l'émotivité plus ou moins intense suivant le mode

d'écriture. Ces deux notions sont centrales pour le traitement médiatique dans l'urgence qui, nous l'avons vu, est dans un premier temps dominé par l'émotion et une implication forte du journaliste dans les discours. Nous pensons donc qu'il est pertinent de mettre en relation ces deux variables au sein d'un même schéma[43]. Pour plus de finesse dans l'analyse des genres, nous avons choisi de préciser le type d'article au sein de chaque genre établi au préalable. Ce schéma nous permet d'élaborer une typologie des genres à trois niveaux et de mettre en évidence les genres choisis dans le traitement journalistique des attentats.

[43] Les schémas évolutifs de la construction du produit final sont inclus en annexe.

Figure 21 : Typologie énonciative et subjectivité dans les genres



Ce schéma met donc en avant trois catégories dans lesquelles peuvent s'insérer les genres journalistiques définis au préalable. Notons qu'au vu de leur spécificité, certains genres apparaissent plusieurs fois, il est en effet difficile de catégoriser un objet aussi complexe que les genres. C'est le cas du reportage notamment où l'engagement et l'émotion n'apparaissent pas de la même manière s'il est écrit par un correspondant vivant sur les lieux, appartenant donc à la communauté américaine ; par un envoyé spécial qui vit les événements sur place mais *a posteriori* ; ou par un journaliste mettant en forme des informations qu'on lui envoie.

- *Le premier cercle au centre inclut des genres à forte portée émotionnelle et énonciative ; il regroupe :*

- les éditoriaux situés tout naturellement au centre du schéma, par l'implication du journaliste qui profère ces discours ;
- les interviews de témoins où la portée émotionnelle est plus importante que l'engagement du journaliste qui recueille les propos ;
- les témoignages forts en émotions, proférés par des familles de victimes notamment, les témoignages dominants étant les récits post mortem ;
- les reportages rédigés par des correspondants locaux ;
- le courrier des lecteurs où l'émotion est forte et l'engagement de la personne qui écrit également. Notons une variante ici. En effet, étant donné la nature journalistique du courrier des lecteurs, parler de l'engagement du journaliste paraît peu pertinent, nous prenons donc en compte l'engagement de la personne qui rédige la lettre.

- *Le second cercle est constitué d'articles où l'émotion et l'engagement du journaliste ne sont pas mis en avant mais restent implicites et latents :*

- l'article de libre opinion (commentaire, chronique, billet d'humeur) : l'engagement du journaliste est plus important que la charge émotionnelle ; en effet, il est empreint d'un certain recul par rapport aux événements ;
- le reportage texte ou photo réalisé par un journaliste « assis »[44] ou un envoyé spécial : l'émotivité y est bien plus forte que l'engagement du journaliste qui relate l'événement. Notons que nous mettons sur le même plan photographies et textes, tous deux ayant

[44] Nous appellerons ainsi les journalistes restant dans leur pays et traitant l'événement suivant des informations envoyées par l'AFP ou par les correspondants locaux.

pour but de dresser un tableau des attentats et de les décrire de manière objective mais parfois romancée ;
- l'interview d'expert, l'entretien : on y discerne l'engagement et l'émotion du journaliste dans l'orientation des questions mais on cherche avant tout à donner une explication objective de l'événement ;
- le témoignage politique, relevant également de l'entretien, où l'émotion est perceptible dans le choix des paroles publiées.

▪ *Le troisième cercle de référence inclut des articles que nous nommons « périphériques », ceux qui ont un but purement informationnel et ne laissent donc transparaître qu'un minimum d'émotion et d'engagement du journaliste :*
- les articles « autoréflexifs »[45] ;
- les analyses diverses, qui cherchent à expliquer l'événement au lecteur sans porter de jugement ;
- les brèves et dépêches. Elles donnent des informations courtes, succinctes et précises ;
- les articles de référence qui donnent des informations complémentaires au lecteur en matière de littérature, d'architecture ou de cinéma ;
- la revue de presse, qui dresse un panorama de ce qui est dit dans la presse nationale et internationale au sujet des attentats. C'est le genre par excellence de *Courrier International*. Ce genre pourrait faire partie des articles autoréflexifs, toutefois, dans notre corpus, il ressort comme genre à part entière ;
- la chronologie : genre purement didactique donnant une information brute pour éclaircir certains faits relatifs à l'événement.

On observe une évolution dans le choix de ces genres journalistiques. Dans les premiers jours suivant les attentats, l'émotion est à son paroxysme, même si les journalistes tentent d'adopter un point de vue distancié, le choc suscité par l'événement est ressenti dans leurs propos. Ainsi, on retrouve beaucoup de témoignages, sous formes d'interviews ou citations directes, où l'émotion et l'engagement énonciatif sont évidemment au cœur du discours. Les reportages de correspondants locaux sont également très présents. Dans les trois premiers jours, on privilégie donc les discours de personnes sur les lieux touchés de près par les attentats. En parallèle à cette catégorie

[45] Nous appelons ainsi tous les articles traitant de la manière dont les médias se sont accaparés l'événement, ce sont donc des articles critiques envers le monde médiatique.

générique, on voit émerger des discours moins axés sur l'aspect émotionnel, mais présentant toutefois un engagement énonciatif fort. C'est le cas des reportages, notamment photographiques, où le choix des images met en évidence une hiérarchisation de l'information par les rédactions. On constate également une profusion de discours d'experts qui apparaissent dans des interviews, des entretiens, en plateau ou inclus dans un reportage. Plus on s'éloigne de l'événement, plus les articles proposés présentent un aspect émotionnel moindre et un point de vue analytique où l'engagement énonciatif n'est plus déterminant. Ainsi, beaucoup d'articles d'analyse, de références, de brèves ou de dépêches viennent agrémenter les informations relatives aux attentats, et surtout donner des clefs de compréhension aux lecteurs, en ce qui concerne la riposte en Afghanistan.

Il est donc évident que les genres sont plus ou moins prédestinés à avoir une portée émotionnelle forte. L'engagement du journaliste et l'émotion dans ses propos sont donc liés de manière implicite.

II.2.3.3. Les genres au carrefour d'une pluralité de discours sur l'événement

Les genres sont instrumentalisés dans le discours de presse, ils nous aident à déterminer l'orientation des discours proférés sur les attentats et à comprendre la mise en scène de l'information dans l'urgence par les hebdomadaires et les quotidiens de presse nationale. Afin de rendre l'analyse des articles par genre effective, nous avons choisi de regrouper certains genres journalistiques dans des catégories communes. Chacune de ces catégories porte une valeur informationnelle forte. Ainsi, nous nommons « reportage » tous les articles d'ambiance relatant les faits ou faisant référence à un passé raconté ; nous y incluons aussi les reportages photographiques particulièrement nombreux au lendemain des attentats. Les articles d'analyse concernent des thématiques variées, autant les évolutions de l'enquête, que la politique, l'économie ou même le terrorisme. Les articles émettant des hypothèses sur les causes ou les conséquences des attentats en font également partie : en effet, ils donnent lieu à une étude réalisée par le journaliste et non le récit d'une situation ou d'un fait. Par « libre opinion », nous nommons les commentaires ou chroniques réalisées par des journalistes, des experts ou toute personne légitimée dans son discours par sa fonction sociale reconnue

médiatiquement. Les entretiens regroupent les interviews, citations directes, témoignages, en somme, toute parole proférée en dehors de l'espace médiatique et répétée dans l'espace journalistique pour légitimer le discours de la parution. Avec ces quatre genres dominants, nous avons choisi de conserver deux genres, moins fréquents mais lourds de signification par leur présence. Tout d'abord, les brèves, qui donnent une pluralité d'informations sur les thématiques relatives aux attentats, et peuvent être des dépêches d'agence, alors signées. Ensuite, le courrier des lecteurs, seul genre à autoriser la parole de lecteurs au sein de la parution : il nous permet d'évaluer la réceptivité du public par rapport à l'événement et plus particulièrement à son traitement journalistique.

Ces genres sont mis en parallèle, ils cohabitent pour rendre compte des discours journalistiques sur l'événement. Outre leur forte portée émotionnelle et une implication relative, ils nous aident à appréhender le traitement journalistique sous un angle plus formel.

- Reportage et analyse au cœur des discours journalistiques

La presse hebdomadaire se doit de traiter l'événement dans un délai très court, la plupart des parutions étant diffusées le jeudi. Ayant un minimum d'informations à traiter, elle a donc dû adapter son dispositif à la soudaineté des faits.

Figure 22 : Récurrence générique dans la presse hebdomadaire

	L'Express	Le Nouvel Observateur	VSD	Paris Match	Le Point	Marianne
Analyse	2	3	2	2	10	3
Entretien	1	1	0	1	2	0
Libre opinion	0	2	1	0	0	2
Reportage	1	2	17	16	2	4

Source : Inathèque de France/BNF

Notons tout d'abord que la presse hebdomadaire ayant diffusé moins d'articles, le nombre de genres récurrents est moins important que pour la presse quotidienne. En effet, son statut de presse magazine exclut initialement le courrier des lecteurs et les brèves. Ces deux genres sont tout de même présents, notamment dans *Courrier International*, mais nous avons choisi de traiter cette parution de manière indépendante.

Le tableau précédent nous montre la prédominance des articles d'analyse et reportages, quelle que soit la parution. Le reportage est omniprésent au niveau du texte, par des récits de correspondants ou envoyés spéciaux sur les lieux des crashs. La proximité de ces journalistes par rapport à la population explique qu'on ait placé le genre du reportage réalisé par un correspondant au centre de notre typologie où l'émotion et l'engagement des journalistes sont à leur maximum. Ils racontent ce qu'ils ont vu ou parfois vécu, leur récit vaut pour de l'information. Le reportage est également souvent photographique, ce qui est particulièrement frappant dans *VSD* ou *Paris Match* où les images représentent la plupart des informations transmises sur l'événement. Les hebdomadaires jouent alors avec l'imaginaire de l'opinion publique qui est amenée à reconstituer les faits à partir de ces images. Face à la soudaineté de l'événement, les hebdomadaires agissent en parallèle avec la presse quotidienne et adoptent un traitement quasi similaire dans l'immédiat. Ils choisissent de relater les faits, de faire partager l'ambiance sur les lieux du drame à un lectorat français qui tente de comprendre l'événement.

Afin d'aller plus loin dans le traitement journalistique des attentats, les hebdomadaires tentent d'appréhender l'événement et d'en cerner tous les tenants et les aboutissants dans un délai très court. Ainsi, les articles d'analyse prennent une place particulière dans le traitement des attentats et plus précisément dans *Le Point* qui produit dix articles d'analyse dans son numéro du 14 septembre. Ces articles traitent de thématiques diverses, ils font partie intégrante de la construction de l'événement, ils l'abordent sous différents angles. Ainsi des précisions relatives à la politique américaine, ou des éclaircissements concernant les réseaux terroristes et notamment ceux d'Oussama Ben Laden, permettent d'obtenir un complément d'information et de mieux comprendre les faits.

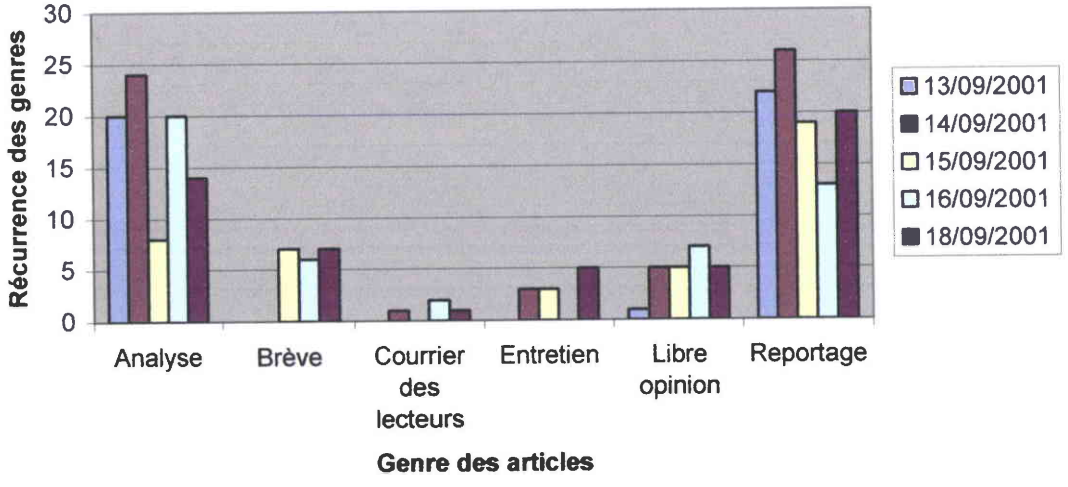
Face à cette dialectique de traitement dans la presse hebdomadaire, la presse quotidienne met en avant une pluralité de points de vue qui amène une pluralité de genres et de modes d'appréhension de l'événement.

- Une multiplicité de points de vue

Nous avons choisi de ne pas inclure les éditoriaux dans notre typologie des genres, toutefois ils trouvent leur place dans l'analyse du traitement journalistique de l'événement. Nous n'oublions pas que les éditoriaux reflètent l'orientation du journal, ils n'ont pas la même apparence dans toutes les productions, ils supportent plus de fantaisies. C'est le genre que les journalistes et le journal utilisent pour faire valoir leurs opinions, il doit donc donner lieu à une analyse particulière. Ce sont la mise en page, la rubrique, et la pratique régulière d'un titre qui permettent de le repérer. *L'Humanité* propose même un éditorial long, occupant toute une page dans son numéro du 13 septembre, ce qui révèle l'importance accordée à l'événement par le quotidien. Mise à part cette spécificité, *L'Humanité* adopte un traitement particulier en termes de récurrence des genres journalistiques.

Figure 23 : Récurrence générique dans *L'Humanité*

	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Analyse	2	3	3	3	8	6
Brève	1	1	1	1	1	0
Courrier des lecteurs	0	0	1	1	1	1
Entretien	3	12	1	1	7	3
Libre opinion	0	1	0	0	7	3
Reportage	7	8	11	10	8	5



Source : Inathèque de France/BNF

D'une manière générale, on peut dire que le reportage et l'analyse sont dominants dans le traitement journalistique des attentats, tout au long de la semaine qui suit le drame. Malgré tout, les journaux se distinguent par une approche générique parfois atypique. Ainsi, on voit ici que *L'Humanité* a recourt le 13 septembre à douze entretiens, sept le 17 septembre. De la même manière, *Le Figaro* multiplie les entretiens durant la semaine qui suit les attentats, et plus particulièrement le 12 septembre. Le manque d'informations sur l'événement amène le quotidien à préférer laisser la parole à des spécialistes chargés d'expliquer les faits au lectorat. Ceci montre une volonté du journal d'être au maximum objectif, le fait de donner la parole à des experts ou des témoins en donne en tout cas l'illusion. Ces entretiens sont toujours effectués sous forme d'interviews, le quotidien garde donc la maîtrise du questionnement et oriente l'angle d'approche de l'entretien. Il donne l'impression d'une maîtrise de l'événement, comme s'il ne parlait pas en son nom propre mais se faisait l'écho des voix du peuple, jouant en ce sens son rôle de tribune publique.

Le Monde publie beaucoup d'articles de « libre opinion » où des personnes, illustres ou notables, sont amenées à donner leur opinion sur les attentats, le terrorisme, les conséquences économiques ou autres en lien avec l'événement. *Libération* met également un point d'honneur à donner la parole à des personnes légitimées socialement et médiatiquement, dont les discours sont directement exploitables dans le contenu journalistique. De la même manière que pour *L'Humanité*, ceci offre une pluralité de points de vue et de réactions intellectuelles ou expertes relatives aux faits, à leurs causes et à leurs conséquences. Á partir du 15 septembre, en plus de la prolifération de ces articles d'opinion, *Le Monde* a recours aux brèves pour traiter de faits divers qui ont toujours un lien direct avec les attentats. Elles permettent au quotidien de donner beaucoup d'informations, d'évoquer beaucoup de thématiques en peu de mots et par conséquent peu d'espace. L'information est alors lapidaire. *Libération* et *Le Figaro* ont également recours aux brèves, le 18 septembre, *Libération* publie 24 brèves, *Le Figaro* en publie 11 le 17 septembre. Á partir du 17 septembre, l'information n'est plus exclusivement axée sur l'événement mais sur ses suites et notamment la situation proche-orientale, ce qui explique que les journaux aient besoin d'une multiplicité d'informations parcellaires. Cette multiplicité leur permet de « faire le tour » de l'événement et de traiter de la riposte en imposant des références communes au lectorat.

Finalement, que ce soit dans la presse quotidienne ou hebdomadaire, reportage et analyses s'imposent comme des genres dominants, les plus à même d'effectuer les deux tâches allouées à la presse : informer et expliquer. L'information passe par les mots et les images omniprésents dans la semaine qui suit les attentats. Elle est également un des buts essentiels de la diffusion d'un nombre important de brèves dans les quotidiens constituant notre corpus. L'explication passe par des analyses poussées de l'événement mais également par la diffusion de discours extérieurs qui viennent légitimer le discours journalistique.

Le mode de communication instauré par la presse écrite au lendemain des attentats fait partie intégrante d'un dispositif bouleversé et adapté à la soudaineté de l'événement. Face à l'aspect inédit et novateur de l'action terroriste, le dispositif construit l'actualité en permettant l'organisation des éléments divergents en un tout cohérent, en conciliant différentes temporalités et différentes thématiques. C'est au travers du dispositif que se construit une représentation du monde, et plus particulièrement de l'événement, destinée à être partagée par l'opinion publique. Dans un climat de subjectivité implicite, instaurée par une émotion omniprésente, le dispositif donne donc des limites aux discours de presse.

Les éléments du monde viennent y prendre place à travers plusieurs voix constitutives de la situation d'énonciation instaurée par le media. En effet, l'information est d'abord discours, parfois construit sur la base d'autres discours, parfois mis en place au sein du journal. Les experts et les témoins ont une place essentielle dans la diffusion d'un patriotisme vécu à l'international. L'internationalisation de l'information relative aux attentats conduit par là même à une mondialisation de l'émotion. C'est ce mélange qui constitue l'événement et amène sa construction dans l'opinion publique. L'analyse médiatique nous a permis de mettre en évidence l'identité et la place des différents acteurs de la médiatisation, ainsi que la finalité de l'acte de communication relatif aux attentats. Les différents rôles énonciatifs y sont partagés entre les professionnels des médias. Ils relatent les événements, donnent leur opinion, mais n'hésitent pas à citer la parole d'autres interlocuteurs à des fins d'authenticité. Tous les genres présents dans la presse écrite sont mobilisés pour rendre compte des faits. Les reportages, généralement rédigés par des correspondants et des envoyés spéciaux, font partie intégrante de cette authenticité ; les entretiens divers viennent légitimer des propos de journalistes, dans un

premier temps emprunts d'une subjectivité latente. La difficulté d'informer la population dans un contexte exceptionnel est exorcisée par ces discours présentés comme objectifs.

Des questionnements restent toutefois ouverts. Face à l'exceptionnalité de l'événement, la presse est confrontée à deux impératifs susceptibles de biaiser le contenu des informations : elle doit d'une part rester en phase avec son public, et d'autre part réaffirmer son rôle de contre-pouvoir.

II.3. LA TÉLÉVISION : UNE VOLONTÉ D'INTERACTIVITÉ

Le traitement médiatique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis a permis à la télévision d'acquérir une nouvelle fois ses lettres de noblesse et sa légitimité en tant que médium d'information, auprès d'une opinion publique qui se voulait de plus en plus critique. La télévision a su s'adapter à un événement soudain, inexpliqué et spectaculaire. Les images ont alors développé tout leur potentiel cathartique ; les journalistes ont été envoyés à travers le monde pour relater les sentiments internationaux face au drame ; les présentateurs ont pris une place particulière auprès de l'opinion publique en étant présents de manière quasi permanente dans une programmation bouleversée pour l'occasion. Finalement, le direct a transformé les chaînes en télévisions d'information en continu, en diffusant le jour comme la nuit, une information variée, collant toujours à l'actualité dominante. Nous allons maintenant mettre à jour le dispositif télévisuel caractérisé par sa double visée de crédibilité et de captation, par l'agencement du verbal, du sonore et du visuel, et par les positions énonciatives attribuées par l'instance médiatique.

Dans un premier temps, nous interrogeons le dispositif télévisuel dans sa gestion de la crise. En effet, la télévision doit répondre aux contraintes générales de l'information médiatique, mais elle doit également faire avec des contraintes liées au support télévisuel et au dispositif qui en résulte : montrer l'événement par le prisme télévisuel nécessite des explications, des débats, mais également une visibilité des faits. Les télévisions ont acquis un pouvoir international ; elles sont partout, tout le temps et nous donnent à voir un maximum de choses, en diffusant des images et des témoignages issus de CNN ou d'ABC, images alors inédites en France. Une vision occidentale, exclusive, de l'événement s'impose, vision renforçant le sentiment de patriotisme chez les Américains et de solidarité occidentale suite au drame. Nous tenterons de mettre en évidence en quoi ce dispositif aide à la construction en direct de l'information en temps de crise, et d'autant plus face à un événement d'une telle ampleur.

Dans un second point, nous traiterons plus particulièrement le traitement télévisuel durant la semaine qui suit les attentats. De manière globale, nous pourrons tirer diverses conclusions concernant le parti-pris par la télévision dans les choix informationnels sur le sujet de notre étude et le rôle que se sont attribué les chaînes dans le traitement médiatique d'un événement soudain. Bien sûr, afin d'avoir une vision la plus juste possible du traitement télévisuel, il est nécessaire d'effectuer une distinction entre les chaînes nationales, *TF1*, *France 2* et *ARTE*. En effet, les deux premières, au traitement informationnel quasi identique, sont entrées en concurrence à grand renfort d'interviews, de témoignages, d'envoyés spéciaux et même de déplacements sur les lieux de la tragédie. Mais il est difficile de comparer *ARTE* à ces chaînes « grand public » ; en effet, *ARTE* est une chaîne qui ne diffuse qu'en soirée, le temps susceptible d'écoute est donc moins important ; de plus, les moyens ne sont pas les mêmes. Nous consacrerons donc un point particulier à l'étude du traitement médiatique de l'événement par cette chaîne.

La caractéristique principale de la télévision, face à la presse écrite, reste sa capacité à communiquer directement avec le public. Communication orale ou gestuelle, appel direct ou interpellation indirecte, conduisent à la construction d'un véritable espace public, une agora médiatique où s'échangent les opinions et les sentiments au regard de tous. Trois dispositifs visent principalement le téléspectateur : un dispositif de monstration, de captation et de participation. Nous les expliciterons afin de mettre en évidence la notion d'interactivité omniprésente dans le traitement télévisuel des attentats.

CORPUS ET MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL :

Cette étude consiste, dans un premier temps, en une approche quantitative des 1447 documents constituant notre corpus télévisuel. Ces documents sont issus de trois chaînes françaises :

- *TF1*, chaîne privée dite « grand public » ;
- *France 2*, chaîne publique « grand public » ;
- *ARTE*, chaîne européenne ne diffusant qu'un tiers du temps de la journée.

Pour ces trois chaînes, nous avons pris en compte non seulement les journaux télévisés et éditions spéciales consacrés aux attentats mais également toutes les émissions et tous les magazines abordant le sujet dans la semaine qui suit l'événement, du 11 au 18 septembre 2001. Ceci nous permet, pour chaque chaîne et dans la globalité, d'avoir une vue la plus complète possible du traitement télévisuel du drame.

Nous avons donc visionné tous ces documents, ce qui constitue un nombre d'heures non négligeable. Cette étude a pu être réalisée dans le cadre du dépôt légal des archives télévisuelles. Pour ce faire, nous nous sommes rendue à l'Institut National d'Audiovisuel, à la Bibliothèque de France, qui propose une base de données documentaire complète et des fiches détaillées pour chaque document. La prise de notes permanente durant le visionnage nous a amenée à faire un certain nombre de constatations et tirer plusieurs conclusions relatives au traitement télévisuel des attentats en France. Grâce au logiciel « médiacorpus », nous avons pu croiser les données relatives au contenu des émissions. La mise en perspective de ces données donne lieu à la création de graphiques que nous utiliserons afin d'étayer et appuyer notre propos.

L'analyse d'un corpus homogène dans sa dimension thématique confirme que le regard posé par la télévision sur ce type d'événement dramatique est conditionné par les lois du dispositif télévisuel qui, en induisant une relation communicative spécifique, favorise une focalisation thématique et un engagement énonciatif déterminant. Afin de réaliser cette étude quantitative, qui nous permettra ensuite d'effectuer des analyses qualitatives, nous avons eu recours à des descripteurs. Outre les descripteurs proposés par les logiciels utilisés à l'Inathèque, nous avons créé des descripteurs répondant aux besoins de notre recherche. Ces descripteurs sont des termes caractérisant les documents sélectionnés au niveau de leur fond et de leur forme. Nous avons choisi de les diviser en trois catégories :

1. Les descripteurs relatifs au dispositif médiatique, qui nous permettent notamment d'évaluer la place prise par les journalistes dans le traitement télévisuel. Nous avons ainsi pu étudier le traitement des attentats du point de vue de la forme, par rapport à la place du dispositif médiatique dans la construction de l'événement :

- **Duplex** : ce terme regroupe les journalistes présents partout dans le monde, et tout particulièrement à New York, Washington ou au Proche-Orient, et qui interviennent en conservant un lien direct, discursif ou visuel, avec le présentateur en plateau. Les deux discours sont alors mis en parallèle au sein du dispositif télévisuel.
- **Invité** : par « invité », nous entendons les experts en plateau, mais également les journalistes ou témoins de l'événement qui sont amenés à intervenir directement en plateau, en présence du journaliste-présentateur.
- **Magazine** : ce terme nous a permis de mettre de côté tous les documents autres que les journaux télévisés et émissions spéciales ; ce sont principalement des magazines regroupant souvent des reportages relatifs aux thématiques liées aux attentats. Ici, les magazines mêlent parfois entretiens et résumés de nouvelles, parfois débat et reportages ; mais dans la plupart des cas, ils sont à dominante de reportages suivis de quelques analyses en plateau.
- **Plateau** : documents relatifs aux interventions du journaliste-présentateur du journal télévisé ou animateur du magazine en plateau.
- **Reportage** : nous parlons ici de reportage aux différents sens abordés par ce terme, reportages de journal télévisé, ou reportages de magazine ; ce terme sera par ailleurs explicité plus avant dans notre étude.

2. Les descripteurs relatifs aux données géographiques nous permettent d'évaluer l'importance prise par chacun des sujets dans le traitement télévisuel des attentats. Ces descripteurs sont surtout appliqués aux reportages :
   - **Europe** : concerne les sujets relatant les réactions européennes, les prises de décision ;
   - **France** : ce terme est appliqué aux reportages traitant de la France, des réactions politiques françaises aux réactions de l'opinion publique et décisions gouvernementales.
   - **New York** : terme attribué aux reportages relatant le double attentat du World Trade Center ainsi que ses conséquences sur la ville et sa population.
   - **Pennsylvanie** : documents concernant l'attentat en Pennsylvanie.
   - **Proche Orient** : documents relatifs aux analyses sur le Proche-Orient, ainsi qu'aux réactions dans ces pays.
   - **Washington** : descripteur relatif à l'attentat contre le Pentagone.

3. Les descripteurs relatifs aux thématiques évoquées dans le contenu des documents sélectionnés dans notre analyse du traitement télévisuel des attentats. C'est l'analyse particulière de ces descripteurs qui autorise une étude complète des contenus médiatiques :
   - **Autre actualité** : dans les jours qui suivent les attentats, on assiste à une exclusivité de l'information sur les attentats. Á partir du 14/09/01, les chaînes commencent à relater d'autres actualités, la plupart du temps françaises ; c'est notamment le cas de l'incendie survenu à cette même période dans le Var.
   - **Critique** : il est difficile d'évaluer ce qui relève de l'information ou de la critique dans le traitement télévisuel des attentats ; toutefois, nous avons appliqué ce descripteur à des reportages ou des interventions d'experts qui se veulent ouvertement critiques envers la politique américaine ou le président des États-Unis.
   - **Économie** : Les données économiques vont prendre une place de plus en plus importante dans le traitement médiatique en général. On les retrouve dans des reportages partout dans le monde, plus particulièrement aux États-Unis mais également en plateau avec la présence d'experts.
   - **Émotion, solidarité, recueillement** : nous avons choisi de réunir ces termes suite au visionnage des documents. En effet, dans les reportages, ils se recoupent de manière permanente et s'influencent mutuellement.
   - **Enquête** : on retrouve ce descripteur dans de nombreux reportages traitant des évolutions de l'enquête relative aux attentats.
   - **Film des événements** : face à l'importance accordée par les chaînes au « film des événements »[46], nous avons choisi d'en faire un descripteur particulier : on y retrouve principalement des reportages, rappelant les faits, les différents attentats, de manière objective.
   - **Massoud** : la mort du commandant Massoud en Afghanistan aurait pu être traitée de manière indépendante ; toutefois, il a de suite été associé aux attentats par les journalistes, c'est pourquoi il est important de les relater.
   - **Oussama Ben Laden** : suspect numéro un. La personnalité d'Oussama Ben Laden, sa biographie, son implication dans les attentats sont évoqués à diverses

[46] Expression couramment utilisée par les journalistes de télévision pour annoncer les reportages récapitulatifs des différents attentats.

reprises à la télévision, notamment dans des reportages biographiques qui lui sont consacrés.

- **Politique** : ce descripteur regroupe les réactions politiques, les discours des décideurs au niveau international, et plus particulièrement les interventions de G. W. Bush sur les télévisions.
- **Réactions internationales** : les réactions des hommes politiques, des personnages influents, des populations au niveau international. Nous y incluons notamment la diffusion des images de scènes de liesse en Palestine.
- **Réflexivité médiatique** : Nous avons choisi de parler de réflexivité plutôt que d'auto-réflexivité, dans le sens où apparaissent sous ce descripteur, tous les commentaires en plateau ou les reportages faisant référence aux médias en général et pas seulement à la télévision, quand elle se regarde elle-même.
- **Riposte** : à de nombreuses reprises, des experts, des journalistes, des reportages, abordent la question de la riposte américaine. Ce sont ces documents dont nous parlons ici.
- **Secours** : lorsqu'on parle de secours, on évoque généralement la situation à New York. Or, ce descripteur s'applique également au travail des pompiers, des policiers et des bénévoles dans la recherche de survivants sur les trois lieux des attentats.
- **Sécurité** : la sécurité est un thème récurrent, il est abordé relativement aux États-Unis, aux situations dans les aéroports internationaux, mais également à la France avec le plan Vigipirate.
- **Témoignage** : ces témoignages sont inclus dans des reportages ou dans le dispositif médiatique en général. Ils peuvent être téléphoniques, en voix off, ou exprimés face à la caméra.
- **Terrorisme** : c'est dans son acception large que nous parlons de terrorisme, même si évidemment, dans le cas qui nous intéresse, ce descripteur fait surtout référence au réseau Al Qaeda et aux kamikazes présents dans les avions suicides du « 11/09 ».

Il est important de noter que cette liste de descripteurs n'est pas exhaustive. Ces descripteurs ont été sélectionnés par rapport à leur récurrence et leur pertinence dans les documents constituant notre corpus. C'est pourquoi certains, tels que les références historiques ou littéraires, n'ont pas été retenus. De plus, nous avons choisi de les

catégoriser pour plus de facilité dans le traitement des données ; toutefois, ils peuvent aisément se recouper. On peut en retrouver plusieurs dans un même reportage par exemple. De même, certaines thématiques peuvent être regroupées : c'est notamment le cas du descripteur « émotion, solidarité, recueillement ». Enfin, c'est délibérément que nous avons choisi de ne pas reproduire les différentes thématiques relatées dans les types de scènes photographiques. En effet, certains thèmes sont présents dans les différents types de scènes. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la scène des victimes est présente autant dans le descripteur secours, que dans celui du recueillement, émotion, solidarité, ou dans le témoignage. L'analyse des documents en termes de descripteurs nous permet de tirer des conclusions sur le dispositif télévisuel en temps de crise, mais également de mettre en évidence les différences de traitement télévisuel des attentats par les chaînes constituant notre corpus, tant du point de vue de la forme que du contenu. L'étude de ces matériaux témoigne du fait que le traitement télévisuel d'un événement sous son aspect thématique doit faire intervenir autant des paramètres d'analyse relatifs aux points de vue énonciatifs instaurés par l'instance médiatique, que des modes de construction de l'univers proposé. Cette étude dialectique nous a permis de dégager certains principes généraux de comportement discursif des instances télévisuelles confrontées à un événement soudain et inédit.

L'événement du 11 septembre 2001 a sans nul doute été construit par les récits médiatiques et surtout télévisuels. Le dispositif télévisuel tout entier est mis au service de l'information, la programmation est bouleversée pour donner le plus vite et le plus justement possible toute l'information disponible sur l'événement. De manière générale, l'image a pris une place dominante dans la construction de représentations de l'événement. Les discours des journalistes, ont certes parfois été sources de rumeurs, mais ils nous ont avant tout permis de comprendre les enjeux d'un tel drame. Leur interprétation pousse les téléspectateurs à orienter leur regard sur certaines thématiques relatives à l'événement. L'énonciation est d'abord ouverture et clôture d'un espace spécifique, visible, situé en studio ou sur le terrain. Elle est « conversion de cet espace institutionnel en laboratoire de présentation, avec ses paroles en actes, et de représentation, avec ses propositions audiovisuelles configurées » (Nel, 1997).
Même si les chaînes ont inclus la thématique des attentats dans toute leur programmation, le journal télévisé a pris une place particulière auprès de l'opinion publique du 11 au 18 septembre 2001. Le journal télévisé permet un ancrage spatio-

temporel de l'événement dans une réalité continue, son format est modifié pour l'occasion. En ce qui concerne le direct télévisuel, il met en évidence un paradoxe : c'est un dispositif qui repose sur la pulsion scopique du spectateur, sur son désir de voir, mais il apparaît parallèlement comme un remède aux doutes et au scepticisme face à l'image. Le direct est un élément dominant dans l'authentification des faits et la légitimation du discours journalistique relatif aux attentats.

L'analyse globale du traitement télévisuel nous a amenée à soulever les caractéristiques de l'évolution du discours et du traitement télévisuel durant la semaine qui suit les attentats. Une analyse quantitative et qualitative plus approfondie nous a permis de mieux comprendre les différences de traitement par les chaînes françaises, et notamment la concurrence entre *TF1* et *France 2*, qui entrent alors dans une « guerre informationnelle »[47] (H. Tumber, J. Palmer, 2004). *ARTE* fait preuve d'une approche différente de l'information principalement axée sur l'international et les questions géopolitiques.

II.3.1. Le dispositif télévisuel en temps de crise

Face à un événement d'une telle ampleur, il est difficile pour les chaînes d'adapter leurs pratiques journalistes pour répondre au mieux aux besoins informationnels de la population. Ainsi, pour authentifier l'événement et le rendre compréhensible pour tous, les médias produisent une mise en scène télévisuelle des attentats. Celle-ci s'inscrit dans un objectif déterminant qui est celui de la transparence télévisuelle, notifiée par la prédominance du direct télévisé légitimant en permanence l'information.

II.3.1.1. Une mise en scène télévisuelle

La mise en scène de l'information relative aux attentats passe dans un premier temps par le discours, discours permettant d'orienter l'interprétation des images diffusées par le téléspectateur. L'étude de l'énonciation télévisuelle met en jeu un certain nombre de

[47] Expression récemment utilisée pour caractériser le traitement médiatique de la guerre en Irak.

notions qui nous permettent de mieux comprendre le rôle joué par les images et par les journalistes dans la construction médiatique de l'événement à la télévision française. Il est ainsi essentiel d'aborder l'aspect de l'attribution des strates énonciatives en fonction des modes d'énonciation, de mettre en évidence l'articulation des médiations verbale et visuelle, sans oublier la corrélation entre énonciation audiovisuelle, notion prise au sens large, et énonciation performantielle.

- L'énonciation télévisuelle : entre médiation visuelle et verbale

La télévision est un médium avant tout polyphonique. Les chaînes sont des entités à part entière avec leur personnalité, leurs convictions qui orientent leur traitement de l'information. Ainsi, toute chaîne de télévision doit faire coexister trois types de discours dans sa communication. Dans un premier temps, le discours de l'entreprise, où l'échange d'information s'effectue avec le public ; ensuite, le discours de l'institution, c'est-à-dire de l'entreprise en tant qu'elle adopte et prend en considération le point de vue de l'espace public ; finalement, le discours de la marque visant à prescrire des comportements au téléspectateur. L'énonciation plurielle est identifiable si on l'associe à la présomption d'intentionnalité énonciative. La programmation fait donc entendre deux voix : celle de la chaîne, comme responsable de la programmation, et celle de la chaîne comme être du monde médiatique. Nous n'approfondirons pas ces points, la soudaineté de l'événement rend leur analyse moins pertinente au lendemain des attentats. Ces constatations nous permettent toutefois d'établir simplement la figure de l'énonciateur à la télévision.

Dans le traitement médiatique des attentats, médiation verbale et visuelle sont concomitantes. Si, dans un premier temps, l'image a une place dominante, elle est peu à peu associée à un discours explicatif des journalistes. En effet, le jour même des attentats, les journalistes n'ont aucune information précise sur ce qui s'est passé aux États-Unis. Malgré tout, ils se doivent d'en informer l'opinion publique. Par conséquent, on assiste à une profusion d'images des crashs, surtout à New York et à Washington ; ces images ne donnent lieu qu'à des commentaires succincts, où la parole est redondante par rapport aux représentations de l'événement. La médiatisation des attentats se fonde ici sur la présentation visuelle des différents crashs successifs, leur consécution est instaurée en système de causalité faisant appel à la voix d'un

journalistes les décrivent, et tentent quelques explications sans grande conviction. Peu à peu, les chaînes s'organisent, et la parole devient un élément essentiel de la construction médiatique de l'événement. Les journalistes ajoutent des compléments d'information à chacune de leurs interventions ; de nombreux invités, experts, témoins, donnent leurs impressions ainsi que des éléments de réponse concernant les causes, les buts et les coupables de ces attentats. L'image est alors là uniquement pour illustrer un discours préconstruit par le journaliste. Elle vient authentifier et légitimer le discours des témoins, des experts...

Tantôt en situation de « voix in », où il s'adresse directement au public, tantôt en situation de « voix off », où ses commentaires éclairent le sens des images, le journaliste, qu'il soit présentateur, envoyé spécial ou correspondant, prend une place centrale dans la construction de l'événement dans l'imaginaire du public. Peu à peu, la médiation visuelle est ainsi soumise à la médiation verbale, le journaliste ou le présentateur se doit d'ajuster les mots au monde, à l'événement qui se déroule devant ses yeux. Pour ce faire, revisionner les images lui permet de s'approprier cet événement qui reste inexplicable par son caractère soudain et exceptionnel. Il est alors important d'expliciter le processus d'attribution énonciative qui se produit chez le récepteur et oriente le discours. Il ne faut pas oublier que la construction de la responsabilité énonciative dépend étroitement des genres et qu'il n'y a pas de discours sans instance qui le profère. En effet, comme pour la presse écrite, les énoncés télévisuels dépendent de genres prédéfinis, ces cadres d'expression orientent les discours journalistiques en les structurant autour de formes ritualisées qui sous-tendent un mode d'écriture. Ici, médiations verbale et visuelle relèvent d'un dispositif authentifiant qui vient légitimer l'énonciation télévisuelle.

La mise en cadre, la mise en scène et la mise en chaîne des informations relatives aux attentats viennent alimenter cette authentification énonciative. Tout défaut de cadrage ou de diffusion est revendiqué par les journalistes comme preuve du direct. Ceci inclut également tous les éléments qui échappent à la maîtrise de l'instance organisatrice et qui parasitent le présentateur ou le journaliste placé au centre de la médiation verbale. On retrouve ainsi des problèmes de son, d'images, de liaison avec les correspondants... Il ne s'agit plus de responsabilité discursive, mais de révélation du dispositif communicationnel de la télévision.

Dans la classification de François Jost (1999 : 19), les programmes informatifs, le journal télévisé ainsi que les magazines d'actualité et les retransmissions en direct, relèvent du mode authentifiant. En effet, ils « tiennent de vraies assertions sur notre monde, [...] nous donnent des informations pour en améliorer notre connaissance, et [...] relèvent, en dernière instance, d'un exercice de la preuve ». La reconnaissance du mode d'énonciation dépend non seulement du positionnement des téléspectateurs mais également de leurs critères d'appréciation des programmes. Ainsi, il n'est pas étonnant de voir la programmation des chaînes modifiée suite au 11/09, et encore moins de constater l'omniprésence des journaux télévisés dans les jours qui suivent les attentats. Á la télévision, nous avons pu le voir, le mode d'effectuation de l'acte d'énonciation se partage entre médiation verbale et visuelle, leur hiérarchisation peut varier suivant le type de programme. Dans le journal télévisé, elles sont quasi équivalentes ; toutefois, la soudaineté de l'événement et son caractère exceptionnel modifient cette équivalence et s'adaptent à la nécessité de rendre compte des faits dans les plus brefs délais, en direct et surtout en images.

L'énonciation télévisuelle englobe non seulement une mise en scène de l'information mais également une mise en récit des faits qui la rendent intelligible. Dans les premiers temps, les journalistes tentent de maîtriser l'événement en l'abordant sous l'angle du fait divers, ce qui permet à Henri Maler de préciser que « le fait divers est une aubaine pour les fabricants de consensus. Il fédère les audiences, fait grimper l'audimat, et garantit par conséquent l'ampleur des ressources publicitaires. Il est d'autant mieux adapté à la télévision qu'il se prête à la narration et à l'émotion. La narration lui permet de dérouler un récit autour d'une ou plusieurs actions en mettant en scène des personnages principaux et des personnages subalternes (des témoins). Les questions se transforment en intrigues et les problèmes en mystères. L'émotion, par le biais de la douleur, invite à la compassion, surtout quand elle peut être mise en images spectaculaires. Force est de dire que la télévision « informe » sur les attentats aux États-Unis, comme s'il s'agissait d'un gigantesque fait divers »[48].

[48] Site internet www.samizdat.net/acrimed.

- La mise en scène télévisuelle : images et commentaires

D'autres éléments contribuent à la construction de l'événement dans l'imaginaire de l'opinion publique, ils ont une place de choix dans sa mise en scène. Face à l'imprévisibilité de l'événement, la télévision a tendance à spectaculariser la description des faits. Toutes les informations sont alors mises en scène. En images, car nous voulons voir. Et le choc de ces images a réduit le poids des mots. Il s'agit de fournir au consommateur une gratification immédiate, susceptible de concurrencer celle que l'on peut retirer d'autres activités du temps libre. Le but de la télévision aujourd'hui est la « conquête des masses » (Thovernon, 1999), le mythe est de s'adresser à un public capable de se faire lui-même une opinion à partir des informations reçues. Le dispositif informationnel adopte donc un processus de diffusion du savoir identifié par une énonciation verbale et visuelle mises en scène au sein du dispositif.

Patrick Charaudeau (1997) insiste sur le fait qu'à la télévision il existe trois types d'espaces qui entrent en interrelation constante : un espace externe, lieu où surgissent les événements publics ; un espace interne, lieu où se joue la scène médiatique de la représentation de l'événement ; un espace interne-externe, où se crée un rapport symbolique entre l'instance de production médiatique et l'instance réceptrice des informations, les téléspectateurs.

Au sein de ces espaces, le lien texte-image prend une importance particulière, et donne naissance à une diversité de formes télévisuelles. Les genres sont ainsi « le résultat du croisement de deux systèmes sémiologiques » (Charaudeau, 1997 : 206), la parole et l'image. Même si la notion de genre reste un concept à approfondir et à définir, il est utile pour tenter de catégoriser les éléments télévisuels que nous avons mis à jour et donner une grille de lecture des productions audiovisuelles de notre corpus. Les genres s'inscrivent ainsi dans une relation sociale en tant qu'ils témoignent d'une codification qui peut varier dans l'espace et dans le temps, et qu'ils contribuent cependant à rendre intelligible le traitement médiatique de l'événement. La logique de programmation prend alors une importance toute particulière. En effet, certaines catégories de genre peuvent être affinées selon des procédés de mise en scène liés directement aux visées situationnelles que nous avons déjà évoquées. On retrouve ainsi des énoncés informatifs (faire savoir), didactiques (faire apprendre), démonstratifs (prouver), persuasifs

(convaincre)... qui permettent à l'opinion publique de se faire une idée de l'événement, de se forger son opinion. On se doit alors de prendre en considération les trois lieux de pertinence de Charaudeau : la visée de l'instance de programmation (externe-externe), de l'instance de réalisation (externe-interne) ou de l'instance d'énonciation (interne). C'est en ce sens que le dispositif matériel dans lequel est produit l'énoncé est essentiel, et que l'énoncé télévisuel donne un sens particulier à l'événement.

La parole mise en scène par les médias au lendemain des attentats et plus particulièrement par la télévision relève de cinq types d'énonciation : la description, l'explication, le témoignage, la proclamation, la contradiction. Nous reviendrons plus particulièrement sur le témoignage qui est une forme d'énoncé où l'énonciateur a été directement en relation avec les faits ou l'événement qu'il relate. Cet énoncé peut être relaté par une personne anonyme, des gens qui recherchent des disparus au lendemain des attentats par exemple, ou des personnes ayant une légitimité particulière : un patron d'entreprise française à New-York, des parents de victimes, des victimes rescapées. Le témoin anonyme se mue alors en « archétype social », selon les termes de Charaudeau (1997), archétype d'individus souffrants plongé dans une situation extrême.

Afin d'humaniser le débat, un point d'honneur est accordé à la mise en avant des témoignages posthumes ou de survivants. La parole présente ici un potentiel émotionnel et cathartique autorisant une première distanciation face au drame, la médiatisation de cette parole est une manière d'exorciser le drame. Les témoignages participent à la construction médiatique de l'événement, c'est une technique identitaire dans la sphère de l'information catastrophe. Une mise en abîme de l'émotivité passe par le fait de montrer aux gens qu'il existe des personnes déstabilisées autant qu'elles peuvent l'être. La télévision joue le rôle de tribune publique en autorisant les gens à s'exprimer en direct sur les écrans. L'événement est fait par la participation affective des masses, c'est le seul et unique moyen qu'elles ont de participer à la vie publique, c'est ce qu'on appelle l'opinion. Ces procédés mettent en avant un paradoxe : ils renforcent la psychose collective mais également jouent un rôle thérapeutique en exorcisant les événements, en les faisant entrer dans la banalité afin de fuir le climat d'angoisse et de déstabilisation induit par la catastrophe. L'émotion est donc mise en avant dans les médias par le biais de la parole accordée aux « gens du peuple » plus ou moins impliqués émotionnellement.

Les témoignages sont de différents ordres, leur valeur et leur mise en forme diffèrent selon la place qu'ils prennent dans le reportage et dans l'article : témoignages posthumes, victimes directes, familles et proches de victimes, spectateurs réagissant aux images. Certains témoignages sont insérés dans des reportages, ils sont alors enchaînés pour accentuer le caractère dramatique de l'événement. Témoignages téléphoniques de journalistes et de personnes présentes sur les lieux s'enchaînent pour humaniser le drame. Ces témoignages relèvent d'une communication symbolique sur l'événement.
La communication symbolique est une prise de position ouverte qui prend valeur d'exemple aux yeux de l'opinion publique. Elle vise à canaliser et cristalliser l'émotion individuelle pour ouvrir à une prise de conscience collective. Cette communication passe par une mise en scène qui montre l'événement vécu collectivement, démontre la solidarité et révèle l'émotion ambiante aux États-Unis. Les médias mobilisent ainsi l'affect des téléspectateurs, au détriment de la pensée, les images et les discours entraînent l'opinion internationale à adhérer émotionnellement à la détresse éprouvée par le peuple américain, accentuée par la dramatisation progressive des témoignages. La nécessité d'informer dans l'urgence induit une évolution dans le traitement des témoignages.

En ce qui concerne l'image télévisuelle, elle peut avoir trois fonctions. Une fonction de désignation, qu'on appelle parfois monstration, et qui consiste à montrer directement le monde dans sa réalité perceptive. Cette fonction met en évidence des effets d'authenticité, elle est essentielle dans le traitement des attentats. La fonction de figuration est peu présente dans le traitement télévisuel des faits ; toutefois, elle induit la notion d'analogie et de reconstitution imaginaire de l'événement par le spectateur, et c'est en cela que nous pensons qu'il est essentiel de l'évoquer. La visualisation, quant à elle, consiste à représenter, à travers un système de codage, une organisation du monde non visible à l'œil nu. Ainsi, à la télévision française, on peut voir l'explosion des tours sous tous les angles, ce qui nous donne une impression d'omniscience permanente. De plus, les gros plans ou plan large du lieu du drame ne font qu'accentuer la dramatisation de l'événement par les médias et susciter de vives réactions auprès de l'opinion publique.
Finalement, l'instance de monstration peut intervenir en utilisant divers procédés de filmage et de montage. Ces deux éléments préfigurent une certaine gestion de l'image et

de la parole dans le traitement télévisuel de l'événement. Le filmage, autrement dit le moment de prise de vue de l'événement, peut jouer avec le cadrage et les angles de vue pour donner une valeur particulière à l'image, produisant ainsi des points de vue différents sur ce qui est dit et montré. Le montage témoigne de l'intervention de l'instance de monstration sur le filmage lui-même pour créer un rythme et des effets de dramatisation. Cette notion de montage est peu présente au début du traitement télévisuel des attentats et ceci s'explique par la soudaineté de l'événement ; toutefois, elle va prendre une importance avec le temps et la prise de recul du médium par rapport aux faits, à leur reconstitution.

Ces considérations permettent de définir de manière plus précise le dispositif télévisuel mis en œuvre notamment en temps de crise, dispositif tout entier mis au service de l'information, du savoir objectif sur l'événement.

- Une promesse d'authenticité

En temps normal, le journal télévisé et les magazines d'information doivent déjà répondre à un certain nombre de promesses (Jost, 1999), qu'on retrouve bien évidemment en situation de crise où elles prennent alors une importance considérable. Promesse d'authenticité, qui s'incarne autant dans la figure du témoin que dans celle du journaliste correspondant ; promesse de lisibilité attribuée au journaliste présentateur qui se doit de rendre l'événement accessible et compréhensible par tous ; promesse de pertinence du lien texte/image dans la construction médiatique de l'événement. Ainsi, dans le cas du traitement télévisuel des attentats, on a affaire à une forme de direct non préparé par excellence. Les médias prennent l'événement en cours et la télévision se doit de montrer ce qui se passe, la promesse d'authenticité est alors à son apogée. Par l'intervention permanente de témoins et de commentaires journalistiques, l'énonciation performantielle est dominante. On nous montre la difficulté du travail journalistique dans l'urgence, celle-ci étant par ailleurs un gage d'authenticité et de légitimité de l'instance énonciatrice. On utilise des indices d'authenticité pour renforcer la crédibilité d'un document en tenant également compte des défauts inhérents à la diffusion du direct télévisé. Ainsi, dans le journal télévisé plus précisément, les strates d'énonciation mises à jour relèvent, d'une part d'une présomption d'intentionnalité, d'autre part d'une

hiérarchisation de la responsabilité énonciative, d'une intervention plus ou moins maîtrisée des journalistes.

La hiérarchisation des médiations verbale et visuelle engage aussi une conception de la transmission des savoirs sur une réalité préexistante. Quelle est alors la stratégie de l'instance énonciatrice pour partager avec le public son savoir sur le monde ? Plusieurs cas de figures peuvent être mis à jour. Dans le cas du traitement télévisuel du « 11/09 », on peut dans un premier temps parler de « révélation ». En effet, même si l'événement a lieu sous nos yeux en prenant forme par le direct, le journaliste a un savoir préexistant sur l'événement ; il est celui qui détient l'information et nous la communique, celui qui nous raconte la réalité de l'événement, il prend en cela une place importante auprès de l'opinion publique. Le présentateur adopte un point de vue synoptique, et nous aide ainsi à rassembler les faits, à les relier et à les confronter pour adopter une perception plus synthétique de l'événement. La révélation caractérise la position journalistique traditionnelle, conçue sur le modèle de l'information comme transmission d'un savoir à celui qui ne le possède pas. Elle se caractérise par sa position temporelle par rapport à l'événement : le journaliste intervient pour restituer les faits. Il est presque omniscient : il donne la parole, s'intègre complètement au dispositif journalistique et donne même l'illusion d'être sur les lieux du drame.



***ARTE*, 11/09, 20h16**



***TF1*, 15/09, 19h59**



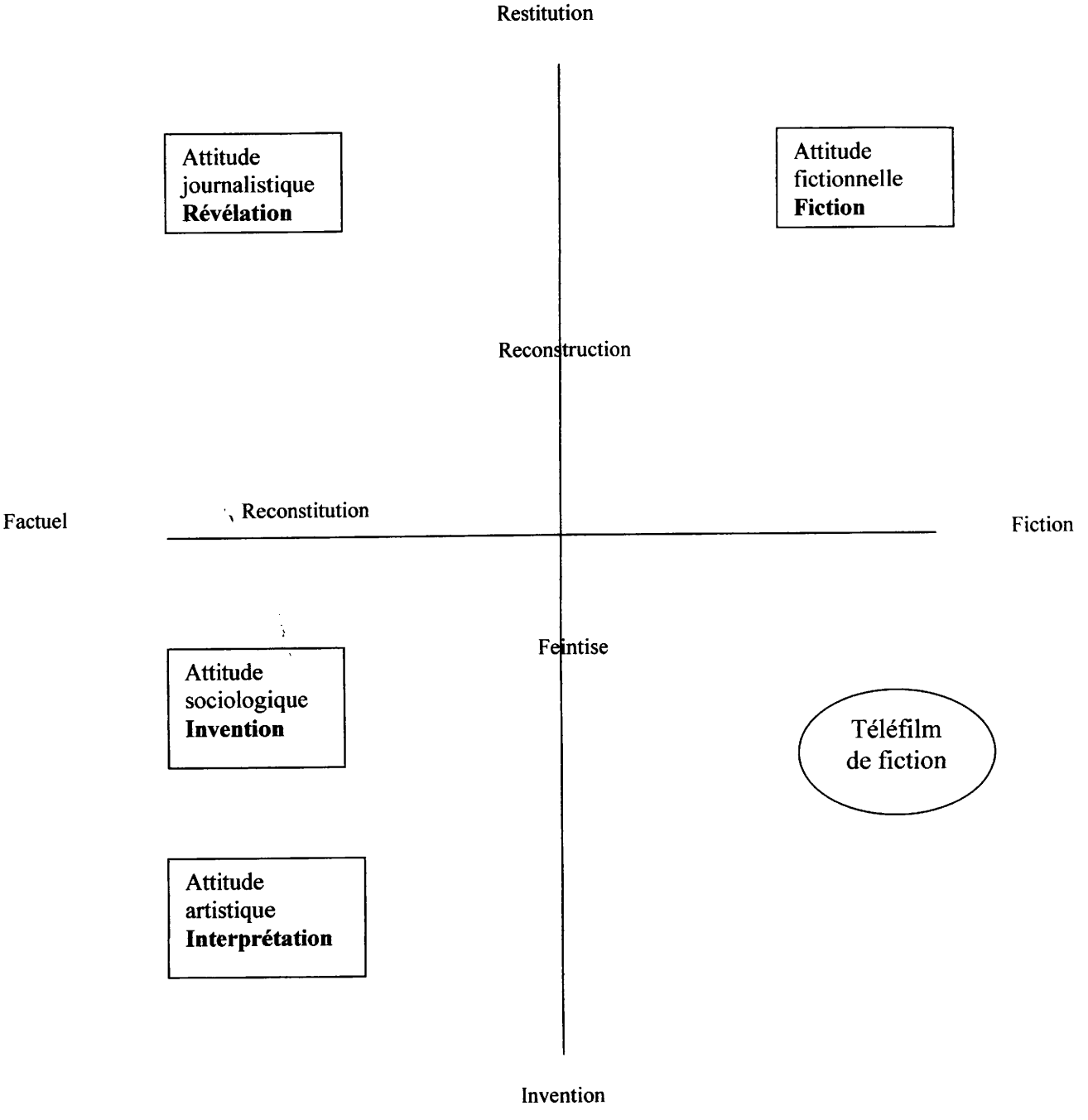
***France 2*, 17/09, 20h**

Si les images sont là pour témoigner, elles sont avant tout soumises à l'autorité du discours explicatif du journaliste qui se veut omniscient et exhaustif. Ensuite, le discours du journaliste est davantage un discours de reconstitution, voire de répétition. Le journaliste connaît l'histoire, le public aussi : le récit est alors avant tout une structure d'intelligibilité et d'émotion évoquées par l'événement. Ceci explique la diffusion en boucle des images. Les commentaires journalistiques en *voix over* se

présentent alors comme un acte de discours qui emprunte la forme assertive pour mieux diriger l'attention du spectateur. Raconter une histoire révolue passe par la reconstitution mais également la reconstruction des faits. On retrouve ce mode de construction du récit dans les événements notoires dont les circonstances sont obscures, comme c'est le cas pour les attentats du 11 septembre. Le procès événementiel et alors posé comme révolu par l'accent mis sur l'ancienneté de l'énonciation visuelle, on parle alors de reconstruction factuelle, mais l'événement est également montré comme s'il était en train de se produire, ce qui en renforce la dramatisation.

Dans le schéma de François Jost, l'attitude journalistique de révélation se trouve à l'extrême du factuel et de la restitution. Au niveau de l'énonciation télévisuelle, c'est à cet endroit que nous pouvons également placer les magazines d'information et journaux télévisés diffusés lors du traitement médiatique des attentats.

Figure 24 : Attitudes cognitives dans la restitution du réel (Jost, 1997 : 57)



II.3.1.2. Une volonté de transparence

Face à un événement d'une telle ampleur, l'ensemble du dispositif télévisuel est mis au service de l'information. Le dispositif télévisuel englobe la notion d'énonciation

télévisuelle que nous venons d'évoquer, mais il n'en reste pas là. Il a surtout pour but de rendre les pratiques journalistiques et les informations transparentes auprès de l'opinion publique. La mise en place du direct et l'omniprésence des journaux télévisés contribuent à l'adaptation du dispositif télévisuel mis au service de l'information en temps de crise.

- Un dispositif adapté

Quel que soit le dispositif, il est sous le couvert de l'instance médiatique qui a tout pouvoir. La dramatisation adoptée par les chaînes françaises pour traiter de l'événement résulte de l'aspect passionnel lié à la nouveauté des faits, ce qui explique le manque d'analyses poussées au lendemain des attentats.

Un dispositif nécessaire à la compréhension des messages

Dans le traitement télévisuel des attentats, message informationnel et dispositif télévisuel sont inter-dépendants, ils intègrent une forme de réciprocité dialectique. En effet, les informations diffusées sur l'événement font partie intégrante et sont modelées par le dispositif qui les intègre dans une situation de communication adaptée à l'exceptionnalité de l'événement. Tout acte de communication se déroule dans un espace physique déterminé, en l'occurrence ici un espace médiatique, qui lui donne d'une part un lieu d'expression, d'autre part un cadre impliquant des limites, des contraintes de forme et de contenu de l'information. Les journalistes eux-mêmes éprouvent le besoin de se situer dans cet espace médiatique pour maîtriser la médiatisation de l'événement. Le 17/09, Patrick Poivre d'Arvor anime l'édition en direct de New York et précise : « Avec Robert Namias, nous avons décidé de délocaliser l'information », ses propos viennent prouver sa présence sur les lieux : « regardez derrière moi, le lieu où travaillent les sauveteurs [...] les tours qui sont derrière nous ». Les journalistes établissent ainsi une sorte de contrat de lecture des informations à destination des téléspectateurs. Á chaque situation de communication « contractualisée » (Charaudeau, 1997), s'attache un « dispositif particulier qui constitue à la fois les conditions matérielles ad hoc pour que se réalisent le contrat [...] et un cadre de contraintes ». Patrick Charaudeau nous explique ici que le dispositif est avant tout un agencement d'éléments d'ordre matériel qui sont associés afin de former

un ensemble structuré interprétable par le public. Il constitue ainsi l'environnement, le cadre, le support physique du message, mais il contribue également à le construire, le rendre compréhensible à une opinion publique qui connaît déjà l'implicite lié au média.

Pour Patrick Charaudeau, le dispositif est donc une composante à part entière du contrat de communication, qui permet l'interprétation des messages par le téléspectateur. Il comprend plusieurs types de matériau tels que l'oralité, la scripturalité, la gestualité, l'iconicité. Ces matériaux sont organisés en systèmes sémiologiques qui permettent la configuration des unités de sens : système phonique, système graphique, système mimo-gestuel, système iconique. En effet, le son, les paroles, la gestuelle du journaliste, les images diffusées... font partie intégrante du dispositif télévisuel. Le dispositif inclut également le support de diffusion des messages, le canal de transmission de l'information.

Le dispositif télévisuel et les attentes du public

En France, le fonctionnement des grandes chaînes de télévision est particulier. La programmation télévisuelle est plurielle, l'information n'en est qu'une partie. Toutefois, en tant que média diffuseur d'information, la télévision acquiert de plus en plus de légitimité auprès de l'opinion publique. En effet, ses caractéristiques intrinsèques lui permettent d'être proche des téléspectateurs. Elle autorise une diffusion en direct des images, les informations sont livrées par une personne identifiable, qu'on reconnaît, en l'occurrence le présentateur du journal télévisé ; la télévision nous montre pour nous prouver ce qui se passe, elle nous permet de voir des gens « du peuple » amenés à réagir aux événements... Toutefois, il est important de rappeler que cette impression d'interaction induite par le dispositif télévisuel n'est qu'illusion car la télévision est avant tout un média de transmission unilatérale des messages.

L'évolution de la technique et la rationnalisation des pratiques professionnelles liées à l'information contribuent à modifier la notion de dispositif. C'est ainsi qu'on note la mise en œuvre d'un dispositif télévisuel particulier dans le traitement des attentats. On observe alors plusieurs tendances qui contribueront à définir la place du dispositif dans la diffusion de l'information auprès de l'opinion publique. Dans un premier temps, il s'agit d'une tendance à la multiplication des indices de contacts avec les téléspectateurs,

ce qui passe notamment par la gestion des journaux télévisés principalement orientée vers les attentes du public, le principe de connivence étant ici essentiel. Dans un second temps, on assiste au mélange des genres, le journal télévisé devient une émission de débat avec des invités en plateau ; la chaîne devient chaîne d'information en continu traitant de l'événement près de 8 h dans une même journée. Les reportages sont courts, le rythme soutenu ; on tient le spectateur en haleine en lui promettant en permanence de nouvelles informations. Ce nouveau dispositif vise à rendre compte de l'événement en direct, dans le monde entier, en tentant de rester le plus objectif possible, dans un climat politique et idéologique particulier.

Ce 11 septembre 2001, la télévision et les téléspectateurs ont pu suivre l'événement ensemble, en direct ; en France, *France 2* fut la première chaîne à réagir. La télévision nous a montré les images d'une réalité violente, incompréhensible ; toutefois, les journalistes font plus un travail de commentaire et d'authentification par le réel que d'analyse. La temporalité du récit est très importante pour la détermination de la réalité. Dès le début du traitement télévisuel, on ne peut que souligner l'aspect répétitif de la diffusion de l'information, l'importance d'un événement se mesurant à l'intensité de son ressassement. Sur *France 2*, à 15h33, nous découvrons les images de New York, les images du « film des événements » seront rediffusées à cinq reprises en dix minutes, elles sont introduites par un journaliste qui « sait » : « je vous rappelle les faits », « on va redécouvrir ces images », « si vous nous rejoignez, je vous rappelle les faits ». Le surgissement d'une catastrophe en direct mêle le déroulement d'une temporalité subie à une vision parcellaire des cameramen qui la saisissent en direct. En effet, le point de vue humain inhérent au dispositif journalistique réduit la réalité à la technique médiatique.

Pour Noël Nel (1997), les médias déploient un agir protéiforme (Nel, *in Réseaux*, n°81, 1997), l'hétérogénéité de la télévision amène une multiplicité d'agencement des dispositifs mis en oeuvre. Dans le cadre du traitement télévisuel d'un événement d'une telle ampleur, le dispositif stratégique met en avant une fonction stratégique dominante qui doit assurer l'efficacité à l'agir télévisuel pensé comme :

- un faire percevoir, le régime de visibilité/audibilité ;
- un faire croire, régime de fiducie ;
- un faire apprécier, régime de beauté ;

- un faire savoir, le régime d'intelligibilité.

Le dispositif est monstration et relève en ce sens de la dimension de présentation, il est également configuration, il entre ainsi dans la dimension de représentation, de liens, de relations, de contiguïté, de continuité… Pour donner à l'événement toute l'attention informationnelle qu'il nécessite, deux espaces de représentations sont mis en corrélation, un espace événementiel extérieur, et un espace interne, celui du plateau. Le présentateur est toujours en plateau et relaie les informations de correspondants en extérieur. L'intervention du correspondant est alors téléguidée depuis le studio, le studio et ses relais extérieurs dessinent un pôle informationnel, « un pôle spatiotemporel défini par l'événement » (Muriel Hanot, 2004 : 55). Ces espaces sont parfois mis en colocation par le dispositif télévisuel. Identiques dans un premier temps, les duplex de *TF1* et *France 2* se différencient ensuite. Sur France 2, l'ensemble du dialogue est soumis à l'image, les présentateurs et correspondants se partagent l'écran, les prises de vue des lieux du drame couvrent les prises de vue des correspondants, leur parole est alors soumise à l'événement, comme si l'expertise ne pouvait pas se détacher du rappel des faits : « Le spectateur dispose ainsi d'une même histoire racontée plusieurs fois en même temps » (Muriel Hanot, 2004 : 55). Le 17/09, ces deux espaces se confondent avec la présence des journalistes de *TF1* et *France 2* à New York.



***ARTE*, 12/09, 19h51**



***TF1*, 16/09, 13h09**



***France 2*, 17/09, 20h07**

Des dispositifs techniques sont mis en avant pour relier ces différents lieux, ces médiations matérielles permettent au message, au discours, de s'inscrire, se transmettre et circuler dans l'espace public. Le dispositif technique est donc la condition même de l'existence de l'information auprès de l'opinion publique. Ces dispositifs d'intermédiation en direct instaurent une réversibilité de sens entre l'espace extérieur des faits et l'espace intérieur de la représentation.

Le dispositif dans lequel est inséré l'écran de télévision relève de l'intimité, l'effet de réel est supérieur car la liaison avec le téléspectateur est permanente. Le dispositif télévisuel s'inclut dans l'agir spectaculaire, affectuel, axiologique, qui induit un engagement, une solidarisation face à l'événement. Les régimes d'action symbolique sont des régimes scopiques qui produisent « des opérations de référentialisation, publicisation, spectacularisation, donc qui construisent la relation mentale du citoyen à l'espace, au social, à l'imaginaire, en y développant des modes de présentation/représentation et des modes d'énonciation » (Nel, 1997 : 61). Le régime scopique « témoigne de la construction du regard imposée par [...] chaque média, dans des situations historiques, précises et évolutives, de monstration » (Nel, 2003 : 29).

L'image met en scène des représentations, la parole évoque et agit par le conceptuel, elles ont donc chacune leur organisation sémiologique leur permettant malgré tout une construction autonome du sens sur l'événement. L'image d'information télévisuelle présente une énonciation multiple, comme nous l'avons déjà démontré, dans le but de la création d'un discours référentiel unanime face aux attentats. De cette combinaison naît la capacité de la télévision à construire un imaginaire collectif. Selon Charaudeau (1997), l'image, fortement influencée par le commentaire qui lui est associé, est susceptible de produire trois types d'effets :

- un effet de réalité, notamment dans le direct : l'image donne l'illusion que la réalité est montrée en train de se faire, elle utilise alors des procédés de désignation ;
- un effet de fiction : elle tend parfois à représenter de façon analogique quelque chose qui s'est passé, elle utilise alors des procédés de figuration ;
- un effet de vérité : l'image utilise des procédés de visualisation pour rendre visible ce qui n'est pas à la portée du téléspectateur, lui permettre également de voir ce qu'on ne pourrait observer en temps normal, c'est le cas des vues aériennes par exemple.

La télévision remplit donc une fonction sociale de reconnaissance du monde et d'explication de l'événement. Selon Noël Nel (1997), il existe en effet des liens permanents entre des formes de dicibilité sociale, notamment au sein d'un débat démocratique, de visibilité sociale dans l'espace public, et de référentialité collective par rapport à la notion d'identité. Le media télévision peut ainsi créer une illusion de

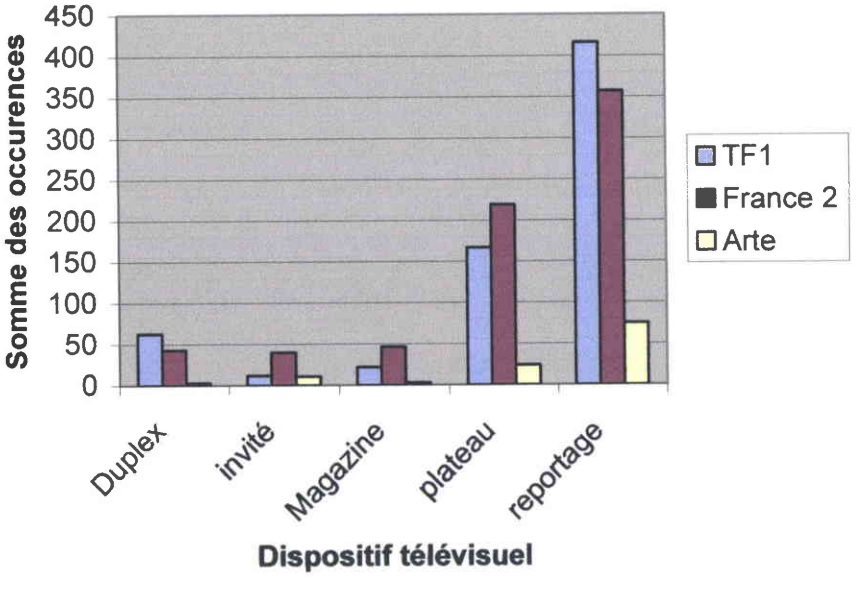
contact entre énonciation et réception. Cette illusion de contact est renforcée par des stratégies d'interactivité, stratégies développées dans notre dernier point. On assiste ainsi à un effet d'authentification de l'événement, et un effet de fascination, comme ce fut le cas pour les images du 11/09 : le téléspectateur, obsédé par l'image du drame qui lui est présenté, réduit l'événement à cette image. Le media télévision met en scène deux types de regard, un regard de transparence, où on donne à voir les faits, et un regard d'opacité, car il impose une certaine vision du monde par le filtre médiatique.

- Une mise en forme de l'information atypique

L'analyse précise du dispositif télévisuel mis en œuvre dans le traitement des attentats nous permet de relever une spécificité essentielle de la diffusion de l'information en direct et dans l'urgence, mais également de mettre déjà à jour des différences de traitement dans les chaînes françaises.

Figure 25 : L'utilisation du dispositif télévisuel par les chaînes du corpus

	TF1	France 2	Arte
Duplex	63	43	3
Invité	12	40	11
Magazine	22	47	3
Plateau	167	219	24
Reportage	416	357	75



Source : Inathèque de France/BNF

Nous traiterons dans un premier temps de la place accordée aux magazines qui représentent l'événement. Par rapport aux journaux télévisés, leur place peut paraître insignifiante ; toutefois, leur étude autorise une analyse plus exhaustive de la manière dont une chaîne perçoit l'événement, et nous aide à tirer des conclusions sur l'importance que chaque chaîne lui accorde. *France 2* est une chaîne qui propose, en temps normal, un nombre important d'émissions d'actualité, de magazines de reportages, ce qui explique qu'à quarante-sept reprises nos documents sont inclus dans des magazines où la thématique des attentats du 11 septembre est étudiée. De plus, l'émission *Télématin*, diffusée de 6h à 8h30 s'est presque entièrement consacrée à l'explication des faits du 12 au 17 septembre, et a ainsi pris une place importante dans le traitement télévisuel de l'information sur *France 2*. *ARTE* n'a proposé qu'une émission, incluant trois reportages concernant la montée du terrorisme extrémiste au Proche-Orient. Ce magazine a toutefois duré trois heures et a donc influencé considérablement l'importance du descripteur au sein du traitement informationnel de la chaîne. Ces émissions nous apportent un point de vue plus distancié sur l'événement car elles ont le temps d'approfondir certaines thématiques relatives aux faits. Ainsi, « Télématin », sur *France 2* donne la parole à de nombreux experts, notamment Pascal Boniface et Joseph Stanton, qui sont conduits à s'exprimer sur les attentats en plateau, le sujet peut alors être davantage approfondi. De même, le magazine « Thema : Déclaration de guerre au monde entier », diffusé sur *ARTE* le 13/09, donne lieu à un débat réunissant des personnalités intéressées par la thématique du terrorisme : un journaliste allemand spécialiste du Proche-Orient, un écrivain philosophe, un expert en politique étrangère et plus particulièrement des relations euro-américaines, un professeur de l'école de Saint-Cyr effectuant des recherches sur le terrorisme.

TF1 et *ARTE* ont choisi d'aborder l'événement principalement par le biais du journal télévisé. Ce genre télévisuel est particulièrement complexe, c'est pourquoi nous pensons qu'il est important de l'étudier plus avant. De manière générale, nous pouvons constater une prédominance du reportage, l'essentiel étant dans un premier temps d'authentifier les faits en les montrant.

Ici, nous nommerons reportage, autant les documentaires inclus dans des magazines tels que *Envoyé Spécial* sur *France 2* ou *Théma. De quoi j'me mêle* sur *ARTE*, que les « mini-reportages » intégrés dans les journaux télévisés. En effet, toutes ces formes de reportages répondent aux mêmes conditions d'existence. Le reportage porte sur l'état

d'un ensemble de faits qui ont lieu dans l'espace public ; ces faits sont observés dans un premier temps, avant d'être expliqués. Les circonstances de production et de circulation des discours sont plus importantes à analyser que les caractéristiques formelles de ce dernier. Au niveau de la production, la proximité physique du journaliste, ainsi que l'implication du reporter sont essentielles dans la liaison référentielle au téléspectateur. Ainsi, le reportage doit apporter un point de vue distancé et global, répondant au principe d'objectivation, et proposer en même temps un questionnement sur l'événement traité. Dans la retransmission des événements du 11/09, nous sommes au cœur du fonctionnement du reportage télévisuel, de sa capacité à témoigner des faits. En effet, le reportage va accentuer sa désignation de l'événement par le recours aux vertus indicielles de l'image, même si son côté documentaire analogique ne représente qu'un aspect de sa valeur. Ce qui confère son efficacité à l'image, ce sont moins ses vertus liées à des caractéristiques langagières immanentes que sa relation à ce type d'événement unique sur lequel elle contraint le téléspectateur à porter son attention. Ce qui, dans les images de reportage du journal télévisé, contraint notre regard à se focaliser sur une donnée précise rapidement identifiable, c'est avant tout leur grande socialité, leur rapport étroit au caractère stéréotypé de la pensée, aux schémas de perception des téléspectateurs. L'effet de réalité est par ailleurs accentué par les mouvements saccadés de la caméra dans les reportages, les imperfections techniques que nous avons déjà évoquées et qui contribuent à créer une situation référentielle incluant également un principe d'analogie inhérent à toute image télévisuelle. Aujourd'hui, et c'est d'autant plus le cas dans le traitement télévisuel des attentats, la mise en représentation de la réalité implique une profonde modification du statut du sujet journaliste qui n'est plus la source du sens de l'événement mais un point de passage obligé dans la circulation du sens et la construction des faits pour l'opinion publique.

Suite au 11 septembre, la télévision a fait appel à divers types de scénarisation en mettant en parallèle des scénarios d'enquête, de témoignages, de reconstitution des faits apportant la preuve de leur existence et la validité de l'explication donnée. Ces scénarios permettent également de répondre aux effets de séduction dans une finalité d'attrait de l'opinion publique. Dans ce cas, les scénarios de dramatisation sont avant tout destinés à toucher l'affect du téléspectateur. On a affaire à divers types de discours, notamment un discours romancé de type réaliste. Le cliché contribue alors à assurer la

crédibilité du discours documentaire. Ainsi, les journalistes parlent souvent avec emphase des faits : sur *ARTE*, le 11/09, les propos de la présentatrice sont éloquents, elle débute l'édition par « C'est l'une des journées les plus noires de l'histoire des États-Unis » et poursuit « Le 21ème siècle commence par la terreur, le sang et les larmes ». Nous sommes avant tout dans une situation de communication où on substitue à l'analyse de l'événement en lui-même, l'analyse des contextes et des processus liés à cet événement. Ceci rend les faits difficiles à contextualiser. Dans le cas d'un événement d'une telle ampleur, la nécessité d'impartialité est difficilement observable. En effet, même si elle est la garante d'une attention particulière du téléspectateur, elle nécessite une prise de recul importante de la part du journaliste. Ainsi, même si le reportage peut induire une réception émotionnellement forte de la part du spectateur, il ne doit en aucun cas induire un mode de pensée. Même s'il faut laisser le téléspectateur se faire une opinion sur les faits, il est clair que l'atrocité des images diffusées suite au 11 septembre, et d'autant plus leur diffusion en boucle, oriente, même involontairement, l'opinion publique dans un débat manichéen dont on connaît aujourd'hui les enjeux.

La mise en perspective des chiffres nous amène à mettre à jour un traitement différencié de l'événement au niveau de la forme du journal télévisé à la télévision française. Alors que *TF1* accorde une place particulière à l'intervention de ses journalistes en duplex, *France 2* et *ARTE* insistent sur les séquences en plateau à grand renfort d'invités, experts, témoins.



***TF1*, 12/09, 13h17**



***France 2*, Télématin, 12/09, 7h12**



***ARTE*, 12/09, 20h16**

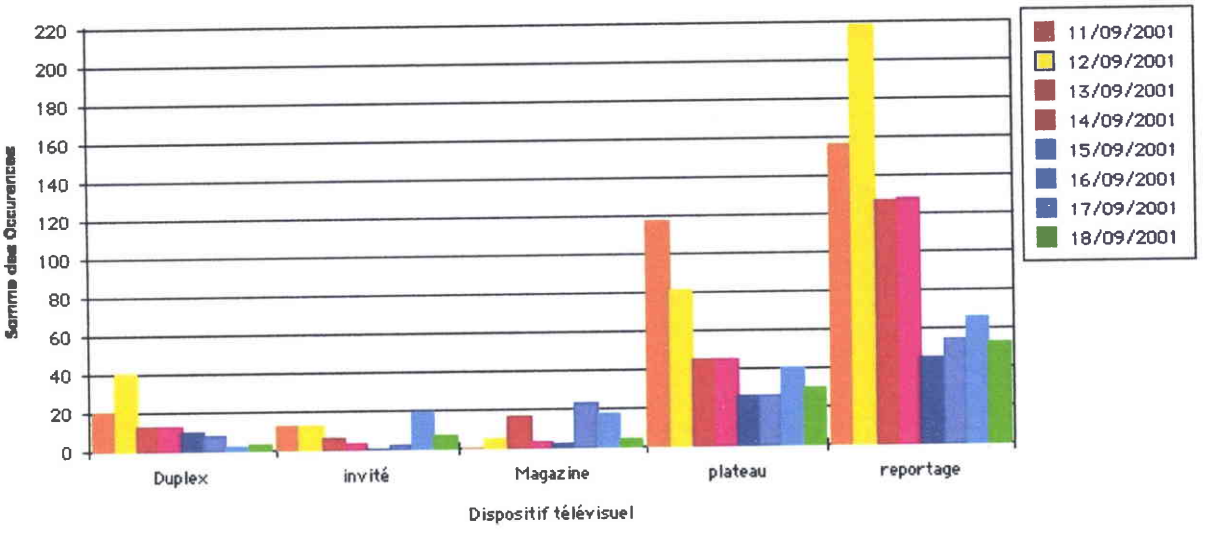
L'interview est alors entendue comme convocation de la parole d'expert, qui marque une altérité référentielle modifiant les messages journalistiques. Ainsi *TF1* aborde l'événement de manière internationale ; on tente de montrer ce qui se passe à tout moment, partout dans le monde ; les journalistes viennent alors authentifier les images,

apporter de nouvelles informations, faire des commentaires dans le but d'expliquer l'événement. Le plateau sert alors de plaque tournante aux informations, à la construction de l'événement et le journaliste présentateur en est l'ordonnateur. C'est lui qui donne la parole aux correspondants, ou leur coupe la parole sous prétexte de l'urgence de l'information : « Thierry, je vous arrête, je crois qu'à New York, l'une des tours du World Trade Center s'est effondrée » (*France 2*, 11/09). *France 2* et *ARTE* montrent une maîtrise de l'événement ; la plupart des informations sont données en plateau par le journaliste présentateur ; les invités, qu'ils soient experts, témoins ou journalistes-spécialistes viennent confirmer les dires du présentateur et donner une information légitimée par leur simple présence. Cette approche de l'information est plus rassurante, dans le sens où la plupart des discussions se font sur le plateau du journal télévisé, plateau déjà bien connu des téléspectateurs. Notons qu'*ARTE* propose peu d'interventions de journalistes en duplex, ce qui s'explique par le fait qu'ils partagent leurs correspondants avec *France 2*, notamment Philippe Gassot ; l'accès à ce type de témoignages en est donc complexifié.

Si on tente d'avoir une vue plus chronologique de l'usage du dispositif télévisuel dans le traitement des attentats, on remarque une évolution toujours différenciée.

Figure 26 : L'évolution du dispositif télévisuel durant la semaine qui suit les attentats

	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Duplex	20	40	13	13	10	8	2	3
Invité	13	13	6	3	0	2	19	7
Magazine	0	5	17	3	2	23	18	4
Plateau	117	81	45	45	26	26	40	30
Reportage	156	218	127	128	45	55	66	53



Source : Inathèque de France/BNF

Cette évolution est surtout liée aux pratiques professionnelles dans l'urgence. En effet, les reportages prennent une place quasi identique du 12 au 17 septembre et le besoin d'expliquer l'événement en est l'origine ; à partir du 18, les émissions reprennent leur cours normal, en traitant de sujets variés sans spécialement s'attarder sur les attentats. Leur diffusion dépend bien évidemment de la diffusion du journal télévisé; en effet, ceci explique une baisse les 14 et 15 septembre, jours durant lesquels le journal télévisé est diffusé quasi en continu du fait de la probabilité d'une riposte américaine évoquée pour la première fois par le président Bush.

Le jour des attentats, la machine médiatique se met en marche. Afin de retransmettre l'événement dans les plus brefs délais, on accorde une importance particulière aux reportages issus des télévisions américaines et rediffusés tels quels. Pour conserver la maîtrise du traitement télévisuel, les séquences en plateau s'enchaînent. Reportages de chaînes américaines et séquences en plateau vont perdre de leur importance au fur et à mesure que les chaînes parviennent à s'organiser, trouver des témoins, convoquer des envoyés spéciaux, contacter des correspondants. En effet, en plateau, les journalistes commentent les images, donnent le peu d'information qu'ils possèdent et sont surtout présents pour introduire les reportages authentifiant les faits. Toutefois, on constate que le 12 septembre, les reportages prennent une place essentielle dans le traitement télévisuel des attentats : les images-choc ont besoin d'être diffusées en boucle pour être appréhendées par l'opinion publique. On en verra également davantage les 16 et 17 septembre, suite à l'amorce de la riposte annoncée par le président Bush. En ce qui

concerne les séquences en plateau, elles prennent une place particulière le 17 septembre, où les journalistes de *TF1* et *France 2* animent le journal télévisé en direct de New York, et augmentent ainsi leur temps d'antenne.

Le 12 septembre, les journalistes en duplex font l'information. Ce sont dans un premier temps des correspondants, contactés par les chaînes : ils sont là pour donner leur opinion, leurs impressions. On les voit dans différents lieux représentatifs de l'événement mais surtout à New York et Washington. Ils sont essentiels au lendemain des attentats et sont à l'origine des représentations qui seront ensuite véhiculées dans la presse. Peu à peu, les bases de l'événement étant posées et légitimées par la présence de journalistes sur le terrain, les duplex vont perdre de leur importance. Il en est de même pour les invités en plateau. Les 12 et 13 septembre, ils sont très présents à la télévision française ; disponibles, légitimés dans leurs fonctions, ils authentifient l'événement et donnent une information complète, en plateau, face au journaliste-présentateur. Leur place ne cesse de diminuer jusqu'au 15 septembre, avant de croître de manière inattendue jusqu'au 17. En effet, entre ces deux dates, on parle de la riposte américaine au Proche-Orient, et plus particulièrement des coupables présumés. Ceci nécessite de nouvelles explications, et donc de nouveaux experts. Les 17 et 18 marquent l'apogée de leur intervention ; les journalistes-présentateurs sont sur les lieux du drame et en profitent donc pour rencontrer des témoins présents sur les lieux le 11 septembre, d'où l'importance de cette profusion d'invités.



***France 2*, 17/09, 20h27**



***TF1*, 18/09, 20h26**

De manière générale, on constate que les dispositifs mis en œuvre dans le traitement médiatique des attentats le sont sur le mode de la scénarisation et de la spectacularisation. Les dispositifs en amont de tout programme télévisuel sont doubles : un dispositif technique et économique de la transmission-diffusion-réception d'une part, et de la programmation d'autre part. En effet, le médium télévision mêle en permanence la présentation et la représentation de l'événement, « enchâssée dans la présentation, la représentation y introduit ses modes spécifiques de structuration audiovisuelle et contribue à produire la construction globale de mondes » (Nel, 1997 : 66). Le traitement télévisuel passe ainsi par des dispositifs de spectacularisation du réel. Ce concept même suppose une scénographie de la présentation, des performances actorielles mises à jour dans le traitement de l'événement par la télévision. La télévision mobilise alors un « dispositif scénographique » conséquent. La spectacularisation produit un temps intensif et utilise un maximum de régimes disponibles, on y recherche une visibilité élargie. Comme pour les événements cérémoniels, le dispositif dramaturgique est à son apogée, il tend à la monumentalisation. Agir dominant et actes énonciatifs, qu'ils soient discours ou représentations visuelles, contribuent à construire des mondes au sein d'un dispositif scénographique et spectaculaire complexe.

On constate donc qu'au lendemain des attentats, le dispositif télévisuel est très perturbé. La part accordée aux magazines, duplex, séquences en plateau, interventions d'invités et reportages varie durant la semaine qui suit le drame. Ceci révèle la difficulté du traitement de l'information dans l'urgence, mais également les difficultés de la diffusion de l'information en direct.

II.3.1.3. Une prédominance du direct : le cas du journal télévisé

Pour la première fois de leur histoire, et pendant quatre jours, les grands réseaux de télévision diffusent de l'information en continu, sans aucune interruption publicitaire. Mais, plus d'une semaine après l'attaque, les Américains et les téléspectateurs du monde entier, qui ont pourtant déjà tout vu, n'ont toujours pas compris grand-chose à l'événement. En effet, pendant plusieurs jours, *TF1*, *France 2* et *ARTE* partagent leurs écrans entre des *replay* des scènes les plus sinistrement spectaculaires et un traitement en continu de l'information. On peut alors se permettre de parler de « spectacles

télévisés » (Klinenberg, 2002). Le direct utilisé dans le traitement médiatique des attentats est atypique. Il relève principalement d'une médiatisation continue, ininterrompue, qui induit une dialectique entre nouvelles et redites informationnelles.

Le raccourcissement du délai d'acheminement de l'information, c'est-à-dire le temps qui s'écoule entre l'événement et l'information du public, a atteint son paroxysme depuis l'avènement du direct. Le recours à cette monstration instantanée de la réalité peut priver les journalistes de la dimension critique de leur métier, le discours journalistique se fait alors plus descriptif qu'analytique. En effet, le goût du sensationnel l'emporte souvent dans un contexte de concurrence médiatique. Ceci est principalement dû à la difficulté de présenter l'événement en train de se produire et de le faire en quelques heures, voire en quelques minutes dans le cas qui nous concerne : il faut réagir vite, décider vite, présenter vite, d'où certaines imprécisions de forme et de contenu. « Le décalage temporel du direct télévisuel assure le fonctionnement de l'irréalisation narrative » (Jost, 1999) : en effet, même pendant les images-chocs diffusées, il n'y a pas de réel traumatisme car la mise à distance du téléspectateur vient atténuer les images. Ceci ne remet aucunement en cause la dimension émotionnelle et réelle du direct. Les liaisons en direct établissent une relation d' « accessibilité-inaccessibilité » (Nel, 1997) entre les différents sites, intérieur et extérieur, lieu du drame et studio, entre les sujets médiatiques ou non, dans le but de donner à voir un maximum de choses au téléspectateur. La modalité du direct, qui nécessite à lui seul un dispositif de captation-diffusion important, en instantané et simultanéité, manifeste le rôle essentiel du dispositif technique télévisuel.

Le journal télévisé joue en ce sens un rôle primordial. Il est considéré comme le lieu où se dit la vérité sur l'information « en direct ». Le direct est ainsi vu comme une promesse d'authenticité, un accès immédiat à l'événement. Comme le précise Olivier Mazerolles dans « Arrêt sur images » sur *ARTE*, le 16/09/01 : « Là, on montre la réalité ». Même si notre corpus inclut également ce que nous avons appelé des magazines, le journal télévisé reste le matériau dominant. Le journal télévisé occupe en effet une position emblématique, c'est un lieu d'où on peut suivre de près l'événement. C'est pourquoi il est devenu un fait social et culturel incontournable. Il est un genre télévisuel dont le rôle est majeur, notamment au niveau de l'interaction avec le public. C'est un objet facilement identifiable, aux contours bien définis. Le journal télévisé doit

à tout moment produire les conditions de sa reconnaissance et de sa légitimité sociales. Il présente de vraies assertions sur le monde ainsi qu'une amélioration de la connaissance des téléspectateurs, c'est un programme qui relève d'un discours de vérité. Ici, l'événement s'impose, même si l'exhibition du dispositif d'énonciation montre que l'espace d'énonciation du journal est un lieu sémiotique où les places ne sont pas toujours attribuées de manière cohérente. Certaines images sont utilisées dans le journal télévisé pour éviter un concept ou une idée générale : c'est le cas notamment pour les images d'archives qui attestent l'existence d'un événement mais nient sa valeur d'unicité et ont en cela une valeur indicielle. La mise en images des événements donne parfois lieu à une fictionnalisation de la réalité. En ce qui concerne le 11 septembre, les télévisions ont les mêmes images mais construisent des représentations différentes de l'événement : le montage, les commentaires, la mise en place des écrans donnent des visions différentes de cette même réalité. La mise en forme des écrans induit une énonciation plurielle et une diversité audio-scripto-visuelle : l'image montre, la parole analyse, l'itération des images provoque une monstration continue de la catastrophe. Alors que sur *TF1*, les propos des journalistes viennent appuyer les images, sur *France 2*, les deux se juxtaposent graphiquement. Il en est de même pour les interventions de correspondants qui marquent l'accréditation des connaissances par le dispositif télévisuel. Sur *TF1*, ils interviennent entre les images, sur *France 2*, ils les accompagnent et viennent relayer les séquences en plateau. En ce sens, le correspondant atteste, il garantit le bon fonctionnement médiatique, l'éclatement des espaces énonciatifs s'inscrit dans le temps du dialogue.



***France 2*, 14/09, 20h09**



***France 2*, 14/09, 01h01**

Toutes les façons d'apprécier ou d'évaluer le journal télévisé, qu'elles émanent de professionnels, de spécialistes de l'information ou de téléspectateurs, se retrouvent dans les discours savants tenus sur le journal télévisé : dresser le bilan de ces discours en

fonction de leurs angles d'approche et de leurs fondements théoriques permet de prendre la mesure des acquis, des limites et des manques dans la réflexion. La télévision du journal télévisé affiche ses prétentions à couvrir le monde au quotidien et à nous le rendre intelligible, ceci est évident si on étudie le générique de *France 2* par exemple, où le monde tourne sur lui-même en ouverture de programme. Le journal télévisé est avant tout un repère médiatico-temporel de notre vie quotidienne, il est une référence pour la population française, il est un signal familier, un fil conducteur permanent, marquant une continuité médiatique. Par l'actualisation d'un rituel télévisé, le journaliste appelle à la connivence avec le téléspectateur. Plus qu'un lieu d'énonciation/actualisation, l'écran se fait lieu de réalisation des discours ; le journaliste devient alors acteur de la représentation de l'histoire. Ceci permet à Noam Chomsky de préciser que lors du traitement médiatique des attentats « nous vivons l'histoire en direct ». On attribue généralement une crédibilité référentielle au discours des informations télévisées. Malgré tout, le processus de communication du journal télévisé se déplace peu à peu des énoncés, des faits, aux protagonistes de l'énonciation. Éliséo Véron (1983) précise à ce sujet que cette confiance accordée au journaliste-présentateur « apparaît ainsi comme une sorte de condition préalable sur laquelle repose le fonctionnement du discours de l'information ». Sur quels usages de la parole le journal télévisé est-il construit ? Qui y parle, à qui, selon quels codes conversationnels, au sein de quels dispositifs ? Constructeur de l'événement, le journaliste se fait maître d'œuvre de sa propre événementialité, il se fait l'incarnation même des faits. Cette dimension est particulièrement signifiante dans le cadre du traitement télévisuel des attentats. Ainsi, l'objectivité et l'exhaustivité jugées au départ du récit sont mises à l'épreuve de l'authenticité écranique.

Le présentateur, souvent à forte personnalité, perçu comme une vedette, une référence incontournable, apparaît le plus souvent seul ; l'exercice en solitaire de la parole est entièrement tourné vers le rapport singulier au spectateur ; s'esquissent alors des configurations plus interactives que nous développerons dans un troisième point de ce chapitre. Trois aspects de l'interaction peuvent guider un rapide tour d'horizon de ses manifestations et de ses limites dans le journal télévisé :

- la coopération : les relations instaurées entre le présentateur et les journalistes, parfois par écrans interposés dans le cas du duplex, visent des effets divers, effets de légitimation ou d'identification qui en sont représentatifs ;

- Le dialogue : nous nommerons dialogue une conversation où on dispose de la possibilité d'intervention, de choix dans la thématisation et l'argumentation où les règles de cohérence et de pertinence sont en permanence respectées. La co-construction argumentative s'exerce sur le vif dans le cas d'un événement transmis en direct ;
- La contradiction : le journal télévisé offre des possibilités de débat de points de vue face à un même événement.

Selon Éliséo Véron (1983), nous nous devons d'étudier les moments où la télévision dit « je ». Nous pouvons ici évoquer le regard-caméra, moment du transfert d'une convention où l'énonciation procède de l'animateur présentateur. Nous pouvons associer au regard-caméra, des moments énonciatifs, verbaux, que sont la prise de rendez vous, base de l'interaction dont nous parlerons plus avant dans la dernière partie de ce chapitre. En effet, à plusieurs reprises, le journaliste-présentateur interpelle les télespectateurs. Il utilise fréquemment le pronom « nous » ou « on » pour l'inclure directement dans son discours : « Nous allons donc revenir sur les faits à New York », « on a du mal à imaginer que c'est bien réel » (*France 2*, 11/09). Le journal télévisé y a aujourd'hui constamment recours pour interpeller le spectateur, l'établissement de la relation télévisuelle est devenu un élément dominant dans le traitement de l'information télévisuelle.

Lorsqu'une information est reprise chaque jour, durant près d'une semaine, elle entre dans un double processus, explicité par Noël Nel (1997 : 71) : une mise en paradigme et une mise en variation. Tout nouveau reportage ou nouvelle information est alors mise en perspective avec les données précédentes, par des résumés, des paraphrases, des commentaires… « Ce dispositif intertextuel […] survient comme forme de contrôle *a posteriori* de la production discursive de la chaîne ».

Le journal télévisé est certainement le genre télévisuel le plus complexe, en effet, il intègre des interviews, des reportages, des témoignages, des séquences en plateau… il met en jeu des acteurs variés, présentateur, journalistes, experts, anonymes à la parole « profane ». Intermédiaire entre l'énoncé télévisuel d'information et l'actualité, le journaliste, correspondant ou envoyé spécial, occupe une place décisive. Il est la garantie de la vraisemblance et de l'efficacité de l'information, de l'ouverture du

plateau vers l'extérieur, de la présence de la chaîne sur le terrain de l'événement, le discours du journaliste doit faire vrai et surtout « faire autorité ».



***ARTE*, 12/09, 19h55**
Philippe Gassot, New York



***France 2*, 15/09, 20h33**
Agnès Vahramian, Peshawar



***TF1*, 12/09, 00h11**
Loick Berrou, New York

Ainsi, si on reprend le graphique des axes de typologisation de Charaudeau, il se trouve à une position intermédiaire. Le journaliste commente, sur le vif et au fur et à mesure les nouvelles, il approfondit les contextes des attentats. Ceci est particulièrement flagrant dans la mise en perspective des informations au sein du dispositif télévisuel. Le journaliste a donc une position privilégiée dans son rapport à l'événement auquel la nature du dispositif le lie, il obtient le statut de parole rapportée, citée, impliquée comme élément du processus de mise en circulation du savoir sur l'événement. En plateau, l'événement est mentionné, analysé, avec cartes et schémas explicatifs à l'appui.



***TF1*, 12/09, 00h03**







***France 2*, Télématin, 12/09, 08h05** ***France 2*, 15/09, 20h23** ***France 2*, 17/09, 19h59**

Le présentateur nous livre l'information en guise d'introduction à la parole des journalistes présents sur les lieux ; dans ce cas, l'intervention du correspondant s'inscrit dans un espace d'évaluation, d'analyse, ouvert par le plateau de référence. Sa force référentielle tient à son « avoir été là » au moment, et à la suite des faits. Le 11/09, le présentateur annonce « on reste à New York, où on retrouve Loick Berrou », le journaliste est sur les lieux du drame, on le « rejoint », comme si nous aussi, nous étions sur les lieux. Le direct ajoute à cet « avoir été là » un « être là maintenant » ; en effet, les correspondants utilisent un vocabulaire temporel important. Le 11/09, Etienne Leenhardt, en direct de Wahington nous livre son témoignage sur *France 2* : « Il n'y a pas réellement de journal télévisé aux États-Unis, c'est un peu comme en France ». Ces discours sont appuyés par un direct qui suscite un temps présent renforçant l'impression de suivre l'événement en temps réel. L'image télévisuelle implique donc une distinction entre l' « ici » du lieu de l'événement et le « là » du journaliste présentateur référent et le passage de l'un à l'autre constitue l'essentiel du jeu spectatoriel. Le présentateur constitue le pivot de la mise en scène, il joue le rôle d'interface entre le monde référentiel évoqué et le monde du téléspectateur mais également entre le studio représenté par le plateau, le monde par les envoyés spéciaux et l'espace social des spectateurs.







***TF1*, 18/09, 13h29** ***France 2*, 14/09, 20h07** ***France 2*, 14/09, 20h42**

Le jounaliste-présentateur est présent pour accompagner un événement traumatisant et partager une émotion, il rend l'événement public, proche et compréhensible, il assure l'ancrage spatio-temporel et social des faits. Il fournit des nouvelles du monde sur le mode informatif, il donne l'image de celui qui sait, de l'objectivité, la neutralité, l'impartialité. Grâce à ce procédé, on cherche à inclure le spectateur dans une réalité, un espace et un temps uniques. L'image est ici authentifiée par celui qui raconte l'histoire. La feintise scénique montre que, quand il y a un narrateur, on lui attribue la véracité des propos tenus et on fait moins attention au dispositif audiovisuel, car cette attention nécessite une certaine distance critique. L'image donne lieu à une énonciation performantielle qui met le témoignage oculaire du cameraman au premier plan, et donne une importance toute particulière au sentiment du vécu dans la construction de la réalité : montrer c'est témoigner, comme le souligne Dominique Mehl (1998) : « Nul ne peut mettre en cause la parole du malheur proféré à la première personne dans une thématique du vécu personnel ».

Même si l'objectivité est un élément essentiel du journal télévisé, la plupart du temps, parfois à son insu, le journaliste nous présente une réalité forgée par la construction de l'information médiatique. De plus, non seulement on y relate les faits liés à l'événement mais on les commente également, ce qui influence la réception du téléspectateur. Les propos journalistiques sont liés à l'actualité ; on attend du journal télévisé un découpage événementiel du monde, témoignant de ce qui se passe dans l'espace public. Ce programme présente une mise en scène caractéristique dont le rôle principal est tenu par le présentateur. Cette mise en scène est même théâtralisée dans le traitement télévisuel des attentats : sur *France 2* notamment on observe que deux présentateurs sont mis en avant : David Pujadas et Daniel Bilalian. Tous deux sont fondamentalement différents dans leur manière de traiter l'information[49]. Alors que David Pujadas parait presque stoïque face à l'événement et se contente de donner les faits sur un ton monocorde, Daniel Bilalian n'hésite pas à laisser s'exprimer son émotion, il utilise des termes forts et ceci devient une caractéristique majeure de son discours. Lorsque *France 2* décide de réunir les deux présentateurs en plateau le 11/09, la mise en scène est flagrante. D. Bilalian est ensuite seul face aux informations : « J'ai pris la place de David Pujadas, qui prépare l'émission de ce soir ». Alors que D. Pujadas donne des informations

[49] Ceci a notamment été mis en évidence dans Arrêt sur Images, sur *ARTE*, le 16/09/01.

succinctes, le vocabulaire employé par Daniel Bilalian est clairement engagé, et rentre déjà dans la fictionnalisation de l'événement : « ce qu'on voit semble incroyable [...] on a du mal à imaginer que c'est bien réel, que ceci n'est pas sorti d'un film de science-fiction » ; plus tard, il donne ses impressions qui sont presque incohérentes « on a l'impression de l'irruption d'un volcan ». Ainsi, le présentateur se construit au fil du journal télévisé comme énonciateur s'adressant à chaque individu constituant le « public » ; parfois, il lui fait part de sa propre émotion vis-à-vis des événements dramatiques ; parfois, il sollicite son attention en l'interpellant. Le discours personnalisé du journaliste-présentateur est une des caractéristiques du dispositif télévisuel du journal télévisé, il contribue à la mise en place de la spécificité du traitement télévisuel des attentats, en l'occurrence, l'interactivité avec le public. D'une part, il atteste de sa présence ; d'autre part, il se fait transparent pour laisser place à l'information. Il n'en reste pas moins que celui qui annonce, celui qui donne à voir, qui donne la parole aux envoyés spéciaux et correspondants, aux experts également, il commente l'actualité, ouvre et ferme le journal. Il est le représentant du téléspectateur, il a des préoccupations de citoyen participant à la vie sociale, il se pose des questions, il est donc chargé de choisir et d'interviewer les acteurs de l'espace public. Le présentateur s'attribue en ce sens un rôle d'organisateur du processus d'événementialisation dans l'espace public.

Même s'il devient vite l'une des seules sources d'information suite aux attentats, le journal télévisé nous livre une information déjà digérée, interprétée, construite et parcellisée au sein de l'espace médiatique. De même, il ne nous fournit que des explications ponctuelles et fragmentées. Quand la télévision montre en direct, l'effet de présence est tel que toute distance spatiale s'abolit, que toute frontière temporelle disparaît, et qu'on donne l'illusion au téléspectateur de contribuer au surgissement d'une histoire présente sur l'écran de télévision.

II.3.2. Un traitement télévisuel différencié

Une analyse approfondie des données quantitatives et qualitatives relatives à notre corpus permet de mettre en évidence un traitement télévisuel différencié. Différencié dans le temps, dans les contenus, au niveau des chaînes également. Malgré certaines

convergences liées à l'importance du temps d'antenne consacré à l'événement notamment, les chaînes ont montré leur spécificité face à un événement qui, par son ampleur, suscitait de prime abord une approche unanimiste et émotionnelle.

II.3.2.1. Le traitement télévisuel des attentats

Dans un premier temps, il est important de poser la question du traitement médiatique du point de vue du temps de la diffusion des informations. Ce temps inclut les journaux télévisés, mais également les magazines diffusés par les chaînes sur la thématique du 11/09. Les différents temps d'antenne par chaîne et par jour sont relatés dans le tableau qui suit, nous permettant d'avoir un point de vue chiffré et objectif du temps consacré à l'événement. Nous avons également pensé qu'il est essentiel de relater les occurrences des thématiques relatives au 11/09 dans les chaînes constituant notre corpus du 11 au 18 septembre 2001. Ces données nous aideront à évaluer l'importance accordée à l'événement au lendemain des attentats.

Figure 27 : Temps d'antenne en minutes consacré aux attentats du 11 septembre 2001 à la télévision française du 11/09/01 au 18/09/01

	TF1	France 2	Arte
11/09/01	523	434	40
12/09/01	346	344	39
13/09/01	187	282	144
14/09/01	151	348	16
15/09/01	91	122	13
16/09/01	401	222	17
17/09/01	182	243	23
18/09/01	120	218	20

Source : Inathèque de France/BNF

Figure 28 : Occurrences de la thématique du 11/09 dans le traitement télévisuel des attentats sur *TF1*, *France 2* et *ARTE* du 11 au 18 /09/ 2001

	TF1	France 2	ARTE
11/09/2001	162	136	26
12/09/2001	172	131	21
13/09/2001	89	73	15
14/09/2001	77	82	12
15/09/2001	27	44	9
16/09/2001	47	39	10
17/09/2001	35	65	16
18/09/2001	37	35	15

Source : Inathèque de France/BNF

Le jour des attentats, toutes les télévisions se mobilisent pour diffuser l'information en direct partout dans le monde. *France 2* est la première à diffuser les images du drame ; *TF1* reprendra les images de LCI à 15h30 ; *ARTE* quant à elle attendra l'édition du soir pour sa première évocation.

La diminution du temps d'antenne consacré aux attentats est une constante, quelle que soit la chaîne. Si, sur *ARTE*, cette diminution est plus homogène, sur *TF1* elle est vertigineuse : du 11 au 15 septembre, on passe de 523 à 91 minutes consacrées à l'événement, la baisse est plus régulée sur *France 2*. Durant ces quelques jours, on traite principalement des attentats, les informations ont été données en majorité durant les deux premiers jours, le sujet s'essouffle ensuite. Á partir du 16 septembre, on s'intéresse à une deuxième phase : la préparation de la riposte. On se rend sur les lieux, l'information reprend ses droits.

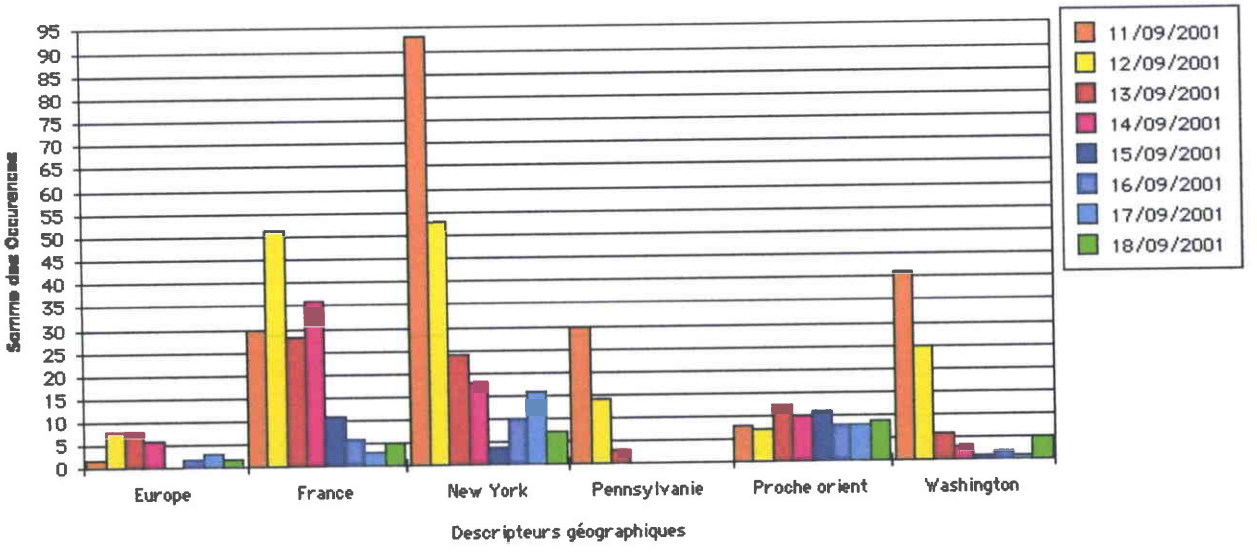
TF1 est la chaîne qui diffuse le plus d'informations durant les trois premiers jours qui suivent les attentats. À partir du 14, *France 2* prend le dessus, et montre ainsi plus de constance dans son traitement des faits et son suivi de l'événement. Ceci est en partie dû aux magazines qui continuent à diffuser des informations en supplément du journal télévisé. Sur *ARTE*, on observe toutefois une légère augmentation des informations à partir du 16 ; en effet, cette chaîne, davantage consacrée aux problèmes internationaux, accorde une place essentielle au traitement de l'information relative aux problèmes au Proche et Moyen-Orient, à la riposte américaine. Notons finalement que sur *France 2* et *TF1*, les dates du 16 et 17 septembre sont dominantes. En effet, le 16, *TF1* et *France 2*

sont à New York, le 17, *France 2* a la primeur de l'information en direct de Washington.

Au niveau des contenus, la récurrence des descripteurs, notamment géographiques, sur les chaînes françaises oriente la construction de l'événement auprès de l'opinion publique. Les documents suivants nous permettent d'évaluer les orientations du traitement télévisuel des attentats durant la semaine qui suit les faits, toutes chaînes confondues. Ceci nous aide à tirer des conclusions concernant l'importance accordée aux attentats, mais également le rapprochement de l'événement dont les conséquences sont notifiées au Proche-Orient, en Europe, et même en France.

Figure 29 : Récurrence des descripteurs géographiques du 11 au 18/09/01

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Europe	2	8	8	6	0	2	3	2
France	30	51	28	36	11	6	3	5
New York	93	53	24	18	4	10	16	7
Pennsylvanie	30	14	3	0	0	0	0	0
Proche Orient	8	7	12	10	11	8	8	9
Washington	41	25	6	3	1	2	1	5



Source : Inathèque de France/BNF

Par rapport à la couverture géographique de l'événement, on constate des récurrences de contenu. Ceci nous donne des indices concernant la manière dont l'événement est présenté à l'opinion publique. Le graphique ci-dessus met clairement en évidence l'importance accordée aux crashs et notamment ceux de New York par rapport au Pentagone ou à la Pennsylvanie. En effet, dans un premier temps, les médias n'ont connaissance que du crash de New York, le Pentagone vient ensuite, les images sont moins nombreuses, les témoignages également. Dans la semaine qui suit les attentats, les conséquences en France sont largement évoquées.
Notons que le crash de Pennsylvanie est très peu traité ; on en parle uniquement durant les trois jours qui suivent le drame ; il semble ensuite totalement oublié des télévisions, malgré le mystère qui reste entier concernant ses circonstances. Ainsi, la télévision nous montre que son rôle n'est pas alors de susciter des polémiques mais d'orienter un discours sur des crashs qui semblent plus importants car ayant une portée plus symbolique.

De manière chronologique, le 11 septembre, l'accent est mis sur le double crash sur le World Trade Center, sur celui du Pentagone et de Pennsylvanie. On parle alors peu du Proche-Orient et de l'Europe, même si les conséquences en France sont déjà évoquées. Cette première phase du traitement médiatique montre l'importance de rapporter les faits et de les restituer dans leur contexte. Près de la moitié des documents, ce jour là, relatent les événements de New York plus particulièrement. Les différents crashs sont alors restitués, les images sont commentées par les journalistes qui n'ont pas encore eu assez de temps pour prendre du recul face à l'événement. Les informations communiquées le 12 septembre concernent principalement le double crash de New York et les réactions françaises. Le traitement médiatique entre alors dans une stratégie pour rassurer la population française. Le 11/09, Daniel Bilalian tente de se montrer rassurant mais son expression laisse transparaître le contraire : « La menace serait écartée de Washington, espérons-le, que Dieu nous entende », des témoignages de Français à Marseille le 11/09 sur *France 2*, viennent accentuer cette idée « ici on est pas touchés directement mais les États-Unis sont le symbole de l'occident ». En somme le conflit nous intéresse mais ne nous concerne pas directement dans les faits. Ce jour là, en plus de relater les faits une nouvelle fois pour les authentifier et les caractériser, on

prépare la population française en lui prouvant que la France n'est pas directement concernée dans ces attentats, qu'elle ne risque rien. Toutefois, c'est à partir de ce moment là qu'affluent les reportages sur la mise en place du plan Vigipirate en France, notamment dans les lieux publics (les aéroports principalement). Le 13 septembre ne fait qu'accentuer cette tendance. En effet, la plupart des documents diffusés ce jour-là concernent la France. Témoignages de Français, explications sur la mise en place du plan Vigipirate, discours d'hommes politiques français, se relaient pour rapprocher l'événement des téléspectateurs. Même si l'évocation des faits est encore très présente, on commence à accorder une importance à l'explication des attentats, c'est pourquoi les thématiques de l'Europe et des relations proche-orientales commencent à s'intensifier dans les discours médiatiques. L'aspect géopolitique ainsi que les conséquences diplomatiques des attentats deviennent alors un élément essentiel de la tentative d'appréhension de l'événement.

Á partir du 14 septembre, on entre dans une nouvelle dynamique de médiatisation. Le crash de Pennsylvanie n'est alors plus abordé directement mais simplement évoqué, très rarement. Les médiatisations des 14 et 15 septembre présentent les mêmes caractéristiques. La situation en France est la plus présente, relayée par des témoignages en direct de New York où l'émotion est omniprésente. L'analyse de la situation proche-orientale prend le dessus sur les répercussions européennes du drame ; on voit déjà pointer la suite de cet « acte de guerre ». Les 16 et 17 septembre, on revient sur les faits, principalement à New York où les journaux télévisés de *TF1* et *France 2* sont tournés le 17/09 : on tente alors de faire sentir l'ambiance dans les rues de la ville, le ressentiment des new-yorkais. Les journalistes-présentateurs sont sur les lieux, ils sont témoins de l'histoire en train de se faire. On évoque également à plusieurs reprises la possible riposte en Afghanistan ainsi que la situation israélo-palestinienne, par le biais de reportages, d'interviews d'experts ou d'intervention de correspondants. En France, les journalistes se rendent sur les lieux de mise en œuvre du plan Vigipirate, notamment à Roissy et à la gare de Lyon, afin d'authentifier leurs dires et rassurer, encore une fois, la population française. Le 18 septembre, la situation proche-orientale et notamment afghane est en première ligne des informations télévisuelles. Nous pouvons également constater une importance accordée à Washington, ce qui est principalement dû au fait que *France 2* a alors envoyé David Pujadas sur les lieux pour enregistrer en direct une émission spéciale.

Arès avoir évoqué les descripteurs géographiques relatifs aux documents constituant notre corpus et afin de comprendre la teneur de ce traitement télévisuel, une analyse approfondie des descripteurs thématiques évoqués est essentielle. Les descripteurs choisis sont ceux qui représentent avec le plus d'exhaustivité possible, les différentes thématiques relatives aux attentats : économie, émotion/solidarité/recueillement, enquête, film des événements, Massoud, Oussama Ben Laden, politique, réactions internationales, riposte, secours/victimes, sécurité, terrorisme. Á ces descripteurs s'ajoutent des thèmes récurrents plus précis pouvant relever d'un mode de traitement de l'information : témoignage, critique, réflexivité médiatique ; ou d'une mise en perspective informationnelle : autre actualité. Cette approche statistique et quantitative nous a permis de dégager les variations d'intensité et de qualité de la couverture télévisuelle des attentats. Nous nous sommes donc intéressée au capital thématique relatif à l'événement mais également à la hiérarchisation de ces thèmes dans les documents constitutifs de notre corpus.

Figure 30 : Récurrence des descripteurs thématiques du 11 au 18/09/01

	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Autre actualité	0	1	3	0	0	1	8	8
Critique	0	3	0	1	0	0	1	1
Économie	2	7	5	5	2	3	6	8
Émotion solidarité recueillement	0	7	26	34	7	14	8	4
Enquête	1	16	12	14	6	3	11	4
Film des événements	35	15	3	0	0	3	0	1
Massoud	1	0	1	2	3	1	2	0
Oussama Ben Laden	10	8	6	2	0	1	2	3
Politique	48	30	8	9	8	4	5	4
Réactions internationales	21	30	15	18	7	7	6	5
Réflexivité médiatique	1	3	0	3	1	2	1	0
Riposte	1	12	8	11	6	9	5	6
Secours	11	10	16	9	4	4	5	1
Sécurité	20	40	20	18	7	3	4	3
Témoignage	21	13	10	6	1	0	2	1
Terrorisme	5	11	9	6	2	3	7	5

Source : Inathèque de France/BNF

Du point de vue du contenu des informations, les thématiques évoquées durant la semaine qui suit les attentats nous permettent d'évaluer la teneur du traitement télévisuel. Nos constatations relèvent d'une étude globale du traitement télévisuel, quelle que soit la chaîne de diffusion. Dans un premier temps, le 11/09, les informations diffusées traitent exclusivement des attentats ; une importance particulière est accordée à retracer le film de événements, ainsi les images des crashs et de l'effondrement des tours constituent l'essentiel des reportages diffusés : « on va redécouvrir ces images », « vous les découvrez toujours avec nous » (*France 2*, 11/09) ; « Vous avez découvert ces images lors de l'émission spéciale de Jean Claude Narcy hier soir » (*TF1*, 12/09). Les témoignages de civils ou discours d'hommes politiques prennent également une place importante suite au crash. Les préoccupations des journalistes s'orientent davantage vers des questions politiques, les réactions internationales et la sécurité. On tente de rassurer la population internationale en abordant les questions sécuritaires. Aucune critique n'est formulée, l'événement est relaté avec emphase, les journalistes n'ont pas le temps de prendre du recul par rapport à l'événement. L'essentiel de l'information relève ici de la monstration et de la reconstitution des faits, afin de montrer le plus d'images possible pour authentifier l'événement auprès de l'opinion publique.

Le 12 septembre, les discours politiques ont toujours une place dominante : en effet, les hommes politiques sont alors le lien entre une événement incompréhensible, des médias qui cherchent à comprendre et une politique en attente d'information. Ils sont censés en savoir plus que tout le monde, plus que les médias eux-mêmes ; c'est pourquoi leur présence sur les écrans est essentielle pour crédibiliser les informations données par les journalistes.



***ARTE*, 11/09, 20h01**



***France 2*, Télématin,12/09, 08h47**



***ARTE*, 12/09, 19h52**

Certaines de ces interventions sont celles d'hommes politiques au Proche-Orient ou de civils réagissant à l'événement. Le lendemain des attentats, l'aspect sécuritaire prend de l'ampleur, il est généralement corrélé avec la mise en place du plan Vigipirate en France, ceci dans le but de rapprocher l'événement de la population française, tout en la rassurant sur de possibles attaques sur notre territoire. Parallèlement, alors que le film des événements est moins retracé, les discours et reportages relatifs à l'enquête se font plus nombreux. Même si la culpabilité d'Oussama Ben Laden a déjà été évoquée à plusieurs reprises la veille, on parle ici davantage des kamikazes, de la manière dont ils ont pu mener à bien leur projet, des réseaux terroristes susceptibles d'œuvrer dans le monde. Face au recueillement et à l'émotion qu'on nous montre exprimée dans le monde entier, on sent déjà pointer un désir de riposte de la part du gouvernement américain.

Les 13 et 14 septembre, l'information est surtout axée sur l'émotion, la solidarité envers les familles de victimes et le recueillement de la population. Une minute de silence est respectée dans le monde entier, le 14/09 à 12h, ce qui donne lieu à de nombreux reportages. On montre alors une vision internationale et unanime de l'émotion ressentie face au drame. Un effet de catharsis intervient pour rassurer la population, lui dire que ce qu'elle ressent est normal. On montre aux téléspectateurs qu'ils ne sont pas seuls, on amène les gens à réagir ensemble contre le terrorisme international.

Même si « la France n'a reçu aucune menace concrète » (*TF1*, 12/09), les États-Unis sont le « symbole de l'occident » (*France 2*, 11/09). Alors que les discours politiques sont moins relatés, l'évolution de l'enquête est toujours aussi présente. Les informations arrivent au compte goutte, on nous les diffuse de la même manière. Le 13 septembre, on parle davantage des secours aux victimes, notamment à New York ; en effet, G. W. Bush se trouve alors sur les lieux, c'est un événement médiatique considérable qui montre le soutien du gouvernement américain aux New-yorkais. Certaines thématiques, même si elles ne sont pas essentielles au traitement télévisuel durant ces deux jours, restent tout de même présentes : c'est le cas des réactions internationales ainsi que des témoignages et de la riposte. Le 14 septembre, la riposte est évoquée à plusieurs reprises. On accentue la présence des reportages sur les réactions internationales et l'enquête, le traitement télévisuel prend alors un tournant plus objectif, on analyse

l'événement, on tente de l'expliquer, on s'interroge sur ses conséquences à court et moyen terme.

Les 15 et 16 septembre, le traitement médiatique des attentats est moins important : ceci s'explique en partie par le fait que ce soit le week-end, que l'événement a déjà occupé la majorité de la programmation durant les trois jours qui ont suivi le drame. Même si c'est durant ces deux jours que les magazines traitent le plus de l'événement, notamment sur *TF1*, ceci ne suffit pas à donner la même ampleur au traitement télévisuel. On revient sur le film des événements, sur l'émotion ressentie au niveau international. Tous les thèmes sont traités de manière équitable, les médias ont cessé d'adopter un point de vue critique sur l'événement ou sur le gouvernement américain. En effet, ces deux jours permettent aux médias de revenir sur les faits, on reprend les informations données durant la semaine précédente, on retrace une fois encore le film des événements.

Les 17 et 18 septembre sont deux jours importants du point de vue du contenu du traitement télévisuel. En effet, le 17, *TF1* et *France 2* réalisent leurs éditions spéciales en direct de New York. Le 18, alors que *TF1* est toujours à New York, seule *France 2* enregistre son édition spéciale en direct de Washington, montrant ainsi son envie d'objectivité dans le traitement informationnel des attentats. Á partir du 17, on commence à évoquer d'autres actualités. Même si les journalistes sont sur les lieux, on montre que d'autres événements importants surviennent, notamment en France, on évoque les incendies dans le Var, événements qui touchent directement la population française. Le 17, l'enquête prend une place dominante dans la construction de l'événement, les reportages sont relayés par des discours liés à l'émotion, au recueillement, à la solidarité envers les Américains. Les autres thématiques sont encore très présentes, excepté le film des événements, qui paraît inutile pour la compréhension par l'opinion publique, les journalistes étant sur les lieux pour authentifier le drame. Les discours émotionnels laissent peu à peu place aux problèmes économiques et à l'évolution de la riposte. Ainsi, à partir du 18 septembre, les réactions directes qui font suite à l'événement laissent place à la réflexion, aux informations politiques et économiques.

Une des thématiques récurrentes, qui n'est pas présente en tant que descripteur mais est constitutive du traitement télévisuel dans sa globalité, est la thématique de la violence. Lorsque nous parlons de violence, nous ne parlons pas spécifiquement de la violence de la médiatisation mais avant tout de la violence du monde représenté. Les images violentes sont avant tout utilisées pour sensibiliser l'opinion publique, voire la mobiliser, même si certains journalistes refusent de le faire par peur du sensationnalisme. La violence des informations fait ainsi partie d'un dispositif privilégié par l'information immédiate et en continu.

Sous couvert de transparence, le téléspectateur est assailli par des images d'urgences, de blessés voire de morts. On pourrait presque rapprocher cette tendance journalistique de la doctrine religieuse où les images d'émotion, de souffrance sont constamment utilisées comme des icônes, elles viennent appuyer le message évangélique et l'autorité de l'église. Quand on connaît les tendances religieuses et la place particulière accordée à la religion par les Américains, il n'est pas étonnant que ce type d'images soit récurrent dans le discours audiovisuel sur les événements du 11/09. En effet, rechercher l'émotion tend à inscrire l'information dans une logique de dramatisation, ce qui, comme nous avons pu nous en rendre compte, ne se produit pas sans schématisation ni stéréotypes. Cette dramatisation peut donc avoir des effets déformants en termes de représentation du monde. Le visionnement de la violence est utile car il permet de décharger cette violence suivant une théorie qui trouverait sa source dans la « catharsis » d'Aristote, partie intégrante d'une conception de la tragédie.

On assiste ici à une familiarisation avec l'intolérable. Toutefois, la dimension de plaisir ou de curiosité à l'égard des spectacles de violence ne garantit en rien que ces spectacles puissent raffermir le lien social. Le sacré associé aux attentats aurait pour fonction fondamentale de polariser les conduites de vengeance et de circonscrire la violence sur un « bouc émissaire » afin d'éviter son déchaînement sur toute la communauté. Il légitime, durant les deux jours consécutifs aux attentats, l'utilisation constante dans les médias du terme « apocalypse ». Les médias nous proposent « une vision d'Apocalypse qui en quelques minutes a transformé le paysage new-yorkais » (*ARTE*, 11/09).

II.3.2.2. Des chaînes qui entrent en concurrence : *TF1/France2*

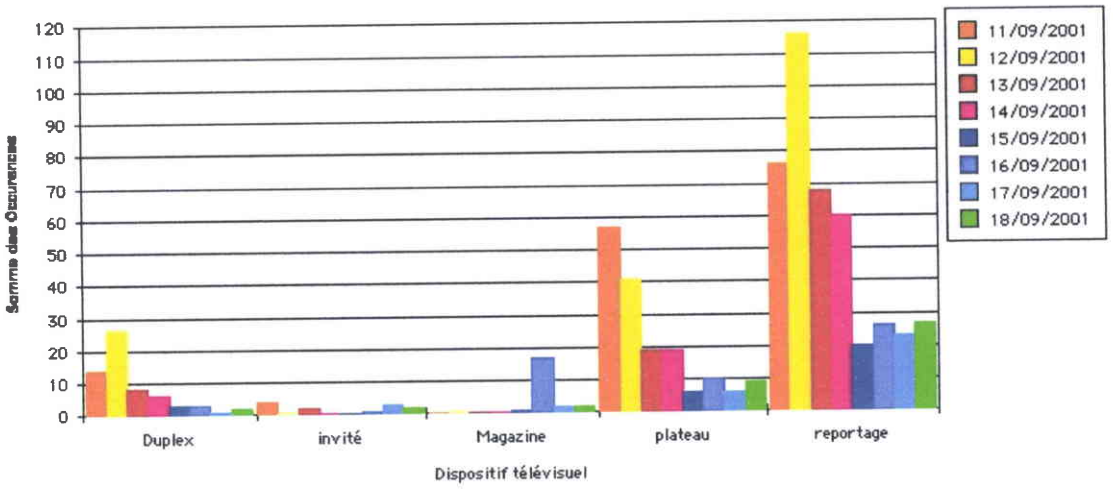
Même si on observe beaucoup de points communs dans le traitement télévisuel des attentats sur *TF1*, *France 2* et *ARTE*, il n'en reste pas moins que chaque chaîne a son identité, sa propre manière de traiter l'information, de construire l'événement auprès des téléspectateurs. Ainsi, *TF1* et *France 2* entrent en concurrence informationnelle dès le 11 septembre. Même si *France 2* consacre davantage de magazines à l'événement – le temps de traitement de l'information dans la semaine qui suit les attentats est quasiment équivalent – c'est surtout au niveau du contenu et de la mise en scène de l'information que les différences se font jour.

Le Dispositif médiatique

Analyser la mise en œuvre du dispositif télévisuel peut s'avérer être un élément très utile dans la compréhension de la diffusion des messages médiatiques. En effet, la mise en scène de l'information peut considérablement orienter la réception de l'événement par l'opinion publique. L'information relative aux attentats passe par différents modes médiatiques de diffusion : le duplex, le plateau invité, les magazines, le plateau, le reportage. Ces différents modes présentent des caractéristiques qui orientent l'interprétation du contenu des informations. Leur mise en œuvre dans le dispositif télévisuel évolue durant la semaine qui suit les attentats sur *TF1* et *France 2*.

Figure 31 : Le dispositif médiatique mis en œuvre par *TF1*

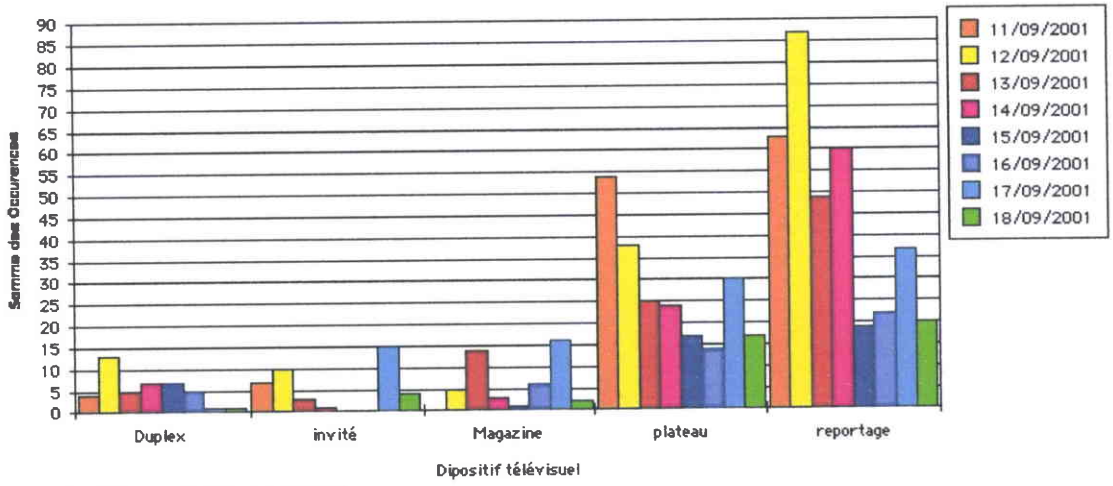
Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Duplex	14	26	8	6	3	3	1	2
Invité	4	0	2	0	0	1	3	2
Magazine	0	0	0	0	1	17	2	2
Plateau	57	41	19	19	6	10	6	9
Reportage	76	116	68	60	20	26	23	27



Source : Inathèque de France/BNF

Figure 32 : Le dispositif médiatique mis en œuvre sur *France 2*

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Duplex	4	13	5	7	7	5	1	1
Invité	7	10	3	1	0	0	15	4
Magazine	0	5	14	3	1	6	16	2
Plateau	54	38	25	24	17	14	30	17
Reportage	63	87	49	60	19	22	37	20



Source : Inathèque de France/BNF

Sur *TF1*, seul un magazine approfondit le drame de manière complète : *Sept à Huit* nous présente, en effet, les conséquences possibles ainsi que les causes de ces attentats meurtriers. Cette émission nous propose plusieurs reportages retraçant les attentats, mais évoque également les évolutions de l'enquête menée sur le terrain, ou par le biais d'internet ; on nous propose également des témoignages qui rendent compte du désarroi des New-yorkais. Ces sujets sont habituellement traités dans les journaux télévisés ; toutefois, le format de l'émission permet d'approfondir ces thématiques et insister sur l'émotion suscitée par les attentats. Nous avons déjà constaté que *France 2* est la chaîne

qui aborde le plus souvent la thématique des attentats. Ceci est surtout dû au fait que, sur *France 2*, de nombreux magazines se sont intéressés à cette question au lendemain des faits. Ainsi, on retrouve non seulement des magazines d'information, tel qu' *Envoyé spécial*, mais également un magazine quotidien, *Télématin*, qui diffuse, durant près de deux heures, chaque matin, des informations sur l'événement. Cette émission est également l'occasion de présenter en nombre important des invités[50] qui nous soumettent leurs analyses, politique, économique, religieuse de l'événement.

Sur *France 2*, les invités sont beaucoup plus présents que sur *TF1*, notamment le 17 septembre, où les deux journalistes présentateurs sont à New York. En effet, *France 2* propose différentes modalités d'interventions en plateau. Les experts ou témoins interviennent dans les magazines mais également en plateau, seuls ou inclus dans une table ronde thématique.



***France 2*, 17/09, 13h27**



***France 2*, 17/09, 13h29**



***France 2*, 17/09, 20h26**

Ces modalités d'intervention alliées au temps plus important consacré à l'événement nous permettent d'affirmer que cette chaîne a avant tout souhaité obtenir un maximum de points de vue à diffuser auprès de l'opinion publique, dans le but de conserver un maximum d'objectivité, alors que la réalité informationnelle tend vers la subjectivité émotionnelle. Les différences de traitement de l'événement tiennent également en grande partie aux capacités de chaque chaîne à mobiliser l'ensemble du dispositif télévisuel pour relater dans l'urgence les faits. Dès le premier jour des attentats, *TF1* mobilise ses correspondants partout dans le monde, la chaîne prend contact avec des Français vivant aux États-Unis, dans l'attente de pouvoir convoquer des envoyés spéciaux. *France 2* met plus de temps à construire son réseau : ce n'est qu'à partir du 12 septembre qu'elle présentera des récits de correspondants différenciés, en duplex de

[50] Rappelons que le terme « invité » est une expression générique regroupant tant les experts, que les journalistes invités ou les témoins amenés à s'exprimer sur l'événement.

New York et Washington. Toutefois, les témoins sont également nombreux le 11/09. Laurent Jaloux témoigne par téléphone dès 16h40, le 11/09 : « j'habite au cinquantième étage d'un immeuble à environ 500 mètres du World Trade Center [...] j'ai vu l'explosion, l'immeuble a flambé [...] j'ai vu des gens qui sautaient [...] la deuxième tour s'est effondrée il y a environ sept minutes [...] on est en train de remonter vers le haut de la ville [...] Manhattan est en état de siège [...] il doit y avoir des centaines de morts, c'est affreux ».

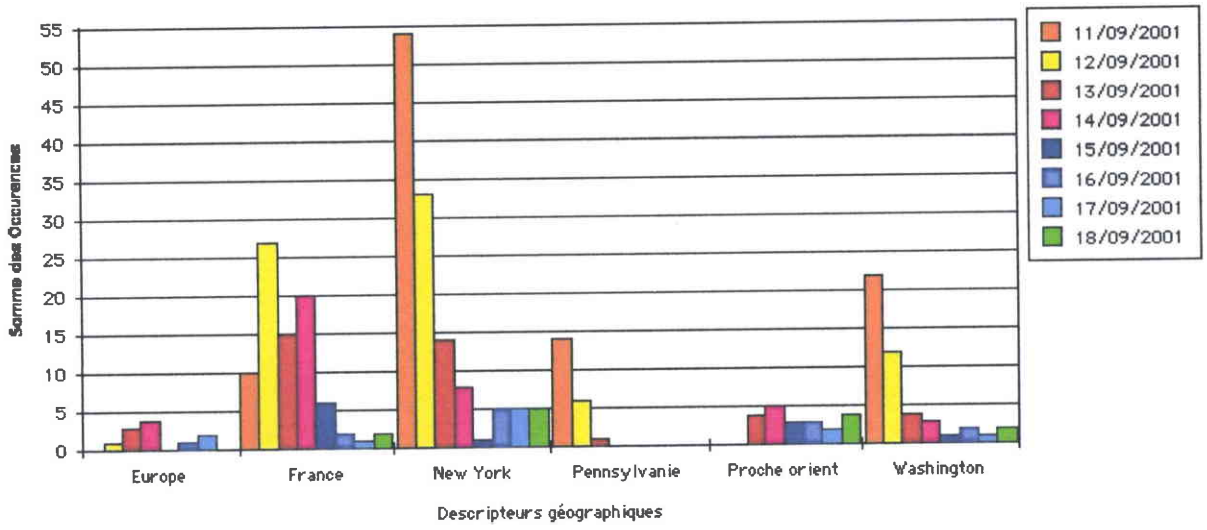
Ils n'en reste pas moins que, si les séquences en plateau et les reportages constituent le canevas des journaux télévisés et des magazines qui traitent de l'événement, plusieurs différences sont à noter. En ce qui concerne les séquences en plateau, elles sont toujours plus nombreuses sur *France 2*, qui rejoint ce que nous venons d'évoquer concernant les correspondants des chaînes. *France 2* accorde une importance particulière à la transmission des informations en plateau, elle donne ainsi un point d'ancrage de l'information à l'opinion publique et met davantage en avant le rôle de personnification de l'événement par le journaliste-présentateur. *TF1* met principalement l'accent sur les interventions en duplex de correspondants ou témoins qui, certes, éloignent l'événement du téléspectateur français, mais donnent une crédibilité et une authentification essentielle à la transmission d'informations dans l'urgence. Sur cette première chaîne, l'accent est mis sur les reportages. Ceci est principalement frappant le 12 septembre où *TF1* diffuse 116 reportages sur l'événement. Même si la plupart d'entre eux relatent en boucle les faits, d'autres ont pour but de faire partager l'ambiance de New York et Washington, au lendemain du drame.

Concurrence au niveau du traitement géographique de l'information

Nous avons déjà constaté la prédominance du traitement médiatique des attentats de New York face à celui de Washington ou de la Pennsylvanie et nous avons déjà élaboré des pistes de réflexion pour expliquer ce comportement des médias. Cette division géographique de l'information est également apparente dans la concurrence qui conduit *TF1* et *France 2* dans la course aux informations.

Figure 33 : Traitement géographique de l'information par *TF1*

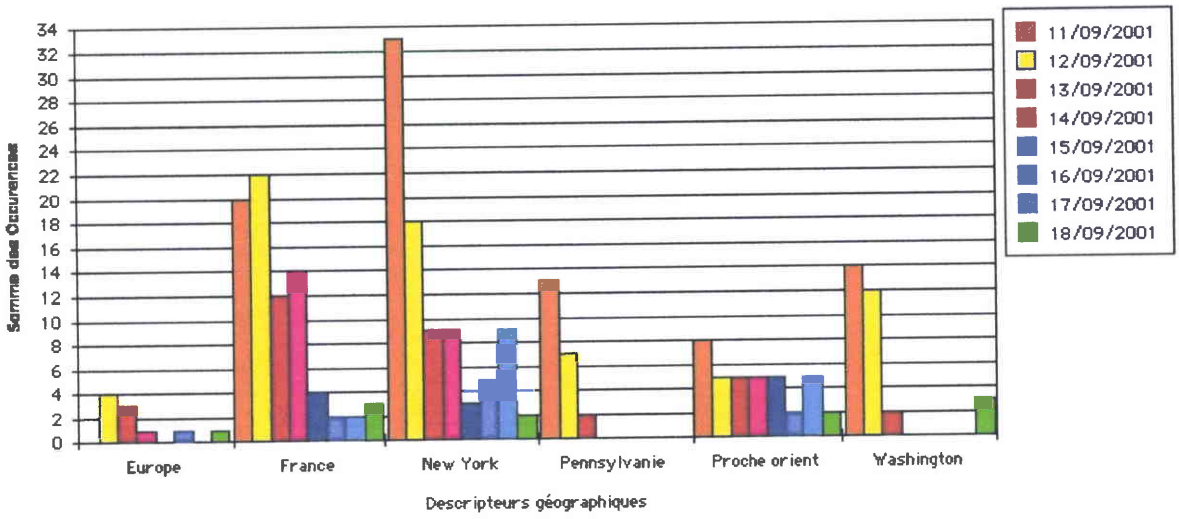
Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Europe	0	1	3	4	0	1	2	0
France	10	27	15	20	6	2	1	2
New York	54	33	14	8	1	5	5	5
Pennsylvanie	14	6	1	0	0	0	0	0
Proche Orient	0	0	4	5	3	3	2	4
Washington	22	12	4	3	1	2	1	2



Source : Inathèque de France/BNF

Figure 34 : Traitement géographique de l'information par *France 2*

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Europe	0	4	3	1	0	1	0	1
France	20	22	12	14	4	2	2	3
New York	33	18	9	9	3	5	9	2
Pennsylvanie	13	7	2	0	0	0	0	0
Proche Orient	8	5	5	5	5	2	5	2
Washington	14	12	2	0	0	0	0	3



Source : Inathèque de France/BNF

Durant les deux premiers jours du traitement médiatique, *TF1* ne traitant pas de la question du Proche-Orient, la majorité des reportages exposent les faits à New York, Washington et en Pennsylvanie. Le traitement de ces trois événements liés aux lieux est identique : on traite plus de New York que de Washington, le crash en Pennsylvanie disparaît de l'information à partir du 14 septembre. La concurrence est éloquente quand les journalistes-présentateurs des deux chaînes se retrouvent en direct de New York le 17 septembre, on retrouve alors les mêmes images, les mêmes plans en plateau, la même approche de l'information sur les lieux du drame.

Même si ces thématiques sont très présentes dans le traitement de l'information par *France 2*, la seconde chaîne aborde déjà les conséquences au niveau français et leur accorde une importance particulière, notamment dans la thématique sécuritaire. De même, *France 2* s'intéresse déjà aux causes de l'événement, et aux réactions dans les pays du Proche-Orient, notamment aux scènes de liesse en Palestine. Ces images sont diffusées en boucle, au même titre que le crash et l'effondrement des tours. La question de la situation proche-orientale est évoquée avec davantage de constance sur *France 2*. En plus de relater les réactions, la chaîne s'intéresse à l'aspect politique ainsi qu'au conflit proche-oriental qui a, en un sens, conduit aux attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis.

Si *TF1* semble davantage s'intéresser à la question européenne, *France 2* préfère relater des informations sur les conséquences du drame en France. Les deux chaînes se donnent

ainsi pour objectif de rapprocher l'événement du téléspectateur. En effet, dans toute communication de crise qui suit un événement d'une telle ampleur, il faut avant tout rassurer la population et créer une montée de patriotisme afin de fédérer autour d'idées et de références communes. Le but étant de véhiculer l'idée que « nous sommes tous américains ». Ainsi, on montre aux Français que le gouvernement assure sa sécurité par la mise en place du plan Vigipirate renforcé, par son application dans les lieux à risques, notamment les institutions américaines en Europe et les aéroports. Enfin, traiter des réactions au niveau européen conduit l'opinion publique française à partager une émotion vécue à grande échelle et lui donne l'impression d'appartenir à une grande nation, aussi grande que les États-Unis. On rapproche ainsi émotionnellement puis idéologiquement le peuple français du peuple américain.

Concurrence au niveau des contenus

Jusqu'à maintenant, nous avons surtout traité du côté formel et fonctionnel de l'information. L'analyse des données thématiques, déjà explicitées auparavant, nous donnera des informations importantes concernant la différence de traitement entre *TF1* et *France 2*.

Figure 35 : Thématiques mises en avant par *TF1*

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Autre actualité	0	1	1	0	0	1	1	1
Critique	0	2	0	1	0	0	1	0
Économie	0	1	2	1	0	2	1	4
Émotion solidarité recueillement	0	5	18	19	3	9	4	2
Enquête	0	6	5	11	2	1	7	4
Film des événements	19	7	1	0	0	2	0	0
Massoud	0	0	0	1	1	1	0	0
Oussama Ben Laden	2	4	1	2	0	0	1	2
Politique	23	18	6	5	2	1	2	1
Réactions internationales	8	11	10	12	3	6	4	4
Réflexivité médiatique	1	1	0	0	0	1	0	0
Riposte	0	12	7	4	2	4	5	5
Secours	8	6	12	3	2	3	1	1
Sécurité	10	25	12	10	4	3	2	1
Témoignage	15	4	4	3	0	0	1	0
Terrorisme	0	5	2	2	1	2	3	3

Source : Inathèque de France/BNF

Figure 36 : Thématiques mises en avant par *France 2*

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Autre actualité	0	0	2	0	0	0	3	3
Critique	0	1	0	0	0	0	0	1
Économie	2	6	2	4	2	1	2	3
Émotion solidarité recueillement	0	2	8	13	4	5	4	2
Enquête	1	9	5	2	3	1	3	0
Film des événements	13	6	2	0	0	0	0	0
Massoud	0	0	1	0	2	0	0	0
Oussama Ben Laden	6	4	5	0	0	1	0	1
Politique	20	8	2	4	6	3	2	2
Réactions internationales	6	12	3	5	3	1	1	0
Réflexivité médiatique	0	0	0	2	1	1	1	0
Riposte	1	0	1	6	2	3	0	0
Secours	3	4	2	5	2	1	4	0
Sécurité	10	14	8	8	3	0	2	2
Témoignage	6	9	6	3	1	0	1	1
Terrorisme	5	6	7	4	1	1	4	1

Source : Inathèque de France/BNF

Devant le caractère soudain et inédit de l'événement, il est difficile pour les chaînes de relater d'autres informations dans la semaine qui suit les attentats. Toutefois, elles vont tout de même en diffuser, mais de manière très isolée. Cette « autre actualité » concerne surtout les incendies survenus dans le Var à ce moment-là en France.
Pendant les trois premiers jours, les rédactions éprouvent le besoin de diffuser en boucle le film des événements. Pour *TF1* comme pour *France 2*, c'est une manière d'authentifier l'événement et de l'ancrer visuellement dans les mémoires collectives. Les images sont alors les mêmes, les commentaires également. Ensuite, ces reportages disparaissent du traitement médiatique ; seule *TF1* les évoquera à nouveau le 16 septembre dans *Sept à Huit*. Durant ces trois jours, les récits relatant la vie du suspect numéro un des États-Unis, Oussama Ben Laden sont également très présents. Á partir du 14, ces biographies laisseront peu à peu la place aux évolutions de l'enquête et à l'analyse des réseaux terroristes. Dans le même ordre d'idées, les réactions politiques prennent une importance particulière les 11 et 12 septembre : en effet, les discours des hommes politiques réagissant aux événements au niveau international sont diffusés en boucle durant ces deux jours. On montre ainsi à la population française qu'ils ont pris conscience de l'ampleur de l'événement et s'apprêtent à prendre des décisions radicales afin d'éviter qu'un tel drame ne se reproduise. Nous sommes alors déjà dans une démarche mise en œuvre pour rassurer l'opinion publique. Dans un premier temps, le 11 septembre, le ton des informations est plutôt objectif, on ne sait pas réellement ce qui s'est passé, alors on relate les faits. Ensuite, l'aspect émotionnel devient prédominant, et le restera jusqu'au 14 septembre. Á cette date, l'émotion est à son apogée dans le traitement médiatique : effectivement, à midi, le 14 septembre, la population mondiale se réunit pour une minute de silence en mémoire des victimes des attentats. L'événement en lui-même a déjà créé une vive émotion, ces images des peuples du monde entier réunis dans un douleur commune ne font qu'accentuer l'impression de partager ensemble un moment unique et fédérer la population autour de l'idée que ceci ne doit plus jamais se reproduire. C'est sur cette idée que G. W. Bush s'appuiera pour argumenter la riposte.

Certaines thématiques sont évoquées par *France 2* avant *TF1*. Le 11 septembre, apparaît déjà un canevas des thèmes qui seront abordés par les chaînes ensuite. C'est notamment le cas des questions économiques qui voient le jour sur *France 2* alors que *TF1* accentue son traitement médiatique sur le rappel des événements.

La question de la riposte est déjà abordée le 11 par *France 2*, alors que *TF1* n'en fera une information importante qu'à partir du 12. Malgré tout, si on regarde en totalité le traitement médiatique des deux chaînes durant la semaine qui suit les attentats, on constate que la thématique de la riposte a pris une place plus importante sur *TF1*, *France 2* ne l'évoquera même pas une seule fois les 17 et 18 septembre, alors que la rédaction est en direct de New York. La notion de terrorisme est approfondie dès le début du traitement de l'information par *France 2*, on s'y pose déjà la question de l'enquête, des causes de ce drame, on cherche à comprendre. Même si ce thème est très présent au lendemain des attentats, *TF1* lui donne une importance particulière le 14 septembre en lui consacrant 11 reportages tentant d'expliquer la position d'Oussama Ben Laden, mais également le développement des réseaux terroristes qui ont conduit à une attaque d'une telle ampleur. *TF1* évoque la mort du commandant Massoud durant trois jours, les 14, 15 et 16 septembre (son agonie, son décès et son enterrement). Durant ces trois jours, on diffuse non seulement des reportages biographiques le concernant mais on évoque surtout son implication dans la lutte contre les talibans en Afghanistan. Il est présenté comme un héros face à une nébuleuse terroriste difficile à cerner. Cette évocation nous laisse déjà deviner l'orientation de la riposte dirigée par les États-Unis en Afghanistan ; la mort du commandant Massoud n'est qu'un élément supplémentaire pour justifier une riposte rapide et violente. Une fois encore, *France 2* diffuse l'information avant *TF1* : dès le 13 septembre, elle évoque l'attaque commise par deux « faux journalistes » contre le commandant, elle n'en reparlera ensuite qu'à deux reprises le 15 septembre.



***France 2*, 15/09, 20h47**



***TF1*, 15/09, 20h26**

Certaines thématiques ont été accentuées par *TF1*. En effet, le rôle des secours est essentiel pour cette chaîne, qui lui consacre 12 reportages, le 13 septembre. On joue énormément sur l'aspect émotionnel et le côté héroïque des pompiers de New York.

Leur travail est particulièrement présenté dans le « document bouleversant » de Mark Heath (*France 2*, 12/09). *TF1* entre alors dans une démarche médiatique plus proche de celle des Américains. Ceci explique également la prédominance des témoignages dès le 11 septembre, le jour des attentats : alors que les réseaux communicationnels se forment, on a recours aux témoins anonymes pour donner leurs impressions et véhiculer leurs récits de l'événement en direct de New York ou de Washington. Il en est de même pour la notion sécuritaire. Même si les deux chaînes traitent de la même manière cette thématique, *TF1* semble y accorder plus d'importance par le nombre de reportages consacrés et le suivi de la thématique. Les réactions internationales sont une part dominante du traitement de l'événement par *TF1*, ce qui la distingue de *France 2* dans le sens où cela correspond à une participation permanente des correspondants au niveau international. Finalement, *TF1* se montre plus critique face à la politique américaine, sa part de responsabilité dans les attentats et surtout le comportement de son président. Sur le plan de la réflexivité médiatique, *TF1* s'interroge dès le premier jour, et surtout le 12, sur le rôle des médias dans la construction de l'événement et évoque notamment le rôle de la presse. Sur *France 2*, la part de réflexivité médiatique tient surtout aux revues de presses matinales dans *Télématin* où on nous présente les unes des grands journaux français et européens en lien avec l'événement.



***France 2*, 12/09, 7h53**

Ces remarques nous permettent de mettre en évidence que la principale différence de traitement de l'information par *TF1* et *France 2* tient aux pratiques professionnelles de chacune des chaînes et notamment aux réseaux communicationnels mis en place dans l'urgence. *France 2* semble avoir eu une vision plus prospective du drame ; en effet, dès le jour de l'événement, elle aborde une pluralité de thèmes, même si elle ne fait que les évoquer. Ceux-ci seront ensuite repris et approfondis par *TF1* qui semble disposer de moyens et d'une rapidité de réaction plus conséquents pour relater l'information dans l'urgence.

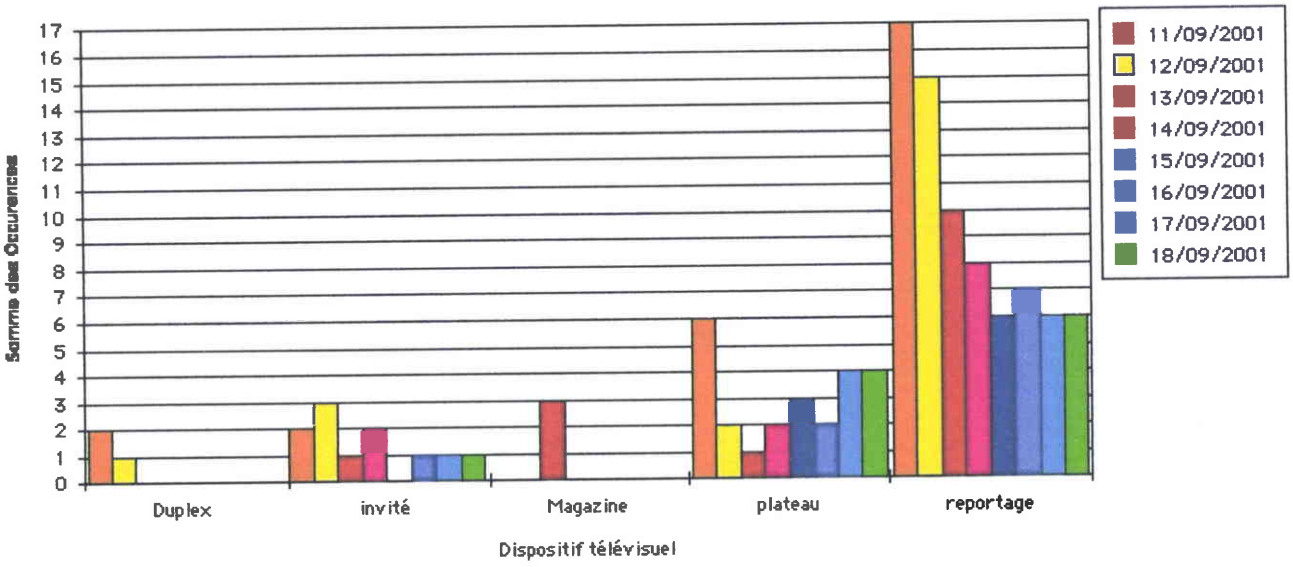
II.3.2.3. Un traitement spécifique : *ARTE*

Parmi les chaînes constituant notre corpus, *ARTE* fait preuve d'un traitement atypique. En effet, il est difficile de la comparer à *TF1* et *France 2*, car *ARTE* se veut une chaîne culturelle, où l'actualité a moins de place. De plus, elle est franco-allemande : l'information y relève donc de deux rédactions. Ceci se traduit non seulement du point de vue du dispositif mis en place au lendemain de attentats mais surtout au niveau du contenu des informations relatives au drame.

Comme pour le traitement télévisuel des *TF1* et *France 2*, nous utiliserons trois lignes directrices pour définir les spécificités du traitement de l'information par *ARTE* : la place du dispositif médiatique dans la mise en scène de l'information, le traitement géographique des faits et la part accordée aux thématiques relatives à l'événement. La mise en place du dispositif médiatique dans l'urgence sur *ARTE* met en évidence la difficulté de la chaîne à relater les attentats, et insiste sur les pratiques journalistiques particulières de la chaîne.

Figure 37 : Dispositif médiatique mis en place par *ARTE*

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Duplex	2	1	0	0	0	0	0	0
Invité	2	3	1	2	0	1	1	1
Magazine	0	0	3	0	0	0	0	0
Plateau	6	2	1	2	3	2	4	4
Reportage	17	15	10	8	6	7	6	6



Source Inathèque de France/BNF

ARTE est une chaîne spécifique, qui ne diffuse qu'en soirée. De manière générale, même si elle accorde une place dominante aux attentats, elle n'en fait pas l'essentiel de sa programmation. C'est seulement à partir du 15 septembre qu'*ARTE* mobilise toute sa rédaction pour rendre compte au mieux de cet événement. Effectivement, à partir de cette date, la thématique de la riposte commence à prendre de l'ampleur sur le plan médiatique. Face à la difficulté de réunir des correspondants dans le monde, *ARTE* a recours aux correspondants des autres chaînes, notamment de *France 2*. C'est pourquoi les duplex n'ont une réelle place que les 11 et 12 septembre. La majorité du traitement télévisuel de la chaîne se fait directement en plateau, où des invités sont amenés à s'exprimer lors d'une interview avec le présentateur du journal télévisé. Ces invités sont essentiellement des experts spécialisés dans les relations internationales ou l'économie, et souvent des experts reconnus qui interviennent occasionnellement dans le journal télévisé. Comme pour les autres chaînes, le reportage est prédominant dans le traitement médiatique des attentats, surtout le 11 septembre où 17 reportages sont consacrés aux faits.

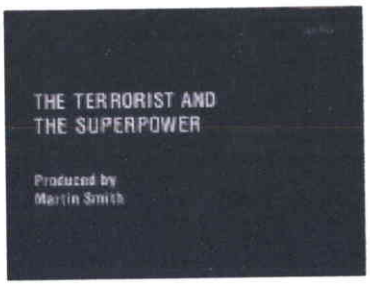
Durant la semaine qui suit les attentats, un seul magazine d'*ARTE* traite de l'événement *Thema : de quoi j'me mêle ?*. Il n'aborde les attentats du 11 septembre que partiellement.



ARTE, **Thema, 20h47**



ARTE, **Thema, 21h12**

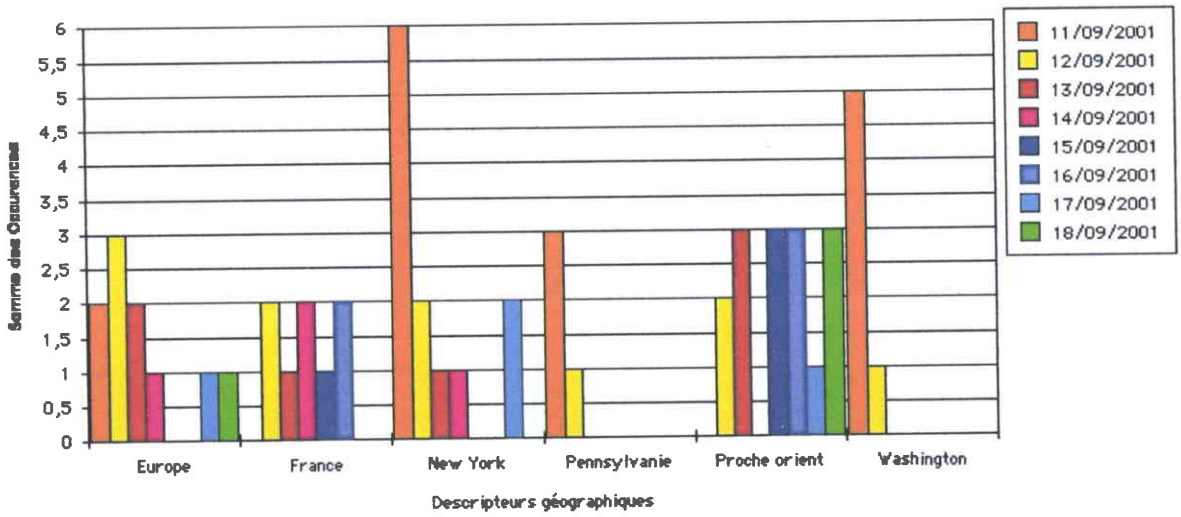


ARTE, **Thema, 22h32**

Le contenu de l'émission est davantage axé sur le Proche-Orient, les réseaux terroristes, les fondamentalistes religieux. L'émission nous apporte un éclairage complet et commenté dans le cadre de débats et de reportages sur l'événement. Elle nous aide à comprendre les causes et les conséquences de l'événement, non seulement au niveau européen, mais également mondial.

Figure 38 : Descripteurs géographiques utilisés par *ARTE*

Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
Europe	2	3	2	1	0	0	1	1
France	0	2	1	2	1	2	0	0
New York	6	2	1	1	0	0	2	0
Pennsylvanie	3	1	0	0	0	0	0	0
Proche Orient	0	2	3	0	3	3	1	3
Washington	5	1	0	0	0	0	0	0



Source Inathèque de France/BNF

Le 11 septembre, comme pour les deux premières chaînes, les reportages diffusés par *ARTE* concernent essentiellement, par ordre décroissant, le double crash de New York, le crash de Washington, et celui de Pennsylvanie. Alors qu'on parle de New York durant 5 jours la semaine suivant les attentats, la diffusion d'informations concernant les crashs de Washington et de Pennsylvanie s'arrête à partir du 13 septembre.

L'Europe et le France sont traitées de manière équitable. En effet, *ARTE* étant une chaîne franco-allemande, on accorde autant de temps à l'information relative à la France qu'à l'Allemagne. Toutefois, en ce qui concerne la France, l'information est la même que sur les autres chaînes, elle traite du développement des réseaux terroristes en France, de la situation économique et surtout de la mise en place du plan Vigipirate. Malgré tout, *ARTE* a une approche plus internationale. Ceci s'observe par le nombre de sujets consacrés aux informations européennes. En effet, on traite beaucoup des réactions d'hommes politiques du Conseil de l'Europe notamment. Évoquées à plusieurs reprises, la réaction européenne ainsi que les prises de décisions sont des éléments dominants du traitement télévisuel des attentats sur *ARTE*. Un autre point dominant reste l'importance accordée à la situation proche-orientale. Plutôt que de condamner directement le Proche-Orient et les groupes fondamentalistes musulmans, *ARTE* prend du recul et tente d'analyser la situation, notamment la responsabilité des États-Unis dans l'enlisement du conflit au Proche-Orient, enlisement responsable en partie de l'événement. La thématique du Proche-Orient est donc dominante ; l'émission *Thema*, qui dure près de trois heures, consacre tous ses reportages et ses analyses-débats à ce thème. Dans les données chiffrées et les graphiques que nous présentons, ceci a une influence considérable.

Figure 39 : Descripteurs thématiques utilisés par *ARTE* du 11 au 18/09/01

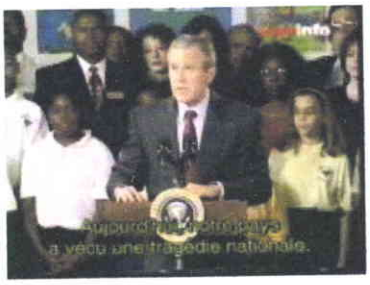
Descripteurs	11/09/2001	12/09/2001	13/09/2001	14/09/2001	15/09/2001	16/09/2001	17/09/2001	18/09/2001
autre actualité	0	0	0	0	0	0	4	4
Économie	0	0	1	0	0	0	3	1
Émotion solidarité recueillement	0	0	0	2	0	0	0	0
Enquête	0	1	2	1	1	1	1	0
film des événements	3	2	0	0	0	1	0	1
Massoud	1	0	0	1	0	0	2	0
Oussama Ben Laden	2	0	0	0	0	0	1	0
politique	5	4	0	0	0	0	1	1
réactions internationales	7	7	2	1	1	0	1	1
réflexivité médiatique	0	2	0	1	0	0	0	0
riposte	0	0	0	1	2	2	0	1
secours	0	0	2	1	0	0	0	0
sécurité	0	1	0	0	0	0	0	0
terrorisme	0	0	0	0	0	0	0	1

Source Inathèque de France/BNF

Dans les premiers jours qui suivent le drame, l'actualité est unique, le contenu des éditions des journaux télévisés est exclusivement consacré aux attentats. Ce n'est qu'à partir du 17 septembre que l'édition est divisée en deux parties, une première consacrée aux attentats et à leurs conséquences, une seconde aux actualités diverses, européennes ou internationales. Contrairement aux autres chaînes, *ARTE* ne joue pas sur l'émotion dans le traitement de l'événement : elle ne le fait qu'à deux reprises le 14 septembre, jour où le monde entier se recueille pour une minute de silence. Comme pour les autres chaînes, le film des événements prend une part importante du traitement télévisuel les 11 et 12 septembre et il sera également rediffusé dans des journaux commémoratifs les 16 et 18 septembre.

Le traitement médiatique d'*ARTE* est exclusivement orienté vers la politique et les réactions internationales. Ces dernières constituent l'essentiel du traitement médiatique les 11 et 12 septembre, loin devant le film des événements, contrairement aux autres chaînes de notre corpus. La politique et les discours des hommes politiques constituent également un élément essentiel de l'information des 11 et 12 septembre. Ces hommes

sont des chefs d'état, des membres du conseil de l'Europe, de l'ONU, leur parole a une importance considérable dans l'explication et la prise en considération de l'événement.



***ARTE*, 11/09, 20h03**



***ARTE*, 11/09, 20h01**



***ARTE*, 12/09, 19h52**

ARTE accorde également de l'importance aux hommes mis en valeur par les attentats. Tout d'abord, Oussama Ben Laden, dont on ne parle presque exclusivement que le 11 septembre : il nous est alors présenté à travers sa biographie et son implication dans les réseaux terroristes au Proche-Orient. Une des spécificités les plus importantes du traitement de l'information par *ARTE* est la capacité de la chaîne à mettre en perspective, rapidement et efficacement, les informations géopolitiques au niveau international. Ainsi, *ARTE* est la seule chaîne à diffuser des informations sur le commandant Massoud dès le 11 septembre. La chaîne comprend alors l'importance de son positionnement de défense de l'Afghanistan, dans le traitement des attentats. On en parle également le 14 septembre, dès l'annonce de sa mort. Le 17 septembre, son nom sera évoqué à deux reprises pour expliquer le rôle que ses troupes sont susceptibles d'avoir dans la riposte américaine en Afghanistan, un reportage lui sera une fois encore consacré. Cette riposte est évoquée durant trois jours, au moment de l'annonce du président américain, du 14 au 16 septembre : on tente d'expliquer en quoi la riposte semble nécessaire au gouvernement américain et pourquoi il est important de garder un point de vue critique par rapport aux conséquences de l'événement. Au sujet de ces conséquences, l'économie est un thème abordé de manière ponctuelle le 13 et à partir du 17 septembre, en plus de parler de Wall Street et des marchés financiers, le journal aborde les conséquences économiques pour les entreprises, notamment au niveau européen, à court et moyen terme. L'évolution de l'enquête est traitée de manière permanente à partir du 12 septembre, elle est reprise à chaque édition, on explique ses évolutions en retraçant les différents points.

Certains thèmes sont secondaires dans le traitement de l'information par *ARTE*. Il est toutefois important d'en parler car ils font tout de même partie intégrante de la médiatisation des attentats. Les secours ne sont évoqués que les 13 et 14 septembre, on aborde la question de la sécurité seulement le 12 septembre. Enfin, la thématique du terrorisme n'est abordée que le 18 septembre, relativement à la riposte. Même si le thème de la réflexivité médiatique revient à trois reprises dans la semaine qui suit les attentats, la chaîne ne montre pas d'aspect critique, le traitement objectif de l'information, ce qui en fait les tenants et les aboutissants, suffit à la transmission des informations.

Le traitement télévisuel des attentats sur *ARTE* est un traitement prospectif : en effet, les informations diffusées sont particulièrement objectives, davantage axées sur l'enquête, les réactions politiques, l'international, que sur l'émotion et le passage en boucle des images du drame. Ces informations contribuent à la construction de l'événement dans un espace géopolitique international. Toutes ces constatations effectuées sur le traitement télévisuel des attentats par *TF1*, *France 2* ou *ARTE* nous ont donc montré que derrière un semblant de diffusion d'informations unanimes, les chaînes ont su se démarquer, dans le but d'établir une interaction avec le téléspectateur et de faire le lien entre l'événement et l'opinion publique.

II.3.3. La prise en considération du public dans le traitement médiatique des attentats[51]

Les considérations relatives à la prise en compte du public dans la médiatisation des attentats ont pour fondement l'étude des dispositifs télévisuels que nous venons d'évoquer. Notre but n'est pas de déterminer le type de public construit par les médias, mais la manière dont le traitement de l'information dans l'urgence à la télévision prend en compte la présence de son destinataire, le public.

[51] Texte de mon intervention lors du Congrès International de l'AISLF « L'individu social, autres réalités, autre sociologie ? », Tours, Juillet 2004.

Dans le cas des attentats du 11/09, les médias ont-ils une influence sur l'opinion publique ? Sont-ils amplificateurs d'un phénomène, parviennent-ils à créer un consensus autour d'un problème, à instaurer un conformisme de pensée ? Pour D. Wolton (1990), la télévision est la seule à pouvoir réunir idéologiquement des milieux si différents. Toutefois, il serait prétentieux de dire qu'elle est un miroir de l'opinion. Quoi qu'il en soit, elle contribue à promouvoir les actions collectives, le but étant avant tout de se faire entendre dans les médias pour accéder à l'opinion publique. Les modalités d'expression publique passent par une mise en scène de l'opinion publique mobilisée, les médias offrent un cadre à l'action collective qui fait suite aux attentats. Ils peuvent imposer les thèmes à l'ordre du jour et ordonner un conformisme ou élargir le débat et favoriser le pluralisme des opinions. En imposant une certaine vision de l'événement, les médias sont devenus le tribunal de l'opinion. En effet, ils délimitent ce qui mérite d'être porté à la connaissance du public mais ils restent toutefois dépendants de la perception des opinions du public, du « grand public », le public des médias de masse, et ils s'efforcent d'en jouer ou de s'y adapter.

Dans un premier temps, nous étudierons comment le public est implicitement inclus dans les contenus télévisuels. Dans le traitement télévisuel des attentats, sont mis en place, d'une part un dispositif didactique, d'autre part, un dispositif de vulgarisation scientifique. Ce contrat de lecture des informations met en évidence des stratégies persuasives, la communication télévisuelle ayant ici une visée factitive : un « faire faire » ancré dans le contrat d'assistance faisant appel à des principes de sollicitation, de mobilisation, de médiation et d'interpellation. L'étude de la réception par les publics est un remède à l'idéologie de la culture de masse, à l'idée d'un formatage des publics par les médias. L'objectif est de saisir le jeu d'échanges entre identités sociales et relations spécifiques aux médias. L'idée même de public est par ailleurs déconstruite dans le sens d'une critique de ses propriétés supposées stables et dans celui d'une pluralisation de ses formes : public consommateur, « presque public télévisuel » (Dayan, 2000)... La notion de public est-elle dissociable de celle de « sphère publique », d' « espace public », d' « opinion publique » ? Le discours télévisuel entre dans l'espace public français, il génère une opinion publique relayée à l'international. On assiste alors à une véritable dramaturgie télévisée, avec ses personnages emblématiques, ses conventions scéniques, ses règles de langage où l'éloignement spatial des victimes interroge sur les possibilités d'apporter une réponse à l'événement.

Ces constatations nous amèneront également à déterminer comment les images et les discours participent à la construction d'une mémoire collective et commune. Nous abordons plus particulièrement les dispositifs télévisuels mis en œuvre pour inclure le spectateur. Quel est le rôle des médias dans la formation et l'expression des opinions au sein de nos sociétés et donc dans les modalités d'instauration du débat public ? Les médias créent-ils l'opinion publique, en amplifient-ils l'écho, orientent-ils son expression ? Nous avons ainsi pu relever des dispositifs d'authentification, de captation, de participation qui régissent le traitement télévisuel des attentats.

Les faits, livrés à la conscience collective, vont donc prendre forme grâce à l'interprétation de chacun et marquer les consciences. Un événement est observable sur le vif, on peut y assister, en être témoin, le suivre en direct mais il ne sera disponible à la conscience publique qu'après identification et interprétation. Cette opération consiste à réduire l'indétermination et la complexité de l'événement. L'intérêt de l'événement est lié à l'attitude qu'adopte le public à son égard. L'intérêt varie selon la signification de l'événement, son actualité, son caractère dramatique, la proximité du fait. En effet, pour attirer l'attention du téléspectateur, l'événement doit être proche géographiquement, psychologiquement et culturellement.

La caractéristique principale du traitement télévisuel reste sa prise en considération du public. En effet, la télévision tente de mettre en place une interactivité constante entre elle et son public, le présentateur est le point d'ancrage de cette interrelation. Ceci contribue à capter l'attention du public mais aussi à le faire participer à la construction de l'information. La télévision est en ce sens en partie responsable de la montée de patriotisme, déjà initié par un unanimisme des réactions dans les médias. Le traitement médiatique des attentats s'ancre alors complètement dans une « société en voie de médiatisation où des pratiques sociales se transforment du fait qu'il y a les médias » (Véron, 1983). Ces analyses nous ont amenée à mettre en évidence un certain nombre de dispositifs télévisuels qui ont contribué à la construction de mondes relatifs à l'événement. Comment la télévision parle du monde, comment elle le magnifie par des dispositifs de spectacularisation et de remodelage symbolique et enfin, comment elle mêle les mondes qu'elle promeut, mondes cohérents et contradictoires, figés et erratiques, sont autant de questions qui nous ont permis de cerner le rôle essentiel de la télévision dans la construction d'une mémoire collective.

II.3.3.1. Un événement construit par sa médiatisation dans l'espace public

La médiatisation de « l'exceptionnel » liée au traitement médiatique des attentats s'ancre dans une ère de mutation contemporaine de l'espace public médiatique. En effet, le traitement médiatique dans l'urgence influence les dispositifs et les processus de circulation sociale du savoir sur l'événement. Les médias sont à l'origine d'une production de sens et de représentations collectives qui permettent une inscription de l'événement dans l'espace public. Ceci passe par un engagement dans des pratiques sociales communes. La construction médiatique de l'événement a pour but de réduire l'indétermination et d'exorciser les attentats de manière collective. C'est dans cet espace public, caractérisé par l'indistinction de tous ceux qui y circulent, que nous avons besoin des médias pour représenter notre appartenance, notre citoyenneté et les choix qui structurent nos pratiques sociales. Les médias nous imposent un cadre culturel où il est obligatoire de se situer pour percevoir, penser et parler de l'événement dans la perspective de la culture de masse. Ils entraînent en ce sens un bouleversement de nos modes de perception et d'appréhension du monde réel. Les représentations de l'événement contribuent au remodelage de l'espace public : le public est invité à s'identifier à ces figures déléguées pour faire siennes ces expériences vécues par procuration. C'est un fait essentiel qui annonce une transformation radicale de l'espace public remodelé par l'intervention croissante des paroles d'expérience.

Les concepts de public, opinion publique, espace public sont autant de notions qui nécessitent ici une rapide mise au point afin de donner toute sa signification à l'analyse particulière de la médiatisation des attentats auprès des téléspectateurs. Le lieu réel où se déroulent aujourd'hui les manifestations est moins la rue que les premières pages des journaux et les écrans de télévision qu'il s'agit d'occuper : grâce au direct télévisé, les journalistes rendent compte de l'événement en même temps qu'ils participent à sa réalisation. La presse et la télévision donnent un retentissement important aux attentats et contribuent ainsi au processus de création de l'événement et de l' « opinion publique ». Les médias permettent de toucher le « grand public » et ont en cela un large pouvoir de constitution et re-constitution des faits. En effet, dans la construction objective de l'événement, on ne peut se limiter à la simple reconstitution factuelle de « ce qui s'est réellement passé », nous devons aussi prendre en compte la lutte

proprement symbolique qui accompagne les attentats. Les représentations sociales de l'événement « ce qu'il faut en penser » font partie intégrante de la médiatisation des attentats. Elles produisent elles aussi l'événement ou, plus exactement, elles le co-produisent. La télévision est devenue un nouvel espace public, qui absorbe toutes les formes de la culture et fait converger vers elle toutes les formes d'information.

- Une internationalisation du public

Comme nous l'avons vu, il est important de noter le rôle prédominant des médias dans la construction de l'événement du « 11/09 », ils sont l'agora, la place publique où les terroristes ont partagé leur mécontentement par rapport à la prise de position américaine au Proche-Orient, et un lieu de discours avec un public international. L'analyse du traitement médiatique des attentats nous a permis de mettre en évidence l'interrelation constante entre médias et social. Par public, nous entendons donc dans un premier temps l'ensemble des personnes ayant pris connaissance des attentats par leur médiatisation télévisuelle : la notion de public rassemble le nombre de personnes qui en sont affectées dans leur sphère personnelle.

Dans le cas de la médiatisation télévisuelle d'un tel événement, le but est de « voir avec », d'entrer dans la communauté imaginée de ceux qui la regardent en même temps. Pour cela, de nombreux reportages montrent des lieux publics où la télévision diffuse les mêmes informations pour tous, les réactions des téléspectateurs sont relevées à chaud, devant les images. On nous montre ici la communauté de téléspectateurs, on la représente à travers le monde. Dans « La télévision cérémonielle » (1996), Dayan et Katz évoquent le sentiment qu'éprouve le public des grands événements à l'idée de se fondre dans une communauté planétaire, communauté immense et fugitive, public dont la monumentalité éphémère est caractéristique de l'expérience qu'offre la télévision. Face au direct omniprésent et omniscient proposé par la télévision, le public manifeste une disposition à défendre certaines valeurs en référence à un bien commun ou à un univers symbolique partagé. Par public, on entend donc la dimension collective de l'écoute, son inscription dans un processus social de construction de l'opinion par rapport aux attentats. Dans le cas du 11/09, ce partage de références communes et de valeurs collectives induit même le public à adopter un point de vue pro-américain et à cautionner la riposte américaine au Moyen-Orient.

C'est grâce aux médias que surgit le public international des attentats, car ils permettent l'accélération de la diffusion des opinions, ils réunissent les populations et font prendre conscience de l'identité des points de vue. En effet, ils favorisent la circulation d'idées en donnant la parole à des experts, ou des quidams. Ils contribuent en cela à constituer une communauté. L'opinion est un groupe momentané et plus ou moins une logique de jugement, qui répondent à des problèmes actuels posés. Pour Gabriel Tarde (*in* Habermas, 1962), contrairement à la foule, action instable et soudaine, impulsion, le public est une collectivité purement spirituelle, une dissémination d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est mentale. Le public des attentats est international, les gens sont reliés entre eux par la conviction de partager au même moment un certain nombre d'idées, de former une communauté idéologique face au terrorisme. Les publics apparaissent alors comme des « communautés d'interprétation » où le dialogisme entre co-énonciation et la co-responsabilité est omniprésent dans la construction du sens dans la communication.

L'interaction publique suscitée lors du traitement médiatique des attentats n'existe pas comme quelque chose d'autonome mais comme une dynamique faisant exister et se rencontrer opinions individuelles et opinion partagée, cristallisation d'idées en états et remises en causes permanentes. L'opinion publique a alors trois caractéristiques : elle produit un auditoire particulier ; elle est une opinion partagée par un grand nombre d'individus, une opinion commune ; elle est une opinion rendue publique, portée à la connaissance de tous et soumise aux arguments de tous. Les médias permettent de toucher le « grand public » et ont en cela un large pouvoir de constitution de l'événement. Les représentations sociales de l'événement (ce qu'il faut en penser) font donc partie intégrante de l'événement.

Par opinion publique, nous nommons donc les idées et idéologies, qui contribuent, auprès du public, à construire une représentation des attentats notamment au niveau international. L'espace médiatique est une forme d'espace public, dans le sens où il donne non seulement accès aux informations mais s'ouvre également aux opinions rendues publiques par l'ouverture à la parole dans les médias. Dans les situations où se constitue l'opinion, et plus particulièrement en situation de crise, les gens sont devant des opinions constituées, des opinions soutenues par des groupes, en sorte que choisir entre des opinions, c'est très évidemment choisir entre des groupes. G. W. Bush

annonce à ce sujet « Nous ne ferons pas de distinction entre les terroristes et ceux qui les protègent », il enjoint ainsi tous les états à appuyer la réaction américaine. Selon Pierre Bourdieu (1984), on cherche à donner l'illusion qu'il existe une opinion publique « comme sommation purement additive d'opinions individuelles ». Ceci permet de constituer l'idée qu'il existe une opinion publique unanime qui légitime ainsi la politique adoptée et renforce les rapports de force qui la fondent et la rendent possible. On aboutit à un effet de consensus, l'opinion étant constituée d'un système de valeurs implicites que les gens ont intériorisées. L'internationalisation de l'information conduit à une internationalisation du public.

- Information et espace public

Tout ce qui est important est public, cela détermine le caractère important, intéressant d'une idée, d'une action, d'une compétence. On insiste sur l'instauration d'un espace public où la communication est conçue sur un mode universel, on crée ainsi une « identité collective ». La question est de savoir si l'espace public doit rester un espace d'expression et de médiation, et donc de conflits, entre des représentations et des symboles contradictoires, ou si la légitimité croissante du paradigme démocratique renforce le thème de l'espace public, lieu de normativité. La médiatisation s'ancre ainsi dans une dialectique entre privé et public. Cette dynamique fructueuse de l'échange entre les personnes privées et la substance d'une arène, l'espace public, est une composante essentielle de la médiatisation des attentats. La somme d'opinions privées (experts, correspondants, témoins...) contribue largement à la constitution d'une opinion collective.

Habermas (1962) aborde l'espace public comme une agora, un lieu concret où tous les citoyens doivent se montrer pour débattre des affaires intéressant le gouvernement de la cité, c'est un mode de participation aux affaires publiques. Les personnes privées font alors usage public de leur raison et instaurent une véritable communication, un échange d'idées et de jugements. L'espace public est donc l'expression des opinions qui permet à des acteurs sociaux, religieux, politiques, culturels, de dialoguer, s'opposer, se répondre aux yeux de tous. Les médias donnent ainsi la parole à de nombreux représentants des instances politiques et religieuses internationales. Aujourd'hui, ce terme désigne l'ensemble des scènes ou des arènes plus ou moins institutionnalisées où

l'on débat des enjeux du moment. La télévision voit émerger l'interactivité qui serait en mesure de favoriser de nouvelles relations avec le téléspectateur. On assiste à la mondialisation des flux d'information qui conduit à une mondialisation de l'émotion et de la solidarité envers le peuple américain.

Même si les opinions s'opposent et se confrontent dans l'espace médiatique, le discours télévisuel n'en reste pas moins créateur d'un consensus idéologique menant à la « croisade contre le terrorisme ». Les médias ouvrent les débats concernant les coupables, la responsabilité américaine...un double choix s'offre alors, l'espace public peut rester le lieu des débats, des valeurs contradictoires ou devenir progressivement l'espace de réification des valeurs égalitaires, rationalistes, démocratiques. Aujourd'hui, il s'agit d'un rejet plus violent, il exclut les discours et les visions du monde qui ne correspondent pas aux discours dominants de l'espace public laïque et démocratique. Il y a aujourd'hui confusion entre l'espace public, lieu d'expression et lieu de médiation, et lieu de hiérarchisation normative. La question est de savoir si l'espace public doit rester un espace d'expression et de médiation, et donc de conflits, entre des représentations et des symboles contradictoires, ou si la légitimité croissante du paradigme démocratique renforce le thème de l'espace public, lieu de normativité.

- Le public et l'espace médiatique

Le discours médiatique étant irréversible, le destinataire est implicitement inclus dans le discours et n'a souvent pas droit de réponse directe. La médiatisation est en ce sens la transformation d'une opinion individuelle en opinion collective, d'où l'importance du contexte social et du média choisi dans la construction du message. L'exposition est le facteur devenu essentiel pour donner à un fait, à un événement, sa pertinence ; la médiatisation télévisuelle est une des modalités de l'existence et de la construction de l'événement.

Le journal télévisé est une scène jouant le rôle d'interface entre le monde et l'espace privé individuel, ceci est d'autant plus vrai dans la médiatisation des attentats. Les journalistes s'adressent donc essentiellement aux réactions qu'ils supposent que les auditeurs spectateurs pourront avoir, et pour cela, ils sont obligés d'imaginer ce que pourraient attendre d'eux tel ou tel public. Á plusieurs reprises, les journalistes incluent

le public dans leur discours en supposant leur réception de l'information : le 11/09, à 18h11 sur *France 2*, le présentateur interpelle le téléspectateur : « Si vous rentrez seulement maintenant, il faut que vous voyez ce qui s'est passé », sur *TF1*, on interprète même la réaction du public : « si vous vous réveillez, vous êtes peut être encore incrédules » (*TF1*, 11/09). Selon Patrick Charaudeau (1997), tout acte de communication est interactionnel et contractuel. Interactionnel, parce que c'est au point de rencontre des processus d'Émission-Réception et de Réception-Intreprétation que se traduit la signification sociale. Contractuel, parce qu'il faut bien que ses partenaires s'entendent sur les normes et les conventions qui vont permettre que se produise une certaine intercompréhension.

La mise en scène verbale est renforcée à la télévision par une mise en scène visuelle qui se déploie tant sur le plateau, que sur le terrain. Sur le plateau elle donne lieu à l'organisation d'un dispositif complexe organisé autour du regard-caméra du présentateur. Facilitée par l'utilisation des prompteurs, cette forme d'adresse visuelle [...] est la marque distinctive de l'énonciation télévisuelle. Rompant l'effet de fiction, elle vise à installer le téléspectateur dans le réel en nouant avec lui un simulacre de dialogue.



***ARTE*, 11/09, 19h51**



***France 2*, 18/09, 20h04**



***TF1*, 18/09, 12h59**

Le seul fait de recourir à l'intermédiaire d'un présentateur (axe YY de Véron, 1983) modifie le rapport à l'effet de réalité car sa présence cautionne l'ensemble de ce qui est dit et sa crédibilité personnelle renforce l'intégration du spectateur. Les réactions de ce dernier influencent la perception du dit ou du vu en termes de contenu, renvoyant tantôt à la crédulité, tantôt à l'incrédulité, voire au soupçon ou encore à l'adhésion totale. Ceci est particulièrement explicite dans les évocations du crash de Pennsylvanie, où les

informations arrivent sans toujours être vérifiées : « Notez cette toute dernière information, information à prendre au conditionnel » (*TF1*, 11/09). En ce sens, l'axe YY assure un raccord au monde réel et un contact minimal avec le téléspectateur. Quant aux documents, ils apportent un complément de relation, ils confortent le rapport au réel. Un cadre diégétique détermine in fine l'interprétation. Le monde de la télévision met en scène des personnages de référence (experts, journalistes..). Éliséo Véron souligne à ce sujet la stratégie de contact qui a pour objectif de produire de la confiance et susciter une croyance stable.

II.3.3.2. La prise en compte du public dans le traitement médiatique

La télévision, nouvelle agora électronique, impose que, pour se faire entendre, on perturbe les plateaux. La connivence avec le téléspectateur s'acquiert aussi lorsque la forme de discours utilisée est conforme aux modes de représentation prédominants dans les goûts du public. C'est ainsi que la mise en média calque opportunément une trame événementielle sur une narration de type téléromanesque lorsqu'elle aborde les attentats ; le vocabulaire fictionnel est dominant dans les discours télévisuels. Comme pour les représentations de la guerre, les représentations de l'horreur du 11/09 sont réservées à l'autre. La prolifération médiatique a permis d'observer le processus suivant lequel s'est élaborée la représentation des événements, la construction de sens apte à englober et à ordonnancer les faits perçus comme une indicible sauvagerie. La possible captation d'un déroulement donne ici un avantage déterminant à la télévision, seule technique capable d'en rendre compte au destinataire. Cette représentation, dont la performance narrative, informative et cathartique est d'une grande puissance, a de surcroît été diffusée en direct : elles est la cause traumatique de l'événement pour tous ceux qui n'étaient pas sur les lieux. La télévision apparaît alors comme une instance contribuant aux débats sociaux autant que des supports de représentation. La mise en perspective des différentes remarques que nous avons pu effectuer jusqu'alors concernant le traitement télévisuel des attentats, vient appuyer l'idée d'une volonté d'interaction. Interaction qui passe par trois dispositifs : un dispositif d'authentification, un dispositif de captation et un dispositif de participation. Ces trois dispositifs interviennent séparément dans la prise en considération du public dans les discours télévisuels, ils sont également convergents dans la construction de sens relative à

l'événement. Les éléments relevés ici seront parfois récurrents par rapport à nos analyses précédentes, toutefois, leur rappel nous permettra de mieux cerner la prise en considération du public dans le traitement médiatique des attentats.

- Dispositif d'authentification

Le but premier de l'information au lendemain des attentats est de donner à connaître et ensuite à comprendre des faits, le principal objectif de la médiatisation des attentats est donc d'amener le public à comprendre l'événement, à le construire. Ceci passe par quatre points essentiels : le direct, la hiérarchisation de l'information, la vulgarisation de l'événement et un rapprochement historique. Ces points ont déjà été abordés ultérieurement dans notre étude, c'est pourquoi nous ne les approfondirons pas une nouvelle fois ici, toutefois, nous tenons à y faire référence en tant qu'éléments constitutifs de l'authentification des faits.

Le direct télévisé

Le premier indicateur de réalité est le direct, il nous fait témoin de l'événement en nous mettant devant le réel. Le seul direct régulièrement maintenu est celui du plateau, duplex qui ancre l'information sur le terrain et nous renvoie à un dispositif médiatique transformé. Les « émissaires du remarquable » (Moles, 1964), c'est-à-dire les journalistes, reporters, les témoins accidentels initiateurs de films amateurs, transforment l'événement en message qui passe par la nouvelle, celle-ci va s'inscrire dans les archives universelles pour être plus tard jugée, soit comme définitivement inscriptible dans l'histoire, soit comme épisodique, destinée à l'oubli définitif. L'immédiateté de l'événement le fait entrer dans l'histoire immédiate.

Le direct télévisé a toutefois apporté une nuance à cette notion, l'événement est vécu en direct mais appréhendé au passé. Les médias n'agissent donc pas seulement comme des moyens dont les événements sont indépendants, mais comme « la condition même de leur existence » (Nora, 1964). Par le direct, on cherche également à construire un spectatorat et à le fidéliser, ce qui passe par la prise en considération des implicites. Le fonctionnement des implicites est donc à double détente : d'une part, il sollicite des savoirs acquis par le spectateur, d'autre part, il les construit. Cet implicite est à prendre

nécessairement en considération dans la transmission en direct des informations relatives au 11/09. L'implicite dans le discours (Jamet, Jannet, 1999) permet une économie discursive, il permet de préserver la cohérence du discours et de tenir compte de ce que l'allocutaire est supposé savoir ou ignorer. Enfin, les médias prennent en compte la loi de la pertinence : est pertinent un énoncé qui, dans le cadre d'une situation d'énonciation donnée, enrichit ou modifie les connaissances ou les conceptions d'un récepteur. L'espace scénique de la télévision est déterminant dans la construction spatio-temporelle de l'événement, il induit des modes de reconnaissance prédéterminés : reconnaissance du monde de la télévision sur la base de ses composantes iconiques, reconnaissance des individus, concordance entre montré et savoir personnel. Ainsi, les représentations graphiques sont immédiatement reconnues comme représentatives de l'événement, les représentations iconiques sont évidentes et induisent un savoir constructif de significations de la part des téléspectateurs.



***France 2*, 13/09, 01h13**

Si le savoir personnel du téléspectateur fait la différence, c'est le choix narratif de l'énonciateur qui donne l'ultime clé d'interprétation. Les individus qui traversent le monde de la télévision remplissent des fonctions particulières : le présentateur, médiateur reconnaissable par la relation qu'il instaure ; le public, image incarnée du spectateur désincarné ; les personnes interviewées.

Afin de rendre l'événement plus compréhensible, plus proche des téléspectateurs, les présentateurs effectuent de nombreux rappels temporels à leur attention. Ceci leur donne l'impression d'être au cœur de l'événement. Ainsi, le 11 septembre, à 16h33, Patrick Poivre d'Arvor introduit un reportage rappelant les événements : « Nous sommes à l'antenne depuis plus d'une heure, il est temps de rappeler ce qui s'est passé », par cette annonce, il effectue un lien implicite entre le temps de l'événement,

le temps télévisuel et le temps de la médiatisation en général. De la même manière, à 17h15 sur *France 2*, Daniel Bilalian partage son émotion avec les téléspectateurs « Nous assistons à des événements qui dépassent l'entendement depuis 14h30 ». Sur *France 2* toujours, Thierry Thuillier, journaliste, effectue un parallèle entre temps américain et temps français, il révèle par là même l'organisation du dispositif journalistique en temps de crise : « Il est 19h30, si vous rentrez chez vous en ce moment, alors que notre antenne est prise depuis 15h [...] aux États-Unis, il est maintenant 13h30 ». Etienne Leenhardt, correspondant à Washington, rappelle constamment sa détermination du temps, comme par exemple le 11 septembre : « Il est 18h30, heure américaine ». Notons finalement que sur *France 2* notamment, les bandeaux reflètent cette même idée, Le 11/09, l'un d'entre eux annonce « World Trade Center, New York, cet après midi ». L'aspect temporel est essentiel dans la restitution chronologique de l'événement, il apporte un semblant d'objectivation des faits dans le direct non préparé omniprésent.

La hiérarchisation de l'information

Les médias visent en effet à apporter les preuves de la véracité des événements afin de les rendre plus réels aux yeux des téléspectateurs qui ne les vivent qu'au travers des images et discours médiatiques. On peut tout d'abord constater que le nombre conséquent d'informations diffusées en un minimum de temps et en direct influence la réception de l'événement. Dans le traitement médiatique des attentats, tous les thèmes sont traités en parallèle, il est donc plus difficile pour le lecteur-spectateur de comprendre le déroulement des faits. Michel Guérin précise que l'AFP a « diffusé plus de flash durant la journée du 11 septembre que pendant toute l'année » (*Le Monde*, 14 septembre 2001). La prolifération médiatique a permis d'observer le processus suivant lequel s'est élaborée la représentation des événements.

On remarque que dans les médias français, les attentats aux États-Unis se résument parfois à l'attentat contre le World Trade Center. L'importance des faits est déjà hiérarchisée, l'intérêt est accordé aux attentats contre le World Trade Center. Ce sont ces attentats qui resteront dans les consciences collectives. Par conséquent, on a l'impression que les médias, et plus particulièrement la télévision, ont tendance à orienter notre lecture de l'événement vers les informations considérées comme « plus

importantes ». Peu à peu, la réflexion et les raisonnements sur les motivations et l'organisation des nouveaux terroristes prennent le pas sur les images des tours en feu, et les ruines du Pentagone. La culpabilité d'Oussama Ben Laden est affirmée. L'expertise participe à la polémique. Ces experts tiennent leur légitimité non seulement de leur fonction mais également de leur vécu personnel qui leur donne de surcroît une parole empirique de vérité.

La vulgarisation de l'événement : mise en mots et mise en récit

Dans le traitement discursif des attentats, le commentaire est romancé, les mots employés sont forts. Le temps du récit est le présent, ce qui lui donne plus de réalisme et permet aux téléspectateurs d'y adhérer plus facilement. Le narrateur-journaliste utilise des images, des métaphores, adopte un style parfois elliptique pour donner plus d'impact à son propos. Les champs lexicaux sont évocateurs : l'incompréhension, l'indétermination, la guerre, l'horreur, la fin du monde, les références à la grandeur américaine…

Afin de rendre l'événement appréhendable, les références affluent, permettant au public de mieux comprendre l'événement en l'associant à une histoire ou à des éléments connus. Les références littéraires et cinématographiques prennent toute leur signification dans la vulgarisation de l'émotion diffusée dans les médias suite aux attentats. Ces images paraissent irréelles ; afin de les exorciser, les journalistes utilisent un vocabulaire connu. De nombreuses références fictionnelles mettent en jeu des films catastrophes. Á ce sujet, les journalistes ne tarissent pas de références. Daniel Bilalian précise « On a du mal à imaginer que c'est bien réel, que ceci n'est pas sorti d'un film de science fiction ». Gilles Bouleau, correspondant à Londres pour *TF1* reprend les paroles d'un témoin et confie : « On ne sait pas si c'est un film de Bruce Willis ou de Godzilla ». Dans l'émission du soir du 11/09 sur *France 2*, David Pujadas précise « Ça ressemble au méchant de James Bond ». De manière plus explicite, dans les Guignols de l'Info du 11/09, un bandeau annonce le sujet « L'Empire contre-attaque ».

Les journalistes eux-mêmes ont du mal à faire la part entre réalité et fiction, ils font entrer le téléspectateur dans une spirale qui oscille constamment entre fiction et réalité : « c'est irréel » annonce Julie Pêcheur, témoin en direct de New York. Sur *France 2*, le

11 septembre, Daniel Bilalian précise « Ce n'est pas un cauchemar mais la réalité [...] les images ont du mal à arriver jusqu'à notre cerveau », avant de répéter à deux reprises que « nous allons revoir le film des événements ». Ce terme « film » sera repris par Olivier Calzi dans l'édition de 7h du 12/09 sur *France 2* lors de l'annonce d'un reportage évoquant « le film de cette terrible journée ». La notion de « scénario » est également récurrente, elle rappelle celle de récit évoquée précédemment. Daniel Bilalian évoque le « scénario diabolique des terroristes », la présentatrice du journal télévisé sur *ARTE*, Annette Burgdorf, parle d'un « scénario que n'aurait pas osé imaginer le pire des films catastrophes ». Le 11 septembre à 17h23, Patrick Poivre d'Arvor insiste : « On connaît les scénarios qui ont inspiré les premiers films catastrophes, à commencer par « La Tour infernale » où des avions s'écrasaient sur des buildings ».

On assiste ici à un enchaînement de séquences narratives autour de quelques personnages, ce qui permet un investissement affectif de la part du téléspectateur. Ces personnages vont se construire selon une logique conflictuelle rappelant le schéma canonique du récit et le système actantiel des personnages. On assiste alors à une lutte du « bien contre le mal ». Les événements sont eux-mêmes scénarisés ; la multiplication des détails agrémente le récit.

La construction d'une mémoire collective de l'événement

Les médias font entrer l'événement dans une histoire présente, ils l'historicisent en fédérant la population française autour d'idées et de représentations communes relatives à l'événement. Les médias ont insisté sur la comparaison des attentats avec l'attaque de Pearl Harbor. La référence à Pearl Harbor est réccurrente (7 décembre 1941), les médias parleront du 11 septembre comme du « Pearl Harbor du 21ème siècle ». Cette référence récurrente contribue à ancrer l'événement dans une histoire en train de se faire et à répondre à « un besoin de mémoire » dans une situation aussi tragique que soudaine. Notons à ce sujet que les récits des journalistes s'effectuent principalement au présent, ce qui contribue à rendre l'événement proche de la population qui le vit à travers les médias. Sur *TF1*, le 11/09 à 17h24, Loic Berrou effectue une autre comparaison historique avec la guerre du Golfe cette fois : « Ces scènes de chaos me rappellent celles que l'on a vécues à Jérusalem, le jour du déclenchement de la guerre du Golfe ».

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir, trois événements sont opératoires dans l'analyse de la désinformation associée aux attentats. Dans un premier temps, les kamikazes ont choisi des symboles comme vecteurs de leur idéologie. Ils ont ensuite utilisé le message-image pour marquer les esprits et construire une mémoire collective de l'événement. Finalement, le direct télévisé contribue à troubler les consciences, grâce à la rediffusion, on vit l'événement en boucle ce qui empêche toute prise de recul et inscrit l'événement dans la durée, dans la mémoire collective. La médiatisation de l'événement à pour but de retenir l'attention du public, ses auteurs ont choisi pour cela des modèles visuels, susceptibles d'attirer des signifiés dans l'opinion publique.

La soudaineté de l'événement a provoqué une incompréhension dans l'opinion publique comme dans les médias, on ne connaît pas la cause donc on donne à voir un maximum d'images afin d'ancrer les attentats dans l'Histoire. D'où la propagation d'un nombre conséquent d'images-chocs, d'images-mémoire visant à marquer la population. Les images contribuent à la création de strates mémorielles qui s'étendent dans la durée et évoluent avec les événements. Les médias ont ainsi construit une représentation des faits. La construction de l'événement, sa chronologie, les « micro-événements » dont il est constitué, aident à l'ancrer dans l'imaginaire collectif. Par le biais des médias, qui ont tous traité des attentats avec les mêmes images et les mêmes récits, tout le monde garde le même souvenir de l'événement. Les médias ont en ce sens été les initiateurs d'une mémoire commune et collective qui influence encore aujourd'hui notre souvenir du drame.

Le cadre télévisuel délimite un espace ainsi qu'un contenu et oriente le regard du téléspectateur. Le cadre structure l'appropriation des documents audiovisuels présentés à l'opinion publique. Les reportages, les commentaires, les temps de parole, la hiérarchisation des sujets abordés, la place de chacun dans la construction de l'information sont des données essentielles à la compréhension de la médiatisation d'un événement d'une telle ampleur. Cette problématisation est essentielle à l'analyse de la mémoire liée à un événement dont la médiatisation est si importante. Le cadre permet, en effet, de mettre en perspective l'approche historiographique des attentats ainsi que l'analyse des procédés par lesquels l'événement est médiatiquement construit et restitué à l'opinion publique.

Il est essentiel de noter l'importance du sentiment historique devant un tel événement, la médiatisation des attentats s'ancre dans une contemporanéisation et la fragmentation du sentiment de l'histoire. Sur *France 2*, Elsa Pallot annonce « des images qui vont marquer les mémoires collectives » et ancre ainsi les faits dans une perspective historique à long terme. On peut même parler d'un réglage entre le cadre et la mémoire de l'événement, car la situation médiatique dans laquelle sont rapportés les attentats formate la mémoire que nous en avons. Les émotions calibrent alors l'événement selon les modalités de la mémoire. Dans le traitement télévisuel des attentats, la société est régulièrement représentée comme un lieu d'affrontement, les scénarios proposés mettent en évidence une représentation du monde homogène caractérisée par un manichéisme ambiant. G. W. Bush veut mener à bien la guerre du « bien contre le mal » même si les téléspectateurs ne savent pas encore qui incarne le mal. Les journalistes optent toutefois déjà pour Oussama Ben Laden, sous prétexte de rendre compte des sources américaines : « C'est Ben Laden qui est bien soupçonné, c'est ce qu'affirme un responsable américain » (*France 2*, 11/09). Quoi qu'il en soit, dans la perception américaine, l'autre est avant tout celui qui suscite la peur, et dont il est rationnel de se méfier. Ce manichéisme conduit à une conception très négative de l'altérité qui répercute bien des stéréotypes communs et amène à la confusion entre islam et terrorisme. Les figures négatives des scénarios développés recouvrent celles des ennemis de l'Amérique, elles donnent une vision peu flatteuse du reste du monde, surtout du Proche-Orient, région accusée en permanence de nourrir les foyers du terrorisme international. Qu'elle soit officielle ou légitimante, la mémoire revêt les formes de l'individualité, opérant des rapprochements, évocations communes et aveux qui complexifient le rapport de chacun à l'histoire.

Dayan et Katz (1998) s'intéressent à la transmission de grands événements présentés comme historiques. Afin de la rendre compréhensible, il s'agit d'associer à la sacralité du sujet une mise en scène qui joue sur le ludique ou tout autre code accessible au grand public. On parle des spectateurs qui se portent à la rencontre de grands événements afin d'acclamer ou d'en siffler les acteurs. La réalité spectatorielle cesse d'être invisible grâce à une norme propre à de tels événements : celle d'un visionnement collectif qui aboutit à réunir les spectateurs restés chez eux en « petites communautés de célébration », en communautés réflexives, parfaitement conscientes de l'existence de millions d'autres communautés, semblables et également immergées dans le

déroulement de l'événement en direct. Le public des grands événements est un public sérieux, déférent, recueilli. Il manifeste toutes les caractéristiques requises sauf une, la stabilité. Conçu pour être fugitif, un tel public est emblématique des émissions en direct. Le 11/09 induit une autre forme de public stable et constant. On en arrive à la saturation de l'espace télévisuel par un événement dont la séduction tient moins à son inscription temporelle qu'à l'immensité du spectatorat qu'elle atteint. Un public à constitution rapide et à dissolution instantanée : un « presque-public » au sens de Daniel Dayan.

La médiatisation des attentats aux États-Unis donne lieu à une expérience collective du drame à domicile, et ceci même au niveau international. L'interpellation permanente du téléspectateur en est une modalité essentielle. Les cérémonies télévisées, en réactivant des réseaux d'individus, sont à même de susciter cette expérience collective. Ceci conduit à des comportements inédits, on assiste à un éthos communautaire. En effet, le recueillement et l'émotion s'expriment non seulement dans les lieux publics mais également dans les espaces privés individuels. L'émotion des Américains est telle qu'ils font tout pour ne pas rester seuls devant leur poste. Devant la soudaineté de l'événement, les téléspectateurs entrent en interaction immédiate et fortuite, tout au long du traitement télévisuel, ils savent que d'autres personnes dans le pays et dans le monde entier suivent le même drame, en même temps, en direct. De manière générale, la réception des « cérémonies télévisées » au sens de Dayan et Katz, n'est généralement pas le fait d'individus isolés ; de plus, en déjouant la contradiction entre domestique et collectif, elle font écho à d'autres formes cérémonielles où se produit une semblable transformation du domicile. En transformant l'espace privé du foyer, l'événement cérémoniel en fait le site d'une expérience sociale, puis collective.

- Dispositif de captation

L'effet de captation passe par une omniprésence des images mais également par un certain nombre d'actions mises en place par *TF1*, *France 2* et *ARTE* dans le but d'amener le spectateur à se sentir directement concerné par l'événement. L'adhésion du public dépend du degré de connivence avec l'information véhiculée, avec les formes de sa mise en média. La connivence est aisément acquise dans le cas d'événements qui affectent directement le public, dans le cas d'une situation de crise. Une telle attitude se retrouve à l'identique dans la couverture d'un événement d'une autre gravité telle que

celle du 11/09. Exposition, prolifération et proximité : la connivence entre médias et société a atteint des seuils fusionnels dans le traitement médiatique des attentats.

L'image omniprésente

Notre étude interroge l'universalité du rapport à l'image, son pouvoir communicatif, sa capacité à porter un certain nombre de signes voués à être interprétés. Le dispositif régit la rencontre entre le spectateur et ces images dans un certain contexte social et symbolique. C'est l'image omniprésente, elle fait partie de la vie quotidienne, de l'imaginaire collectif, elle est quasi universelle. Grâce aux médias, le public a tout de suite accès à une « visibilité » des faits, le risque étant de tomber dans la fascination, de manquer de distance par rapport au drame. Pour le public, l'image a donc une valeur de représentation, une valeur de signe, et une valeur de symbole : entre alors en jeu la connaissance de l'événement par le spectateur, sa connaissance psycho-affective. Toute représentation est donc rapportée par son spectateur à des énoncés idéologiques, culturels, symboliques sans lesquels elle n'a pas de sens. C'est la conformité ou la non-conformité entre le type de relation image-texte et l'attente du spectateur qui donne à la représentation un caractère de vérité ou de fausseté.

Une instrumentalisation de l'information

Les discours de G. W. Bush sont marqués par un manichéisme fort, il évoque à plusieurs reprises le combat « du bien contre le mal ». En faisant entrer le lecteur spectateur dans les « coulisses du pouvoir », on lui donne l'impression d'assister à un événement hors pair, le message diffusé est malgré tout très clair, on lui présente un président qui a le sens du devoir, qui veut punir les coupables et rendre justice aux victimes des attentats. L'image de G. W. Bush est ici un vecteur de désinformation. Á 13h, sur *TF1*, Patrick Poivre d'Arvor donne du crédit aux discours et aux décisions prises par G. W.Bush : « Tout le monde se range derrière le président ». En diffusant toutes les allocutions télévisées de G. W. Bush, la télévision française suit son discours, les évolutions, les prises de décision, et contribue donc à les promouvoir auprès de l'opinion publique. Dans *le Monde Diplomatique*, Daniel Lazare précise qu'alors, « il devient presque impossible d'envisager que la politique américaine aurait pu encourager le terrorisme ou simplement contribuer à la vague d'anti-américanisme à l'étranger. Le

verdict est unanime : les États-Unis ne peuvent pas être coupables ; ils ne sont en rien responsables ; toute déclaration contraire équivaut à prendre part pour l'ennemi ».

Dans les situations où se constitue l'opinion, et plus particulièrement en situation de crise, les téléspectateurs sont devant des opinions déjà constituées, des opinions soutenues par des groupes idéologiques ou politiques, de telle sorte que choisir entre des opinions, c'est choisir entre des groupes. Ainsi, dans le traitement médiatique des attentats, les médias ne peuvent pas réellement se démarquer au niveau informationnel, sous peine d'être taxés de traître remettant en cause la politique américaine, le bien, et soutenant le terrorisme, le mal. Tel est le principe de l'effet de politisation qui produit la crise. On évalue alors les états virtuels de l'opinion et plus exactement les mouvements d'opinion. Dans les situations réelles, les opinions sont des forces et les rapports d'opinions sont des conflits de forces entre des groupes. L'opinion publique n'existe pas, sous la forme en tout cas que lui prêtent ceux qui ont intérêt à affirmer son existence. Il y a d'une part des opinions constituées, mobilisées autour d'un système d'intérêts explicitement formulés, d'autre part des dispositions, qui ne sont pas opinion si on entend par là quelque chose qui peut se formuler en discours avec une certaine prétention à la cohérence.

On assiste alors à un unanimisme suscité par les médias quant aux choix politiques internationaux. L'opinion publique considère la guerre comme juste et inévitable ; les journalistes deviennent les porte-parole de cette cause. Les hommes politiques permettent de personnaliser le surcroît d'émotion ressenti par la population. Relayées par les médias, ces actions politiques permettent de définir la position de chaque peuple par rapport aux attentats et de mettre en avant une « union sacrée », une union internationale où les mêmes valeurs sont partagées par tous et commanditées par les Américains.

Rassurer la population et créer un consensus

On utilise les médias pour atteindre idéologiquement le public. L'offensive consiste à nier la crise. En effet, la communication sur les attentats a privilégié certains thèmes tels que le sauvetage des victimes, la figure du pompier héroïque, le patriotisme et la solidarité américaine, le soutien mondial au pays. Ceci au détriment de l'essence même

de l'événement. Le premier réflexe d'une institution en état de crise consiste en évitement, justification de l'événement et réassurance de l'opinion publique, ce sont des éléments modérateurs de l'amplification d'une crise. Ainsi, en France, les reportages reprennent à plusieurs reprises le contenu du plan Vigipirate, Daniel Vaillant, ministre de l'Intérieur, intervient en ce sens : « Nous n'avons pas d'indication de menace particulière mais le gouvernement a un devoir de vigilance et de précaution pour assurer la sécurité des français ».

On concentre l'attention du public sur le geste exemplaire de son rassemblement et de sa solidarisation, c'est la communauté telle qu'elle doit être. La diffusion en boucle et en continu des images est une modalité essentielle de l'internationalisation des systèmes de communication et de l'information en général. On assiste à une mobilisation politique internationale. Cette idée est accentuée par la répétition d'interventions d'hommes politiques européens mais également internationaux. Leur discours conduit à internationaliser le conflit : « Ce n'est pas une bataille entre les États-Unis et le terrorisme mais entre le monde libre et démocratique et le terrorisme » (Tony Blair, réunion du Comité d'urgence), « Le terrorisme de masse est le nouveau fléau de notre monde d'aujourd'hui. Il est perpétré par des fanatiques qui sont complètement indifférents au caractère sacré de la vie humaine. Il est du devoir des démocraties de se rassembler et de combattre ensemble pour éradiquer totalement ce fléau. », « C'est un défi qui a été lancé à toute l'humanité » (Vladimir Poutine, allocution à la chaîne de télévision RTR), « Le combat contre le terrorisme est une lutte internationale du monde libre contre les forces des ténèbres qui cherchent à détruire notre liberté et notre mode de vie. Je crois qu'ensemble nous pouvons vaincre les forces du mal. En cette période difficile, tous les Israéliens se tiennent aux côtés du peuple américain. » (Ariel Sharon). Afin de rapprocher l'événement des Français, les hommes politiques français sont mis en avant, leurs discours affluent dans ce sens, ils expriment tout leur soutien au peuple américain et engagent les Français à faire de même, J. Chirac se veut rassurant en précisant les mesures prises en France mais également la coordination internationale et notamment européenne qui fait suite aux attentats.

- Dispositif de participation

Outre ce consensus politique, c'est le consensus émotionnel qui est le plus flagrant. « Le positionnement symbolique des enjeux du débat sur le terrain émotionnel et moral est toujours plus efficace pour mobiliser l'opinion que la démonstration d'une position politiquement, techniquement, écologiquement et légalement correcte. » (Ogrizek, 2000). Le but de cette participation du public est de construire dans la sphère publique un mode commun d'appréhension du monde, par le contact. Au-delà de la participation individuelle à l'acte de communication, se construit et se reconstruit le lien social, et cela ouvre en permanence à un espace collectif, imparfait mais globalement intégrateur.

Le processus d'individuation de l'événement consiste en une appropriation individuelle. Les médias cherchent ainsi à établir une interaction avec l'opinion publique. C'est le téléspectateur du « village global » au sens de Mac Luhan (1968), qui est mis en avant en tant que témoin de la catastrophe. Selon lui, la télévision est un « média froid » qui favorise, à domicile et sans effort, la plus intense participation du spectateur. Par le biais de la télévision, l'événement est projeté, jeté dans la vie privée de l'opinion et offert en spectacle. Quoi qu'il en soit, les médias souhaitent faire participer le public au choc traumatique engendré par les attentats.

Vivre l'événement avec les médias : la transparence du dispositif

Dès le début du traitement médiatique, on fait prendre une émotion pour un engagement. On cherche à faire croire que le passage à l'acte du témoin téléspectateur suppose qu'il ne reste pas complètement extérieur et qu'il subisse une part de ce malheur. Le dispositif de mobilisation d'individus anonymes devient un agent à part entière d'un agir collectif. La mobilisation des consciences donne une dimension « cérémonielle » à l'événement. On assiste également à des actes de déploration révélés par une attitude discursive qui, tout en se basant sur des constats descriptifs et narratifs, multiplie les évaluations négatives sur le caractère insupportable de la situation donnée. La dimension interpellative est d'autant plus pressante qu'elle s'opère solennellement devant le tribunal de l'opinion publique.

Les journalistes de télévision éprouvent le besoin d'interpeller directement le téléspectateur afin de lui donner une place active dans la médiatisation du drame. La

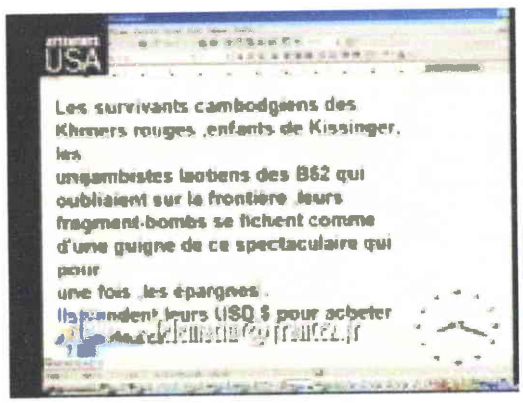
télévision permet ainsi de donner une vision communautaire de l'événement, David Pujadas interpelle le spectateur le 11/09 : « Nous vous faisons vivre cet événement » (Édition du soir). Ainsi, le but premier des médias, au lendemain des attentats, est de faire croire à l'opinion publique qu'elle est en train de vivre un événement hors du commun. Durant la journée du 11 septembre, Daniel Bilalian révèle à plusieurs reprises la transparence voulue pour inclure le téléspectateur dans le dispositif télévisuel : « Les programmes de *France 2* sont interrompus depuis 15h », « L'ensemble de la rédaction s'est mobilisée pour cet événement planétaire ». David Pujadas explique : « Pardonnez moi, ce journal est un peu bouleversé, ce sont les circonstances ». Certains tentent de conserver l'audience induisant un suspens particulier, Daniel Bilalian précise le 11/09 : « On devrait avoir plus d'informations dans les minutes qui viennent ». De même, les reportages conservent un rythme soutenu, par la répétition d'images fortes, telles que l'effondrement des tours.

Daniel Bilalian interpelle le spectateur à 18h11 le 11/09 « Si vous rentrez seulement maintenant, il faut que vous voyiez ce qui s'est passé ». Les présentateurs de journaux télévisés insèrent l'actualité dans la vie des gens et la rendent ainsi plus proche d'eux. Daniel Bilalian rend l'information nécessaire, il s'adresse directement aux téléspectateurs, il sous-entend être en possession de la vérité, savoir « ce qui s'est passé ». Un peu plus tard durant la même édition, il amène le téléspectateur à entrer dans l'image, à vivre le drame à ses côtés. « Les scènes d'Apocalypse que nous avons vécues ensemble, provoquent un état de psychose dans le monde entier » (Patrick Poivre d'Arvor le 11/09 sur *TF1*). En plus d'être le lien entre l'information et le peuple, le présentateur est également vecteur de l'internationalisation de l'événement, il lui confère un aspect communautaire.

Le public prend la parole

Malgré un aspect émotionnel dominant, le téléspectateur reste à distance de l'événement, il peut prendre une position moralisatrice, réfléchie sur lui. Il reprend alors ses facultés de jugement et peut évaluer ses opinions en intervenant directement dans les médias. Peu à peu, le téléspectateur est amené à intervenir médiatiquement en donnant son point de vue. La parole individuelle s'insère dans le dispositif télévisuel par le biais de tribunes spécialement réservées à l'opinion publique. En ce qui concerne la

télévision, les nouveaux médias constituent une source de réactions diverses notamment dans les émissions consacrées au sujet. Nous pouvons citer l'exemple de « Télématin » où des questions et des réactions de téléspectateurs via internet, ponctuent l'émission du 12/09. Il en est de même pour l'émission « L'hebdo du médiateur » sur *France 2*, où les téléspectateurs peuvent poser ouvertement leurs questions aux responsables des informations.



***France 2*, Télématin, 12/09, 08h18**

Les médias de masse apparaissent alors comme des instances contribuant aux débats sociaux autant que des supports de représentation. On crée un public de citoyens. Ces publics ne sont pas des grands publics, ils se forment ailleurs que devant la télévision. Il s'agit de communautés conscientes d'exister, caractérisées par une interaction effective entre leurs membres. Les productions médiatiques ont en ce sens une visée identitaire. Le téléspectateur est ici spectateur du monde tout autant que spectateur de la télévision. Il assiste aux événements par le prisme télévisuel qui prône la transparence mais lui impose en un sens une vision des attentats. La visibilité des faits renvoie à ce qui se produit dans le monde, mais également aux opinions qui circulent dans les mémoires collectives.

Il apparaît donc que les médias deviennent de plus en plus le seul étalon de légitimité pour tous les acteurs sociaux et toutes les formes de prise de parole. Wolton (1990) souligne l'importance d'éviter une confusion entre l'espace public conçu comme lieu d'échange d'arguments rationnels et l'espace public utilisé comme simple lieu de

libre expression, sans hiérarchie et sans normativité. Ces remarques dénotent une transformation de l'espace public médiatique mais ne garantissent en rien sa démocratisation. En effet, réhabilitant l'émotion, donnée comme un gage d'une authenticité absente des paroles expertes, ces dispositifs vérifient la mise en place d'un nouvel imaginaire du débat public et des normes démocratiques. On parle alors « d'agora cathodique » (G. Lochard, J. C. Soulages, 1998). Le téléspectateur devient « téléacteur » ; de simple téléspectateur, il devient protagoniste actif immergé au cœur des promesses de ce nouveau flux transmédiatique. Á tel point qu'on peut aujourd'hui le considérer comme un authentique co-gestionnaire quotidien de l'espace et du débat public, qu'il a contribué à élargir plus massivement.

La représentation de l'actualité à la télévision occupe aujourd'hui une position stratégique dans le monde des images : par sa proximité avec les préoccupations concrètes des gens et par les modifications que sa réception quotidienne entraîne sur l'opinion publique. La télévision adopte donc une place croissante dans la constitution d'un événement et dans la reconstruction d'une mémoire visuelle en vue d'une histoire officielle. Ces représentations sont complétées par une approche a *posteriori* de l'événement par la presse écrite. Ces deux types de médiatisation, orale et écrite, sont concomitantes dans la construction médiatique de l'événement du 11 septembre 2001.

CHAPITRE III
UNE VISUALITÉ OMNIPRÉSENTE : LES PRÉMISSES D'UNE FORME DE DÉSINFORMATION

La télévision et la presse rendent l'événement « public », cette publicisation passe des discours orientés mais surtout par des représentations visuelles omniprésentes. En effet, l'immédiateté informationnelle suscitée par l'exceptionnalité de l'événement donne la priorité aux images et peut provoquer de nombreux dérapages médiatiques liés au traitement de l'information dans l'urgence. Les images, qu'elles soient fixes ou animées gardent le même potentiel émotionnel et cathartique. Elles sont récurrentes dans la presse et à la télévision et contribuent, pour une majeure partie, à construire la mémoire collective nationale et internationale (du moins occidentale). Comme nous l'avons vu, l'émotion passe par le bouleversement de l'appareil médiatique, et l'utilisation d'un vocabulaire spécifique. Au niveau visuel, les photographies, ainsi que les images mobiles des caméras vidéo amateur ou professionnel sont porteuses d'une lourde charge émotionnelle, elles en sont les principales instigatrices. La médiatisation réalisée dans l'urgence induit des problèmes de transmissions d'informations pas toujours vérifiées qui peuvent conduire à une certaine forme de désinformation dans le traitement médiatique.

Dans un premier point, nous mettrons en avant les représentations iconiques des attentats et montrerons comment l'image est mise au service de l'information dans le traitement médiatique des attentats. La notion d'image sera prise dans son acception globale, elle concerne tant les images fixes – la photographie, les dessins, les caricatures

– que les images mobiles, c'est-à-dire les images vidéo ou télévisées. Toutes participent à l'observabilité de l'événement et constituent une forme de témoignage qui donnera lieu à une analyse approfondie. Nous n'omettrons pas d'aborder la prédominance sémantique des représentations iconique dans la construction symbolique de l'événement, en effet, la présence (ou l'absence) de certaines représentations nous amène à nous interroger sur l'objectivité du traitement médiatique.

Les aléas d'une médiatisation dans l'urgence ont parfois conduit les médias à divulguer des informations en dépit de toute vérification. Ces pratiques ont été vivement dénoncées dans de nombreux ouvrages depuis les attentats ; elles s'appliquent non seulement aux discours et écrits journalistiques mais également aux images diffusées dans la presse. Les médias participent ainsi, malgré eux, à une opération de propagande pro-, puis anti- américaine. Nous tenterons de développer ces éléments de désinformation afin d'expliquer en quoi ils peuvent conduire à une remise en cause du système médiatique français.

III.1. L'IMAGE AU SERVICE DE L'INFORMATION : LES REPRÉSENTATIONS ICONIQUES DES ATTENTATS

> « L'image ça n'est pas de l'information, l'image renvoie à toutes sortes d'utilisations dont l'une peut être l'information si elle est bien faite. Mais lorsque l'image informe, le plus souvent il me semble qu'elle informe à la façon des indices de Ginsburg, c'est-à-dire que l'image est un moyen de vérifier après coup qu'une certaine information était fausse [...] D'autre part il me semble que l'image participe à un autre discours et ce discours, c'est le discours du rituel, ce rituel a été très très bien décrit par un de mes camarades [...] Luc Boltanski lorsqu'il a montré qu'il est très important, qu'il est essentiel d'organiser de façon très délibérée ce que j'appellerai un « goutte à goutte des souffrances ». Les souffrances trop grandes sont invisibles donc il faut pouvoir proposer des souffrances qui soient visibles donc suffisamment personnalisées, donc suffisamment petites. » Daniel Dayan, Forum International d'été, 2002 (Le temps des medias/INA) [52].

Dans le cadre de l'étude du discours médiatique et notamment télévisuel, Daniel Dayan se pose la question : l'image est-elle une information ? Il s'arrête plus spécifiquement sur l'éthique de la communication et critique l'instrumentalisation de la souffrance par les médias. En effet, l'image n'est pas une information en soi, c'est un outil qui, accompagné d'un commentaire et replacé dans son contexte, peut fournir une information. Ci-dessus, l'extrait du discours de Daniel Dayan prononcé lors du Forum International d'Été en 2002 permet de poser les bases de notre réflexion en abordant les notions dominantes relatives à la médiatisation des attentats. Ainsi, il est essentiel de traiter du rôle informatif de l'image, de sa légitimité auprès de l'opinion publique, de l'aspect rituel des représentations et de l'émotion qui leur est associée. Les images permettent de rendre compte des attentats sous trois aspects : on parle de l'événement tel un fait ponctuel qui surgit dans le cours des choses ; les propos journalistiques proposent alors des indices de repérage (« aujourd'hui », « ce matin »...) ; les images permettent également de rendre compte de la durée de l'événement, de son accomplissement. Face à cette pluralité de discours parfois ambivalents, la priorité est donnée aux images, tant dans ce qu'elles révèlent de la télévision que dans ce qu'elles produisent comme effet d'entraînement sur l'ensemble des médias et de l'opinion publique internationale. En effet, au début du traitement médiatique, l'image est l'événement ; elle remplit l'espace

[52]Consulté sur le site www.ina.fr.

médiatique sans qu'aucun dispositif n'ait eu le temps de se mettre en place ; elle est « déclencheur de participation » (Dumont, 2004 : 31) : « le signe l'a emporté sur le sens. Le dispositif s'est substitué à l'information. En tant que tel, il devenait lui-même l'information » (Ferro, 2004 : 29). L'aspect exceptionnel de l'événement rassemble beaucoup de paramètres qui conduisent à une iconographie monolithique.

Par « image », nous entendons non seulement les images fixes mais également les images mouvantes. Les images fixes incluent les photographies, les éléments graphiques schématiques et les plans fixes dans la presse et à la télévision. Les images mouvantes ou cinétiques désignent principalement les images de reportages télévisés, les images en séquences. Pour mieux comprendre leurs spécificités ainsi que les messages qu'elles véhiculent, une analyse poussée s'avère nécessaire. Notre étude va porter sur les photographies et les images télévisuelles que nous nommons « récurrentes ». En effet, ce sont celles qui ont été les plus publiées et montrées suite aux attentats révélant l'orientation iconique du traitement médiatique des faits.

Toute image est d'abord vécue comme une représentation de la réalité et les images auxquelles nous nous intéressons véhiculent une référence directe au monde visuel ; elles sont de type documentaire. Nous essayerons de déterminer les limites des images qui tiennent d'abord à la dimension perceptive, et posent en cela les seuils de l'invisible/inaudible, de l'immontrable, de l'irreprésentable ; que de la dimension cognitive mettant en évidence les seuils de l'impensable, de l'incompréhensible, de l'inintelligible. Il faut également prendre en considération la dimension affective de la réception, la dimension esthétique et la dimension morale qui règle les limites de l'intolérable. En tant qu'image atypique, inédite, porteuse d'une capacité traumatique, l'image violente expérimente les limites culturelles et les seuils de tolérance propres à chaque culture. Afin de mieux comprendre la portée significative et symbolique des images, nous serons amenée à établir un lien entre l'image, son contexte de création et de production, et les instances de réception que sont les spectateurs, autrement dit son contenu et sa réception. S'ajoutent à cela la présence d'instances régulatrices, en l'occurrence le gouvernement américain qui édicte les modalités de l'interdit et les limites de la représentation. Sachant que la perception visuelle ne peut être séparée de certaines fonctions psychiques telles que la mémoire, l'intellection, la cognition, le désir, nous poserons la question du dispositif, de l'ensemble des facteurs situationnels

qui règlent le rapport du spectateur à l'image. En effet, la vision effective de l'image a lieu dans un contexte déterminé de manière multiple : contexte social, institutionnel, technique, idéologique... Elle s'effectue dans un dispositif médiatique spécifique.

Une approche sémiotique nous permettra d'effectuer une analyse poussée des images contenues dans notre corpus. Nous chercherons avant tout à comprendre la manière dont l'image communique et transmet des messages. Cette approche nous aidera à réconcilier les usages multiples du terme, mais aussi à approcher la complexité de sa nature, entre imitation, trace, convention, signification et représentation. Nous évoquerons ainsi la complémentarité entre image et langage. Le langage participe à la construction du message visuel, il le relaie, le complète dans une certaine forme d'auto-réflexivité. L'image elle-même est structurée comme un langage intérieur, d'où l'importance du montage dans la structure d'une image.

Un dernier point nous permettra de mettre en avant les fonctions de l'image dans le traitement médiatique des attentats. L'image a d'abord un rôle de représentation. Quel rapport entretient-elle alors avec le monde réel ? Quels sont les formes et les moyens de cette représentation ? L'image a une fonction d'information et nous sommes en droit de nous demander dans quelle mesure une image analogique, fixe ou mouvante, est crédible en tant que source d'information. En tant que témoignage, l'image inscrit des significations et traite des grandes catégories de notre perception de la réalité que sont l'espace et le temps. Ces analyses nous aideront à déterminer comment l'image, et plus particulièrement la photographie, passe du statut d'indice de la réalité à celui d'icône universelle. C'est l'étude des différentes scènes représentées mises en parallèle avec leur mode de traitement médiatique qui nous amènera à tirer des conclusions sur le traitement iconique des attentats du 11 septembre 2001.

Mise en place d'un corpus thématique

Le plan que nous avons adopté suit les différentes catégories de notre corpus. En effet, nous étudierons principalement trois genres d'images, qui relèvent du domaine de l'information dans le cadre de l'actualité immédiate et en direct : graphiques, photographiques et audiovisuelles.

Les images de type graphique prennent une place importante dans l'explication des faits en présentant des lieux, des chronologies...Ces images sont scripto-visuelles, langage et images s'y mêlent pour aider l'opinion publique à visualiser l'événement. Cette catégorie est valable tant dans la presse qu'à la télévision ; toutefois, nous nous verrons obligée de sélectionner des images fixes afin de pouvoir les analyser avec précision. La deuxième catégorie sélectionnée concerne les images de type photographique. Ces images sont statiques, analogiques. Seules ou en séquence, dénotatives ou symboliques, elles sont dominantes dans le traitement journalistique des attentats. Elles ont avant tout une visée d'information et de transmission de l'information ; toutefois, on ne peut pas passer outre leur caractère esthétique qui influence leur lecture auprès de l'opinion publique. Leur insertion dans le dispositif de presse, dans les pages des journaux, leur confère un caractère scripto-visuel. En effet, le texte prend alors une part importante, les titres et les légendes donnent du sens à l'image. Enfin, nous traiterons également des images électroniques ou télévisuelles. Elles font surgir les questions du direct sous tous ses aspects, qu'on parle de l'aspect cérémoniel de la transmission des informations ou de la sérialité des images. Elles prennent une place dominante dans la présentation télévisuelle des attentats. Ces images, mouvantes et en séquence sont alors audio-scripto-visuelles.

Nous avons choisi de sélectionner les photographies les plus représentées dans les médias, photographies « chocs » les plus représentatives des attentats. Certaines de ces photographies sont issues des images télévisuelles et prennent ainsi un sens tout à fait différent par rapport à l'opinion publique et à la représentation de l'événement. Devant la multiplicité des clichés pris et présentés dans les médias, nous sommes obligée de mettre en avant un nombre restreint de photographies, chaque scène sera par conséquent représentée par cinq à six clichés extraits de la presse et de la télévision françaises.

Dans la constitution de notre corpus, nous nous attacherons à intégrer des images relevant des différentes catégories suivant plusieurs thèmes. Chacune des images sélectionnées appartient à une type de scène que nous avons pu établir : la scène politique, médiatique, sécurité, économie, victimes, crash et recueillement. Ces scènes permettent de rendre compte de la globalité du traitement iconique des attentats, nous les mettons en relation avec quatre modes de traitement dominants de l'image : le mode authentifiant, discursif, symbolique et émotif. Les images récurrentes construisent déjà

une mémoire de l'événement par des thématiques associées. Notre démarche consiste donc à analyser chaque type d'image, dans l'ordre de ces catégories génériques, en tentant de mobiliser tout l'appareil méthodologique nécessaire. Les images présentées ci-après ne constituent pas une base exhaustive des représentations iconiques de chaque type de scène ; toutefois, elles sont représentatives et révélatrices de l'orientation du traitement iconique des attentats.

La scène sécurité met en évidence le travail des pompiers, des policiers et des militaires présents sur les lieux des attentats. Elle représente leurs efforts, la solidarité, le dévouement envers le peuple américain. Elle nous présente des situations dramatiques, la reconstruction des lieux ; certaines images proposant une approche symbolique essentielle à la construction de l'événement en tant qu'élément de l'histoire. La charge émotionnelle des personnages est ici indéniable. Il est nécessaire de noter la prédominance de l'image des pompiers, qui sont montrés seuls, en groupe, dans les tours, à l'extérieur des tours, en posture d'action ou de façon symbolique.











La scène politique présente les réactions des hommes politiques et leur appréhension de la nouvelle. L'expression de leur visage est essentielle ; elle révèle des décisions et des prises de position au niveau international. G. W. Bush y est très présent, il reste la figure politique centrale du traitement médiatique des attentats. Il est le « bien », face au mal, représenté par Ben Laden. Nous y incluons également une capture d'image de Massoud,

figure politique dont on a beaucoup parlé suite à son assassinat qui rentre directement dans la thématique des attentats.








La scène économie ne retiendra que très peu notre attention dans l'analyse des photographies. Ceci dans la mesure où les photographies des bourses mondiales notamment sont très rares dans les journaux, le thème étant surtout développé dans des articles non illustrés. Les images de type graphique et issues de reportages télévisuels sont plus à même de représenter les évolutions du marché et les fluctuations boursières qui font suite aux attentats.













La scène des victimes est dominante dans le traitement iconique des attentats. On parle ici de victimes directes. Trois photographies ont été diffusées sur tous les supports de presse, la première représente le désarroi des victimes ; la seconde, la fuite des New-yorkais surpris par le drame ; la dernière, la défenestration, est celle qui a provoqué le plus de polémiques dans le monde journalistique. Nous y incluons également une photographie d'une femme qui a pu joindre son mari avant de mourir, un rescapé des tours ainsi que la seule image de corps sous des linceuls à Washington.









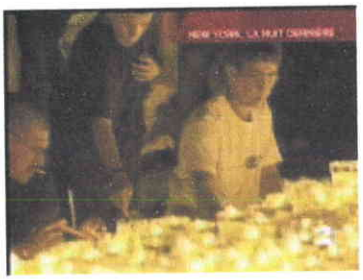


La scène recueillement est la suite directe de l'événement. Elle correspond aux premières réactions des proches de victimes, des victimes indirectes, des populations touchées par le drame. Les photographies sélectionnées sont les plus représentatives dans la mesure où elles mettent en évidence le patriotisme et la solidarité aux victimes, le drapeau américain est récurrent, les bougies également. On nous montre le recueillement des hommes politiques et des anonymes, et l'aspect religieux est ici essentiel.







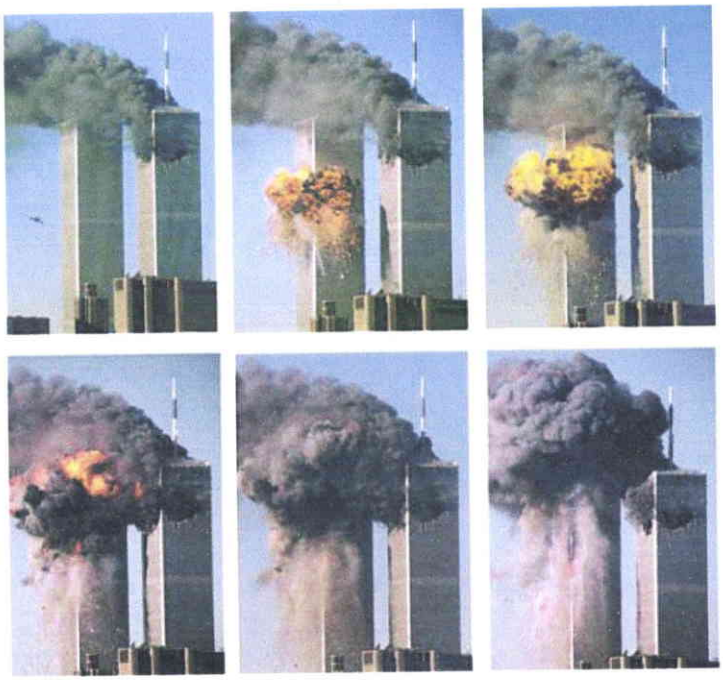
La scène du crash est la scène essentielle dans le traitement médiatique des attentats. Les photographies qui lui sont associées sont fixes, soit présentées seules, soit de manière sérielle. La sérialité est ici la condition *sine qua non* à la représentation des attentats contre le World Trade Center. La représentation du crash contre le Pentagone ou en Pennsylvanie est peu présente dans les médias.









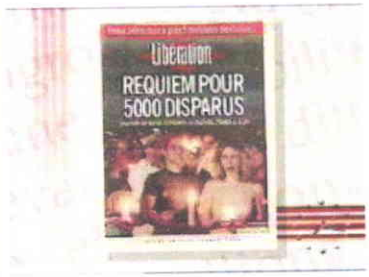
La scène médiatique relève du discours autoréflexif des médias sur l'événement. On nous présente des couvertures de magazines, des premières pages de sites internet, mais avant tout des images télévisuelles souvent issues des télévisions étrangères, américaines.













Notre corpus inclut également les nouvelles images, notamment les images de synthèse. Elles présentent la réalité de manière virtuelle. Les images qui suivent ne sont que des exemples parmi d'autres ; toutefois, elles permettent de mettre en évidence certaines caractéristiques des images scripto-visuelles de synthèse. Celles-ci contribuent à expliquer des événements, à représenter l'espace de manière construite, à mettre en place des étapes dans l'information et surtout à combler un manque d'images sur un sujet particulier.













Ce corpus n'a pas la prétention d'être exhaustif et mériterait d'être complété ultérieurement. Toutefois, nous chercherons à mettre en avant un certain nombre de données qui aboutiront à une étude approfondie de la médiatisation iconique de l'événement.

III.1.1. Les images mouvantes à l'origine de la transmission du savoir sur l'événement

L'image moderne inclut non seulement l'image fixe mais également l'image mobile, toutes deux étant des moyens d'expression visuelle. Notre étude porte principalement sur l' « image médiatique » tout particulièrement les images de télévision. Images omniprésentes qui font partie de la vie quotidienne, de l'imaginaire collectif, elles sont quasi universelles et pourtant très souvent critiquées. Des rubriques dans la presse nationale, notamment *Le Monde,* analysent les images télévisuelles ; la télévision elle-même s'interroge sur la crédibilité de ses images par le biais d'émissions auto-réflexives. La médiatisation du 11 septembre en est un exemple éloquent de fictionnalisation et de spectacularisation.

Le dispositif télévisuel est ce qui légitime le fait même d'aller voir des images mouvantes sur un écran. L'expression « effet écran » désigne ce processus de dévoilement progressif des objets de perception, au sein duquel Deleuze (1983) distingue trois variétés d'images en mouvement qui mettent en valeur trois processus complémentaires :

- l'image perception qui met en jeu un processus perceptif ;
- l'image action qui met en jeu un processus narratif ;
- l'image affection qui met en jeu un processus affectif.

On retrouve ces trois procédés dans le traitement iconique des attentats.

Le dispositif télévisuel n'implique pas seulement un temps unique qui s'écoulerait, dans lequelle nous glisserions comme dans un perpétuel présent, mais aussi et surtout un temps complexe, stratifié, dans lequel nous nous mouvons sur plusieurs plans à la fois. Ceci non seulement parce que nous y faisons fonctionner notre mémoire et nos attentes, mais aussi parce que, lorsqu'elles insistent sur la durée des événements, les images mouvantes en arrivent à nous faire percevoir l'espace et le temps.

Parmi les images constituant notre corpus, extraites de la télévision, nous pouvons d'une part distinguer les images issues d'émissions variées ; d'autre part, les images issues de journaux télévisés, journaux dont le dispositif a été profondément modifié par le

caractère exceptionnel de l'événement. Au sein des images de journaux télévisés, on relève des images en séquences venues de l'extérieur, images filmées par des amateurs, images extraites d'autres chaînes notamment CNN. On relève également des images séquences internes, issues de la chaîne qui les diffuse, qui intègrent des « images monstration » en direct dans les séquences de terrain, et des « images commentaire » d'archive, dans les séquences en studio.

III.1.1.1. Différentes sources d'images au service de l'information

La médiatisation télévisuelle des attentats passe avant tout par le dispositif de filmage en direct de l'événement. Toutefois, la soudaineté des faits a obligé le medium à insérer d'autres types d'images afin de compléter ses informations. En effet, la première couverture iconique de l'événement présente trois caractéristiques déterminantes dans l'appréhension de l'événement : le foisonnement, la disponibilité et la circulation accélérée des images. Ceci conduit rapidement à une propagation d'images mémoire de l'événement. Il est difficile de faire le choix des représentations les plus pertinentes, en raison de la nécessité tacite de répondre à la pression de l'inconcevable, par des images à la fois emblématiques, esthétiques et porteuses d'assomptions narratives. On retrouve ainsi des photographies, des images de synthèse, des images de vidéastes amateurs ou de télévisions étrangères, qui viennent combler le manque informationnel lié aux lacunes de la représentation, surtout dans les heures qui suivent le drame. Ces images ont pour but premier de toucher le téléspectateur en lui montrant une réalité atroce. Les journalistes de télévision ont d'ailleurs tendance à affirmer de manière récurrente que ces images sont « apocalyptiques », « terribles », « dramatiques ».

- Les différentes sources d'images télévisuelles dans le traitement médiatique des attentats

Un événement médiatisé en direct pose le problème des sources d'images ; le caractère inédit de l'événement amène les chaînes à diffuser non seulement des images internes qu'elles produisent elles-mêmes mais également des images externes, images d'amateurs ou issues de télévisions étrangères, qui ont pour but de compléter l'information et le traitement visuel des attentats. La plupart des images diffusées sont produites par des professionnels mais les plus poignantes restent celles des amateurs,

simples témoins présents sur les lieux. Cette diversité de sources ne fait qu'accentuer l'aspect pluriel de la représentation de l'événement. Elle est garante d'une certaine forme d'objectivité informationnelle en présentant une pluralité de points de vue.

Á la télévision, le principe d'information en continu suppose que les images suffisent à donner une signification à l'événement. Le risque pour le spectateur reste de regarder l'événement se produire sous ses yeux sans en percevoir la portée ni même parvenir à le comprendre. Dans le cas des attentats, le question ne s'est même pas posée dans le sens où tout a été donné au téléspectateur : images, informations, explications... Á la télévision américaine, le flux d'images arrive à l'antenne sans réel contrôle. Lorsque leurs sources ne sont pas évoquées, les erreurs sont fréquentes. Les images sont diffusées à l'état brut, sans montage, sans vérification préalable. Il en a été de même en France où nous avons pu constater un certain nombre d'erreurs techniques liées au traitement télévisuel dans l'urgence, durant les premiers jours du traitement médiatique.

Les caméras fixes des télévisions américaines

Dès le premier impact, les caméras fixes des télévisions américaines s'enclenchent à distance depuis les rédactions de CNN, ABC, CBS. Á peine deux minutes après le premier impact, CNN montre déjà les images de la tour nord en flammes. Les télévisions du monde entier suivront peu de temps après. Les images CNN prennent une importance particulière lors du traitement médiatique et plus particulièrement télévisuel des attentats : « Les chaînes nationales peuvent se téléscoper lors d'événements médiatiques. Lors d'une crise telle que le 11 septembre, les chaînes internationales s'effondrent et se mettent à diffuser CNN où qu'elles se trouvent, au fin fond des Flandres belges, en Chine, ou ailleurs encore, donc nous assistons à l'apparition de ce nouveau phénomène, ou, au niveau international on assiste à ce genre de comportement que l'on associe aux événements médiatiques. » (Elihu Kahtz, Forum international d'été, Le temps des medias/INA).



***France 2*, Télématin, 12/09, 7h31**

Dans un article paru le 14 septembre 2001, *Le Monde* titre : « Comment les télévisions américaines ont réagi aux attentats ? ». L'article nous permet d'appréhender l'organisation des télévisions américaines dès le premier impact. Comme ses concurrents, CNN a déployé une dizaine de caméras discrètes sur le territoire américain, braquées en permanence sur les lieux symboliques ou stratégiques américains tels que la Maison Blanche à Washington, la bourse de New-York, ou la ligne d'horizon de Manhattan. « C'est cette dernière caméra, située à trois kilomètres du World Trade Center qui est mise en marche lorsque la première dépêche d'agence annonçant le crash tombe sur les téléscripteurs », explique le porte-parole de la chaîne, dans *Le Monde*. Un dispositif identique permet peu après à CBS de retransmettre, grâce à sa chaîne locale, les mêmes plans de la tour en feu, pris depuis le nord de Manhattan. Chez ABC News, les premières images sont filmées par une chaîne locale affiliée, WABC, depuis les hélicoptères lui servant d'ordinaire à surveiller le trafic routier dans et autour de New-York.

Les bourses d'échange permettent d'avoir les images du deuxième crash partout dans le monde, images qui seront diffusées en France sans qu'on puisse en donner la source et le contexte de fabrication. Cette médiatisation en direct et dans l'urgence n'est pas sans entraîner certains risques pour l'œil non averti du téléspectateur non préparé à l'événement. En effet, cette omniprésence des télévisions nous donne l'impression que la caméra est un œil réel placé entre le téléspectateur et l'événement ; le risque est donc de tomber dans la fascination, de manquer de distance par rapport au drame. On s'habitue à voir des images prises sur le vif, celles qui prennent un peu de recul par rapport aux faits et sont donc plus esthétiques nous paraissent peu réalistes alors qu'elles

le sont tout autant. On en arrive à se poser la question du rapport aux images télévisuelles et de l'interprétation du drame par le téléspectateur.

Images de journalistes sur le terrain

Les images de journalistes sur le terrain ont un fort potentiel cathartique, elles expriment plus d'humanité et de vécu. Elles sont plus subjectives et permettent d'apporter un regard particulier mais non moins professionnel sur l'événement. Elles apparaissent ainsi plus réelles aux yeux des téléspectateurs. Á CBS, deux journalistes filment la chute des tours ; le deuxième crash est filmé sous six angles différents par les journalistes présents sur les lieux. Ces images se distinguent des images des caméras fixes de télévisions américaines car les journalistes réagissent comme les autres New-yorkais, ils sont témoins de l'événement, leurs reportages sont avant tout des témoignages. On suit avec eux des courses effrénées, on cherche un abri, on constate l'incompréhension. Le 11/09, à 16h33, Philippe Gassot intervient par téléphone pour rendre compte des évolutions du drame : « l'incendie n'a pas l'air de se calmer, il a l'air plutôt rigoureux ». Á 16h53, il reprend l'antenne : « J'entends un bruit de fond, un bruit de réacteur que je n'arrive pas à situer [...] je reste très vigilant et je vous appelle dès que j'ai des informations ». Le journaliste nous donne ainsi accès au cœur de l'événement.

Toutes ces images, qu'elles soient issues des télévisions ou de journalistes, sont diffusées via les bourses d'images telles que le *Eurovision Views Exchange*. Cette bourse est commune aux télévisions du monde entier, ce qui favorise la pluralité des points de vue, et l'internationalisation des informations.

Vidéastes amateurs ou indépendants

Les images de vidéastes amateurs et indépendants nous livrent un témoignage particulier sur l'événement. En effet, ces vidéastes ne sont dépendants d'aucune contrainte, d'aucune censure, et ne semblent être influencés par aucune pratique liée à l'audiovisuel. Ils établissent eux-mêmes leurs limites, ils choisissent eux-mêmes leurs images, ils ne réfléchissent pas à l'impression qu'elles vont pouvoir donner et se contentent de filmer ce qu'ils voient, d'exprimer ce qu'ils ressentent à un moment précis du drame.

Il est rare qu'une image montre un fait en flagrant délit. Même si les chaînes ont manqué le premier impact, les images amateur des frères Naudet sont rapidement disponibles. On les présente parfois comme des images en direct alors que leur caractère rétrospectif est évident. Dans le cas du traitement médiatique des attentats, le public a ainsi tout de suite accès à une « visibilité » des faits. La question de la visibilité doit être appréhendée comme une action donnant accès à des informations, ce qui pose le problème du rapport entre l'objet montré, l'instance de monstration et le regard du lecteur-spectateur. L'instance sélectionne ce qui est montré, ou « non-montré », le cameraman pose un regard sur l'événement. Toute monstration résulte en effet d'un certain regard sur le monde, même si la représentation se veut transparente par rapport à la réalité montrée. Nous nous devons donc ici d'évoquer le document des frères Naudet (2001). Jules et Gédéon Naudet réalisaient alors un reportage sur les pompiers new-yorkais. Ce sont eux qui ont, par inadvertance, filmé le premier crash. Leur reportage nous présente le visage d'un pompier avec en arrière-plan les tours du World Trade Center ; on entend le bruit des réacteurs qui se rapproche ; puis une contre-plongée nous permet de voir le premier avion se diriger tout droit vers la tour nord.



***France 2*, Télématin, 12/09, 8h34**



***France 2*, Télématin, 12/09, 8h37**

CNN parvient à se procurer ces images à 00h soit 6h en France ; ce qui permet de les intégrer à toutes les rétrospectives de l'événement. La presse en tire des photographies constamment réutilisées pour rendre compte des faits. Ces documents prennent une dimension historique car ils montrent l'événement en train de se réaliser. Selon Jules Naudet, ils sont « une façon de se protéger, un mécanisme de défense. Filmer, c'est regarder quelqu'un à travers une fenêtre. Cela rend la réalité plus facile à vivre ».

Le contexte est propice à la réalisation du film des frères Naudet qui ont ainsi montré les scènes de panique, l'intérieur du building… Aux États-Unis, le film a été vu par plus de trente neuf millions de téléspectateurs lors de sa programmation le 10 mars 2002 sur CBS. Cent trente deux pays l'ont diffusé le 11 septembre 2002 ; en France, France 3 l'a inclus dans l'émission « Des racines et des ailes ».

Le film amateur qui retient plus particulièrement notre attention est celui de Mark Heath, un médecin new-Yorkais présent sur les lieux du drame près des tours. Il fait partie intégrante du traitement télévisuel au lendemain des attentats. Les images qu'il filme « s'incarnent dans un regard » (Hanot, 2004 : 53), l'événement en est personnifié. CNN obtient rapidement les droits de ce reportage, *TF1* et *France 2* le diffusent à plusieurs reprises, notamment le 12 et le 13 septembre, dans les journaux de 12h et 20h. Les images qui suivent sont issues du journal télévisé de *France 2* le 12/09/01 à 13h, Daniel Bilalian parle de « témoignage bouleversant ».









Mark Heath nous relate sa panique, sa surprise suite à l'écroulement des tours : « I hope I live », il est présent sur les lieux. Caméra à l'épaule, il enregistre en continu, ce qui permet de coller réellement à l'événement. Il s'adresse aux gens autour de lui mais également à la caméra dans un but documentaire. Le médecin donne ses impressions et commente ses faits et gestes : « Il faut que je me lave les yeux », « J'ai l'impression que les gens ont plus besoin d'oxygène », « il y a d'autres buildings qui risquent d'exploser »... On vit avec lui le drame en direct, on partage ses doutes, ses incompréhensions : « On ne vient pas d'entendre une autre explosion ? ». Après avoir déambulé dans les décombres, le docteur retrouve des pompiers et décide de prendre en charge une équipe de secouristes afin de venir en aide aux victimes. Il arrête alors de filmer. Nous avons ici un exemple flagrant de l'oeil caméra, qui nous fait vivre l'événement comme si on y était, et la caméra est l'intermédiaire nous permettant d'accéder à l'événement.

L'abondance des images ne suffit pas cependant à couvrir l'édition spéciale sans répétitions, d'où une diffusion en boucle des mêmes reportages qui deviennent les leitmotivs de l'événement. La répétition ne se fait pas seulement à un degré syntagmatique simple, elle est constante. Les événements, leurs représentations sont constamment repris, répétés, les bilans également. La répétition a un rôle d'appui, d'insistance sur l'horreur et l'atrocité des faits ; elle montre également l'indignation suscitée dans l'espace médiatique et l'émotion présente dans les propos des journalistes ; elle impose les images représentatives de l'événement. Ces images surprenantes, montrant de manière brutale les faits, se répètent inlassablement et renvoient en permanence au réel dans un objectif de transparence de l'information. La réalité de l'image est alors indéniable, elle est saisie en direct, non préparée, continue et indépendante de toute intervention humaine, du moins en apparence. Cette itération des images est grandement critiquée par des spécialistes ou même des acteurs de l'instance

médiatique. Sur *ARTE*, Dominique Wolton exprime alors ses sentiments par rapport à ces répétitions : « Les images en boucle du choc de l'avion m'ont mis mal à l'aise. Dans ce cas, la violence devient spectacle ». Dans *Le Figaro Economie*, Patrick Poivre d'Arvor rétorque : « La critique d'avoir diffusé trop d'images en boucle s'annule d'elle-même puisque les téléspectateurs viennent par flots successifs nous rejoindre heure après heure » (8 octobre 2001). Daniel Schneiderman adopte lui aussi un point de vue critique : selon lui, les images perdent toute force émotionnelle après quelques jours : « Le fait de rediffuser toute la journée du mardi, puis toute la nuit et encore tout le lendemain, les séquences où les gens sautent des tours, revient à banaliser ces images, et à les vider de leur contenu horrible »[53]. Loic Berrou aurait dit à ce sujet « Trop d'horreur tue l'horreur » (*Télérama*, 3 octobre 2001).

- La prédominance des images

Les temps forts de l'événement ont été filmés dans des conditions très favorables. Les images rendent compte du drame bien avant les récits et les témoignages. Elles permettent aux médias d'alimenter leurs éditions spéciales en dépit des incertitudes et du manque d'informations.

Les images appartiennent au discours des journalistes, on leur attribue de nombreux adjectifs, relevant généralement du champ lexical de l'incompréhension et de l'horreur. Ainsi, Jean-Pierre Pernaut répète à plusieurs reprises « des images tout à fait dramatiques », Véronique Laffont précise « elles sont apocalyptiques », David Pujadas insiste en disant que ce sont des « images d'horreur ». L'ajustement du verbal aux images est ici un phénomène typique du direct non préparé où l'emprise du visible s'impose. Les mêmes commentaires se répètent donc sur les mêmes images. La force des représentations iconiques permet de rendre l'événement hors du commun. Les journalistes de télévision se relayent pour expliquer ; ils se positionnent comme des commentateurs, voire des interprètes ; ils n'apportent aucune information supplémentaire et font, dans un premier temps en tout cas, acte de présence. Le 11 septembre sur *TF1*, Patrick Poivre d'Arvor annonce : « Je laisse la parole à Jean-Pierre Pernaut pour commenter ces images terrifiantes qui nous viennent des États-Unis ». Les commentaires sont très souvent en décalage par rapport aux images car il n'y a aucun

[53] « Des dérives consubstantielles », interview par Yves Schnaider, 27/11/01, www.tocsin.net.

contrôle exercé sur le flux, et la provenance des images est très rarement citée. Ainsi, le 11/09, Jean-Pierre Pernaut fait un lapsus en parlant de « rentrée des classes » alors que les images sont celles de l'évacuation d'une école.

Dans le traitement télévisuel, les images restent prioritaires par rapport aux commentaires et même aux interventions des correspondants. Á 17h54, Patrick Poivre d'Arvor interrompt Ulysse Gosset pour commenter les images des personnes qui sautent des tours telles des « virgules noires » dans la représentation dramatisante des faits. David Pujadas agit de la même manière sur *France 2*. Le jour et le lendemain des attentats, les présentateurs, experts et correspondants sont peu présents à l'image pour laisser place à la prégnance des images. En effet, les plans montrant les journalistes sont limités au début et à la fin de chaque intervention, leur durée moyenne ne dépasse pas quelques secondes. Les commentaires des journalistes parfois impuissants se limitent à avouer : « Les images parlent d'elles-mêmes ». Sur *ARTE*, Dominique Wolton insiste sur le caractère légitime des images : « On ne croit que ce que l'on voit, l'image est garante de vérité », la référence biblique à Saint Thomas est explicite. Il n'en reste pas moins que ces images permettent, dans un premier temps, aux journalistes de ne pas justifier les informations qu'ils donnent aux téléspectateurs en calquant leur discours sur les images des événements. Ainsi elles constituent, de par leur diffusion quasi-instantanée, un témoignage, une preuve de la réalité des attentats et l'élément de base du discours télévisuel.

Les images scripto-visuelles de synthèse : modèles de l'objectivité de l'information

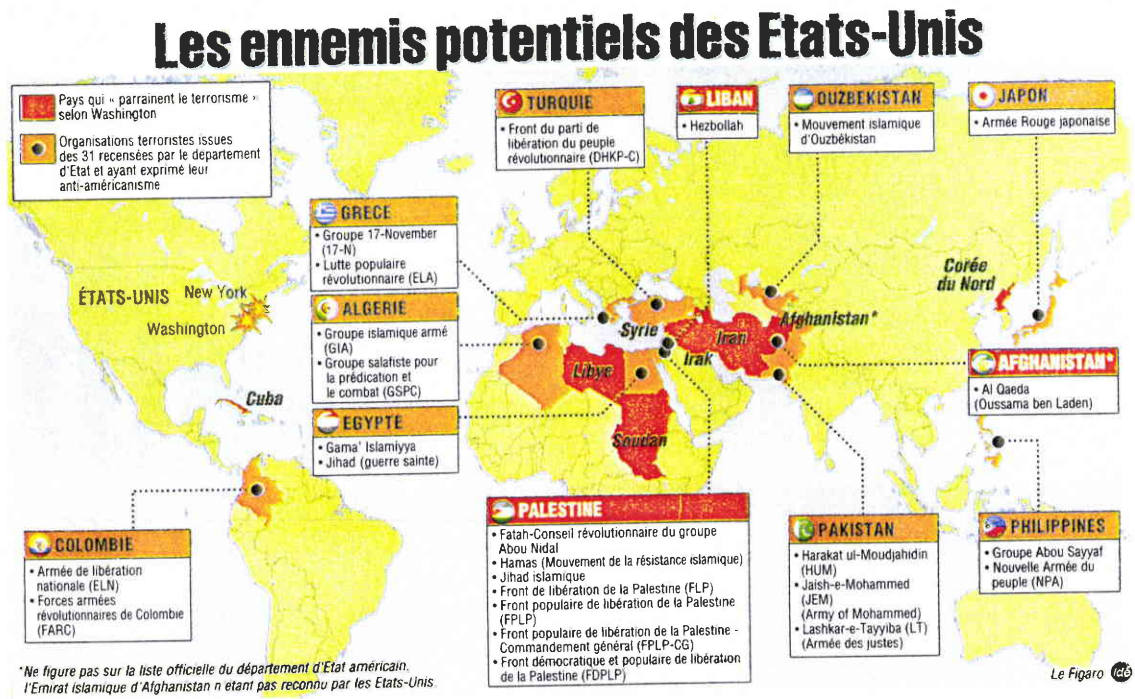
Le spectateur est un partenaire actif de l'image, émotionnellement et cognitivement. Reconnaître les éléments d'une représentation iconique est une manière de faire le lien visuel avec le réel. Ce travail de reconnaissance s'appuie sur la mémoire de l'individu. Nous sommes effectivement capables de reconnaître et d'identifier les objets malgré les distorsions imposées dans la reproduction par l'image. Notons que reconnaître ne signifie pas constater une similitude point par point, cela signifie retrouver des invariants dans la vision. Ceci suscite un plaisir et une émotion particuliers : retrouver du connu, rattacher l'inconnu au connu parait rassurant, surtout en situation de crise. La reconnaissance que permet l'image participe donc de la connaissance mais elle

rencontre aussi les attentes du spectateur, quitte à les transformer ou à en susciter d'autres, liées à la remémoration.

En effet, l'image véhicule du savoir sur le réel. L'instrument ultime de remémoration par l'image est le schéma, omniprésent dans le traitement journalistique des attentats dans la presse française. Le schéma est une structure relativement simple, mémorisable comme telle par delà ses diverses actualisations. En tant qu'il est instrument de la remémoration, le schéma est économique, il doit être plus simple, plus lisible que ce qu'il schématise. Cela met en évidence l'aspect cognitif voire didactique de l'opération iconique. Que ce soit dans la presse écrite où la représentation schématique relève d'un mode unique de représentation, ou à la télévision où elle varie et se fait mouvante, les procédés mis en œuvre par rapport à la diffusion de l'information sont les mêmes.

Les rédactions utilisent les procédés d'infographie pour simplifier les faits et faciliter leur compréhension. Ce genre de schémas permet de reconstituer l'événement, de l'expliquer à partir de diagrammes, images de synthèse, tableaux, animations...Ils forment une sorte de doublet thématique d'un exposé verbal, les propos y prennent plus de relief par la mise en forme visuelle des informations. Ces schémas relatent toujours des informations factuelles telles que la carte des attentats, ou les cours de la bourse...

Deux exemples vont illustrer notre propos. Le premier est issu de *Marianne*, du 17 au 23 octobre, page 23 ; le second est issu de la presse américaine, du Washington Post, et il nous a semblé pertinent de citer ce second type de presse car cela nous éclaire sur la construction iconique de l'événement au niveau international.



Cette image nous permet d'appréhender la répartition mondiale des groupes terroristes susceptibles de mener des actions terroristes contre les Américains. La carte proposée est complétée d'informations en encadrés. Ces informations sont très succinctes ; les noms des groupes terroristes sont listés par pays ; on rappelle le drapeau de chacun des pays pour une simplicité de visualisation. La représentation prend en considération les informations de Washington : en rouge, on retrouve les pays qui « parrainent le terrorisme », en orange, les pays ayant revendiqué leur anti-américanisme. Les informations passent ici par l'écrit, par le choix des couleurs, par une représentation de l'espace presque caricaturale. Notons que le lien est directement effectué entre les organisations terroristes présentées et les attentats du 11 septembre, la présence des deux dessins sur New-York et Washington dans le continent américain montre l'intérêt de diffuser graphiquement ce type d'information.

Dans l'exemple qui suit, ce sont les faits qui sont reconstitués, et plus principalement l'attentat du Pentagone, de manière pragmatique, dans un but de compréhension objective des attentats.

Strike Against the Pentagon

Hijacked American Airlines Flight 77 from Dulles International Airport crashes into the Pentagon less than an hour after the attacks against the World Trade Center in New York. Extensive casualties and an unknown number of fatalities are reported in the terrorist attack that leaves the Pentagon with extensive damage.

Timeline of attack

1 At 9:38 a.m. The hijacked Boeing 757 crashes on the helicopter landing pad adjacent to the Pentagon on the west side of the complex. Eyewitnesses report seeing a 50- to 60-foot fireball at the point of impact, followed by plumes of smoke which could be seen for miles.

2 Immediately after the attack, wounded are carried to the inner center courtyard.

Secondary explosions are reported as the building is evacuated.

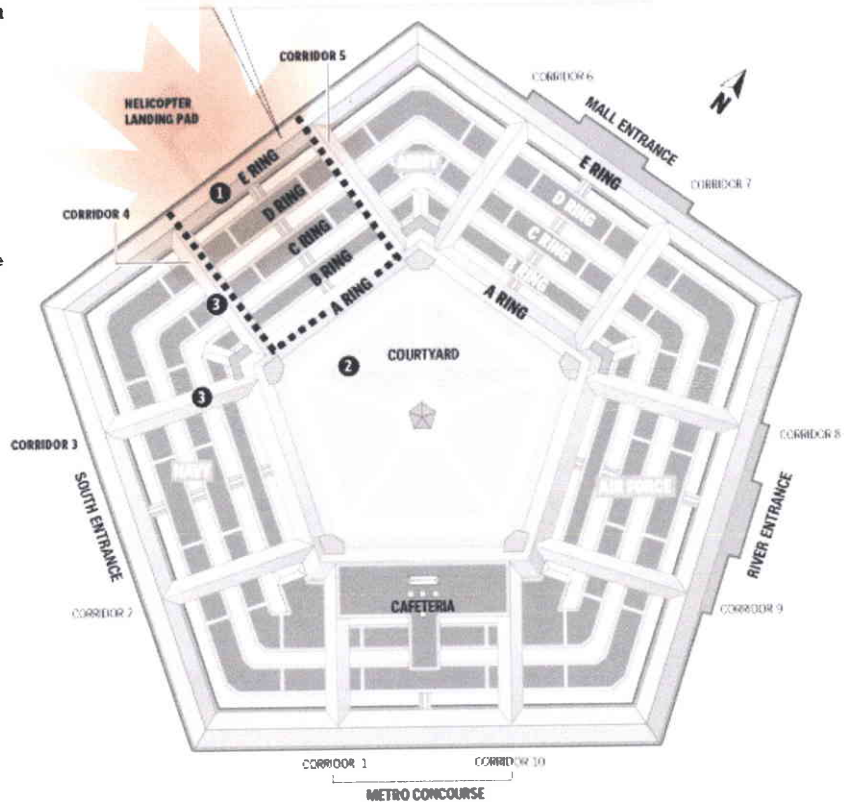
3 Military and medical personnel enter the building primarily through corridors 3 and 4 to reach the injured.

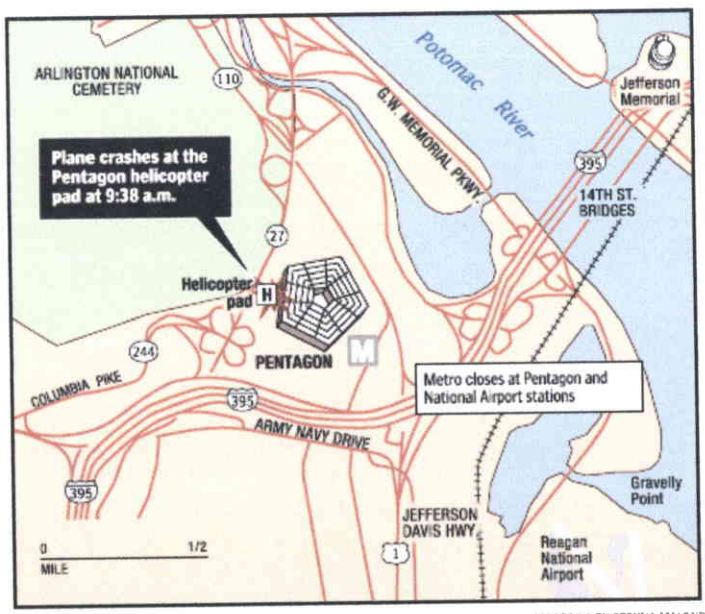
Twice, rescue efforts are delayed by about 10 minutes when workers, hearing false reports of an impending second attack, pull back.

SOUTH PARKING LOT
Staging area for medical personnel is established here. Rescue helicopters, ambulances and private cars are used to transport the injured to area hospitals.

Area of impact

The plane appeared to hit the Pentagon midway between corridors 4 and 5. Eyewitnesses report that the plane cut a wedge that extended past the C, D and E rings of the building into the B Ring.





THE PLANE

American Airlines Flight 77 from Dulles International Airport bound for Los Angeles.

Passengers: 58

Flight attendants: 4

Pilots: 2



THE PENTAGON

The Pentagon is the headquarters of the Department of Defense. It is one of the world's largest office buildings; the U.S. Capitol could easily fit inside any one of the five wedge-shaped sections. Approximately 24,000 employees, both military and civilian, work there.

Area covered by building:
29 acres

Area of center courtyard:
5 acres

Number of floors:
5

Total length of corridors:
17.5 miles

SOURCES: Eyewitness accounts and staff reporting, National Park Service

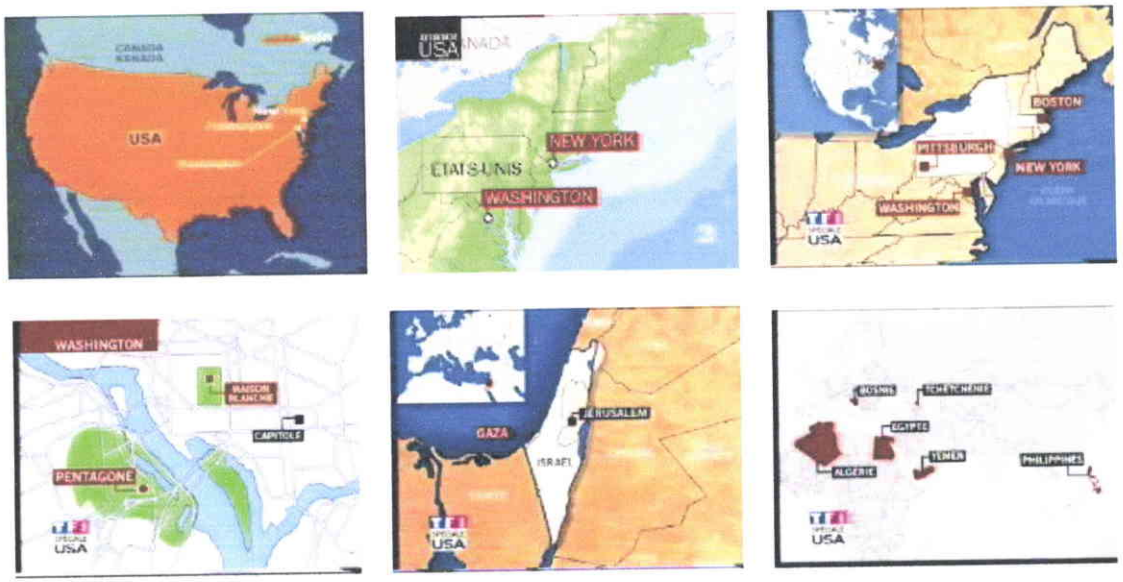
REPORTING BY BRENNA MALONEY. GRAPHIC BY LARRY FOGEL, LARIS KARKLIS AND CRISTINA RIVERO —THE WASHINGTON POST

L'information est ici divisée en six zones élémentaires :

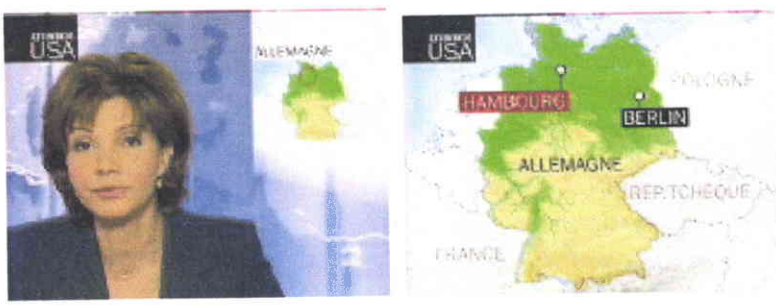
<table>
<tr><td>Timeline des attentats sur le site du Pentagone, rappel de l'heure de l'attaque et des événements qui ont suivi et ont engendré peu à peu une psychose sur les lieux</td><td colspan="2">Schéma du Pentagone permettant de visualiser le bâtiment et le lieu de l'impact. On nous donne les informations spatiales essentielles, on insiste particulièrement sur le lieu de l'impact représenté par des flammes, de manière schématique.</td></tr>
<tr><td>Plan de Washington : indications principales, lignes de métro, mer, cimetière…ceci permettant de mettre en évidence le site du Pentagone dans la ville de Washington. Cette représentation reste toutefois sommaire et très schématique.</td><td>Infos didactiques précises concernant l'avion qui a heurté le bâtiment</td><td>Infos didactiques précises concernant le bâtiment du Pentagone : mise en parallèle des deux éléments essentiels du crash</td></tr>
</table>

Ce schéma a pour but principal de donner un nombre important d'informations en peu d'espace. Ainsi, on retrouve des fichiers textes et images, on nous rappelle les événements de manière très objective. L'accent est mis sur le site du Pentagone ; on nous le présente sous différents angles, de différentes manières ; un point d'honneur est mis à le représenter spatialement, dans son environnement notamment. Au niveau visuel, on s'approche peu à peu de l'impact, on essaie de situer l'événement pour le rendre plus réaliste et plus concret. Cette représentation est schématique, voire caricaturale, notamment en ce qui concerne la représentation de l'avion. Le vocabulaire utilisé est significatif, le champ lexical le plus courant est celui de la guerre (impact, attack). L'information est brève, chronologique et objective, ne laissant aucune place à l'interprétation : on nous donne de l'information iconique et textuelle brute.

Á la télévision, les images de synthèse sont de sources diverses. Pour la plupart, ce sont des images permettant de resituer les faits dans une géographie plus ou moins élargie. On assiste ainsi à une représentation de l'espace, de l'événement dans l'espace. Les cartes sont diverses, elles nous présentent le Moyen-Orient, l'Europe et plus particulièrement les États-Unis et les lieux des crashs…

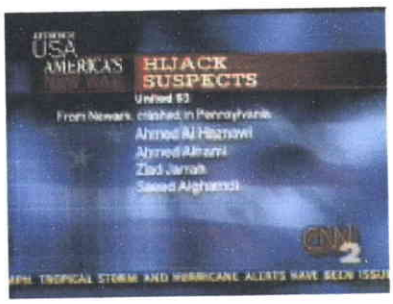


Ce type d'image est constamment intégré au dispositif télévisuel, et vient appuyer les commentaires et les informations données par les journalistes. Elle prend en considération un savoir supposé du téléspectateur et peut être également une preuve de la véracité des informations en introduisant les reportages :



France 2, 13/09/01

Parfois, ces images de synthèse ont davantage un but d'information que d'illustration, c'est le cas des données boursières ou de la liste des kamikazes par exemple. Ces informations sont difficilement représentables autrement, si ce n'est en reprenant des images déjà diffusées à de nombreuses reprises. Elles viennent également parfois combler un manque de représentation, notamment celle des coupables.









Les images de synthèse sont là pour reconstituer les événements, en sélectionner une action et l'imager de la manière la plus réaliste possible. Le 14/09, dans le journal de 20h, Béatrice Schoenberg tente d'expliquer l'écroulement des tours ; les images relatives à ce thème étant très diverses, et prises sous des angles différents, une reconstitution s'avère donc nécessaire.







Sur *TF1*, le film des événements est reconstitué afin de permettre au spectateur de mieux comprendre le déroulement des attentats.







Ce type de reconstitution est parfois plus élaboré, il met des éléments en action, la reconstruction de l'information paraît alors plus que réelle, on cherche à reconstituer le film des événements se déroulant sous les yeux du spectateur.



Toutes ces représentations ont pour but principal de remettre les événements dans leur contexte. Contexte géographique ou géopolitique qui permet de mieux comprendre les faits. Parfois, ces images sont là pour illustrer les propos d'un journaliste, donner corps aux informations ; parfois, elles viennent apporter une information supplémentaire. Quoi qu'il en soit, ces images de synthèse sont essentielles dans le traitement médiatique des attentats, elles permettent une approche différente de l'événement et sous-entendent une objectivité sans faille. Elles créent de la visualité et de l'intelligibilité là où les preuves manquent et où les mécanismes à l'œuvre sollicitent l'intellect.

III.1.1.2. Images et commentaires dans la construction de l'événement

Dans les médias, les mots et les images sont concomitants, et l'un prend sens par rapport à l'autre. Dans la presse écrite, la légende vient souvent aider à la compréhension de la représentation ; la photographie quant à elle vient la plupart du temps illustrer les discours journalistiques. Il est important de considérer le medium télévision, parallèlement aux autres médias ayant retransmis l'événement, dans la place qu'ont prise les commentaires face aux images. La télévision est le medium par excellence de la cohabitation images/mots dans la transmission d'un savoir sur l'événement.

- Images et mots : une interrelation significative

Pour débuter ce questionnement, il est essentiel de comparer la façon dont l'image et le langage véhiculent de l'information. On peut alors :

- Soit choisir de mettre en évidence les différences fondamentales entre la signification par les images et par les mots, du point de vue de la syntaxe ou de la négation par exemple ;
- Soit insister sur les nécessaires relations entre eux. Christian Metz (1975) par exemple parle de la nécessité d'une interrelation entre la dimension concrète de l'image et la dimension abstraite intelligible du langage.

Jean Luc Godard reconnaît la spécificité de l'image et des mots, mais il affirme que ces deux notions se complètent, qu'elles ont besoin l'une de l'autre pour fonctionner : « Mot et image, c'est comme chaise et table : si vous voulez vous mettre à table, vous avez besoin des deux » (*in* Joly, 1993). Il est donc injuste de penser que l'image exclut le langage verbal qui l'accompagne presque toujours, soit sous la forme de commentaires, soit sous la forme de légendes, de titres, de slogans... Or, l'image a une dimension symbolique importante, elle est capable de signifier. Dans son traité *Contre l'image* (1989), Roger Munier précise que « l'image substitue à la forme écrite un mode d'expression global, d'un grand pouvoir de suggestion [...] et inverse le rapport traditionnel de l'homme aux choses : le monde n'est plus nommé, il se dit lui-même dans sa répétition pure et simple, il devient son propre énoncé ».

C'est souvent le langage verbal qui détermine l'impression de vérité ou de fausseté que nous avons d'un message visuel. Une image est jugée vraie, non pas seulement à cause de ce qu'elle représente, mais à cause de ce qui nous est dit ou écrit à propos de ce qu'elle représente. Tout dépend encore de l'attente du spectateur et du contexte de communication par l'image. Qu'elle soit artistique ou médiatique, une image n'est ni vraie, ni fausse, c'est la conformité ou la non-conformité entre le type de relation image-texte, l'attente du spectateur et sa relation au référent externe qui donne à la représentation un caractère de vérité ou de fausseté. La plupart du temps, image et texte se complètent et interagissent l'un par rapport à l'autre. Roland Barthes (1964) nous parle d'abord de la fonction d'ancrage. Celle-ci décrit une forme d'interaction image-texte dans laquelle le texte vient indiquer le bon niveau de lecture de l'image. Ces relations passent par une pluralité de procédés rhétoriques : la suspension, l'allusion et plus particulièrement le contrepoint plus fréquent dans la presse lorsqu'un texte donne un certain nombre d'informations sur une image symbole. Les variantes des interactions

entre image et texte sont aussi nombreuses que dans l'audiovisuel, entre image et parole, commentaires. Quant à la fonction de relais, telle que la définit Barthes, elle est une forme de complémentarité entre l'image et les mots, celle qui consiste à dire ce que l'image peut difficilement montrer. Ainsi, il est très difficile de représenter la temporalité et la causalité dans l'image fixe. Comme nous l'avons vu, ceci oblige l'image fixe à abandonner la représentation du temps, autre qu'instantané. En effet, raconter une histoire dans une seule image est impossible, alors que l'image en séquence se donne les moyens de construire des récits avec leurs relations temporelles et causales.

Parfois, la complémentarité verbale d'une image consiste à donner à l'image une signification qui part d'elle, sans pour autant lui être intrinsèque. Il s'agit alors d'une interprétation qui déborde de l'image, déclenche des discours, une pensée, des mots, mobilise le symbole. Parfois, les mots complètent les images, ils en intensifient le sens. Ceci est particulièrement flagrant dans *Paris Match*, le 20 septembre 2001, qui allie en permanence image et texte dans un but de dramatisation. Les mots sont forts et ne font qu'accentuer cette idée. La photographie d'une tour en feu donne lieu à une personnification de l'attentat : « Sur Manhattan, une terrifiante boule de feu qui ne peut avoir qu'un nom « terrorisme » ».


Sur Manhattan, une terrifiante boule de feu qui ne peut avoir qu'un nom, «terrorisme»

Ainsi, les images engendrent des mots qui engendrent des images dans un mouvement continuel. Les images nourrissent les images, c'est en cela que nous parlons

d'autoréflexivité dans la presse. L'image médiatique renvoie à elle-même, et constitue alors un univers autoréférentiel.

- Images et paroles : une information simultanée

Le lien image, texte et commentaire est très fort, notamment à la télévision. En effet, ce média peut être considéré comme audio-scripto-visuel ; il met en jeu des images qui font sens au sein d'un montage vidéo. Afin d'expliciter ces images, certaines annotations déictiques sont parfois ajoutées, notamment par rapport au lieu de la prise de vue, aux personnes en présence, aux journalistes qui en sont les auteurs...Sur ces images s'ajoutent les propos des journalistes, des experts en plateau, leurs paroles sont parfois des commentaires constructifs de l'information, parfois des descriptions d'image...

Quand les attentats voient le jour au niveau médiatique, ils prennent le pas sur la programmation télévisuelle. Les présentateurs n'hésitent pas à couper une émission ou un téléfilm pour annoncer au plus vite la nouvelle, les images sont immédiatement présentes ; d'autant plus que le premier impact n'a pas été filmé par les télévisions françaises ou américaines. Le commentaire sur les images recueillies du second impact prend donc une position essentielle dans la construction du discours sur l'événement.

Au fil de la mise en forme des attentats, la parole prend une place particulière dans la médiatisation télévisée des faits. Plusieurs personnes sont amenées à s'exprimer sur les images et complètent ainsi la représentation des faits en leur donnant une interprétation plurielle venant combler le manque d'informations :

- Des témoins commentent les scènes du crash ou la fuite des New-yorkais. Ceci apparaît surtout dans les heures qui suivent les attentats ; faute d'informations concrètes, on demande à des personnes qui ont vécu le drame de près de donner leur opinion, leurs impressions, de raconter les faits de manière claire et précise. Leur parole devient donc parole de vérité. Elle est généralement incluse dans un reportage avec pour illustration les images des crashs ; souvent la discussion s'engage avec le présentateur en plateau qui interviewe directement les témoins par téléphone. Le 11/09, sur *France 2*, dès 20h45, un témoin de l'explosion s'exprime par téléphone. Un peu plus tard, toujours sur *France 2*, Julie Pêcheur,

témoin française de l'événement, est présentée par rapport à la légitimité de sa parole : « Vous avez assisté aux attentats, racontez nous ».

- Les experts s'appuient sur les images pour illustrer leurs propos parfois trop scientifiques. C'est le cas des images audio-scripto-visuelles qui représentent graphiquement les cours de la bourse, le déroulement des attentats, ou les conséquences possibles au Proche-Orient. En ce sens, l'image devient un objet de vulgarisation de l'information, elle la rend accessible à tous. L'énonciation est alors plurielle, un débat est instauré entre le présentateur et l'expert, débat illustré en arrière-plan par des images relatives au thème abordé (réseaux terroristes, architecture, politique américaine…). La voix de l'expert passe donc fréquemment de la voix in (on le voit s'exprimer en plateau), à la voix off (ses paroles se superposent aux images, elles leurs font écho).



***ARTE*, 12/09, 20h09**



***France 2*, 17/09, 20h26**



***TF1*, 18/09, 13h26**

- Les correspondants sont « en direct » sur les lieux de l'action, leur parole prend donc une valeur de témoignage d'une ambiance, d'une émotion sur les lieux du drame. Souvent, ils sont présentés dans leur environnement (New-York, Washington) et intégrés en plateau, dans l'image télévisuelle qui se scinde en deux parties. Leurs propos sont donc souvent en voix in, même si l'illustration de leurs dires par les images les fait souvent passer en voix off ; ceci toujours dans la nécessité de montrer la prédominance des images sur la parole du journaliste ou de l'expert.







***France 2*, 14/09, 20h07** **_TF1_, 16/09, 13h09** ***ARTE*, 11/09, 19h57**

- Le journaliste en plateau est l'image de la chaîne, le médiateur qui diffuse l'information auprès de l'opinion publique. Sa voix passe constamment du in au off et inversement. Son discours apparaît comme un fil conducteur retraçant l'événement, l'analysant, l'explicitant. Sur *ARTE* notamment, le présentateur prend une place dominante ; en effet, n'étant pas sur les lieux, la chaîne ne peut que récupérer des propos de correspondants et commenter des images issues de l'extérieur. Le travail de commentaire prend donc toute son importance car il est le seul garant du dispositif informationnel de la chaîne.

Dans un premier temps, la représentation prend une place prédominante, l'émotion vient de l'indice iconique, indice énoncé par les journalistes qui présentent les images. Il est important de constater que plus la distanciation avec l'événement opère, plus les scènes de commentaire prennent de l'importance. Ceci est sous-entendu par le dispositif télévisuel et notamment la construction du journal télévisé qui doit sans cesse renouveler ses informations pour être attractif et tenter d'être exhaustif par rapport à l'événement. Scènes factuelles, scènes de témoignage et de commentaires se relaient donc pour construire la chronique du drame.

III.1.1.3. De l'image mouvante à l'image fixe : la mise en place d'instantanés

La médiatisation télévisuelle en direct sous-entend la transmission d'un savoir sur l'actualité immédiate. Les images, qu'elles soient diffusées en direct ou sélectionnées dans les archives de la chaîne, s'insèrent dans un dispositif complexe où l'impression de réalité reste le but ultime. En effet, ces images comportent du direct absolu, du vrai direct et de l'image en léger différé provenant des modalités de retransmission de

l'événement. Notons que plus le direct avance, plus les phénomènes de sérialité apparaissent, plus le différé prend le pas sur le vrai direct.

- Image et réalité

Les images des attentats on un pouvoir de présentification indéniable. En effet, le dispositif télévisuel et surtout le direct, sont avant tout faits pour (re)présenter une réalité, une histoire en train de se faire. Les images ont toujours été produites en vue de certains usages individuels ou collectifs, à certaines fins d'information, de propagande, d'idéologie... On produit une image pour son appartenance au domaine du symbolique, elle est par conséquent constamment en situation de médiation entre le spectateur et la réalité. Nous avons appris à associer au terme d'image, des notions complexes et contradictoires : immobilité et mouvement, illustration et ressemblance, sacré et profane. L'image peut être tout et son contraire : visuelle et immatérielle, fabriquée et naturelle, analogique, comparative, représentative, expressive, constructive... Selon E. H. Gombrich (1959), l'image a pour fonction première d'assurer, de conforter, de raffermir et de préciser notre rapport au monde visuel, elle joue un rôle de re-découverte du réel. Le direct est l'élément par excellence de représentation de la réalité : il nous montre des images dans une simultanéité spatiale et temporelle par rapport à l'événement représenté.

Dans la lignée de l'étude sémiotique que nous développerons plus avant dans notre étude, en 1969, Rudolph Arnheim propose une trichotomie suggestive et commode entre des valeurs de l'image dans son rapport au réel :

- *Une valeur de représentation.* L'image représentative est celle qui figure des choses concrètes. Dans le cas du 11 septembre, les images informatives ont avant tout une valeur de représentation de la réalité. Elles contribuent à l'authentifier ;
- *Une valeur de symbole.* L'image symbolique est celle qui figure des choses abstraites. Elle est définie pragmatiquement par l'acceptabilité sociale des symboles représentés. C'est ainsi que naissent de nombreux symboles qui donnent toute leur ampleur à la médiatisation des attentats. Cette tendance au symbolisme contribue à construire des figures marquantes : le drapeau érigé en symbole du patriotisme, les pompiers considérés comme des héros...Certaines images passent ainsi de l'indice de réalité à l'icône ;

- *Une valeur de signe*. Une image sert de signe lorsqu'elle figure un contenu dont elle ne reflète pas visuellement les caractères, d'où la notion d'image-signe. Les images télévisuelles sont le signe du drame, elles en donnent les détails.

Cette trichotomie nous amène à définir trois modes principaux attribués à l'image dans son rapport à l'événement et au monde en général :

- *Le mode symbolique*. Au niveau religieux, l'image a d'abord servi de symbole censé donner accès à la sphère sacrée. Le symbolisme de l'image a largement survécu à la laïcisation des sociétés occidentales. La sphère du symbolique est essentielle, elle touche au domaine des productions socialisées, utilisables en vertu des conventions qui régissent les relations inter-individuelles. Notre analyse du traitement médiatique des attentats dans les médias français a déjà permis de mettre en évidence la pluralité des thèmes symboliques liés à l'événement : la solidarité, la patriotisme, l'émotion collective, sont autant de thématiques symboliques qui caractérisent le traitement médiatique des attentats du 11/09;

- *Le mode épistémique*. L'image apporte des informations visuelles sur le monde. Elle est ainsi chargée d'une fonction générale de connaissance, fonction amplifiée avec l'apparition des genres documentaires, notamment le journal télévisé et la presse d'information. C'est ce mode qui attirera principalement notre attention ;

- *Le mode esthétique*. L'image est destinée à plaire à son spectateur, à lui procurer des sensations spécifiques. Ce mode donne toute son importance à la notion d'émotion concernant la médiatisation du 11/09.

L'importance accordée à l'impression de réalité passe surtout par l'appréhension du temps, dimension d'autant plus complexe que la médiatisation de l'événement est en direct.

- <u>La représentation du temps au cœur de la représentation de l'événement en cours</u>

Daniel Dayan aborde la notion de temps en relation avec son côté économique et les pratiques professionnelles des organes de presse : « Ce qui rend une image chère à la télévision, ce qu'il y a de plus cher à la télévision, c'est le temps. C'est-à-dire qu'une

image en direct, ça correspond à une dépense somptuaire de la part des réseaux, si je dépense du temps, ça veut dire que cet événement est important » (Daniel Dayan, Forum International d'été, Les temps des médias/INA, 2002). Ce temps extrinsèque à l'image permet d'évaluer son temps intrinsèque. C'est sur ce dernier que se portera notre attention.

Le temps est une dimension essentielle à l'image, au dispositif dans lequel elle est présentée et par conséquent à son rapport au spectateur. Le temps peut être abordé selon trois grands axes :

- *Le temps du spectateur*

En tant qu'être humain, nous adoptons un rythme circadien par rapport au temps. Chacun a sa propre expérience temporelle prenant en compte un certain nombre de données :

- Le sens du présent fondé sur la mémoire immédiate ;
- Le sens de la durée, ressentie à l'aide de la mémoire à long terme, la durée objective ;
- Le sens du futur lié aux attentes que le spectateur peut avoir ; le domaine du futur est également celui de l'interprétation personnelle, sociale ou intellectuelle ;
- Le sens de la synchronie et de l'asynchronie, Jean Mitry (1965) appelle cela la notion de « Temps général ».

- *La notion d'événement*

La sentiment du temps ne découle pas de la durée objective des phénomènes mais plutôt de changement dans notre sensation du temps. Ces phénomènes résultent eux-mêmes du processus permanent d'interprétation. Le temps est toujours conçu comme une sorte de représentation plus ou moins abstraite des sensations. Le temps ne contient pas les événements, il est fait des événements eux-mêmes.

- *Le temps représenté*

La représentation du temps dans les images se fait en référence à des catégories de durée, d'événement, de présent, de succession...que nous expliciterons par rapport aux images itératives et en série.

La dimension temporelle du dispositif est la mise en relation de cette image, variablement définie dans le temps, avec un sujet spectateur existant lui-même dans le temps. L'image fixe et unique donne lieu à une exploration oculaire, un « scanning » qui manifeste l'existence inévitable d'un temps de perception, d'appréhension de l'image. Á ce « scanning », l'image en séquence ou image sérielle ajoute et superpose une autre exploration, qui se déroule elle aussi dans le temps.

L'image fixe a un rapport privilégié avec la notion de temps car elle vise précisément à extraire imaginairement un point singulier dans le flux temporel, d'extension quasi nulle, se rapprochant donc de l'image qui a, elle, un dimension intrinsèque totalement nulle. L'image représente un moment d'un événement qui s'est réellement déroulé. Ceci induit deux exigences contradictoires : la nécessité de représenter tout l'événement pour que tout le public le comprenne bien, et celle de ne représenter qu'un instant afin d'être fidèle au vraisemblable perceptif. Dans la prise de vue, il est nécessaire de faire les deux mais de choisir l'instant comme celui qui exprime l'essence de l'événement.

Notons que certaines photographies, telles que celle qui suit, sont issues des images télévisuelles ; la presse et la télévision y jouent un rôle d'auto-référence de l'événement. Cette image a fait le tour des médias français, nous l'avons tous déjà vue plusieurs fois, elle est là non seulement pour représenter mais également pour exprimer l'essence de l'événement, le résumer de manière explicite. Á elle seule, cette photographie résume le drame, les peurs, les angoisses, elle présente un fort potentiel cathartique. Grâce à la présence de la caméra lors de cette attaque, l'opinion publique prend conscience de la gravité de la situation, nous ne sommes pas ici face à un accident mais face à un attentat. Cette représentation du second crash sur le World Trade Center marque le passage d'un fait indéfini à un événement historique : l'acte terroriste. C'est en cela qu'elle présente une portée émotionnelle forte. Elle est l'essence même de l' « instant prégnant » de l'événement. Nous sommes ici au moment où le premier attentat a eu lieu, attentat encore considéré comme un accident notamment par le président américain ; le second va avoir lieu et montrer l'ampleur de l'action terroriste en cours. Nous aurons l'occasion de l'inclure dans notre schéma des représentations de l'événement afin d'en comprendre tous les enjeux.



Toutefois, un instant ne pourra jamais représenter un événement tout entier et en résumer toute la signification. C'est pourquoi l'image mouvante prend davantage d'importance par rapport à ce second crash. Ici, la légitimité de la photographie vient de sa source, de sa provenance télévisuelle. On effectue un clivage entre la volonté de fixer l'instant réel et les nécessités du sens qui prennent de l'ampleur avec la photographie. L'image est la représentation authentique d'un instant prélevé sur un événement réel. Cette notion renvoie au sentiment plus large de l'authenticité, y compris au détriment du sens de l'image. Certains instantanés sont dits « expressifs », ils prélèvent un instant authentique, *a priori* quelconque, mais expressif, visant au sens, à la prégnance. « L'image mouvement », quant à elle, bouleverse les données de la représentation de l'instant, elle permet la représentation du temps d'un événement mais également la multiplication des effets et des instants quelconques. L'image télévisuelle est donc une négation de la technique de l'instantané, de l'instant représentatif. L'instant ne s'y produit que sur le mode du vécu, incessamment entouré d'autres instants.

Nous ne pouvons passer outre la notion de montage qui peut être directement appliquée aux images télévisuelles. Théoriquement, le montage est une mise en séquences de blocs de temps entre lesquels il n'y a plus que des relations temporelles implicites. Ainsi, le spectateur est capable de rétablir mentalement les relations diégétiques. Le montage fabrique ainsi un temps parfaitement artificiel, synthétique, en mettant en rapport des

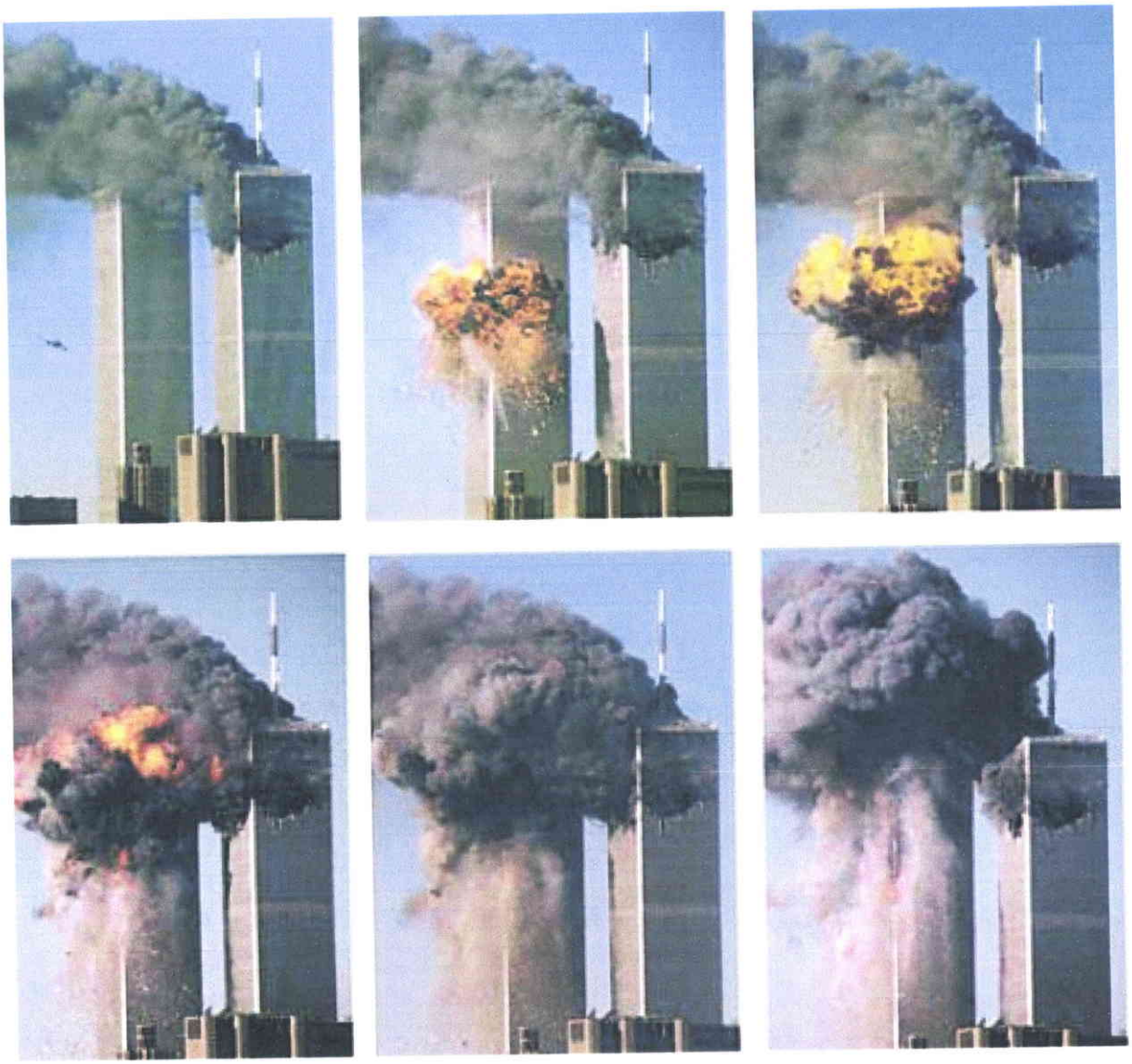
blocs de temps non contigus dans la réalité. Ce temps synthétique est l'un des traits qui a le plus exposé la narrativité relative aux attentats.

Au niveau temporel, c'est avant tout le processus expressif et sémantique qui prend le dessus au détriment de son aspect perceptif et représentatif. Il marque la juxtaposition de moments distincts d'un même événement. Ce « collage temporel » peut être le mode le plus courant de représentation du temps. Le montage est un phénomène omniprésent reposant en dernière instance sur un décalque formel du fonctionnement de l'esprit humain par analyse et par synthèse. Á des points différents dans l'espace de l'image correspondent des points différents dans le temps de l'événement représenté. En revenant sur la synthèse du temps dans l'image fixe que nous venons d'évoquer, nous pouvons repenser les modalités de la notion de temps synthétisé, appliquée à l'image mouvante.

Si nous pensons l'image mouvante en tant que succession de plans, entre deux images différentes, il y a un hiatus temporel, le passage brusque d'un état temporel à un autre. On peut également parler d'intervalle entre deux images fixes appartenant à une même série ou une même séquence. Le temps est davantage marqué dans les images photographiques, par conséquent, l'intervalle les rend moins narratives. En effet, chaque image représente une saynète semi-autonome, et l'écart entre les images successives est comblé intellectuellement par la connaissance que l'on a de l'histoire racontée, par les références et les suppositions de notre esprit. Plusieurs photos produites à intervalle important insisteront sur le passage du temps à des moments successifs. L'intervalle consiste toujours à maintenir une distance, un écart, une différence visuelle entre deux images, et à signifier le temps par cette différence. Dans le cas du temps télévisuel, tout se passe beaucoup plus vite, ces intervalles temporels sont abolis au profit d'un montage qui donne du rythme et crée une signification supplémentaire dans l'analyse des séquences.

Ainsi, plusieurs clichés nous ont été présentés, dans la presse française, en lien les uns avec les autres ; ils ont été disposés en séries afin de mettre en évidence les différentes étapes de l'événement. Ces images sont une fois de plus issues des images diffusées sur les télévisions françaises au préalable. Elles permettent d'établir une cohérence temporelle mais également spatiale dans la multiplicité des images diffusées. Les plans

sont différents, mais la connaissance et le raisonnement de notre esprit, l' « arché », que nous avons de l'événement et de son déroulement, nous permettent de reconstruire le monde instauré par la suite de photographies. Cette série amène le spectateur à effectuer un lien mental entre les images vues à la télévision suite aux attentats et celle qui sont re-présentées dans la presse écrite le lendemain. La première suite d'images nous présente le crash du deuxième avion de manière chronologique. La seconde nous montre, toujours de manière chronologique, l'effondrement de la deuxième tour. Á noter dans cette suite l'importance de l'environnement des tours qui constitue le cadre des photographies. Ici, le montage est essentiel, ces images nous apparaissent comme des vidéogrammes. Seule, chacune de ces photographies pourrait relever de l'instant prégnant que nous avons évoqué précédemment ; ensemble, elles constituent une séquence d'actions, elles racontent une suite de faits de manière précise et chronologique. Elles forment un reportage visuel du drame. Elles mettent surtout en exergue un espace de latence porteur de narrativité entre les deux attaques. Quand la deuxième attaque a lieu, le dispositif de monstration/captation est déjà en place, « se crée alors du nouveau sur des bases certifiées iconiques et médiatiques » (Marion, Derèze, 2004 : 108). Cette succession d'images fixes isole les différentes phases de l'événement et nous permet de nous appesantir sur ces différents instants captés médiatiquement, « la séquence iconique permet de retenir [l'événement], de le voir, et même de le pré-voir » (Marion, Derèze, 2004 : 108). Ces représentations iconiques sont essentielles à la représentation de l'événement, elles sont objectives et ont en cela une forte portée informative.





Dans ce contexte, il est essentiel d'aborder la notion d' « image-durée », image temporalisée dans laquelle s'inscrit un enregistrement du flux temporel. Le temps y est alors présenté, présentifié, reproduit à l'identique. Ce serait au fond un aspect partiel de la réalité. Cette idée a été renforcée par le direct télévisuel dans lequel le temps de l'événement et celui de l'image coïncident absolument, à un minime décalage près, celui du temps de parcours des ondes hertziennes. Dans le traitement télévisuel des attentats, nous nous devons de remarquer que les scènes représentant le crash sont tournées « en temps réel », dans la mesure où le temps du crash est respecté. Le temps de l'image est alors équivalent au temps de l'événement.

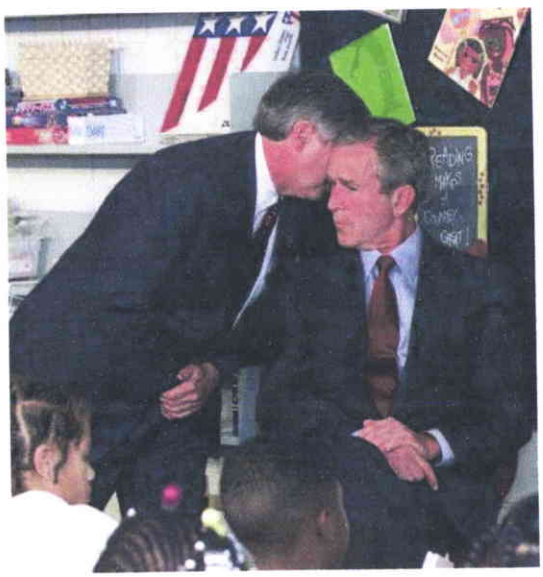
Ce croisement d'une double temporalité, de l'événement et de sa médiatisation, est un moyen expressif ayant trois directions :

- *La floculation événementielle* : la représentation du temps de l'image durée est strictement modulée par son contenu, on observe alors un jeu sur le rythme de l'image ;
- *La déformation* : il est aujourd'hui possible d'accélérer et ralentir le temps techniquement à des fins expressives. Le ralenti est un moyen d'investigation de la réalité, un instrument de dramatisation. Il est couramment utilisé dans le traitement télévisuel des attentats ;
- *L'image-cristal* : le présent est fait de ce qui glisse perpétuellement et aussi des effets de mémoire et d'attentes qu'il produit. Deleuze (1983) propose la notion d' « image-cristal » pour désigner métaphoriquement la coexistence d'une image actuelle et d'une image virtuelle, l'une au présent, la seconde dans son « passé contemporain ».

Notons que le spectateur n'est jamais totalement libre devant une image, qu'il regarde presque toujours en vertu de certaines consignes de vision, implicites ou explicites, qui régissent son exploration. En effet, et ceci est d'autant plus vrai dans le traitement médiatique des attentats, le spectateur « a un savoir sur la genèse de l'image », sur son mode de production, ce que Jean-Marie Schaeffer appelle son « arché ». En tant qu'elle est un objet socialisé, conventionnalisé, codé, l'image possède un « mode d'emploi », que le spectateur est censé connaître. Comme tout artefact social, l'image ne fonctionne qu'au bénéfice d'un supposé savoir du spectateur. Mon savoir sur l'arché iconique, acquis et conforté depuis suffisamment longtemps pour être devenu implicite, me

permet de lire ce temps, d'en ressentir les connotations émotionnelles, voire, devant certaines photographies très expressives, de le revivre.

L'image photographique ou télévisuelle a capté du temps pour me le restituer, cette restitution est codée, conventionnelle. Ceci est particulièrement explicite dans le cas de l'instantané photographique qui marque la captation d'un instant que nous ne pouvons voir à l'œil nu ; le mouvement y est arrêté ou montré dans la durée grâce aux effets de flou par exemple. Les effets de mouvements sont initiés par la modification du temps au sein de l'image : c'est le cas pour la photographie des personnes qui courent dans les rues de New-York. En effet, du temps est inclus dans l'image non temporalisée, pour autant que le spectateur entre correctement dans un dispositif qui implique un savoir sur la création de l'image, sur ce qu'on pourrait appeler « son temps créatoriel ». Ce n'est donc pas l'image elle-même qui inclut du temps mais l'image dans son dispositif. La temporalité prend un sens différent que l'image soit incluse dans un reportage télévisé ou dans la presse écrite.



Cette photographie de Georges W. Bush n'a d'intérêt que lorsqu'on connaît ses conditions de production. En effet, elle aurait pu être prise n'importe quand. Toutefois, nous savons que ce cliché représente l'instant même où le président américain apprend l'attaque menée contre les États-Unis alors qu'il se trouve dans une école, il sait alors qu'il s'agit d'un attentat. Cette image est par ailleurs apparue en séquence dans un reportage télévisé, reportage qui a permis d'augmenter le savoir du spectateur sur l'événement avant la diffusion de l'image fixe dans la presse. Grâce à ces informations,

la photographie prend toute son ampleur et sa valeur symbolique. Elle porte une visée informative mais surtout émotionnelle et ceci par rapport à son contexte de production. Ce qu'elle représente relève particulièrement de ce que certains nommeraient « la rhétorique des passions ».

Il est important de considérer le médium télévision en rapport avec les autres médias. En effet, certains traits caractéristiques du dispositif télévisuel donnent des fonctions particulières à l'image et en font sa spécificité. Leur répétition, la prédominance de la sérialité permettent au direct télévisé de mettre en évidence plusieurs types d'images et de séquences relatant les faits, les questionnements, les problématiques liées au drame. Les images sont ancrées dans un dispositif de monstration de l'événement, d'explication des faits. L'ordre du réel doit être montré par le dispositif télévisuel ; dans la transmission médiatique des attentats, la télévision se meut en télévision cérémonielle au sens de Dayan et Katz (1992). Ceci passe par un certain nombre de scènes que nous avons pu déterminer et qui donneront lieu à une analyse plus précise.

III.1.2. La photographie : de l'indice à l'icône

La photographie, illustration par excellence de l'image fixe, est un élément complexe. Afin de juger plus précisément de son importance dans le traitement médiatique des attentats, nous pensons qu'il est nécessaire de redéfinir le concept même d'image photographique. L'image étudiée ici est considérée comme un objet de représentation, les différentes catégories d'images relevées dans le traitement iconique des attentats permettent de donner son caractère global à la notion. L'image passe progressivement du statut d'indice d'une réalité inconcevable, à celui d'icône représentative d'une population, d'une solidarité, d'une émotion collective liée au drame.

III.1.2.1. Une diversité iconique au service du dispositif de la presse écrite

Les intentions présidant à la réalisation d'images photographiques sont diverses et répondent à de multiples besoins. Qu'elle soit associée à des projets de documentation

ou qu'elle s'inscrive résolument dans le cadre d'une démarche artistique, la photographie a modifié le paysage des arts et de la communication visuelle. Depuis les années 50, plusieurs tendances se sont développées aux États-Unis et en Europe. La crise du photoreportage, largement provoquée par l'apparition de la télévision, de même que par les mouvements artistiques d'après-guerre, a favorisé l'essor de nouvelles approches. Certains photographes tels que Robert Frank et Gary Winogrand ont tenté de définir les règles du reportage photographique. Certains artistes se sont également intéressés à la photographie mise en scène ou manipulée. Ce thème est aujourd'hui autant d'actualité dans la presse qu'à la télévision, avec une remise en cause constante de l'autorité des images, notamment dans le cas d'un événement limite comme les attentats aux États-Unis. Le photojournaliste est au cœur de nos préoccupations ; il se doit de tenir une position éthique, il est « témoin écrivain de l'histoire ». Il s'occupe des faits, capte l'instant du réel qui a eu lieu ; la photographie peut d'ailleurs être considérée comme une coupe spatio-temporelle. La photographie doit allier information et émotion pour répondre à son impératif premier de captation du lecteur.

Le reportage constitue un aspect essentiel du traitement iconique de l'événement. Il désigne les pratiques photographiques qui ont pour motivation première une fonction d'information, liée ou non à l'actualité. Le photoreportage est le terme générique englobant le documentaire et le photojournalisme. Ce dernier met en avant des agences d'envergure internationale telles que Magnum, Gamma, Sygma et Sipa, pour ne citer que les plus populaires. Ces agences sont à l'origine de la pluralité d'images diffusées à partir du 11 septembre 2001 dans les médias français.

Les photojournalistes travaillent généralement pour des quotidiens ou des périodiques, des magazines, des agences de presse et autres supports couvrant l'actualité de domaines aussi divers que le sport, les arts ou la politique. Á la différence du photoreporter dont l'approche repose sur une connaissance approfondie de son sujet, le photojournaliste, envoyé par l'agence à un moment précis, travaille dans l'urgence et recherche le scoop. Représenter l'inédit et l'inattendu devient une priorité. Le 11 septembre en est un exemple éloquent. Le traitement photographique qui lui est associé relève des news, c'est-à-dire d'une mise en image d'un problème. Pour cela, les agences de presse s'adaptent aux demandes des journaux, ce qui peut expliquer la parution d'images stéréotypées, commerciales et par conséquent itératives. La pratique photographique a

été transformée par les évolutions technologiques qui permettent la réalisation d'instantanés chocs, le transfert des images aux agences de presse via internet étant également facilité par l'utilisation d'appareils numériques qui autorisent la multiplication des clichés.

Dans les cas des attentats, on a ainsi assisté à une profusion de photographies qui se sont présentées dans la presse sous des formats divers qui leur confèrent une pluralité de significations et d'interprétations. La photographie vient limiter le contenu des représentations, notamment par l'utilisation du cadre qui fixe l'attention du récepteur. Ces images, aux contenus variés, sont présentées rarement seules, souvent en séries, afin de donner une vue qui se veut objective de l'événement, et surtout permettre au lecteur une visualisation des faits la plus complète possible. Image illustrative et image poster, elles n'ont pas le même impact auprès de l'opinion publique. *Libération* l'a compris en publiant en Une, après le 11 septembre, une couverture de deux pages uniquement constituée d'une photo du drame. Cette pluralité de formats, de diffusions, de significations pose des questions relatives à l'insertion des représentations iconiques dans le dispositif de presse écrite. Nous pourrons ainsi voir comment une analyse détaillée des représentations iconiques des attentats met en avant des éléments influençant la réception des images et par conséquent l'appréhension de l'événement par l'opinion publique.

- Une omniprésence de la représentation photographique

Suite au drame du « 11/09 », l'image a pris une dimension informative, expressive et symbolique mais surtout représentative. Le photographe est aujourd'hui devenu bien plus qu'un chasseur d'images, il est « journaliste en photographie », expression qui révèle la tension existant aujourd'hui entre le fond et la forme des photographies, et pose la question de l'esthétique informationnelle.

Edwy Plenel, membre du Comité éditorial du *Monde 2* en 2001, pense que « la photographie est un langage universel qui parle à tous les lecteurs », qu'elle est « un journal pour tous » qui a pour principal but de « rythmer les pages ». En plus d'avoir un impact symbolique et représentatif fort, la photographie répond donc également à un impératif rédactionnel de lecture de la presse écrite. D'où l'importance du contexte de

parution de l'image qui doit également tenir compte du contexte de production. Dans le cas du 11 septembre, le traitement photographique s'est fait dans l'urgence, ceci a considérablement modifié le travail des photoreporters. La relation d'énonciation est aussi à prendre en compte dans le traitement iconique de l'événement, d'où l'importance des conditions dans lesquelles le discours est tenu. La photographie apporte un savoir nouveau sur un sujet, elle vient éclairer le lecteur sur un point particulier ; c'est vers elle que le regard du lecteur se porte en premier. Elle peut être soit d'illustration, soit d'information mais elle est toujours là pour représenter la réalité. Les légendes et les titres jouent un rôle important dans la mise en page de la photographie et contribuent à construire la compréhension de l'image par le lecteur. La photographie de presse est la trace d'une strate mémorielle et contribue en même temps à la construire.

De nombreux chercheurs se sont penchés sur la question du traitement photographique dans la presse et ont tenté de théoriser les pratiques professionnelles liées à la production des images de presse. Quatre questions essentielles du photoreportage sont mises en exergue dans le traitement photographique du 11 septembre :

- Ordre moral : Peut-on tout montrer ? Peut-on faire d'un événement dramatique une photo esthétique ?;
- Ordre de l'information : on ne nous montre pas tout mais on nous en donne l'impression. Ceci pose la question de la véracité de l'information et soulève les problèmes de désinformation mis en avant au niveau médiatique ;
- Ordre éditorial : recherche du caractère exclusif et inédit des clichés ;
- Image de marque du journal, place de la photographie au sein du journal.

Ces quatre points feront office de fil conducteur de notre analyse du traitement iconique des attentats.

L'énonciation photographique à l'origine des interprétations de l'événement

On peut parler d'énonciation quand il y a affichage de l'intention de produire un discours, une intention argumentative. L'image véhicule le discours du photographe et/ou de l'agence de presse : « [la photographie de presse] peut être considérée comme un champ de perception construit avec des éléments sélectionnés, prélevés et enregistrés, issus du répertoire de la réalité visuelle restitués après transformation,

déformation, redistribution, grâce à la mise en œuvre de procédés techniques de mise en forme des structures visuelles, lié à un support matériel spécifique ». Par cette définition, Éliséo Véron souligne que l'énonciation photographique s'opère à partir de la sélection du remarquable photographique. De plus, la photographie reflète l'état d'âme, la sensibilité du photographe qui choisit de prendre le cliché. Une sélection est donc réalisée sur la réalité. Finalement, la photographie est un élément inséparable des stratégies discursives dans lesquelles elle s'insère, d'où l'importance du support de parution. L'énonciation s'insère donc au sein de deux stratégies distinctes :

- une stratégie individuelle qui met en jeu une énonciation personnelle et un choix au sein du répertoire photographique individuel ;
- une stratégie collective incluant les conditions de production et de réception et mettant en jeu des valeurs culturelles communes.

Éliséo Véron établit également une typologie des images photographiques en quatre points :

- La photographie testimoniale,
- La pose,
- La rhétorique des passions,
- La photographie catégorielle.

Nous ne développerons pas ces points séparément mais nous attacherons plus particulièrement à la photographie testimoniale. Les représentations du 11 septembre appartiennent pour la plupart à cette catégorie ; les photographies sont prises sur le vif ; on capte un fait, un événement, une situation ; on renvoie à un présent de l'événement. Dans ce cas, l'énonciation est plurielle. Notons toutefois l'importance des photographies relevant de la rhétorique des passions, nous en avons un exemple avec la représentation du président Bush au moment même où il apprend le drame. Dans le traitement iconique des attentats, l'émotion prend en effet une place dominante.

Signification et Interprétation des représentations iconiques

J. M. Schaeffer met en avant une analogie entre image photographique et réalité, même si le réel est transformé par le dispositif photographique. Le « savoir de l'Arché » relatif aux attentats limite la réalité de trois manières : par le cadrage, par l'angle de vision et par la représentation en deux dimensions. Dans les représentations des attentats, il y a

sélection de certains stimuli de la perception naturelle. La photographie renvoie à ce qu'on connaît de l'événement, elle provoque des réactions plus ou moins vives, suscite des émotions diverses mais ne permet pas de mettre en éveil nos cinq sens.

Château établit une typologie des photographies selon l'objet représenté. Le traitement des attentats permet de mettre en image trois processus :

- un état permanent,
- un processus évolutif,
- un événement ponctuel.

Il est très difficile de représenter le processus de l'événement en cours car l'état des faits proposés est changeant ; pour cela, les photographes ont recours à des procédés de fictionnalisation. La représentation photographique des attentats donne lieu à une succession de clichés visant à reproduire, le plus justement, l'événement. Ceci est particulièrement explicite avec l'utilisation des images en séquences, notamment par rapport au crash. Le montage de plusieurs photographies, prises dans une échelle temporelle courte, permet de reconstituer l'événement de la manière la plus juste possible. Ces séquences prennent une place dominante dans le traitement iconique, elles accentuent l'effet d'authentification de l'événement.



Notre étude prend en compte plusieurs points. Nous tentons de mettre en exergue les procédés d'identification, d'interprétation et de hiérarchisation de l'information. D'où l'importance du contexte situationnel et des traces d'énonciation créatrices d'effets de réel. Les légendes et titres d'articles sont nécessaires à la compréhension du cliché. En effet, une image apparaît rarement seule, elle est souvent associée à un commentaire, un titre, une légende qui aident à sa compréhension. Ils participent à la reconstruction de l'au-delà de l'image dans l'esprit du lecteur. Cet au-delà est créé sur trois niveaux :

- un au-delà référentiel, issu du répertoire individuel du lecteur ;
- un au-delà symbolique, mis en avant dans le traitement photographique des attentats ;
- un au delà chronologique, permettant au lecteur de classer les informations dans un contexte spatio-temporel.

Notre analyse tient bien sûr compte de la spécificité des journaux, certains privilégiant l'écrit, tel que *Le Monde*, d'autres la représentation photographique, tels que *Libération* et *Paris Match* par exemple. La photographie sera donc prise en considération dans son contexte de parution.

- La construction de l'événement par la photographie

L'analyse de l'image photographique permet de lire et de concevoir plus efficacement les messages visuels. Cette analyse demande une déconstruction de l'objet visuel pour observer les modalités d'une reconstruction interprétative mieux fondée. Bien sûr cette approche nous enlève la spontanéité du regard ; toutefois, elle permet de saisir plus d'informations dans la réception des représentations iconiques. Les images photographiques sont omniprésentes et variées dans la presse française au lendemain des attentats. Elles intègrent entièrement le dispositif de la presse écrite en incluant un péritexte qui contribue à la compréhension des représentations. Leur analyse – images seules ou en séquence – permet de mettre en évidence le pouvoir signifiant de l'image.

Le message-image

La photographie véhicule un message sur l'événement.



Dans la photographie ci-dessus, le photographe réutilise les images religieuses telles que la bougie, rappelant explicitement le cierge, les fleurs, qui font office d'autel, à des fins expressives. On communique ainsi la solidarité due au peuple américain devant le drame auquel il doit faire face.

Le schéma de Roman Jakobson (1970) initialement créé pour la langue peut être appliqué aux images photographiques relatives aux attentats. On sait que dans ce schéma, Jakobson détermine six facteurs : le destinateur, le destinataire, le contexte, le message, le contact, le code. Chacun de ces facteurs peut être associé à une ou plusieurs fonctions linguistiques. Ces fonctions nous permettent de mettre en évidence les modes de traitement de l'image iconique dans le traitement médiatique des attentats :

- la fonction expressive ou émotive, centrée sur le destinateur ou émetteur du message, composant sa dimension énonciative ;
- la fonction dénotative ou cognitive ou référentielle, qui concentre le contenu du message sur ce dont il parle. Aucun message ne peut être absolument dénotatif, même si, comme le discours journalistique, il le prétend ;
- la fonction poétique, qui travaille sur le message lui-même en manipulant son côté palpable et perceptible ;
- La fonction phatique qui concerne le contact avec les récepteurs ;
- La fonction métalinguistique, qui renvoie au code employé ;
- La fonction conative qui vise l'implication du destinataire dans le discours et la manifeste par toutes sortes de procédés.

Chaque message a une dominante, et toutefois les fonctions évoquées s'imbriquent. On peut alors effectuer un classement des différents types d'images représentatives du 11 septembre, à partir de leurs fonctions communicatives. Ce classement constituera la troisième partie de notre analyse du traitement iconique de l'événement.

Les photographies de presse sont censées avoir d'abord une fonction référentielle, cognitive, mais elles mêlent fonction référentielle et fonction expressive ou émotive. Un reportage témoigne bien d'une certaine réalité, mais rend compte aussi de la personnalité, des choix, de la sensibilité du photographe qui le signe. D'autre part, il y a

au moins une fonction que l'image ne peut pas avoir, sinon très difficilement, c'est la fonction métalinguistique. Celle-ci, qui consiste à parler de ses propres codes, lui semble quasi inaccessible, à cause de son manque de capacité assertive.

La construction signifiante des représentations des attentats : une visée sémiotique

Les photographies ont d'abord des formats divers qui vont influencer la réception et le rapport des champs de force de l'image. Quand elle se présente en « poster », comme c'est le cas de la Une de *Libération* le 12/09/01, l'image apparaît avant tout comme une image « choc » dont on ne retient que l'aspect général et non les significations intrinsèques. Il en est tout autrement dans les images intégrées aux articles qui sont à évaluer en fonction du texte qui leur est associé.

Arnheim (1981) précise qu'il y a dans l'image plusieurs centres : un centre géométrique, un « centre de gravité » visuel, des centres secondaires de la composition, des centres diégético-narratifs. Et la vision des images consiste à organiser ces différents centres par rapport au centre « absolu » qu'est le sujet spectateur. L'image est ici pensée comme un champ de forces, sa vision comme un processus actif de création de relations souvent instables.



Dans cette photographie récurrente dans les parutions sur le 11 septembre et les reportages télévisés, il est très difficile de déterminer les divers centres constitutifs de l'image. Nous pouvons toutefois avancer l'hypothèse que le centre de géométrie est

déterminé par les escaliers qui se trouvent sur la gauche de l'image, ils permettent de cadrer la photographie, l'action. Le centre de gravité est au centre, l'attention est en premier lieu portée sur le pompier, son air surpris, préoccupé, attentif, son regard vers nous. Tout ce qui l'entoure constitue des centres secondaires de la composition, des centres diégético-narratifs. Les personnes autour du pompier se cachent le visage ; elles sont en file indienne ; le lien narratif est immédiatement construit avec les escaliers de gauche.



***TF1*, 11/09, 14h06**

La photographie, comme toute scène visuelle regardée pendant un certain temps, se voit non seulement dans le temps, mais au prix d'une exploration ou recherche visuelle qui est rarement innocente. C'est l'intégration de cette multiplicité de fixations particulières successives qui fait ce que nous appelons notre vision de l'image.

Nous choisissons d'aborder l'image sous l'angle de la signification sans oublier celui de l'émotion et du plaisir esthétique.

Roland Barthes (1964) pense le mécanisme de fonctionnement de l'image, notamment photographique, en termes de rhétorique. Il entend ce terme sous deux acceptions : d'une part comme mode de persuasion et d'argumentation (comme « inventio »), d'autre part en termes de figures (comme « elocutio »). En ce qui concerne le premier mode, Barthes reconnaît à l'image la spécificité de la connotation, la faculté de provoquer une signification seconde à partir d'une signification première. Appliquons ses propositions à la photographie ci-dessous :



Cette photographie (signifiant) qui permet de reconnaître des pompiers ou sauveteurs dans les décombres (signifié) constitue un signe plein. Ce signe plein poursuit sa dynamique significative en devenant le signifiant d'un signifié second, « solidarité suite aux attentats, patriotisme américain ».
Ce processus de signification peut s'exprimer schématiquement :

REFERENCE
- Dénotation
- Exemplification
  - Représentation (objets concrets)
  - Expression (valeurs)

Le processus de connotation est inhérent à toute image, car il n'existe pas d'image adamique. Une image veut toujours dire autre chose que ce qu'elle représente au premier degré, c'est-à-dire au niveau de la dénotation. Et ceci, du fait que la lecture seconde d'une photographie est orientée par l'idéologie, pour une société donnée et une histoire donnée.

Ce qu'on appelle image photographique est donc un système hétérogène qui rassemble et coordonne au sein d'un cadre différentes catégories de signes : des signes iconiques, analogiques, mais aussi des signes plastiques et la plupart du temps aussi, des signes linguistiques. C'est leur relation, leur interaction, qui produit du sens.

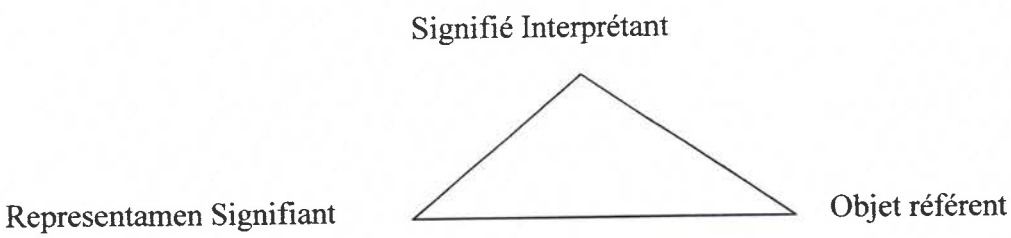
Analyse sémiologique des représentations des attentats

La violence des images se trouve a carrefour de l'indice, de l'icône et du symbole (Charles Sanders Peirce, 1978).

Chaque photographie entretient une relation solidaire entre trois pôles :

- la face perceptible du signe : « representamen » ou signifiant,
- ce qu'il représente : « objet » ou référent,
- ce qu'il signifie : interprétant ou signifié.

Figure 40 : Construction significative des représentations photographiques du 11/09





Cette photographie nous présente un homme qui a été pris en photo sous différents angles suite aux attentats. Ici, le representamen est la face visible du signe, le signifiant : un homme recouvert de poussière dans les rues de New-York suite aux attentats. L'objet référent représente une victime du drame. Quant à l'interprétant, il est le symbole de milliers d'autres personnes qui ont survécu aux attentats. Peirce propose de distinguer

trois grands types de signes : l'icône, l'indice et le symbole. Ces notions prendront une part dominante dans l'étude des représentations iconiques des attentats :

- L'icône correspond à la classe des signes dont le signifiant entretient une relation d'analogie avec ce qu'elle représente, son référent. Nous y incluons les images représentatives ;
- L'indice correspond à la classe de signes qui entretiennent avec ce qu'ils représentent une relation causale de contiguïté physique, ce type de signe est omniprésent dans le direct télévisuel ;
- Le symbole correspond à la classe de signes qui entretiennent avec leur référent une relation de convention. Ce type de signe est omniprésent dans les représentations iconiques des attentats, il contribue à véhiculer des symboles américains.

Certaines photographies liées au « 11/09 » passent rapidement du statut d'indice à celui d'icône. Nous empruntons encore à Barthes sa distinction des différents éléments : le linguistique, l'iconique codé, puis l'iconique non codé – mis en jeu dans divers types de messages. Il existe bien des signes figuratifs ou iconiques, qui donnent de façon codée une impression de ressemblance avec la réalité en jouant sur l'analogie perceptive et sur les codes de représentation ; et des signes plastiques tels que la couleur, les formes, la composition et la texture. Signes iconiques et signes plastiques sont alors considérés comme des signes visuels à la fois distincts et complémentaires.

- <u>La mise en page des photographies : l'omniprésence du visuel</u>

La photographie est la première chose que le lecteur voit et regarde quand il ouvre un journal, divers procédés sont donc utilisés pour la mettre en valeur. La mise en page influence la compréhension de la photographie d'où l'importance de la topographie, du péritexte et de l'annonce. La légende joue un rôle d'ancrage ou de relais pour situer la photographie dans son contexte et en limiter l'interprétation en induisant une signification. Elle a un rôle d'extradition sémantique mais également un rôle de relais dans le sens où elle apporte au lecteur des informations complémentaires. La légende est là pour éclairer et compléter la signification d'une image photographique. Par rapport à l'article, elle doit susciter assez d'intérêt chez le lecteur pour le pousser à poursuivre la lecture.

La photographie qui suit, est une représentation récurrente, une image itérative, c'est la première image de victimes diffusée dans la presse. *L'Express* la publie dans son numéro du 13/09/01 en page 38. Sa position en tête de page montre l'importance qui lui est accordée, c'est la première chose à laquelle on fait attention en ouvrant le magazine. De plus, la mention « spécial » indiquée en haut à gauche de l'image, ne fait qu'accentuer son aspect exceptionnel. Ici, l'image surplombe le texte. Un lien sémantique est créé entre cette représentation de victime et Oussama Ben Laden, suspect numéro un des attentats dont la biographie est proposée en encadré. Cette photographie met surtout en évidence le courage des pompiers, des policiers et des volontaires qui participent à la recherche de survivants.



SPÉCIAL

Des sauveteurs évacuent les premiers blessés au pied du World Trade Center.

THE PLAIN DEALER

••• rique et Israël. La terre de Dieu est grande et leurs intérêts sont partout. » Selon les services israéliens, les agents de bin Laden sont en contact direct avec la plupart des groupes radicaux palestiniens, dont Hamas, le Jihad islamique et le Hezbollah basé au Liban. Longue de deux heures, la cassette rend également hommage aux auteurs de l'attentat suicide contre le destroyer de la marine américaine, à Aden, en octobre 2000, au cours duquel 17 soldats américains ont trouvé la mort. Et il promet de nouvelles attaques sur fond d'images du navire en flammes. Dans sa diatribe, bin Laden ironise sur la « futilité » de la puissance militaire américaine : « A Aden, vitupère-t-il, nos frères ont détruit un torpilleur, un navire si puissant qu'il répand la terreur partout où il vogue. Mais alors qu'il avance dans la mer, vers un petit bateau qui flotte à la surface, il va vers sa propre destruction, attiré par l'illusion de sa propre puissance. »

Que peut faire l'Occident devant ce déferlement de haine, devant le temps des kamikazes ? « Les Israéliens commettent une grosse erreur s'ils pensent nous avoir à l'usure, car nous avons l'habitude de souffrir », confiait récemment à L'Express Moustafa, le cousin d'un jeune « martyr » palestinien qui, au lieu de se rendre à l'université de Gaza, s'est jeté sur un poste militaire israélien dans une voiture bourrée d'explosifs.

Car cette frustration dépasse largement le clivage fondamentalisme islamique et Occident. C'est également un clivage Nord-Sud qui a succédé à un clivage Est-Ouest depuis la chute du •••

L'ombre de bin Laden

En septembre 1999, Oussama bin Laden proclamait que le XXIe siècle serait celui de l'islam et de son hégémonie sur le monde. Et d'avertir les Etats-Unis que leur effondrement succéderait à celui de l'URSS. Ce Saoudien d'origine caché dans les montagnes d'Afghanistan est depuis plusieurs années l'obsession du FBI, qui lui impute une responsabilité directe dans l'attaque à la bombe contre le World Trade Center en février 1993. Washington a mis sa tête à prix à la suite des attentats meurtriers d'août 1998 contre les ambassades américaines de Dar es-Salaam, en Tanzanie, et de Nairobi, au Kenya. Ce 11 septembre, la simultanéité des coups portés à la puissance américaine, atteinte au cœur, révèle un chef d'orchestre et des moyens – électroniques et financiers – considérables. Or la fortune personnelle de bin Laden se situerait entre 200 et 500 millions de dollars, selon les estimations. Et « Washington, précise Antoine Basbous, directeur de l'Observatoire des pays arabes (1), suspecte toujours de riches ressortissants du Golfe de financer ses activités ». Cadet d'une nombreuse descendance, il est issu d'une famille richissime. Son père, entrepreneur de travaux publics d'origine yéménite, bénéficia de contrats mirifiques au service de la dynastie saoudienne. Un temps, Oussama bin Laden a mis ses pas dans les siens. Mais l'invasion soviétique en Afghanistan décide de son destin. Désormais, il se consacre au jihad, organisant le soutien logistique et militaire à la résistance, mobilisant des milliers de volontaires qu'il infiltre sur place. Selon différentes sources, il aurait alors bénéficié de l'aide de la CIA, qui lui aurait fourni des missiles Stinger. Sa propre organisation, Al-Kaida (la Base), il l'a créée en 1988. Son but : rassembler tous les musulmans et combattre les régimes qui les oppriment. L'année suivante, déchu de sa citoyenneté saoudienne, il s'établit au Soudan, réagit violemment à la guerre du Golfe, menaçant les Etats-Unis, dont il accuse l'armée de souiller les lieux saints de l'islam. Sa vindicte n'épargne pas Israël : « Le devoir légitime à l'égard de la Palestine est celui du jihad, mené par la oumma [la communauté des croyants], pour libérer ce territoire. » Indésirable à Khartoum, il regagne l'Afghanistan, où les talibан, victorieux, lui accordent généreusement l'hospitalité. « A plusieurs reprises, révélera Antoine Basbous, Riyad et Washington ont manié la carotte et le bâton pour obtenir que Kaboul livre Bin Laden. Chargée de l'assassiner en 1998, une équipe de tueurs aurait été appréhendée avant de passer à l'acte. » En février 2001, George Tenet, directeur de la CIA, appelle à une vigilance accrue. A ses yeux, la nébuleuse terroriste dirigée par bin Laden représente alors « la menace la plus immédiate et la plus sérieuse » pour la sécurité des Etats-Unis. Dans ce face-à-face mortel, chaque coup porté à la puissance américaine renforce la crédibilité et l'audience du chef islamiste. ●

Sylvaine Pasquier

(1) *L'islamisme, une révolution avortée ?* Hachette Littératures.

Notre étude des représentations iconiques des attentats nous permet de déterminer six fonctions différenciées d'étayage du texte par l'image, l'interconnexion étant constante entre image et texte :

- fonction de confrontation : représentation sensible à ce que dit le texte, la photographie injecte du sentiment, du rêve… ;
- fonction d'invalidation : contradiction avec preuve à l'appui, ce qui provoque un dédoublement de l'instance narrative ;

- fonction d'implication : par la photographie, on suggère ce qui ne peut être dit. Ceci rappelle une fonction d'hyperbole et une fonction suggestive issues de la reconnaissance culturelle individuelle ;
- fonction de figuration : représentation symbolique, de concepts et de situations. On crée des stéréotypes pour impliquer directement le lecteur, on multiplie ainsi les instances d'énonciation ;
- fonction d'élucidation : la photographie dévoile les procédés poétiques par lesquels le texte a été élaboré, cette fonction est peu présente dans le traitement journalistique des attentats.

Dans le traitement des attentats, toutes ces fonctions sont présentes, texte et image permettent de donner une vue globale de l'événement. Au sein de la page précédente, l'image a avant tout une fonction de figuration, le symbole est dominant, on montre au lecteur les conséquences humaines du drame : l'omniprésence de la mort et une solidarité sans faille. C'est cette fonction de figuration qui est la plus présente dans les premiers jours du traitement médiatique des attentats, et plus particulièrement dans la presse hebdomadaire.

La photographie apparaît ici comme un témoignage en images des attentats du 11 septembre. Les agences de presse se sont ruées sur l'événement, des milliers de clichés ont parcouru le monde. La diffusion a été facilitée par les techniques numériques. La photographie a pris une place prédominante, surtout dans les mois qui ont suivi les faits. Alors que les images télévisuelles vont se faire de plus en plus rares au profit de la guerre en Afghanistan et de l'explosion de l'usine AZF, les photographies circulent sur internet de manière permanente, on organise des expositions[54], on crée des ouvrages rassemblant les clichés les plus poignants. La photographie est encore très présente aujourd'hui lorsqu'on parle des attentats.

III.1.2.2. L'image photographique, indice de la réalité de l'événement

La photographie reste avant tout une reproduction de la réalité ; intégrée au dispositif médiatique de la presse écrite, elle permet à l'opinion publique d'accéder à l'événement.

[54] The International Center of Photo à New-York a par ailleurs consacré une exposition au 11/09.

Elle a donc pour but ultime de permettre de visualiser le drame, de l'authentifier. Toutefois, la photographie ne prend toute sa signification que par la vision du lecteur-spectateur de l'événement qui va l'interpréter.

- L'image photographique dans son rapport à l'espace

L'événement, soudain et imprévisible, impose de construire le récit selon certaines lignes directrices. Les photographies relatives au drame se caractérisent donc non seulement par les personnages qu'elles vont mettre en scènes (pompiers, politiques, victimes…) mais aussi et surtout par la manière dont elles vont caractériser l'espace. On pourra ainsi visualiser ce qui se passe dans le ciel, dans les tours, au sol, dans les décombres…Cette couverture photographique de l'espace donne lieu à une signification des actions des personnages, des sentiments, des objets mis en valeur dans le traitement iconique du drame.



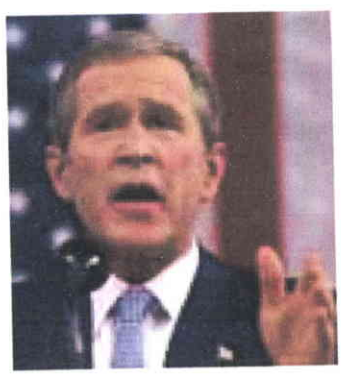






Les différentes images extraites de notre corpus permettent de figurer l'événement au niveau spatial. On nous montre des images du ciel, avec le crash en plein ciel, l'intérieur des tours, la rue, le Pentagone, les bureaux de l'ONU et même l'espace médiatique. Ces différents lieux proposent des actions différentes : le secours aux victimes, la fuite, la protection, les discussions politiques…et mettent par conséquent en scène les acteurs du traitement médiatique des attentats : les terroristes, les victimes, les New-yorkais, les hommes politiques, les médias en tant que diffuseurs d'information. Par l'analyse des représentations dans l'espace photographique, nous pouvons donc déterminer des types de scènes particulières.

Le rapport du spectateur à l'image photographique est également fondamental. Certaines images, prises notamment en gros plan, provoquent des effets de « gulliverisation » ou de « lilliputisation » selon P. Dubois (1990) ; on peut également appeler cela « proximité », « intimité ». Les images en gros plan apportent un supplément à la dramatisation. Ainsi, la photographie de G. W. Bush faisant son discours le soir même du drame, qui en est un exemple éloquent.



On peut ici parler d'une ségrégation des espaces plastique et spectatoriel par rapport à la perception dans la photographie, perception par le spectateur d'un espace représenté, espace tridimensionnel référable à l'espace réel par certains indices d'analogie.

L'image référentielle, et plus particulièrement l'image photographique a souvent été comparée à la vision naturelle, dans la mesure où celle-ci opère elle-même déjà un découpage, conscient ou non, de l'espace visuel. Les photographies de presse ne dépassent jamais un certain format, elles sont limitées par le support de presse. Le premier élément caractéristique de la photo est donc le cadre de l'image, il représente son caractère limité. Il est la frontière matérielle de l'objet photographique. Le cadre est aussi ce qui manifeste la clôture de l'image. Il est un « cadre limite » qui arrête l'image, en définit le format et le domaine en le séparant de ce qui n'est pas l'image ; il institue un « hors cadre » et par conséquent organise le regard du spectateur et son interprétation. En effet, tout cadrage établit un rapport entre un œil fictif et un ensemble d'objets organisés et mis en scène. Ainsi, la photographie du pompier qui monte dans les escaliers d'une des tours du World Trade Center prend tout son sens grâce au cadre qui limite visuellement la représentation. Ce sont les conditions difficiles d'intervention et le contexte de fuite des employés qui donnent tout son sens héroïque à l'acte du pompier new-yorkais.

Le cadre a donc plusieurs fonctions :

- une fonction séparative : le cadre est un intermédiaire entre l'intérieur et l'extérieur de l'image, il instaure une isolation perceptible ;
- une fonction économique : dans le cas de l'art pictural, c'est lui qui signifie visiblement la valeur marchande d'un tableau ;
- une fonction symbolique : dans un premier temps il est un index signifiant au spectateur qu'il est en train de regarder une image qui doit être vue d'une certaine manière, conformément à certaines conventions ;
- une fonction symbolique et narrative qui autorise une valeur imaginaire de l'image. Le cadre est une ouverture donnant accès aux événements représentés par et dans l'image. Nous pouvons ici évoquer Battista Alberti (1999) qui initie la métaphore du cadre comme « fenêtre sur le monde ». Rappelons à ce sujet, que le cadre est ce qui fait communiquer le champ de l'image avec son prolongement : le hors-champ ;

- une fonction rhétorique : le cadre peut être compris comme proférant un discours quasi autonome, on parle alors de « rhétorique du cadre », avec des figures figées et récurrentes.

La photographie suivante a été utilisée à de nombreuses reprises pour représenter la panique dans New-York, suite à l'attaque des deux tours.



Le cadrage joue ici un rôle prédominant. L'œil est d'abord attiré par le personnage central qui représente explicitement la peur et la fuite des New-yorkais. Le cadre a ici une fonction séparative : ses bords induisent un hors cadre. On imagine les autres personnes sur le côté, qui courent, comme le personnage central, ainsi que la tour qui s'effondre au fond de l'image, la fumée en est un indice flagrant. Le cadre a également une fonction symbolique dans la mesure où le spectateur de l'image a une connaissance préalable de ses conditions de production. Dans le même ordre d'idée, il a une fonction narrative, il est une fenêtre sur l'événement, un élément qui nous permet d'y entrer sans réellement y participer. Il nous permet d'entrer dans ce monde qui pour le spectateur, reste inconnu. Toutes ces constatations nous permettent d'insister sur la fonction rhétorique du cadre qui profère un discours par lui-même. Il justifie l' «avoir été là » du photographe. Nous pouvons également noter l'effet de flou dont nous avons parlé précédemment. Certaines parties de cette image apparaissent floues, elles produisent l'effet de mouvement et donnent plus de réalisme à la représentation. L'image est donc discours sur l'événement.

Discours, l'image photographique propose un point de vue qui relève non seulement de l'œil du producteur mais également de celui du spectateur de l'image. Le point de vue peut désigner un emplacement, réel ou imaginaire, depuis lequel la scène est regardée, mais également la façon particulière dont une question peut être considérée ou une opinion, un sentiment à propos d'un phénomène ou d'un événement. Il représente une vision construite, focalisée, tout ce qui fait qu'un cadre traduit un jugement sur ce qui est représenté, en le valorisant ou le dévalorisant, en attirant l'attention sur un détail... Dans l'image de la fuite des New-yorkais que nous avons brièvement analysée précédemment, le point de vue est celui d'une personne présente sur les lieux, vivant le même drame que le personnages sur le cliché. Cette image cherche donc à mettre en évidence le désarroi, la peur, la panique et l'impuissance des Américains « touchés en plein cœur » par un ennemi alors inconnu.

- Une réception qui ancre l'événement dans le réel

Dans son rapport à l'image photographique, le spectateur croit, jusqu'à un certain point, à la réalité du monde représenté dans l'image. Face à la photographie, il existe deux formes d'investissement psychique : la reconnaissance et la remémoration. Ces deux termes recoupent largement la distinction entre fonction référentielle et fonction symbolique dont elle est une sorte de traduction psychologique, tirant l'une vers la mémoire, donc l'intellect, et les fonctions raisonnantes, et l'autre vers l'appréhension du visible, les fonctions plus directement sensorielles. La part du spectateur est une combinaison constante entre reconnaissance et remémoration. Le rôle du lecteur, spectateur de l'événement, est donc extrêmement actif, il passe par la construction visuelle de la reconnaissance et la mise en jeu des schémas de la remémoration. Il assemble ces deux aspects en vue de la construction d'une vision cohérente de l'ensemble de l'image.

Dans « L'Art et l'Illusion » (1971), Gombrich a proposé la notion de « rôle (ou part) du spectateur », comme ensemble des actes perceptifs et psychiques par lesquels on perçoit et on comprend une image dans sa perspective. Nous pouvons faire trois constatations qui régissent le rapport du spectateur à l'image photographique :

- *Il n'y a pas de regard innocent.* La perception visuelle est un processus quasi expérimental, impliquant un système d'attentes, sur la base desquelles sont émises des hypothèses, lesquelles sont ensuite vérifiées ou infirmées. Ce système d'attentes est lui-même largement informé par notre connaissance préalable du monde et des images. Dans notre compréhension des images, nous anticipons en plaquant des idées toutes faites sur nos perceptions. En ce sens, voir n'est peut être que comparer ;

- *La règle du « etc ».* En faisant intervenir son savoir préalable, le spectateur de l'image supplée au non-représenté, aux lacunes de la représentation. Selon Gombrich, une image photographique ne peut jamais tout représenter, d'où la nécessité de l'interprétation du spectateur qui a tendance à identifier des objets, des valeurs qui lui sont propres. L'image photographique est donc, tant du point de vue de son spectateur que de son auteur, un phénomène lié aussi à l'imagination.

- *Les schémas perceptifs.* Le spectateur est amené à confronter ses capacités d'organisation de la réalité aux données iconiques.

D'autres approches ont permis de construire le rapport du spectateur à l'image photographique, pour nous permettre de mieux comprendre l'ensemble des mécanismes engagés dans la perception.



Cette photographie est une trace du réel au sens propre du terme. Une femme noire, couverte de poussière, saisie en plan moyen dans un espace décontextualisé, quasi abstrait, regarde le photographe, et donc, à travers lui, le spectateur. La photo est devenue très vite une icône, un symbole du traitement médiatique des attentats. La réalité est ici comme mise en scène, le personnage est pris par surprise, dans une ambiance enfumée. On nous présente une victime parmi les milliers de victimes du drame, on nous la montre seule, perdue dans un bâtiment ; le filtre jaune de l'image accentue son caractère dramatique quasi irréel. La position de la personne au centre soutient le pouvoir diégético-narratif de l'image. Ce que cherche à représenter le photographe ici, ce n'est pas tant la catastrophe, les lieux, mais la peur, l'angoisse, l'incompréhension qui caractérise les victimes directes de l'attaque terroriste et au-delà l'affect de peur à l'état brut, c'est une image-affectation comme dirait Deleuze.

Cette image dit aussi l'attente. En effet, elle nous est présentée parmi un flot d'autres vues des attentats, de New-York, des victimes, des hommes politiques... La représentation est plutôt sommaire, elle propose simplement un sujet central et un arrière-plan ; toutefois, elle a un pouvoir narratif fort et surtout un potentiel émotif, car on se sent sur les lieux, au moment du drame, ce qui donne l'impression de partager l'événement directement avec les victimes. Malgré les « lacunes » de la représentation,

l'interprétation du spectateur peut donc construire la vision de monde proposée par l'image. Dans le cas du 11 septembre, l'émotion est omniprésente dans les images.

III.1.2.3. De l'indice à l'icône : la symbolisation des représentations iconiques

Nous venons d'expliquer en quoi les images photographiques entrent dans un processus d'authentification par la représentation de l'événement. Dans un premier temps, elles ont valeur d'indice, indice d'une réalité lointaine dont les représentations aident à la compréhension. Peu à peu, le réalisme va laisser place à l'expressivité des images, expressivité qui conduira l'opinion publique à interpréter les messages iconiques. Cette interprétation, associée au fort pouvoir cathartique des illustrations, conduit l'image photographique à devenir icône, symbole d'une Amérique en deuil. Figée en icône à contempler, l'image emblématique permet de dépasser la représentation de la violence, de l'horreur, pour lui donner un aspect plus humain, plus tolérable. Et en ce sens, l'image emblématique euphémise la violence suscitée par les attentats.

- L'image photographique, entre expression d'une réalité et expressivité

Dans le traitement médiatique des attentats, l'image est là pour exprimer un sentiment, un vécu, un événement. En 1908, Matisse soulignait déjà ce pouvoir d'expression : « Ce que je poursuis avant tout, c'est l'expression [...] Je ne puis pas distinguer entre le sentiment que j'ai de la vie et la façon dont je la traduis » (Matisse, Catéchisme fauviste, 1908). Appliquée à la peinture, cette citation correspond tout à fait aux images médiatiques véhiculées dans le traitement iconique des attentats aux États-Unis. Dire que ces images sont expressives revient à expliciter quelques questions : qu'exprime l'œuvre caractérisée comme expressive ? Par quels moyens une œuvre se fait-elle expressive ? Qu'est-ce qui lui confère cette expressivité ?



Nous pouvons donner 4 grandes définitions de l'expression dans les images des attentats :

- *La définition spectatorielle ou pragmatique*

Est expressive l'œuvre qui induit un certain état émotionnel chez son destinataire qui a une efficacité émotionnelle. On cherche alors dans l'image les éléments qui émeuvent à coup sûr leur spectateur, des éléments universels, simples, faciles à souligner, c'est le cas du contraste notamment. Ici, le contraste est flagrant entre la lumière au coin haut droit de l'image et un premier plan sombre. De même, la posture du président, le fait qu'il soit entouré de pompiers sur les lieux du drame, la position des personnes au premier plan donnent l'impression de vivre un moment historique et induisent une émotion chez le destinataire de l'image.

- *La définition réaliste*

Est expressif ce qui exprime bien la réalité que le spectateur reconnaît. L'image construit un contexte qui accorde à la réalité un sens profond. Le spectateur exprime alors son émotion à propos de cette réalité représentée. Ici, c'est celle de la reconstruction symbolisée par la présence du drapeau qui permet à chaque Américain de se reconnaître dans les valeurs diffusées par l'image.

- *La définition subjective*

Est expressif ce qui exprime un sujet, en général le sujet créateur. Nous pouvons ainsi repérer dans l'image étudiée certains codes, tels que ceux de la contre-plongée par exemple. Ici, les valeurs de l'Amérique sont mises en avant, par un point de vue qui grandit le Président brandissant le drapeau américain.

- *La définition formelle*

Est expressive l'œuvre dont la forme est expressive. Notre photographie peut être considérée comme une image artistique : son cadrage vertical, son angle en contre-plongée qui met en évidence la figure dominante du président, sont au service d'une composition générale où les personnages sont tous en position verticale, et d'une dimension chromatique homogène.

Cette expressivité est un élément dominant de la représentation iconique du 11 septembre, elle confère à l'image photographique un statut hybride et paradoxal entre réalisme et symbolisme.

- L'image photographique, entre réalisme et symbolisme

Image et illusion

L'image peut être génératrice d'illusion, qui fonctionnera plus ou moins bien selon des conditions sociales et culturelles dans lesquelles elle survient, et la finalité de l'illusion est clairement codée socialement. Il est ici important de signaler les effets de censure de l'image photographique, ordonnée par le gouvernement américain. Il était interdit de montrer à l'image des victimes américaines, et ce culte du « zéro mort » a conduit à donner une vision presque idéalisée des victimes et à diminuer l'impact de l'événement auprès de l'opinion publique. De même la diffusion en boucle des parents de victimes recherchant des disparus, et exposant leurs photos dans l'espace médiatique, a conduit à construire une relation particulière journaliste/témoins.

Image et analogie

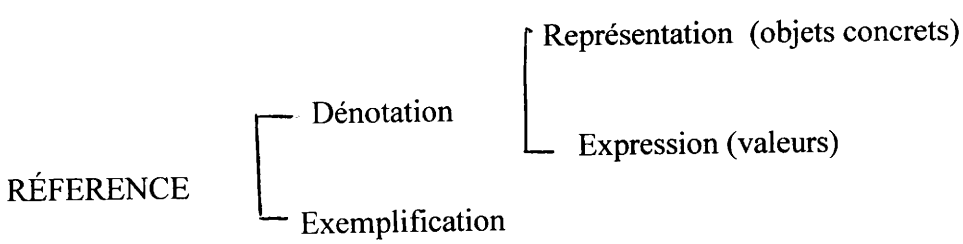
L'image photographique n'est pas ontologiquement marquée par la représentation. L'image référentielle désigne et montre la réalité, tenant toujours sur elle un discours au moins implicite. Mais elle est aussi parfois une image abstraite.

Dans quelle mesure la représentation vise-t-elle à être confondue avec ce qu'elle représente ? Cette question appelle trois types de réponses :

- *La représentation* est un terme vaste qui s'applique à de nombreux domaines, elle peut avoir des visées et de statuts différents. La représentation est un processus par lequel on institue un représentant qui, dans un certain contexte, tiendra lieu de ce qu'il représente ;
- *La représentation est arbitraire*. Il est important de reconnaître dans l'image la part d'arbitraire reposant sur l'existence de conventions socialisées. Afin de nuancer notre propos, nous pouvons citer Nelson Goodman (1976) qui juge que la question de représentation n'est pas cruciale, c'est un sous problème de la question de dénotation ;
- *La représentation est motivée*. Certaines techniques de représentation sont plus naturelles que d'autres en ce qui concerne l'image. Certaines conventions telles que la perspective ou la succession de plans sont plus facilement assimilables que d'autres par l'individu ;
- *La question du réalisme*. Deux niveaux du problème se confondent. D'une part le niveau psycho-perceptif, d'autre part le niveau socio-historique. Le sens visuel est différemment aiguisé suivant les cultures.

Pour Goodman (1976), la notion d'imitation n'a pas de sens, il n'existe ni normalité absolue, ni œil innocent puisque la vision va toujours de pair avec l'interprétation. Goodman schématise son point de vue de la manière suivante :

Figure 41 : Conception de l'interprétation iconique



L'analogie peut intervenir dans chacun de ces types de référence, ainsi, il n'y a aucun rapport direct entre ressemblance et représentation. Dans l'image, deux dénotés permettent l'analogie : un dénoté concret qui est son modèle, un dénoté abstrait qui est celui du processus référentiel dans son ensemble. Il existe des indices et des degrés

d'analogie. La notion d'indice d'analogie permet de distinguer tous les éléments de l'image qui participent à sa construction d'ensemble. L'analogie a une réalité empirique, elle a donc été construite artificiellement. Elle a été produite pour être utilisée à des fins symboliques. Les images analogiques sont donc des constructions, mêlant dans des proportions variables imitation de la ressemblance naturelle et production de signes communicables socialement.

Par l'expression « purisme iconique », Christian Metz (1970) évoque l'analogie parfaite. La sémiologie qu'il propose permet de détacher la notion d'image de celle d'analogie, d'évoquer des degrés d'analogie. Et l'analogie elle-même est codée, donc culturellement déterminée. Toute image, aussi parfaitement analogique soit-elle, est toujours utilisée et comprise en vertu de conventions sociales.

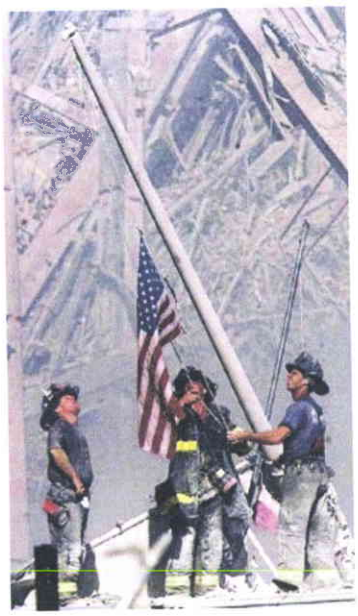
Image et réalisme

L'image réaliste n'est pas forcément celle qui produit un effet de réalité, c'est l'image qui donne, sur la réalité, un maximum d'informations pertinentes, c'est-à-dire facilement accessibles. Le réalisme n'est que la mesure de la relation entre la norme représentative en vigueur et le système de représentation effectivement employé dans une image donnée. Le réalisme est une notion relative, une définition particulière de la représentation qui s'incarne dans un style, une école. Il a moins à voir avec le réel qu'avec l'idéal, la convention.

La perspective joue un rôle dominant par rapport à l'effet de réel de la photographie. Elle témoigne d'un choix idéologique ou symbolique : faire de la vision humaine la règle de la représentation. Chaque période historique a eu « sa » perspective, c'est-à-dire une forme symbolique de l'appréhension de l'espace, adéquate à une conception du visible et du monde. La perspective, en imposant un centre à l'espace lui impose des limites, l'organise comme un champ vu par un regard. Dans le cas des images mobiles, quand il y a mouvement de caméra, le spectateur est contraint de reconstruire, de façon imaginaire et aléatoire ce comportement, mais il ne peut guère éviter cette reconstruction, l'image étant presque automatiquement référée à une pyramide visuelle imaginaire. Produire une image uniformément nette est un problème car dans la

perception réelle, notre regard ne s'accommode que sur une petite zone spatiale, le reste étant flou.

La profondeur de champ est également un gage de réalité. La prise de vue avec une grande profondeur de champ produit un surcroît de réalisme, parce que le spectateur est ainsi libre de regarder n'importe quelle portion de l'image. Si le champ est un fragment d'espace découpé par un regard et organisé en fonction d'un point de vue, il n'est qu'un fragment de cet espace. Il est donc possible, à partir de l'image et du champ qu'elle représente, de penser l'espace global sur lequel ce champ a été prélevé. Dans l'image fixe, le hors-cadre est extrêmement important, il reste à jamais non vu, il est seulement imaginable. Enfin, la notion de scène véhicule l'idée même de l'unité dramatique qui est au fondement de cette représentation.



Tout d'abord, il est essentiel de noter que cette image est sans nul doute la plus symbolique dans le traitement iconique des attentats, c'est pourquoi nous avons choisi de l'utiliser une nouvelle fois dans notre analyse. Elle n'en reste pas moins une représentation réaliste du déblaiement des lieux suite au drame. Cette image apparaît comme la référence par excellence du travail des pompiers, de la solidarité dans la ville de New-York. Pour cela, au lendemain des attentats elle a été choisie pour être l'exemple du mémorial prochainement érigé sur le site en reconstruction. Malheureusement, le fait que les trois pompiers soient « blancs » ne permettant pas de

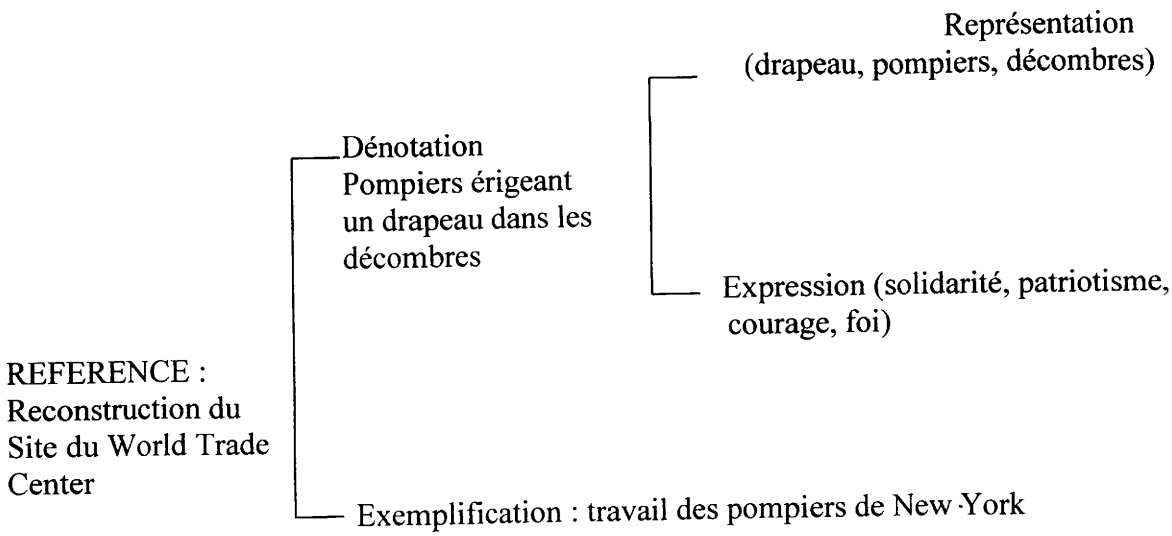
rendre compte de la pluralité ethnique de la ville. Par conséquent, le projet a été abandonné.

Dans cette représentation, nous retrouvons la mimésis de Gombrich : cette image est analogique dans la mesure où elle nous montre une réalité, chargée de sens certes, mais une réalité, sélectionnée dans un champ de possibles. La référence est également omniprésente, les représentations sont ici explicites, les symboles aussi. Cette image nous montre le travail de reconstruction sur le site du World Trade Center, elle évoque le travail des pompiers mais elle raconte avant tout une histoire, celle du courage, du patriotisme, de la solidarité qui anime les New-yorkais. On retrouve ici les deux grands symboles qui caractérisent la représentation iconique des attentats : la figure du pompier héroïque et le drapeau érigé en objet fétiche d'une nation qui cherche à se reconstruire. Cette photographie exprime donc non seulement le réel mais également la signification du réel, elle révèle la nature même de l'événement.

Outre l'analogie entre l'image et ce qu'elle évoque, la représentation se fait discours. Nous ne devons en ce sens pas oublier la part d'arbitraire comblée par les conventions socialisées de celui qui regarde l'image. Ainsi, nous pouvons relever deux plans dans cette image, tous deux font sens séparément et ensemble. Le premier plan nous présente des pompiers érigeant un drapeau américain au milieu des décombres, l'arrière plan constitue une « toile de fond », en nous montrant explicitement le contexte spatial, chaotique et abstrait de leur action.

Nous pouvons ainsi compléter le schéma de Goodman :

Figure 42 : Analyse interprétative de la photographie



Les objets de représentation que nous venons d'évoquer participent à la construction d'ensemble de l'image. L'analogie est ici produite pour être utilisée de manière symbolique. Cette photographie allie clairement imitation, ressemblance à la réalité et production de symboles communicables socialement. Cette image particulièrement, véhicule plusieurs connotations dans un même but de création de sens. Cette représentation nous donne un certain nombre d'informations sur la réalité. Celles-ci sont facilement accessibles, facilement appréhendables et interprétables. On nous y présente un mode de représentation de l'espace, le cadre de l'image le limite mais notre regard le construit. Nous pouvons ici parler de scène, l'espace représenté, ainsi que l'action qui en constitue l'essence, permettent de construire une unité dramatique et donnent à l'image tout son potentiel narratif.

- Image et Témoignage : au paroxysme de l'émotion

L'image photographique est là pour présenter les faits, les rappeler. Elle est également témoin d'un événement, d'un drame qu'elle représente visuellement mais elle permet également de construire une histoire. Elle présente en ce sens un fort potentiel diégético-narratif mis en œuvre pour que la vision du monde proposée soit cohérente. Mieux que n'importe quel mode d'expression, elle véhicule une émotion permanente et sensible.

La force narrative de l'image

Comme nous l'avons vu, l'image représente un événement lui-même situé dans l'espace et le temps. L'image référentielle est donc très souvent une image potentiellement narrative. En effet, les images du 11 septembre nous proposent une histoire, des personnages, le déroulement d'une intrigue qui a lieu presque en direct sous nos yeux. Les photographies diffusées seules ou en séries, constituent l'architecture de ce récit, elles l'illustrent. Comme nous l'avons évoqué dans notre premier chapitre, le récit est un ensemble organisé de signifiants, dont les signifiés constituent une histoire. Cet ensemble de signifiants qui véhicule un contenu, a lui-même une durée propre, puisque le récit lui aussi se déroule dans le temps. Nous sommes en droit de nous poser un certain nombre de questions relatives à l'intrusion du récit dans l'image : Si le récit est un acte temporel, comment peut-il s'inscrire dans l'image qui n'est pas temporalisée ? Plus globalement, comment une image peut-elle contenir un récit ?

Chez Gaudreault (1988) la distinction entre monstration et narration passe par deux niveaux de narrativité potentiels liés à l'image, le premier dans l'image unique, le second dans une séquence d'images. Pour le courant sémiologique, le récit s'inscrit autant dans l'espace que dans le temps ; par conséquent, toute image est marquée par les codes de la narrativité avant même que celle-ci ne se manifeste éventuellement par une mise en séquences. Ainsi, Alain Bergala (1977) s'intéresse particulièrement à l'image fixe et plus précisément la photographie. Il analyse dans des séquences de photographies ce marquage narratif de l'espace comme manifesté dans l'usage codé de la profondeur de champ, des cadrages, des angles de prise de vue. Chaque photographie raconte donc une histoire embryonnaire dans la mesure où elle a été mise en scène. Tout l'art de la photographie consiste à définir des paramètres techniques de la prise de vue en fonction d'une visée narrative. La représentation de l'espace et du temps dans l'image est donc le plus souvent une opération déterminée par une visée plus globale qui sera parfois d'ordre narratif.

L'émotion dans l'image

Comme nous l'avons vu, au lendemain des attentats, le traitement médiatique est presque exclusivement orienté vers l'émotion ressentie collectivement. L'image est l'élément central dans la diffusion de cette émotion dans les médias : « Il est intéressant

de savoir quelles sont les images que nous verrons en direct et combien souvent ces images seront des images de souffrance. Et les images de souffrance renvoient toutes à une rhétorique qui va mener de l'indignation devant la souffrance à laquelle je ne peux pas répondre, jusqu'à la mise en cause d'un persécuteur, la dénonciation, jusqu'à la mobilisation et finalement jusqu'à l'action que je vais demander de mon gouvernement. Il me semble que de ce point de vue, il existe très clairement une instrumentalisation des souffrances et cette instrumentalisation des souffrances est l'un des grands moteurs d'une idéologie ». Dans ce court extrait de son intervention lors du forum international d'été, Daniel Dayan rappelle les modalités de ce qu'il appelle « le goutte à goutte des souffrances », il aborde la notion d'instrumentalisation des souffrances qui est la caractéristique même du traitement médiatique des attentats dans la presse et à la télévision françaises. Les victimes ont une place dominante dans l'expression de cette émotion véhiculée dans l'espace public. Les victimes sont individualisées, nommées précisément et qualifiées par un ou plusieurs aspects de leur identité sociale. Les individus présentés sont des enfants, des mères, des pères, des sœurs...dont l'identité contribue à les constituer en figures archétypales, emblèmes de l'innocence touchée par le terrorisme. Même présentées au pluriel (« les New-yorkais », « les Américains »...), les victimes conservent des traits identitaires qui permettent une exploitation du patriotisme et une mondialisation de l'émotion. Á ce sujet, les reportages qui prennent la forme de récits de vie abondent, ce qui permet de montrer le drame d'une vie enlevée en moins d'une heure. L'insistance des médias sur le fait que les victimes sont des civils innocents laisse supposer que les attentats sont des attaques aveugles. Le choix de cette mise en avant de victimes est révélateur de l'évolution du traitement médiatique des visées informatives et explicatives aux visées implicatives et « émotionnalisantes » (Lochard, Soulages, 1998). En exhibant l'émotion et les opinions des individus, l'instance médiatique structure l'événement autour d'identités narratives bâties sur les témoignages : « ce procédé d'incarnation et de visagéification de l'événement contribue ainsi à fournir un support affectif d'identification au sujet interprétant » (Lochard, Soulages, 2001 : 109).

Dans le traitement médiatique d'un événement d'une telle ampleur, l'image apparaît avant tout comme une source d'affects. C'est une des notions dominantes dans la littérature sur l'image spectaculaire, celle qui est produite à destination d'un spectateur collectif, de masse, sans culture particulière. Il est important de distinguer, comme nous

l'avons déjà fait dans la partie précédente, les notions d'émotion, de sentiment, et de passion. Les sentiments marquent une secondarisation de l'affect qui l'engage déjà dans une série de représentations, alors que l'émotion et la passion sont plus primaires. La distinction doit être également faite entre émotion et sensation : en effet, certaines images télévisuelles tiennent parfois davantage du sensationnel que de l'émotionnel. Nous aurons l'occasion d'approfondir cette idée dans l'analyse des images relatives aux attentats.

Francis Vanoye constate que l'on « observe un partage entre des approches neutres de l'émotion considérée comme régulatrice du passage à l'action, et des approches plutôt négatives, considérant l'émotion comme le signe d'un dysfonctionnement corrélé à une baisse de performances du sujet » (1989). Dans la plupart des cas, les images provoquent des processus émotionnels incomplets dans la mesure où il n'y a ni passage de l'émotion à l'action, ni véritable communication entre le spectateur et l'image. Vanoye propose une première étude de la situation émotionnelle du spectateur face à l'image. Par le biais des images, deux grandes émotions sont induites chez le lecteur spectateur :

- des émotions fortes liées à la survie, proches du stress et entraînant des « comportements d'alerte et de régression de la conscience magique ». Dans ce cas, il y a blocage émotionnel puisque le spectateur ne peut pas vraiment réagir ;
- des émotions liées à la reproduction et à la vie sociale. L'image joue alors essentiellement sur les registres de l'identification et de l'expressivité. Ce sont ces registres que entrent en jeu dans le traitement photographique au lendemain des attentats. Toutefois, ces émotions se heurtent à trois obstacles. Dans un premier temps, le codage excessif, nécessaire si la séquence photographique veut être compréhensible ; ensuite l'inhibition de la communication et de l'action ; finalement, le sentiment du spectateur d'avoir vécu un cycle émotionnel incomplet.

Á partir de ces constatations, Vanoye dégage deux conditions qui permettent des expériences émotionnelles plus satisfaisantes :

- certains montages (terme qui permet d'inclure les séries photographiques et les reportages) gèrent mieux le cycle émotionnel en « permettant au spectateur un accès à l'intégration et à l'élaboration de son expérience émotionnelle par une maîtrise de la configuration narrative ». D'où le désir des lecteurs-spectateurs des attentats de

voir et revoir à profusion les mêmes images du drame, ce qui est une manière d'en maîtriser la configuration narrative ;

- certaines situations subjectives sont plus propices que d'autres à l'investissement émotionnel.

Ce qui émeut le spectateur des images en général, c'est la participation imaginaire et momentanée à un monde fictionnel, le rapport à des personnages, la confrontation à des situations. Ces figures et situations auxquelles il s'identifie l'autorisent à faire partie du récit de l'événement.

L'image « témoin » de l'événement

Chaque image est le témoignage d'un instant vécu, d'une réalité personnelle, que seule la confrontation avec d'autres images permet de rendre universelle. Toutefois, il ne faut pas oublier que les images à elles seules ne peuvent témoigner de la complexité de la réalité. Nous avons déjà évoqué la notion de témoignage dans un chapitre précédent, nous ne reviendrons donc pas sur ses modalités.

Dans le cas du traitement iconique des attentats, la photographie support au récit et au discours prend diverses formes, les modalités de témoignage par l'image étant diverses :

- L'image est témoin de l'événement, elle montre les faits de manière chronologique. Ceci permet d'ancrer les attentats dans la mémoire collective. On nous montre les tours du World Trade Center avant et après leur destruction, le Pentagone suite au crash. Dans cette catégorie, nous retrouvons toutes les images des tours en feu, des crashs à l'origine du traitement médiatique… ;
- L'image est témoin du drame. Prenons cette notion de « drame » au sens littéral du terme qui induit la souffrance, l'angoisse, la crainte, l'incompréhension…Ainsi, diverses photographies nous montrent les visages de victimes prises en gros plan, la fuite des New-yorkais avec en arrière plan le lieu du drame, les images du recueillement…Les photos des gens qui sautent des tours ou la seule image de victime diffusée dans les médias entrent dans cette catégorie du témoignage. Elles portent en elles une émotion latente ;
- L'image est témoin des réactions politiques. Tous les hommes politiques, au niveau international ont été vus en image, soit au moment où ils ont appris le drame ; soit ensuite, lors de leurs nombreux discours de soutien au peuple américain.

L'image photographique est avant tout représentation, c'est en cela qu'elle prend valeur d'indice dans le traitement iconique des attentats. Elle est là pour authentifier l'événement, le faire exister visuellement auprès de l'opinion publique, dans un premier temps donc, l'illustrer. L'émotion dicte un certain nombre de représentations visuelles et prend le pas sur l'information. L'image photographique possède un pouvoir significatif et cathartique dominant ; peu à peu, on entre donc dans l'imaginaire et le symbolique, l'image fait oublier le côté anecdotique de l'événement pour prendre la place d'icône de l'universel.

Cette étude des images télévisuelles, photographiques puis schématiques nous a donc permis d'établir une classification des représentations iconiques des attentats, de déterminer un certain nombre de scènes iconiques dans le traitement de l'information visuelle. L'émotion, élément dominant dans la création de représentations médiatiques des attentats, y prend valeur d'icône.

III.1.3. Les représentations scéniques de l'événement

Nous allons à présent mettre en évidence les points communs du traitement iconique des attentats dans la presse et à la télévision françaises. Ces constatations, associées aux remarques notées dans notre étude, nous ont amenée à établir une typologie des scènes représentées, afin de dégager les grandes lignes du traitement iconique des attentats du 11 septembre dans les médias français.

III.1.3.1. Abondance et unanimisme iconique

L'étude de notre corpus fait état de plus de 500 photographies représentant les événements du 11 septembre. Parmi ces images, certaines sont des « photographies itératives ». Cependant, l'abondance des clichés multiplie les points de vue et les représentations pour une couverture photographique consensuelle. L'image télévisuelle a, par son essence même, une place sémantique dominante dans les journaux télévisés et les émissions consacrées au drame ; il est évidemment impossible de comptabiliser le nombre d'images diffusées dans un corpus de plus de huit cent reportages.

Alors qu'à la télévision, le nombre d'images consacrées à l'événement semble similaire d'une chaîne de diffusion à l'autre, dans la presse écrite, il en est tout autrement. Certains journaux, suivant leur ligne éditoriale, accordent plus ou moins d'importance au traitement photographique des attentats. Ainsi, *Paris Match* et *Libération* publient un nombre conséquent de photographies, il en est de même pour la presse quotidienne régionale. Dans ces journaux, l'image et le texte sont mis sur le même plan, la photographie devient information au même titre que les articles. Cette place prédominante montre une volonté de représenter plus que d'expliquer l'événement. *Le Figaro* et *Le Monde*, plutôt réticents à la parution de photographies, en ont publié beaucoup moins, même si leur présence est notable. La soudaineté de l'événement a provoqué une incompréhension dans l'opinion publique comme dans les médias, et comme on ne connaît pas la cause, on donne à voir un maximum d'images afin d'ancrer les attentats dans l'Histoire. D'où la propagation d'un nombre conséquent d'images chocs, d'images-mémoire visant à marquer la population.

Si la photographie a une place de choix dans le traitement médiatique des attentats, cela peut s'expliquer par la forte concentration de rédactions et d'agences photo, centrales d'images à New-York. Il y a eu afflux immédiat d'images des attentats et foisonnement sans précédent. Énormément d'images sont disponibles, leur circulation est accélérée par les nouvelles technologies. Toutefois, le paradoxe est dans l'uniformité de parution des clichés dans la presse française, au lendemain des attentats. Le bureau Magnum a reçu, dès le 12 septembre, 763 scans en basse et haute définition grâce aux lignes à haut débit. De même, *Paris Match* précise : « Gamma et Sypa nous ont fourni dès 16h des captives d'écran transmises par mail » (*Réponse Photo*, novembre 2001, n°116). En 8h, l'hebdomadaire a ainsi reçu plus de deux mille photographies, dans lesquelles il a fait son choix des représentations à publier. La circulation d'images a eu lieu quelques minutes à peine après les attentats, les premières étant extraites du film des frères Naudet et adaptées en images photographiques.

Malgré l'abondance des clichés, le traitement iconique des attentats est caractérisé par l'uniformité des images publiées et une iconographie monolithique marquée par une récurrence des thèmes abordés. Que ce soit dans les unes, dans les articles, ou dans les différents reportages diffusés en France, on constate que les images se répètent. Toutes les rédactions ont voulu montrer les mêmes images des attentats et ont accordé la

primauté à l'iconographie de l'événement. On assiste, dans les Unes de la presse hebdomadaire, à une convergence unanimiste dans la représentation des tours en feu et dans les clichés de victimes, récurrents dans la presse et à la télévision françaises. De même, on y voit très peu de représentations du Pentagone ou du crash en Pennsylvanie. Tous les journaux ont considéré que les crashs de New-York méritaient une couverture iconique plus importante que les autres.

Cet unanimisme tient notamment aux pratiques professionnelles. Ne pas montrer de victimes est une forme d'auto-censure et surtout une marque de déontologie journalistique propre au monde médiatique. Cette forme de censure est paradoxale dans le sens où elle est à la fois spontanée et imposée afin de neutraliser la circulation des images susceptibles de choquer le lecteur-spectateur. C'est pourquoi, au niveau des absences, le traitement iconique est constant. Il est également important de noter que les photographes et cameramen ont rapidement été pris en charge sur les lieux des attentats. Les sauveteurs ont organisé des « pool » (Lits, 2004), cette pratique réglemente les prises de vue et oriente idéologiquement les reportages photographiques et télévisuels.

Les photos cherchent à mettre en évidence la dimension apocalyptique de l'événement en en montrant la démesure et en mettant en avant la charge symbolique portée par les attentats. Il fallait être consensuel pour ne pas se démarquer et se voir attribuer un rôle de déviance informationnelle dans la médiatisation de l'événement. C'est pourquoi le World Trade Center a été privilégié, l'évaluation précoce des dégâts et la double attaque ont dramatisé le crash de New-York.

Au total, le traitement iconique des attentats est donc marqué par une abondance considérable de photos publiées et d'images diffusées, qui donne la primauté à la représentation avant même de tenter de l'expliquer. Le paradoxe vient du fait que malgré cette abondance de clichés, les images sont très souvent les mêmes, elles sont porteuses d'une charge émotionnelle forte et sont là pour faire partager l'événement au niveau international. Sous la pression traumatique, il a donc été nécessaire de répondre par des images fixes emblématiques, esthétiques et porteuses de possibilités narratives. L'utilisation d'images itératives dans la presse comme à la télévision a donné l'illusion de maîtriser l'événement.

III.1.3.2. Les représentations scéniques des attentats

L'image omniprésente et essentielle à la visualisation de l'événement contribue à la dramatisation du traitement médiatique. Elle confère aux informations un aspect sensationnel qui marque les consciences collectives et inscrit les faits dans la mémoire internationale. Les images sont donc premières dans l'historicisation des attentats : « La télévision nous a montré le deuxième impact, puis le premier. Les frères Naudet avaient braqué leur caméra sur le World Trade Center avant même que le premier avion n'atteigne le gratte-ciel. Il y a toujours un témoin « qui tient l'événement » comme disait Roger Théron. Puis vinrent les images de nombreux photographes professionnels ou pas [...] Pour vous, nous avons rassemblé les images indélébiles, celles qui resteront, les images pour l'histoire » (*Magazine Photo* n°38, octobre 2001).

- Images chocs et itératives

Au point de vue iconique, les médias se sont approprié l'événement en publiant des images-chocs de différents genres. La plupart des journaux ont ainsi choisi de publier, en une notamment, le « photorama » en trois ou quatre parties du double crash du World Trade Center. On y montre la destruction des tours les plus esthétiques du paysage new-yorkais. Ces images sont reprises à chaque début d'édition du journal télévisé avec un reportage retraçant les événements. Cette vision répétitive est une des caractéristiques du traitement de l'information dans l'urgence.

Outre les différents points développés au préalable, la photographie permet de mobiliser un imaginaire et porte en elle une valeur testimoniale évidente. Les journaux ont ainsi eu recours à des clichés modèles, des images fortes de sens, un symbolisme latent visant à esthétiser l'événement. Á la télévision, les images chocs sont incluses dans le flux des reportages, l'effet sur le spectateur est donc différent. En effet, on appréhende différemment une image fixe qu'on peut voir et revoir à volonté et une image mobile dépendant d'une programmation télévisuelle.

La représentation des victimes et des blessés dans les médias est un point délicat. En effet, dans ces clichés, l'émotion est prise sur le vif, on y voit des personnes en pleurs, immobiles, le regard dans le vide, des gens blessés physiquement et dont l'expression du

visage montre la colère intérieure. Ces images visent à sensibiliser le lecteur par un jeu d'identification aux victimes, les légendes et commentaires viennent accentuer la dramatisation des images. Les gros plans sont fréquemment utilisés pour ce type de représentation, ils rapprochent la douleur du spectateur.





Toutefois, il est important de signaler que la parution de ces images-chocs est réglementée par l'état mais également au sein même du monde journalistique qui fait preuve d'une certaine retenue dans la représentation. En effet, certaines choses sont montrables et d'autres non. Les images des victimes se jetant dans le vide ont d'ailleurs suscité une grande polémique. On a soutenu que certaines personnes sont reconnaissables et dénoncé la crudité sensationnaliste. Celle-ci est renforcée par les titres qui contribuent à dramatiser la représentation : « 10h25 : ils n'ont plus que trois minutes à vivre. Du trottoir, on entend leurs hurlements », « Paniqué, cet homme se jette dans la vide pour ne pas mourir carbonisé » (*VSD*), « Ces façades de fer et d'acier qui faisaient la gloire de la cité se transforment en prison dont on s'échappe à n'importe quel prix » (*Paris Match*). Ces clichés sont la seule exception importante à la distance adoptée et imposée face au sensationnalisme visuel. Dans « L'Hebdo du médiateur », un téléspectateur remet en cause le sensationnalisme relatif au traitement médiatique des attentats : « Depuis mardi on ne voit que ça : les mêmes images sensationnalistes des tours célèbres percutées par des avions fous, des gens qui se jettent dans le vide, les tours en flammes qui s'écroulent, des gravats fumants, des gens affolés ! C'est bon pour l'audimat, et on en remet une couche, éditions spéciales, matin, midi, et soir ».

Les journaux et la télévision ont essayé de détourner ce sensationnalisme en le déplaçant de manière métonymique. En effet, l'accent est alors mis sur le travail des pompiers et des sauveteurs. Ils deviennent des icônes par la symbiose émotionnelle qui transparaît dans les pratiques des photographes chargés de représenter le travail des sauveteurs. Ces images iconiques font partie des images itératives qu'on retrouve dans les médias.

Celles-ci sont de divers ordres et abordent différents thèmes. Notre classification n'est évidemment pas exhaustive, mais elle permet de présenter un panorama des scènes représentées dans le traitement médiatique des attentats :

- Les Tours et le Pentagone en feu : Photorama,
  Pentagone en feu en arrière plan,
  Vue panoramique de l'île de Manhattan,
  Capture d'image du second crash,
- Les victimes : Jeune femme noire dans la poussière,
  Victime en pleurs sur le trottoir,
  Homme blessé qui vient de sortir des tours,
  Victime dans une civière portée par les sauveteurs (cette image est la seule photo de victime parue dans la presse),
  Personne se jetant du haut des tours
- La fuite : Personnes qui courent avec les tours en feu en arrière plan,
- Les sauveteurs : Pompier seul dans les décombres du World Trade Center,
  Hissage du drapeau sur les ruines en hommage aux victimes,
  Montée d'un pompier à l'intérieur d'une des tours,
- La politique : apprentissage de la nouvelle par G. W. Bush.

Il est important de mettre en évidence cette tendance des médias à diffuser les mêmes images à portée émotionnelle et symbolique forte. Le fait peut être dû aux contraintes du traitement iconique sur les lieux de l'événement. En effet, quatre contraintes ont été imposées au photographe et au cameraman :

- Des contraintes personnelles liées à la déontologie journalistique. Les journalistes ont conscience qu'on ne peut pas tout montrer, et effectuent eux-mêmes une présélection des images à diffuser ;
- Des contraintes médiatiques : en effet, les journaux, suivant leur ligne éditoriale, ont insisté sur un certain type de photographies ; certains cultivent le sensationnalisme comme *Paris Match* par exemple ; d'autres l'objectivité journalistique comme *Le Monde*. Á la télévision, cette contrainte est moins flagrante ;
- Des contraintes de prise de vue : les journalistes n'ont pas été libres de prendre les clichés qu'ils souhaitaient sur les lieux des crashs ; à New-York, « ground zero » est alors une zone sinistrée et inaccessible, protégée militairement. De

même, le danger que représentait la prise de vue dans les tours contribue au manque de clichés montrant l'intérieur des tours suite au crash ;

- Des contraintes liées aux pratiques professionnelles : en ce qui concerne l'écriture des articles, il est important d'étudier la mise en page de la photographie par rapport au texte de l'article. Á la télévision, les images sont intégrées à des reportages qui en orientent le sens.

L'image doit donc être prise en compte dans son contexte médiatique. L'émotion provient originellement de la gravité de l'événement, de son impact sur l'opinion publique. Les journalistes effectuent une confusion constante entre une réalité dramatique et des « images d'horreur », « apocalyptiques »... Cette émotion « médiatisée » passe donc par le filtre des médias imposant des contraintes et des stéréotypes dans le traitement journalistique et plus particulièrement le traitement iconique des attentats.

- Mode de traitement journalistique des différents types de scènes

Afin d'établir un panorama des clichés et une typologie des représentations, nous avons tenté de mettre en relation les types de scènes représentées et le mode de traitement des images photographiques et télévisuelles. Nous avons pu mettre en évidence sept types de scènes représentées. Nous aurions pu y ajouter « la scène de guerre » relative à la riposte des Américains en Afghanistan, toutefois, cette scène est peu présente au lendemain des attentats, sa présence ne nous paraît donc pas pertinente pour notre démonstration.

- *Scène politique* : celle-ci inclut des clichés d'hommes politiques dans le monde, notamment G. Bush à plusieurs reprises. On y retrouve également des images d'hommes politiques au Proche-Orient, de Ben Laden et du Mollah Omar également impliqués politiquement ;

- *Scène Sécurité* : images des sauveteurs et des pompiers érigés en icônes par la presse ainsi que des clichés du FBI et de la police dans le monde mais surtout aux États-Unis ;

- *Scène économique* : images figurant principalement dans la rubrique économie des journaux et signalant les baisses des cours de la bourse dans le monde ainsi que les dirigeants d'assurances notamment qui ont été très touchés par les attentats ;

- *Scène du crash* : De nombreux clichés sont parus présentant les tours et le Pentagone en feu, nous y incluons tous les plans larges des villes sinistrées. Les victimes, blessés et sauveteurs en sont absents ;
- *Scène des victimes* : elle inclut les représentations de la fuite des populations, des blessés, les personnes sautant par la fenêtre, les images illustrant les témoignages et le recueil de la population mondiale en hommage aux victimes ;
- *Scène médiatique* : dans la presse, ce sont des photographies d'auteurs ou d'experts par exemple, amenés à intervenir sur le sujet des attentats, des images de personnes intervenant pour émettre leurs opinions, des images faisant référence à la télévision. Á la télévision, ces images sont surtout issues de revues de presse télévisuelles ;
- *Scène de recueillement* : images exclusivement émotionnelles qui incluent les représentations de deuil, le recueillement dans le monde entier, suite au drame.

Afin d'être pertinente dans l'analyse, nous avons confronté ces types de scènes à leur mode de traitement dans la presse française suite aux attentats. On répertorie ainsi quatre modes d'énonciation et de traitement iconique :

- *Mode authentifiant* : l'image est là pour montrer, prouver que ça s'est réellement passé. Les données de l'image sont objectives et donnent lieu à peu d'interprétations. L'image a alors valeur d'indice ;
- *Mode discursif* : l'image est porteuse de sens, elle trahit explicitement le message que le photographe ou le cameramen, et par conséquent le medium qui diffuse les représentations, veut transmettre ;
- *Mode symbolique* : l'image présente un caractère atemporel et universel, elle montre des personnes, des lieux, des objets qui incarnent une valeur ou une idée transparaissant dans l'image photographique et télévisuelle. L'image prend ici valeur de symbole ;
- *Mode émotif* : on y voit surtout des personnes, des expressions de visage, des situations, des positions corporelles inspirant la détresse, la tristesse, le désarroi…

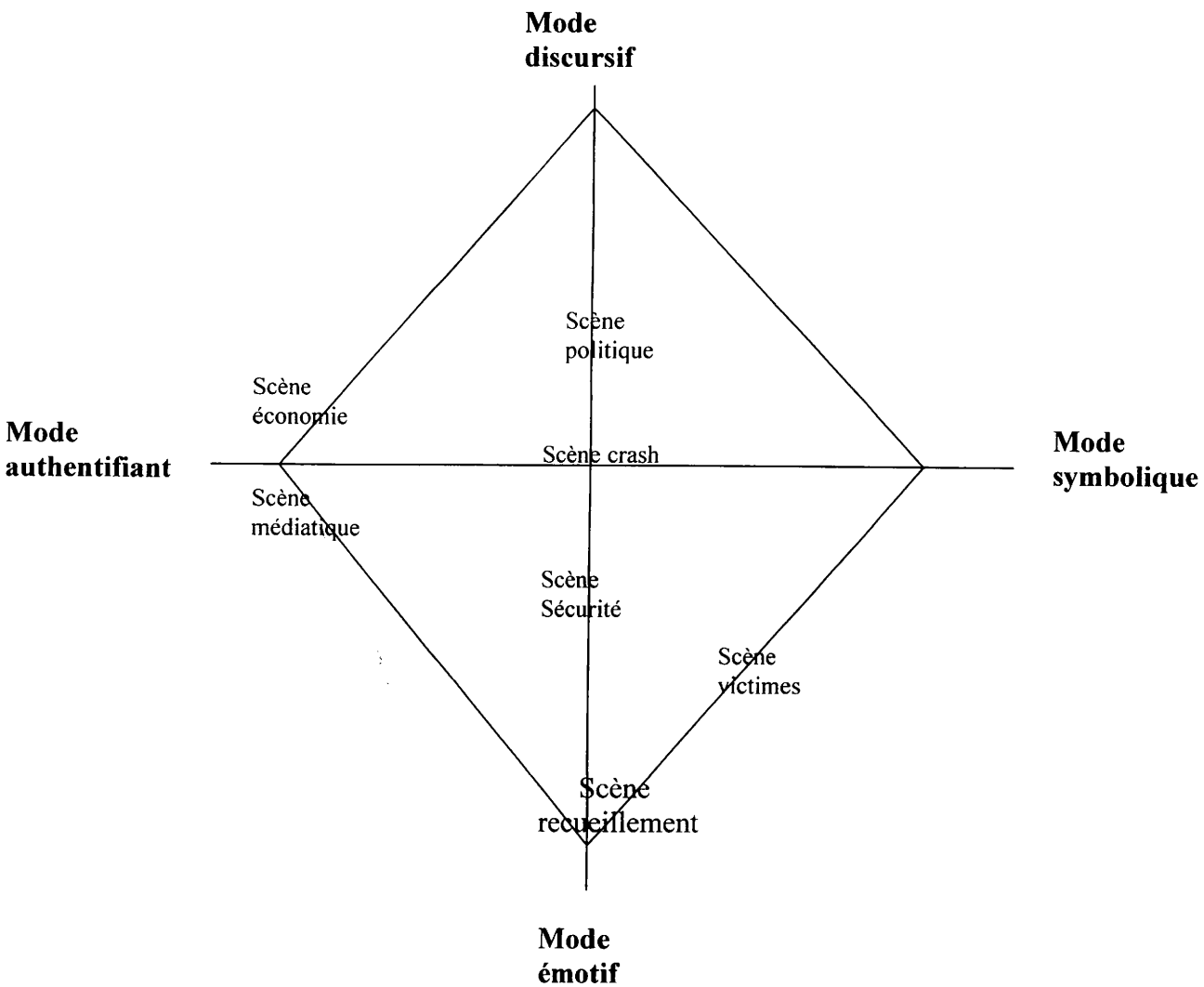
Nous avons mis en parallèle ces deux variantes afin de définir pour chaque type de scène le mode qui le caractérise. Notre étude débutera par un tableau récapitulatif des

données de l'image. Celui-ci nous permettra d'établir un schéma de classification des scènes photographiques et télévisuelles.

Figure 43 : Modes d'énonciation des scènes iconiques dans la représentation médiatique des attentats du 11/09 aux États-Unis

Modes / Types de scènes	Authentifiant	Discursif	Symbolique	Émotif
Scène politique	Les hommes politiques sont présentés en position institutionnelle, ils illustrent des articles. Images prises sur le vif à l'annonce de l'événement	Expression des visages qui marquent les réactions des hommes politiques et leur implication dans la polémique	Mise en parallèle de ces images avec la catastrophe, construction d'un nouvel ordre mondial	
Scène sécurité	Prises sur le vif, personnages en action		Les sauveteurs prennent une valeur d'icônes, construction de la figure du héros américain	Les sauveteurs et pompiers sont montrés portant secours aux victimes au milieu des décombres, nombreuses images itératives qui intensifient l'émotion
Scène économie	Images montrant des endroits liés à la vie économique mondiale, notamment les places de la bourse			
Scène victimes			On montre le désarroi des gens près des décombres. Opposition entre le lieu des attentats et les gens qui fuient, images itératives	Expression des visages, commentaires, beaucoup de gros plans
Scène recueillement	On montre les gens se recueillir dans le monde entier au même moment		La solidarité est mise en avant, internationalisme de la tristesse, partage d'une émotion universelle	Élément essentiel, pleurs, les gens se prennent dans les bras, omniprésence des bougies
Scène médiatique	Gros plans, identité des journalistes, des experts, intervenants, images institutionnelles et objectives			
Scène crash	Images prises sur le vif, extraites de vidéos amateurs dans un premier temps, abondance iconique	Dénonciation des auteurs du drame par l'insistance de représentations du crash	Prise de vue sous différents angles, WTC plus représenté que le Pentagone ou la Pennsylvanie, mise en parallèle des personnes et des lieux détruits	Abondance d'images itératives, réaction de victimes directes ou indirectes

Figure 44 : Scènes iconiques et Énonciation médiatique



La mise en parallèle de ces deux figures met en évidence un traitement précis de chaque scène photographique :

- **Scène politique** : elle est traitée principalement sur un mode authentifiant et discursif, toutefois, la mise en parallèle avec des images de la catastrophe leur confère un côté symbolique. Elles sont incluses dans les articles ou dans les reportages principalement pour illustrer des propos ou évoquer une réaction suite à l'annonce des attentats.

- **Scène sécurité** : elle est traitée sur un mode authentifiant car elle présente des faits ; sur un mode émotif dans le sens où elle montre les sauveteurs auprès des victimes, on y ressent la détresse des New-yorkais face à la situation. Finalement le mode symbolique intervient dans la construction de figures symboliques. Les sauveteurs apparaissent ici comme le symbole de la liberté, de la solidarité et du patriotisme américains.

- **Scène économie** : elle est traitée sur un mode exclusivement authentifiant, elle présente des faits, des lieux, des gens qui n'ont pas vécu l'événement mais en supportent les conséquences économiques après coup.

- **Scène victimes** : l'émotivité prime, les photographies sont prises sur le mode de « la rhétorique des passions ». On accorde une importance aux expressions de visages, aux positions des blessés et victimes toujours en nombre conséquent. Les médias ont donc abordé ces représentations sur un mode plutôt symbolique et émotif. En effet, nous y incluons les représentations de témoins proches de l'événement dont les clichés portent une charge émotionnelle forte.

- **Scène recueillement** : ce type de scène est exclusivement traité sur le mode émotif. On nous montre des personnes, seules ou en groupe, aux États-Unis et partout dans le monde, qui n'ont pas vécu l'événement personnellement, mais ont été frappés par les images et les faits. Ces personnes se recueillent en mémoire aux victimes.

- **Scène médiatique** : nous pouvons constater qu'elle est exclusivement traitée sur le mode authentifiant, les personnes représentées sont loin de l'événement. Elles participent au processus médiatique de transmission du savoir sur l'événement et révèlent les lignes éditoriales des journaux et télévisions ainsi que de leur implication face aux attentats. Les images représentées dans cette scène ont pour but de donner un regard objectif sur l'événement, de mettre en évidence une prise de recul par rapport aux faits.

- **Scène crash** : Nous remarquons qu'elle est au centre de notre schéma. En effet, elle est traitée sur tous les modes répertoriés. On retrouve le mode authentifiant dans le diaporama ou les nombreux clichés des monuments en feu. Le mode discursif apparaît dans l'abondance des images qui crée un chaos dans la représentation et contribue à

l'authentifier, elle véhicule des messages, des discours sur les faits. Il en est de même dans le mode symbolique qui érige les monuments en véritable symbole de l'Amérique et sacralise ainsi le conflit. Finalement, le mode émotif apparaît dans la mise en perspective des tours par rapport à la population, choquée ; l'abondance des points de vue y contribue également.

Les différentes scènes proposées permettent d'englober la totalité des images fixes et mouvantes constituant le corpus. Les modes sur lesquels elles sont traitées mettent en évidence leur rôle au sein des médias : elles sont là pour authentifier l'événement, en apporter la preuve par l'image, le rendre réel. Elles impliquent directement l'organe de presse qui les sélectionne et souhaitent ainsi passer un message au lecteur-spectateur, elles ont également en ce sens une fonction symbolique. En effet, divers procédés sont utilisés pour dénoncer, le symbole est là pour dramatiser la situation. Les images mettent surtout en avant une émotion latente dans les médias français, et celle-ci apparaît dans le choix des photographies et images mouvantes de victimes ainsi que dans les légendes, titres, et bandeaux associés aux représentations. Tous sont empreints du lexique de l'émotion, les mots employés sont forts et peuvent montrer souvent un manque de recul par rapport à l'événement : « Recherche désespérée des êtres aimés » (*L'Humanité*, 17/09/01), « New-York explose » (*Libération*, 12/09/01), « Le chaos religieux du monde » (*Le Monde*, 15/09/01)...

III.1.3.3. Le traitement iconique des attentats : unanimisme, émotion et devoir de mémoire

Nous avons mis en exergue l'unanimisme dans les représentations iconiques des attentats. Ceci est particulièrement flagrant dans les Unes qui résument à elles seules l'orientation idéologique des journaux. On nous montre surtout les tours jumelles en feu en première page. Aucune Une, que ce soit à la télévision ou dans la presse, n'est consacrée au Pentagone. Ceci s'explique peut être par le nombre beaucoup moins important de victimes ou par les contraintes des pratiques professionnelles. En effet, les journalistes ont été rapidement présents à New-York pour produire des représentations du premier événement, ils n'ont pas pu prévoir qu'un avion s'écraserait sur le Pentagone.

De même, on retrouve peu de Unes sur la réaction de la population. Au lendemain des attentats, les photographies en « unes » sont peu esthétiques, les représentations des tours en feu sont pour la plupart des images extraites de la vidéo des frères Naudet. *Libération* propose une photographie en double page le lendemain des attentats. On y retrouve un effet d'aphasie, la photographie se suffit à elle même, le seul titre étant « 11 septembre 2001 ».



Ainsi, le journal fait entrer l'événement dans l'histoire. Notons que les génériques de *TF1* et *France 2* mettent en scène des images du crash, afin de rappeler à chaque début d'édition l'ampleur du drame.

On retrouve des images types, des clichés modèles, on assiste à une esthétisation des Unes avec le temps. Elles prennent une valeur émotive évidente, c'est notamment le cas de *Libération* qui, le 14 septembre, publie une photographie en Une de personnes se recueillant aux États-Unis. Á la télévision, ceci est moins évident. Le conflit est constant entre embellir et dire la vérité, autrement dit entre esthétique et information.

- <u>Entre esthétisation et information</u>

La brutalité de l'événement se cristallise en images types : on nous montre l'esthétique de la ville avant toute représentation humaine du drame. Le 11/09, nous sommes amenés à voir quelque chose de différent, d'inédit, et d'inimaginable jusqu'alors. Outre le côté terrible, c'est l'aspect fascinant des images que nous interrogeons. En effet, la plupart des images itératives que nous avons choisi d'analyser reprennent les codes esthétiques hollywoodiens : le contraste, la lumière, la fumée, la contre-plongée permanente sur les tours, les flammes... « Ces images superbes d'un point de vue graphique et chromatique se situaient au carrefour où se rencontrent la beauté et la mort » (Lardellier, 2003 : 259). On constate une sur-représentation du World Trade Center dans les médias. Au niveau narratif, représenter ces monuments était plus crédible et plus intéressant. En effet, ce crash met en jeu des paramètres narratifs et esthétiques dominants. L'événement a été représenté dans sa continuité. Le dispositif de captation et de monstration est présent, le deuxième événement est pris sur le vif, d'où l'importance du moment latent entre les deux ruptures d'équilibre. L'image joue ici le rôle de témoin de l'événement, le photographe en est un témoin oculaire.

En captant les réactions des gens regardant les images en direct, on crée un événement nouveau sur des bases certifiées iconiques et médiatiques. La rencontre entre la narrativité et l'esthétique de ces images provoque la création d'images-types. Les photographes mettent constamment en parallèle un procédé d'esthétisation et de stimulation narrative par rapport au moment du crash. Cette esthétisation est uniforme dans les clichés pris sur le vif. On remarque une compulsion répétitive de la représentation de l'événement ainsi qu'un déplacement vers de nouvelles icônes contemporaines, une réappropriation du lecteur-spectateur de l'événement. Gérard Dérèze et Philippe Marion (2004 : 106-115) font un parallèle entre l'opposition esthétisme / information et « cru / glacé ». Le caractère glacé des photographies résulte du contrôle strict en amont. Nous sommes dans une production régulée des images qui explique comment l'effet esthétique est compatible avec l'uniformité redondante des clichés. Une stratégie de communication politique et militaire conditionne bien la production de ces images. Cette opposition pose une nouvelle fois la question récurrente du traitement photographique. Peut-on montrer un événement dramatique avec de belles images ? N'est-ce pas une offense envers les victimes que d'embellir la réalité par l'image ?

- Mémoire et iconographie monolithique

Étudier le traitement iconique d'un événement soulève plusieurs questions notamment par rapport à l'histoire et à la notion de cadre interprétatif. Les photographies présentées dans les journaux ont une portée historique évidente, elles témoignent de la réalité des événements, il en est de même à la télévision. La situation de monstration dans laquelle elles se trouvent permet de construire un cadre interprétatif qui doit prendre en compte le contexte de parution. Les images contribuent à la création de strates mémorielles qui s'étendent dans la durée et évoluent avec les événements. Du point de vue de la réception, la perception des images donne lieu à une tension entre ce qu'on voit et ce qu'on choisit de regarder dans l'image. Les représentations iconiques mobilisent un imaginaire collectif et individuel chez le lecteur-spectateur.

Les modes de représentation de l'événement ont des valeurs différentes. Il est important de s'intéresser à ce qui est non-dit et non-montré car l'absence de représentation nous en dit autant que sa présence. On met ainsi en évidence la notion d'interdit de la représentation. Le photographe cameraman, en tant que regardeur, possède un savoir, il est le témoin oculaire, celui qui énonce et interprète la réalité par l'image.

- Un refus avéré du sensationnalisme

Dans un événement hors norme et imprévisible comme les attentats, l'affect est inévitable chez les journalistes et notamment chez les photographes. L'émotion du montreur d'image peut se déplacer dans la sublimation d'images esthétiques, dans la conviction de vivre le choc de sa vie, l'événement de sa carrière, ainsi que dans le déplacement de l'information vers les survivants, les proches témoins du drame, leur témoignage. Le sensationnalisme visuel se déplace donc vers le symbolisme. C'est le cas pour la photographie des sauveteurs posant le drapeau américain dans les ruines du World Trade Center.

Les rédactions ont essayé d'empêcher le sensationnalisme en réglementant les prises de vue photographiques et audiovisuelles. Cette réticence au sensationnalisme a plusieurs origines. Elle a une portée symbolique et marque la décence des rédactions. D'un point de vue plus large, le gouvernement américain veut se montrer digne face au coupable de

ces attentats : aucun corps ne doit être montré à Oussama Ben Laden. Nous discernons ici un phénomène de censure / autocensure concernant la représentation de victimes : « Un reporter raconte même que, deux heures après l'effondrement des tours, on ne pouvait plus photographier que des blessés valides, sous peine de se faire confisquer film et matériel : l'Amérique souhaitait cacher ses morts. Une semaine plus tard, les reportages sur l'explosion de Toulouse donnaient matière à une nouvelle polémique, certains magazines étaient accusés de faire preuve de sensationnalisme. » (*Chasseur d'image*, n°238, novembre 2001).

Pour le traitement photographique des attentats, il y a une exception importante à cette distance adoptée et imposée face au sensationnalisme visuel. Nous parlons du cliché des corps tombant dans le vide, photographie très décriée par la population américaine notamment. Cette réaction rappelle l'existence d'un seuil de décence et de tolérance visuelle à l'œuvre dans les régimes scopiques (Nel, 1996).



***VSD* du 13 au 19 septembre 2001**

Cette image suscite de vives réactions dans la presse française, les légendes sont explicites quant à l'aspect sensationnaliste de ce type de cliché : « Ils sautent vers leur propre mort » (*Le Figaro*), « 10h25, ils n'ont plus que trois minutes à vivre [...] Du trottoir, on entend des hurlements (*VSD*).

« Lors d'un entretien, Don Emmert, responsable photo de l'AFP à New-York, a évoqué les conséquences des restrictions et des rappels à l'ordre sur le travail de son agence [...] Pendant les pools organisés, on nous laissait filmer uniquement ce que les autorités

veulent voir filmer. Ceux qui circulent librement sont les photographes militaires de la Marine américaine et de la FEMA (Federal Emergency Agency). Ils fournissent aux agences de très belles photographies, mais ne vous attendez pas à voir des cadavres dessus. Même si la presse américaine continue à publier des photos de ruines du World Trade Center, tous les médias, y compris les tabloïds, doivent se contenter de ces pools pour des clichés pris de loin et ne représentant que des plans larges du site » (*Reporters sans frontières*[55]).

La censure n'est pas seulement due à la déontologie journalistique ou à des décisions gouvernementales mais avant tout aux conditions de prise de vue limitées. Nous avons également une censure émotionnelle susceptible de sublimer l'événement traumatique. Les victimes ne sont pas représentées, toutefois des images chocs sont produites et constamment réutilisées dans la presse. En se réappropriant ces images, nous avons l'illusion de maîtriser l'imprévisible. Ceci est le but premier du traitement photographique des attentats du 11 septembre.

Dans notre deuxième chapitre, nous avons tenté de définir les modalités et les exigences liées au traitement iconique des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. L'acte photographique est obligatoirement lié à une rencontre, une co-présence entre le « preneur d'image » et l'objet, la scène présente dans l'image ; cette présence se fait en un moment unique et instantané pour l'image fixe, dans le temps pour les images mouvantes. Ce caractère de l'image implique une attitude spécifique par rapport au temps et à l'espace.

La représentation iconique peut être parfois considérée comme une copie du réel, une mimesis parfaite. Elle comporte toutefois une large part d'interprétation et d'illusion. En effet, elle résulte d'une série de choix et de manipulation faits en amont de la prise de vue ; ces choix contribuent à rendre chaque image vraisemblable et à constituer des symboles interprétables dans un lieu et à un moment donnés. La signification d'une image est construite par le photographe, le cameraman, selon des données conventionnelles et culturelles précises. L'image se fait alors « preuve d'existence » et « preuve de sens » (Dubois, 1990).

[55] Rapport de mission publié le 11 Octobre 2001.

Nous avons analysé les représentations médiatiques qui découlent directement des conditions new-yorkaises de production des images. Rappelons que cette représentation immédiate repose sur trois caractéristiques essentielles : le refoulé et l'occulté, autrement dit le non-montré ; l'émotion, comme dimension privilégiée aux marges du sensationnalisme ; le symbolique, comme moyen de surmonter le traumatisme. Nous avons ainsi pu étudier la force discursive des images, la manière dont elles intègrent les dispositifs médiatiques, leur prédominance face aux commentaires dans le traitement médiatique de l'exceptionnel et plus particulièrement l'amalgame fréquent entre images d'« horreur » et horreur des faits.

L'image est donc un moyen d'expression et de communication qui nous rattache aux traditions de notre culture. Dans le traitement médiatique des attentats, elle relève de deux logiques distinctes : le direct, dû au surgissement inattendu de l'événement, et l'actualité, induisant la gestion de l'événement dans sa durée ; et ceci est valable tant à la télévision que dans la presse qui prend plus ou moins de recul par rapport aux faits. Lors de l'analyse, il est essentiel de prendre en compte le contexte de la communication, l'historicité de son interprétation et ses spécificités culturelles. En effet, l'image télévisuelle ou plus particulièrement documentaire est à l'origine du traitement iconique ; cette image est une image indice, indice de la réalité. Peu à peu, grâce à l'image photographique et à la photographie de presse, l'image devient symbole, elle est créatrice d'icônes ; sont alors mis en avant la solidarité, le patriotisme, l'héroïsme des pompiers.

Dans le traitement iconique des attentats, l'image est une conjonction de réalité et de passé, ce qu'elle représente a existé dans le temps et l'espace. L'image existe parce qu'il y a eu contiguïté physique, elle est l'émanation même d'un réel passé. Les images viennent authentifier l'événement, nous les regardons « avec l'espoir fou et vain de découvrir la vérité » (Barthes, 1980). Ainsi, sont-elles là pour authentifier, elles sont un gage de vérité, toutefois, leur légitimité peut être mise en cause.

III.2. INFORMATION ET DÉSINFORMATION : UNE REMISE EN CAUSE DU SYSTÈME MÉDIATIQUE EN TEMPS DE CRISE

En temps de crise particulièrement, le rôle du téléspectateur est prédominant dans le traitement médiatique : il contribue non seulement à faire vivre l'événement au travers des médias, mais également à construire des représentations et une mémoire collectives : « L'événement médiatique est différent de la catastrophe. Il y a ces moments liminaux, où il y a un espace de mi-temps, une trêve où on demande au public de se regarder, d'essayer de comprendre ce qui s'est passé, de voir ce que les différents éléments constitutifs ont en commun et peut être d'envisager ce que l'on peut faire par la suite » (Elihu Katz, *Le temps des médias*, INA).

Le téléspectateur doit surmonter un certain nombre d'incidents techniques et d'imprécisions avant de trouver dans les informations médiatiques une lecture appropriée de l'événement. A. Moles parlait à ce sujet de « médias mosaïques ». En effet, ils nous offrent une abondance de connaissances disparates à partir desquelles il nous appartient de reconstituer l'image du monde qui nous entoure. Suite aux attentats du 11 septembre, cette mosaïque semble être un ensemble de plus en plus dépourvu de cohérence, de plus en plus flou. Á un rythme effréné, destiné à nous tenir en éveil, les médias parlent de tout sans logique de compréhension immédiatement apparente. La culture et la vision de l'information qu'ils nous proposent sont à reconstruire à partir d'une multitude d'informations, d'idées, d'images qui empêchent le lecteur-spectateur de tout assimiler. Il doit alors démêler le vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire, trouver un fil conducteur permettant de dégager une image cohérente de l'événement. Les images que l'on nous montre donnent l'impression de représenter la totalité et pourtant souvent, l'essentiel de l'information visuelle nous échappe.

La médiatisation des attentats a suscité un débat virulent sur la véracité des informations diffusées. En ce qui concerne la télévision notamment, plusieurs scandales ont déjà mis

à mal son authenticité et sa légitimité[56]. Á la télévision, les témoignages sont spectacularisés aux dépens de l'explication, les programmes s'uniformisent ; en ce qui concerne la presse, elle ne diffuse souvent qu'un message orienté politiquement ou idéologiquement. En matière d'information, la quantité a tendance à l'emporter sur la qualité. Si le pluralisme des sources d'information apparaît aujourd'hui comme un gage de démocratisation de l'information, celle-ci doit se faire avec un esprit critique de plus en plus développé. Même si la France garantit « la libre expression de la pensée et des opinions » (*Déclaration des Droits de l'Homme*, 1789), le « quatrième pouvoir » voit peu à peu s'étioler son rôle dans le débat démocratique. L'information n'a pas de libre mouvement, elle n'a donc pas sa potentialité de transparence, elle n'est souvent pas neutre puisqu'elle est aujourd'hui considérée comme une marchandise et donc soumise aux lois du marché. Elle peut donc être manipulée ou destinée à manipuler les consciences. Elle oblige le lecteur-spectateur à mettre en œuvre son interprétation et à regarder entre les images, entre les mots. Déterminisme économique, effets pervers de la logique du scoop, triomphe de la vitesse et de l'instantané, compétition exacerbée, sont souvent utilisés comme paravents aux manipulations médiatiques et sont des caractéristiques directes du traitement médiatique des attentats.

On ne trouve la vérité sur l'événement qu'en le replaçant dans son contexte, en en expliquant les tenants et les aboutissants, en en peignant les acteurs, en analysant ses conséquences, en se référant constamment au deuxième des principes internationaux de l'éthique professionnelle des journalistes : « L'attachement des journalistes à la réalité objective » : « La tâche primordiale du journaliste est de servir le droit du peuple à une information véridique et authentique par un attachement honnête à la réalité objective, en plaçant consciemment les faits dans leur contexte adéquat, en relevant leurs liens essentiels, sans entraîner de distorsions, en déployant toute la capacité créatrice du journaliste, afin que le public reçoive un matériel approprié lui permettant de se former une image précise et cohérente du monde, où la nature et l'essence des événements,

[56]Prenons l'exemple de la fausse interview de Fidel Castro par Patrick Poivre d'Arvor, où le leurre vient du montage vidéo. Prenons celui de Timisoara. En décembre 1989, une dépêche de l'agence est-allemande affirme qu'on a découvert un charnier à Timisoara, qu'un massacre y a été perpétré. Cette information est reprise par l'agence russe Tass puis par l'AFP qui précise la source de cette information. Celle-ci était plausible : Nicolas Ceausescu était considéré comme un tyran. La dépêche a été suivie d'images tournées par une équipe de la télévision bulgare, des images fortes, fascinantes : des cadavres alignés sur une pelouse. En réalité, ceci n'était qu'une mise en scène imaginée par le parti communiste pour se débarrasser de Ceausescu.

processus et situations, seraient comprises d'une façon aussi objective que possible » (Vantroyen, 1999).

Dans le cas d'un événement soudain, inédit, tel que le « 11/09 », il est important de distinguer ce que nous nommerons la désinformation, de l'interdit, deux notions parfois apparentées à celle de propagande dans la médiatisation du drame. Elles peuvent être issues d'un choix délibéré et doivent prendre en compte les problèmes liés au traitement de l'information dans l'immédiateté et en direct. La désinformation est également à évaluer en comparaison avec l'information, pièce centrale de notre analyse. Nous nous interrogerons sur les intentions et les finalités des médias et de l'État américain dans la transmission d'informations sur l'événement. Les questions relatives aux degrés et aux modalités de la mise en œuvre de la désinformation dans le traitement médiatique des attentats mettent en exergue des actes stratégiques qui influencent la diffusion-appropriation de l'information. Bien sûr, la soudaineté de l'événement a perturbé les habitudes journalistiques ; toutefois, le traitement médiatique des attentats met en jeu des intérêts qui contribuent à le déterminer : le bien public, la sécurité nationale, l'intérêt de l'État... C'est pourquoi l'État a exercé une forme de censure envers les instances médiatiques, et c'est la raison pour laquelle les médias eux-mêmes se sont généralement auto-censurés au nom de la déontologie : « Dans une dictature on se sert de censure, dans une démocratie, de la manipulation » (Ruszard Kapuscinski, *in Manière de voir*, mai-juin 2002 : 50-55).

Il existe une véritable « guerre du sens », selon la définition de Jean Lou Francart[57] qui détermine par là la manière dont on veut être perçu, la façon dont on se perçoit et comment nos adversaires, quels qu'ils soient, veulent qu'on soit perçu. Après chaque grande tragédie, un phénomène classique d'appropriation de l'événement veut que chaque acteur international montre son émotion et livre ses réactions à travers les médias. En quoi les attitudes démonstratives, à l'émotion nullement feinte, peuvent-elles générer une forme de désinformation ? Comment la télévision et la presse arrivent-elles à orienter l'opinion publique en faveur ou en défaveur des États-Unis ? Quel rôle les médias ont-ils eu dans le débat public concernant les attentats du « 11/09 » ?

[57] Conférence à l'Abbaye des Prémontrés, Pont-à-Mousson, Juin 2004.

Nous allons utiliser alternativement les termes de désinformation, d'interdit, voire de mésinformation, sans oublier celui de propagande, dans la mesure où ce terme est récurrent dans les écrits qui font suite à l'événement. La principale différence entre propagande et désinformation étant selon nous liée aux buts ultimes des désinformateurs mués en propagandistes. En effet, la désinformation peut être intentionnelle ou non, alors que la propagande est forcément consciente. En ce sens, le second terme semble plus fort et induit une implication plus importante de la part de celui qui manipule l'opinion publique. Il semble moins présent dans le traitement médiatique des attentats.

Analysant les discours produits par les médias et leur mise en œuvre dans des dispositifs adaptés à l'événement, nous visons les caractéristiques spécifiques de la désinformation dans le traitement médiatique du « 11/09 ». Le direct en est une modalité essentielle ; immédiat, incontrôlé, omniprésent, dans un premier temps il porte malgré lui des éléments de désinformation. La médiatisation des attentats met en exergue les traits permanents de la désinformation, de la propagande, mais dans un climat de crise où ses traits sont accentués et plus puissants. Le caractère exceptionnel de l'événement conduit à un traitement médiatique spécifique et partisan donc désinformant.

III.2.1. Information, instrumentalisation et désinformation au cœur du traitement médiatique des attentats

Qui se sert réellement de l'événement médiatique ? Dans quelle mesure les médias sont-ils complices d'un discours venu d'ailleurs ? Quels indices permettent de suspecter des opérations de désinformation? Autant de questions qui nous amènent à nous interroger sur l'impact idéologique de la médiatisation des attentats.

Dans un premier temps, les médias servent de toute évidence la cause des terroristes, soit en terrorisant une partie de la planète, soit en entretenant l'esprit de haine des partisans des attentats. Leur rôle évolue durant la semaine qui suit les faits, leur importance dans la diffusion de l'information ou de la désinformation également. Désinformation et propagande sont des termes à portée symbolique forte. Ils ont tout de même été souvent associés aux attentats du 11 septembre aux États-Unis de manière

plus ou moins appropriée, c'est la validité de cette appropriation que nous allons tenter d'évaluer dans ce chapitre.

III.2.1.1. Des opérations de désinformation implicites ou explicites

Intoxication, manipulation peuvent prendre plusieurs formes : tantôt le faux, mensonge avéré ou fruit du rêve d'un journaliste souhaitant ou non répondre aux désirs du public ; tantôt la censure, le secret, le silence ; tantôt le brouillard par la noyade de faits essentiels dans une multitude de nouvelles sans intérêt ni conséquence. Surinformés quantitativement, nous sommes susceptibles d'être qualitativement sous-informés. Définir d'abord l'évolution du terme de désinformation nous permettra de mettre en évidence différentes caractéristiques du traitement médiatique des attentats. En effet, même si certaines sont anciennes, ces définitions se sont avérées toujours d'actualité au lendemain du 11 septembre 2001.

- Une acception globale de la notion

Depuis sa création en 1947, le terme de « désinformation » a vu son sens évoluer simultanément aux bouleversements politiques et sociaux qui agitent le monde en temps de guerre froide. Le traitement médiatique de l'événement présente les caractéristiques définitoires de cette notion, elles sont toutefois mises en œuvre particulièrement dans la transmission du savoir sur les faits et leurs conséquences.

Un contexte historique propice à la naissance du terme

Le terme trouve son origine dans la dénonciation des pratiques du bloc soviétique. Sous sa forme russe, il existe dans l'encyclopédie soviétique dès 1952. L'institut national de langue française donne une première acception du terme en 1954 : désinformer signifie alors retirer une information. Le magazine « Vie et Langage » interroge la validité du terme dans ses numéros d'avril et décembre 1959. Il apparaît dans une revue hebdomadaire de langue française parue en URSS en 1977, un article est alors surtitré « Contre la désinformation ». Dans les années 70, on le retrouve surtout dans des dictionnaires de néologismes. L'époque est alors propice à la manipulation, notamment psychologique. Des transfuges expliquent l'organisation des services de désinformation

soviétiques et leurs modes de fonctionnement. Une des spécialités soviétiques est alors l'utilisation de la presse et des médias pour tromper l'adversaire. La définition encyclopédique est éloquente : « Diffusion par la presse de renseignements mensongers dans le but d'égarer l'opinion publique ».

Les Américains la pratiquent également durant la guerre froide. Dans le cas des attentats, nous pouvons nous interroger sur la notion de mensonge ; en effet, les informations diffusées dans la presse comme à la télévision ne sont pas toutes véridiques, et ceci est plus ou moins conscient. Le traitement médiatique dans l'urgence induit souvent le téléspectateur en erreur, car les informations ne sont pas toujours vérifiées... Certains « mensonges » contribuent toutefois à rendre l'événement compatible avec l'image que souhaitent en donner les États-Unis ou le groupe terroriste qui en est responsable. Il n'est pas seulement question d'égarer l'opinion publique mais de lui faire admettre des idées. Les informations diffusées par le biais des médias donnent une image de l'événement qui entretient la solidarité et le patriotisme caractéristiques du traitement médiatique des attentats.

De la diffusion du terme à sa banalisation

De 1975 à 1989, le terme est largement diffusé. En 1982, Volkoff publie un roman « Le montage » fondé sur l' « affaire Pathé » ; le bulletin d'information comporte alors des thèses proches de la diplomatie soviétique. Il est donc essentiel de faire la part du roman et de l'essai. Par l'utilisation d'un extrait du manuel de l'information soviétique, il nous montre comment une histoire peut être présentée à l'opinion publique de plusieurs manières différentes. De nombreux ouvrages font suite à des manifestations destinées à des cercles plus restreints, de nombreux auteurs s'intéressent de plus près à cette notion, notamment Vladimir Volkoff, Poliakov (1983), Cathala (1986), Jacquard (1986), Schultz et Godson...

Dans le contexte de la guerre froide, la définition de Schultz et Godson (1985) permet d'apporter des précisions sur l'utilisation de cette notion dans les médias : « Informations fausses, tronquées, fallacieuses, communiquées, imposées ou confirmées à un groupe d'individus ou à un pays choisi comme cible ». Cette définition introduit la notion de communication, une information diffusée et le retour du public concerné. Ces

informations peuvent en effet être imposées ou confirmées ; dans le cas des attentats, nous pouvons presque parler d'imposition dans la mesure où toutes les chaînes ont diffusé ces informations, ne laissant comme choix à l'opinion publique que celui d'éteindre son poste de télévision ou d'arrêter de lire la presse ; en bref, de se couper du monde et des médias durant une semaine. Schultz et Godson induisent l'idée de cible : ici, l'opinion publique est la cible des médias qui diffusent des informations, et grâce à elles, construisent l'événement. Cette cible est internationale, l'internationalisme des réactions impose cette attitude. Devant l'ampleur de l'événement, la diffusion est large, la désinformation n'en a que plus de poids et de conséquences.

L'Académie française définit la désinformation comme une « action particulière et continue qui consiste, en usant de tout moyen, à induire un adversaire en erreur ou à favoriser chez lui la subversion dans le dessein de l'affaiblir. ». Dans les années 80, les conférences et séminaires sur la désinformation se multiplient dans les milieux journalistiques, les milieux liés ou proches des opérations de désinformation. On vise alors des pratiques de désinformation attribuées à l'Union soviétique. On assiste à un mouvement d'analogie et de généralisation face à certains événements.

Avant tout politique, la définition entre en vigueur dans un climat de guerre. Le vocabulaire associé aux attentats permet d'appliquer cette définition au drame, en tout cas, sous certains aspects. L'action de désinformation est évidemment particulière, singulière car liée à un événement unique. L'analyse de notre corpus de presse et de télévision nous permet de mettre en évidence son caractère continu. Ce type de désinformation ne s'adresse pas ici à un adversaire, mais les médias américains comme français diffusent l'information à une masse qui leur est favorable. Il en est bien sûr tout autrement si nous appliquons la désinformation médiatique aux médias du Proche-Orient, qui ont contribué à induire en erreur les politiques américains ainsi que l'opinion publique internationale.

Jusque dans les années 90, les définitions de la désinformation envisagent soit un produit, soit un processus, soit un récepteur. Or, depuis 1990, nous sommes entrés dans l'ère de la banalisation. En 1992-93, avec la guerre du Golfe, le terme entre dans le discours politique. Depuis, les magazines contribuent à l'acceptation du terme par

l'opinion publique ; en 1990, *Sciences et Vie Économie* titre « L'art de l'intox, la désinformation de l'économie ». En Novembre 1993, le magazine *20 Ans* propose un lexique dans la rubrique « Vie Quotidienne », où on retrouve le terme de désinformation : « Un peu de désinformation ne fait jamais de mal, demandez aux Roumains ce qu'ils en pensent » ; le terme équivaut alors à un gros mensonge.

En 1993, Durandin définit la désinformation comme un « mensonge organisé à une époque où les moyens d'information sont fort développés ». L'organisation de l'information se fait désormais par le biais des réseaux médiatiques, c'est en cela qu'elle touche davantage l'opinion publique et reste sous-jacente.

Le nouveau code pénal de 1994 introduit la notion dans son livre 4 « Crimes et délits contre la nation, l'état et la paix publiques », Titre 1 « Des attentes aux intérêts fondamentaux de la nation », Chapitre premier « Trahison et espionnage ». Article 411.10 « De la fourniture de fausses informations » : « Le fait de fournir, en vue de servir les intérêts d'une puissance étrangère, d'une entreprise, ou d'une organisation étrangère ou sous contrôle étranger, aux autorités civiles ou militaires de la France, des informations fausses, de nature à les induire en erreur et à porter atteinte aux intérêts fondamentaux de la nation, est puni de sept ans d'emprisonnement et 700 000 francs d'amende ». Dans cette définition, la notion de désinformation n'est pas utilisée explicitement, on peut toutefois assez facilement faire le rapprochement, surtout si on s'intéresse à la circulaire associée à la loi. On y trouve un paragraphe qui explique le rôle des « entreprises dites de désinformation ». Elle donne également des éclaircissements sur la façon dont on est arrivé à une explication implicite de la désinformation dans la mesure où elle risque d'atteindre à la liberté d'expression.

Ici, sont mises en évidence plusieurs conditions cumulatives à la présence de désinformation dans les discours médiatiques notamment :

- les agissements doivent être commis par une organisation étrangère ;
- la désinformation doit être de nature à nuire aux intérêts fondamentaux de la nation ;
- les informations doivent être fausses pour induire les autorités en erreur ;
- l'action doit être commise avec l'intention de tromper les autorités civiles et militaires.

Ces conditions supposent une définition étroite de la désinformation mais laissent la porte ouverte à tous les cas de jurisprudence. Cette définition ne peut être appliquée qu'en partie. En effet, les éléments en jeu ne sont pas seulement étatiques, c'est l'État qui s'adresse au peuple, c'est l'État qui trompe le peuple, consciemment ou non.

Dans le domaine militaire, on doit faire face au revers de la communication généralisée pour éviter les actions de désinformation, les rumeurs, les suspicions...En 1994, le Livre Blanc donne les modalités d'une information bien faite, pleine, précise, pouvant justifier de tout contrôle. Aujourd'hui, la désinformation est devenue un ensemble de données qui résultent des dysfonctionnements des systèmes d'information.

En 1999, dans *Petite histoire de la désinformation*, Volkoff écrit : « La désinformation est une manipulation de l'opinion publique à des fins politiques avec une information traitée par des moyens détournés »[58]. C'est cette définition que nous retiendrons. En effet, la désinformation mise en œuvre dans les médias suite aux attentats est avant tout au service de la nation américaine qui cherche à donner une version commune de l'événement en mettant l'accent sur l'émotion. Ceci permettra de légitimer la guerre en Afghanistan, et la croisade contre le terrorisme, menées par les États-Unis. Cette forme de désinformation a donc avant tout un but politique.

Cathala (1986) tente d'établir une typologie des faits susceptibles d'expliquer la désinformation. Dans un premier temps, il précise qu'elle intervient dans un climat général de crise. Avec l'universalisation des connaissances, nous acceptons plus facilement l'analogie et adoptons donc un regard moins critique par rapport aux informations véhiculées dans les médias. Cette idée rejoint l'expansion des pouvoirs démocratiques, où les paroles sont plurielles, et ont diverses sources. Avec la communication événementielle, telle que celle relative aux attentats, on assiste à la multiplication de pseudo-événements, ou d'événements fabriqués en vue de leur traitement par les médias. Ces événements deviennent très vite inintéressants, d'où l'importance de les rendre toujours plus violents (ceci fut un des leitmotiv des terroristes). Nous pouvons ici évoquer le culte du devoir de mémoire, qu'il nous faut

[58] Volkoff reprend cette définition dans *Désinformation : flagrant délit* en 1999.

différencier du culte de devoir d'histoire. En effet, la mémoire d'un événement est construite à partir des médias, elle autorise la nostalgie ainsi que la réécriture personnelle et collective de l'histoire.

La croissance des médias contribue grandement à l'évolution de la désinformation. Avec la diversité des supports, on assiste à une surinformation permanente ; beaucoup d'informations n'ont aucun lien entre elles, une culture kaléidoscopique se construit où les éléments sont distribués de manière aléatoire.

Avec le monde de l'information qui s'est progressivement établi, on constate une modification des flux de communication. Le mode de traitement de l'information change, une place importante est accordée au journalisme d'information, d'investigation ; la mise en spectacle du réel est devenue permanente, les images constituent des preuves du réel. Le traitement médiatique en direct influence la qualité de l'information. Quand on a peu de place et de temps, le traitement médiatique effectue divers actes de désinformation. On simplifie l'information et le message diffusé pour vulgariser l'événement auprès de l'opinion publique. Les gouvernements conduisent les médias à cacher certaines informations, pour en mettre d'autres en exergue. Finalement, le traitement des informations est parfois grossier, placé dans une optique d'exemplification des faits et de leurs conséquences.

- La pratique de la désinformation en temps de crise

Les objectifs de la désinformation sont pluriels. Elle peut être utilisée pour tromper l'opinion publique, le concurrent, le peuple, la ou les personnes désignées comme cibles ; nous sommes alors dans une démarche stratégique. Cette démarche est spécifique au traitement médiatique des attentats. Elle est là pour tromper l'ennemi, l'adversaire, l'allié, en posant des leurres informationnels. Finalement, et c'est principalement le cas dans notre objet d'étude, elle a pour but de modifier la capacité d'analyse, d'existence ou d'appréhension critique d'une information.

Méthodes et voies de diffusion de la désinformation

Les méthodes de désinformation peuvent être variées :

- On peut lancer une information fausse ou une information vraie dont on sait qu'elle ne sera pas prise au sérieux car proposée dans un contexte inapproprié. Nous pouvons ici citer la rumeur selon laquelle toutes les sociétés présentes au World Trade Center auraient reçu un mail du FBI les avertissant de l'attaque terroriste. Cette information n'a pu être vérifiée, elle sera toutefois reprise dans l'ouvrage critique de Thierry Meyssan (2002) ;
- Il est possible de compléter une information par des détails ou des éléments nouveaux. Á la télévision notamment, les explications, commentaires, jugements de valeur contribuent à modifier l'information en introduisant des éléments supplémentaires. Le journaliste définit alors ce qui est important ou pas, c'est lui qui sélectionne l'information et la catégorise. On nous précise clairement que le journal colle à l'actualité, sur *TF1*, le 11/09, le présentateur annonce : « Chaque demi heure, nous réactualisons notre journal ». De la même manière, le 18 septembre, ARTE annonce le « lancement d'un dispositif spécial » particulièrement mis en place pour coller au plus près aux événements. C'est la multiplication et la hiérarchisation des informations qui est susceptible de produire de la désinformation dans un climat de crise.
- Nous pouvons créer un cadre de référence, une grille d'analyse qui généralise le traitement médiatique d'un événement. Ainsi, on pourrait distinguer deux sortes de désinformation :
    - celle qui a des effets immédiats : la désinformation « flash »,
    - celle qui a des effets à long terme : la désinformation « filtre » qui induit ici l'idée de sédiment ne laissant pas de trace, l'interprétation ponctuelle de l'information.

  Dans le cas des attentats, les deux types de désinformation sont mis en œuvre : flash, dans le sens où elle est consécutive aux attentats et touche en un instant un maximum de personnes au niveau international ; filtre, dans la mesure où deux ans plus tard, elle a encore permis de légitimer l'attaque de l'Irak par les États-Unis,elle est aujourd'hui très présente auprès de l'opinion publique.

Techniques et moyens de désinformation dans les médias

Les moyens de diffusion de l'information mentionnés ci-dessus mettent en évidence trois techniques principales d'expression de la désinformation :

- *La technique rhétorique : la fabrication du discours*

La production de mensonges, la construction de faux, la transformation de la vérité dans son fond et dans sa provocation, l'occultation volontaire d'une partie de la vérité, la surinformation volontaire de façon à noyer l'essentiel dans l'accessoire, sont autant d'outils de désinformation mis en œuvre lors de la médiatisation des attentats. Volkoff (1999) nous donne d'autres éléments de désinformation utilisés dans les médias : une contre vérité non vérifiable, un mélange entre le vrai et le faux, la désinformation par la mise en doute de certains détails, le commentaire appuyé, autrement dit la reconnaissance d'un fait mais commenté en détournant l'attention de l'opinion publique. Tous ces éléments participent à la construction du discours sur les attentats. Il est également possible de faire intervenir dans un débat des personnes qui n'ont pas le même poids au niveau médiatique ; ainsi, les paroles ont des importances différentes mais sont présentées comme d'égale légitimité. En ce qui concerne la médiatisation des attentats, la surinformation contribue à noyer les informations vraies comme fausses ; les commentaires y sont variés, nombreux et donnent trop d'informations pour qu'on ne retienne que l'essentiel.

- *La technique sémantique*

Cette technique consiste à produire des mots ou des sens nouveaux pour les mots, à les utiliser hors de leur contexte. On parle alors de « médias concepts », des mots, termes, lexiques, acronymes banalisés dont nous pensons connaître le sens sans nous y intéresser particulièrement. Ce sont plus que des truismes car ils sont proposés par le système médiatique. Le vocabulaire commun peut être détourné ou appartenir à un registre particulier. Certains termes sont véhiculés par les médias, utilisés par les présentateurs et les journalistes et contribuent à construire un vocabulaire médiatique qui devient omniprésent dans une société ouverte et libre. Certains termes peuvent être utilisés hors de leur définition d'origine et modifient la compréhension de l'événement. Ces termes peuvent être des descripteurs, instruments d'indexation, mais ils sont à prendre avec précaution car ils peuvent surtout être des produits et des instruments de

propagande notamment sous forme sociologique. Durandin (1993) s'interroge à ce sujet sur l'évolution de la caractérisation d'un événement ; nous avons déjà eu l'occasion d'étudier ce thème lors de l'analyse des lexiques utilisés dans le traitement médiatique des attentats. Certains termes tels que « musulmans », « nébuleuse musulmane »...ont été utilisés à mauvais escient, contribuant à construire une psychose autour de l'amalgame latent entre les musulmans et les terroristes.

- *La technique psycho-sociologique*

Cette technique est utilisée par des groupes ou des organisations afin de toucher directement l'opinion publique. Les médias sont en premier plan pour diffuser l'émotion et les interrogations suscitées par les attentats.

Outre ces voies de diffusion qui relèvent davantage de la technique, la désinformation passe par des moyens humains. Tout d'abord, des personnes, des auteurs, des agents d'influence, des relais. La Bruyère dirait « le grand témoin, l'intellectuel, l'homme averti, le savant... », Lénine le nomme « l'idiot utile ». Il s'agit de groupes, d'organisations structurées, d'ensembles ou de réseaux non structurés, de coordinations. Ces ensembles diffusent des idées, des thèses, des slogans, des concepts, des mots banalisés au sens non arrêté. Ces organisations peuvent contribuer à la diffusion de fausses informations. Elles donnent une validité démocratique aux thèses proposées car leur nombre d'adhérents est souvent très important, leurs idées ont donc un poids considérable auprès de l'opinion publique. La désinformation passe par les rumeurs, les confidences, les faux documents véhiculés par la presse et la télévision au sujet des attentats. Elle s'applique dans les domaines de la politique internationale ou intérieure, le domaine scientifique et technique, le domaine économique. L'analyse fonctionnelle d'une information permet d'identifier la désinformation. On peut alors distinguer les fonctions latentes de l'information, la fonction réelle non affirmée, et les fonctions postulées, ce que l'on dit vouloir faire. En effet, toute information a une fonction que le désinformateur ne dit pas.

Face à la désinformation dans le traitement médiatique des attentats, on assiste à une double réaction. La première est celle du ralliement à la thèse du complot, exposée notamment par Thierry Meyssan (2002). Dans le même ordre d'idée, on assiste chez certains à un désintérêt, un désengagement, à une critique exacerbée qui mène à

l'anarchie intellectuelle. Une autre attitude consiste à cultiver l'esprit critique. C'est cet esprit critique qui nous permettra de mettre en évidence les opérations de désinformation et de propagande dans la médiatisation des attentats. Nous rendrons ainsi compte de la matérialité des faits rapportés et notamment de la diversité des sources, de leur authenticité, à l'origine de l'information sur l'événement. Quelles sont la compétence et la légitimité du journaliste, de l'intervenant par rapport au fait traité ? Quels sont les stéréotypes utilisés ou manifestés ? Pourquoi diffuse-t-on ces informations, dans quel but ?... sont autant de questions qui nous aideront à structurer notre propos.

III.2.1.2. Une instrumentalisation de l'information dans l'urgence

Aujourd'hui, les médias ont un rôle déterminant dans la construction des événements. Le problème réside dans la tentation de certains hommes politiques et groupes d'influences d'adopter certaines positions, d'utiliser certaines expressions en fonction des médias. Les terroristes tout comme le gouvernement américain n'ont pas échappé à cette tendance.

- Les buts inavoués du drame

Dans les jours qui ont suivi l'événement, dans les médias, le terme de propagande a été souvent associé aux « fous de dieu » dans la mesure où les attentats sont considérés comme une « action systématique exercée sur l'opinion pour lui faire accepter certaines idées, notamment dans le domaine politique et social » (Dictionnaire Larousse). La notion de désinformation est évoquée d'un point de vue critique pour caractériser les informations véhiculées dans les médias au sujet des attentats. En ce sens, le paradoxe de la désinformation, souvent associée à la propagande, vient du fait qu'elle est diabolique quand elle est au service des terroristes mais respectable quand elle est mise au service d'idéaux démocratiques, notamment américains.

L'événement du 11 septembre a d'abord été conçu par et en vue d'une exploitation terroriste. Dominique Wolton (*L'Express*, 20-26/09/01) explique que « les terroristes voulaient d'abord la mort mais en frappant les deux tours symboles de Manhattan, ils savaient qu'ils auraient la médiatisation en prime ».

Ils utilisent ainsi tous les moyens modernes de transmission de l'information afin de toucher par l'image un maximum de personnes. En effet, en relayant les attentats parfois en direct, les médias donnent toute leur résonance tragique à l'événement et transmettent, sans le vouloir, une propagande traditionnelle, basée sur l'orthodoxie. Le message y est bien défini, message religieux en ce qui concerne les terroristes, message politique pour les dirigeants américains. Nous verrons également en quoi ils répondent aux exigences de la propagande moderne. Trois événements sont opératoires dans l'analyse de la désinformation associée aux attentats. Dans un premier temps, les kamikazes ont choisi des symboles comme vecteurs de leur idéologie. Ils ont ensuite utilisé le message-image pour marquer les esprits et construire une mémoire collective de l'événement. Finalement, le direct télévisé contribue à troubler les consciences : grâce à la rediffusion, on vit l'événement en boucle, ce qui perturbe toute prise de recul et inscrit l'événement dans la durée, dans la mémoire collective.

Les auteurs des attentats ont choisi comme cible des modèles visuels, Le Pentagone et le World Trade Center, susceptibles d'attirer des signifiés. Baudrillard (*Le Monde*, 02/11/01) explique à ce sujet qu' « on cherche après coup à [imposer à l'événement] n'importe quel sens, à lui trouver n'importe quelle signification ». Les attentats terroristes du 11/09 constituent ainsi une sorte de pseudo-événement. Cette notion est définie par Boorstin (1968) comme quelque chose qui « n'est pas spontané, mais survient parce que quelqu'un l'a prévu, imaginé ou suscité [...] Il est fomenté principalement (pas toujours cependant) dans le dessein d'être aussitôt diffusé ou reproduit ». L'événement a été conçu et fabriqué pour retenir l'attention du public, ses auteurs ont choisi pour cela des modèles visuels, susceptibles d'attirer des représentations prédéterminées dans l'opinion publique. En effet, les tours du World Trade Center représentent l'Amérique dans toute sa splendeur, l'orgueil humain, la mondialisation, notamment des capitaux, une tour de Babel moderne. Et en ce qui concerne le Pentagone, comme nous l'avons vu, c'est le centre névralgique de la puissance militaire américaine. Marie-José Mondzain, Directrice de recherche au CNRS, insiste sur l'aspect religieux de l'événement et de sa mise en images et note l'importance du choix des cibles pour les terroristes, cibles choisies pour leur visualité et leur aspect symbolique. Dans *Le Monde* du 19 septembre 2001, elle écrit que « l'analyse des images, qui nous submergent, est mythologiquement claire. Le symbole d'un empire économique s'écroule, rien ne manque aux emblèmes, ni la tour

babélienne, ni la foudre divine [...] Des hommes et des femmes succombent ensemble, bourreaux et victimes indistinctement. ». L'utilisation excessive du terme « apocalypse » relative tant aux images qu'à leur contenu vient appuyer ces références bibliques chères aux Américains.

La proximité temporelle de l'événement nous empêche encore aujourd'hui d'adopter un point de vue objectif et critique libéré de toute signification construite en partie par l'émotion qu'il a suscitée. En mettant en scène le chaos, le désordre du monde occidental, les terroristes utilisent un mode de propagande traditionnel, aux sources non dissimulées et à la visée spectaculaire. Selon Baudrillard (*Le Monde*, 2001), l'effondrement du World Trade Center n'était pas prévu par les terroristes : « l'effondrement symbolique de tout système s'est fait avec une complicité imprévisible, comme si en s'effondrant d'elles mêmes, en se suicidant, les tours étaient entrées en jeu pour parachuter l'événement ». Elles répondraient donc aux intentions médiatiques des terroristes en les intensifiant.

Vincent Hervouet (*LCI*, 11/09/01) insiste sur le rôle prédominant des médias dans la construction du drame. Ils sont l'agora, la place publique où les terroristes ont exprimé leur mécontentement par rapport à la prise de position américaine au Proche-Orient : « Le principe même du terrorisme consiste à penser : « nous avons un problème avec vous, et nous le mettons sur la place publique pour le faire connaître » ». Les détournements d'avions sont devenus le moyen le plus fréquent de faire passer un message politique. Les attentats aériens en France seront d'ailleurs relatés à de nombreuses reprises dans les journaux et à la télévision française pour illustrer les attentats aux États-Unis et les rapprocher idéologiquement de la population française. L'interprétation de l'événement par la presse a permis aux terroristes de véhiculer leurs idéologies anti-américaines, l'image est devenue un véritable moyen de pression sur l'opinion publique.

- <u>L'image comme moyen de pression</u>

L'utilisation du message-image et la spectacularisation à outrance de l'événement, diffusé quasiment sur toutes les télévisions du monde en direct, démultiplient les conséquences des attentats et les rendent universellement tragiques. Les terroristes,

enfants de l'image, ont pris au piège la presse et surtout la télévision, en utilisant son propre mode de fonctionnement, l'instantanéité, la crédibilité de l'information médiatique et du direct, pour accentuer la portée de leur message transmis en un temps record au monde entier. En effet, la stratégie de communication des terroristes réside dans le fait de faire passer la violence de leur message par l'unique biais des images et des sons qu'elles induisent.

Robert Thompson (*Le Monde Télévision*, 23-24/09/01) insiste sur l'importance des médias, de leur discours dans la diffusion de la propagande terroriste : « Pendant les deux premières heures, les médias aient contrôlés par les terroristes, nous avons vu exactement ce qu'ils voulaient qu'on voit et les télévisions n'avaient pas d'autre choix que de montrer ces images ». Dans le même ordre d'idée, Daniel Bougnoux (*Télérama*, 19/09/01) constate que « c'est le plus grand scénario de l'histoire des médias. Face à de tels événements, les télévisions deviennent otages des terroristes qui en jouent ». Robert Thompson insiste sur la spectacularisation de l'événement par les médias : « C'est comme si les pirates de l'air avaient produit et réalisé un show télévisé, calculant même le délai de 18 minutes entre les deux attaques pour s'assurer que le deuxième avion serait bien filmé ». En effet, sans les images, l'événement aurait eu moins d'impact. Dans ce sens, même les frères Naudet, avec leur plan du premier impact, contribuent de manière inconsciente à l'idéologie des kamikazes.

- <u>La création de pseudo-événements : détourner l'attention du public</u>

En temps de crise, une nation doit attacher une importance toute particulière à son image. Á travers le traitement médiatique, les États-Unis donnent l'image d'une grande nation unie face à l'adversité, d'une solidarité sans faille, de héros courageux, d'une classe politique prête à faire face, menée par un président déterminé qui doit trouver ainsi sa légitimité auprès des siens. Si les attentats présentent toutes les caractéristiques du fait divers, le traitement médiatique pousse à la surenchère d'informations, à l'amplification. L'événement est traité dans l'urgence sur le mode de l'émotion. Ceci est renforcé par la situation de crise qui libère une émotion immédiate dans l'opinion publique. Afin de gérer cette émotion, les médias mettent en avant des pseudo-événements (Boorstin, 1968) plus rationnels que passionnels: les décisions et les déplacements de George W. Bush, la réouverture de Wall Street, les manifestations de

recueillement des Américains, les manifestations organisées. Ces pseudo-événements nous conduisent à entrer dans l'ère des « médias de la confusion » (Thovernon, 1999).

Suite aux attentats, Eric Klinenberg (*in Manière de voir*, n°63, mai-juin 2002 : 76) remarque que « la télévision n'est plus seulement un medium charriant de l'information. C'est aussi une scène sur laquelle sont interprétés les actes clés de la vie politique, une scène qu'utilisent les responsables gouvernementaux pour communiquer avec les protagonistes et les électeurs ». Cette idée peut être directement appliquée aux médias en général, impliquant ainsi également la presse écrite qui, dès le lendemain des attentats diffuse *dixit* les propos des hommes politiques internationaux et plus particulièrement les discours de G. W. Bush et J. Chirac.

Le 11 septembre, on annonce que le président ne peut pas encore rentrer à la Maison Blanche, position jugée dangereuse pour lui. Cet élément de dramatisation peut paraître négatif, toutefois, il permet à G. W. Bush de prendre des décisions quant à l'image à véhiculer en public. Il prononce peu de discours, mais tous prennent ainsi un impact important auprès de l'opinion publique américaine. Á chacune de ses interventions, il insiste sur le crime commis par les terroristes et se présente comme un chef d'État charismatique. Le 14 septembre, l'image du président Bush au milieu des décombres du World Trade Center, une main sur l'épaule d'un pompier, apparaît hautement symbolique et est relayée dans tous les médias français. L'utilisation des médias faite par G. W. Bush, lui permet de tenter de conquérir non seulement l'opinion publique, mais également la classe politique internationale. Il est filmé dans divers endroits stratégiques tels que Camp David, la Maison Blanche, toujours en action, en réunion ou au téléphone… prêt à faire face aux conséquences des attentats.



***TF1*, 15/09, 13h09**



***France 2*, 15/09, 19h59**



***ARTE*, 12/09, 20h04**

Il répond alors à ce qu'on attend d'un homme politique du point de vue médiatique : il renonce au discours politique, pour « parler vrai »[59], ses allocutions sont faites dans un américain basique émaillé d'exemples concrets, de métaphores, de comparaisons évocatrices. De même, la répétition d'une gestuelle d'acteur (doigt tendu, visage sévère, émotion dans le regard…) amène à une scénarisation de la politique à force de vouloir se sentir proche du peuple.



TF1, 13/09, 20h28



TF1, 13/09, 20h48

Le monde médiatique est devenu un monde où la volonté de séduction remplace l'essai de persuasion, où la posture remplace l'argument. G. W. Bush n'a pas hésité à mettre en œuvre toutes ces méthodes afin d'obtenir l'adhésion totale et irréversible de son peuple mais également de ses futurs alliés dans sa « croisade contre le terrorisme ». La mise en parallèle des actions du président américain avec les évolutions de l'enquête justifiant ses prises de position idéologiques, militaires et géostratégiques, constituent un véritable modèle de propagande. En faisant entrer le lecteur-spectateur dans les « coulisses du pouvoir », on lui donne l'impression d'assister à un événement hors-pair. Le message diffusé est malgré tout très clair, on lui présente un président qui a le sens du devoir, qui veut punir les coupables et rendre justice aux victimes des attentats. L'image de G. W. Bush est ici un vecteur de désinformation.

La réouverture de Wall Street est un élément essentiel de la médiatisation des attentats. Cet événement symbolise le retour à la normale de la vie à New-York. Le patriotisme est un emblème dominant : chaque participant arbore un badge en hommage aux victimes ; la cloche est sonnée par les sauveteurs, ils sont ceux qui permettent la reprise du marché économique mondial. Cet événement présente un fort potentiel symbolique et médiatique.

[59]Son discours fait explicitement référence au western, il prétend rechercher Ben Laden « Mort ou vif ».

Finalement, les manifestations individuelles ou collectives d'hommage aux victimes constituent autant de pseudo-événements démontrant la solidarité du peuple américain, sa ferveur patriotique et surtout le « culte du drapeau ». Le chagrin est commun, la réaction des Américains est collective. On nous donne alors l'image d'une Amérique unie, qui prend la bannière étoilée comme valeur refuge et symbole national, l'hymne est entonné dans toutes les villes du pays et même du monde.

Ces événements sont mis sur le devant de la scène dans le traitement médiatique des attentats. Ils ne constituent pas seulement une information à destination du peuple, mais contribuent également à communiquer à l'opinion publique des idéologies susceptibles de la forger. En effet, en attirant l'attention du lecteur-spectateur vers ces événements parcellisant l'information relative aux attentats, les médias ciblent l'importance qu'ils accordent aux faits. Cette pratique est également une manière de vulgariser les tenants et les aboutissants des attentats au niveau médiatique, dans le but de créer des références communes de l'événement.

III.2.1.3. L'information en temps de crise : information ou communication ?

Le but premier des médias est toujours de donner de l'information au plus grand nombre, dans un délai de plus en plus réduit. Toutefois, dans une situation de crise telle que celle que nous avons connue le 11 septembre 2001, les informations communiquées prennent une valeur essentielle.

- L'information en situation de crise, facteur de désinformation

Face à un événement d'une telle ampleur, l'information doit servir principalement à deux choses. D'une part, elle se donne pour fonction de répondre à un besoin social, aux attentes d'un public en soif d'émotion ; d'autre part, elle sert à aider l'homme à se comprendre, à connaître et dominer le monde qui l'entoure afin de se situer plus concrètement dans la société à laquelle il appartient. Aujourd'hui, on parle de « méga événements », et une information sera jugée sans valeur si elle n'est pas en mesure d'intéresser un large public. Dans le traitement médiatique, on observe une confusion entre les médias vecteurs de diffusion d'information, et les médias de divertissement.

Robert Mc Chesney (1944 : 164) émet toutefois une réserve en citant Albert Camus : « on nous dit que c'est ce que veut le public [...] Non. Ce n'est pas ce que le public veut, c'est ce qu'on l'a amené à vouloir, ce qui n'est pas la même chose ».

Information ou communication de crise ?

La communication de crise est une notion que nous avons déjà beaucoup explicitée dans notre premier chapitre. Nous allons tenter de voir en quoi le traitement de l'information dans l'urgence peut être un facteur de désinformation auprès de l'opinion publique. Quand l'information devient communication de crise, elle a pour but de rétablir la confiance au sein de la population. D'une part, cette communication est symbolique, dans la mesure où elle participe à la mise en place d'une cellule de crise ; d'autre part, il est nécessaire de donner des explications précises sur le drame, explications relatives aux faits ou à l'enquête.

Dans le traitement médiatique des attentats, communication et information sont en interpénétration constante. Il est essentiel pour les médias de traiter l'information d'une manière susceptible d'intéresser les lecteurs spectateurs, de créer l'événement ou d'organiser les silences en fonction de leurs attentes supposées. Et il n'est pas évident que les médias aient la capacité, ne serait-ce que matérielle, de passer au crible de la critique et de la contre-enquête tout ce matériau communicationnel.

L'obsession de la vitesse et la tendance globalisante constituent une combinaison qui nous conduit peu à peu à une nouvelle forme de communication : la « néocommunication » (Heinderyckx, 1999). Le texte d'un journal télévisé de trente minutes compte entre quatre mille cinq cent et six mille mots. Par comparaison, un quotidien imprimé de cinquante six pages contient environ cent trente mille mots (Jespers, 1999). « Faire court » devient le leitmotiv du journaliste de l'audiovisuel ; or, cet impératif de brièveté peut aussi faire dériver vers la communication. Le journaliste de télévision, plus particulièrement, fait intervenir des traits personnels qui n'ont rien à voir avec ses qualités professionnelles, il fait entrer en jeu des éléments non verbaux qui modifient la perception de l'information. Ceci est d'autant plus vrai quand l'information doit être traitée dans l'urgence, les informations sont parfois données de manière lapidaire, le journaliste n'a pas le temps de prendre du recul par rapport aux faits. Selon

Sylvie Blum (Blum, 1982 : 75), l'impact de l'expression faciale du présentateur serait le plus important pour 55% du public, avant l'impact de l'expression vocale. Le texte lui-même ne serait essentiel que pour 7% du public. Passer par le filtre médiatique permet de s'assurer de la légitimité internationale, de maintenir une cohésion nationale et d'agir sur la détermination de la nation.

Une variété d'informations communiquées à « la masse »

En situation de crise, on doit faire face à une pluralité d'informations qui disparaissent aussi vite qu'elles apparaissent sur la scène médiatique. Le 17 septembre, on nous annonce que le corps d'un pilote a été retrouvé dans les décombres du World Trade Center, pieds et mains ligotés. Cette information parait déplacée quand on sait que la plupart des corps de victimes ne seront jamais retrouvés ; de même, la source de cette information ne sera jamais donnée, on ne l'entendra d'ailleurs plus après le 17 septembre. De la même manière, un passeport d'un des kamikazes aurait également été retrouvé dans les décombres. Fait étonnant, mis en avant par les services secrets américains. Quoi qu'il en soit, ces renseignements accréditent la thèse officielle américaine d'otages courageux et résistants face à des terroristes prêts à tout pour ébranler les fondations de l'Amérique.

De même, l'information concernant le crash de l'avion en Pennsylvanie est de nature plurielle. Plusieurs hypothèses ont été avancées : erreur de pilotage de la part des kamikazes ou élimination en pleine campagne par un avion de chasse américain. Le 11/09, sur *TF1*, l'information concernant le crash de l'avion en Pennsylvanie est relayée toute la soirée. Á 21h32, Claire Chazal annonce que l'avion de Pittsburg aurait été abattu par la chasse américaine. Á 22h16, Ulysse Gosset, correspondant à Washington reprend l'information. Á 22h40, la présentatrice y ajoute le fait que l'avion semblait se diriger vers Camp David. Enfin, à 22h51, Claire Chazal annonce qu' « il semblerait qu'il n'ait pas été abattu ». La thèse retenue sera celle de la révolte des passagers de l'avion qui ont ainsi réussi à le détourner de son objectif initial (Rapport de la commission d'enquête, 2004 : 27-28). Cet objectif devait être la Maison Blanche, peut-être Camp David ou Air Force One. Même si elle n'est pas encore très précise, cette thèse a le mérite de mettre en évidence le courage des Américains face à la menace terroriste. Ces passagers sont des héros, qui ont permis de sauver la vie du président. On

retrouve cette unité de la nation que les autorités cherchent à promouvoir au lendemain des attentats.

De la même manière, face aux scènes de liesse dans certains pays arabes, scènes largement diffusées et relatées dans les journaux et à la télévision, la déclaration de paix annoncée par Yasser Arafat a été peu ou pas prise en considération, car l'intérêt médiatique était ailleurs.



***France 2*, Télématin, 12/09, 7h41**

Sur *TF1*, le 11/09, à 17h20, on nous montre les images de Gaza, et le présentateur préfèrera rester évasif : « Pour l'instant, je ne les commente pas davantage, il faut vérifier ». Sur *France 2*, le 11/09, à 17h32, on nous présente ces images comme des réactions de joie dans un quartier Est de Jérusalem. Après les avoir diffusées sans explication supplémentaire, on tente de les relativiser : à 18h55, Bernard Volker parle de « scènes limitées », de « mouvements pro-palestiniens » ; à 19h10, sur *France 2*, on les évoque comme « une petite manifestation que les policiers ont tenté de résoudre ». *Le Monde* critique d'ailleurs cette attitude des médias et plus particulièrement celle de la télévision : « L'ampleur des manifestations de joie a été exagérée. Les images de télévision ont sans doute donné à l'événement une dimension disproportionnée ». En effet, nous n'avons pas la prétention de dire que les médias influencent complètement la population ; toutefois, ils disent aux gens quoi regarder et les orientent vers les informations dites « importantes ». Il n'en reste pas moins que la diffusion en boucle de ces images dans la presse ou à la télévision a fortement contribué à construire une représentation particulière des coupables de ces attentats. Dans l'émission « Arrêt sur images », diffusée sur *ARTE* le 16/09/01 suite à l'événement, l'écrivaine libanaise

Dominique Eddé, commente ces images en précisant que « dans l'imaginaire de l'événement, il y a quelque chose de terriblement, terriblement américain ». En effet, dans une situation pareille, ces images diffusées tant à la télévision que dans la presse, nous montrent une vision occidentale pro-américaine de l'événement et de ses implications politiques et idéologiques. Ces images prennent alors valeur de symbole pouvant légitimer la riposte américaine.

Les dangers de l'information en continu

Certaines erreurs, qui ont pu induire une forme de désinformation particulière, sont davantage liées au traitement de l'information dans l'urgence qu'à une réelle volonté de désinformer. En effet, l'étonnement dont attestent les commentaires journalistiques et les images de l'événement tend à remettre en question l'éventualité d'un mensonge dans le traitement médiatique des attentats. Ceci est particulièrement explicite si on s'interroge sur le direct télévisé qui prend une place particulière dans le traitement médiatique. Généralement « en direct, l'imprévisibilité, la spontanéité de l'événement offrent une garantie de l'authenticité » (Hanot, 2004 : 58). Ce direct est non préparé, il est omniprésent dans la diffusion d'informations en continu sur l'événement ; l'événement est hors-norme, sa couverture est immédiate et mondiale. Face à ce direct atypique qui constitue l'essentiel de l'information, les téléspectateurs doivent surmonter nombre d'incidents techniques et d'imprécisions afin de trouver une lecture de l'événement. Parfois, certains reportages présentent des problèmes sonores, ils peuvent être inaudibles. Si ce type de problèmes n'altère parfois en rien la compréhension de l'événement, d'autres fois, ils peuvent être plus dangereux dans la construction d'une mémoire des attentats. On ne compte plus le nombre d'affichettes ou de bandeaux peu précis, voire même donnant de fausses informations. Ainsi, sur *TF1*, on nous montre des images de *Star Wars,* sous-titrées « En direct du World Trade Center » ; ceci induit évidemment un lien direct entre les attentats et la guerre qu'ils vont engendrer. De même, Bertrand Aguirre, alors envoyé spécial en Israël, est présenté « en direct de New-York », et la confusion des lieux engendre inévitablement une confusion dans la compréhension du spectateur. Dans la presse, ce type d'erreur est beaucoup moins flagrant et n'a donc pas le même impact auprès de l'opinion publique.

Regarder et transmettre en direct signifie-t-il forcément informer ? Cette question fut prédominante dans le traitement médiatique de la guerre du Golfe, elle l'est d'autant

plus en ce qui concerne les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. L'information médiatique s'efforce de nous donner à voir le monde. Mais être informé ce n'est pas seulement voir, c'est comprendre. Et donner à voir sans la distance critique qui permet l'analyse, c'est souvent informer faussement.

Les médias, qui doivent faire avec un impératif d'urgence informationnelle, ont des circonstances atténuantes. Toutefois, à force de vouloir créer ce village global, si cher à Mac Luhan, on risque le manque de recoupement, de vérification, d'analyse ; on risque l'à peu près ou la mauvaise compréhension de l'événement. C'est la consécration médiatique de l'instantané. Certes, comme on ne peut pas tout expliquer tout de suite, on va éluder sa propre responsabilité en glissant des conditionnels, en utilisant des guillemets, en citant la source, en usant de points d'interrogation. Le 12/09, dans l'édition du matin, le présentateur montre la difficulté de donner des informations dans l'urgence face à une pluralité de sources : « Notez cette toute dernière information, information à prendre au conditionnel, diffusée par une télévision locale ». Là est le danger du direct : à écrire tout près de l'événement, on en oublie de s'en distancier pour mieux le voir et le comprendre. Entre la réalité difficile à appréhender et le manque de temps, le journaliste doit trouver un équilibre afin d'approcher le plus possible de l'exactitude dans la retransmission médiatique des faits. Le direct représente l'apothéose de la course au scoop, de la volonté d'être plus rapide, de nous faire juges de l'événement en nous donnant l'impression d'y être, sans généralement que le commentaire nous permette de le resituer dans un cadre. Le choc des mots plutôt que leur poids. Nous faire vivre les choses plutôt que nous les faire comprendre. Nous donner l'impression d'être plongés dans l'actualité du monde. On en arrive à la diffusion de nouvelles homogénéisées et d'images en boucles, itératives et récurrentes. Aujourd'hui, le petit écran est devenu la nouvelle, et pratiquement unique, source de l'histoire, distillant la version conçue et développée par la télévision, l'histoire risque d'être « téléfalsifiée » (Ruszard Kapuscinski, *in Manière de voir* n°63, mai-juin 2002).

Devant l'urgence du traitement médiatique, certaines informations sont absentes. C'est notamment le cas des indications concernant la date et le lieu des prises de vue présentées à la télévision, ou des photographies dans la presse. Au niveau des dénominations, les titres des experts ne sont pas toujours justes, c'est notamment le cas pour Jean-François Grangier, expert en aviation. Très souvent, des images d'archives

sont incluses aux reportages, sans qu'on en précise l'origine, et cet ajout d'information visuelle a forcément une conséquence dans la réception du montage par l'opinion publique.



***TF1*, 13/09, 13h40**



***TF1*, 12/09, 21h04**



***TF1*, 12/09, 21h08**

La nécessité de donner l'information en direct avant les autres induit un discours déconstruit de la part des présentateurs qui sont constamment amenés à interrompre leurs commentaires ou le discours d'un envoyé spécial, pour diffuser une information de première importance. Le direct permet de renouveler l'attention du téléspectateur en lui donnant l'impression d'être dans l'action. Le 11 septembre, Ulysse Gosset répètera à plusieurs reprises « Le drame se joue en ce moment sous vos yeux ». Ce phénomène de dépendance à l'information est encore plus exacerbé en période de crise, durant laquelle une actualité instable est instantanément diffusée.

Avec le direct, « on a court-circuité le temps entre le fait et l'information. Cette compression du temps est dangereuse pour la compréhension de l'événement » (Wolton, *Le Figaro*, 14/09/01). Dans un premier temps, l'information en continu ne permet pas de placer l'événement dans une perspective historique, mais, tout en restant collée à la réalité, elle lui confère un caractère de vérité immédiate, qui passe surtout par les images. Le sociologue Jean-Marie Charon regrette la pluralité d'images associées à l'événement, car selon lui, « la télévision, tout comme la radio, a un mode d'organisation davantage conçu en fonction des flux qu'en fonction de la chronologie avec des points de situation. Elle a tendance à intégrer un certain nombre de points de vue et d'avis, selon des impératifs de disponibilité uniquement. Le résultat obtenu est une espèce de superposition et d'accumulation des contenus, laissant le téléspectateur perplexe et assoupi. Là où il devrait y avoir décodage ou éclairage, la matière reste confuse et complexe ». En effet, avec le raccourcissement des délais, on supprime les filtres traditionnels qui permettent de contrôler et vérifier l'information pour la rendre

publique. Selon Daniel Bougnoux (*Télérama*, 17/04/91), le direct serait en cela une « arme totalitaire », face au différé considéré comme l'essence même de la démocratie.

Le statut de l'information télévisuelle devient aujourd'hui l'enjeu central d'une réflexion sur la crise de l'information en général. L'information en images est considérée comme plus fiable que la presse notamment, ceci en raison du potentiel probatoire des images. Toutefois, les chaînes de télévision privilégient d'autres critères que la véracité de l'information[60]. La construction des reportages est uniforme, la forme des séquences est stéréotypée : des images alibi avec un commentaire sans réel contenu informatif, alternant avec des extraits de déclarations recueillies auprès d'acteurs de la vie sociale, politique, économique et culturelle, voire auprès d'anonymes. L'information télévisuelle prend chaque jour davantage l'aspect d'un spectacle ritualisé. En effet, agrandir le public ne peut se faire qu'au prix d'une homogénéisation croissante des productions diffusées ; on en arrive à une standardisation des programmations et des normes télévisuelles. Cette normalisation est ici perceptible dans l'information : le 11 septembre 2001, tous les journaux télévisés ont titré sur le même événement, face à l'exceptionnalité de l'événement, il semble qu'il ne pouvait pas en être autrement. Un autre facteur de normalisation est l'adoption sur toutes les chaînes des mêmes modes d'appropriation de l'auditoire. Par rapport à notre objet de recherche, ceci fut flagrant le 17 septembre, où tous les présentateurs des chaînes se sont retrouvés « en direct de New-York » pour une « édition spéciale sur les lieux du drame ».

Le journalisme télévisuel « en direct » consiste le plus souvent en une intervention face à la caméra d'un journaliste qui commente les images ou se trouve présent sur les lieux de l'événement. Ce que le téléspectateur voit et entend, c'est « un compte rendu en direct ». Toutefois, si l'on veut rendre compte en direct d'un événement de façon exacte et complète, il faudrait avoir le temps et les moyens de rechercher des images et des interviews significatives, de recouper les rumeurs qui courent sur place avant de les diffuser. En effet, plus on réduit le délai entre l'événement et son récit télévisuel, moins

[60] En mars 1991, un sondage réalisé en France, cité dans « Médias, mensonges et démocratie », *Le Monde Diplomatique*, Manières de voir (n°14, février 1992), indiquait que la télévision n'avait déjà plus le privilège de la grande crédibilité. Un autre sondage, réalisé en Août 1990 par le Conseil supérieur de l'audiovisuel (publié dans *La Vie*, 30 Aout 1990, cité par J.J. Jespers, « L'information télévisées existe-t-elle ? » dans *Médias : information ou manipulation ?*) montre que 82% des français étaient alors d'accord avec l'affirmation : « pour attirer l'audience, les chaînes de télévision sont aujourd'hui capables de n'importe quoi ».

il est possible de relier ce récit de manière adéquate à la déontologie journalistique. En étant présents sur les lieux d'un grand événement historique tel que les attentats, les journalistes de télévision ne peuvent souvent que paraphraser l'image, faute de renseignement suffisant. Ils contribuent ainsi à abolir leur propre fonction, qui est de dire autre chose que ce que l'image peut signifier.

Toutes ces imprécisions modifient la lecture de l'événement et peuvent empêcher le lecteur-spectateur de suivre correctement le déroulement de l'information. L'appareil médiatique doit s'adapter, non seulement aux aléas du direct, mais également à une nouvelle forme de diffusion engendrée directement par ces actes terroristes. L'aspect novateur de l'événement est à prendre en considération dans son traitement médiatique. L'événement est hors-norme, il survient dans une continuité temporelle et instaure une nouvelle forme de diffusion d'information : information en temps réel suivie presque 24h/24 au niveau mondial. Cette mondialisation de l'information est à l'origine d'une mondialisation de l'émotion. L'idéologie est très prégnante, les médias semblent en effet faire preuve d'un unanimisme idéologique et ne pas se démarquer. La soudaineté et la violence des attaques conduit le président Bush à déclarer la guerre du « bien contre le mal ». Tout comme les pays amenés à s'engager dans la croisade contre le terrorisme, les médias doivent choisir leur « camp », adopter un point de vue critique revient alors à ne pas soutenir les États-Unis. C'est ce climat de pression médiatique et politique qui fait la spécificité du traitement médiatique des attentats et induit des formes de désinformation variées dans un traitement unanimement partisan de l'information. Ainsi, certaines informations, jugées « politiquement incorrectes », ne seront pas reprises dans les médias français, car les autorités américaines considèrent qu'elles ne donnent pas l'image voulue par le gouvernement des États-Unis face à la tragédie.

- <u>L'émotion : facteur de désinformation</u>

L'émotion apparaît comme le fil conducteur du traitement médiatique des attentats. L'émotion se vit dans l'instantané, c'est pourquoi le direct télévisé est le médium idéal pour la véhiculer. Elle naît lorsque l'individu juge ses possibilités de réaction insuffisantes face à une situation disproportionnée pour lui, on comprend donc pourquoi les journalistes se sont eux-mêmes laissés aller à leurs émotions face à la soudaineté des

événements, le 11 septembre. L'émotion offre la possibilité d'un monde simplifié, elle accroît la vision fragmentaire du monde et privilégie la compréhension de la réalité en objets bien délimités et clos. Suite aux événements de New-York et Washington, on assiste à une mobilisation des émotions non seulement dans la rue mais également dans les médias qui ont cherché par divers moyens à obtenir une réaction de la part de leurs lecteurs-spectateurs. Comme le dit Jean Romain (1998) « la dramatisation de la souffrance joue un bien curieux rôle : elle dépolitise la vie publique », elle rend les événements plus humains et interpelle chaque personne dans son individualité. Elle peut créer une réalité fantôme qui prend la place de la réalité puisqu'elle est investie d'une forte affectivité et donne par là une vision du monde plus colorée et fausse. Ainsi, de nombreuses incertitudes et une bonne dose d'indétermination ont plané dans la presse française au lendemain des attentats. Les images américaines privilégient les moments d'émotion, émotion des victimes, des américains, de la communauté internationale. Les images de personnes recherchant un de leurs proches sont diffusées à profusion dans les médias, souvent, ils brandissent une photographie, et utilisent les médias pour transmettre leurs avis de recherche.

La personnification des victimes vise à rapprocher l'événement des lecteurs-spectateurs, surtout d'un point de vue émotionnel, leur attention est dirigée vers une émotion internationale plus que vers les faits.



***TF1*, 12/09, 20h36**



***TF1*, 12/09, 20h37**

Toutes ces personnes deviennent le symbole de la première résistance américaine face au terrorisme. Ces images des victimes, innocentes et courageuses, semblent appuyer une information américaine basée sur l'émotion. Les médias mobilisent ainsi l'affect des lecteurs-spectateurs, au détriment de la pensée. Les images et les discours entraînent l'opinion internationale à adhérer émotionnellement à la détresse éprouvée par le peuple

américain. Ceci est accentué par la dramatisation progressive des témoignages. La nécessité d'informer dans l'urgence induit une évolution dans le traitement des témoignages. Au début, ils sont issus de New-yorkais, plus particulièrement de Français vivant à New-York, qui ont vécu l'événement de loin. Ensuite, on interroge des proches de victimes, des victimes elles-mêmes qui ont réussi à s'en sortir. Finalement, quand les autorités américaines donnent leur autorisation, les médias s'intéressent aux blessés graves. Tous ces témoignages s'inscrivent uniquement sur le mode émotionnel.
La victimisation du peuple américain sert à interpeller le lecteur spectateur pour qu'il compatisse, au même titre que les Américains, au sort de ces victimes, au sort de la nation américaine toute entière. Ceci explique pourquoi les Américains acceptent de montrer le traumatisme des rescapés mais pas la mort elle-même. Claude Torracinta (*Télérama*, 17/04/91) regrette cette attitude, surtout en ce qui concerne la télévision, lors du traitement médiatique de la guerre du Golfe, qui selon lui « joue principalement sur l'émotion et le spectacle, beaucoup moins sur la qualité de l'information ».

La télévision, plus particulièrement, est un excellent vecteur pour l'émotion. En effet, ce media est passé d'une télévision de message, à une télévision de relation, dont l'ambition essentielle est d'entretenir avec le téléspectateur un lien affectif qui garantit sa fidélité, l'illusion d'être une télévision miroir. En effet, les journaux télévisés ont tendance à hausser le seuil au dessus duquel ils censurent les images d'actualité. Certaines images, telle que celle de la chute des corps au World Trade Center, n'en restent pas moins particulièrement violentes. Les émotions ont diverses fonctions. Elles ont notamment un rôle organisateur de l'évaluation du monde environnant ; elles participent à sa catégorisation qui motive et oriente les actions des hommes. Elles induisent un manichéisme et une dichotomie des sentiments.

En 1997, dans son dictionnaire des sciences de l'information et de la communication, Bernard Lamizet définit la désinformation comme une « forme sournoise de propagande par émission d'informations partielles ou mensongères ». Il établit ainsi une certaine correspondance entre désinformation et propagande :

- la désinformation est une forme de propagande noire. Á la différence de la propagande blanche, son but n'est pas de convaincre ; dans ce sens, elle est plus proche de la propagande noire, car elle n'a ni objectif, ni auteur. Elle révèle

également la différence fondamentale entre propagande traditionnelle ou sociologique ;

- dans son aspect de filtre, la désinformation converge avec la propagande sociologique et vise à l'orthopraxie ;
- il reste une différence fondamentale entre la désinformation dont l'effet collectif s'inscrit dans le temps, et l'intoxication, dont l'effet est individuel et limité dans le temps.

Finalement, nous pouvons conclure que la désinformation est intentionnelle ; qu'elle a pour but d'induire en erreur ; qu'elle s'exerce par l'influence directe sur la population, ou indirecte sur les médias leaders de l'opinion publique. La désinformation liée aux attentats du 11 septembre a eu des effets spectaculaires mais également discrets et imperceptibles. On assiste alors à la résurgence de l' « info addiction » et beaucoup de journalistes ou d'auteurs vont parler de propagande.

III.2.2. Les canaux de diffusion de la propagande : les médias au service d'une information idéologiquement orientée

Dans le traitement médiatique des attentats du « 11/09 », la télévision comme la presse ont recours, parfois malgré eux, aux mensonges et à la falsification pour fabriquer l'opinion publique. Ceci s'apparente à un « système d'imposture antidémocratique » (Chomsky, Mc Chesney, 2000). Selon Lou Francart (conférence en juin 2004), la propagande cherche à imposer une vision du monde et un comportement qui lui est favorable. La vision anglo-saxonne n'est pas sans utilité dans l'analyse du traitement médiatique d'un événement en temps de crise : toute forme de communication y est faite en vue de soutenir les objectifs nationaux destinés à influencer les opinions, les émotions. Six principes permettent de convaincre une population, en l'occurrence la population internationale, du bien fondé d'une action de solidarité en faveur des Américains :

- principe de croyance : faire croire aux gens qu'on leur laisse une totale liberté de pensée et d'expression ; ce principe passe notamment par l'utilisation des médias et surtout de la télévision sous forme d'agora publique ;
- principe de véracité ;

- principe de cohérence ;
- principe de crédibilité, du discours ;
- principe d'amplification mesurée, pour donner l'impression d'un événement exceptionnel qui doit donner lieu à une riposte exceptionnelle ;
- principe d'adaptabilité.

Le même auteur précise qu'il existe plusieurs modes d'action dans le champ psychologique, notamment la communication, l'aliénation et la mystification. La communication peut passer par l'information, comme nous l'avons vu précédemment, l'argumentation, la suggestion, la persuasion ou l'obédience. Tous ces modes ont pour but d'expliciter le sens de l'événement afin de faire adhérer l'opinion publique aux idéologies diffusées dans les médias. L'aliénation a pour but d'imposer un sens à l'événement, de contrer de manière plus brutale, par la terreur, la subversion, l'endoctrinement ou la propagande. La mystification quant à elle a pour objectif de fausser le sens, de diviser pour mieux contrôler ; elle passe par la désinformation, l'intoxication, la déception, les stratagèmes divers. Toutes ces notions sont mobilisables dans l'analyse du pouvoir désinformateur des médias dans la couverture d'un événement en situation de crise.

Aux États-Unis, la loi reconnaît la limitation de la liberté de la presse[61] dans certains cas, même si cette liberté occupe une place importante ; un organisme est par ailleurs chargé de contrôler le lien entre information et démocratie[62]. L'État s'est donc octroyé un droit de regard sur le traitement médiatique des attentats, l'ordre du jour des émissions d'information a « étouffé les voix divergentes, jugées hors de propos, déloyales et favorables aux terroristes » (Gillespie, Cheesman, 2004 : 92). Il a ainsi renvoyé certains journalistes aux opinions dissonantes, tel que Ron Gutting, journaliste qui s'est permis d'affirmer que le Président n'a pas bien réagi face au terrorisme. La radio « Voice of America » a été elle-même censurée lorsqu'elle a voulu diffuser une interview du Mollah Omar. Les médias ont donc joué un rôle plus important que la simple diffusion d'information ; ils ont participé à la guerre d'opinion engendrée par les actes terroristes.

---

[61] Premier amendement de la constitution américaine.
[62] En 1971, on adopte le « Wartime Information Security Program » qui régit la diffusion des informations en temps de guerre.

Une autre forme de censure se révèle par les problèmes d'accès au terrain, que ce soit en ce qui concerne les ruines du World Trade Center ou par la suite l'Afghanistan où Al Jazeera, chaîne arabe, est la seule télévision autorisée à filmer. Les journalistes ayant essayé de pénétrer sur le territoire sans autorisation ont été enlevés et emprisonnés[63]. La difficulté d'accès aux informations a conduit de nombreux journalistes à écrire sur les pratiques journalistiques et le métier de reporter au lieu d'écrire sur l'événement lui-même.

Outre les reportages relatant le traitement médiatique et plus particulièrement journalistique à l'international, *France 2* diffuse un reportage, le 14/09, relatant les conditions difficiles de médiatisation : « depuis mardi, les images nous parviennent à profusion, comme celle-ci, les images de corps de victimes ne sont que très peu montrées par les Américains [...] pour ne pas donner la satisfaction aux terroristes et ne pas atteindre le moral des Américains ». En effet, la censure est exercée de manière officielle et directe par un gouvernement ; elle passe par des règles bien précises qui déterminent les droits de chacun en matière d'information. Ici, c'est davantage d'interdit dont il s'agit, interdit encore exercé de manière implicite au nom de la déontologie journalistique, comme marque de respect de la part des journalistes envers les milliers de victimes ou de corps encore sur les lieux. Les limites de la couverture journalistique sont dues aux codes déontologiques qui jouent ici le rôle d'autocensure. Au début du mois d'octobre, « The Society of Professional Journalists » a adopté une résolution visant à réglementer la couverture des événements du 11 septembre. En effet, pour des raisons commerciales et économiques, certains journalistes ont pris des risques énormes et inconsidérés. La pression économique qui pèse sur la presse invite les journaux à mettre en évidence leurs orientations idéologiques et à mettre l'accent sur les analyses approfondies en présentant des points de vue d'experts par exemple. *L'Humanité* fait ainsi intervenir un nombre conséquent d'hommes politiques de gauche pour s'exprimer sur les faits. Le questionnement a donc été complet : que peut-on montrer ? Sous quel angle ? Où est la limite de l'acceptable ?...

[63] Ce fut le cas d'Yvonne Ridley du *Sunday Express* et de Michel Peyrard pour *Paris Match*.

III.2.2.1. Des opérations de propagande médiatique

La propagande est un terme ancien et fort associé à une histoire mondiale particulière. Nous banaliserons ce terme en introduisant l'hypothèse que la propagande est omniprésente dans son acception générale. Elle est d'autant plus présente lors du traitement médiatique d'un événement d'une telle ampleur. Beaucoup d'écrivains, journalistes ou chercheurs, ont choisi d'utiliser la notion de propagande dans leurs analyses de l'événement du 11/09, propagande politique, militaire, idéologique mais également médiatique.

Les définitions de la propagande relèvent de trois types d'approche : une approche par les buts poursuivis par la propagande, une approche par la forme de la propagande, la manière dont sont véhiculés les messages et une approche par l'organisation. Ceci introduit des questionnements sur le phénomène de propagande, et montre qu'elle est conçue comme un ensemble d'actions organisées rationnellement dans le but de convaincre ou d'influencer l'opinion d'un groupe de personnes. Dans les années 20 et 30, la propagande adopte un caractère psychologique par la manipulation de symboles. Ensuite, on parle davantage de l'action de la propagande, de sa volonté d'endoctriner. Nous pouvons ici effectuer une distinction entre les termes de propagation, propagande et diffusion. Ces éléments sont à prendre en considération lors de la création d'une typologie des formes de propagande.

- Typologie des propagandes

Propagande politique ou sociologique, ses caractéristiques se recoupent dans une typologie incluant la désinformation relative à la médiatisation des attentats.

Des constantes de catégorisation dans la manipulation de l'opinion publique

Dans un premier temps, la propagande peut être catégorisée en trois volets. On appelle propagande blanche, celle qui ne cache ni ses origines, ni ses sources, ni ses motifs, c'est le cas de la propagande politique, la plus classique. La propagande grise ne cache pas ses origines mais ses motifs sont quasiment imperceptibles. La propagande noire est clandestine, ses origines sont secrètes, on ne s'en aperçoit qu'après. C'est à cette

catégorie qu'appartient la propagande exercée lors des attentats, sa clandestinité est accentuée par le rôle prédominant des médias dans la diffusion de l'information. En effet, que ce soit dans la presse ou à la télévision, les journalistes ont une légitimité qui rend les informations véridiques auprès de l'opinion publique.

Dans *Le viol des foules par la propagande politique* (1973), Tchakhotine établit une double typologie. Il distingue, d'une part la propagande par suggestion ayant pour but de trouver un mythe, des rites, des symboles, c'est celle que l'on observe au niveau mondial. D'autre part, la propagande par persuasion qui prêche des militants déjà convaincus et insiste sur la doctrine en utilisant des techniques pour manœuvrer les masses. La politique de G. W. Bush est ainsi mise en avant auprès des Américains par le biais des médias.

La propagande selon Jacques Ellul

Jacques Ellul est l'un des théoriciens qui s'est le plus intéressé à la propagande. Il a d'ailleurs donné un cours à Bordeaux (publié en 1952), a écrit un livre intitulé « Propagandes » et publié un article dans la revue *Année sociologique* en 1964 « Les *public relation* : un cas de passage de l'information à la propagande ». Á la lecture de ces ouvrages, on retire plusieurs éléments nous permettant de créer une typologie des propagandes :

- *Propagande politique / Propagande sociologique*

La propagande politique est employée par une administration en vue de modifier le comportement du public à son égard. Le but est de prendre ou de conserver le pouvoir. La propagande sociologique met en évidence un ensemble de manifestations par lesquelles une société tente d'intégrer en elle un maximum d'individus, d'unifier le comportement de ses membres selon un modèle, de diffuser son style de vie à l'extérieur et par là même de s'imposer à d'autres groupes. Ellul utilise ce terme pour montrer que ces groupes, consciemment ou non, ont un style de vie qui se situe bien plus au niveau de l'influence que de l'opinion ou d'un comportement donné. Suite aux attentats, le climat de vie américain imprègne les partisans mondiaux sans qu'il y ait d'injection, le mode de vie et le patriotisme américains sont devenus un phénomène de

mode notamment culturel. De même, la culture maghrébine est très vite assimilée aux terroristes islamiques, ce mode de vie devient un contre modèle au niveau international.

- *Propagande d'agitation / Propagande d'intégration*

Cette dichotomie rejoint celle effectuée par Mucchieli[64]. La propagande d'agitation est subversive, à caractère d'opposition ; elle tend à la révolte, elle est initiée par une personne ou un parti. La propagande d'intégration a pour but de stabiliser le corps social, de l'unifier, la propagande est alors un instrument du gouvernement qui cherche à faire partager les mêmes valeurs à une nation. Les États-Unis ont mené de front ces deux types de propagande afin de faire adhérer le peuple américain aux idées de solidarité, de démocratie et de patriotisme mises en avant par le gouvernement. G. W. Bush cherche ainsi à les fédérer autour de valeurs défendues par la nation américaine mais également à insister sur leur mécontentement en les amenant à vouloir la croisade contre le terrorisme, à diaboliser les extrémistes musulmans.

- *Propagande verticale / Propagande horizontale*

La propagande verticale est impulsée par un chef ou une structure sociale supérieure aux autres. La propagande horizontale s'exerce à l'intérieur de petits groupes, ce qui crée un dynamique évidente.

- *Propagande rationnelle / Propagande irrationnelle*

La propagande rationnelle est construite sur des faits, des chiffres qui montrent la supériorité d'un système. La science est alors prise comme argument. Dans les médias, on retrouve des tableaux, des graphiques...La propagande irrationnelle privilégie le maniement de la passion, du sentiment. Ces deux formes de propagande ne sont pas incompatibles, elles sont souvent complémentaires. Cela est évident dans le traitement médiatique d'un événement en temps de crise.

[64] Mucchieli (1969) établit une dichotomie entre propagande d'agitation et d'intégration. La première attribue plusieurs comportements à des groupes sociaux, elle utilise le mécontentement réel pour engager les mécontents dans des opérations de propagande. Elle peut présenter un parti politique comme le défenseur des intérêts des groupes chez qui on a discerné un mécontentement. Cette forme de propagande désigne des boucs émissaires présentés comme ennemis du parti ou des personnes mises en valeur. La propagande d'intégration a pour objectif de faire la publicité d'une personne ou d'un parti auprès de ses adhérents ou de faire admettre à une population que sa politique est la meilleure.

Aujourd'hui, la propagande sociologique vise à l'orthopraxie, à diffuser une façon de se comporter, un phénomène culturel de mode. Ici, il ne s'agit pas d'adhérer à un corps de doctrines, la liberté est mise en avant, elle est une manière d'être, de se comporter. On a alors souvent recours à la procédure d'exclusion volontaire, le cas des attentats est éloquent : on n'est pas obligé de penser comme tout le monde, en l'occurrence comme le président américain, mais si on ne le fait pas, on devient marginal. Les journaux et la télévision donnent des modèles, ils créent et entretiennent des stéréotypes interculturels dans un but de banalisation pour représenter une culture, un pays différent. On crée ainsi des figures inhérentes à chaque pays selon une culture, une période particulières, ceci fait naître une forme de propagande sous jacente. C'est le cas de la figure des pompiers et des bénévoles sur le lieu des attentats suite au drame.

Dans notre analyse du traitement médiatique des attentats, nous utilisons plus aisément le terme de désinformation plutôt que celui de propagande. En effet, entrent en jeu des données plus abstraites liées, d'une part au traitement de l'information dans l'urgence, d'autre part à la nature spectaculaire et dramatique de l'événement. En effet, les interdits de la représentation, associés à la déontologie journalistique et à la nécessité d'informer dans l'urgence, provoquent une profusion d'informations fausses ou fallacieuses, pas toujours volontaires ou maîtrisées qui ne peuvent à coup sûr relever d'une opération de propagande.

III.2.2.2. La désinformation médiatique

En temps de crise, les dépêches sont très nombreuses, ce qui n'aide pas à la compréhension et à la lisibilité de l'événement. Or, comme le précise Michel Guérin (*Le Monde*, 14/09/01), l'AFP a « diffusé plus de flash durant la journée du 11 septembre que pendant toute l'année ». Dans le traitement médiatique des attentats, tous les thèmes sont alors traités en parallèle, il est plus difficile pour le lecteur-spectateur de comprendre le déroulement des faits.

Concrètement, la médiatisation et la mise en images changent les conditions et la réception des règles qui ont cours dans la vie courante. Les médias répondent avant tout à un principe de pertinence de l'information ; on se doit de dire des choses qui sortent

de l'ordinaire ; l'image tient souvent lieu de preuve face à l'énoncé qui la commente. De plus, il est important de noter que dans le journal télévisé par exemple, on ne voit pas apparaître la source de l'information, on ne nous en parle pas, message et auteur sont donc déliés, le présentateur reste seul énonciateur et se réapproprie les informations. Ce dispositif tout comme la notion de direct, est susceptible d'induire le mensonge par la réappropriation. Le direct présente un événement vu sous l'angle de l'effectuation, on a déjà assisté à de faux montages qui induisent une manipulation d'images par le réalisateur et provoquent une désinformation par le biais du dispositif. Finalement, les médias présentent des mises en scène destinées à signifier des actions, exprimer des sentiments, raconter des histoires, d'où la tentation de créer des récits d'événements simplifiés voire manichéens susceptibles d'être compris par tous.

Les attentats se construisent médiatiquement autour de trois éléments centraux basés sur des absences du fait de la mise en avant d'autres idéologies correspondant davantage à la politique et au puritanisme américains :

- les passagers des avions détournés que l'on connaît uniquement par le biais de récits posthumes ;
- Les victimes qu'on ne voit jamais et dont on ne connaît même pas le nombre exact ;
- Ben Laden opposé à Georges Bush dont les figures sont entièrement construites dans les médias, mais qui finalement restent un mystère.

Ces absences de la représentation visuelle sont comblées par des discours médiatiques complets qui permettent d'orienter la vision de l'opinion publique. Les victimes et les passagers des avions sont présentés de manière pathétique, on ne peut que compatir à leur souffrance et s'identifier émotionnellement. La figure de Ben Laden est construite négativement par les médias, on nous le présente comme l'ennemi numéro un des États-Unis, le « mal », le principal coupable des attentats, constamment diabolisé et utilisé pour justifier la guerre en Afghanistan. Les discours médiatiques sont donc soumis à des logiques qui sont susceptibles d'induire de la désinformation dans la construction de l'événement.

Les procédés de manipulation médiatique, qu'ils soient explicites ou implicites, sont divers :

- L'impératif de censure, qu'il soit interne au média ou interne au monde politique, et qui limite les actions des médias ;
- l'influence des opinions personnelles, qui peuvent gouverner les articles et la ligne éditoriale qui régit les publications ;
- le discours des journalistes, qui s'aligne sur celui des hommes politiques, en raison des orientations idéologiques des médias révélées ou implicites ;
- la prise en compte de l'opinion publique afin de réaliser un reportage, ce qui conduit à construire les récepteurs des messages (lectorat pour les journaux, spectatorat pour la télévision) ;
- l'existence de sources d'information pas toujours vérifiées ;
- le danger du monopole de l'information, exercé par certaines chaînes et certains journaux dits « populaires » ayant un rôle prédominant auprès de l'opinion publique ;
- la tendance à privilégier le spectacle sur l'information, le choix des informations à partir de leur caractère attractif et spectaculaire selon une distorsion sensationnaliste, ce qui conduit à la prédominance de certains événements médiatiques ;
- la volonté des dirigeants, qui orientent l'information afin qu'elle corresponde aux visées idéologiques des médias qui refusent d'aborder certains sujets et focalisent sur d'autres en contribuant à créer et véhiculer certaines représentations auprès de l'opinion publique ;
- la mise entre parenthèses d'un certain regard critique sur la société, ce qui contribue également à créer un monde de désinformation.

Pour ce qui est de la presse écrite, le principal objet de manipulation est la hiérarchisation de l'information. Les faits rapportés sont sélectionnés et présentés sous un angle chronologique précis ; l'ordre est donné par ce que nous savons de l'événement. Pour une meilleure compréhension, les journalistes ont recours à une référenciation commune, au niveau culturel et médiatique. En ce qui concerne les attentats aux États-Unis, les médias ont orienté les informations véhiculées en mettant l'accent sur la figure du pompier héroïque. Toutefois, la réalité des personnages s'efface souvent devant des images qui se suffisent à elles-mêmes. Dans la couverture médiatique des attentats, la désinformation a été sous-jacente à nombre de discours.

III.2.2.3. La désinformation par l'image

Au début des attentats, les médias français dépendent des sources américaines, c'est pourquoi de nombreuses images sont issues des télévisions américaines, premières à être sur les lieux du drame. Tout le déroulement de l'information en continu, dans la presse comme à la télévision française, se calque sur les informations et les images venues des télévisions américaines, celles-ci étant elles-mêmes orchestrées dans un premier temps, par les commanditaires de attentats. Dominique Wolton (*Le Figaro*, 14/09/01) exprime l'aspect irréaliste et avant tout émotionnel des images : « Regarder ces images ne peut que provoquer un malaise, une sorte d'hébétude. De plus, leur côté spectaculaire risque de faire oublier que dans les décombres, il y a des milliers de morts ». Malheureusement, en situation de communication de crise, cette prédominance de l'iconographie américaine à l'origine du traitement médiatique français des attentats a contribué aux remises en cause diverses et aux opérations de filtrage et de censure du gouvernement américain.

La télévision peut avoir pour propriété de transformer toute réalité en spectacle. Elle modifie la perception du réel en le mettant « en scène ». Et cette spectacularisation atteint aussi l'information : « de nouvelles images viennent d'arriver », « des images exceptionnelles », « des images qui se passent de commentaires »... Dans le cas des attentats, un grand nombre d'images télévisuelles, à force d'avoir été montrées, nous paraissent interchangeables et presque dépourvues de sens : « en saturant les regards d'images insignifiantes, la télévision détruit l'imaginaire, elle enlève aux images la force du merveilleux, du mystérieux, de l'authentique. Bref, elle dévalorise tout ce qu'elle touche par une mise à plat des différences, des sens et des symboles » (Missika, Wolton, 1983 : 237). Le risque est réel.

- <u>La manipulation par l'image</u>

Les images restent dans l'inconscient collectif, comme l'ont montré le lynchage de Ramallah, le meurtre du petit Mohammed, ou la Piéta d'Alger érigée en symbole. En cela, la télévision peut apporter un surplus de signification au niveau iconique. Nombre d'exemples nous prouvent que l'image peut être manipulée dans un but de propagande,

de désinformation[65]. Durant la guerre du Golfe, les images d'aviateurs américains prisonniers, diffusées par l'Irak via CNN, étaient destinées, non pas à donner des nouvelles aux familles, mais bien à agir sur le moral des téléspectateurs américains. Suite aux attentats, les Américains ont diffusé la figure, devenue symbolique, du pompier, dans le but de rassurer la population et d'initier un patriotisme international.

Les images, qu'elles émanent de professionnels ou d'amateurs, sont au cœur du traitement médiatique. Elles sont prises par des personnes présentes sur les lieux, ce qui leur donne encore plus de force. Elles ont pour but de dénoncer des horreurs, de créer des souvenirs, de construire une mémoire collective... L'impact international est énorme. De plus, la révolution numérique permet que les clichés soient pris et diffusés très vite. Christian Caujolle, directeur de l'agence « Vu », insiste sur le fait que « désormais, il y aura toujours un témoin de l'événement, qui prendra une photo et qui pourra la balancer sur internet » (*Libération*, 14/05/04).

Patrick Chauvel, reporter photo de guerre, insiste sur le rôle informationnel prédominant de l'image : « il ne faut pas que les photos soient trop bonnes, trop professionnelles, sinon elles paraissent moins vraies [...] l'important, c'est qu'un événement soit raconté en images, qu'il y ait un témoignage. C'est la continuité de l'information, la continuité de notre travail de photoreporter [...] On vient tous pour raconter une histoire le plus complètement possible »[66]. Ce rôle de témoignage et d'information accordé à l'image ne résiste pas à des formes de manipulations diverses qui s'exercent au profit des terroristes ou des Américains.

Une manipulation de la part des terroristes

Au cœur de l'événement, les terroristes manient les images comme un instrument de pouvoir. La création et la répétition des images-chocs, la diffusion en boucle de l'événement au niveau international, ne font que répéter leur message. De plus, les médias assurent une continuité de leur combat en transmettant l'image qu'ils ont d'eux-mêmes : des hommes de Dieu, résolus, prêts à mourir pour leur cause. Faire passer la

[65] Pour ne donner qu'un exemple, en 1972, les terroristes palestiniens de Septembre noir avaient choisi l'occasion des Jeux Olympiques de Munich pour s'attaquer à des athlètes israéliens, assurant ainsi dans le monde entier un impact considérable à leur action. Ceci rejoint étrangement le mode d'action des terroristes du « 11/09 ».

[66] Magazine Télévisé joint au journal *L'Est Eclair*, semaine du 14 avril 2003.

violence de leur message par le biais unique des images constitue une véritable stratégie de communication. Comme l'expliquent D. Wolton et M. Wieviorka (1989), la réussite d'une action terroriste tient autant au nombre de personnes touchées physiquement, qu'au nombre de témoins de l'événement, astreints au spectacle. De ce double point de vue, la réussite des attentats contre les États-Unis est indéniable. Les terroristes agissent ici sur le pouvoir de fascination des images et le caractère universel de l'événement. Les images du drame terrorisent toute la planète, accentuent les psychoses qui se sont éveillées suite aux attentats et la haine des partisans du terrorisme. François Bernard Huygues, professeur au CELSA, précise qu' « elles ont été délibérément mises en scène par une puissante intelligence, consciente du pouvoir des médias, et ce, en vue d'un effet psychique et panique. Après tout, c'est une définition du terrorisme que de viser à un retentissement psychologique supérieur à sa puissance de destruction physique ». La diffusion en boucle des images accentue cet effet et leur donne leur pouvoir cathartique et émotionnel fort. Les conséquences, au niveau international, sont encore sensibles. L'événement est devenu une référence internationale et un fait historique justifiant tous les bouleversements géopolitiques actuels. L'impact politique et psychologique sur l'opinion internationale est indéniable.

En ce qui concerne les photographes, la représentation qu'ils véhiculent est elle-même organisée. En effet, comme durant une guerre, des « pool » furent mises en place sur les ruines du World Trade Center. Les Talibans ont également eu recours à cette méthode en organisant des visites guidées afin de montrer les dégâts provoqués par les Américains sur leur territoire. Le choix des photographies fut orienté dans un but de dramatisation de l'événement, ce qui peut expliquer le peu d'images récurrentes des attentats. La place que les images ont prise dans les rédactions aide les terroristes à atteindre leur but. Le passage des images indices de l'événement, aux images icônes, symboles de grands idéaux américains accentue cette idée.

Une manipulation américaine

En temps de crise, les médias ne sont pas uniquement là pour charrier de l'information, ils composent aussi une scène sur laquelle sont interprétés les actes clés de la politique, une scène qu'utilisent les responsables gouvernementaux pour communiquer avec les protagonistes et avec leurs électeurs. Comme le précise Robert Namias (*Le Monde*,

19/09/01 : 10) : « Il y a une volonté délibérée de ne pas montrer la réalité de la catastrophe humaine. Nous sommes victimes d'un filtrage que nous pouvons appeler censure [...] Au cours des premières quarante huit heures qui ont suivi l'attentat du World Trade Center, quelques pools de chaînes américaines ont été organisés et canalisés par la police et les pompiers de New-York. Ils ont seulement été autorisés à filmer de loin les décombres mais sans détails ».

Le journaliste rappelle ici qu'au niveau des pratiques professionnelles en temps de crise, quelle que soit leur spécialité, télévision ou presse, les journalistes sont soumis aux mêmes contraintes. Le 17 septembre, Patrick Poivre d'Arvor précise même que « certains photographes se sont vus supprimer leur carte de presse pour quelques jours. Mais ici, personne ne semble s'en préoccuper, car la priorité reste le sauvetage des victimes ». On ne comprend pas pourquoi les autorités américaines sont aussi directes face au traitement médiatique du drame, on choisit les photographes ou les caméramen ayant accès au lieu, on oriente leur vision pour que cela corresponde à l'image qu'on souhaite donner d'une « Amérique touchée en plein cœur ». Filtrage ? Censure ? Interdit ? La certitude que nous pouvons ici avoir est bien le manque d'objectivité des journalistes que ce type de fonctionnement concerne.

Dans les jours qui suivent les attentats, des journalistes du monde entier arrivent aux États-Unis et plus particulièrement à Manhattan pour couvrir l'événement. Le site même de « ground zéro » permet aux autorités locales de contrôler implicitement le travail des médias étrangers. En effet, tous ne sont pas autorisés à y entrer, et Robert Namias déplore ce manque d' « accès à la réalité ». Les agences de presse ne prennent pas cela pour de la censure, le non accès au site serait dû davantage à un manque de sécurité qu'à une censure réelle des autorités américaines. *Ground zéro* serait ainsi le lieu où se jouent d'une part la censure étatique, d'autre part, l'autocensure médiatique. Ainsi, si le 11 septembre, les caméras filment tout et rien dans un but d'exhaustivité, dès le 12, le FBI et la mairie de New-York exercent un contrôle sévère, les caméras étant interdites dans un périmètre de sept hectares autour du World Trade Center. Une polémique s'ouvre vite sur cette notion de censure américaine, la déontologie journalistique prend des sens variés. La question des images de victimes est alors au centre des débats. Certains pensent que le problème majeur ne réside pas dans le fait de montrer des victimes, mais de resituer ces images dans un contexte leur permettant de

prendre sens. En effet, on peut constater que de la part des Américains, il y a une volonté affichée de ne pas causer de traumatisme supplémentaire dans la population américaine, comme ce fut le cas jadis dans la médiatisation de la guerre du Vietnam. Le 13 septembre, Loick Berrou, correspondant à New-York, effectue ce type de rappel historique qui contribue en partie à faire comprendre la réaction américaine : « On ne voit pas de morts, car, depuis la guerre du Golfe, on ne montre pas de cadavres américains : c'est un effet de gestion de crise. Les autorités ne veulent pas traumatiser davantage les Américains, mais aussi ne pas réjouir les esprits pervers ». Dans le même ordre d'idée, l'historien Marc Ferro précise dans *Le Monde* (22-23/09/01 : 24) que « durant les conflits, on ne montre jamais ses morts, mais ceux de l'adversaire. Les Américains ont voulu limiter l'image du traumatisme qu'ils ont subi, de la défaite, de l'affront et de la mortification ». Ce type de réaction vient en parallèle des annonces du président américain, décidé à mener sa guerre contre le terrorisme. Ceci n'est pas sans rappeler la tradition puritaine américaine et principalement la tradition chrétienne pour laquelle, grâce à la foi, nous ne mourrons pas, nous ressuscitons

- Le culte du « zéro mort » : un interdit de la représentation

Les premières images du drame sont diffusées en boucle sur les télévisions internationales et plus particulièrement françaises. Le gouvernement américain accepte que les images de l'effondrement des tours, du Pentagone en ruine, soient diffusées à profusion dans le monde. Toutefois, on nous montre très peu d'images de victimes, de la souffrance des New-yorkais, on souhaite laisser à l'opinion publique internationale l'image d'une nation forte. Comme le remarque Jean Baudrillard (*Le Monde*, 02/11/01) : « l'événement fondamental, c'est que les terroristes ont cessé de se suicider en pure perte, c'est qu'ils mettent en jeu leur propre mort de façon offensive et efficace, selon une intuition stratégique qui est simplement celle de l'immense fragilité de l'adversaire, celle d'un système arrivé à sa quasi perfection et, du coup, vulnérable à la moindre étincelle. Ils ont réussi à faire de leur propre mort une arme absolue contre un système qui vit de l'exclusion de la mort ; dont l'idéal est celui du zéro mort. Tout système à zéro mort est un système à somme nulle. Et tous les moyens de dissuasion et de destruction ne peuvent rien contre un ennemi qui a déjà fait de sa mort une arme contre-offensive ». Ou encore : « Dans un vaste mouvement, à mon sens non concerté, l'Amérique refuse de montrer ses morts ». Le 17 septembre, alors qu'il est présent à

New-York, Patrick Poivre d'Arvor évoque une histoire américaine complexe ; en effet, après avoir tout montré de la guerre du Vietnam qui a bouleversé l'opinion publique américaine, les États-Unis réitèrent ici leur démarche de la guerre du Golfe : montrer l'image d'un événement propre pour préserver le moral de la nation. Catherine Nayl, rédactrice en chef du « 13h » sur *TF1*, note que « les journalistes n'ont même pas accès aux hôpitaux et aux morgues » (*Télérama*, 19/09/01 : 92). En ne montrant pas leurs morts, les États-Unis les font entrer dans la postérité et devenir une légende de début de siècle, un symbole de victimes du mal, et du terrorisme.

Cette absence a avant tout une raison culturelle. Si dans certaines traditions l'exhibition des corps est valorisée, notamment pour les martyrs au Proche-Orient, cette représentation est presque tabou aux États-Unis. Les seuls morts qu'on s'autorise à montrer sont ceux des autres, ceux qui ne nous appartiennent pas. Ceci explique qu'une seule image de cadavres américains est montrée dans les médias, image représentant des corps dans des linceuls sur le site du Pentagone.



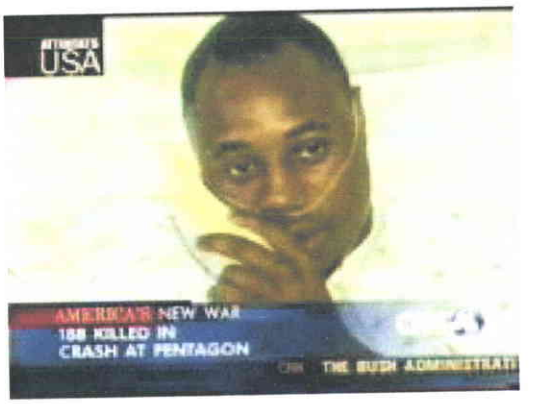
***ARTE*, 12/09, 19h43**

Alors que dans un premier temps, on assiste à une dépersonnalisation des victimes, noyées dans la masse des « victimes », à une déshumanisation au profit d'un vécu commun de la catastrophe, peu à peu, les témoins, les victimes ayant survécu aux attentats vont avoir un visage. L'homme devient alors indice, trace visible des conséquences dramatiques des actes terroristes. En ce qui concerne les victimes non décédées, c'est seulement à partir du 16 septembre que les autorités américaines les autorisent à s'exprimer dans les médias et ceux-ci font bien sûr attention à donner la parole à des victimes de toutes nationalités. Montrer ces personnes, faire entendre leur témoignage est une manière de prendre en considération le public et de rappeler au lecteur-spectateur que tout peut arriver, qu'il doit donc se sentir directement concerné. Le 17 septembre, sur *TF1*, Patrick Poivre d'Arvor diffuse un reportage issu de sources

télévisuelles américaines dans lequel Lin Young, une jeune rescapée, brûlée et alitée, témoigne : « J'ai vraiment eu de la chance, j'étais au fond de l'ascenseur. Tous ceux qui étaient devant moi sont morts avec des membres arrachés, plus de visages. C'était atroce. Et là il a fallu enjamber ces corps ». Ce genre de récit prend une place particulière dans le traitement médiatique des attentats, il démontre l'ampleur du drame, l'atrocité des faits, tout en prouvant que certains ont pu s'en sortir, malgré tout. Ils permettent surtout d'accéder à une certaine réalité des faits qu'on a refusé de montrer et même d'évoquer jusqu'alors. Ces paroles sont particulièrement évocatrices et remplacent les images que les Américains n'ont pas souhaité diffuser.



***France 2*, 17/09, 13h09**



***France 2*, 17/09, 13h18**

Dans la presse écrite, on voit beaucoup de photographies de victimes rescapées le jour même des attentats, toutefois, on n'a aucune représentation de victimes à l'hôpital. L'image dominante, diffusée autant dans la presse qu'à la télévision, est celle de la chute des corps des personnes se jetant dans le vide du World Trade Center. Cette image est devenue le symbole du désespoir des victimes érigées en héros de l'Amérique au même titre que les pompiers de New-York. Laurence Haim, correspondante permanente à New-York pour i-télévision, justifie cette absence de corps par un fait concret, néanmoins critiquable : « S'il y a censure, ce serait sur un point précis : les morts [...] D'après les policiers sur place, le choc a été tellement fort que les corps ont été pulvérisés » (*Le Monde Télévision*, 23-24/09/01 : 7.). Michel Guerrin (*Le Monde*, 2/09/01 : 14) tend à justifier la censure exercée par les États-Unis quant aux représentations iconiques des attentats : « Des voix accusent les États-Unis d'avoir censuré ces images afin que le nation, amputée de deux tours hautement symboliques, reste visuellement conquérante, que le sursaut l'emporte sur le traumatisme, que la

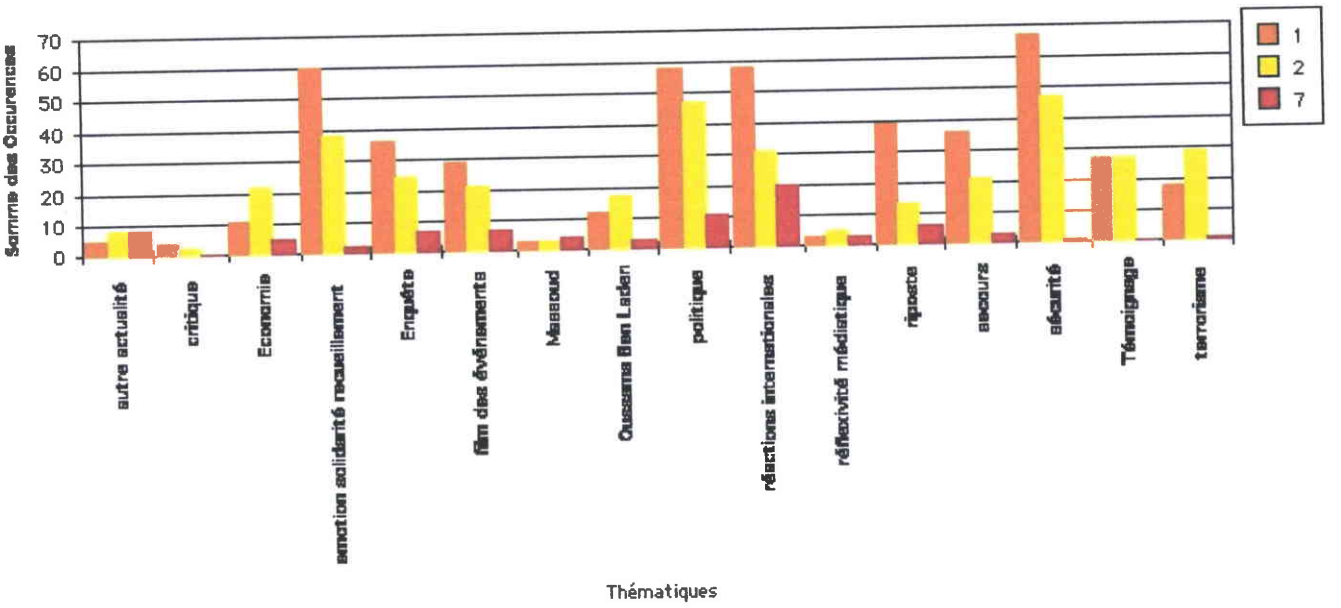
confiance perdure, que les ménages consomment, et que Wall Street ne s'effondre pas ». Cette méthode a permis au peuple américain de ressortir plus soudé, plus solidaire qu'auparavant ; elle a également permis un soutien et des alliances internationales. En ce sens, l'interdit de la représentation, qui reste une forme éloquente de désinformation, ou en tout cas de « mésinformation », mauvaise information, se présente avec un but louable qui justifie son acceptation par l'opinion publique.

- Un message-image universel

Face à cette absence de représentation de victimes, les Américains insistent sur la représentation du travail des secouristes, représentation qui devient permanente et obligatoire dans les médias français : « Hier encore, les stars de Hollywood ou les golden boys de Wall Street étaient les personnages les plus admirés de l'Amérique. Ils ont été remplacés par le policier, le secouriste ou le pompier. La gloire, la réussite, la fortune s'effacent devant le sacrifice de ceux qui avaient un modeste salaire et une mission altruiste : le service des autres » (*L'Express*, 11-17/10/01 : 102).

Les sauveteurs sont les figures de proue du traitement médiatique des attentats, ils deviennent les héros de l'Amérique. Thierry Thuillier, chef du service international de *France 2*, précise qu' « il y a une volonté politique : les Américains ne veulent apparemment pas d'images montrant leurs morts. Ils insistent plutôt sur le sauvetage des blessés et les gestes de solidarité ». Dans le traitement médiatique français, on se rend vite compte que le temps consacré à la scène des victimes est beaucoup moins important que celui consacré au sauvetage, aux pompiers. Le tableau qui suit met en évidence la récurrence des thèmes abordés dans les reportages diffusés du 11 au 18 septembre 2001 sur *TF1*, *France 2* et *ARTE*. On se rend compte que la thématique des secours est très présente dans le traitement médiatique, surtout sur les chaînes françaises.

Figure 45 : Thématiques relevées dans le traitement télévisuel des attentats sur *TF1*, *France 2* et *ARTE*



Source : Inathèque de France/ BNF

Au fil des reportages, écrits ou télévisés, la représentation des sauveteurs se concrétise. Au début, ils sont vus dans leur globalité, certaines figures vont ressortir du traitement médiatique. C'est le cas d'un pompier qui a sauvé un de ses confrères le 14 septembre, son interview est rediffusée sur toutes les chaînes de télévision. Les images viennent témoigner du courage de ces nouveaux héros de l'Amérique, de leur ténacité, de leur solidarité, de leur efficacité. Leurs émotions et leurs ressentiments sont partagés dans l'opinion publique, à l'image de laquelle ils sont parfois découragés mais gardent toujours espoir. Ces images mettent en scène les comportements héroïques des pompiers mais également le soutien constant de la population new-yorkaise. Les commentaires des journalistes sont élogieux et viennent appuyer les propos de Rudolph Giuliani, le maire de New-York, qui souligne : « Notre but est de nous concentrer sur le sauvetage d'un maximum de vies possibles. Nous avons des centaines de policiers et de pompiers engagés sur le terrain dans tout Manhattan en ce moment, et je veux vous faire remarquer la coopération et la collaboration des gardes nationaux et de toutes les équipes de secours qui soutiendront nos pompiers dans les prochaines heures ». Rudolph Giuliani nous montre ici le sentiment d'appartenance à une nation ainsi que la solidarité qui doit se mettre en place pour faire face au drame.

Les images diffusées ont de fortes répercussions sur l'opinion publique américaine et internationale. Les sauveteurs eux mêmes ont été gravement touchés par les attentats, trois cent sont morts dans les décombres. Montrer leurs visages, leur courage face au terrorisme redonne confiance à la population qui conserve l'espoir de retrouver des survivants. L'image des pompiers hissant la bannière étoilée au milieu des décombres est devenue le symbole d'une Amérique qui se ressaisit face à l'horreur des faits. Cette image est récurrente dans la presse française. Ce type d'icône nourrit le sentiment de reconnaissance des Américains envers les sauveteurs et surtout leur sentiment d'appartenance à une même nation qui doit faire face au terrorisme. Ceci engendre une mobilisation du peuple américain, mobilisation presque excessive à laquelle les autorités ne peuvent faire face au lendemain des attentats. Les New-yorkais veulent donner leur sang, aider les secours, amener des vivres... certains se contentent de faire des dessins et d'étaler des banderoles de soutien aux pompiers. Ces manifestations n'en sont pas moins influencées par les discours présidentiels teintés d'une volonté patriotique croissante, elles viennent justifier la liberté d'action accordée au président Bush qui gagne ainsi ses galons après avoir été le « président mal élu ».

En exposant l'image de pompiers héroïques, les autorités américaines créent des icônes derrière lesquelles la population américaine peut se retrouver. Ils sont au cœur du processus d'héroïsation qui permet aux États-Unis une sortie honorable de la crise. Au niveau international, ces icônes contribuent à donner une image positive des États-Unis, image d'une nation courageuse qui relève la tête et se tient prête à tout pour combattre idéologiquement le terrorisme. Les Américains préfèrent donc montrer leurs survivants plutôt que leurs morts, l'Amérique entre ainsi dans une véritable gestion et communication de crise.

Serge Tisseron regrette le caractère de vérité universelle que portent les images des attentats, elle est pourtant belle et bien existante : « Les images ne sont pas seulement un moyen par lequel nous assistons à l'événement, elles sont un événement au même titre que l'actualité qu'elles prétendent rapporter [...] Pourquoi a-t-il fallu attendre deux jours dans la presse, pour comprendre enfin où était située la caméra automatique de CNN qui a donné les premières images, une minute seulement après le premier impact ? Tout se passe comme si les journalistes pensent que les images parlent d'elles-mêmes. Beaucoup de spectateurs sont prêts à basculer dans une fascination qui obère toute

pensée, si on ne leur donne pas de tels repères. » (Tisseron, *Le Monde*, 19/09/01). En effet, les représentations iconiques ne font jamais l'objet d'une expertise. Seule la presse écrite se permet de rédiger des articles autoréflexifs dans le but de les analyser. La parole y est associée aux images fixes ou mobiles et ce sont les mots qui aident à leur compréhension et surtout à leur interprétation dans l'opinion publique.

III.2.2.4. La désinformation par les mots

Florence Demigny, journaliste sur *TF1*, évoque le problème de vocabulaire rencontré dans les reportages télévisés, problème qui s'applique tout particulièrement à la presse écrite dont le principal moyen de diffusion de l'information se résume aux mots : « Les équipes de télévision américaines tentent de mettre des mots sur l'indicible horreur, sans savoir où le cauchemar s'arrêtera ». Le message diffusé dans les médias est universel, les images ne font qu'en accentuer les grandes lignes et fasciner les regards. Baudrillard (*Le Monde*, 2001) précise que « le réel s'ajoute à l'image comme prime de terreur, un frisson en plus. Non seulement c'est terrifiant mais en plus c'est réel ». Termes éloquents qui nous permettent de mettre en évidence les sentiments suscités par les images et les discours relatifs aux attentats du 11/09 : la fascination, la peur, l'angoisse...

- Des discours médiatiques orientés

On a tendance à conférer au journalisme des caractères tels que la spontanéité, la capacité d'absorption rapide de l'information, la faculté de raconter des histoires sans s'embarrasser d'un appareil critique encombrant, tout ceci dans le but de faire comprendre au plus grand nombre l'événement relaté, dans un minimum de temps. Lors d'une conférence (Le temps des médias/INA), Elihu Katz nous livre ses conclusions sur les événements du 11 septembre et notamment sur la perte d'autorité des médias face au gouvernement américain : « il y a matière à critiquer les médias lorsqu'il s'agit d'un certain nombre de défaillances, ils n'ont pas résisté assez longtemps à la langue de bois des autorités. Du jour au lendemain, les États-Unis étaient en guerre, et je critique là les médias israéliens, je pense qu'ils ne se sont pas mieux comportés. Le terme de « guerre » n'était pas adapté, était déplacé. Mais c'est là qu'on voit la vulnérabilité des médias. Ils ne sont pas suffisamment critiques lorsqu'il s'agit d'un renforcement de

l'autorité, ça fait partie de leur rôle que de négocier l'étiquetage, l'usage que l'on fait de certains termes. On a dit que dès le début, il y avait des associations faites avec Pearl Harbor, avec Hiroshima, avec l'assassinat de Kennedy, on a renvoyé à tous ces événements, nous étions en guerre, le Moyen-Orient faisait partie du contexte ? [...] Donc vous voyez qu'il y a un processus de négociation extrêmement complexe qu'il faut absolument maîtriser lorsqu'on est journaliste si on veut éviter de perdre toute son autorité ».

Cette critique vient insister sur le fait que dans le traitement médiatique, les attentats sont inscrits sur le mode fictionnel. Ces lexiques caractérisent les discours et les expressions qui définissent les attentats dans les premières heures, où les journalistes et commentateurs multiplient l'emploi de termes propres à l'univers fictionnel. Les références aux films catastrophes ne manquent pas, on parle de « spectacle », de « scénario », de « scène de guerre »...Le 12/09, sur *France 2*, dans « Télématin », Gérard Grizbec parle des attentats en termes éloquents : « Ces images ressemblent à un tremblement de terre [...] on a l'impression d'être dans un mauvais film [...] cette force de l'image va rester ». Ces termes définissent l'événement dans un premier temps, et surtout permettent de l'appréhender à travers un univers rassurant, connu de tous, l'univers cinématographique. Cet univers est quelque chose que nous maîtrisons et contrôlons à souhait ; utiliser les termes qui lui sont associés nous donne la maîtrise des faits. Les journalistes tentent ainsi d'appréhender l'inconnu en employant un vocabulaire courant, banal. Toutefois, l'utilisation de ces mots peut servir l'idéologie terroriste. Comment ne pas déceler un affront supplémentaire visant les États-Unis, lorsque les images de leur déclin symbolique sont associées au champ lexical des films catastrophes produits par Hollywood.

La médiatisation des actions terroristes accentue également la perte de repères des téléspectateurs. Dans les premières heures, cette psychose multiplie les faux événements qui amplifient alors le discours de la terreur. On parle de « traumatisme général », de « psychose »... On parle des États-Unis comme d'un « colosse aux pieds d'argile », d'une « Amérique humiliée, meurtrie » (Grizbek, *France 2*, 12/09). Montrer et expliquer aux téléspectateurs le traumatisme général et universel, peut bien sûr contribuer à rendre le drame international et susciter une solidarité universelle ; toutefois, même s'il est rassurant de voir que d'autres personnes ressentent la même

tristesse, ceci contribue grandement à amplifier le caractère dramatique de l'événement. Les médias tentent malgré tout d'avoir une vision universelle qui leur corresponde. On donne ainsi la parole aux populations du Moyen-Orient qui s'opposent à l'impérialisme américain, ceci apporte un semblant d'objectivité au traitement médiatique et permet d'apporter un point de vue plus raisonné sur les opinions exprimées dans cette région du monde.

Face à une information unique et uniforme, comme celle diffusée au lendemain du 11/09 dans tous les médias, le but premier reste d'attirer et de conserver le public. Pour cela, une première technique consiste à ponctuer l'information à coups de superlatifs (« images poignantes », « scènes d'apocalypse », « un document exceptionnel »...). Le résultat de cette inflation du discours est d'hypertrophier artificiellement l'importance de certains événements. Il est important de traiter de l'effet boucle à la télévision. On peut alors prendre pour exemple l'image de ces deux femmes cachées derrière une voiture diffusée de nombreuses fois. La vision en boucle de la peur sur leurs visages déréalise l'émotion et la force de ce que ce type d'image représente. L'émission « Arrêt sur image » sur France 5, consécutive aux attentats, étudie particulièrement les modalités de diffusion de l'émotion par cette image. Il en est de même pour l'image des New-yorkais en fuite, désormais devenue célèbre, et la représentation d'une mère qui vient de perdre son fils dans l'un des avions : ce témoignage sera diffusé à plusieurs reprises sur toutes les chaînes françaises. L'homme présenté dans la troisième vignette est une victime de l'attentat, il vient de sortir des tours, son témoignage est l'un des premiers diffusés sur les chaînes françaises, il sera d'ailleurs le plus rediffusé.



***ARTE*, 12/09, 20h01**



***ARTE*, 12/09, 20h09**



***France 2*, 14/09, 20h32**

La diffusion en boucle induit un « effet d'hypnose » (Tisseron, « Arrêt sur images », *ARTE*, 16/09/01) qui peut être source de confusion intellectuelle et émotionnelle. Cette

homogénéisation se concrétise également par un refus des sujets qui contredisent les préjugés : « Pour être entendu par beaucoup, il ne faut gêner personne » (Woodrow, *Le Monde Télévision*, 15/04/91).

Les médias se doivent de donner une vision du monde qui correspond aux aspirations et aux valeurs de ce qu'ils identifient comme « la majorité des lecteurs-spectateurs ». Malgré tout, nous savons tous que ce n'est pas parce qu'une vision est unanimement partagée qu'elle est adéquatement représentative de la réalité. Dans cet ordre d'idée, Ignacio Ramonet a évoqué « la pensée unique » (*Le Monde Diplomatique*, Janvier 1995). Cette universalisation consiste à redéfinir un auditoire selon un dénominateur commun afin de rassembler un public aussi large que possible. Au niveau du contenu, ceci s'exprime par une véritable redondance de l'information. Le téléspectateur attentif s'aperçoit que l'essentiel des programmes est constitué de rediffusions, le lecteur critique observe que tous les journaux s'informent auprès des mêmes sources et illustrent l'actualité avec les mêmes photos. Cette homogénéisation associée à une hiérarchisation de l'information peut être facteur de désinformation. Noam Chomsky peut alors affirmer que les médias aseptisent l'information : « l'accusation la plus accablante que l'on puisse adresser aux médias d'information émane de certains travaux qui indiquent que plus une personne consomme d'informations diffusées par les médias commerciaux, moins elle est capable de comprendre les affaires publiques ou politiques » (Chomsky et Mc Chesney, 2000 : 100).

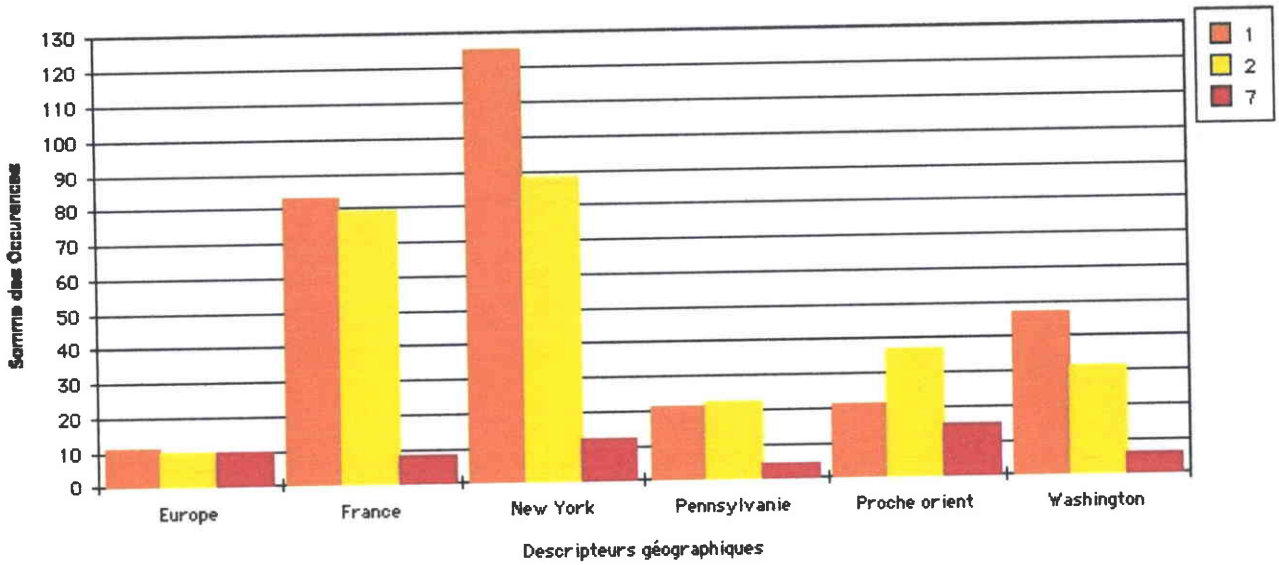
Des bavures de la presse ou des entorses déontologiques existent, mais le problème plus quotidien est celui des critères de sélection des « news » et de leur hiérarchisation dans l'ordre de présentation par la sélection des thèmes portés à la connaissance du public. Les médias ne disent pas comment penser, mais à quoi penser. Ils exercent par là une sorte de pouvoir, voire même de censure informationnelle dans l'esprit du public. Il ne faut pas oublier qu'un accès quantitatif à l'information ne provoque pas nécessairement une amélioration qualitative, ni même une démocratisation du savoir. Les sujets sont souvent choisis dans les journaux télévisés par rapport à leur impact sur l'opinion publique plutôt que par leur intérêt. La sélection des informations est souvent basée sur le principe « plus il y a de sang, mieux ça se vend » (Halimi, *Le Monde Diplomatique*, Août 1998).

Le 11 septembre, sur *TF1*, Ulysse Gosset effectue une distinction entre les attentats de New-York et Washington : « à New-York, c'est l'Apocalypse ; à Washington, c'est le désarroi ». Cette mise en perspective des différents lieux des attentats, présentés hiérarchiquement auprès de l'opinion publique, contribue à modifier l'appréhension de l'événement. Le World Trade Center est présenté comme l'attentat principal, c'est celui dont on se souvient, c'est lui qui caractérise la dramatisation des attaques terroristes. Le Pentagone a compté beaucoup moins de victimes et surtout moins de médiatisation, c'est pourquoi il est moins présent auprès de l'opinion publique. Les discours portés sur l'attentat en Pennsylvanie sont très peu présents sur la scène médiatique française, ils sont presque tous faits de suppositions et ne sont évoqués que pour aborder l'aspect héroïque des passagers, les nouveaux héros américains. Les termes chocs utilisés par les journalistes contribuent, au même titre que les images, à l'effet de ralliement sous le drapeau, à l'accentuation du patriotisme américain.

Le visionnage de tous les documents concernant le « 11/09 » durant la semaine qui suit les attentats nous a permis de mettre en évidence une hiérarchisation de l'information. Selon les dénominations appliquées à l'Institut National de l'Audiovisuel, où nos recherches ont été effectuées, on nomme descripteurs géographiques, les éléments faisant référence de manière explicite aux six lieux évoqués : l'Europe, la France, New-York, la Pennsylvanie (lieu du dernier crash), le Proche-Orient et Washington.

Figure 46 : Descripteurs géographiques dans le traitement télévisuel des attentats

	TF1	France 2	ARTE
Europe	11	10	10
France	83	79	8
New-York	125	88	12
Pennsylvanie	21	22	4
Proche-Orient	21	37	15
Washington	47	31	6



Source : Inathèque de France/BNF

Ce graphique représente la récurrence des thèmes évoqués sur trois des chaînes françaises, *TF1*, *France 2* et *ARTE*, durant la semaine qui suit les attentats, du 11 au 18 septembre 2001. Le tableau nous donne un indice numérique de la récurrence des thématiques. Le graphique met clairement en évidence le choix des rédactions concernant la hiérarchisation des informations, l'attentat de New-York est beaucoup plus traité que celui de Washington ou encore davantage que celui de Pennsylvanie, surtout sur les deux premières chaînes nationales.

Les discours portés sur l'événement sont également sélectionnés au niveau de leur contenu. En effet, les thèmes de prédilection des journalistes sont principalement le déroulement des attentats, les victimes, le déblayage des décombres, les secouristes, les organisations terroristes et la préparation à la riposte. Toutefois, certaines absences discursives sont révélatrices d'une orientation idéologique du discours médiatique. C'est notamment le cas du nombre des victimes sur le site du World Trade Center. Le 11 septembre, Rudolph Giuliani qualifie ce nombre de « terrifiant ». Le lendemain, Colin Powell annonce « 1000 blessés par tour ». Le 13 septembre, on a pu sortir des ruines 92 corps alors que 4763 personnes sont portées disparues. Six jours après les attentats, le bilan toujours provisoire s'étend à 4957 personnes. Alors qu'évaluer le nombre des victimes reste une entreprise difficile, Thierry Meyssan (2002) considère que le bilan a été estimé à la baisse et affirme qu'il y aurait réellement 4080 morts. Toutefois, il est nécessaire de mettre en évidence le fait que certains problèmes rendent

difficile le comptage des victimes ; outre les escrocs de l'assurance et les personnes disparues, il est essentiel de comptabiliser également les travailleurs clandestins et les étrangers souvent non déclarés. Dans les jours qui suivent, ce chiffre est dévalué par les politiques américains et les médias français. Ainsi, un an plus tard, *Libération* recense 2817 victimes dont 78 disparus. En ce qui concerne le Pentagone, le bilan d'abord très lourd est vite ramené à un chiffre plus réaliste de 189 morts. Les victimes du vol de Pennsylvanie sont plus faciles à évaluer, elles sont au nombre de 44. Les informations et le bilan des victimes sont en constante réévaluation, toutefois, les chiffres sont repris en permanence lorsqu'on évoque les attentats. Ils sont la représentation dénombrable, quantifiable de l'atrocité des faits.

- Manipulation du discours sur l'enquête

Les médias ne se considèrent pas toujours tenus de révéler leur sources aux lecteurs-spectateurs, ils sont en effet soumis à la concurrence et donc en constante recherche de révélations. Tout est alors un problème d'éthique, il faut en permanence mesurer à quelle manipulation de quel acteur on risque de se prêter et évaluer quel service on rend à une réelle manifestation de la vérité. Dès le lendemain des attentats, l'enquête concernant les kamikazes et l'organisation à l'origine du drame est déjà bien avancée. Trois jours après les attentats, les services secrets présentent la liste des cinquante personnes identifiées en lien avec le réseau Al Qaeda. Cet événement apparaît comme un échec pour les services secrets américains ; par conséquent, ils doivent très vite trouver les coupables afin de surmonter la crise et retrouver la confiance des Américains. La communication de nouvelles informations devient un enjeu majeur pour les États-Unis, qui se doivent de rendre des comptes à l'opinion internationale, par le biais des médias.

Les reportages mettent en évidence l'efficacité des services secrets, et suivent les progrès de l'enquête jour après jour. On nous présente, dans un premier temps, les évolutions de l'enquête sur le territoire américain, puis au niveau international, avec le démantèlement du réseau terroriste, notamment à Hambourg. Les reportages permettent de présenter les kamikazes, de retracer leur parcours avant leur mort dans les avions suicides. On peut ainsi mettre un visage sur les coupables, leur donner un nom, une

identité. Ils sont identifiés, on sait à quel groupe ils appartiennent, on sait désormais qui est l'agresseur, et contre qui la vengeance américaine va pouvoir s'exercer.

L'enquête concernant Oussama Ben Laden et son réseau international ne présente aucune preuve de sa culpabilité. On nous présente même, sur *France 2*, une lettre écrite de sa main où il dément toute implication dans ces attentats : « J'affirme catégoriquement que je n'ai pas commis ces attentats, et que ceux qui l'ont fait, l'ont fait dans leurs propres intérêts » ; malheureusement les sources de ce document ne sont pas précisées. Oussama Ben Laden est présenté comme le suspect numéro un, on en parle dans des reportages relatant les faits des réseaux islamistes intégristes, le parti-pris des journalistes est alors explicite.



***ARTE*, 11/09, 20h09**



***TF1*, 12/09, 21h06**







***TF1*, 12/09, 21h06/08**

Les discours des journalistes sont plutôt évocateurs et conduisent à condamner le riche saoudien présenté comme l'ennemi numéro un des États-Unis. Les reportages dressent un portrait succinct du personnage où il est présenté comme le principal suspect de l'événement. La plupart du temps, on ne rappelle pas son implication aux côtés des Américains en tant qu'agent de la CIA. Á ce sujet, Elihu Katz (Le temps des médias/INA) précise qu'« il est très difficile de distinguer information et opinion. Et là

il ne faut pas se voiler la face, il faut faire face à ces interprétations qui sont en concurrence, faire le tri. Lorsqu'on fait le récit de l'événement, on s'appuie sur ce qu'on a appelé le « master narrativ », le récit principal, c'est un terme de [...] collègues à moi en Israël qui ont pensé tout de suite à la tour de Babel, immédiatement c'est une image qui leur est venue à l'esprit, ils ont pensé à l'arrogance qu'avaient eue les bâtisseurs de la tour de Babel. Dieu avait dit à ces bâtisseurs « cela suffit » est-ce que Ben Laden est dieu, voilà une question à laquelle il est difficile de répondre. Est-ce qu'il est vraiment l'auteur de cet attentat ? Á mon sens ce n'est pas encore établi, on a pu peut être l'adouber, enfin il s'est auto-adoubé en tant qu'auteur, mais la question est posée ». Peu à peu, la réflexion et les raisonnements sur les motivations et l'organisation des nouveaux terroristes, prennent le pas sur les images des tours en feu, et les ruines du Pentagone.

Le discours permet notamment au président américain d'asseoir sa légitimité auprès de l'opinion publique. Le 17 septembre, G. W. Bush déclare vouloir retrouver Oussama Ben Laden, « mort ou vif ». Ce vocabulaire de « western » transforme Bush, président mal élu et controversé, en conquérant lancé dans la croisade contre le terrorisme. Elihu Katz nous explique encore la rumeur concernant les liens entre Oussama Ben Laden et G. W. Bush : « il découle du *master narrativ* que Bush [...] s'est transformé en dirigeant de la lutte contre le terrorisme, chef de guerre, il a instrumentalisé Ben Laden, Al Jazeera aurait dû diffuser un entretien en direct avec Ben Laden a-t-il été dit, un chauffeur express aurait du déposer la cassette sur le perron de la Maison Blanche. Al Jazeera a dit « mais voila un sujet intéressant », mais on n'est pas certains qu'ils aient vu cela comme un réel sujet dès les premiers instants ».

La diabolisation est un procédé classique de désinformation. Les discours de G. W. Bush sont marqués par un manichéisme fort, le combat « du bien contre le mal ». En faisant cela, le président Bush reprend le même type de propagande que les terroristes. Jean-François Kahn (*Marianne*, 24-30/09/01 : 13) note à ce sujet : « Le mal, c'est quoi pour M. Bush ? Ce sont ceux qui affrontent l'Amérique. D'où il résulte que le « mal », sans changer de nature, tout en demeurant intrinsèquement fidèle à lui-même, peut d'abord avoir été le « bien ». La preuve par Ben Laden, ex-agent actif de la CIA ! ». Le danger vient notamment des termes utilisés. Tant qu'il n'y a pas perception des différences, il n'y a pas perception de l'autre, d'où cette volonté de mettre en opposition

les occidentaux et les populations du Proche-Orient. Toutefois, les médias se rendent vite compte que la stigmatisation d'une poignée de terroristes conduit à la stigmatisation d'un groupe ethnique dans son ensemble, on en arrive à une globalisation (« les musulmans ») dangereuse par les signifiés qu'elle induit dans la mémoire collective. Si au départ les images de liesse dans les camps palestiniens présentés comme une attitude générale créent beaucoup de polémiques, leur interprétation est rapidement remise en cause. Cette maladresse conduit les médias à prendre du recul par rapport à l'événement. Les journalistes insistent sur le danger de l'amalgame entre arabes et kamikazes : « Face à une opinion vite susceptible de faire de tous les « arabes » de potentiels terroristes, dire et redire non » (*Libération*, 13/09/01). Les journaux nous présentent alors les manifestations visant à éviter une confusion qui mènerait vite au chaos la population mondiale.

III.2.3. Les diverses formes de désinformation associées au traitement médiatique des attentats

Qu'elle concerne les évolutions de l'enquête ou les discours médiatiques de manière plus globale, la désinformation exercée par les médias peut prendre diverses formes et être mise en œuvre en faveur des États-Unis ou, de façon plus implicite, des terroristes. La question de l'appropriation de l'événement s'adresse non seulement aux médias mais également aux hommes politiques. En effet, chaque acteur international éprouve le besoin de livrer ses réactions et de montrer son émotion sur la scène médiatique au lendemain des attentats. Que ce soit pour exprimer son soutien aux États-Unis ou pour justifier les actions des terroristes, ces attitudes démonstratives peuvent générer une forme de désinformation pro américaine ou pro terroriste.

III.2.3.1. La désinformation pro-américaine : la légitimation de la guerre

Même si le début de la médiatisation des attentats semble être orchestré par les terroristes, la communication qui suit est clairement orientée vers une protection des intérêts américains. Les médias français se donnent pour but ultime d'informer la population, de lui faire partager la douleur des Américains ; toutefois, au fil des

analyses et des témoignages, la médiatisation adopte un point de vue plus politique en mettant en avant la défense de la politique américaine et par extension la défense de la civilisation occidentale. On adopte alors une vision unilatérale et unanime de l'événement.

- La défense de valeurs communes

Dans une démocratie, les individus ont besoin de sentir qu'ils appartiennent à une même communauté. Ainsi, on peut faire une distinction entre le lecteur-spectateur, pris dans son individualité, ayant sa propre vision du monde, ses références, ses jugements ; et le public qu'il constitue, qui adopte alors une vision communautaire des faits, qui partage les mêmes émotions et les mêmes points de vue que le reste de la planète. Chacun croit alors que sa vision de l'événement est juste et que ses sentiments sont légitimes, mais il pense également appartenir à cette « grande communauté interprétative » instaurée par les médias. Les médias font corps dans un consensus présenté comme indiscutable, ils mettent pour un temps de côté tout procédé de mise à distance en justifiant d'une solidarité sans faille pour les Américains. Journalistes et officiels insistent sur ce besoin d'unité. Cette idée donne l'occasion à Denis Lacorne, chercheur au CERI et spécialiste des États-Unis, de préciser sur LCI le 11/09/01 : « Dès le début, les attentats occasionnent « un effet de ralliement au drapeau » ». Cette doctrine non écrite a facilité la transition rapide entre la reconnaissance de la catastrophe et la déclaration de guerre officielle, informelle et consensuelle. En effet, le samedi 15/09, le président Bush annonce la guerre, les médias avaient alors déjà préparé l'opinion à cette possibilité. La télévision comme la presse ont prodigué les exhibitions de ferveur nationaliste et les promesses de revanche de G. W. Bush. La rhétorique des « bons et méchants » interdit toute possibilité de médiation et de reconnaissance. Á la télévision notamment, les erreurs s'expliquent, les journalistes ne sont pas préparés à occuper autant l'antenne et pour conserver l'audience, on promet constamment un nouvel événement, « d'autres images étonnantes ». Le 11/09, sur *France 2*, on nous montre des images de « dernière minute, ces images sont celles du Pentagone », « ces images sont le témoignage que les événements sont dramatiques pour les États-Unis ». À 17h10, Daniel Bilalian interpelle le spectateur : « on devrait avoir plus d'informations dans les minutes qui viennent ».

« Un tel événement méritait peut être mieux que le traitement médiatique presque exclusivement compassionnel auquel il a d'abord donné lieu » (Halimi, *in Manière de Voir* n°63, mai-juin 2002). Suite aux attentats, on assiste pour la première fois à une médiatisation unique, uniforme, où le communautarisme est latent. Dans un sondage publié dans le New-York Times les 13 et 14 septembre 2001, à la question : « Les États-Unis doivent-ils prendre des mesures militaires contre les auteurs de l'attaque même si cela signifie que des milliers de civils innocents peuvent être tués ? », 67% de la population américaine semblait être pour. Marc Lits (2004 : 17) apporte un bémol à la condamnation du traitement consensuel de l'émotion, car selon lui « ce n'est pas abandonner son identité journalistique que de partager, au moment du direct, la compassion témoignée aux victimes et à leur famille ». Dans les médias, cet unanimisme est explicite. Serge Halimi nous donne l'exemple de France Inter. Le 18 septembre 2001, lors d'une émission spéciale en direct, le journaliste donne constamment l'heure sur la côte, « elle était vraisemblablement devenue la nôtre ». Le 14 septembre, sur France Musiques, un autre insiste sur notre besoin de solidarité envers les Américains : « Aujourd'hui, à midi, nous serons tous américains en faisant, trois minutes durant, le silence [...] rejoignant en cela vos quotidiens, qui, le premier choc passé, s'arrêtent un instant ce matin pour se recueillir et réfléchir ». Le *Journal du Dimanche* précise : « si c'est l'Amérique qui est en deuil, ce sont toutes les démocraties qui sont frappées. Et en danger. En ce sens, oui, nous sommes tous américains ». L'interrelation entre les médias est essentielle : le 13 septembre, sur France Info, un journaliste insiste sur l'unicité de l'information : « Lisez J.M. Colombani à la une du *Monde*, lisez Serge July, de *Libération*, Michel Schifres dans *Le Figaro*. Lisez la chronique de Jacques Julliard, l'éditorial de Jean Daniel dans *Le Nouvel Observateur*, celui de Claude Imbert dans *Le Point* ou de Denis Jeambard dans *L'Express*. Lisez ces dizaines de pages, ces centaines d'articles qui expliquent finalement tous la même chose ».

Le partage de valeurs communes passe notamment par un vocabulaire « made in America ». La prononciation du nom de Ben Laden, à l'américaine, le terme « ground zéro » utilisé à profusion, montrent que les médias français s'alignent sur les États-Unis et adoptent leur vision de l'événement ; les médias prennent alors réellement parti. Dominique Verdeilhan, président de la société des journalistes de *France 2*, explique que « les mots ont un sens et il faut savoir les utiliser » (*Le Monde*, 24/10/01). En effet,

l'utilisation de ce vocabulaire est une nouvelle manière d'unifier l'opinion internationale. De plus, le vocabulaire guerrier et le terme de « propagande » sont utilisés pour caractériser les terroristes. Le lecteur-spectateur est ainsi plongé dans l'événement aux côtés des Américains. Lorsqu'on nous montre les tee-shirts à l'effigie de Ben Laden vendus au Moyen-Orient, on nous parle de propagande, mais jamais ce terme ne sera utilisé pour caractériser la profusion de drapeaux américains dans les rues de New-York ; on nommera cela « ferveur patriotique ».

Les médias contribuent à donner du crédit à certains discours ou personnalités politiques. Rappelons-nous que déjà, durant la première guerre du Golfe, aucun discours de l'opposition démocratique n'a été porté à la connaissance du public ; ceci constitue un exploit de la propagande. La légitimation de la guerre est alors venue de l'idée qu'il ne faut jamais récompenser les agresseurs, qu'il est nécessaire de contrecarrer toute agression par un recours rapide à la violence. Il en est de même au lendemain des attentats. Cette « fabrication du consentement » dont parle Bernays relève d'une « solide culture totalitaire aux États-Unis » (Chomsky, Mc Chesney, 2000 : 37). Venant de la commission Creel, Edward Bernays (in Chomsky, Mc Chesney, 2000 : 37), chef de file du secteur des relations publiques, a développé ce concept qu'il décrit comme l'essence même de la démocratie. En mettant Oussama Ben Laden sur le devant de la scène, on fait en sorte qu'il apparaisse plus grand que nature et cette technique respecte la tradition de la désinformation poussée à l'extrême.

Peu à peu, la figure du président américain devient centrale dans le traitement médiatique de l'événement. Au niveau politique, G. W. Bush utilise des slogans qui fonctionnent auprès de l'opinion publique. Ces slogans et les différents appels du président repris au niveau médiatique dans le monde entier font qu'on ne peut pas ne pas être d'accord avec la politique adoptée par les États-Unis. Il n'en reste pas moins que cette rhétorique a pour but ultime de détourner l'attention du public. Afin de fabriquer l'opinion, il faut mobiliser le peuple et pour le mobiliser, il faut l'effrayer. Ses discours sont diffusés et rediffusés afin de donner du poids aux sujets traités dans les émissions, ils les rendent crédibles. G. W. Bush devient une référence dans les discours : « Comme Bush, qui a exhorté ses compatriotes à revenir au travail » (Florence Schaal, *TF1*, 13/09/01), « George Bush rassure la communauté arabe », « Tout le monde se range derrière le président » (Patrick Poivre d'Arvor, *TF1*,

11/09/01). Le personnage de George W. Bush est réellement construit lorsqu'il est mis en opposition à Oussama Ben Laden, l' « ennemi public numéro 1 des États-Unis ». Même si la version officielle de sa culpabilité n'arrive que le 13 septembre, dès le 11 septembre, Ben Laden est dans toutes les pages des journaux et toutes les éditions télévisées. Sur *France 2*, le 12 septembre, le journaliste précise que « pour les Américains, Ben Laden est le diable en personne », c'est ainsi qu'il est représenté dans les médias français au lendemain des attentats, même si l'utilisation récurrente des conditionnels vise à atténuer les propos journalistiques. Le 17 septembre, sur *TF1*, dans le journal télévisé de 20h, on nous montre des images de Ben Laden devant les tours en feu, images truquées bien sûr, mais qui n'en portent pas moins une symbolique forte qui contribue à orienter les représentations du mal auprès de l'opinion publique. La preuve est faite par l'image.

Ce manichéisme ambiant, en ramenant un affrontement personnel à un conflit militaire, vise à déculpabiliser les États-Unis, il induit et accentue la poussée de patriotisme qui caractérise la réaction des Américains suite aux attentats. Afin d'obtenir l'adhésion du public par rapport à une décision politique notamment, il est nécessaire de fabriquer pour le peuple des ennemis ; aujourd'hui l'ennemi est diffus, on le retrouve sous l'expression « terrorisme international ». Suite aux attentats, on diffuse même des documents « confidentiels », des vidéos de propagande d'Al Qaeda mettant en évidence le caractère inhumain des actes terroristes. Noam Chomsky prend à ce sujet pour illustration une étude réalisée par l'université du Massachussets sur les attitudes pendant la guerre du Golfe, étude sur les croyances qui naissent en regardant la télévision. Une question était : « Combien, d'après vous, la guerre du Vietnam a-t-elle fait de victimes chez les Vietnamiens ? » ; en moyenne, les Américains ont répondu une centaine de milliers, alors qu'en réalité, le chiffre officiel s'élève à deux millions. On retrouve ici la difficulté de déterminer les nombres des victimes, et la volonté, parfois affirmée des gouvernements d'induire en erreur l'opinion publique par une information erronée ou sélectionnée au préalable.

Dans un article paru dans *le Monde Diplomatique*, Daniel Lazare précise qu'alors, « il devient presque impossible d'envisager que la politique américaine aurait pu encourager le terrorisme ou simplement contribuer à la vague d'anti-américanisme à l'étranger. Le verdict est unanime : les États-Unis ne peuvent pas être coupables ; ils ne sont en rien

responsables ; toute déclaration contraire équivaut à prendre part pour l'ennemi. ». Cette vision de l'événement contribue non seulement à réunir les nations mais également à diviser le monde en acteurs du bien et du mal, ceci s'inclut parfaitement dans une démarche culturelle et idéologique américaine. « Dans un monde fondé sur une croyance quasi-religieuse en la Présidence et en la Constitution, la foi est restaurée [...] Le seul sujet de controverse qui est finalement admis, est de savoir si l'Amérique devait se contenter de faire la guerre à l'Afghanistan ou l'étendre à d'autres pays » (Lazare, *Le Monde Diplomatique*, Août 2002).

Afin de rapprocher l'événement des préoccupations des lecteurs-spectateurs, on ramène le sujet à un autre thème portant à polémique : la lutte anti-mondialisation. *Le Figaro Économie* du 13 septembre 2001 insiste sur cette idée : « En s'attaquant à un tel symbole, les terroristes rejoignent le discours des antimondialistes, dont la parole est devenue omniprésente ». Et John Vinocur, journaliste américain à Paris rajoutera : « L'horreur de ces avions détournés qui s'écrasent sur ce symbole du World Trade Center souligne l'absurdité de cette violence déplacée contre la mondialisation et renforce la main des autorités qui doivent y faire face. Diaboliser de manière violente les États-Unis et les organisations du commerce mondial s'apparente à présent à une entreprise potentiellement meurtrière ».

La thématique de la guerre apparaît de manière constante à partir du 17 septembre, elle constitue une avancée dans la hiérarchisation des informations et marque la fin de notre corpus. De nombreux reportages insistent sur l'engagement des Américains dans les centres de recrutement militaires américains ; on parvient ainsi à prouver que la guerre est la seule issue possible, qu'elle est voulue par les Américains et s'en trouve ainsi légitimée. Ces sujets sont complétés par des reportages ou des articles relatant la fuite de la population afghane, qui sent arriver le conflit, vers ses frontières. Tout est fait pour que, dès le 11 septembre où les attentats sont qualifiés d' « acte de guerre », l'opinion publique considère la guerre comme juste et inévitable, et les journalistes deviennent les porte-parole de cette cause. Sur *TF1*, le 12/09, à 6h30, on nous annonce des images de « cette nouvelle guerre, comme le titrent la plupart de vos quotidiens aujourd'hui » et notamment *Le Figaro* du 12/09, *Paris Match* du 20/09 et *Le Nouvel Observateur* du 13/09.



***France 2*, Télématin, 12/09, 7h56**

Les valeurs des États-Unis ont été touchées, il est donc nécessaire de réagir. Le patriotisme en devient même excessif : combien d'Américains évoquent le fait que ces attentats ne sont que le reflet d'une jalousie internationale face à un peuple qui réussit et rayonne à tous les niveaux, intellectuels, politiques, diplomatiques… Noam Chomsky (2000 : 21-28) parle ici d' « un totalitarisme dans lequel le troupeau dérouté est à dessein devié de sa route et erre, terrifié, en hurlant des slogans patriotiques, en craignant pour sa vie et en encensant le chef qui l'a sauvé de la destruction ». En effet, les médias contribuent, d'une part, à légitimer la riposte au Proche-Orient ; d'autre part, ils donnent un rôle important à jouer à un président « mal élu » qui s'en voit ainsi légitimé dans sa fonction. Robert W. Mc Chesney (2000 : 160) précise que sur le « marché commercial des idées, une chose est vraie si l'on parvient à faire croire à la population qu'elle est vraie ».

- Un soutien unanime de la classe politique internationale

Suite aux attentats, les acteurs de la vie politique envahissent la scène médiatique pour présenter leurs condoléances au peuple américain. Á 16h13, Jacques Chirac interrompt l'inauguration de la faculté des métiers de Rennes pour faire part aux Français de son émotion et les rassurer. De nombreux hommes politiques internationaux s'exprimeront ensuite directement après lui dans les médias ; malgré leurs opinions politiques parfois divergentes, ils n'en restent pas moins unanimes quant à la condamnation des attentats et au soutien à apporter au peuple américain. C'est le cas notamment de Tony Blair, Lionel Jospin, Yasser Arafat, Daniel Vaillant, Kofi Annan, Rudolph Giuliani…

Les déclarations officielles se succèdent, les termes d' « amitié », « soutien total », « émotion » et « solidarité » sont récurrents. Ceci prouve que les attentats ont eu un impact diplomatique important, tant au niveau des états pris dans leur individualité que par rapport aux organisations internationales telles que l'ONU ou l'OTAN, organisations qui semblent peu à peu avoir été évincées de la gestion du conflit par les États-Unis.

Quelques personnalités politiques prennent une place dominante dans les médias. Juste après l'attentat contre le World Trade Center, Vladimir Poutine affirme son soutien moral et surtout militaire au président Bush. Ceci montre d'abord que la guerre froide est bien terminée ; d'autre part, cela permet à Vladimir Poutine de mettre en avant les problèmes de terrorisme rencontrés sur son territoire et d'obtenir ainsi le soutien des Américains face aux Tchétchènes.

Jacques Chirac est un interlocuteur de premier plan pour le président américain. Il apparaît à plusieurs reprises sur toutes les chaînes françaises. Son premier discours s'adresse à l'opinion internationale ; il le prononce également devant les télévisions américaines, il rejette vivement les attentats, l'émotion prime. Son deuxième discours s'adresse plus particulièrement aux Français ; il a pour but de rassurer la population qui se souvient encore des attentats de 1995 à Paris. Il met également en avant les dispositions politiques prises en collaboration avec le gouvernement et notamment Lionel Jospin. Pour la minute de silence du 14/09 dans la cour de l'Élysée, le président français décide de faire jouer l'hymne américain et se présente aux côtés de l'ambassadeur des États-Unis, Howard Leach. Le 17 septembre, il rencontrera Paul Newman, de passage à Paris « c'est le seul rendez vous que le président n'a pas décommandé » précise Patrick Poivre d'Arvor dans le journal de 20h sur *TF1*. Il est le premier chef d'état à survoler New-York et à rencontrer G. W. Bush suite aux attentats. Toutes ces actions et ces discours ont pour but de montrer que la France est toujours l'alliée des États-Unis. Jacques Chirac y a également gagné des points auprès de l'opinion française pour favoriser sa réélection ; *Marianne* ironise sur ses actions dans son numéro du 24 au 30 septembre 2001 : « Jacques Chirac, le 11 septembre 2001, à la faveur – pardon –, par le malheur d'une tragédie mondiale, est redevenu chef de l'état, chef des armées, chef de la diplomatie et... candidat indiscutable, voire favori, à sa

succession ». Ce type de discours a été tenu maintes fois au sujet du président Bush qui, suite aux attentats, a acquis une légitimité inespérée.

Suite aux attentats, les réactions des hommes politiques se calquent les unes sur les autres. Ces comportements semblent fonctionner sur le schéma « modèle-miroir » d'une propagande de type sociologique. Les hommes politiques permettent de personnaliser le surcroît d'émotion ressenti par la population. Leurs discours sont là pour prouver leur adhésion à l'opinion générale et personnaliser l'émotion connue par toutes les nations. Relayées par les médias, ces actions politiques permettent de définir la position de chaque peuple par rapport aux attentats et de mettre en avant une « union sacrée », une union internationale où les mêmes valeurs sont partagées par tous et commanditées par les Américains. C'est une forme de propagande sociologique, au sens de Jacques Ellul, car ceci sous-entend un modèle comportemental. L'exemple des trois minutes de silence respectées dans le monde entier, le 14 septembre, est éloquent à ce sujet. On peut également parler de propagande politique dans la mesure où cette cohésion a pour but la « purification des alliances » (Tertrais, 2004) internationale et une implication des états dans la lutte à long terme contre le terrorisme. Cette action mimétique de toutes les classes politiques, de tous les pays, est une réaction impulsive face à un acte terroriste d'une telle ampleur. Chacun exprime son émotion et participe ainsi à la mise en œuvre d'une idéologie. Toutefois, ceci est également un moyen, pour les chefs d'état notamment, de s'allier aux États-Unis et de véhiculer auprès de l'opinion publique une image responsable d'un pays engagé au moins moralement dans la guerre contre le terrorisme international.

III.2.3.2. La désinformation pro-terroristes

Les terroristes utilisent les armes fournies par le système attaqué : l'argent et la spéculation boursières, les technologies de l'informatique et de l'aéronautique, la dimension spectaculaire et les réseaux médiatiques. Cette nouvelle forme de violence mobilise la modernité et la mondialisation pour mieux détruire les États-Unis, représentants ultimes de ces deux notions.

Plusieurs partis politiques indépendantistes semblent profiter de la médiatisation de l'événement pour se mettre en avant. Tout d'abord, le Front Démocratique pour la Libération de la Palestine qui revendique les attentats : Vincent Hervouet l'annonce sur LCI peu avant 16h, information démentie par Bertrand Aguirre à 16h35. On nous montre par ailleurs les images du démenti d'Abdel Rahim, responsable FDLP en Cisjordanie. L'ambassadeur des Talibans est également amené à parler aux médias, ce qui lui permet de mettre en avant son organisation de manière implicite, au moins de la faire connaître. Le 11/09, sur *France 2*, Daniel Bilalian annonce la revendication de l'attentat par l'armée rouge, une organisation extrémiste japonaise qui aurait souhaité par là venger les morts d'Hiroshima. Le présentateur émet tout de même des réserves et précise qu' « on ne peut pas se faire l'économie d'une information ». En niant leur implication dans les attentats, le Hamas et le Djihad islamique ont aisément accès aux médias, on leur donne la parole, on leur permet pour une fois de s'adresser directement à l'opinion publique. Ainsi, sur les chaînes françaises, le Cheikh Ahmed Yassine, chef spirituel du mouvement intégriste palestinien Hamas, montre son mécontentement en ce qui concerne la politique américaine : « Les États-Unis pouvaient s'attendre à ce genre de problèmes, car ils sont eux-mêmes responsables de beaucoup d'injustices dans le monde. Ils subissent donc à leur tour ce que bon nombre subissent par leur faute ».

Ces groupes redéfinissent leurs intentions auprès de l'opinion publique, ils redéfinissent leurs actions : le FDLP rappelle qu'il n'a jamais commis de détournement d'avions, le Hamas précise qu'il n'a jamais combattu en dehors de son territoire. Plusieurs responsables politiques de groupes de pression israéliens ou palestiniens ainsi que des leaders politiques au Proche-Orient, profitent également de la parole qui leur est donnée pour condamner les attentats et ainsi améliorer leur image au niveau politique mondial, ainsi qu'auprès de l'opinion publique occidentale. C'est le cas de nombreux mollahs, ou notamment d'Abdul Salam Zaeef, ambassadeur des talibans au Pakistan. Les discours sont parfois un peu plus critiques. Certains réfutent l'implication d'Oussama Ben Laden, qui n'aurait pas les moyens matériels d'une telle action. D'autres remettent en question la politique extérieure des États-Unis au Proche-Orient. Ceci a contribué grandement aux interrogations et à la polémique concernant la part de responsabilité des Américains dans les attentats du 11 septembre.

La recherche des coupables conduit les journalistes à s'intéresser aux différents groupes extrémistes à tendance islamiste. Cette tendance illustre bien l'utilisation que font les organisations terroristes de l'événement, et des médias qui le transmettent. Ceci leur permet d'avoir un coup de projecteur international sur leur organisation et de faire passer leurs idées à l'opinion publique. D'autres personnalités profitent de l'événement pour faire passer leurs thèses antiaméricaines, c'est notamment le cas des conspirationnistes qui en viennent à remettre en cause l'existence de l'événement en mettant sur le devant de la scène médiatique la théorie du complot.

III.2.3.3. La Théorie du complot ou la remise en cause de l'événement

L'exceptionnalité des attentats donne lieu à une importante vague d'émotion, à un regain d'irrationnel aussi. Ainsi, dès le second crash, on a vu naître un nombre incroyable de rumeurs fantasques et alarmistes, colportées principalement par internet mais parfois reprises en tant qu'information dans les médias. Les considérations liées à l'audience conduisent les médias à éluder certaines questions vouées à polémiques (Dasquié, Guisnel, 2002), laissant ainsi des vides d'informations, ouvrant la porte à toute propagation de rumeurs. L'absence d'images sur le crash en Pennsylvanie a conduit les médias à avancer un nombre important d'hypothèses. L'avion aurait été abattu par un avion de chasse, se serait écrasé suite à une mauvaise manœuvre... l'hypothèse retenue est celle qui soutient au mieux la politique américaine : une rébellion des passagers qui auraient accepté de mourir pour éviter à l'avion de s'écraser sur la Maison Blanche...De même, concernant les images des scènes de liesse à Jérusalem, il a été dit que des bonbons avaient alors été distribués, provoquant la joie dans la population...

Il en est de même pour la quasi absence d'images de l'attentat sur le Pentagone dans la presse comme à la télévision françaises, absence qui conduit également à la désinformation du public. Les autorités n'ont diffusé que des informations éparses, les photos de l'intérieur du bâtiment et les enregistrements des boîtes noires sont restés confidentiels. La chaîne CNN a diffusé, le 7 mars 2002, les images, prises par une caméra de sécurité, d'une forte déflagration sur la façade du bâtiment, images sur lesquelles on ne voit pas de Boeing 757. Ceci ne fait qu'amplifier les doutes liés à

l'attentat. Thierry Meyssan[67] profite de cette absence pour faire passer ses doutes : « La version officielle ne résiste pas à l'analyse critique. Nous allons vous démontrer qu'elle n'est qu'un montage » (2002, 8). Il a compris qu'il pouvait facilement tirer des avantages du « flou » pour « manipuler l'opinion publique à des fins politiques et par des moyens détournés » (Volkoff, 1999). Selon lui, le 11 septembre 2001, aucun avion ne se serait écrasé sur le Pentagone, et seule l'explosion d'une bombe déposée à l'intérieur du bâtiment, a pu provoquer l'incendie meurtrier. Elle serait le résultat d'un complot fomenté par des extrémistes de l'armée américaine qui voulaient obtenir le feu vert du président Bush pour se lancer à l'assaut de l'Afghanistan et de l'Irak, le but ultime des États-Unis étant le remodelage du Proche-Orient à long terme. Selon cette même logique, les attentats contre le World Trade Center auraient bénéficié de la complicité d'une partie de l'appareil d'État américain, et la piste d'Oussama Ben Laden ne serait qu'une fausse piste destinée à détourner les soupçons de l'opinion publique.

Cette théorie trouve son origine dans le réseau Voltaire. Dès septembre 2001, celui-ci a diffusé sur internet les premiers éléments de cette polémique. Selon l'auteur, ces attentats résultent d'un complot militaro-industriel dans l'espoir de justifier une nouvelle politique militaire des États-Unis. Le site de l'auteur participe à sa popularité ; en effet, il donne la possibilité au public d'être mis en position d'expert en participant directement. Á partir de photographies officielles américaines, Thierry Meyssan s'interroge sur l'absence de débris du Boeing 757 et sur les dégâts, jugés peu importants, sur le bâtiment du Pentagone. Selon lui, tout est un leurre conspirationniste dont le but est de provoquer un virage dans la politique de sécurité intérieure et extérieure des États-Unis. En effet, les attentats n'auraient pas été commis par Ben Laden mais par un groupe présent au sein de l'appareil d'état américain, qui a réussi à dicter une politique au président Bush » (2002 : 50). Cette rumeur trouve néanmoins écho dans les forums de discussion sur internet mais également dans la presse qui en parle pour la relater ou la critiquer. Plusieurs personnalités lui sont alors associées : Patrick Passin, directeur d'édition Carnot, Pierre Henri Bunel, ancien militaire et conseiller scientifique, Thierry Ardisson, qui a donné la parole à Thierry Meyssan dans son émission « Tout le monde en parle »...Toutes ces personnes apparaissent comme une caution intellectuelle à la rumeur. En effet, tous les auteurs admettent que leurs

[67] Son ouvrage *L'Effroyable imposture* s'est vendu en France à près de 200 000 exemplaires en quelques semaines.

recherches ont été principalement effectuées à travers les médias ou par le biais d'internet. Thierry Meyssan a donc mené un ersatz de longue enquête, des « hommes de l'ombre », experts en crash d'avion, et des services secrets, lui ont apporté leur aide au niveau informationnel[68]. En fait, tout repose sur des photos et des interprétations des propos des responsables des secours. Thierry Meyssan donnera à ce sujet une conférence aux Émirats arabes, le 8 avril 2002[69].

Sa théorie a créé beaucoup de polémiques et de réponses, notamment dans la presse française. Les experts aéronautiques expliquent qu'on ne peut pas retrouver de débris importants en raison de la violence du choc et de l'incendie qui ont pulvérisé l'appareil. Par ailleurs, on peut aussi se demander, dans ce cas, ce que sont devenus les passagers du vol 77 d'American Airlines et les membres d'équipage. Finalement, on ne peut passer outre les déclarations des témoins ayant vu un avion se lancer sur le Pentagone. Toutes ces informations sont relatées dans un ouvrage de contre-enquête, rédigé par deux journalistes, Guillaume Dasquié et Jean Guisnel (2002).

Il ne faut pas oublier que la théorie de Meysan voit le jour dans un climat social où la théorie du complot prend de l'ampleur auprès de l'opinion publique et où l'esprit critique est poussé à l'extrême. Il a également été dit que le Mossad aurait prévenu tous les Israéliens présents dans le World Trade Center avant l'attaque, Andreas Van Bilow explique que « pour tout ça, il n'y a pas de preuve, mais c'est aux États-Unis de faire ça » (*ARTE*, « De quoi j'me mêle », 13/04/04). Á ce sujet, Gunther Latsch critique ce mode de pensée ; selon lui, ces conspirationnistes élaborent des théories et demandent aux gouvernements de dire qu'ils ont tort, leur démarche est donc l'inverse de ce qu'on serait en droit d'attendre de scientifiques. Dans le même ordre d'idée, Mathias Brockers affirme que six des dix-neuf kamikazes présentés comme tels par les services secrets américains, sont encore en vie. Pour lui, les coupables ne sont pas ceux qu'on croit, ils ont été désignés pour qu'on évite de s'interroger sur la culpabilité des États-Unis. On parle également du piratage des ordinateurs de bord avant le décollage, afin de prendre le contrôle de l'appareil en vol. On émet même l'hypothèse de l'application de la

[68] Certains experts ont été identifies: Pierre Henry Dunet, officier du renseignement ayant eu quelques problèmes avec la justice en 2001 ; Stephane jah, ancien parachutiste et chauffeur du président de Ford France, animateur du site dgse.org ; Hubert Marty Vrayence, comminssaire à la direction centrale des renseignements généraux, Emmanuel Ratier.
[69] Cf www.reseauvoltaire.net/actu/ligue-arabe.htm.

technologie militaire utilisée dans le plus gros avion de l'US Air Force, le Global Hawk. Le président Bush aurait cru, pendant plusieurs heures, être la cible d'un coup d'état militaire visant, dans un premier temps, la destruction de la Maison blanche et d'Air Force One.

Les auteurs de ces affirmations sont jugés comme conspirationnistes, voire même négationnistes, par les médias qui, même s'ils diffusent ces rumeurs en les critiquant, contribuent néanmoins à les rendre populaires. Elles sont également diffusées sur la télévision israélienne et reprises par Al Jazeera. La théorie du complot utilise des arguments rationnels pour une idée qui ne l'est pas, on critique même le fait que l'événement soit trop médiatisé et donc trop clairement expliqué. Il est toutefois important de noter que cette paranoïa est également alimentée par les Américains eux-mêmes, notamment dans le cas de mensonges avérés et reconnus, comme ce fut le cas pour la guerre en Irak en 2003. Les Américains contribuent à la construction de leur caricature, en pays avide d'intérêts commerciaux qui veut s'attribuer le marché du pétrole, notamment au Proche-Orient.

Entre croyances et ignorance, les conspirationnistes ont le sentiment de pouvoir réécrire l'histoire. En dénonçant le complot systématiquement, ils passent la ligne entre fantasmes et révélations, entre information critique et dérangeante, entre faits et imagination. Ces théories s'accompagnent de fausses nouvelles et de rumeurs diverses : les écoliers arabes de Jersey ont prévenu leurs camarades contre l'attaque, un passeport d'un des terroristes kamikazes a été découvert dans les ruines du World Trade Center, le corps d'un pilote ligoté se trouve dans les décombres à New-York... Erreurs, maladresses, approximations, mensonges et autres dissimulations des services officiels américains ne font qu'agrémenter la théorie du complot.

Ces remises en questions ont pour but ultime de jeter le doute sur le fonctionnement des sociétés démocratiques. Elles présentent comme caution le fait qu'un Allemand sur cinq croit en l'implication du gouvernement dans les attentats, mais également que 62% des Marocains, Syriens ou Égyptiens refusent d'admettre la culpabilité d'Al Qaeda. Quoi qu'il en soit, elles présentent l'avantage d'amener la population à adopter un point de vue plus critique vis-à-vis de l'événement, et à ne pas prendre toutes les informations diffusées via les médias pour vraies et sans appel.

Au total, si comme le dit Hervé Brusini (*Marianne*, 22-28/10/01 : 18) « tout le travail des journalistes consiste à pointer du doigt ce qui relève de la propagande », n'ont-ils pas ici contribué à la construire ? En effet, la profusion d'images et d'articles, si elle donne toute sa force à l'événement, contribue surtout à déstabiliser le lecteur-spectateur.

Les médias ont contribué à la naissance d'un espace public consacré au discours démocratique. Les attentats du 11 septembre aux États-Unis leur permettent de se rendre indispensables auprès de l'opinion publique. Ils reconstituent les faits, les experts qui s'expriment à travers eux proposent une analyse poussée de l'événement. Face au caractère analytique de la presse écrite, on retrouve une télévision qui diffuse des représentations iconiques et dont le direct donne un aspect réaliste à l'événement en amenant le téléspectateur à participer activement à sa construction.

On nous présente des reporters, des envoyés spéciaux, tout un dispositif mis en place en situation de crise qui contribue à véhiculer des représentations auprès de l'opinion publique. La construction de l'information en continu met à jour les dispositifs médiatiques et engendre des dysfonctionnements dans le traitement de l'événement. Toutefois, malgré la fascination de l'image et l'émotion permanente, l'information est présente. Les médias doivent conserver une dimension critique, d'où un jeu permanent d'autoréflexivité, entre une télévision qui diffuse des revues de presse journalières et une presse qui tente d'être objective sur le traitement télévisuel de l'événement.

Edgar Morin (1981 : 44) note le système de concurrence informationnel dans lequel se trouve les médias, principalement en période de crise : « la concurrence entre journaux, radios, télévisions, la concurrence des sources d'information donne des chances à l'information que l'argent ou l'état veulent étouffer ».

Malgré les moyens conséquents accordés pour traiter de l'événement, le discours reste officiel, par conséquent orienté. La situation de concurrence s'exerce donc non seulement au sein même de la télévision française, mais également entre les différents médias. Face au flux médiatique, notre culture, notre information deviennent de plus en

plus parcellaires, avec un émiettement croissant des contenus dispersés sur un public lui-même émietté.

CONCLUSION

Dans son numéro du 2 Février 2002, *Télérama* commente un sondage annuel sur la crédibilité des médias. Les circonstances politiques internationales l'ont conduit à adapter son enquête aux réactions des médias face au traitement médiatique du 11 Septembre. Face à « l'événement le plus important de [leur] carrière »[70], les parutions américaines ont marqué le coup des attentats tout en faisant preuve d'un « professionnalisme exceptionnel ». En effet, les médias américains ont tenté, autant que possible, de refreiner leurs émotions afin de donner une information objective. Face à un événement d'une telle ampleur, le dilemme réside dans la tension entre patriotisme et neutralité. Selon ce sondage, même si les trois quarts des Américains auraient aimé que l'information soit abordée de différents points de vue, le patriotisme a été omniprésent et est venu enrayer le discours journalistique.

Plus proche de nous, le même numéro nous donne les résultats du sondage concernant « la confiance des Français dans les médias ». Olivier Millot souligne qu'en France, 83% des personnes jugent que les médias « ont plutôt bien rendu compte » des attentats aux États-Unis. Ce sentiment est largement partagé par la population quels que soient l'âge, le sexe ou la profession. Toutefois, les Français estiment que les médias ont plutôt renforcé la crainte de nouveaux attentats (67%), un sentiment anti-islamique dans la population (56%) et l'idée d'une guerre de religion (53%).

Dans la hiérarchie des médias auxquels ils accordent leur confiance, la radio conserve une longueur d'avance (56%), devant la télévision (51%) et la presse (50%). Ces constatations statistiques justifient une analyse poussée du traitement télévisuel et journalistique des attentats. Il est en effet nécessaire de comprendre les modes de fonctionnement des médias face à un événement inattendu car leurs discours sont à

[70] Craig Whitney, Rédacteur en chef du New York Times.

l'origine de la construction de l'événement et surtout de la création d'une mémoire collective et commune des faits.

Le 11 septembre 2001, les États-Unis doivent faire face à la pire attaque de leur histoire et les faits sont de suite relayés par les médias internationaux. La complexité d'une étude concernant les attentats aux États-Unis vient principalement du fait que cet événement est ouvert, encore inachevé dans le réel. Il est par conséquent susceptible de prolongements, de rebondissements qui peuvent constamment le remettre en cause. C'est également un événement limite du point de vue imaginaire et symbolique.

Les approches théoriques de l'événement ne mettent pas seulement en valeur le terme même d'« événement » mais le lien, au sein d'un réseau, des notions de récit, de médias et surtout de construction médiatique. Dans le traitement des attentats, les médias ont été constamment présents et ont joué un rôle prédominant. Ils ont eu un impact considérable sur l'opinion publique et ont en cela contribué à construire les faits et à gérer la crise étatique qu'ils ont suscitée. En effet, les attentats mettent surtout en évidence la puissance des réseaux terroristes internationaux et leurs capacités matérielles d'action ; c'est donc non seulement la sécurité américaine qui est menacée mais également la sécurité internationale. Le fait que la médiatisation s'effectue dès le second impact, dans le monde entier, en fait déjà un événement suivi d'une internationalisation du danger. Les notions d'événement et de crise sont donc concomitantes, une dialectique s'instaure entre elles.

Dès son émergence dans l'espace médiatique, par conséquent public, l'événement est caractérisé par sa gratuité, le sentiment de fatalité qui l'habite. Le prisme médiatique lui fait perdre sa signification intellectuelle au profit de ses « virtualités émotionnelles », il propose à l'imaginaire des masses des valeurs émotionnelles qui tendent à prendre le pas sur l'information pure. La visée de captation oriente le discours vers une topique de la compassion ; la visée de crédibilité oriente le discours vers une topique de la dénonciation. L'information se déroule selon la loi du spectacle, partagée entre réel et projection spectaculaire. Elle est confrontée à une remise en question de l'idéologie américaine ayant pour objet la remise en cause de la superpuissance des Etats-Unis alors qu'il est important de rapprocher l'événement du public, de l'amener à participer directement au traitement médiatique. Ce type d'événement nécessite une pluralité

d'articles et d'émissions sur le sujet, qui conduit à une répétition des messages. Notre étude nous a permis de mettre en évidence la pluralité et la transversalité des stratégies de communication relatives au traitement médiatique des attentats. La crise est ici perçue via le prisme de l'amplification médiatique, il est donc important de se doter d'une vision prospective de l'événement et de son impact. Notre travail s'est attaché à évaluer comment s'organise la communication, notamment politique, sur un événement soudain et inédit. Les médias y sont immédiatement mis en rapport avec la crise, ils participent à sa construction et à sa résolution. Ils sont l'intermédiaire entre un événement incompréhensible et une opinion publique qui veut tout savoir, tout de suite. On ne peut alors que constater l'homogénéité des agendas des informations de la journée du 11 septembre 2001. La télévision comme la presse veulent montrer au public une information en train de se faire, une information critique en interrogeant non seulement les événements eux-mêmes mais également les pratiques journalistiques mises en œuvre dans la couverture médiatique de l'événement dans l'urgence. La présentification prégnante est le fait de la télévision. Le dispositif y prend, au fil des heures, le pas sur l'événement : il y a peu à dire qui n'ait déjà été dit, les images se répètent et le dispositif devient dominant. Le contexte d'énonciation devient l'enjeu du système d'accréditation. Repasser en boucle les images des tours en feu produit un effet de ressassement qui renforce la banalisation et la disponibilité fictionnelle, à l'instar des séquences d'un jeu vidéo. Cette compulsion répétitive de la représentation de l'événement donne au public l'impression d'une réappropriation de l'événement. Mais, même si le média télévisuel peut être à l'origine de la médiatisation d'un événement, il ne peut à lui seul en garantir la durée et l'expansion. On peut dire que l'instance télévisée a évolué d'une scénarisation instable à une scénarisation dénonciatrice, d'une identification floue des acteurs à une identification plus ou moins orientée, d'un commentaire neutre à une prise de position en faveur d'une intervention d'abord diplomatique puis humanitaire, puis militaire. Le téléspectateur a eu l'impression de partager le monde visible, voire d'y participer par une émotion interposée. Il s'est trouvé plongé dans un état de fascination, de tristesse, qui laissent peu de place à la prise de recul. La télévision a alors joué un rôle essentiel en produisant un effet communautaire de proximité et d'immédiateté par le biais d'un co-partage des drames du monde. Elle a provoqué des réactions d'émotion collective et d'indignation. Dans cette position, le téléspectateur croit s'approprier le monde à partir de son espace et de son vécu personnels tout en restant à distance de l'événement, en prenant une position

moralisatrice ou voyeuriste. Et, au lendemain des attentats, le courrier des lecteurs et les entretiens ont montré à la télévision comme dans la presse que les médias ont adopté des points de vue contrastés qui ont été relayés, le discours n'étant donc pas univoque.

Le travail des journalistes dans l'urgence se situe donc entre l'émotionnel et le factuel. Comme chaque fois qu'un conflit naît à l'étranger, les récits des médias, et particulièrement de la télévision, sont marqués par deux tendances : mettre en scène l'attente à des fins de dramatisation, faire découvrir ce qui est ignoré. Ainsi, le récit balance entre angoisse naissante et interrogation à distance. En relayant les attentats au jour le jour, les médias leur donnent une résonance tragique, ils les rendent compréhensibles par une mise en récit qui leur confère un aspect fictionnel. Au lendemain des faits, l'appareil médiatique s'approprie l'événement et le traite selon son propre mode, celui de la dramatisation. Les attentats semblent ainsi renaître chaque jour à travers le prisme des médias. Peu à peu, l'information axée sur la spectacularité, l'émotion s'essouffle, l'information doit évoluer vers quelque chose de plus raisonné où l'affect a sa place mais où il n'est pas prépondérant. Cette médiatisation télévisuelle et journalistique évolue, dans le temps, par rapport aux événements, elle relate en amplifiant les craintes collectives. La mise en mots de l'événement est en ce sens essentielle, il en est de même pour la construction du discours porteur de l'information et par conséquent de l'événement lui-même. L'information passe d'abord par la monstration, par la description, avant d'être abordée sous forme d'explication. C'est par le biais des articles de presse, du discours écrit et des paroles des journalistes de télévision, que l'événement est vulgarisé, rendu accessible à tous, par le discours authentifiant, le discours testimonial et le discours critique. Ils sont articulés au sein d'une pensée polarisée qui s'est infiltrée dans les discours des médias d'information. La fonction des discours médiatiques relève ainsi de la cristallisation d'imaginaires collectifs dominants.

Le rôle spécifique des médias dans le traitement des attentats est d'accompagner une situation traumatisante et entretenir l'émotion du téléspectateur. L'ancrage médiatique de l'information passe par une personnalisation de cette information : l'aspect mythique de la profession journalistique est en marge de l'événement, il vient renforcer la dramatisation des attentats. Dans le cas d'un événement soudain, le travail du journaliste est de dire les identités, de construire des communautés d'interprétation. La

médiatisation des attentats bouleverse la grille de programmation des chaînes, l'attaque des Twin Towers va se substituer au reste des programmes et de l'actualité des chaînes constituant notre corpus pendant près d'une semaine. Fait notable, surtout, qui traduit bien la gravité de l'événement : la publicité sous toutes ses formes va disparaître des écrans. Une « communauté diasporique » va émerger, et les médias vont contribuer à la catalyser en lissant les différences et en mettant en évidence les points communs. Comme dans la médiatisation des attentats, il est impossible d'évacuer la représentation des actes terroristes le jour de la catastrophe, cette médiatisation privilégie l'itération permanente des images et des paroles de témoignage. Dans cette représentation, on distingue la quête d'une relation de contenance cherchée par les médias qui diffusent et rediffusent les mêmes scènes où on recherche alors la plus grande proximité avec l'événement, on ressent un besoin de symbiose émotionnelle avec les victimes, on conforte le lien social établi en extériorisant les paroles d'émotion dans un vaste processus de symbolisation en direct. Mais le risque de renforcer la psychose collective étant présent, l'essentiel va consister à transformer les pulsions refoulées et le traumatisme, à la faveur de multiples opérations de déplacement, de réappropriation et de distanciation de l'information. On assiste alors à un déplacement partiel de l'exceptionnalité des attentats par recherche de référents historiques connus, de références fictionnelles, de figures récurrentes. On note une surdétermination des symbolisations verbales par le récit manichéen sous-jacent (la lutte du bien contre le mal) et une sublimation des représentations. Ces symbolisations façonnent la « médiatisation de l'Apocalypse ».

L'émotion ne s'est pas concentrée uniquement dans les images, elle s'est déplacée vers les correspondants, les témoins et les survivants. On assiste alors à la création de figures emblématiques. La figure du héros est construite à travers ceux qui interviennent pour châtier le « méchant » et soulager les souffrances des victimes. Les pompiers sont en effet perçus comme une première forme de résistance face aux terroristes. La figure de la victime est un classique ; la victime est souvent positionnée en tant que témoin de l'événement. Au lendemain des attentats, on multiplie les types de scénarisation en formes de récits de vie qui visent à faire partager au téléspectateur la douleur et le quotidien dramatique des New-yorkais. On multiplie les comptes-rendus quotidiens fonctionnant comme un découpage journalier du nombre de morts, on nous montre tout de même des visages singuliers représentatifs. Description du drame humain, de la

souffrance susceptible de provoquer toutes les passions ; compassion vis-à-vis des victimes surtout quand elles sont innocentes ; haine contre le persécuteur ; sympathie vis-à-vis des sauveteurs. On retrouve les ressorts principaux de la dramatisation télévisuelle.

Aujourd'hui, aborder les faits du 11 septembre fait référence aux images de tours en feu, de personnes effrayées, de reconstitutions graphiques diverses, de récits de la vie d'Oussama Ben Laden, du réseau Al Qaida... Les médias ont en ce sens été les initiateurs d'une mémoire collective qui influence encore aujourd'hui notre perception de l'événement. Les attentats du 11 septembre semblent avoir été perpétrés pour leur valeur iconique et médiatique. Les scénarios fictionnels y ont été utilisés pour combler un manque interprétatif, et cette fictionnalisation du réel a abouti à une esthétisation des images dans la presse magazine notamment. Esthétisation et simulation narrative ont été mises en oeuvre à partir d'un instant factuel prégnant et constituent les deux lignes de force des clichés répétés au lendemain des attentats : « la crudité du montré se concilie avec le glacé de la monstration » (Marion, Derèze, 2004 : 109). Face à l'exceptionnalité de l'événement, l'image est devenue une arme stratégique, elle a influencé la perception de l'opinion publique. L'information s'est réduite à quelques images-symptômes qui valent pour leur pouvoir hypnotique. Le passage des images du statut d'indice à celui d'icône a montré la prédominance des représentations symboliques dans le traitement médiatique des attentats du 11 septembre.

Stratégies d'informations, rumeurs, propagande sont des caractéristiques du traitement de l'information dans l'urgence. Fabrication de l'information et déontologie journalistiques sont bien au cœur des questionnements relatifs au traitement des attentats. On ne peut que constater l'implication des journalistes dans un contexte unanimiste de guerre, alors qu'ils doivent faire face à des contraintes rédactionnelles, techniques, concurrentielles et professionnelles, et que les intérêts politique et médiatique se croisent en permanence. Les attentats, en tant qu'actes de guerre, répondent à des stratégies de relations publiques dans ce qu'elles peuvent avoir de plus manipulatoire. Il y est alors difficile de trouver un équilibre entre débat expert, débat démocratique et débat spectaculaire, qui voient tous trois le jour dès le premier impact. S'imposent un unanimisme médiatique, et une tension entre soutien patriotique et esprit

critique. Ces questionnements relancent le débat sur le rôle des médias dans des conflits violents.

Lorsque nous avons débuté ce travail, aucun ouvrage ne traitait du sujet. Depuis le mois de Septembre 2002, un nombre très important d'écrits ont vu le jour et traitent particulièrement, ou en partie, du 11 Septembre. On en relève plus de 300 qui, s'ils n'y sont pas consacrés, traitent du sujet sous différents angles. Cette pluralité d'informations est une nouvelle difficulté qui nous oblige à prendre encore plus de recul.
S'est également posé à nous le problème de la délimitation du corpus. Nous nous sommes limitée à la semaine consécutive aux attentats pour les articles de presse comme pour les documents télévisuels. Nous avons pleinement conscience que notre travail aurait été plus complet si une étude poussée du traitement radiophonique de l'information relative aux attentats avait été ajoutée. Toutefois, nous avons jugé qu'il était plus pertinent d'essayer de comprendre comment télévision et presse réagissaient à l'immédiate actualité, surtout si elle était exceptionnelle.

Finalement, étudier un événement en cours et ses conséquences médiatiques laisse peu de temps pour la prise de recul par rapport aux faits. L'émotion dont nous traitons, nous l'avons nous même ressentie en voyant les images télévisuelles. Nous avons tenté de la mettre de côté afin de traiter de l'événement de manière globale sans prise de position particulière ou jugement personnel. Aujourd'hui, le questionnement est d'autant plus vif que de nombreuses polémiques sont apparues sur la scène médiatique. Les attentats du 11 septembre sont un événement promu comme historique ; aborder le traitement médiatique de leurs conséquences, et notamment la riposte en Afghanistan, nous aurait conduite à étudier l'évolution du traitement au-delà des attentats à proprement parler. Une mise en perspective avec d'autres événements dramatiques ayant donné lieu à un traitement informationnel fort et atypique (attentats du Proche-Orient et de Bali, tsunami en Asie en décembre 2004...), nous aurait aidée à dégager des points de convergence dans le traitement médiatique effectué dans l'urgence. Ces différents aspects pourront être abordés à l'avenir et constituer le prolongement naturel du présent travail.

BIBLIOGRAPHIE

Notons tout d'abord que cette bibliographie n'est pas exhaustive, elle constitue la base informationnelle et théorique de notre recherche. Pour une plus grande facilité de lecture, nous avons choisi de classer ces éléments par type d'ouvrages puis par thèmes. Pour plus d'aisance dans la recherche de références, les noms sont classés par ordre alphabétique dans chaque catégorie. Certaines références ne sont pas issues d'ouvrages ni de revues scientifiques, par conséquent, elles n'entrent réellement dans aucune des catégories évoquées, nous les avons alors intégrées à leur thématique de référence. Notons que nous citons également plusieurs articles de presse, il va sans dire que ceux que nous faisons figurer dans cette bibliographie ne font pas partie de notre corpus, il en est de même pour les émissions télévisuelles.

➢ Ouvrages

❑ *L'événement*

- LITS, *Du 11 septembre à la riposte*, De Boeck, Paris, 2004.
- NORA, Pierre, 1974, « Le retour de l'événement », in LE GOFF, J. et NORA, P. *Faire l'histoire*, Paris, Gallimard, p.210-228 (version remaniée de l'article « l'Evénement monstre », in *Communications*, 1972).
- ROMANO, Claude, L'événement et le temps, PUF, Epiméthée, Paris, 1999.
- VERON, Eliséo, *Construire l'événement*, Paris, Minuit, 1981.
- WOLTON, Dominique, WIEVIORKA, Michel, *Terrorisme à la Une. Médias, terrorisme et démocratie*, Gallimard, Paris, 1989.

❑ *Crise et communication de crise*

- OGRIZEK, Michel, « Environnement et communication de crise » in *Environnement et Communication*, Editions Apogée, 1993.
- LAGADEC, Patrick, *La civilisation du risque*, Seuil, Paris, 1981.
- LAGADEC, Patrick, *La gestion des crises*, Editions d'Organisation, 1993.
- LIBAERT, Thierry, *La communication de crise*, Dunod, 2001.
- MAISONNEUVE, D., *Communication en temps de crise*, Presse de l'université du Québec, Montréal, 1999.
- OGRIZEK, Michel, *La communication de crise*, QSJ, PUF, Paris, 1997.
- REVERET, R. ; MOREAU, J.N., *Les médias et la communication de crise*, Economica, Paris, 1997.
- ROUX-DUFORT, Christophe, *La gestion de crise*, Bruxelles, De Boeck Université, 1999.
- ROUX-DUFORT, Christophe, *Gérer et décider en situation de crise*, Dunod, 2000.
- SICARD Marie-Noëlle, *Entre médias et crises technologiques*, Paris, Septentrion, 1998.

- ***Discours, Enonciation, Médias***

- ADAM, Jean Michel, *Les Textes : Types et Prototypes*, Nathan Université, 1992.
- BAKHTINE, M., *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984.
- CASTELLS, M., *Le pouvoir de l'identité*, Paris, Fayard, 1999 (Chapitre 2 : La face cachée de la Terre : les mouvements sociaux contre le « nouvel ordre mondial »).
- COMBE, Dominique, *Les genres littéraires*, Hachette supérieur, 1992.
- CHARAUDEAU, Patrick, *Le discours d'information médiatique*, Nathan/INA, 1997.
- FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970, Gallimard, Paris, 1971.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, 1997.
- GENETTE, Gérard, *Théorie des genres*, Points, 1986.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale* (trad. Fr.), Minuit, Paris, 1970.
- KERBRAT-ORRECHIONI, Catherine, *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*, 1980.
- LOCHARD, Guy ; BOYER, Henri, *La communication médiatique*, 1998.
- MAC LUHAN, Marshall, *Pour comprendre les médias*, Seuil, 1964, réédition 1968.
- RECANATI, François, *La transparence et l'énonciation*, Seuil, 1979.
- RICOEUR, Temps et récit, Seuil, 1983.
- SEMPRINI, Andrea, *L'information en continu*, Nathan INA, Médias Recherche, 1997.

- ***Journalisme et Ecriture journalistique***

- ACCARDO, Alain, *Journalistes au quotidien : outils pour une socio-analyse des pratiques journalistiques*, Le Mascaret, 1995.
- ALBERT, Pierre, *La Presse*, PUF, 2002
- CROISSANDEAU, Jean-Michel ; AGNES, Yves, *Le Monde - Lire le journal : pour comprendre et expliquer les mécanismes de la presse écrite avec 110 fiches pratiques*, Edition Lobies, Paris, 1979.
- DE LA HAYE, Yves, *Journalisme, mode d'emploi : des manières d'écrire l'actualité*, La pensée sauvage – Ellug, Grenoble, 1985,
- ESQUENAZI, Jean Pierre, *L'écriture de l'actualité*, PUG, 2002.
- MAINGUENEAU, D., *Analyser les textes de communication*, Paris, Nathan université, 2000.
- MOUILLAUD, M., TETU, J.F., *Le journal quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989.
- MOURIQUAND, Jacques, *L'écriture journalistique*, PUF, 1999.

- ***Télévision***

- BALLE, Francis, « Médias et Société. Presse, Audiovisuel, Télécommunications, Multimédia, Télématique », 7ème édition, Paris, 1994.
- BLUM, S., *La télévision ordinaire du pouvoir*, PUF, Paris,1982.
- DAYAN, Daniel ; KATZ, Elihu, *Les cérémonies télévisuelles*, PUF, 1996.

- DE CHEVEIGNE, Suzanne, *Penser la télévision*, Co-dirigé par J. Bourdon et F. Jost, Nathan INA, 1998.
- ECO Umberto, « Télévision, la transparence absolue », extrait de *La guerre du faux*, Livre de Poche, 1985.
- Harlé, Mélusine, *Attentats et Télévision*, De Boeck, 1998.
- JAUSS HANS, Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1978.
- JOST, François, *Introduction à l'analyse de la télévision*, Ellipses, Paris, 1999.
- JOST, François, *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*, Paris, INA- De Boeck Université, coll. Médias Recherches, 2001.
- JOST, François, *Un monde à notre image*, Méridiens Klincksieck, 1992.
- JOST, François, « Quand y a-t-il une énonciation télévisuelle ? », in Bourdon et Jost, *Penser la télévision*, Nathan Université, 1998.
- JOST, François, *La télévision au jour le jour*, INA, Anthropos, 1994.
- LAMIZET, Bernard, « Histoire des médias audiovisuels », Info-com, Collection Ellipses, 1999.
- LOCHARD, Guy ; SOULAGES, Jean-Claude, *La communication télévisuelle*, Paris, A. Colin, 1998.
- MERCIER, Arnaud, *Le journal télévisé*, Presses de sciences politiques, 1997.
- THIBAUD, Jacques, *Une télévision pour tous les français*, Seuil, 1970.

- ***L'image***

- AMAR, Pierre Jean, *Le Photojournalisme*, Nathan Université, Paris 2000.
- BARTHES, Roland, *La chambre claire*, Seuil, 1980.
- BARTHES, Roland, *L'Obvie et l'obtus*, Essais Points, Seuil, 1982.
- BONITZER, Pascal, *Le champ aveugle*, Cahiers du cinéma-Gallimard, 1982.
- BOORSTIN, Daniel, *L'image*, Paris, 10/18, 1968.
- DELEUZE, Gilles, *L'image-mouvement*, Editions de Minuit, 1983 ; *L'image-temps*, Minuit, 1985.
- DUBOIS, Philippe, *L'acte photographique*, Nathan Université, Paris 1990.
- FRANCASTEL, Pierre, La Figure et le Lieu, L'ordre visuel du Quattrocento, Paris, Gallimard, 1980.
- GOMBRICH, Ernst H, *L'Art et l'Illusion* ; Psychologie de la représentation picturale Gallimard, Paris, 1971.
- GOODMAN, Nelson, *Les langages de l'Art*, 1976.
- LAMBERT, Frédérique, *Mythographies. La photographie de presse et ses légendes*, Edilig, 1986.
- METZ, Christian, *Au-delà de l'analogie, l'image*, 1970.
- METZ, Christian, *Le significant imaginaire*, 10/18, 1977.
- MUNIER, Contre l'image, Gallimard, Paris, 1969.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, Seuil, 1978.
- SCHAEFFER, J.M., *L'image précaire*, Seuil, 1987.
- VETTRAINO-SOULARD, M.C., *Lire une image*, Armand-Colin, Paris, 1993.

- ***Désinformation***

- CATHALA, *Le temps de la désinformation*, 1986.

- CHOMSKY, Noam, Mc Chesney, Robert W., *Propagande, medias et démocratie*, Ecosociété, Montréal, 2000.
- DASQUIÉ, Guillaume ; Guisnel, Jean, *L'effroyable mensonge, Thèses et foutaises sur les attentats du 11 septembre*, La Découverte, Paris, 2002.
- DOMENACH, *Propagande politique*, 1979, PUF, 1992.
- DURANDIN, « L'information, la désinformation et la réalité », PUF, 1993.
- ELLUL, Jacques, *Histoire de la propagande*, PUF, Paris, 1967.
- ELLUL, Jacques, *Propagandes*, Armand Colin, Paris, 1962.
- JESPERS, « L'information télévisées existe-t-elle ? » in *Médias : Information ou manipulation, Bruxelles,* 1999.
- THOVERNON, Gabriel, « L'inachevée mue des médias », in *Médias : Information ou manipulation, Bruxelles,* 1999.
- KAPUSCINSKI, Riznard, « Les médias reflètent-ils la réalité du monde ? », *Manière de voir n°63,* mai-juin 2002, *Le Monde Diplomatique*, « L'Empire des médias », p.50-55.
- KLINENBERG, Eric, « Ravages de la télévision en continu », *Le Monde Diplomatique*, « L'empire des médias », coll. Manière de voir n°63, mai-juin 2002, p.76.
- MEYSSAN, Thierry, 11 septembre 2001. L'effroyable imposture, Carnot, 2002.
- TCHAKOTINE, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1973.
- VOLKOFF, Vladimir, *Petite histoire de la désinformation*, 1999.

❑ ***Autres ouvrages de référence***

- ADLER, Alexandre, *J'ai vu finir le monde ancien*, Grasset, 2002.
- AKRAM, Assem, *Histoire de la guerre en Afghanistan*, Ballard, 1996.
- BIGOT, Guillaume, Les sept scénarios de l'Apocalypse, J'ai Lu, 2000.
- BURNEL, Mark, Métamorphose de la vengeance, Robert Laffont, 2001.
- DANTZER, Robert, *Les émotions*, PUF, 2002.
- FLEURY-VILATTE, Béatrice, *Les médias et la guerre du Golfe*, PUN, 1992 [Journées d'études, Nancy, 24 Mai 1991].
- GREIMAS, Algirdas ; FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique des passions,* Seuil, Paris, 1991.
- JEAMBAR, Denis, *La première guerre du XXIème siècle*, L'Express Editions, Paris, 2001.
- LARDELLIER, Pascal, Violences médiatiques. Contenus, dispositifs, effets, L'Harmattan, Paris, 2003.
- MISSIKA, J.L. ; WOLTON, D., *La folle du Logis*, Paris, Gallimard, 1983, p.237.
- MOORE, Michael, Dégraissez-moi ça!, 2000
- MORIN, Edgar, *Pour sortir du XXème siècle*, Nathan 1981.
- *Rapport de la commission d'enquête du 11 Septembre*, Ed. des équateurs, trad. fr. 2004.
- PALMER, Jerry; TUMBER, Howard, *Medias at war*, Sage Publications, 2004.
- ROMAIN, Jean, *La dérive émotionnelle*, Poche Suisse, Lausanne, 1998.
- TERTRAIS, Bruno, La guerre sans fin, Seuil, La République des Idées, 2004.
- WETZEL, Marc, *Les passions*, Quinquenette, Paris, 1989.
- WOLTON, Dominique, *War Game*, Flammarion, Paris, 1991.

➢ **Revues et articles**

- « L'argumentation écrite », in *Pratiques*, numéro 73, Mars 1992.
- « Les genres de la presse écrite », in *Pratiques*, numéro 94, Juin 1997.
- *Manière de voir* n°60 « 11 Septembre 2001. Ondes de choc », Nov.-dec.2001.
- *Manière de voir* n°63 « L'empire des médias », Mai-juin 2002.
- *Réseaux*, numéro 75, Janvier-Février 1996, Dossier « Le temps de l'événement »
- *Réseaux*, numéro 76, 1996.
- *Photo* (magazine), numéro 38, Octobre 2001
- *Réponse photo*, numéro 116, Novembre 2001
- *Médiatiques*, Automne 2001, « La nouvelle guerre médiatique ».
- *Communications*, second semestre 1972.
- *Communications n°25*, 1976.
- *Les écrits de l'image*, « Les médias dans la guerre », n°33, hiver 2001.

- ARON, Jean-Paul, « Audiographie de l'événement » in *Communications* n°18,1972.
- BARDIN, L., 1975, « Le texte et l'image », in *Communication et langages*, 26, Paris
- BARTHELEMY, Maurice, 1992, « Evénement et Espace public : l'Affaire Carpentras », in *Quaderni*, 18, p. 125-140.
- BARTHES, Roland, 1970, « L'ancienne rhétorique », in *Communications*, 16.
- BARTHES, Roland, « Rhétorique de l'image », in *Communications*, n°4, 1964, p.40-51.
- BARTHES, Roland, « Introduction à l'analyse structurale du récit », in *Communications* n°8, 1996.
- BOURDON, Jérôme, « Le direct : une politique de la voix, ou la télévision comme promesse inaccomplie », in *Réseaux* n°81, Janv-Fevr. 1997.
- CASETTI, Francesco ; ODIN, Roger, « De la paléo à la néo-télévision », in *Communications* n°51, 1990.
- CHARAUDEAU, Patrick, « La pathémisation à la télévision comme stratégie d'authenticité », in Les *Émotions dans les interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000.
- DAYAN, D., « Les mystères de la réception », in *Le Débat*, numéro 71, 1992, p. 146-162.
- DE FORNEL, Maurice, 1993, « Violence, Sport et Discours médiatique : l'exemple de la tragédie du Heysel », in *Réseaux*, 57, p.29-44.
- EHRENBERG, Alain, « La vie en direct ou les shows de l'authenticité », in *Esprit* n°1, 1993.
- ESQUENAZI, J.P., « Le renouvellement d'un jeu du langage : genres et canaux », in *Réseaux* n°81, 1997.
- HALIMI, Serge, « Tous américains », Manière de Voir n°63, *Le Monde Diplomatique*, L'Empire des médias, mai-juin 2002.
- JOST, François, « Le feint du monde », in *Réseaux* n°74-75, 1995.
- JOST, François, « La promesse des genres », in *Réseaux* n°81, 1997.
- JOST, François, « La télévision aux frontières du réel », in *Esprit*, n°12, 1997.
- LEVEQUE, S., « Crise sociale et crise journalistique. Traitement médiatique du mouvement social de décembre 1995 et transformation du travail journalistique », in *Réseaux*, numéro 98, 1999, pp. 88-117.

- LUGRIN, G., 2000, « Les ensembles rédactionnels : multitexte et hyperstructure », in *Médiatiques*, 21 ; « Le mélange des genres dans l'hyperstructure », *Semen*, 13, Besançon.
- LUGRIN, G. et PAHUD, S., 2001, « Le rapport texte/image : une relecture de l'article « Le texte et l'image » de Laurence Bardin », in *Communications.*
- LUGRIN, G. et PAHUD, S., 2001, « A quoi peut bien servir une image ? Les six fonctions d'étayage du texte par l'image : une lecture de Paul Léon », in *Communications.*
- MEHL, Dominique, « La télévision compassionnelle », in *Réseaux* n°63 « Télévision et débat social », 1994.
- MITRY, Jean, « Temps, Espace et Réel perçu », in *Esthétique et psychologie du cinéma*, vol.2, Editions universitaires, 1965.
- MOLES, Abraham, « Notes pour une typologie des événements », *Communications* n°18, 1972.
- MORIN, Edgar, « L'événement Sphinx », in *Communications* n°18, p.178.
- MORIN, Edgar, « Le retour de l'événement », in *Communications* n°18, p.13.
- MORIN, Edgar, Pour une crisologie, in *Communications* n°25, 1976.
- NEL, Noël, « Les séquences télévisuelles », in *Recherches en Communication,* n°8, 1997.
- NEL, Noël, « Institution médiatique et iconocratie », Intervention au colloque « Cinéma, audiovisuel et histoire », Cerisy la Salle, Juin 1997.
- NEL, Noël, « Les régimes de l'agir télévisuel », Intervention à l'université d'été d'Arrabida, Portugal, Septembre 1997.
- NEL, Noël, « Les dispositifs télévisuels », Intervention au colloque « Penser la télévision », Cerisy la Salle, Juin 1997.
- NEL, Noël, « Limites de la notion de récit médiatique », in *Recherches en Communication* n°7, 1997.
- NEL, Noël, « Télévision et citoyenneté », in *Communication et Journalisme* n°1, Université de Coimbra, Portugal.
- NEL, Noël, « Généricité, séquentialité, esthétique télévisuelles » in *Réseaux*, n°81, Janvier-Février 1997.
- NORA, Pierre, « L'événement monstre », *Communications* n°4.
- OUDART, Jean Pierre, « L'Effet de réel », in *Cahiers du cinéma*, n°228, 1971, p.19-28.
- PADIOLEAU, J. G., 1978, « Systèmes d'interaction et rhétoriques journalistiques », in *Sociologie du travail*, 18, p.252-282.
- SCHLESINGER, P., 1992, « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du media-centrisme », in *Réseaux*, 51.
- STEINBERG, Oscar, « Les genres populaires à la télévision : étude d'une transposition », in *Réseaux* n°81, 1997.
- TOUBOUL, Annelise, « New-York, 11 septembre 2001...Les mises en formes de l'événement, des sites Web à la presse quotidienne », in *Violences médiatiques*, Pascal Lardellier, L'Harmattan, Paris, 2003, p. 243-252.
- VERON, Eliseo, « Il est là, je le vois, il me parle », in *Communications* n°38 « Enonciation et cinéma », 1983.
- VERON, Eliséo, « Production, réception régulation », in *La presse, produit, production, réception*, Didier, 1988.

➢ Articles et numéros de presse

- « La chasse au direct nous ramène au pré-néolithique », *Télérama*, 17 avril 1991.
- « La télé fait-elle le jeu des terroristes ? », Télérama, 24 janvier 1996.
- « États-Unis : renaissance d'une nation », *L'Express*, 11-17 octobre 2001.
- « Ca hurlait dans la rédaction », Télérama n°2697, 19 septembre 2001.
- Magazine Télévisé joint au journal *L'Est Eclair*, semaine du 14 avril 2003
- *Télérama Hors série*, septembre 2002.

- BAUDRILLARD, Jean, « L'esprit du terrorisme », *Le Monde*, 02/11/01.
- BOUGNOUX, Daniel, « La télévision nous force à réaliser », dossier spécial « L'impact des images », *Télérama* n°2697, 19 Septembre 2001, p.32.
- BRUSINI, Hervé, « Non au « bourrage de crâne » à l'inverse du Kosovo », *Marianne*, 22 au 28 octobre 2001, p.18.
- CAUJOLLE, Christian, « La censure dépassée par la révolution numérique », *Libération*, 14/05/04.
- FERRO, Marc, « Durant les conflits, on ne montre jamais d'images de ses morts », *Le Monde*, 22-23 septembre 2001, p.24.
- GUERRIN, Michel, « Les morts sans visage du World Trade Center », *Le Monde*, 21 septembre 2001, p.14.
- HAIM, Laurence, « La retenue des chaînes américaines », *Le Monde Télévision*, 23-24 septembre 2001, p.7.
- HALIMI, Serge, « Un journalisme de racolage », *Le Monde Diplomatique*, Août 1998
- KAHN, François, « Coupables et responsables », *Marianne*, 24-30 septembre 2001, p.13.
- LAZARE, Daniel, « Aux États-Unis, union sacrée autour des valeurs suprêmes », *Le Monde Diplomatique*, Août 2002.
- NAMIAS, Robert, *Le Monde*, 19 Septembre 2001, p.10.
- NAYL, Catherine, « Ca hurlait dans la rédaction », *Télérama* n°2697, 19 septembre 2001, p.92.
- RAMONET, Ignacio, *Le Monde Diplomatique*, Janvier 1995.
- THOMPSON, Robert, « La retenue des chaînes américaines », *Le Monde Télévision*, 23-24 Septembre 2001.
- TISSERON, Serge, « La fascination bloque la pensée », *Le Monde*, 19/09/01.
- TORRACINTA, Claude, « Le citoyen a le droit de se plaindre », *Télérama*, 17/04/91.
- VERDEILHAN, Dominique, « Les chaînes françaises prudentes dans leur couverture du conflit », *Le Monde*, 24 octobre 2001.
- WOLTON, « L'Amérique ne veut pas être filmée à genoux » *L'Express*, 20-26 Septembre 2001.
- WOODROW, Alain, « Trente ans de désinformation », *Le Monde*, supplément « radiotélévision », 15 avril 1991.

➢ **Documents divers**

- BARTHELEMY, Maurice ; QUERE, Louis, 1991, « La mesure des événements publics. Structure des événements et formation de la conscience publique », Rapport de recherche pour le CNRS, Paris, Centre d'Etudes des Mouvements Sociaux.
- KAHN, Jean-François, « L'opinion précède l'information », conférence 1978 publiée en 1982, « Comment va la presse ? », Centre Georges Pompidou.
- LEON, P., 1990, « Le jeu de la Une et du Hasard. Une approche poétique de l'écriture de presse », Université de Provence, Thèse de doctorat.
- MOLINO, Jean, 1986, « L'événement : de la logique à la sémiologie », in *L'événement. Actes du Colloque du Centre Méridional d'Histoire Sociale*, Aix en Provence (1983), Aix, Publications de l'Université de Provence, p.251-270.
- SOULEZ, Guillaume, « La médiation rhétorique à la télévision », Thèse de doctorat de l'Université de Metz, 1998.

- Documentaire « 11/09 » de Jules et Gédéon Naudet/James Hanlon, 120 minutes, 2001.
- *ARTE*, Emission « De quoi j'me mêle », « Tous manipulés », 13/04/04.

- Encyclopédie Universalis sur CD-Rom.
- Encyclopédie Encarta sur CD-Rom.

- Site internet *www.samizdat.net/acrimed* : association Acrimed (Action-Critique-Médias), née en 1995, qui entend « conduire une réflexion critique sur le statut et le rôle des médias, sur les techniques de manipulation des discours et des images, sur les conditions d'un effectif contrôle démocratique des médias ».
- site *www.toscsin.net/dossier/usattack* : magazine critique conçu et réalisé par des journalistes professionnels, « un observatoire de l'information et de la machine médiatique consacré aux médias traditionnels et à l'internet ».
- www.reseauvoltaire.net.